

NEOPHILOLOGICA

33



UNIWERSYTET ŚLĄSKI
WYDAWNICTWO

NEOPHILOLOGICA

volume 33

*Perspectives pour la
linguistique
et autres études /
Perspectives
on linguistics
and other studies*

sous la rédaction de / edited by
Wiesław Banyś, Gaston Gross et Beata Śmigielska

Président d'honneur / Honorary President : **GASTON GROSS** (Université Paris 13, France)
Rédacteur en chef / Editor-in-Chief : **WIESŁAW BANYŚ** (Université de Silésie, Pologne)
Rédacteur en chef adjoint / Deputy Editor-in-Chief : **BEATA ŚMIGIELSKA** (Université de Silésie, Pologne)

COMITÉ SCIENTIFIQUE / EDITORIAL BOARD

Denis APOTHÉLOZ	Université Nancy 2, France
Laura CALABRESE	Université Libre de Bruxelles, Belgique
Jean-Pierre DESCLÉS	Université Paris-Sorbonne, France
Gaston GROSS	Université Paris 13, France
Francis GROSSMANN	Université Grenoble Alpes, France
Zlätka GUENTCHÉVA	CNRS, Paris, France
Anna KRZYŻANOWSKA	Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin, Pologne
Katarzyna KWAPISZ-OSADNIK	Université de Silésie, Katowice, Pologne
Fabrice MARSAC	Université de Strasbourg, France
Salah MEJRI	Université Paris 13, France
Igor MEL'ČUK	Université de Montréal, Canada
Ewa MICZKA	Université de Silésie, Katowice, Pologne
Teresa MURYN	Université Pédagogique, Cracovie, Pologne
Michele PRANDI	Université de Bologne, Italie
Monika SUŁKOWSKA	Université de Silésie, Katowice, Pologne
Dan VAN RAEMDONCK	Université Libre de Bruxelles, Belgique
Joanna WILK-RACIEŃSKA	Université de Silésie, Katowice, Pologne

CORRECTION LINGUISTIQUE / LANGUAGE EDITORS

Anna Drzazga (anglais), Paweł Kamiński (français), Ewelina Szymoniak (espagnol), Katarzyna Kwapisz-Osadnik (italien)

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION / EDITORIAL SECRETARY

Anna Czekaj aniagrigowicz@interia.pl

Institut de la Philologie Romane
Université de Silésie
ul. Grota-Roweckiego 5
PL — 41-205 Sosnowiec

Accessible sous forme électronique open access / Available in open access electronic form :

Neophilologica.us.edu.pl

Central and Eastern European Online Library
www.ceeol.com

Śląska Biblioteka Cyfrowa
www.sbc.org.pl

TABLE DES MATIÈRES

Gaston GROSS : Introduction

Antoinette BALIBAR-MRABTI : Morphographies en français contemporain. Place du duel en langue écrite dans *Le nombre en français* de Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier

Wiesław BANYŚ : Perspectives pour la linguistique : de la linguistique descriptive à la linguistique explicative

Xavier BLANCO : Linguistique informatique et linguistique diachronique : une alliance nécessaire

Peter BLUMENTHAL : Les mots et les savoirs : complexité

Jean-Pierre DESCLÉS : La linguistique peut-elle sortir de son état pré-galiléen ?

Gaston GROSS : Des perspectives rigoureuses pour la linguistique

Claude MULLER : Négation, syntaxe, détermination. Un bilan et des questions

José A. PASCUAL RODRÍGUEZ : De los datos léxicos y de los textos que los contienen. A propósito del futuro próximo de la filología

Michele PRANDI : L'identification des arguments et la hiérarchisation des marges : critères formels et critères conceptuels

Dominika DYKTA : Come si esprimono le emozioni durante il cambio di codice dall'italiano al dialetto nella comunità talamonese

Jolanta DYONIZIAK : Dimension argumentative et narrative de l'information médiatique à travers des séquences bisegmentales

Katarzyna GABRYSIK : Structures lexico-syntaxiques fondées sur le verbe *viser* dans l'écrit scientifique. Analyse contrastive franco-polonaise

Agnieszka GWIAZDOWSKA : Coronajerga, coviidioma, coronalengua: acerca de los cambios lingüísticos en tiempos de la pandemia

Vesna JOVANOVIĆ-MIHAYLOV, Lucyna MARCOL-CACON : Fraseologismi con la componente somatica *cuore* nella lingua croata e italiana. Approccio contrastivo

Aleksandra PALICZUK : La concettualizzazione del verbo 'mettere' in italiano

Paweł GOLDA, Natalia ŻYWICKA, Vanessa FERREIRA VIEIRA : S'attaquer à la suprématie du masculin sur le féminin : le français inclusif dans les publications des universités françaises dans les réseaux sociaux

Beata ŚMIGIELSKA : Modèles sémantico-syntaxiques des prédicats dans la conception de la grammaire à base sémantique de Stanisław Karolak — quelques problèmes et solutions

Ryszard WYLECIOŁ : Analisi cognitiva degli eventi di parola sul coronavirus SARS-COV 2 e sul morbo COVID-19

Aleksandra ŻŁOBÍŃSKA-NOWAK : Termes exprimant la notion d'amour en grec, leurs traductions adoptées et leur contexte d'emploi dans les Évangiles synoptiques et dans l'Évangile selon saint Jean

CONTENTS

Gaston GROSS: Introduction

Antoinette BALIBAR-MRABTI: Morphographies in contemporary French. The place of the duel in written language in *Le nombre en français* by Jean Dubois and Françoise Dubois-Charlier

Wiesław BANYŚ: Perspectives for linguistics: from descriptive to explanatory linguistics

Xavier BLANCO: Computational linguistics and diachronic linguistics: a necessary alliance

Peter BLUMENTHAL: Words and knowledge: complexity

Jean-Pierre DESCLÉS: How can linguistics get out of its pre-Galilean state?

Gaston GROSS: Rigorous perspectives on linguistics

Claude MULLER: Negation, Syntax, Determiners. An evaluation and some questions

José A. PASCUAL RODRÍGUEZ: On lexical data and the texts that contain them. About the near future of philology

Michele PRANDI: Identifying arguments and hierarchizing margins: formal and conceptual criteria

Dominika DYKTA: How emotions are expressed during the change of code from Italian to dialect in the Talamonese community

Jolanta DYONIZIAK: Argumentative and narrative dimension of media information through the appositive sequences

Katarzyna GABRYSIAK: Lexical-syntactic structures based on the verb FR *viser* in a scientific text

Agnieszka GWIAZDOWSKA: Coronajerga, coviidioma, coronalengua: language changes in times of the pandemic

Vesna JOVANOVIĆ-MIHAYLOV, Lucyna MARCOL-CACÓN: Phraseological units with a somatic component *heart* in Croatian and Italian — a comparative study

Aleksandra PALICZUK: The Conceptualization of the verb ‘mettere’ (‘to put’) in Italian

Paweł GOLDA, Natalia ŻYWICKA, Vanessa FERREIRA VIEIRA: Combating the supremacy of the masculine over the feminine: Inclusive French in social media publications of French universities

Beata ŚMIGIELSKA: Semantic-syntactic models of predicates in Stanisław Karolak’s conception of semantic-based grammar — some problems and solutions

Ryszard WYLECIOŁ: Cognitive analysis of speech events containing information on the SARS-COV 2 coronavirus and on the COVID-19 disease

Aleksandra ŻŁOBİŃSKA-NOWAK: Terms expressing the concept of love in Greek, their translation into French, and their context of use in the Synoptic Gospels and in the Gospel of John



Introduction

Les auteurs des articles de la première partie de ce numéro de *Neophilologica* ont abordé la linguistique et se sont formés à une époque où celle-ci était considérée comme un modèle dans le domaine des sciences humaines. Les fondateurs de cette discipline, indépendamment de l'école dont ils se réclament, ont tous mis l'accent sur le rôle fondamental de la théorie dans les sciences du langage. Il suffit de faire une rapide énumération des chefs d'école pour se rendre compte de l'importance des préoccupations théoriques dans leur œuvre : Ferdinand de Saussure, Roman Jakobson, Gustave Guillaume, Leonard Bloomfield et Zellig Harris (grammaire distributionnelle), Noam Chomsky (grammaire transformationnelle). On peut citer encore les travaux de Maurice Gross dans le cadre du LADL et ceux de Jean Dubois et, dans une perspective différente, les travaux d'André Martinet (fonctionnalisme) ainsi que ceux d'Antoine Culioli et de Lucien Tesnière. Ces objectifs théoriques se retrouvent dans l'intitulé des écoles dont ils sont les promoteurs : le structuralisme, la glossématique, le distributionnalisme, le fonctionnalisme, la psychomécanique, la grammaire de dépendance, la grammaire générative et transformationnelle, la grammaire des cas, le lexique-grammaire. Les travaux s'ordonnaient en fonction des différents secteurs de la discipline : phonologie, morphologie, syntaxe, sémantique, pragmatique.

Aussi peut-on être étonné qu'au fil des années, ces préoccupations théoriques se soient progressivement estompées au profit de soucis essentiellement didactiques, sociologiques et stylistiques. Le présent volume de *Neophilologica* propose une réflexion sur diverses voies susceptibles de concilier des objectifs théoriques indispensables avec les diverses applications auxquelles la linguistique peut donner lieu.

A. Balibar-Mrabti analyse la catégorie flexionnelle du duel en français contemporain, et montre comment la morphologie prend sa place parmi les disciplines de la grammaire en langues écrites et ceci dans le cadre des dictionnaires électroniques.

W. Banyś traite de l'un des défis de la linguistique qui consiste à combiner efficacement la description et l'explication en linguistique. Une étude intégrale du

langage devrait comporter trois composantes principales : une théorie générale de ce qu'est le langage, une théorie résultante et une description, qui est fonction de cette théorie, de la façon dont le langage est organisé et a évolué dans le cerveau humain, ainsi qu'une explication des propriétés du langage trouvées.

X. Blanco montre comment la linguistique formelle appliquée à la diachronie est une source de recherches novatrices autant en langue qu'en littérature.

P. Blumenthal explique dans quelle mesure la complexité sémantique de certains mots est porteuse de connaissances du monde extralinguistique. Il s'interroge inversement sur la complexité des « choses » et les chemins par lesquels la langue passe pour exprimer cette complexité de façon efficace.

J.-P. Desclés met l'accent sur le rôle des concepts dans l'analyse sémantique. La topologie est en mesure de « mathématiser » les concepts grammaticaux (temps, aspects) au moyen d'opérateurs.

G. Gross montre que le lexique, la sémantique et la syntaxe ne constituent pas des instances séparées mais forment ensemble les unités que sont les phrases. Chaque prédicat doit être décrit de façon systématique à l'aide de l'ensemble des propriétés qui les caractérisent. La linguistique, comme toute science, ne peut se passer d'outils théoriques.

Cl. Muller présente les résultats de ses travaux sur la négation et les problèmes théoriques qu'elle pose dans une description générale des langues.

J.-A. Pascual met l'accent sur la forme que peuvent prendre à l'avenir les études de philologie dans le cadre de l'histoire des langues et à cet effet de la codification des textes.

L'article de M. Prandi dresse un bilan des questions ouvertes dans la recherche sur la valence et propose des critères formels et conceptuels pour franchir le double clivage entre la valence, définie par le critère de l'intégrité conceptuelle du procès, les conditions de spécification des arguments dans l'énoncé, dont la forme est modelée par le dynamisme communicatif, et leur régime de codage variable dans la phrase-modèle.

Gaston Gross



Antoinette Balibar-Mrabti

Université de Picardie Jules Verne, Amiens
France

 <https://orcid.org/0000-0002-4675-2510>

**Morphographies
en français
contemporain.
Place du duel
en langue écrite dans
Le nombre en français
de Jean Dubois
et Françoise Dubois-Charlier**

Morphographies in contemporary French.

The place of the duel in written language in *Le nombre en français*

by Jean Dubois and Françoise Dubois-Charlier

Abstract

With the analysis of a textbook case, the inflectional category of dual in contemporary French, this article presents the hypothesis of a rise in morphology among the founding disciplines of grammar in written languages. Through a study of morphographies, this trend is considered here as a result of the emergence and development of so-called electronic dictionaries, with their lexicographical words as entries to access form / meaning associations. We know that these dictionaries, piloted by mixed teams of computer scientists and linguists, impose themselves step by step as major classificatory tools for the most general treatments, in theoretical and applied linguistics, now related in our modernity to the exploitation of large corpora that have become digitised.

Keywords

Morphology, morphography, morphosyntax, flexion, dual and plural, number

1. Méthodes en syntaxe et grammaire critique du français

Autour des applications informatiques en langues naturelles, partons d'un contexte en recherches contemporaines marqué par la multiplication des outils de traitement de texte qui prend la forme d'une compétition scientifique et commerciale. Qu'il s'agisse d'informatique linguistique ou de linguistique informatique, selon que l'on met la priorité sur l'une ou l'autre de ces disciplines, nous en vivons l'articulation nécessaire. Appelons « français numérisé » (A. Balibar-Mrabti, 2017) le français contemporain actuel sur lequel porteront mes observations et mes analyses.

Dans une perspective d'histoire des idées linguistiques, abordée en termes de grammaire critique (M. Wilmet, 1997), je m'intéresserai ici à un constat sur ce français numérisé « pour tous », dont nous voyons croître les contradictions inhérentes aux rapports mouvants de la norme confrontée aux usages. D'une part, il existe ce que j'appellerai « une courte durée » des logiciels de traitement de texte, dont une des propriétés techniques est ressentie comme un avantage, socialement gratifiant. Rapidement révisables, ils sont ouverts vers des améliorations tangibles, notamment avec la généralisation des smartphones et leurs possibilités de mises à jour. De fait, leurs performances progressent dans le domaine des linguistiques appliquées les plus recherchées par un large public d'utilisateurs. Énumérons quelques applications parmi les plus sollicitées : la documentation par mots cliquables ou mots clés, la messagerie par écrit soutenue par des dictaphones de plus en plus performants, la traduction instantanée et pour clore ce bref aperçu, le vaste domaine de la didactique où se nouent les questions, et les crispations de toute nature, les plus complexes à résoudre et à trancher.

Or il existe, d'autre part, un énorme contraste entre cette inventivité-nouveauté¹ et « la longue durée » des reconductions nécessaires, par réemploi, d'une majorité de catégories d'analyse et de raisonnement de la grammaire des langues contemporaines de grande diffusion dont fait partie le français contemporain standard. Parmi ces catégories grammaticales, une place importante provient d'un héritage de la pensée scientifique du passé en morphologie, dérivationnelle et flexionnelle, autour de **l'unité mot en langues écrites**. Ces facteurs contradictoires sont bien connus des historiens. J'esquisserai ici des directions d'analyse à partir d'un cas d'école : la catégorie flexionnelle du duel et ses possibilités d'utilisation pour sérier des rapports forme/sens en français contemporain, telle qu'elle a été mise en œuvre dans l'ouvrage publié en 2008 de Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier, *Le nombre en français*.

¹ Ressentie comme un essor en matière de progressions techniques surtout quand elle est utilisée en modes semi-automatiques avec les nouvelles tâches que ces modes ont mis en place.

On connaît le report, non négociable en langue écrite normée, des formes standard pour les mots, dont les règles orthographiques se resserrent² dans une discipline qui demeure, au gré des époques, incontournable, dans toute manipulation technique de l'écrit : la **morphographie**. Je viens d'en indiquer une des facettes d'utilisation, pour un usage ordinaire, avec le mot cliquable comme porte d'entrée à toute requête courante. Dans les approches spécialisées, entrent en jeu nos modes de mises en correspondance des formes et des sens définis par la grammaire et son histoire. Du côté des formes, leur lieu d'analyse relève, dans notre modernité scientifique immédiate, d'approches inséparables de la syntaxe, dites **morphosyntaxiques**. Un point de vue dont nous héritons avec le structuralisme au XX^e siècle qui a conféré à la syntaxe une position dominante sur la morphologie.

2. Ligne théorique d'ensemble du *Nombre en français* : l'attribution des sens passe d'abord par la syntaxe

Précisons d'abord les choix théoriques d'ensemble de cet ouvrage ultime de Jean Dubois assisté par Françoise Dubois-Charlier. Finalisé dans la première décennie du XXI^e siècle, il est écrit en parallèle avec leur dernier dictionnaire, resté inachevé, un dictionnaire électronique des mots, ou DEM, destiné à enrichir leur dictionnaire électronique antérieur, LVF, dont les entrées, initialement recensées à partir des *Bescherelle* contemporains, sont les verbes inscrits dans un « art de conjuguer » réélaboré syntaxiquement en « art de construire les verbes en phrases simples ». Sous cet angle, *Le nombre en français* s'interprète d'abord comme un travail de lexicologues/lexicographes destiné aux chercheurs qui se sont spécialisés dans la confection des dictionnaires de langue générale et il apporte une somme de données en vue de l'extraction (semi)automatique des formes et des sens.

On sait que les critères linguistiques relevant de la morphologie, ici les marques singulier/pluriel du français actuel (abordé d'abord comme langue écrite) relèvent de la flexion automatique qu'il s'agit de subordonner ici à des principes d'organisation syntaxiques. Ajoutons que *Le nombre en français* est solidaire d'un ouvrage, resté inédit, achevé en 2006 *Locutions en français* (en libre accès sur le

² Une étape significative à rappeler : l'homogénéisation dans les dictionnaires *Larousse* et *Robert* des mots à trait d'union consécutive à l'examen détaillé de Michel Mathieu-Colas (1994) dès lors qu'il faut repenser techniquement les séparateurs de mots dans un contexte d'essor des notations en langages artificiels. De fait, les procédés mis en œuvre dans nos adresses de courriers électroniques sont un bon sujet de réflexion sur les conventions de l'imprimerie et leur histoire, incluant nos choix en matière de typographies standard prises au sens large.

site MoDyCo) qui est une récollection des expressions figées placées en continuité d'analyse avec les formes dites libres.

En praticiens avertis de la confection des dictionnaires qui va des dictionnaires élémentaires aux dictionnaires encyclopédiques, les auteurs n'ignorent pas l'importance du **mot graphique lexicographique** (M. Wilmet, 1997 : 41) comme moyen culturel hérité pour entrer dans l'information grammaticale et sémantique des langues reconduites en langues numérisées. Dans ce but ils souhaitent détailler des possibilités de traitement des flexions nominales et verbales dont ils réétudient ici les distributions à l'intérieur de structures syntaxiques associées. Celles-ci mettent en jeu la coordination entre groupes et phrases (chapitre 4) et plus particulièrement, autour du verbe, un réexamen des constructions verbales dites réciproques (chapitre 9).

Sous l'angle le plus général, les résultats ambitionnés se donnent à voir comme une révision de la classification des mots fléchis, ou mots variables de la grammaire scolaire, à l'intérieur d'un type de morphosyntaxe en grammaire lexicalisée, initiée aux laboratoires LADL et LDI/LLI³. Leurs choix méthodologiques prolongent en morphologie flexionnelle les nombreux travaux antérieurs reliant morphologie et syntaxe et principalement centrés sur la morphologie dérivationnelle, sans oublier toutefois que l'ouvrage initial de référence de Maurice Gross *Méthodes en syntaxe* (1975), sous-titré « Régime des constructions complétives », traite des parallélismes entre le verbe à l'infinitif et le verbe sous ses formes dites fléchies, décrites antérieurement dans la *Grammaire transformationnelle du français : le verbe* (1968) où prend place l'ébauche des tables syntaxiques du futur laboratoire. On connaît surtout maintenant l'étude des noms dérivés à considérer comme prédicatifs et l'introduction d'une cascade de notions qui leur servent d'outils de description : les verbes « supports de prédicat » ou Vsup (M. Gross, 1981 ; J. Giry-Schneider, 1987) avec leurs extensions lexicales, les « verbes supports appropriés » et leurs « classes d'objets » (G. Gross, 1994).

Soulignons que la notion de verbe support — importée de la terminologie anglaise avec l'auxiliaire *do* qui s'analyse dans les premiers travaux de la grammaire générative comme support de la négation⁴ (E. Klima, 1964 : 255) — met en jeu des équivalences syntaxiques et sémantiques entre verbes et noms qui conduisent à attribuer à un phénomène qui relève d'un traitement présenté comme purement

³ Elaborée dans la période de production du LADL (1970–2000) dont Maurice Gross, Jean Dubois et Morris Salkoff furent les initiateurs. Ajoutons les applications menées au LDL/LDI de Gaston Gross en parallèle avec les recherches personnelles de Jean Dubois avec Alain Guillet et Christian Leclerc comme « passeurs » et la physicienne Blandine Courtois réalisant avec Max Silberztein les codages informatiques du système de dictionnaires DELA.

⁴ « [...] the *helping verb do* [...] should be interpreted as a mere support for *not* [...] *do* is unlike other *helping verbs* ». Quand le terme *helping verb* se traduit en français par « verbe auxiliaire », le terme *support/support* offre une alternative de dénomination intéressante ici à retenir, pour des propriétés à circonscrire spécifiquement.

syntactique, une fonction dite de « conjugaison nominale », autrement dit, par acceptabilité forcée, **une fonction d'équivalence morphologique**, explicitement ciblée par ce choix de désignation. Pour un linguiste familier avec la grammaire comparée et plus particulièrement dans le cas du français ou de l'anglais, qui sont des langues dans lesquelles la morphologie flexionnelle est pauvre, au regard d'une langue comme le latin scolaire de référence dit « classique » ou le grec ancien⁵, il y a là matière à réflexion pour lancer des pistes d'analyse encore à défricher. Concrètement, le duel intervient comme catégorie du raisonnement grammatical pour spécialiser le nombre quand la pluralité est limitée à deux. Qu'il s'agisse d'états de langues dites « mortes » et anciennes ou à considérer comme contemporaines, dites « vivantes » et modernes, la grammaire comparée, qui cherche précisément à franchir ces barrières, indique clairement que le langage détient une faculté, celle de grammaticaliser et/ou lexicaliser ce type d'interprétation. En français, les recensements mettent en évidence la fonction du figement. D'où de gros volumes de listages de formes dont on connaît les facilités d'exploitation informatisée initiées au LADL grâce au système de dictionnaires DELA (B. Courtois, M. Silberstein, 1990).

Cette orientation des descriptions débouche sur une question théorique intéressante. Avec quels types de mots supports, différents des verbes, peut-on enrichir les analyses (adaptées de Harris, 1976) quand on sait que la fonction syntactico-sémantique des mots dits « supports », avec leurs extensions appropriées, a été explorée et beaucoup centrée sur les verbes mais qu'il ne faut pas oublier qu'on a la possibilité d'y inclure des directions d'analyse où interviennent des noms comme supports ? Comment par exemple approfondir l'analyse du fonctionnement d'un nom approprié comme *coup* (G. Gross, 2012) dans la détermination des substantifs à valeurs aspectuelles et intensives ? Réexaminons rapidement de ce point de vue le cas des noms intermédiaires de prédicats⁶, le Ns *fact* ou encore le Ns *manner* de l'anglais, dont le français présente des équivalents, tout particulièrement avec *façon*, *manière*, permettant d'attribuer des sources syn-

⁵ Rappelons ici une fonction essentielle des langues dites « mortes » dans l'histoire du raisonnement grammatical avec ses généralisations. Une catégorie comme le duel n'a nullement besoin de rester « active », c'est-à-dire observable en emploi dans les usages, pour être utile dans les systèmes abstraits d'analyse. Dans un ouvrage bien connu de Jean Dubois, et de toute évidence resté une de ses sources de réflexion, le *Traité de grammaire comparée des langues classiques* (A. Meillet, J. Vendryes, 1924–1963), portant sur le grec ancien et le latin, on trouve par exemple dans un développement consacré précisément au nombre l'indication suivante (p. 529) : « en grec le duel est déjà en voie d'élimination bien avant l'époque historique ». D'où un exposé détaillé de ses survivances à travers les choix littéraires qui nous sont parvenus, autrement dit **en langue écrite**.

⁶ Je n'aborde pas ici les traitements proposés par G. Gross (2012) autour des problèmes qui relèvent traditionnellement des propositions subordonnées. Dans une ligne harissienne d'analyse indiquée plus haut, ils sont abordés en termes de prédictions secondes et passent par un examen détaillé d'expressions figées relevant des locutions dites conjonctives quand elles sont recensées en grammaire usuelle courante.

taxiques aux adverbes de manière en *-ment* (*-ly* en anglais). Définis en termes harrisien comme apportant une source pour le suffixe, les noms *façon*, *manière* sont directement observables sur la complémentation d'un verbe en phrase simple. On leur ajoutera (A. Balibar-Mrabti, 1980–2004) des extensions lexicales relevant de la caractérisation des mots opérateurs, ou supports, à considérer comme étant « appropriées », selon les terminologies propres au LADL et au LDI⁷. Pour ce type adverbial de construction, il est en effet possible de fournir un listage de formes semi-figées, en nombre restreint, comme sources parallèles pour les adverbes considérés. Soit une série du type de *marcher d'un pas rapide / rapidement* ; *écouter d'une oreille attentive / attentivement*. Les noms *pas*, *oreille*, etc., y redoublent les combinaisons, en phrases dites libres, réalisées avec les noms les plus généraux, *façon*, *manière*, observables en série ouverte : *d'une façon/manière rapide / rapidement*, *écouter d'une façon/manière attentive / attentivement*, etc. Et elles chargent l'interprétation sémantique de nuances de sens aspectuelles et/ou intensives qui sont abondamment observées sur les extensions lexicales de Vsup et qui leur sont identiques. Une des caractéristiques de ce type d'analyses, et tout son intérêt, réside dans le fait qu'il est riche de potentialités autour de la caractérisation des phrases « en surface », dont nos linguistiques contemporaines dites « de corpus », en plein essor, sont précisément demandeuses.

Ce type d'investigations, au bout de trente ans d'enregistrement des données sur le figement, et son corollaire le semi-figement, aboutissant à de très gros volumes d'exemples, pose une autre question de fond. Entre figements et formes dites libres, quels sont les inventaires à retenir à l'appui des mécanismes linguistiques les plus généraux du français ? S'agirait-il seulement de retrouver en grammaire synchronique un vieux pilier des études diachroniques, dont les conditions historiques observées font précisément de la formation du suffixe *-ment* un cas classique ? Puisque l'on sait avec le témoignage des Gloses de Reichenau que l'adverbe contemporain est un aboutissement en ancien français de l'adverbe *solamen(t)* qui était mis explicitement en équivalence de sens et fonction avec le GN *sola mente* autrement dit une forme libre du latin classique des lettrés⁸, reliée au nom fléchi, *mens*, et à son adjectif non soudé, en ordre inverse, à gauche du nom qu'il modifie.

⁷ Sur les lectures multiples des travaux de Harris, consulter les analyses d'Anne Daladier (1990) et d'Alm Helmy Ibrahim. Je renvoie ici à sa présentation précédant sa traduction *La langue et l'information* (A. H. Ibrahim, 2007 : 3—26) de *Language and Information* (Z. S. Harris, 1988). L'évolution des choix de laboratoire aux LADL/LLI se caractérisant de plus en plus au fil des décennies par une priorité données aux analyses dites de surface.

⁸ Sur le « latin d'école » fournissant des sources aux grammairiens, sous la forme de phrases libres, ouvrant vers un continuum dans le traitement des formes libres et figées passant par des étapes de semi-figement (à travers la tradition des gloses) voir 2 exemples : *Brûler ses vaisseaux* (A. Balibar-Mrabti, 2005) ; *Tomber de Charybde en Scylla* (A. Balibar-Mrabti, 2011a).

Il est intéressant d'ajouter ici, dans ma réflexion d'ensemble sur la grammaire envisagée en durée longue, qu'une bonne partie des listages qui sont pris en considération figurent déjà, à l'identique, dans les manuels scolaires du XIX^e siècle, notamment chez un lexicologue/lexicographe notoire, Pierre Larousse, quand on a la curiosité de consulter sa *Petite grammaire lexicologique du premier âge*. En grammaire contemporaine, les combinaisons de mots mises en jeu, par intuition et consultations de dictionnaires variés, sont communément considérées comme relevant, stylistiquement, des clichés⁹.

Revenons maintenant au *Nombre en français* comme ressources, à la disposition des jeunes chercheurs. On sait que la flexion verbale du français contemporain, catégorisée en temps et personne, l'est précisément aussi en nombre, une particularité qu'elle partage en grammaire des accords avec la flexion nominale et adjectivale. D'où l'introduction du duel, expérimentée par Jean Dubois dans le cadre de son réexamen des marques du pluriel opposé au singulier, dont l'étude des significations passe, de son point de vue, par un faisceau de questions à repositionner compte tenu des cadrages phrastiques retenus. Parmi les traditions d'interprétation sémantiques associées à cette grammaire des accords, désormais subordonnées ici à un examen détaillé de leurs contreparties d'ordre syntaxique, quelles seraient alors les pistes à privilégier, parce que virtuellement riches de types de généralisations entre formes et sens ? Le bilan/leg que constitue *Le nombre en français* s'offre à nous comme un point de départ essentiel pour enrichir et orienter nos données d'observation à partir des textes, quand ils sont fournis, à l'état brut, par les corpus numérisés en très gros volume ou data.

3. Le duel comme collectif numérique dans le chapitre 4

Le chapitre 4 du *Nombre en français*, comme les trois chapitres précédents, s'ouvre sur des indications d'ordre historique dont la précision est le fruit d'une très longue pratique de Jean Dubois rédacteur et directeur des dictionnaires encyclopédiques *Larousse*. À l'appui de cette recherche méticuleuse, dont le point de départ est, comme je l'ai indiqué plus haut, spécifiquement morphographique, donc s'inscrit dans ce que j'appellerai « l'aventure de l'orthographe »¹⁰, on ajoutera les convictions de l'auteur en ethnolinguistique et en sociolinguistique, avec un attachement à Marcel Cohen, dont il recommandait la lecture à ses étudiants dans les années 1960.

⁹ Sur Pierre Larousse voir Balibar-Mrabeti (2011b) ; sur le cliché en grammaire contemporaine voir Balibar-Mrabeti (2020).

¹⁰ Comme on a pu parler récemment d'*Odyssée de l'écriture* (David Sington, Arte France 2020).

L'essentiel est exposé en ouverture du Chapitre 1 (p. 17 et sv.). Très dense, donc difficile à abréger, cette présentation part du nombre arithmétique¹¹, pour prendre ensuite toute sa dimension et sa valeur en grammaire. Soit l'extrait (p. 17) :

[Le *nombre arithmétique* est différent] du *nombre grammatical* qui relève d'une morpho-syntaxe et d'une sémantique particulière à chaque langue (pluriel vs singulier ; **duel** [mis en gras par moi], triel vs pluriel ; collectif vs quantitatif ; collectif vs pluriel, etc.), interférant parfois avec la traduction des rapports sociaux (distance ou hiérarchie, comme *vous/tu* en français).

[Le *nombre arithmétique* est différent] du *nombre lexical* qui relève d'un système commun à un grand nombre de langues : étalonnage à partir de N de base gréco-latine, de N propres de référence, d'abréviations ou de sigles, etc. (*mètre, gramme, volt, rade*, etc.) avec des préfixations et suffixations conventionnelles, elles aussi le plus souvent d'origine gréco-latines (*multi-, poly-, uni-, soli-, nano-, téra-*, etc.), comme l'ensemble des quantitatifs (*hyper-, hypo-, sur-, sous-, super-, supra-, infra-*, etc.), ce système (nombre et gradation) étant en développement continu dans l'ensemble des langues de grande diffusion.

Ce rappel est complété par des précisions de l'ordre de la syntaxe (p. 19) :

Au cours de l'évolution de la langue, singulier et pluriel ont pu entrer dans des oppositions sémantiques différentes (singularité et pluralité, unité et collectif, **dualité et collectif** [mis en gras par moi], etc.). Cette plurivocité du nombre en français peut être mise en évidence si on met en parallèle le *nombre grammatical* et la *coordination additive* de GN semblables ou différents, les relations syntaxiques et sémantiques qui existent entre les N pluriels et les N coordonnés se manifestant en particulier par les accords syntaxiques tant à l'intérieur du GN qu'à l'intérieur de la phrase.

Avant d'aborder le Chapitre 4 entièrement consacré au duel, il est important de mentionner une remarquable synthèse sur la norme graphique du français contemporain, centrée sur la « morphologie du pluriel », qui donne son intitulé au Chapitre 3 précédent. En voici quelques passages, plus qu'utiles pour saisir les spécificités de la langue écrite normée. Dans l'approche, délibérément historique, des auteurs, la norme graphique se définit comme une **normalisation**, à travers des processus résultant d'une sédimentation successive de conditions que Jean Dubois met explicitement en relation avec une histoire des techniques et de la grammaire, envisagées en durée longue (p. 69) :

Les marques morphologiques du N *pluriel* par rapport au N *singulier* ont changé au cours de l'histoire de la langue. A la fois transcriptions graphiques des variations de

¹¹ Une définition peu satisfaisante quand elle est soumise à l'appréciation d'un mathématicien, à vrai dire le talon d'Achille des encyclopédies, écartelées entre leurs objectifs de précision et de vulgarisation.

la langue orale, démarquages étymologiques sur le latin, graphismes spécifiques dénotant les fins de phrases et de mots, ces marques avant de devenir conventionnelles ont varié avec les scribes et les ateliers [...] L'invention de l'imprimerie, l'unification des règles typographiques (la présence d'une ponctuation, de blancs séparateurs de mots, etc.) [...] ont entraîné [...] une **normalisation** [c'est moi qui souligne] de la forme des mots et une stabilisation des graphies en unifiant les différences morphologiques entre le singulier et le pluriel [...] ; la normalisation de l'écrit précisée au début du XVII^e siècle par des règles orthographiques, portant en particulier sur les accords syntaxiques, s'est poursuivie jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

S'il est un domaine où brille ce manuel ultime des Dubois, c'est bien les courtes synthèses introductives préalables aux exposés mots/phrases (très détaillés et passant très souvent par des listages) qui constituent le corps de l'ouvrage. Notamment sur la question des normalisations, leurs aléas et leurs complexités, auxquels tout linguiste exigeant se doit de donner des perspectives évolutives d'ordre socio-historique pour éviter le piège d'une norme fantasmée comme étant intouchable, dont la fixité peut être une ruse de l'intelligence en didactique élémentaire du français contemporain¹². À propos des séparateurs de mots et leur impact en grammaire, il faudrait pouvoir citer tout le § de présentation du *pluriel des N composés avec trait d'union* (p. 79) et le mettre en relation avec l'étude (signalée plus haut section 1, note 2) de Michel Mathieu-Colas (1994, ouvr. cit.) ayant entraîné une mise à jour/révision des choix lexicographiques des dictionnaires usuels *Larousse* et *Robert* dans les années 1990.

Je me reporte maintenant aux deux § d'ouverture du Chapitre 4 intitulé « Duels et collectifs numériques ». On y souligne à nouveau en quoi consiste l'approche générale de l'ouvrage : isoler des interprétations sémantiques, ici la notion de dualité ; détailler les propriétés de forme du lexique qui sera systématiquement cadré syntaxiquement pour le français contemporain en termes de grammaticalité où s'observent des ponts entre morphologie et syntaxe, ici la coordination de deux N, l'étude des accords dans un cadrage phrastique étant reportée au chapitre 9 avec la notion de réciprocité. Soit, sous l'intitulé de la sous-partie « La dualité et le duel », les précisions suivantes : (p. 93) :

La *dualité* grammaticale, représentant un couple, une paire de N, correspond à la coordination additive et finie de *deux* N appartenant à la même classe lexicale, et de propriétés semblables ou distinctes [N1 et N2], par opposition à la coordination de *plusieurs* N de même type [N1 et N2 et N3, etc.). [...]

¹² Il est intéressant de ce point de vue d'examiner l'excellent petit manuel pour le cycle élémentaire dirigé par J. Cl. Pellat *Grevisse de l'école* (2020) et ses choix didactiques incluant des innovations très souples en matière norme écrite et de permissivité, ce qui ferait l'objet d'un article à part entière sur normes, didactique et linguistique contemporaine, notamment autour comme la notion de littéracie (*literacy*) et des outils récents que sont les dictées/twictées. Pour un bilan didactique récent voir Lavieu-Gwozdz et Pagnier (2020).

La dualité grammaticale est traduite en grec ancien par le *duel*, cas de la déclinaison nominale où le N est doté d'une désinence spécifique (et d'une forme particulière du V par accord syntaxique). Le duel est en grec morphologiquement distinct du pluriel. En français, comme dans d'autres langues romanes, le duel se confond morphologiquement avec le pluriel, tout en s'en distinguant sémantiquement.

S'en suit une vingtaine de pages (p. 94—113) d'inventaires détaillant le lexique et les constructions des N considérés, avec leurs moyens syntaxiques de construction : détermination, complémentation en *de*. Sont également indiqués tous les moyens relevant de la morphologie par préfixation. Pour chaque type répertorié, on indique comment sont appliquées les marques singulier/pluriel. Le plus intéressant étant la finesse des attributions sémantiques associées. Celles-ci sont en continuum avec des interprétations à caractère encyclopédique, inséparables de **la caractérisation des sens propres** en grammaire et linguistique, ce qui est une des tâches majeures de tout linguiste grammairien. En voici quelques exemples : les *duels humains* dont les auteurs précisent que « le sens évolue avec le contexte socio-culturel », par exemple *un ménage* ; le duel de circonstance entre deux humains, par exemple *tandem* dans une phrase comme *Luc et Paul forment un tandem efficace à la direction de l'entreprise* ou encore *Ils travaillent en tandem* [à deux], *en alternance* [l'un après l'autre]. Comme catégorisation sémantique typique d'un report à des connaissances encyclopédiques : les duels d'animaux (les *pairons* en fauconnerie) ; les groupes appariés pour les animaux avec suffixe *-ade* (*une parade*) ; les duels anatomiques *les oreilles*, *les pieds*, *les lèvres*, ..., s'opposant aux N singuliers *la tête*, *le nez*, ..., aux collectifs *les intestins*, *les côtes* dans *Luc a reçu un coup de poing dans les côtes*, ... Ajoutons les duels anatomiques des animaux (*les cornes*, ...) ; les duels pour les vêtements (*les guêtres*, ...), pour les objets (*les pinces*, *les castagnettes*, ...). La dimension centrale à détailler étant ici l'opposition formelle du français dont le système de marques du nombre se limite à l'opposition singulier/pluriel répartie sur des formes associées à des sens dans lesquels le duel, comme marque formelle, est bien entendu absent. Sur la mise en œuvre d'appuis sémantiques à caractère encyclopédique, signalons qu'elle apparaît chez les auteurs, avec LVF et le DEM, en termes généraux de domaines. Même convergence de recherches avec les classes d'objet de Gaston Gross.

Quels sont les faits les plus saillants de l'apport de la catégorie du duel, empruntée explicitement dans l'ouvrage aux catégories morphologiques du grec ancien, pour décrire le nombre en français ? Cette prise de position a deux significations. D'une part elle réinstalle la présentation du système grammatical du français en synchronie dans sa perspective historique d'évolution des formes dont les choix d'inscription dans l'orthographe sont aisés à circonscrire, évaluer et éventuellement modifier, comme cela s'est toujours fait. Ajoutons que l'on peut voir dans cette approche une compatibilité avec des positions de Harris se réclamant de Humboldt (A. H. Ibrahim, 2007 : 17, note 19) et qualifiant d'« effort quasi arti-

sanal » un « travail » de la langue pour accomplir la « forme », qui est le contraire d'un « donné ». Ajoutons également que les grammairiens, spécifiquement quand il s'agit de langue écrite, avec des conditions techniques et sociales historiquement datables, ont joué un rôle **directif** dans les choix (purements conventionnels) des graphies servant de médiations aux interprétations grammaticales et/ou sémantiques. Ce que résume Jean Dubois quand il remplace, on l'a souligné, le terme norme (*standard* en angloaméricain) par un processus : la normalisation (grammaticale).

4. Le duel et les constructions verbales dans le chapitre 9 : la réciprocité duelle

Autour des constructions verbales, un rapprochement entre les notions de dualité et de réciprocité s'imposait aux auteurs. C'est l'objet du Chapitre 9 « Nombre et types de verbes », l'étude de la coordination étant complétée au chapitre 10, notamment (p. 269) avec des exemples comportant des adjoints comme *l'un et/ou l'autre* précisant une interprétation duelle. Comme précédemment je donne ici le § introducteur de l'analyse des auteurs (p. 245) :

La réciprocité résulte de la transformation en une seule phrase de la coordination de deux phrases où les constituants N1 et N2 des groupes nominaux sujets, appartenant à la même classe de N, alternent comme sujets/agents et comme sujets/patients des GV. Sous condition de la simultanéité des actions (mêmes temps et aspect du V), la réciprocité transforme les sujets coordonnés en sujets pluriel d'un verbe réciproque pluriel et les GN objets directs en pronoms personnels réciproques objets pluriels, identiques formellement aux pronoms réfléchis. Les formes pronominales réciproques sont parallèles aux formes pronominales réfléchies.

complété par le § suivant :

Les V transitifs dont les sujets et les objets appartiennent aux mêmes classes nominales, et les V intransitifs ou transitifs indirects dont les sujets et les compléments appartiennent aux mêmes classes nominales, sont susceptibles de transformation de réciprocité.

Sont ensuite abondamment détaillés (p. 245—264) tous les types de constructions verbales impliquées par cette grille d'analyse qui met systématiquement en parallèle le duel et le collectif comme directions d'interprétation sémantique distinctes mais apparentées en indiquant avec précision comment le français y répartit les marques de singulier et de pluriel. Mises entre crochets, ces combinaisons

de critères apparaissent à gauche des phrases données en appui. Voici le premier exemple (p. 245) :

[coordination duelle] *Paul bat Luc et Luc bat Paul.*

-->[duel coordonné] *Paul et Luc se battent.*

[duel pluriel] *Les deux garçons se battent.*

S'ajoutent des critères généraux sur les choix lexicaux pour les noms. On y retrouve l'opposition classique entre noms humains et non humains. Les constructions verbales considérées sont précisées à partir d'une énumération de verbes types suggérant un listage à visée exhaustive dont la vraie force de description et d'application est à retrouver dans le dictionnaire antérieur à l'ouvrage, LVF, et ses codages alphanumériques. En voici deux exemples présentés à la façon d'une grammaire scolaire courante. Sous la rubrique « Classes des V transitifs à objet direct », les « V de type *voir, entendre, comprendre* » (p. 247—248) ; sous la rubrique « Classes de V intransitifs prépositionnels/transitifs indirects admettant la réciprocité », (p. 256—257) les « V de type transitifs indirects de type *lutter avec/contre* et inversement, *pactiser avec* ».

Ce chapitre 9 de l'ouvrage, dont je viens d'indiquer à grands traits le contenu, s'apparente au développement de la *Grammaire méthodique du français* (M. Riegel, J.-Ch. Pellat, R. Rioul, 1994 : 256) consacré à « l'interprétation réciproque » des constructions pronominales, qui rivalise de finesse d'interprétations forme/sens et enrichit d'autant mieux la synthèse des Dubois, que la terminologie grammaticale employée, largement admise dans les choix didactiques du français¹³, est un savoir partagé. Je me limiterai à faire observer que l'introduction du duel dans la discussion est une originalité, non partagée, du *Nombre en français* comme base d'un manuel contemporain de grammaire. Le duel est donc un cas d'école pour sonder l'intérêt d'introduire ici une catégorie grammaticale qui intéresse traditionnellement les grammaires historiques et comparées savantes. Il intéresse notamment Jacques François (2018 : 224) traitant de *La genèse du langage et des langues* et convoquant le duel parmi les « trois sortes de pluriel ». Et la discussion est ouverte pour considérer si l'on pourrait y recourir ou non dans un contexte de pure pédagogie. Je reprends cette observation dans ma conclusion générale (section 5).

¹³ Quand le public visé est à un niveau d'entrée à l'université ou correspond à des lecteurs instruits mais non spécialistes.

5. Éléments pour une conclusion sur le rapport mots/phrases

Dans les premiers ouvrages de Jean Dubois qui mettent en œuvre des approches structurales en syntaxe du français contemporain (G. Gross, 2020), rappelons en conclusion que le nombre fait partie des **marques de cohésion phrastique**¹⁴. De ce point de vue, il s'inscrit, en grammaire scolaire, dans l'enseignement de l'orthographe des accords de la langue écrite. On sait que la part des mots, dits variables, diffère considérablement du français à l'angloaméricain, notre langue référentielle (B. Grévin, 2012). Dans cette fonction cruciale de référence, soulignons que ce qui s'observe, c'est le remplacement radical¹⁵ du rôle occupé antérieurement par le latin d'école vu comme une langue organisatrice de la pensée¹⁶. Cependant, avec ce renversement contemporain des hiérarchies entre le français, le latin et l'anglais, devenu l'angloaméricain, il n'en reste pas moins que ce sont encore, et pour une durée difficile à préciser, ces trois langues, envisagées comme formant un « groupe », qui demeurent constitutives de nos grammaires françaises, dans leurs dimensions dites « raisonnées ». Et il est devenu clair qu'il faut mettre au centre des recherches en linguistiques théoriques et appliquées, portant sur la mise à jour nécessaire d'un français moderne standard, les problématiques d'adaptation et de meilleure compréhension de nos grammaires comparées. C'est une des clés de notre passage du XX^e au XXI^e siècle avec ses modèles grammaticaux en pleine révision. De ce point de vue, je citerai la grammaire de Morris Salkoff¹⁷ (1999) *A French-English Grammar: a Contrastive Grammar on Translational Principles* qui est un manuel de traduction du français vers l'anglais, soutenu par un programme de confection d'un dictionnaire de type électronique et rédigé à l'intention des spécialistes de la traduction automatique et des didacticiens. L'ouvrage est l'une des œuvres les plus abouties du LADL, dont il est emblématique, dans toutes ses dimensions pionnières en recherches.

¹⁴ Comme il est notamment redit en page 34 de leur ouvrage de 2008.

¹⁵ Même s'il s'effectue par étapes, on sait bien que le latin se reconfigure dans un arrière-plan qui se restreint de plus en plus aux approches érudites.

¹⁶ D'où sa désignation comme latin dit « classique » au moyen âge.

¹⁷ Il en existe une refonte, annoncée en 2008 et restée inédite, titrée *LOQUATUR* !, un jeu de mot latin/anglais, significatif de la formation lettrée de son auteur, lequel avait pris plaisir à inventer le sous-titre suivant :

being a program for
LOW QUALITY Automatic Translation of Unrestricted Range;
 for turning sentences written in that most unspeakable of languages,
French, into decent readable *English* prose,
 suitable for perusal by Ladies & Gentlemen of every station;
 by means of an most practickall and ingenious method
 making full use of Mr. Babbage's
 Celebrated Analytical Engine.

Sur la question morphologique du nombre et des choix morphographiques observés, autant à l'issue d'un long travail initié par les notaires (S. Lusignan, 2004 ; P. Boucheron, 2017 : 272—276), on a pu rechercher et réaliser l'inscription de la flexion latine en grammaire française de l'écrit, autant il faut désormais prendre en compte les facteurs que je qualifierai, dans notre actualité immédiate, de facteurs dissonants entre le français standard contemporain et l'angloaméricain moderne qui présente un tout autre système de marques éloignées de cette voie, notamment en personne/nombre dans sa conjugaison. Cet état de fait concernant les grammaires comparées conduit directement à un type bien connu de permissivité qu'il encourage dans les pratiques contemporaines de l'écrit et leurs brouillages. À l'opposé de ce recul des normes dans les usages collectifs, directement lié à l'essor de l'imprimé pour tous en français numérisé, on aura favorisé, du côté des spécialistes, une précision sans précédent prise directement en compte par nos dictionnaires électroniques. L'approche spécialisée de la norme repose désormais sur la description détaillée des équivalences apportées par la syntaxe entre mots variables et listages de combinaisons de mots, avec leurs degrés de figement, l'ensemble étant d'une grande accessibilité grâce aux outils informatiques. D'où des résultats d'une richesse exemplaire, au seuil des traitements automatiques proprement dits, dont relèvent précisément les travaux des Dubois. Dès lors que ces aboutissements actuels de grande ampleur ont intégré à large échelle les expressions figées, je parlerai à ce propos de « cartographies ». Et pour conclure je relèverai le paradoxe suivant. Dans ces types d'inventaires adossés aux potentialités des dictionnaires électroniques en cours d'invention, on a continué à faire autant de morphologie qu'auparavant, tout en déclarant que l'on faisait essentiellement de la syntaxe.

À l'appui de ce prisme du « tout syntaxique », un point de départ dans les années 1970 : les *a priori* que reflète l'intitulé d'ouvrage choisi par Maurice Gross en 1975 avec *Méthodes en syntaxe*, complété un an plus tard en 1976, quand il souhaite introduire Harris auprès de son public de jeunes chercheurs, en termes de *Notes du cours de syntaxe*. Quels qu'aient pu être les points de vue propres à Zellig Harris lui-même, comme représentant notoire de la grammaire dite structurale et transformationnelle de son époque, conférant une place centrale à la syntaxe, ce que j'ai montré et rappelé ici, c'est qu'une part essentielle des applications au français contemporain, lancées à partir du LADL, avec le succès qu'on leur connaît, ont eu pour objets principaux d'analyse : la morphologie flexionnelle et la morphologie dérivationnelle, autant, et voire plus, que la syntaxe. S'il y a une syntaxe, c'est en large part pour proposer des conditions de formation des mots dérivés et fléchis, en leur associant des combinatoires de mots envisagées **en synchronie et en surface**¹⁸.

¹⁸ Dont les contreparties sémantiques sont rapportées à une logique des prédicats dont je ne discute pas ici l'héritage, à vrai dire très contrasté, et plus ou moins impératives quand on en examine les différentes applications définies par ses disciples.

Sur les rapports morphologie/syntaxe, pour une synthèse actualisée de la pensée linguistique, philosophiquement centrée sur les problématiques de genèse du langage et des langues reconduites dans ce que l'on appelle maintenant la cognition, Jacques François (2018, ouvr. cit.) présente des termes de discussion intéressants, notamment à la section (p. 140—143) « L'émergence de la syntaxe selon Talmy Givon » et plus largement au chapitre 7 « L'origine des classes de mots et leurs combinaisons » avec sa sous-partie (p. 211—215) « De la syntaxe à la morphologie et vice-versa ». Les débats, tels qu'ils sont posés avec leurs directions de recherches, nous permettent-ils de caractériser les apports théoriques et appliqués aux dictionnaires, de Maurice Gross ou encore de Jean Dubois, se réclamant de l'autorité de Zellig Harris ? Pas explicitement. Bien que l'auteur ait lui-même beaucoup écrit sur le dictionnaire LVF de Jean Dubois (J. François et al., 2007), il n'a pas fait figurer ces trois linguistes¹⁹, essentiels à prendre en compte, quand on considère l'évolution contemporaine de la linguistique française (J. Léon, 2020). Pourquoi cette absence ? Elle s'explique par une part minime et même une invisibilité des lexicographes et plus généralement des recherches qui débouchent dans notre modernité sur la place des dictionnaires devenus électroniques (J. Pruvost, 1995). À l'opposé de la synthèse de Jacques François, indiquons et mettons en regard, en philosophie du langage, les positions de Sylvain Auroux, énoncées notamment dans *La révolution technologique de la grammatisation : introduction à l'histoire des sciences du langage* (1994) qui confèrent à l'activité lexicographique un rôle moteur mis au service d'une **raison graphique**, définie par l'ethnolinguiste Jack Goody (1977–1979).

Laissons ouvert ici le débat sur « Les trois sortes de pluriel » (J. François, 2018, ouvr. cit. : 224—225), avec son analyse suggestive de la catégorie du duel. Rapportée à une grammaire comparée, élargie, qui prend en compte l'ethnologie du langage, la catégorie sémantico-morphologique du duel continue de nous interpeler, spécifiquement référée à l'oralité et aux archaïsmes de l'écrit dans la culture de Jean Dubois, qui s'est limité ici à nous renvoyer au seul grec ancien. Le duel est une catégorie, présente dans d'autres langues, notamment en grammaire de l'arabe. Cette particularité nous donne à réfléchir sur les conditions historiques d'élaboration, en parallèle, des deux langues définies, explicitement comme « classiques » au moyen âge, avec leurs reconductions en durées longues pesant directement et concrètement sur le raisonnement grammatical. Je renvoie sur ce point aux analyses du latiniste Benoît Grévin (2012, ouvr. cit.). Quels sont les appareils de langues et de grammaires qui auront présidé, durant cette période, à l'émergence de cette notion, qui leur est commune, de langue classique ? S'appuyant sur l'exploitation approfondie des archives vaticanes, Grévin circonscrit

¹⁹ Mentionnons ici les équipes autour de Jacqueline Giry-Schneider et Gaston Gross, introduits dans les années 1970 au LADL par Jean Dubois avec une poignée de jeunes chercheurs formés initialement en lettres et grammaires dites classiques, dont j'ai moi-même fait partie.

des contextes historiques et met en avant des interdépendances entre chaînes de savants.

J'insisterai délibérément sur le rôle des dictionnaires en sciences du langage contemporaines. Souvent vus comme une direction modeste (et infériorisée par rapport à la science quand elle est qualifiée d'artisanale en grammaire), les dictionnaires ont pourtant acquis droit de cité en linguistique générale et appliquée et ils le doivent tout particulièrement aux travaux du LADL complétant l'enseignement de Zellig Harris par une invention : les tables dites de « lexique-grammaire ». On sait que ce type d'applications, sous l'impulsion initiale de Maurice Gross secondé par Morris Salkoff, a reposé sur une idée pionnière, se servir des premiers outils informatiques des années 1970 pour les traitements linguistiques, notamment syntaxiques, du lexique, pris en taille désormais considérée comme « réelle » : **à l'échelle de la lexicographie**. Les commodités contemporaines de traitements de texte et les logiciels actuels, devenus incontournables dans tout cadre de recherches²⁰ dédiées aux langues, en sont les héritiers, quand le passage du papier au numérique y pèse de tout son poids, comme nouvel axe des travaux. Y prennent place les dictionnaires, comme ressources (N. Gala, M. Zock, 2013), dont l'évidence, théorique et pratique, ne fait même plus question.

À partir d'un examen détaillé des choix morphographiques singulier/pluriel du français contemporain, j'aurai développé ici la thèse d'une remontée du statut de la morphologie en langue écrite, à considérer, sur un large éventail de données observées et analysées, comme étant l'aboutissement des règles de la grammaire et son but. Levons un doute. Il ne s'agit pas de revenir à une vieille position de la tradition comparatiste et de redonner à la morphologie une place historiquement datée et dépassée par les développements ultérieurs de nos disciplines de grammairiens, ici en grammaire française. Notamment il est exclu de revenir sur l'apparition en grammaire française de « la notion de complément » remplaçant la réaction et ouvrant vers des relations sémantique/syntaxe, que nous devons aux travaux de Jean-Claude Chevalier (2006 [1968], 2010). L'idée générale présentée ici est qu'il faut sonder des possibilités d'analyses que je verrais non pas comme la recherche d'un *statu quo ante* mais à l'inverse comme une démarche de mises à jour. Ce dont les inventaires lexico-syntaxiques contemporains, d'une ampleur et d'une précision tout à fait nouvelles, sont la cause. Et la morphologie de notre modernité se théorise à travers des systèmes dont l'ambition est d'apporter une conception élargie de la grammaticalisation ouvrant vers un type de refondation qu'il nous appartiendra de redéfinir.

Avons-nous dépassé la morphologie avec des classifications qui débordent systématiquement le marquage flexionnel et dérivationnel, typique de langues comme le latin dit « classique », parce que nous avons choisi des structures de

²⁰ Dont on sait que s'est inspirée initialement une entreprise parallèle aux dictionnaires électroniques inventés au LADL, le Dictionnaire explicatif et combinatoire, DEC, d'Igor Mel'čuk (I. Mel'čuk et al., 1985–1992).

phrases pour définir la caractérisation des mots et les expliquer ? Ne sous-estimons pas l'importance de l'unité mot en langue écrite dès lors que nous faisons appel à des classifications solidaires des dictionnaires qui ont les mots pour entrées, qu'ils soient électroniques ou papier. Le rôle de nos dictionnaires, en langues désormais numérisées, pourrait bien constituer un facteur décisif dans nos choix contemporains de modélisations et précisément réintroduire des priorités de caractérisations de type morphologique dont les expérimentations du *Nombre en français* offrent un cas d'école. À l'instar des auteurs de l'ouvrage, qui ne se sont pas soumis à la nécessité de trancher, on considérera que ce qui s'affirme ici, ce sont bien des systèmes à considérer comme **neutres**, dans lesquels on ne sort pas d'une ambivalence fondatrice de l'écrit, la dichotomie mot/phrased.

Références citées

- Auroux, S. (1994). *La révolution technologique de la grammatisation, introduction à l'histoire des sciences du langage*. Liège, Mardaga.
- Balibar-Mrabti, A. (1980). Une liste d'extensions lexicales pour les opérateurs *manière* et *façon*. *Lingvisticae Investigationes*, 4(1), 1—20.
- Balibar-Mrabti, A. (2004). Lexique-grammaire et extensions lexicales. Note sur le semi-figement. *Lingvisticae Investigationes Supplementa*, 24, 23—29.
- Balibar-Mrabti, A. (2005). Semi-figement et limites de la phrase figée. *LINX*, 53, 35—54.
- Balibar-Mrabti, A. (2008). Avant-Propos : « Le nombre en français : un ouvrage de consultation. Morphologie, syntaxe, traitements automatiques associés ». In J. Dubois & Fr. Dubois-Charlier, *Le nombre en français* (p. 5—8). Fernelmont — Paris, Éditions Modulaires Européennes et L'Harmattan.
- Balibar-Mrabti, A. (2011a). Ellipse, figement, traductions. Tomber de Charybde en Scylla. In J.-Cl. Anscombe & S. Mejri (Dir.), *Le figement linguistique : la parole entravée* (p. 267—279). Paris, Champion.
- Balibar-Mrabti, A. (2011b). Lexicographie, grammaire et lexique : une mise en perspective historique. *Cahiers de lexicologie*, 99, 255—263.
- Balibar-Mrabti, A. (2017). Le français écrit numérisé. *La linguistique*, 53(1), 129—147.
- Balibar-Mrabti, A. (2020). Forger des phrases simples dans un dictionnaire de langue générale. *Les Verbes français* : un exemple à partir des emplois figurés. *Linx*, 80, édition électronique.
- Boucheron, P. (2017). *Histoire mondiale de la France*. Paris, Seuil.
- Chevalier, J.-Cl. (2006 [1968]). *Histoire de la syntaxe ; naissance de la notion de complément dans la grammaire française*. Paris, Honoré Champion.
- Chevalier, J.-Cl. (2010). César Chesneau Du Marsais et Maurice Gross. Deux révolutions épistémologiques en miroir. *Écho des études romanes*, VI(1-2), 73—83. www.eer.cz.
- Courtois, B., & Silberztein, M. (Dir.). (1990). Dictionnaires électroniques du français. *Langue française*, 87.

- Daladier, A. (Dir.). (1990). Les grammaires de Harris et leurs questions. *Langages*, 99.
- Dubois, J., & Dubois-Charlier, Fr. (1997). *Les Verbes français*. Paris, Larousse.
- Dubois, J., & Dubois-Charlier, Fr. (2006). *Locutions en français* (inédit, en libre accès sur le site de MoDyCo. <https://www.modyco.fr/fr/15-modyco/ressources/1765-le-dictionnaire-locutions-en-francais.html>).
- Dubois, J., & Dubois-Charlier, Fr. (2008). *Le nombre en français*. Fernelmont — Paris, Éditions Modulaires Européennes et L'Harmattan en version numérique.
- Dubois, J., & Dubois-Charlier, Fr. (2010). La combinatoire lexico-syntaxique dans le *Dictionnaire électronique des mots*. Les termes du domaine de la musique à titre d'illustration. *Langages*, 179-180, 31—56.
- François, J. (2018). *La genèse du langage et des langues*. Auxerre, Éditions Sciences Humaines.
- François, J., Le Pesant, D., & Leeman, D. (Dir.). (2007). Le classement syntactico-sémantique des verbes français. *Langue française*, 153.
- Gala, N., & Zock, M. (Dir.). (2013). Ressources lexicales. Contenu, construction, utilisation, évaluation. *Lingvisticae Investigationes Supplementa*, 30.
- Giry-Schneider, J. (1987). *Les prédicats nominaux en français. Les phrases simples à verbe support*. Genève — Paris, Droz.
- Goody, J. (1977). *The Domestication of the Savage Mind*. Cambridge, Cambridge University Press [Traduction française : *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage* (J. Bazin & A. Bensa, Trad.), Éditions de Minuit, Paris, 1979].
- Grévin, B. (2012). *Le parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*. Paris, Seuil.
- Gross, G. (1994). Classes d'objets et description des verbes. *Langages*, 115, 15—31.
- Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Gross, G. (2020). Les manuels de Jean Dubois. *Linx*, 80, édition électronique.
- Gross, M. (1968). *Grammaire transformationnelle du français, syntaxe du verbe*. Paris, Larousse.
- Gross, M. (1975). *Méthodes en syntaxe*. Paris, Hermann.
- Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages*, 63, 7—52.
- Harris, Z. S. (1976). *Notes du cours de syntaxe*. Paris, Seuil.
- Harris, Z. S. (1988). *Language and Information*. New York, Columbia University Press.
- Ibrahim, A. H. (2007). Introduction. In Zellig Sabbetai Harris. *La langue et l'information* (p. 3—26). Cellule de Recherche en Linguistique, Paris.
- Klima, E. (1964). Negation in English. In J. A. Fodor & J. J. Katz (Eds.), *The Structure of Language, Readings in the Philosophy of Language* (p. 246—323). Englewood Cliffs — New Jersey, Prentice-Hall, Inc.
- Larousse, P. (1857 [1851]). *Petite grammaire lexicologique du premier âge*. Paris, Larousse et Boyer.
- Lavieu-Gwozdz, B., & Pagnier, T. (2020). La mise en discours du savoir orthographique : que se passe-t-il dans la salle de classe ? *SHS Web of conferences*, 78.
- Léon, J. (2020). Jean Dubois, un passeur ? *Linx*, 80, édition électronique.

- Lusignan, S. (2004). *La langue des rois au Moyen Âge : le français en France et en Angleterre*. Paris, Presses universitaires de France.
- Mathieu-Colas, M. (1994). *Les mots à traits d'union, problèmes de lexicographie informatique*. Paris, Didier.
- Meillet, A., & Vendryes, J. (1924–1963). *Traité de Grammaire Comparée des langues classiques* (3^e éd.). Paris, Honoré Champion.
- Mel'čuk, I., et al. (1985–1992). *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain. Recherches lexico-sémantiques*, DEC. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- Pellat, J.-Ch. (2020). *Grevisse de l'école*. Paris, Magnard.
- Pruvost, J. (Éd.). (1995). *Les dictionnaires de langue française et l'informatique*. Actes de La journée des dictionnaires, publication du Centre de recherche Texte/Histoire, Université de Cergy-Pontoise.
- Riegel, M., Pellat, J.-Ch., & Rioul, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses universitaires de France.
- Salkoff, M. (1999). *A French-English Grammar. A Contrastive Grammar on Translational Principles. Lingvisticae Investigationes Supplementa*, 22. Amsterdam — Philadelphia, Benjamins.
- Wilmet, M. (1997). *Grammaire critique du français*. Paris, Hachette/Duculot.



Wiesław Banyś

Université de Silésie, Katowice
Pologne

 <https://orcid.org/0000-0003-2471-6751>

Perspectives pour la linguistique : de la linguistique descriptive à la linguistique explicative

**Perspectives for linguistics:
from descriptive to explanatory linguistics**

Abstract

The text deals with one of the challenges of linguistics, which is to effectively combine description and explanation in linguistics.

It is necessary that linguistic theories are not only capable of adequately describing their object of study within their framework, but they must also have a suitable explanatory power.

Linguistics centred around the explanation of the why of the system is called here ‘explanatory’ or ‘non-autonomous’, in contrast to ‘descriptive’ or ‘autonomous’ linguistics, which is focused on the description of the system, the distinction being based on the difference in the objects of study, the goals and the descriptive and explanatory possibilities of the theories.

From the point of view presented here, a comprehensive study of language has three main components: a general theory of what language is, a resulting theory and description, which is a function of this theory, of how language is organised, functions and has evolved in the human brain, and an explanation of the properties of language found.

The explanatory value of a general linguistic theory is a function of various elements, among others, the quantity of the primitive elements of the theory adopted and the effectiveness of Ockham’s razor principle of simplicity. It is also a function of the quality of those elements which can be drawn not only from within the system, but also from outside the system becoming in this situation logically prior to the object under study.

In science, in linguistics, one naturally needs two types of approach, two types of linguistics, descriptive/autonomous and explanatory/non-autonomous, one must first describe reality in order to explain it. But it is also certain that since the aim of science is to explain in order to reach that higher level of scientificity above pure description, it is necessary that this aim be realized in different linguistic theories within different research programs, uniting descriptivist and explanatory approaches.

Keywords

Descriptive linguistics, explanatory linguistics, autonomous linguistics, non-autonomous linguistics, linguistic autonomy, scientific explanation, descriptive adequacy, explanatory adequacy

La base empirique de la science objective n'a donc rien d'« absolu » à son sujet. La science ne repose pas sur un socle solide. La structure audacieuse de ses théories s'élève, pour ainsi dire, au-dessus d'un marécage. C'est comme un bâtiment érigé sur des pieux. Les pieux sont enfoncés d'en haut dans le marécage, mais pas dans une base naturelle ou « donnée » ; et si nous cessons d'enfoncer les pieux, ce n'est pas parce que nous avons atteint un sol ferme. Nous nous arrêtons simplement lorsque nous sommes satisfaits que les pieux sont assez fermes pour porter la structure, au moins pour le moment.

Karl R. Popper (1992 : 93—94)

Introduction

« Un grammairien ordinaire [...] a des raisons spéciales et limitées d'être content ou mécontent d'une théorie. [...]. Notre grammairien [ordinaire], nous l'avons vu, est essentiellement paresseux, et, en fait, presque 'pratique' dans ses opinions à quoi sert une théorie » (Ch. J. Fillmore, 1972 : 2—3) — ces mots de Ch. Fillmore nous incitent à parler davantage et à expliciter plus les enjeux des théories et des méthodes de l'analyse linguistique et de montrer leur influence sur la pratique et les résultats des analyses menées.

C'est des questions générales portant sur les méthodes de décrire la langue que l'on discutait au cours de la conférence « Décrire une langue : objectifs et méthodes » à la Sorbonne en septembre 2019 (cf. F. Neveu, M. Fasciolo, G. Gross, 2021) et c'est de ces discussions qu'est née l'idée, proposée par Gaston Gross, de réfléchir sur les perspectives pour la linguistique. G. Gross a eu aussi la gentillesse de recueillir les textes et de coordonner l'édition de ce numéro de *Neophilologica*.

La question du développement et des directions de recherche de la linguistique générale, ainsi que de ses branches particulières, est devenue une question de plus en plus pressante pour beaucoup de linguistes représentant différentes théories, cf. p. ex. les discussions menées depuis le début du siècle soit dans des livres, p. ex. Marmaridou et al. (2005), Lazard (2006), Hacken (2007), Kiss

(2015), Müller (2016), Rey (2020) (cf. aussi cette discussion exceptionnelle dans le livre de J. Uriagereka (1998), lauréat dans la catégorie Linguistique du concours 1998 du Prix Annuel pour les Meilleures Publications Scientifiques décerné par l'Association Américaine des Maisons d'Édition), soit dans des revues dont les numéros spéciaux ont été consacrés ces derniers temps à cette problématique, comme la revue *La Linguistique* (2013) avec le thème principal « La Linguistique aujourd'hui. Fondements et domaines » (cf. p. ex. S. Auroux, 2013 ; F. François, 2013 ; G. Lazard, 2013a, 2013b ; M. Mahmoudian, 2013a, 2013b ; Ph. Martin, 2013 ; P. Sériot, 2013a, 2013b) ou la revue *Cognitive Linguistics* avec le thème principal « Linguistique cognitive : Regarder en arrière, regarder en avant » (cf. p. ex. A. Blumenthal-Dramé, 2016 ; W. Croft, 2016 ; E. Dąbrowska, 2016 ; D. Divjak, N. Levshina, J. Klavan, 2016 ; R. Langacker, 2016), ou des articles dans des revues (cf. p. ex. R. Dale, 2008 ; S. Hoffmann, P. Rayson, G. Leech, 2015 ; R. W. Shuy, 2015 ; J. Bateman et al., 2019 ; J. Odiijk, 2019 ; Y. Gao, J. J. Webster, 2020 ; K. Church, M. Liberman, 2021 ; etc.).

Cette tendance est très significative et montre, d'une part, que la fragmentation théorique de la linguistique et la multiplicité de ses objets d'étude font sentir le besoin de faire un tour d'horizon de la discipline et d'essayer de voir où nous en sommes, vers la fin du premier quart du XXI^e siècle, et, d'autre part, que ces deux faits soulèvent des questions concernant le statut scientifique — ou pré-scientifique, proto-scientifique ou non-scientifique — de la linguistique (cf. p. ex. les discussions autour de la grammaire générative et en particulier du Programme Minimaliste dans *Natural Language and Linguistic Theory* dans les années 2000 et 2001 : D. E. Johnson, S. Lappin, 1997 ; A. Holmberg, 2000 ; S. Lappin, R. D. Levine, D. E. Johnson, 2000a ; S. Lappin, R. D. Levine, D. E. Johnson, 2000b ; E. Reuland, 2000 ; S. Lappin, R. D. Levine, D. E. Johnson, 2001 ; I. Roberts, 2001 ; E. F. K. Koerner, 2004 ; K. K. Grohmann, 2005 ; P. ten Hacken, 2006 ; cf. aussi p. ex. N. Chomsky, 1965, 1966, 1980 ; M. Gross, 1968, 1975 ; J.-Cl. Milner, 1982, 1989 ; G.-G. Granger, 1983, 1994 ; F.-J. Newmeyer, 1986 ; A. Culioli, 1987 ; D. E. Johnson, S. Lappin, 1997 ; G. Lazard, 1999, 2006, 2015 ; P. A. M. Seuren, 2004 ; A. Kertész, C. Rákosi, 2008 ; A. Kertész, 2010 ; G. Gross, 2012, 2021 (ce volume) ; J.-P. Desclés, 2016, 2021 (ce volume) ; G. Rey, 2020).

Naturellement, il n'est pas possible de traiter, même sommairement, les deux grandes questions soulevées en même temps. Même si elles sont intrinsèquement liées et chacune évoque l'autre, chacune d'elles exige une présentation tant soit peu complète, nous revenons à ce réseau de relations entre elles par la suite.

Quant à la seconde question, je me limiterai seulement à citer ici quelques positions, parmi beaucoup d'autres, qui sont révélatrices de quelques axes et de la couleur de cette dispute multifacettes.

Le premier passage concerne la manière générale d'approcher les faits linguistiques, plus ou moins formaliste ou non, critiquant les méthodes formelles présentées dans Chomsky (1965) :

Abjurer les théories non discrètes parce qu'elles sont dérangeantes, ou parce qu'elles entrent en conflit avec les types de formalismes avec lesquels nous nous sentons actuellement à l'aise est antiscientifique de la manière la plus dangereuse : analogue à la détermination de l'Église [d'affirmer] que les revendications de Galilée étaient hérétiques parce qu'elles étaient contraires à la sagesse établie de l'époque.

(R. Lakoff, 1989 : 956, note 5)

Le second passage, tiré de Seuren, critique du programme minimaliste de Chomsky :

[...] le livre de Chomsky, *Le Programme Minimaliste*, est un triste exemple de science fallacieuse, parce qu'il ne satisfait pas aux critères scientifiques de base, tels que respect des données, formulations non ambiguës, falsifiabilité, et aussi, à un autre niveau, simples bonnes manières.

(P. A. M. Seuren, 2004 : 4)

D'autre part, on a aussi d'innombrables positions contraires, cf. p. ex. ce passage tiré de Hacken, un des défenseurs du programme de Chomsky :

L'émergence de la linguistique chomskyenne a été une révolution car elle est basée sur un programme de recherche différent de celui de la linguistique post-bloomfieldienne et a progressivement remplacé cette dernière. La révolution chomskyenne peut être considérée comme un progrès car elle a remplacé l'accent mis sur les procédures appliquées à l'ensemble des données par une interaction productive d'hypothèses et de tests dans le cycle empirique.

(P. ten Hacken, 2007 : 179)

Ou encore :

La grammaire générative [...] est en passe de devenir une science naturelle à part entière, offrant une promesse sérieuse d'un champ avancé de recherche scientifique dont les idéalizations, les abstractions et les déductions finiront par égaler en profondeur et en subtilité celles des domaines les plus avancés de la science moderne. La grammaire générative est déjà en train de devenir une science naturelle, en raison de ce qu'elle est maintenant, et non en raison de ce qu'elle pourrait devenir un jour, lorsque l'imagerie neuronale et la neurobiologie auront apporté de nouveaux raffinements spectaculaires.

(M. Piattelli-Palmarini, 1998 : XXV).

Quant à la première question à aborder, concernant le développement et des directions de recherche future de la linguistique générale, il serait naturellement extrêmement difficile et risqué d'imaginer témérairement comment la linguistique va se développer dans le deuxième quart du XXI^e siècle. Ce que l'on peut

éventuellement faire, c'est de risquer audacieusement d'essayer de déterminer quels sont les grands enjeux actuels, et là encore faisant un choix très restreint, puisqu'ils vont sans doute engendrer au moins une partie de la recherche dans un avenir proche.

Nous allons nous concentrer ici sur un de tels enjeux qui consiste à combiner efficacement la description et l'explication en linguistique.

Linguistique descriptive vs linguistique explicative

Dans le contexte du jeu des questions sur le développement et des directions de recherche de la linguistique, de sa fragmentation théorique et de la multiplicité de ses objets d'étude et des questions concernant le statut scientifique de la linguistique, il est nécessaire de poser la question, qui peut ou pourrait paraître iconoclaste pour certains linguistes, de quelle linguistique on parle en fait, et, finalement, qu'est-ce que la linguistique ? C'est seulement après avoir au moins esquissé une réponse à ces questions que l'on peut parler des enjeux actuels de la linguistique.

Pour commencer cette discussion, cela vaut la peine d'évoquer le passage suivant d'un travail très connu : « Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet, et d'ailleurs rien ne nous dit d'avance que l'une de ces manières de considérer le fait en question soit antérieure ou supérieure aux autres » (F. de Saussure, 1967 : 23), que l'on aurait sans doute du mal à l'associer de prime abord avec le fondateur de la linguistique moderne, structuraliste, devenant une science et, en plus, une science autonome, grâce aux principes qu'il avait exposés dans son *Cours de linguistique générale*.

Ce mal peut être causé par deux raisons.

Premièrement, la linguistique structuraliste fondée par de Saussure et développée magistralement en particulier par Sapir (1921) et Bloomfield (1914, 1933), « profondément influencée par la première édition du *Cours* » (Ch. F. Hockett, 1968 : 11), est une linguistique descriptive, étudiant « un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique » (F. de Saussure, 1967 : 32). La description, au moins dans le sens de la philosophie empirique, présuppose que la réalité étudiée est indépendante de la méthode de la description. Ce sont plutôt les représentants de la philosophie rationaliste qui mettent l'accent sur cette dépendance de l'objet d'étude du point de vue adopté pour l'étudier. Cf. p. ex. cette constatation de G. Bachelard (1949/1966 : 54) : « De toute manière un objet scientifique n'est instructeur qu'à l'égard d'une construction préliminaire à rectifier, à consolider » (cf. aussi p. ex. W. Banyś, 2018, 2021).

C'est de la même idée générale que parlent A. Culioli et J.-P. Desclés quand ils discutent la description de toutes les langues, non seulement des langues indo-européennes, indiquant la nécessité d'avoir recours à des catégories de plus en plus générales : « Cependant, ces catégories générales ne sont pas des faits d'observation qu'il suffirait de 'voir' par accumulation de données linguistiques empruntées à des domaines de plus en plus étendus. Elles doivent être construites et affinées par les linguistes, qui élaborent des systèmes de représentations destinées à leur permettre d'enregistrer et de manipuler les observations, aussi diverses qu'elles puissent être » (A. Culioli, J.-P. Desclés et al., 1981 : 4) (cette dépendance est omniprésente et se fait à différents niveaux d'analyse, cf. p. ex. aussi de ce point de vue les travaux de M. Danielewiczowa, 2017 ; A. Przepiórkowski, 2017a, 2017b ; B. Śmigielska (ce volume) concernant la dépendance des résultats des analyses des structures prédicat-arguments de la théorie adoptée).

Deuxièmement, si l'on définit la linguistique, comme l'avait fait F. de Saussure, comme étude de la langue (dans le sens technique : non pas parole, on connaît la distinction que faisait de Saussure entre la linguistique de la langue et la linguistique de la parole (F. de Saussure, 1967 : 36—39)), qui est un système de signes « où tout se tient », on détermine ainsi, avec des commentaires très éclairants de F. de Saussure concernant les relations de la linguistique avec les « sciences connexes » (1965 : 20—22), le champ d'étude de la linguistique, « il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage » (1965 : 25). F. de Saussure avait ainsi ouvert la voie à l'élaboration des méthodes d'analyse — abritées sous le nom général de structuralisme — de plus en plus précises de ce champ.

De toute manière, comme l'indique Hockett (1968 : 9), vers les années 1950, les travaux structuralistes en linguistique ont permis d'arriver à « ce qui semblait un consensus de travail raisonnable » concernant les efforts pour faire la partie restante de l'analyse descriptive de la grammaire autre que la phonologie sur une base aussi certaine que celle qui permettait de faire des analyses phonétiques. Mais « Certaines questions, cependant, n'ont pas tant été réglées que balayées sous le tapis » (Ch. F. Hockett, 1968 : 9). Parmi les questions les plus importantes qui n'ont pas encore été réglées à l'époque, Hockett (1968 : 10) cite : « (1) Quelle est la relation entre la façon dont une langue fonctionne à un moment donné (dans une seule communauté) et la façon dont elle évolue dans le temps ? (2) Quelle est la conception de la grammaire, définie au sens strict comme la partie d'une langue qui se situe 'au-delà' de sa phonologie ? (3) Quelle est la relation entre la grammaire et le sens ? ». Chacune des questions citées invite les linguistes à effectuer des élargissements du champ d'étude linguistique dessiné dans le programme structuraliste de départ.

Au début de la constitution de la linguistique en tant que science autonome, grâce aux principes exposés par F. de Saussure, il était naturel que l'on tenait à explorer le plus possible le terrain linguistique ainsi délimité et à exploiter le

plus possible la méthode élaborée. Ce qui avait été fait avec un grand succès aussi bien en Europe qu'aux États-Unis.

C'est d'ailleurs dans la même direction que vont les propositions de G. Lazard, qui, dans ses travaux (1999, 2006, 2012, 2013a, 2013b, 2015) indique qu'il faut revenir au principe selon lequel « les seules distinctions sémantiques sont celles qui s'expriment dans des différences de signifiants » (2006 : 73), à la description de la structure des langues et à leur comparaison typologique, argumentant fervemment pour la reconstitution de la linguistique « pure » (G. Lazard, 2012, 2015). De ce point de vue, G. Lazard critique les théories linguistiques, en particulier la grammaire générative de Chomsky, qui s'écartent de cet objectif. Cette position n'admet qu'un seul « véritable objet de la linguistique » — description de la langue dans l'acception présentée par de Saussure et comparaison typologique des langues. On pourrait aussi appeler ce type de linguistique « linguistique descriptive » ou « linguistique autonome ».

« Véritable objet de la linguistique » — description vs explication

Les questions relevées par Ch. F. Hockett et la position à la G. Lazard ci-dessus posent deux questions supplémentaires cardinales, très étroitement liées l'une à l'autre.

La première porte sur le « véritable objet de la linguistique », est-il seulement celui qui a été originairement proposé par de Saussure, donc la langue, conçue comme système autonome de signes ?

La seconde concerne le but de la science en général, et de la linguistique en particulier, ce but consiste-t-il seulement à décrire l'objet étudié ? ou, peut-être, à répondre aussi aux questions du type : *pourquoi ? comment c'est possible ?*, etc., donc expliquer *le pourquoi* de ce qui est décrit.

D'une manière naturelle, on pourrait dire que la science est là non seulement pour décrire, mais aussi pour expliquer et pour prédire, pour fournir des réponses aux questions posées, présentes et futures. Je tiens à insister une seconde sur les mots « présentes et futures » ci-dessus, parce qu'il est important aussi que les démarches scientifiques ouvrent la voie, et ne la barrent pas, à toute sorte de questions élucidant la nature et le fonctionnement de l'objet étudié. C'est pourquoi je changerais volontiers le titre du livre révélateur de S. Bromberger (1992) portant sur l'explication en linguistique de : *On What We Know We Don't Know. Explanation, Theory, Linguistics, and How Questions Shape Them* en *On What We Know and We don't Know We Don't Know. Explanation, Theory, Linguistics, and How Questions Shape Them*.

Explication en science et en linguistique

Commençons donc par la deuxième question ci-dessus.

Elle touche l'idée du progrès scientifique et le rôle de l'explication et de la prédiction dans sa formation. Rappelons aussi à cet égard le propos de J. Largeault (2021) : « [...] la description est le degré zéro de l'explication, ou bien un cas trivial, dégénéré d'explication [...] ».

Rappelons d'abord qu'il y a différentes approches possibles quant à la définition du progrès scientifique, avec deux façons générales distinctes de l'analyser : dans le cadre d'une « approche synchronique » ou dans le cadre d'une « approche diachronique » (cf. p. ex. une présentation générale dans J. Cariou, 2019 ; I. Niiniluoto, 2019).

Un des représentants du premier type d'approche est p. ex. Suppe (1977) qui analysait la structure des théories scientifiques et des types d'inférence appliqués.

Mais ce qui nous intéresse ici davantage, c'est l'autre approche, « diachronique » ou « paradigmatique », du progrès scientifique et, en particulier, les travaux de N. R. Hanson (1958) sur les modèles de la découverte, de K. Popper (1992) sur la logique de la découverte scientifique, de Th. Kuhn (1970) sur la structure des révolutions scientifiques, d'I. Lakatos (1978) sur la méthodologie des programmes de recherche et de L. Laudan (1978) sur la théorie du progrès scientifique. Généralement, les auteurs cités contestent la thèse traditionnelle selon laquelle le progrès scientifique s'effectue simplement grâce à l'ajout de nouvelles vérités établies aux anciennes. Les résultats antérieurs sont en général soit rejetés soit remplacés et/ou réinterprétés dans de nouveaux cadres théoriques. D'autre part, Popper et Kuhn avaient des idées différentes sur ce qu'est le progrès scientifique. Pour Popper, le progrès pouvait être atteint par des approximations de la vérité grâce à l'application de la méthode de falsification aux théories successives proposées. Pour Kuhn, le progrès s'effectue grâce au changement du paradigme de recherche et son aptitude à poser de nouveaux problèmes et de fournir leur explication.

Quant à l'explication et le pouvoir explicatif d'une théorie, c'est depuis l'Antiquité qu'on les considérait comme une fonction importante de la science, à part une « simple » description de la réalité (cf. à ce propos p. ex. S. Bromberger, 1966 ; N. R. Hanson, 1971a, 1971b ; W. C. Salmon, 1984, 1997 ; J. Woodward, L. Ross, 2021). Même si différents modèles d'explication présentent différentes approches de la différence entre l'explicatif et le purement descriptif, le dénominateur commun de ces modèles d'explication est qu'ils présentent des types de réponses aux questions du type *pourquoi ? de quelle manière ? d'où ?*, etc. Le modèle de l'explication que nous adaptons ici est le modèle classique déductif-nomologique de Hempel (C. G. Hempel, P. Oppenheim, 1948 ; C. G. Hempel, 1965a, 1965b).

Du point de vue de la linguistique, l'exigence qu'une théorie possède un pouvoir explicatif mène à accepter la sortie du territoire autonome de la langue conçue comme un système autonome de signes et à s'aventurer dans des régions de la réalité dans lesquelles ce système fonctionne, donc aussi dans d'autres disciplines scientifiques.

Sortir du territoire autonome de la langue

Ce type de sortie conduit aux types de recherches que l'on pourrait appeler aussi bien « linguistique non-autonome » qu'« explicative » ou « causale », parce qu'elle a pour but de répondre à toute sorte de questions du type « pourquoi » et les réponses fournies sont généralement du type causal (cf. aussi p. ex. les discussions dans E. Itkonen, 1983 ; W. C. Salmon, 1984, 1997 ; C. Ping, 1987).

Prenons trois exemples de ce type d'approche, de la sortie du territoire autonome de la langue afin d'expliquer son fonctionnement. Celle qui est représentée par la conception de T. Givón, celle représentée par la conception de l'Hypothèse Substantive de D. Bouchard et celle représentée par la conception, ou plutôt les conceptions, de N. Chomsky.

T. Givón, dans son texte au titre éloquent *Au-delà du structuralisme. Exorciser le fantôme de Saussure* (2016), qui était une réaction à l'article de G. Lazard (2012) où G. Lazard prônait la conception de la linguistique « pure », monte contre une telle restriction de la portée de la linguistique (cf. aussi T. Givón, 2013).

Givón déclare :

Ma propre difficulté n'a jamais été avec le structuralisme en soi. Tous ceux d'entre nous qui avons trouvé de bonnes raisons d'aller au-delà de la 'linguistique pure' de Saussure, reconnaissent que pour transcender la simple description, il faut d'abord apprendre à décrire. En principe, tous les fonctionnalistes, cognitivistes, grammairiens historiques, spécialistes du langage enfantin, typologues, linguistes anthropologues, neuropsycholinguistes et linguistes évolutionnistes dignes de ce nom doivent être des **structuralistes plus**. Ils commencent par décrire les phénomènes et posent ensuite diverses questions sur le pourquoi, le comment et le pourquoi du comment [...].

(2016 : 682)

C'est une affirmation très importante, qui ne conteste pas tant la méthode structuraliste elle-même, on est tous d'une certaine manière des « structuralistes plus », d'autant plus que nous appliquons cette méthode non seulement en linguistique et non seulement à des fins descriptives. Cette affirmation devrait

d'ailleurs contester davantage une restriction trop grande de l'objet et du but de l'analyse linguistique à la langue telle qu'elle avait été conçue par F. de Saussure et G. Lazard. La formulation de Givón peut donner l'impression que la restriction de l'objet et du but est fonction de la méthode adoptée, ce qui est seulement en partie vrai, naturellement, les deux vont de pair très bien, mais l'application de la méthode structuraliste peut se faire aussi lors des processus d'explication.

Givón (2016 : 682) présente une liste des questions type à poser une fois la description de la langue effectuée, on y trouve p. ex. :

- Existe-t-il des corrélations systématiques entre les structures linguistiques et les fonctions cognitives et communicatives qui leur sont associées ? Et si oui, quels sont les principes généraux — et les mécanismes — qui façonnent et limitent ces corrélations ?
- Comment les structures linguistiques synchroniques, avec leurs corrélations systématiques forme-fonction, apparaissent-elles à travers la diachronie et qu'est-ce qui restreint la diachronie ?
- Comment acquiert-on notre première ou deuxième langue ? Pourquoi de cette façon particulière plutôt qu'une autre ? Quels facteurs socio-culturels, communicatifs ou neuropsychologiques limitent l'acquisition d'une langue ?
- Qu'est-ce qui contraint l'étendue de la diversité linguistique-typologique ? Comment se fait-il que les contraintes sur la diversité sont telles qu'elles sont ? Quels sont les mécanismes qui régissent ces contraintes ?
- Quelles caractéristiques de la langue sont façonnées par la culture, et par quels mécanismes ?
- Quelle est la relation entre la structure de la langue et l'esprit/le cerveau qui la traite ?
- Étant donné que la biologie, la socio-culture et la communication humaines sont les produits d'une évolution prolongée, comment la structure de la langue a-t-elle évolué ?

Givón (2016 : 683) finit cette partie de sa présentation par une question rhétorique exactement dans le même esprit que nos remarques ci-dessus : « Plus précisément peut-être, la description sans explication est-elle une option sérieuse en science ? ».

D. Bouchard (2013) a élaboré la théorie du langage basée sur le signe et examine ce qu'il a appelé l'Hypothèse substantive, qui est centrale à sa théorie. L'hypothèse stipule que la théorie linguistique qui a le plus grand pouvoir explicatif, c'est celle qui réduit au minimum (idéalement à zéro), les éléments qui ne sont pas motivés indépendamment de la théorie. La théorie doit reposer sur les propriétés antérieures au langage, soit les substances conceptuelles-intentionnelles soit perceptuelles-articulatoires du langage (2013 : 83 et ss). C'est une théorie très intéressante et bien développée. Elle présente une approche « pure » de l'explication qui, pour que l'explication puisse réellement s'effectuer, doit avoir recours aux éléments indépendants de la réalité expliquée, d'où l'insistance sur les liens

typiques entre une linguistique descriptive et son caractère autonome et une linguistique explicative et son caractère non-autonome.

Le troisième exemple, celui des conceptions de N. Chomsky, est de loin plus complexe, d'autant plus que l'une des objections à l'égard des conceptions de Chomsky était justement qu'il traite la langue d'une manière autonome. C'est entre autres l'objection de T. Givón (2016 : 684) dans le texte cité : « On pourrait, bien sûr, faire des affirmations *a priori* sur l'autonomie et l'encapsulation de la structure de la langue, comme l'ont fait Leonard Bloomfield et Noam Chomsky dans le sillage de Saussure ».

Cf. p. ex. aussi, dans ce contexte, ces deux opinions représentant, d'une part, une vision carrément formaliste pure et simple et, d'autre part, une vision formaliste beaucoup plus nuancée, de la question de l'autonomie dans les conceptions de Chomsky : « L'autonomie de la syntaxe coupe [la structure de la phrase] des pressions de la fonction communicative. Dans la vision [formaliste], la langue est pure et autonome, non contraint et non modelée par le but ou la fonction » (E. Bates, B. MacWhinney, 1989 : 5).

D'autre part, on remarque ce propos révélateur de Chomsky, qui montre que Chomsky n'exclut pas que les grammaires soient en partie modelées par la fonction : « Il est certain qu'il existe des liens importants entre la structure et la fonction ; cela n'est pas et n'a jamais été mis en doute. [...] Searle affirme qu'il est raisonnable de supposer que les besoins de la communication ont influencé la structure de la langue. Je suis d'accord » (N. Chomsky, 1975 : 56—58).

Linguistique descriptive/autonome vs linguistique explicative/non-autonome

De toute manière, il faut tout de suite remarquer que la notion d'autonomie — moins certes que celle d'une « linguistique pure » ou d'explication — n'est pas une notion claire et il faut dès le début faire certaines réserves si l'on essaye de l'appliquer à des courants ou des théories linguistiques, vu leur complexité conceptuelle (cf. p. ex. W. Croft, 1995, 2016 ; J. R. Taylor, 2007).

La situation est intéressante dans la mesure où les conceptions formelles de la langue, en particulier les conceptions de N. Chomsky, pourraient être vite, parfois trop vite, classées comme « linguistique autonome »/« linguistique descriptive ». Cela paraîtrait naturel si l'on opposait p. ex. la linguistique cognitive — mais même là la situation n'est pas évidente (cf. p. ex. J. R. Taylor, 2007) — ou la linguistique fonctionnelle à la grammaire générative (cf. p. ex. F. J. Newmeyer, 1991 ; S. A. Thompson, 1991 ; W. Croft, 1995) et si l'on prenait en considération seulement le fait que les conceptions de Chomsky tournent principalement autour

de la syntaxe, élément central, qui est considérée comme un mécanisme computationnel. De ce point de vue, il paraît même naturel que la linguistique générative ait accordé une importance aussi grande au formalisme et à la présentation précise des règles et des conditions dans lesquelles elles s'appliquent et les règles elles-mêmes sont typiquement formulées dans un format quasi-mathématique.

Pour l'instant, remarquons que la notion d'autonomie d'un module et de sa description peut avoir plusieurs significations (cf. aussi p. ex. W. Croft, 1995). Elle peut référer soit à l'autonomie de la syntaxe par rapport à la sémantique ou la pragmatique, soit à l'autonomie de la grammaire, considérée comme la connaissance linguistique d'un individu par rapport à son contexte socio-psychologique (usage de la langue, changement linguistique, acquisition de la langue), soit à l'autonomie de la langue par rapport à d'autres capacités cognitives humaines.

En plus, l'autonomie d'un système peut vouloir dire qu'il est soit arbitraire, soit indépendant, soit les deux (W. Croft, 1995 : 491), autant de paramètres à prendre en compte quand on parle de l'autonomie d'un système linguistique et de sa description.

Du point de vue adopté ici, l'autonomie du système est entendue dans le sens général de Saussure et Croft ci-dessus, et pour que l'on puisse parler de la linguistique comme science complète, il est nécessaire que les théories linguistiques soient capables non seulement de décrire adéquatement dans leur cadre leur objet d'étude, et l'on ne peut aucunement négliger cette tâche, mais elles doivent avoir aussi un pouvoir explicatif convenable.

Ce pouvoir explicatif convenable consiste en leur possibilité de fournir des réponses argumentées et falsifiables dans le cadre adopté aux questions du type *pourquoi* de toutes les couleurs.

Les réponses aux questions de ce type ne sont pas possibles si l'on se situe dans le cadre du système que l'on décrit, il faut en sortir pour pouvoir répondre non seulement à la question comment il est, mais aussi à la question de savoir pourquoi il est tel qu'il est et comment il se développe et change. Sortir du système en train d'être décrit pour pouvoir l'expliquer revient à unir les efforts de la linguistique descriptive avec d'autres disciplines ouvrant la voie à l'interdisciplinarité.

C'est ce type de linguistique que j'appelle ici linguistique « explicative » ou « non-autonome », centrée autour de l'explication du pourquoi du système, à la différence de la linguistique « descriptive » ou « autonome », concentrée sur la description du système, la distinction étant fondée sur la différence des objets d'étude, des buts et des possibilités descriptives et explicatives des théories (cf. à ce propos p. ex. M. Dryer (2008) et la proposition de R. M. W. Dixon (1997) des caractéristiques d'une théorie linguistique descriptive type, qu'il appelle « théorie linguistique de base »).

Même si élaborée indépendamment par un cheminement de pensée différent et pour d'autres raisons de départ, l'idée générale de la conception présentée ici

de la linguistique descriptive/autonome et de la linguistique explicative/non-autonome pourrait sembler similaire, les mêmes noms de linguistique autonome/non-autonome et d'explication sont employés ici, de celle de la conception de la linguistique autonome/non-autonome proposée par E. Itkonen dans ses travaux (cf. p. ex. 1978, 1983, 2013–14). Itkonen prenait aussi comme modèle de l'explication le modèle déductif-nomologique de Hempel.

C'est avec plaisir que je vois un certain nombre de points en commun quant à l'idée générale de la distinction entre les deux types de linguistiques dans les deux conceptions et une présentation très précise de la nature de la causalité en général et en linguistique en particulier qu'Itkonen a donnée (1983), ce qui me permet de ne pas devoir m'y consacrer.

Toutefois, il y a certains points de divergence importants entre les deux conceptions qu'il vaut la peine de souligner.

Tout d'abord, E. Itkonen (1978) monte contre l'idée du positivisme d'après laquelle le modèle d'analyse établie pour l'étude dans le cadre des sciences naturelles serait applicable à toutes les sciences humaines, y compris la linguistique autonome.

E. Itkonen (1978 : V) ajoute par précaution « directement applicable », ce qui est bien, mais cela ne change pratiquement rien dans sa position, parce qu'il précise tout de suite qu'il se réfère à l'herméneutique, non-positiviste philosophie de la science, comme alternative au positivisme.

E. Itkonen (1978) ajoute aussi que la théorie grammaticale (linguistique) est non-empirique et plus particulièrement elle devrait être considérée comme différente qualitativement non seulement des sciences naturelles, mais aussi des sciences humaines empiriques.

Ces affirmations appellent quelques commentaires.

Je ne crois pas qu'une distinction aussi nette entre les méthodes des sciences naturelles et les sciences humaines, y compris la linguistique et en particulier la linguistique « descriptive »/« autonome » soit justifiée. On peut avoir des doutes si ces méthodes sont applicables à la description de chaque partie, chaque module et chaque élément du fonctionnement de la langue, suivant encore le point de vue duquel on regarde la langue, mais il serait trop dogmatique de rejeter dès le départ une telle possibilité, tout comme il serait trop dogmatique de rejeter en linguistique toute méthode qui est différente des méthodes appliquées en sciences naturelles. C'est ainsi que je lis d'ailleurs le passage de R. Lakoff cité ci-dessus. Le modèle d'analyse établi pour les sciences naturelles, c'est d'une manière très générale l'usage des données tant soit peu objectives (vu leur dépendance du cadre théorique dans lequel on les analyse) et des méthodes quantitatives, mathématiques et logiques. Dans ce contexte, on peut citer les grandes théories qui ont réussi à appliquer avec un grand succès à l'étude de la langue les méthodes précises et formelles à l'instar des sciences naturelles, que je mentionne ici seulement à titre d'exemple les travaux de Z. Harris (1951), N. Chomsky, M. Gross, G. Gross

(ce numéro), J.-P. Desclés (ce numéro), cf. aussi à ce propos p. ex. A. J. Gallego, R. Martin (2020).

D'autre part encore, la langue a différentes dimensions, non seulement individuelle, psychologique, mais aussi sociale, culturelle, biologique, neurophysiologique, physique, etc. Suivant la dimension étudiée, les chercheurs choisissent la méthode convenable, et s'ils étudient p. ex. la I-compétence, dans le sens de Chomsky, il est naturel qu'ils puissent devoir avoir recours non seulement aux méthodes linguistiques traditionnelles, mais aussi aux méthodes des sciences naturelles, comme p. ex. biologie, génétique, neurosciences, physique, etc., donnant lieu à une approche interdisciplinaire (cf. p. ex. J. François, 2003, 2014, 2018 ; A. Blumenthal-Dramé, 2016).

E. Itkonen (1978 : 20) utilise le terme d'« herméneutique » pour désigner l'ensemble des écoles de qui « établissent une distinction irréductible entre l'observation et la compréhension et qui prétendent que l'investigation des phénomènes humains est, d'une manière ou d'une autre, qualitativement différente de l'étude de la réalité physique ». Et ajoute que « En guise de caractérisation purement informelle, on pourrait dire que l'herméneutique acquiert ses données par la compréhension des significations, intentions, valeurs, normes ou règles, et que l'analyse herméneutique consiste à réfléchir sur ce qui a été compris. Il va sans dire qu'en fonction de la nature de l'enquête, les méthodes peuvent être combinées avec des méthodes plus empiriques. »

Il est difficile de discuter avec des positions philosophiques générales que les chercheurs acceptent. On peut éventuellement discuter avec leurs conséquences pour le champ d'analyse, le choix des entités observables et la méthode adoptée qu'une position philosophique impose pendant le travail « quotidien » et la pratique des chercheurs qui endossent telle ou telle philosophie. L'herméneutique ainsi conçue, contrastée au positivisme sous la forme présentée, paraît barrer la voie aux analyses et aux méthodes partagées avec les sciences naturelles, comme méthodes quantitatives et formelles, mathématiques et logiques. La première affirmation d'E. Itkonen — et la troisième — vont de pair avec cette position herméneutique antipositiviste, parce que le système conceptuel original de l'auteur présenté dans ses travaux est un système « où tout se tient » et mérite qu'on lui consacre beaucoup plus de place qu'il est possible de le faire dans un article.

La définition d'empirique et de non-empirique est très spéciale chez E. Itkonen. Itkonen conçoit la linguistique autonome comme comportant un élément irréductible de normativité, parce que le rôle de la linguistique « autonome » ne consisterait pas à décrire ou prévoir des événements localisés dans le temps et dans l'espace, mais plutôt à définir ce qui pourrait être considéré comme un énoncé ou un acte d'interprétation correct : dans ces conditions, la causalité, condition nécessaire pour que les faits puissent être considérés comme empiriques et par conséquent les disciplines qui les décrivent aussi, ne pourrait pas entrer en jeu, la linguistique « autonome » ne pourrait pas non plus être une science empirique de

ce point de vue ; il faut préciser ici que, pour Itkonen, non-empirique ne voulait pas dire « non-scientifique » ou « peu rigoureux », mais que les faits que la linguistique « autonome » traite sont similaires plutôt aux faits étudiés par la logique ou les mathématiques que par p. ex. la physique.

En même temps, parlant de la grammaire générative transformationnelle, Itkonen (1978 : 228, 264) précise, montrant la complexité des choses, que si elle « est considérée comme une théorie générale de l'acquisition et de l'utilisation du langage, il s'agit d'une théorie empirique, qui, certes, contient la théorie de la grammaire, c'est-à-dire une théorie non empirique, comme une composante autonome ».

Adéquation descriptive et explicative de Chomsky

De ce point de vue, on pourrait généralement constater, même si la situation est plus complexe comme on l'a vu p. ex. sur l'exemple de la linguistique cognitive (cf. J. R. Taylor, 2007) et fonctionnelle (cf. W. Croft, 1995), que la linguistique cognitive et fonctionnelle sont typiquement des linguistiques explicatives/non-autonomes et la linguistique structurale est une linguistique descriptive/autonome.

Remarquons en marge, on n'a pas le temps de développer cette question ici, que ce type de classification très générale recoupe d'autres classifications des courants linguistiques proposées, cf. p. ex. les oppositions entre les théories linguistiques « émergentistes », « essentialistes » et « externalistes » (cf. B. C. Scholz, F. J. Pelletier, G. K. Pullum, 2020).

Le cas des conceptions de Chomsky, comme on l'a déjà signalé ci-dessus, est plus complexe.

Tout d'abord, rappelons que nous avons en fait affaire maintenant à plusieurs conceptions de Chomsky.

Chomsky est parti de la « théorie standard » (1965), en passant par la « théorie standard étendue » (1970), vers « Government and Binding » (1981) et « Principles and Parameters » (1986), jusqu'au Programme Minimaliste présenté en 1995.

Les principales caractéristiques de la construction de Chomsky sont toutefois restées en principe inchangées, et sont concentrées autour du caractère central de la syntaxe (que l'on appelle souvent « syntactocentrisme »), tendance au formalisme, référence à la grammaticalité dans un sens particulier comme possibilité pour une expression d'être générée par les règles formelles de la grammaire, caractère abstrait des entités de la grammaire, modularité du système, manque relatif d'attention à la sémantique, grammaire universelle et l'acquisition du langage et, ce qui va nous intéresser ici le plus, les notions d'adéquation observatoire, descriptive et explicative.

Si l'on essayait d'y trouver un noyau conceptuel dur de cette construction, on pourrait l'appeler génératif-récurrentiel-combinatoire.

Revenons donc maintenant aux notions qui sont liées en même temps à la question de la distinction entre la description et l'explication et à la question de l'autonomie, dans notre sens, qui en est le corollaire dans la conception de Chomsky.

Chomsky a défini trois types d'adéquation d'une grammaire : observationnelle, descriptive et explicative. La question de ces trois types d'adéquation et de l'explication dans le cadre des conceptions de Chomsky était discutée dans p. ex. Chomsky (1964, 1965, 1966b, 2001, 2004, 2009), Winston (1978), Panaccio (1979), Hornstein, Lightfoot (1985), Bouchard (2002, 2005, 2013, 2019), Hacken (2006), Verhagen (2008), Rizzi (2016).

Rizzi (2016 : 1—2) p. ex. les présente ainsi :

1. Adéquation observationnelle : le fragment pertinent génère correctement les phrases observées dans le corpus.
2. Adéquation descriptive : le fragment pertinent génère correctement les phrases du corpus, capture correctement les intuitions linguistiques du locuteur natif et « spécifie les données observées [...] en termes de généralisations significatives qui expriment des régularités sous-jacentes dans la langue » (N. Chomsky, 1964 : 63).
3. Adéquation explicative : le fragment pertinent atteint l'adéquation descriptive, et est sélectionné par la Grammaire universelle parmi d'autres fragments alternatifs également cohérents avec le corpus observé.

L'adéquation observationnelle correspond donc à une approche correcte des faits observables, l'adéquation descriptive correspond à une approche correcte de la compétence grammaticale, et l'adéquation explicative correspond à une approche correcte de la faculté de langage.

On pourrait les représenter schématiquement, comme l'a fait p. ex. Hacken (2006 : 11) :

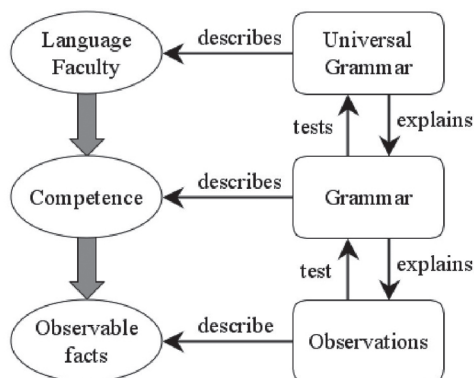


Fig. 2: The research programme of Chomskyan linguistics

Les cercles de gauche représentent des faits du monde réel et les cases de droite des constructions théoriques correspondantes. Les flèches vers le bas indiquent que l'entité supérieure sous-tend l'entité inférieure, voulant dire qu'elle est essentielle pour son origine sans pour autant déterminer toute sa nature. Cela est en accord avec la théorie moderne de la cognition dont on a parlé ci-dessus (cf. p. ex. Bachelard, 1949/1966 ; J. Piaget, 1950 ; A. Culioli, J.-P. Desclés, 1981, 1982 ; R. Jackendoff, 1989 ; J.-Cl. Milner, 1989 ; cf. aussi p. ex. W. Banyś, 2021) où l'on admet que les observations sont des constructions fondées sur la théorie et sur des faits du monde réel et non pas seulement sur des faits du monde réel. Par conséquent, au lieu des données, cette approche place l'observation des faits au niveau le plus bas, les faits appartenant au monde extérieur et les observations appartenant à la théorie.

Il est intéressant et révélateur de l'approche de Chomsky, d'une certaine manière de son style « galiléen », dans l'interprétation de Galilée par Chomsky, et non pas dans l'interprétation communément admise, cf. p. ex. J.-P. Desclés (ce volume), de faire la science, que pour Chomsky (1965 : 36) : « Il n'est pas nécessaire de parvenir à une adéquation descriptive avant de soulever des questions d'adéquation explicative ». C'est une question très importante que nous n'avons pas la place de développer ici davantage et à laquelle nous reviendrons ailleurs.

Élaborant le Programme Minimaliste, Chomsky a essayé d'atteindre entre autres un niveau supérieur de l'adéquation explicative et a formulé les questions de recherche supplémentaires par rapport à celles qui sous-tendaient les conceptions précédentes de Chomsky, y compris la théorie du liage et la théorie des principes et de paramètres. Les questions précédentes étaient celles-ci :

Le fait fondamental auquel il faut faire face dans toute enquête sur la langue et le comportement linguistique est le suivant : un locuteur natif d'une langue a la capacité de comprendre un immense nombre de phrases qu'il n'a jamais entendues auparavant et de produire, à l'occasion appropriée, des énoncés nouveaux qui sont également compréhensibles par d'autres locuteurs natifs. Les questions fondamentales qui doivent être posées sont les suivantes :

1. Quelle est la nature précise de cette capacité ?
2. Comment l'utilise-t-on ?
3. Comment naît-elle chez l'individu ?

(N. Chomsky, G. A. Miller, 1963 : 271)

La réponse correcte à la question 1 est le point de départ pour l'adéquation descriptive, mais on ne peut pas y répondre correctement que si l'on répond en même temps à la question 2 et 3, ce qui veut dire qu'en fait l'adéquation descriptive ne serait obtenue que si l'on obtenait en même temps l'adéquation explicative (cf. p. ex. P. ten Hacken, 2006 : 13).

Nous n'avons pas non plus le temps de développer ici cette idée davantage, remarquons seulement tout de suite que cette position pose deux grandes questions supplémentaires :

- est-il possible d'exiger que les deux adéquations soient atteintes en même temps du moment où l'on soutient, comme Chomsky, dans son style « galiléen », qu'« Il n'est pas nécessaire de parvenir à une adéquation descriptive avant de soulever des questions d'adéquation explicative » (ci-dessus),
- normalement, l'adéquation descriptive constitue le point de départ pour l'adéquation explicative et est logiquement antérieure à l'adéquation explicative.

La liste élargie des questions proposées pour le programme de recherche minimaliste (on connaît la distinction que fait Chomsky entre une théorie et un programme de recherche) se présente maintenant comme suit (N. Chomsky, 1993 : 46) :

Quelles sont exactement ces propriétés des choses dans le monde ? Comment surgissent-ils chez l'individu et l'espèce ? Comment sont-elles mises en œuvre dans l'action et l'interprétation ? Comment la matière organisée peut-elle avoir ces propriétés (la nouvelle version du problème de l'unification) ?

Comme l'ajoute Chomsky (1993 : 47) : « Certains aspects de ces questions ont été étudiés de manière productive. Dans le cas de la langue, il était possible d'étudier un certain nombre de questions traditionnelles qui avaient échappé à une enquête sérieuse et, plus récemment, de les reformuler de manière significative, ce qui a permis de mieux comprendre au moins certaines caractéristiques centrales de l'esprit et de son fonctionnement ».

Les « propriétés des choses du monde » dans la première question se réfèrent au I-langage qui est postulé être une composante du cerveau humain. Les deux nouvelles questions ajoutées par Chomsky, c'est, comme on le voit, la question « Comment la matière organisée peut-elle avoir ces propriétés ? », ce qui se ramène à poser la question de savoir comment le langage est réalisé dans le cerveau. On remarque aussi l'ajout à la question précédente (3), concernant l'individu, le corollaire concernant l'espèce, ce qui se ramène à poser la question de l'origine et de l'évolution du langage humain et c'est justement cette question qui élargit le modèle de Chomsky, d'où l'ajout d'un niveau supplémentaire avec une entité X qui sous-tend la faculté de langage et une théorie de X, comme c'est représenté par le schéma élaboré par Hacken (2006 : 16) :

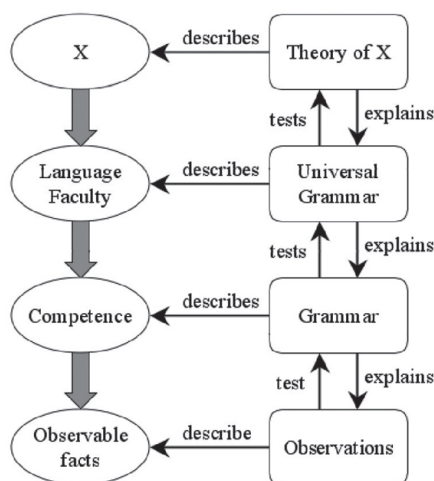


Fig. 3: Extended research programme of Chomskyan linguistics

Nous ne savons pas encore quelle est cette mystérieuse entité du monde réel, marqué X ici, qui sous-tend la faculté de langage et nous n'avons pas encore de théorie qui l'expliquerait. Par contre, nous savons qu'elle aura à expliquer la Grammaire Universelle, tout comme la Grammaire Universelle aura à expliquer les grammaires individuelles, et nous savons aussi que la Grammaire Universelle servira forcément de point de repère pour confirmer ou falsifier la théorie de X et sera en même temps expliquée par la future théorie de X, une fois établie.

On voit bien que, de ce point de vue, Chomsky a imposé les restrictions très rigoureuses afin que le modèle puisse atteindre ce nouveau niveau de l'adéquation explicative.

Objet, but et méthodes de la linguistique

Comme on l'a déjà vu, il y a différentes façons de poser les questions concernant l'objet, le but et les méthodes de la linguistique, tout comme il y a différentes façons d'y répondre. C'est justement leur multitude et leur caractère multifacette qui fait la richesse et le succès de la linguistique.

Mais on pourrait aussi tenter de formuler les questions fondamentales auxquelles une théorie linguistique générale devrait pouvoir répondre. Ce seraient certainement, comme point de départ, les questions du type : « Quel est l'objet de la linguistique ? », « Qu'est-ce que la langue ? », « Pourquoi la langue (et les langues) est-elle telle qu'elle est ? », « Quelles sont les conditions nécessaires

pour apprendre et utiliser la langue ? », « Comment la langue s'apprend-elle ? », « Comment se développe-t-elle ? », etc. (cf. p. ex. J. Greenberg, 1963 ; N. Chomsky, 1965, 1980, 1995, 2002, 2005, 2011 ; M. Gross, 1968 ; Ph. Martin, 1975 ; J. Fodor, 1985 ; A. Culioli, 1987 ; J.-P. Desclés, 1990 ; D. T. Langendoen, 1998 ; G. Gross, 2012 ; P. Pietroski, N. Hornstein, 2020 ; G. K. Pullum, 2020).

Il est intéressant de mentionner dans ce contexte une discussion qui se déroulait au cours de la réunion de la Société Polonaise de Linguistique en 2010 à laquelle prenaient part d'éminents linguistes polonais et la contribution à cette discussion qui a été faite par Andrzej Bogusławski. Il a fait remarquer que, quand on discute de telle ou telle approche de la langue, il faut que ces approches prennent position par rapport à une opposition prédominante dans une vision générale de la langue que l'on ne peut pas éviter déjà au début de la réflexion sur la langue. Cette opposition consiste, selon A. Bogusławski, en ceci : soit l'on traite la langue comme un phénomène au monde des organismes qui est une extension d'autres phénomènes physiologiques (p. ex. des comportements communicationnels des animaux), soit l'on considère que c'est une similarité purement superficielle et la langue y est ajoutée comme quelque chose qui transcende la physiologie simple et constitue un territoire tout-à-fait particulier. A. Bogusławski a proposé deux étiquettes temporaires afin de désigner les deux éléments de l'opposition : « nivelationisme » biologique et « anti-nivelationisme » biologique. A. Bogusławski a précisé que parler de l'anti-nivelationisme ne va pas forcément de pair avec une approche anti-biologique quand on étudie la langue et se référerait à l'exemple de Chomsky qui est « un biologiste fervent » en ce qui concerne la théorie de la langue et, en même temps, « il est aussi loin que possible d'estomper les différences qualitatives entre le langage et les systèmes de communication animale » (A. Bogusławski, 2011 : 90).

Cette position va généralement, quant à l'idée générale des premiers choix lors de l'élaboration d'un programme de recherche, dans la même direction que présente p. ex. Chomsky (1977 : 81) : « Du point de vue que j'adopte ici, le problème empirique fondamental de la linguistique est d'expliquer comment une personne peut acquérir la connaissance d'une langue » (avec toutes les autres différences fondamentales entre Bogusławski et Chomsky).

En guise de conclusion

Il n'y a pas une seule façon de décrire la langue. La linguistique est une vaste entreprise multifacettes et multiforme, où se manifestent différents programmes de recherche, différentes théories, différents points de vue, différents objectifs et différentes méthodes.

Comme l'a remarqué avec un grain élégant d'humour P. Sériot (2013b : 202—203) dans sa discussion avec les thèses de G. Lazard (2013a, 2013b) :

En fait, ce raisonnement [le véritable objet de la linguistique = langue dans le sens de Saussure et les comparaisons typologiques] serait sans faille s'il ne reposait sur un présupposé implicite sur le « véritable objet de la linguistique ». Même si on éprouve quelque sympathie pour cette définition de cet objet, et sans aller jusqu'à considérer qu'il y a autant de linguistiques qu'il y a de linguistes, il me semble difficile de juger et de comparer des théories qui n'ont pas le même objet de connaissance. Je ne prêche pas le relativisme épistémologique, mais un peu de sérénité. C'est bien parce que la linguistique est une science humaine que son objet est mouvant, multiforme, varié, et que plusieurs points de vue suscitent des approches différentes. Si les résultats d'une approche ne correspondent pas aux attentes d'une autre, ce n'est pas le point de vue qu'il faut critiquer, mais l'adéquation de la réponse à la question posée.

Du point de vue présenté ici une étude exhaustive du langage comporte trois grands volets principaux : une théorie générale de ce qu'est le langage, une théorie qui en résulte et une description qui est fonction de cette théorie de la façon dont le langage est organisé, fonctionne et a évolué dans le cerveau humain, et une explication des propriétés du langage relevées.

La valeur explicative d'une théorie linguistique générale est naturellement fonction de différents éléments, entre autres, de la quantité des éléments primitifs de la théorie adoptés et de l'efficacité du principe de simplicité du rasoir d'Ockham, d'où l'attrait pour les uns, et la répulsion pour les autres, du Programme Minimaliste de Chomsky. Elle est aussi fonction de la qualité de ces éléments qui peuvent être puisés non seulement à l'intérieur du système, mais aussi en dehors du système devenant dans cette situation logiquement antérieurs à l'objet étudié.

En science, en linguistique, on a naturellement besoin de deux types d'approche, de deux types de linguistiques, descriptive/autonome et explicative/non-autonome, il faut d'abord décrire la réalité pour pouvoir ensuite l'expliquer. Mais il est certain aussi que puisque la finalité de la science est d'expliquer pour atteindre ce niveau de scientificité supérieur au-dessus de la description pure, il est nécessaire que l'on tende à ce que cette finalité se réalise dans différentes théories linguistiques au sein de différents programmes de recherche, unissant les approches descriptivistes et les approches explicatives.

Références citées

Ameka, F., Dench, A., & Evans, N. (Eds.). (2008). *Catching Language*. Berlin — New York, De Gruyter Mouton.

- Auroux, S. (2013). Le mode d'existence de la « langue ». *La linguistique*, 49, 11—33.
- Bachelard, G. (1949/1966). *Le Rationalisme appliqué* (3^e éd.). Paris, Presses universitaires de France.
- Banyś, W. (2018). Nouveaux anciens paradigmes : Approche orientée objets. Classes d'objets, Psychologie écologique et Linguistique. *Neopilologica*, 30, 25—41.
- Banyś, W. (à par.). Entre l'empirisme et le rationalisme en linguistique : distributionnalisme, théories logiques, représentations, computations. In F. Neveu, M. Fasciolo & G. Gross (Éds.), *Décrire une langue : objectifs et méthodes*. Paris, Classiques Garnier.
- Bateman, J., et al. (2019). Systemic functional linguistics and computation new directions, new challenges. In S. A. Thompson et al. (Eds.), *The Cambridge Handbook of Systemic Functional Linguistics* (p. 561—586). Cambridge, Cambridge University Press.
- Bates, E., & MacWhinney, B. (Eds.). (1989a). *The Crosslinguistic Study of Sentence Processing*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Bates, E., & MacWhinney, B. (1989b). Functionalism and the Competition Model. In B. MacWhinney & E. Bates (Eds.), *The Crosslinguistic Study of Sentence Processing* (p. 3—73). Cambridge, Cambridge University Press.
- Bechtel, W., Graham, G. (Eds.). (2017). *A Companion to Cognitive Science*. Oxford, Blackwell.
- Belletti, A. (Ed.). (2004). *Structures and Beyond* (Vol. 3: *The Cartography of Syntactic Structures*). Oxford, Oxford University Press.
- Bloomfield, L. (1914). *An Introduction to the Study of Language*. New York, Holt.
- Bloomfield, L. (1933). *Language*. New York, Holt.
- Blumenthal-Dramé, A. (2016). What corpus-based Cognitive Linguistics can and cannot expect from neurolinguistics. *Cognitive Linguistics*, 27(4), 493—505.
- Bogusławski, A. (2011). Głos w dyskusji panelowej na temat głównych nurtów metodologicznych językoznawstwa (Zjazd Polskiego Towarzystwa Językoznawczego, Wrocław, wrzesień 2010). *Bulletin De La Société Polonaise De Linguistique*, LXVII, 87—91.
- Bouchard, D. (2002). *Adjectives, Number and Interfaces. Why Languages Vary*. Amsterdam — Boston — London — New York, Elsevier.
- Bouchard, D. (2005). Exaption and linguistic explanation. *Lingua*, 115(12), 1685—1696.
- Bouchard, D. (2013). *The nature and origin of language*. Oxford, Oxford University Press.
- Bouchard, D. (2019). La linguistique en toute simplicité/Linguistics, simply. *Revue Canadienne De Linguistique/Canadian Journal of Linguistics*, 64(2), 360—405.
- Broekhuis, H., & Vogel, R. (Eds.). (2006). *Optimality Theory and Minimalism: a Possible Convergence? Linguistics in Potsdam*, 25.
- Bromberger, S. (1966). Why-Questions. In R. G. Colodny (Ed.), *Mind and Cosmos: Essays in Contemporary Science and Philosophy* (p. 86—111). Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- Bromberger, S. (1992). *On What we Know We Don't Know. Explanation, Theory, Linguistics, and How Questions Shape Them*. Chicago — London, University of Chicago Press.
- Cariou, J. (2019). *Histoire des démarches scientifiques : De l'Antiquité au monde contemporain*. Paris, Éditions Matériologiques.

- Chomsky, N. (1964). Current Issues in Linguistic Theory. In J. Fodor & J. Katz (Eds.), *The Structure of Language: Readings in the Philosophy of Language* (p. 50—118). Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall.
- Chomsky, N. (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, MIT Press.
- Chomsky, N. (1966a). *Cartesian Linguistics*. New York, Harper & Row Publishers.
- Chomsky, N. (1966b). Explanatory Models in Linguistics. *Studies in Logic and the Foundations of Mathematics*, 44(C), 528—550.
- Chomsky, N. (1975). *Reflections on Language*. New York, Pantheon.
- Chomsky, N. (1977). *Essays on Form and Interpretation*. New York — Amsterdam — London — North Holland, Cambridge University Press.
- Chomsky, N. (1980). *Rules and representations*. New York, Columbia University Press.
- Chomsky, N. (1993). *Language and Thought*. Wakefield RI, Moyer Bell.
- Chomsky, N. (2001). Beyond Explanatory Adequacy. *MIT Occasional Papers in Linguistics*, 20, 104—131. Cambridge (Massachusetts), MIT Working Papers in Linguistics. (Reprinted in A. Belletti (Ed.) (2004)).
- Chomsky, N. (2004a). *The Generative Enterprise Revisited. Discussions with Riny Huybregts, Henk van Riemsdijk, Naoki Fukui and Mihoko Zushi*. Berlin — New York, De Gruyter Mouton.
- Chomsky, N. (2004b). Explanation in Linguistics. In N. Chomsky, *The Generative Enterprise Revisited. Discussions with Riny Huybregts, Henk van Riemsdijk, Naoki Fukui and Mihoko Zushi* (p. 53—62). Berlin — New York, De Gruyter Mouton.
- Chomsky, N. (2009a). *Cartesian Linguistics: A Chapter in the History of Rationalist Thought*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Chomsky, N. (2009b). Description and explanation in linguistics. In N. Chomsky, *Cartesian Linguistics: A Chapter in the History of Rationalist Thought* (p. 93—97). Cambridge, Cambridge University Press.
- Chomsky, N., & Miller, G. A. (1963). Introduction to the Formal Analysis of Natural Languages. In R. D. Luce, R. R. Bush & E. Galanter (Eds.), *Handbook of Mathematical Psychology* (Vol. 2, p. 269—321). New York, Wiley.
- Church, K., & Liberman, M. (2021). The Future of Computational Linguistics: On Beyond Alchemy. *Frontiers in Artificial Intelligence*, 4, 1—18.
- Colodny, R. G. (Ed.). (1966). *Mind and Cosmos: Essays in Contemporary Science and Philosophy*. Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- Croft, W. (1995). Autonomy and Functionalist Linguistics. *Language*, 71(3), 490—532.
- Croft, W. (2016). Typology and the future of Cognitive Linguistics. *Cognitive Linguistics*, 27(4), 587—602.
- Culioli, A. (1987a). *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations* (T. 1). Paris, Ophrys (repris de *Sens et place des connaissances dans la société*. Centre de Meudon-Bellevue, CNRS).
- Culioli, A. (1987b). La linguistique : de l'empirique au formel. In A. Culioli (1987), *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations* (T. 1, p. 9—46). Paris, Ophrys (repris de *Sens et place des connaissances dans la société*. Centre de Meudon-Bellevue, CNRS).
- Culioli, A., & Desclés, J.-P. (avec la collab. de R. Kabore & D.-E. Kouloughli). (1981). *Systèmes de représentations linguistiques et métalinguistiques (Les catégories gram-*

- maticales et le problème de la description de langues peu étudiées*). Unesdoc, Digital Library. Systèmes de représentations linguistiques et métalinguistiques : les catégories grammaticales et le problème de la description de langues peu étudiées — UNESCO Digital Library.
- Culioli, A., & Desclès, J.-P. (1982). Traitement formel des langues naturelles, Partie I : Mise en place des concepts à partir d'exemples ; Partie II : Dérivations d'exemples, Mathématiques et sciences humaines (numéro spécial I et II). *Linguistique et mathématiques*, 77/78.
- Dale, R. (2008). What's the future for computational linguistics? *Computational Linguistics*, 34(4), 621—624.
- Danielewiczowa, M. (2017). Argumenty i modyfikatory — głos w dyskusji [Arguments and adjuncts — contribution to the discussion]. *Linguistica Copernicana*, 14, 55—70.
- Dąbrowska, E. (2016). Cognitive Linguistics' seven deadly sins. *Cognitive Linguistics*, 27(4), 479—491.
- Desclès, J.-P. (1990). *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*. Paris, Hermès.
- Desclès, J.-P. (2016). Les mathématiques de la grammaire d'opérateurs de Zellig Harris. In C. Martinot et al. (Éds.), *Perspectives harrissienes* (p. 83—105). Paris, Cellule de recherche en Linguistique.
- Desclès, J.-P. (2021). La linguistique peut-elle sortir de son état pré-galiléen ? *Neophilologica*, 33.
- Devitt, M. (2008). Explanation and reality in linguistics. *Croatian Journal of Philosophy*, 8(23), 203—231.
- Divjak, D., Levshina, N., & Klavan, J. (2016). Cognitive Linguistics: Looking back, looking forward. *Cognitive Linguistics*, 27(4), 447—463.
- Dixon, R. M. W. (1997). *The Rise and Fall of Languages*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Dryer, M. (2008). Descriptive theories, explanatory theories, and Basic Linguistic Theory. In F. K. Ameka, A. Dench & N. Evans (Eds.), *Catching Language* (p. 207—234). Berlin — New York, De Gruyter Mouton.
- Fillmore, Ch. J. (1972). On generativity. In P. Stanley (Ed.), *Goals of linguistic theory* (p. 1—19). New York, Prentice-Hall Englewood Cliffs.
- Fodor, J. (1985). Some notes on what linguistics is about. In J. Katz (Ed.), *The Philosophy of Linguistics* (p. 146—160). New York — Oxford, Oxford University Press.
- Fodor, J., & Katz, J. (Eds.). (1964). *The Structure of Language: Readings in the Philosophy of Language*. Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall.
- François, J. (2003). La faculté de langage : travaux récents d'inspiration fonctionnaliste sur son architecture, ses universaux, son émergence et sa transmission. *Corela*, 1(1), 1—24. <http://journals.openedition.org/corela/641>
- François, F. (2013). Sur le dialogue et l'interprétation, un point de vue. *La linguistique*, 49, 135—161.
- François, J. (2014). L'émergence et l'évolution du langage humain du point de vue des neurosciences. *Corela*, 12(2), 1—24. <http://journals.openedition.org/corela/3629>
- François, J. (2018). *De la généalogie des langues à la génétique du langage : une documentation interdisciplinaire raisonnée*. Louvain, Peeters.

- Gallego, A. J., & Martin, R. (2020). *Language, Syntax, and the Natural Sciences*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Gao, Y., & Webster, J. J. (2020). New directions of systemic functional linguistics. *Journal of World Languages*, 6(1-2), 1—4.
- Geeraerts, D., & Cuyckens, H. (Eds.). (2007). *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*. Oxford — New York, Oxford University Press.
- Givón, T. (2013). Beyond structuralism: Should we set a priori limits on our curiosity? *Studies in Language*, 37(2), 413—423.
- Givón, T. (2016). Beyond structuralism: Exorcizing Saussure's ghost. *Studies in Language*, 40, 681—704.
- Granger, G.-G. (1994). *Formes, opérations, objets*. Paris, Vrin.
- Greenberg, J. (Ed.). (1963a). *Universals of Language*. Cambridge (Massachusetts), MIT Press.
- Greenberg, J. (1963b). Some universals of grammar with particular reference to the order of meaningful elements. In J. Greenberg (Ed.), *Universals of Language* (p. 73—113). Cambridge (Massachusetts), MIT Press.
- Grohmann, K. K. (2005). Review of Seuren (2004). *Linguist List*, 16.
- Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Gross, G. (2021). Des perspectives rigoureuses pour la linguistique. *Neophilologica*, 33.
- Gross, M. (1968). L'emploi des modèles en linguistique. *Langages*, 9, 3—8.
- Gross, M. (1975). *Méthodes en syntaxe*. Paris, Hermann.
- Hacken, P. ten (2006). The Nature, Use and Origin of Explanatory Adequacy. In H. Broekhuis & R. Vogel (Eds.), *Optimality Theory and Minimalism: a Possible Convergence? Linguistics in Potsdam*, 25, 9—32.
- Hacken, P. ten (2007). *Chomskyan Linguistics and its Competitors*. London — Oakville, Equinox.
- Hanson, N. R. (1958). *Patterns of discovery: An inquiry into the conceptual foundations of science*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Hanson, N. R. (1971a). *What I Do Not Believe, and Other Essays*. Dordrecht, D. Reidel Publishing Company.
- Hanson, N. R. (1971b). Observation and Explanation: A Guide to Philosophy of Science. In N. R. Hanson, *What I Do Not Believe, and Other Essays* (p. 81—121). Dordrecht, D. Reidel Publishing Company.
- Harris, Z. S. (1951). *Methods in Structural Linguistics*. Chicago, University of Chicago Press.
- Hempel, C. G. (1965a). *Aspects of Scientific Explanation and Other Essays in the Philosophy of Science*. New York, Free Press.
- Hempel, C. G. (1965b). Aspects of Scientific Explanation. In C. G. Hempel, *Aspects of Scientific Explanation and Other Essays in the Philosophy of Science* (p. 331—496). New York, Free Press.
- Hempel, C. G., & Oppenheim, P. (1965 [1948]). Studies in the Logic of Explanation. *Philosophy of Science*, 15(2), 135—175. (Reprinted in C. G. Hempel (1965a), 245—290).
- Hockett, Ch. F. (1968). *The State of the Art*. The Hague — Paris, Mouton.

- Hoffmann, S., Rayson, P., & Leech, G. (2015). English Corpus Linguistics: Looking back, Moving forward. In *English Corpus Linguistics: Looking back, Moving forward* (p. 1—5). <https://doi.org/10.1163/9789401207478>
- Holmberg, A. (2000). Am I Unscientific? A Reply To Lappin, Levine, and Johnson. *Natural Language & Linguistic Theory*, 18, 837—842.
- Hornstein, N., & Lightfoot, D. (1985). Explanation in Linguistics. The Logical Problem of Language Acquisition. *Tijdschrift Voor Filosofie*, 47(2), 338—338. <https://philpapers.org/rec/HOREIL>
- Itkonen, E. (1978). *Grammatical Theory And Metascience. A Critical Investigation Into The Methodological And Philosophical Foundations Of 'Autonomous' Linguistics*. Amsterdam, John Benjamins.
- Itkonen, E. (1983). *Causality in Linguistic Theory*. London, Croom Helm.
- Itkonen, E. (2013—14). On Explanation in Linguistics. *Energeia*, 5, 10—40.
- Jackendoff, R. (1989). What is a concept, that a person can grasp it? *Mind and Language*, 4, 68—102.
- Johnson, D. E., & Lappin, S. (1997). A Critique of the Minimalist Program. *Linguistics and Philosophy*, 20, 273—333.
- Katz, J. (Ed.). (1985). *The Philosophy of Linguistics*. New York — Oxford, Oxford University Press.
- Kertész, A. (2010). From 'scientific revolution' to 'unscientific revolution': an analysis of approaches to the history of generative linguistics. *Language Sciences*, 32, 507—527.
- Kertész, A., & Rákosi, C. (Eds.). (2008). *New Approaches to Linguistic Evidence. Pilot Studies*. Lang, Frankfurt am Main.
- Kiss, A. A. (Ed.). (2015). *Syntax — Theory and Analysis An International Handbook* (Vol. 1). Berlin — Munich — Boston, Walter de Gruyter GmbH.
- Koerner, E. F. K. (2004). Linguistics and Revolution. With Particular Reference to the 'Chomskyan Revolution'. *Antwerp Papers in Linguistics*, 106, 3—62.
- Kuhn, Th. (1970). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion.
- Lakatos, I. (1978). *The methodology of scientific research Programmes. Philosophical Papers* (Vol. I). Cambridge, Cambridge University Press.
- Lakoff, R. (1989). The Way We Were; or; The Real Truth About Generative Semantics: A Memoir. *Journal of Pragmatics*, 13(6), 939—988.
- Langacker, R. (2016). Working toward a synthesis. *Cognitive Linguistics*, 27(4), 465—477.
- Langendoen, D. T. (1998). Linguistic Theory. In W. Bechte & G. Graham (Eds.), *A Companion to Cognitive Science* (p. 235—245). Oxford, Blackwell.
- Lappin, S., Levine, R. D., & Johnson, D. E. (2000a). The Structure of Unscientific Revolutions. *Natural Language and Linguistic Theory*, 18, 665—671.
- Lappin, S., Levine, R. D., & Johnson, D. E. (2000b). The Revolution Confused: A Response to Our Critics. *Natural Language and Linguistic Theory*, 18, 873—890.
- Lappin, S., Levine, R. D., & Johnson, D. E. (2001). The Revolution Maximally Confused. *Natural Language & Linguistic Theory*, 19, 901—919.
- Largeault, J. (2021). Description et explication. *Encyclopædia Universalis*. <https://www.universalis.fr/encyclopedie/description-et-explication/>
- Laudan, L. (1978). *Progress and Its Problems. Towards a Theory of Scientific Growth*. Berkeley — Los Angeles, University of California Press.

- Lazard, G. (1999). La linguistique est-elle une science ? *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 94(1), 67—112.
- Lazard, G. (2006). *La quête des invariants. La linguistique est-elle une science ?* Paris, Honoré Champion.
- Lazard, G. (2012). The case for pure linguistics. *Studies in Language*, 36, 241—259.
- Lazard, G. (2013a). Réflexions séculaires. *La linguistique*, 49, 49—65.
- Lazard, G. (2013b). La linguistique aujourd'hui : Observations mutuelles. *La linguistique*, 49, 163—168.
- Lazard, G. (2015). Thèses pour la linguistique pure. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*. <https://poj.peeters-leuven.be/content.php?id=3132115&url=article.php>
- Lerner, A. J., Simon, C., & Sarah-Jane, L. (Eds.). (2020). *Current Controversies in the Philosophy of Cognitive Science*. New York — London, Routledge.
- Luce, R. D., Bush, R. R., & Galanter, E. (Eds.). (1963). *Handbook of Mathematical Psychology*. New York, Wiley.
- Mahmoudian, M. (2013a). Linguistique et sciences du langage. *La linguistique*, 49, 67—96.
- Mahmoudian, M. (2013b). Questions et suggestions : en réaction aux contributions au thème « la linguistique aujourd'hui ». *La linguistique*, 49, 169—189.
- Marmaridou, S., et al. (Eds.). (2005a). *Reviewing Linguistic Thought: Converging Trends for the 21st Century*. Berlin — New York, De Gruyter Mouton.
- Marmaridou, S., et al. (2005b). Reviewing linguistic thought: Converging trends for the 21st century. In S. Marmaridou et al. (Eds.), *Reviewing Linguistic Thought: Converging Trends for the 21st Century* (p. 1—13). Berlin — New York, De Gruyter Mouton.
- Martin, Ph. (1975). Analyse phonologique de la phrase française. *Linguistics*, 146, 35—68.
- Martin, Ph. (2013). La linguistique aujourd'hui : Commentaires. *La linguistique*, 49, 191—194.
- Martinot, C., et al. (Eds.). (2016). *Perspectives harrisiennes*. Paris. Cellule de recherche en Linguistique.
- Milner, J.-Cl. (1989). *Introduction à une science du langage*. Paris, Seuil.
- Müller, S. (2016). *Grammatical theory: From transformational grammar to constraint-based approaches*. Berlin, Language Science Press.
- Neveu, F., Fasciolo, M., & Gross, G. (Eds.). (à par.). *Décrire une langue : objectifs et méthodes*. Paris, Garnier.
- Newmeyer, F. J. (1986). Has there been a 'Chomskyan Revolution' in Linguistics? *Language*, 62, 1—19.
- Newmeyer, F. J. (1991). Functional explanation in linguistics and the origins of language. *Language & Communication*, 11(1-2), 3—28.
- Niiniluoto, I. (2019). Scientific Progress. *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. <https://plato.stanford.edu/archives/win2019/entries/scientific-progress/>
- Odijk, J. (2019). Past and future of linguistics in the Netherlands. *Linguistics in the Netherlands*, 36, 43—48.
- Palmarini, M. (1998). Foreword. In J. Uriagereka, *Rhyme and Reason. An Introduction to Minimalist Syntax* (p. 21—36). Cambridge (Massachusetts) — London (England), MIT Press.

- Panaccio, C. (1979). L'explication en grammaire transformationnelle. *Dialogue*, 18(3), 307—341.
- Piaget, J. (1950). *Introduction à l'épistémologie génétique* (T. II : *La Pensée physique*). Paris, Presses universitaires de France.
- Piattelli-Palmarini, M. (2000). The Metric of Open-Mindedness. *Natural Language and Linguistic Theory*, 18(4), 859—862.
- Pietroski, P., & Hornstein, N. (2020). Universal Grammar. In A. J. Lerner, C. Simon & L. Sarah-Jane (Eds.), *Current Controversies in the Philosophy of Cognitive Science* (p. 11—28). New York — London, Routledge.
- Ping, C. (1987). Description vs. explanation: a binary view of Western goals in linguistics. *Foreign Language Teaching and Research*. https://en.cnki.com.cn/Article_en/CJFDTotal-WJYY198701000.htm
- Pottier, B. (2012). *Images et modèles en linguistique*. Paris, Honoré Champion.
- Popper, K. (1992). *The Logic of Scientific Discovery*. London — New York, Routledge.
- Przepiórkowski, A. (2017a). On the argument–adjunct distinction in the Polish Semantic Syntax tradition. *Cognitive Studies/Études Cognitives*, 17, 1—10.
- Przepiórkowski, A. (2017b). *Argumenty i modyfikatory w gramatyce i w słowniku* [*Arguments and adjuncts in the grammar and in the lexicon*]. Warszawa, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.
- Pullum, G. K. (2020). Waiting for Universal Grammar. In A. J. Lerner, C. Simon & L. Sarah-Jane (Eds.), *Current Controversies in the Philosophy of Cognitive Science* (p. 29—44). New York — London, Routledge.
- Reuland, E. (2000). Revolution, Discovery, And An Elementary Principle Of Logic. *Natural Language & Linguistic Theory*, 18, 843—848.
- Rey, G. (2020). *Representation of Language. Philosophical Issues in a Chomskyan Linguistics*. Oxford, Oxford University Press.
- Rizzi, L. (2016). The Concept of Explanatory Adequacy. In I. Roberts (Ed.), *The Oxford Handbook of Universal Grammar*. Oxford, Oxford University Press.
- Roberts, I. (2001). Who Has Confused What? More On Lappin, Levine And Johnson. *Natural Language & Linguistic Theory*, 19, 887—890.
- Roberts, I. (Ed.). (2016). *The Oxford Handbook of Universal Grammar*. Oxford, Oxford University Press.
- Salmon, W. C. (1984). *Scientific Explanation and the Causal Structure of the World*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- Salmon, W. C. (1997). Causality and Explanation: A Reply to Two Critiques. *Philosophy of Science*, 64(3), 461—477.
- Sapir, E. (1921). *Language. An Introduction To The Study Of Speech*. New York, Harcourt, Brace and Company.
- Saussure, F. de (1967). *Cours de Linguistique générale*. Paris, Éditions Payot & Rivages.
- Scholz, B. C., Pelletier, F. J., & Pullum, G. K. (2020). Philosophy of Linguistics. *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. E. N. Zalta (Ed.). <https://plato.stanford.edu/archives/sum2020/entries/linguistics/>
- Sériot, P. (2013a). La langue pense-t-elle pour nous ? *La linguistique*, 49, 115—131.
- Sériot, P. (2013b). La linguistique aujourd'hui : Réactions. *La linguistique*, 49, 195—204.
- Seuren, P. A. M. (2004). *Chomsky's Minimalism*. Oxford, Oxford University Press.

- Shuy, R. W. (2015). Applied Linguistics Past and Future. *Applied Linguistics*, 36(4), 434—443.
- Stanley, P. (Ed.). (1972). *Goals of linguistic theory*. New York, Prentice-Hall Englewood Cliffs.
- Suppe, F. (Ed.). (1977). *The Structure of Scientific Theories* (2nd ed.). Urbana, University of Illinois Press.
- Śmigielska, B. (2021). Modèles sémantico-syntaxiques des prédicats dans la conception de la grammaire à base sémantique de Stanisław Karolak — quelques problèmes et solutions. *Neophilologica*, 33.
- Taylor, J. R. (2007). Cognitive Linguistics and Autonomous Linguistics. In D. Geeraerts & H. Cuyckens (Eds.), *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics* (p. 566—588). Oxford — New York, Oxford University Press.
- Thompson, G., et al. (Eds.). (2019). *The Cambridge Handbook of Systemic Functional Linguistics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Thompson, S. A. (1991). *On addressing functional explanation in linguistics*. <https://psycnet.apa.org/record/1991-23780-001>
- Uriagereka, J. (1998). *Rhyme and Reason. An Introduction to Minimalist Syntax*. Cambridge (Massachusetts) — London (England), MIT Press.
- Verhagen, A. (2008). Intersubjectivity and explanation in linguistics: A reply to Hinzen and van Lambalgen. *Cognitive Linguistics*, 19(1), 125—143.
- Winston, M. E. (1978). *Explanation in Linguistics: A Critique of Generative Grammar*. <https://search.proquest.com/openview/25eafa34a1b120a08acf00b90f5deb01/1?pq-origsite=gscholar&cbl=18750&diss=y>
- Woodward, J., & Ross, L. (2021). Scientific Explanation. *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* E. N. Zalta (Ed.) <https://plato.stanford.edu/archives/sum2021/entries/scientific-explanation/>



Xavier Blanco

Université Autonome de Barcelone
Espagne

 <https://orcid.org/0000-0001-8210-3668>

Linguistique informatique et linguistique diachronique : une alliance nécessaire

**Computational linguistics and diachronic linguistics:
a necessary alliance**

Abstract

In this paper, we will try to show how formal linguistics applied to the study of diachrony can be a fundamental asset for research (and consequently also for teaching at a university level) in the field of French language and literature. We will treat successively the analysis of the support verbs (§2), the realization verbs (§3), the intensity collocations (§4) and the pragmatically restricted clichés (§5). In each section, we will present and discuss numerous examples in medieval French accompanied by their published translations into contemporary French.

Keywords

Diachronic linguistics, support verbs, realization verbs, intensifiers, pragmatemes

1. Introduction

Dans cet article¹, nous essaierons de montrer comment la description linguistique formelle peut être un atout important, au point de devenir un préalable presque incontournable, pour un enseignement et une recherche de qualité en langue et littérature françaises.

¹ La recherche qui sous-tend cet article a été financée par le Projet COLINDANTE (*Las colocaciones intensivas del francés antiguo y su traducción al francés y al español*, Proyecto I+D+i PID2019-104741GB-I00). Ministerio de Ciencia e Innovación (Espagne). Je remercie Dolors Català, Gaston Gross et Julio Murillo pour leur relecture attentive de cet article.

Avec ce texte, nous souhaitons surtout présenter quelques réflexions d'ordre méthodologique pouvant intéresser des jeunes collègues chargés d'activités d'enseignement et de recherche au sein de départements de français en Europe, sachant qu'ils/elles doivent être en mesure de prendre en charge des matières diverses orientées à un public d'étudiants de niveaux fort différents et qu'ils/elles doivent à la fois mener à bien une activité de publication leur permettant de franchir les différents processus d'habilitation existants. Une triple compétence (langagière, linguistique et littéraire) leur est ainsi souvent exigée, ce qui requiert une formation méthodologique, il va sans dire solide, mais, par surcroît, plurivalente.

Nous pensons que la linguistique peut constituer la base d'une telle formation et que, comme elle l'a été sans conteste pendant une grande partie du XX^e siècle, elle peut continuer à constituer une discipline-paradigme au sein des sciences humaines. Nous tâcherons de montrer, en particulier, comment la linguistique informatique, telle qu'elle a été conçue, développée et transmise pendant des décennies par le prestigieux *Laboratoire de Linguistique Informatique* (LLI) de l'Université Paris 13, sous la direction de Gaston Gross, constitue un outil actuel et efficace permettant de doter d'une base scientifique robuste l'activité d'enseignement et de recherche. Les jeunes enseignants-chercheurs, qui manquent parfois d'assises méthodologiques solides à conséquence d'un certain relâchement de la formation de base en linguistique descriptive et formelle, ne pourront que profiter d'une telle méthodologie, héritière de la meilleure tradition française et européenne.

Nous considérons, par ailleurs, que la formation d'un linguiste et, de façon générale, d'un spécialiste des langues n'est pas complète si elle n'inclut pas une composante de grammaire historique, de linguistique diachronique et d'analyse des textes médiévaux. Certes, cette composante pourra être plus ou moins importante en fonction de la spécialisation ultérieure de chaque professionnel, mais elle se doit d'exister. Or, nous assistons avec regret et une certaine stupeur à la disparation pure et simple de la formation en diachronie au sein des programmes d'études en langue française dans un grand nombre d'universités européennes. Cette formation est souvent remplacée par des sous-disciplines aux apparences plus alléchantes, mais dont l'impact pour la formation globale n'est pas forcément garanti. Le fait de ne pas doter l'apprenant francisant d'une perspective diachronique ne peut qu'avoir des conséquences négatives ; d'abord, parce qu'il le prive de connaissances qui sont objectivement nécessaires ; ensuite, parce que cela suppose l'interruption d'une tradition qui le coupe d'une très grande partie de la réflexion linguistique de ses prédécesseurs (même quand ils ne travaillaient pas directement sur des sujets de diachronie) ; finalement, parce que cela implique de passer sous silence le rôle central qu'ont joué la langue et la culture françaises au cœur de l'Europe et revient à nier que la transmission d'une langue et d'une culture est toujours liée à la transmission de certaines valeurs².

² Dans les années 90 du siècle dernier, le syntagme *dimension européenne* était bien présent dans les programmes d'éducation au sein de l'Union européenne. Un effort de consolidation de la

Il ne faut pas, non plus, oublier que la formation en linguistique historique implique une certaine formalisation. Or, il y a lieu de souligner, telle est notre conviction, que le bannissement de disciplines comme la linguistique historique précède celui de la linguistique générale et que ces deux dérives sont, en grande partie, dues à des raisons de facilité et à une tentative d'élargissement de la base (augmenter le nombre d'étudiants) par la banalisation de la matière enseignée. Cela est d'autant plus inquiétant que ce processus a, assez rapidement, des effets multiplicatifs. Les étudiants n'ayant pas reçu une formation initiale solide en linguistique ne sont plus à même de la dispenser. Il ne s'agit pas du genre de compétence qui puisse s'acquérir par des formations rapides et ponctuelles à caractère complémentaire.

2. À propos des verbes support

En proposant à nos étudiants la lecture de *La Conquête de Constantinople* de Geoffroy de Villehardouin³ (chronique historique considérée comme le point de départ de la prose française, rédigée vers l'année 1207) et de l'ouvrage homonyme de Robert de Clari (rédigé peu après, vers 1216), nous pouvons leur faire remarquer l'emploi de *faire* comme verbe support presque universel pour les noms d'action (X. Blanco, 2018). Dans les exemples qui suivent, nous mettons en gras le verbe support en question et nous soulignons le nom prédicatif qu'il prend (du point de vue strictement syntaxique) comme complément d'objet direct :

- (1) *si mist ses gens en await et **fist** ses embuskemens* (Clari, p. 146)
- (2) *qui li aidoit a **faire** toutes ches malaventures* (Clari, p. 76)
- (3) *il ne **firent** onques traïson* (Villeh., p. 150)
- (4) *Seigneur, nous **ferons** volentiers markié a vous* (Clari, p. 52)
- (5) *li cuens de Saint Pol **fist** le jugement que aussi devoit il partir comme uns chevaliers* (Clari, p. 192)
- (6) *les genz li **firent** la féauté* (Villeh., p. 182)

notion d'identité européenne semblait souhaitable et naturel. Il s'agissait de tenir compte de cette entité historique, culturelle et politique de premier ordre (où des notions comme la tolérance, la laïcité et la démocratie avaient trouvé leur berceau) et de la mettre en valeur, sans pour autant nier ses aspects moins brillants.

³ Nous indiquons les sources de nos exemples en bibliographie, sauf pour les exemples qui ont été extraits des bases textuelles (Frantext ou BFM, Base de Français Médiéval) ou de dictionnaires. Pour les sources secondaires consultées, voir également la bibliographie en fin d'article.

Voici comment l'éminent romaniste Jean Dufournet a traduit ces énoncés vers le français contemporain :

- (1') *il mit ses soldats aux aguets et **dressa** son embuscade*
- (2') *qui l'aidait à **perpétrer** tous ses forfaits*
- (3') *ils ne **commirent** jamais de trahison*
- (4') *Seigneurs, nous **conclurons** volontiers un marché avec vous*
- (5') *le comte de Saint-Pol **rendit** ce jugement : il devait participer au partage tout comme un chevalier*
- (6') *les gens lui **jurèrent** fidélité à l'empereur*

Nous pouvons relever comment la traduction exige, soit pour des raisons stylistiques, soit pour des raisons purement grammaticales, l'introduction d'une variété de formes correspondant à des verbes support dont l'ancien français ne se servait pas. L'exemple suivant montre comment l'ancienne langue ne craignait pas la répétition d'un support donné, ce que le français contemporain ne tolère pas facilement :

- (7) ***fist** tant de si grans desloiautés, que onques nus traîtres ne nus mourdris-sierres tant n'en **fist** comme il **fist** (Clari, p. 74)*
- (7') *il **committ** plus de félonies qu'aucun traître qu'aucun meurtrier en **fit** jamais*

Les cas de ce type de répétition abondent en ancien français. Dans (7'), le traducteur a recours, d'une part, à la mise en facteur commun et, d'autre part, au verbe support approprié aux <délits>⁴. En ancien français, des substantifs comme *murtres*, *outrage*, *péchié*, *traïson*, *vilenie* sélectionnaient⁵ le verbe support *faire*. La forme *commettre* ne commencera à être utilisée comme support approprié

⁴ L'étiquette <délits> correspond à une classe d'objets (D. Le Pesant, M. Mathieu-Colas, 1998) d'actions qui ont comme opérateurs appropriés *commettre*, *se rendre coupable de*, *condamner qqn pour*, etc.

⁵ Rappelons ici qu'un verbe support régit son nom prédicatif du point de vue syntaxique (en général, en position d'objet direct, plus rarement en position de sujet — verbes support d'occurrence — et, plus rarement encore, dans le cas du français, en position d'objet indirect). Par contre, du point de vue lexical, c'est le verbe support qui est sélectionné par le nom prédicatif. Si la sélection d'un certain support peut être observée par rapport à tous les éléments d'une classe d'objets (ce qui est souvent le cas), on peut parler de sélection sémantique. La sélection sémantique peut être le résultat d'une extension analogique d'une première sélection de type lexical. Les verbes support qui présentent une distribution large mais uniforme (p. ex. *perpétrer* <délits-crimes>) relèveraient d'une sélection sémantique puisqu'un néologisme correspondant sémantiquement à un <délit-crime> se combinerait, en toute probabilité, avec le verbe support *perpétrer*. Précisons, toutefois, que la langue est en évolution constante et qu'il faut également tenir compte des phénomènes de discours (extensions de sens, emplois métaphoriques, jeux verbaux, etc.).

pour <délit> qu'à partir du XIV^e siècle⁶. Cf. les exemples suivants (s.v. *commettre* du DMF)⁷ :

- (8) *Item, aucune fois un homme commet et fait adultere tant seulement pour cause et afin de gaaignier et de prendre aucun proffit.* (E. A. ORESME, c. 1370, 280)
- (9) *Et plus ne scet ne n'est record d'autres larrecins ou mauvaistiez par lui faites et commises, si comme il a affirmé par serement.* (Reg. crim. Chât., I, 1389—1392, 135)

Ce qui vient d'être signalé n'implique pas que les verbes support appropriés à certaines classes de prédicats n'existaient pas en ancien français. Il semblerait, cependant, qu'ils conservaient une partie de leur sémantisme original. Voici quelques exemples tirés des mêmes ouvrages que ceux présentés plus haut :

- (10) *si canta on une messe* (Clari, p. 186)
- (10') *on chanta une messe*
- (11) *Quant la messe fu dite* (Villeh., p. 26)
- (11') *Quand la messe fut dite*

La messe peut être dite ou chantée. D'un côté, ce verbe a le fonctionnement d'un support. Il actualise le prédicat nominal *messe* en temps, mode et aspect. Il peut fonctionner comme synonyme discursif de *célébrer*. Mais il conserve un côté prédicatif, car il existe bel et bien une différence entre une messe dite et une messe chantée, même si progressivement *chanter la messe* s'est employé de plus en plus comme synonyme de *dire la messe* et s'est également appliqué, en conséquence, aux messes lues. Autrement dit, le verbe s'est progressivement désémanché pour devenir, dans certains cas, un support pur.

Considérons un autre exemple, cette fois avec un nom prédicatif d'état :

- (12) *avoit langui tot l'iver d'une fièvre quartaine* (Villeh., p. 169)
- (12') *avait langui tout l'hiver d'une fièvre quarte*

⁶ C'est le cas, également, pour *perpétrer* : *Et dit que ce sont tous les crimes et deliz qu'il a faiz, commis et perpechez* (Reg. crim. Chât., II, 1389—1392, 70) (cf. DMF s.v. *délit*).

⁷ Une situation tout à fait comparable peut être observée à propos de l'espagnol *cometer* (R. García Pérez, 2005 : 325). Il est important de signaler qu'un des intérêts de l'étude de la langue médiévale (et non des moindres) est de mettre en évidence la parenté intime des langues romanes et, jusqu'à un certain point, du *Standard Average European* (SAE) qui relève davantage d'une communauté historico-culturelle que d'une communauté strictement linguistique.

Le verbe *languir* a bien son sens prédicatif (que nous pourrions paraphraser par ‘demeurer diminué par une maladie ou par les symptômes de celle-ci’). L’armée croisée a été privée du secours d’un de ses chefs militaires qui, alité, n’a pas pu porter les armes pendant une longue période. On y perçoit le latin *languor* ‘faiblesse, abattement’. En même temps, *languir* fonctionne aussi comme support approprié de *fièvre quarte* (nom assimilé à un nom de <maladie>) et il serait tout aussi possible d’écrire : *il avait souffert d’une fièvre quarte* ou même *il avait eu la fièvre quarte*.

Le sens « initial » d’un support reste toujours accessible et peut engendrer des jeux verbaux : Ainsi par exemple, le verbe support *souffrir* est resémantisé dans des énoncés comme : *Je ne souffre pas (de démence, d’une déviation sexuelle), j’en jouis !*

Au-delà de l’ancien français et du moyen français, l’alexandrin classique n’a certainement pas été étranger au développement des verbes support en français, car son rythme favorise l’utilisation de structures à verbes support et la rime profite de la récurrence des suffixes des noms prédicatifs. Certes, nous ne sommes absolument pas en mesure de retracer ici, ne serait-ce qu’en ébauche, une histoire des verbes support. Toutefois, nous relèverons deux commentaires de Voltaire sur l’utilisation des verbes support de la part de Corneille pour montrer jusqu’à quel point la sensibilité linguistique a pu évoluer assez rapidement concernant cet usage. Voltaire affirme, à propos du vers suivant d’*Héraclius* (pièce de 1647) : *Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste ?*

On ne fait point l’estime : cela n’a jamais été français ; on a de l’estime, on conçoit de l’estime, on sent de l’estime ; et c’est précisément parce qu’on la sent qu’on ne la fait pas. Par la même raison on sent de l’amour, de l’amitié ; on ne fait ni de l’amour, ni de l’amitié.

(Voltaire, 1797, t. 8, p. 142)

Et, il s’exclame, par rapport au vers suivant de *Nicomède* (pièce datant de 1651) : *Vous offenseriez l’estime qu’elle en fait :*

Cela n’est pas français ; On ne peut dire : faire un dessein ; on dit bien : concevoir, former un dessein, mon dessein est d’aller, j’ai le dessein d’aller, etc.

(Voltaire, 1797, t. 7, p. 170)

Indépendamment de leur pertinence du point de vue de la critique littéraire, ces commentaires sont précieux pour l’historien de la langue dans la mesure où ils révèlent quelle était la perception de ces séquences à verbe support plus nom prédicatif écrites vers le milieu du XVII^e siècle par un auteur écrivant aux alentours de 1764 (date de la première édition des *Commentaires sur Corneille*). Rappelons que Voltaire est né dix ans après la mort de Corneille. La distance temporelle

entre les deux grands hommes n'est donc pas aussi considérable que l'on pourrait penser au vu des dates qui viennent d'être rappelées.

3. À propos des verbes de réalisation

Nous avons parlé ci-dessus des verbes support, dont le sens lexical s'est progressivement estompé pour leur permettre de devenir en priorité justement des *supports* grammaticaux des noms prédicatifs ; il existe un autre type de verbes qui, tout en présentant la caractéristique fondamentale des collocatifs, c'est-à-dire le fait d'être sélectionnés en principe de façon lexicale (sélection généralisable à certaines classes sémantiques) conservent un sens général que nous pourrions paraphraser comme 'réaliser les objectifs inhérents à la dénotation de la base nominale'. Il s'agit des verbes de réalisation⁸. Quelques exemples en français contemporain pourraient être : *fumer un cigare*, *lire un roman* ou *visiter un musée*. Pustejovsky (2016) se sert du terme *rôle téléique* pour désigner des combinaisons comme *to read a novel* ou *to drive a car*.

Il y a lieu de remarquer que le fait de constituer une liste de verbes de réalisation constitue une façon particulièrement efficace et relativement simple de relever, par un moyen strictement linguistique, et donc moins dépendant de la subjectivité du chercheur, les notions-clé d'un texte donné (pourvu que celui-ci soit d'une certaine extension, p. ex. un roman, une pièce de théâtre) et de les situer dans le contexte historique auquel ils appartiennent. Ainsi, par exemple, un verbe de réalisation tout à fait courant pour les <textes> au Moyen Âge est *ouïr* ('entendre, écouter') dans la mesure où les textes étaient lus à voix haute à l'intention de leurs destinataires (quand il s'agissait de lettres ou de messages, cf. ci-dessous §5) ou, plus largement, à l'intention du public (dans le cas de textes littéraires).

Nous avons relevé tous les verbes de réalisation présents dans la chanson de geste anglo-normande de la fin du XII^e siècle *Beuve de Hamptone*⁹. Cette opération nous a permis, d'une part, de mettre en évidence toutes les classes syntactico-sémantiques, ou classes d'objets, importantes pour le texte en question. Ainsi, par exemple, par rapport à *espeie*, *brant* ('épée') on a une répétition de verbes comme *ceindre* ('ceindre'), *sacher*, *traire* ('dégainer'), *avalier*, *ferir de* ('enfoncer, frapper avec') qui correspondent aux trois degrés de réalisation d'un substantif de type <arme blanche> : 'porter'¹⁰, 'dégainer' et 'frapper'. Ces verbes constituent

⁸ Pour ce terme-notion, cf. Mel'čuk et Polguère (sous presse).

⁹ Pour une présentation beaucoup plus détaillée des résultats, cf. X. Blanco (2020).

¹⁰ Nous faisons référence à une acception technique de *porter*, qui est nominalisable : le *port d'une arme*, qui ne se confond pas avec le *transport d'une arme*. Le sens de *ceindre* en ancien français peut correspondre à 'porter' ou à son inchoatif.

le noyau des « opérateurs appropriés » (G. Gross, 2012) pour une classe d'objets (la notion d'opérateur approprié est pourtant plus large que celle de verbe de réalisation).

Il est crucial de tenir compte de ces prédicats, en particulier quand on étudie une langue à la graphie peu fixée et que l'on ne dispose pas de l'intuition linguistique d'un locuteur natif. En effet, le fait de ne pas être attentif à la combinatoire lexicale restreinte d'un substantif donné peut donner lieu à des erreurs de traduction graves. En voici un exemple : la traduction à l'anglais (*Boeve de Haumtone*, trad. de J. Weiss, 2008) de la chanson de geste en question, globalement excellente, contient cependant une erreur réitérée. Le vers 139 (*Un escu a son col, en sa mein un espé*) est traduit par : *with a shield round his neck and a sword in his hand*. Or, il ne s'agit pas d'une épée (*sword*), mais d'un épieu (une sorte de lance conçue surtout pour la chasse, mais dont on se servait aussi pour la guerre). On ne voit pas, en effet, pourquoi un chevalier partirait en voyage (à cheval) l'épée à la main. Il est, par contre, normal qu'il voyage une arme d'hast à la main. La forme *espé* est ambiguë. Judith Weiss l'interprète de façon incorrecte aux vers 139, 547, 2607 et 2931, mais elle ne se trompe pas quand un opérateur approprié (en l'occurrence, le méronyme 'hampe') lui fait comprendre qu'il s'agit nécessairement d'une arme d'hast : (3494 *E brise la hante de l'espé trenchant : broke Fabur's lance with his sharp blade*). Dans ce cas, elle traduit par *lance*.

Considérons un autre exemple. Les messagers et les hérauts (figures de grande importance dans l'univers de la chanson de geste) présentent le verbe de réalisation *mander* ('envoyer un message à qqn') (traduction de Robert Martin) :

(13) *Mesagers manderum par ample païs !* (v. 3051)

(13') *Nous allons envoyer des messagers à travers de vastes pays !*

(14) *Un messenger unt al roi envëez* (v. 3067)

(14') *Un messenger a été envoyé au roi Hermin*

Il ne faut pourtant pas confondre ce verbe de réalisation avec un autre emploi de *mander* qui correspond à 'faire venir quelqu'un, lui donner avis ou ordre de venir' (souvent par référence à un domestique, mais qui peut s'appliquer à n'importe quel subordonné, y compris à un messenger, à quelqu'un ayant une fonction sociale ou une profession dont on a besoin ou, de façon encore plus générale, à quelqu'un avec qui on souhaite s'entretenir à propos d'un quelconque sujet). C'est le cas dans le vers 3522 de *Beuve de Hamptone*, où le roi fait venir un messenger pour lui transmettre le message qu'il devra porter. Il serait donc erroné de traduire par *Le roi a envoyé un messenger*, car il s'agit bien du contraire (même si c'est exprimé par une même forme, *mander*) :

- (15) *Le roi ad un mesager mandé / Vos en irez a Civile la cité / [...]* (v. 3522—3523)
 (15') *Le roi a fait venir un messenger / Vous allez vous rendre à Civile / [...]*

Prenons un dernier exemple. Les substantifs désignant des hommes d'Église (*prestre*, *eveske*) présentent un certain nombre d'opérateurs appropriés. La plupart sont facilement identifiables en tant que tels. Mais le vers suivant peut poser problème :

- (16) *Mande l'eveske, si se est conseylé* (v. 3330)

Même si les dictionnaires d'ancien et de moyen français (comme le GD, l'AND ou le DMF, cf. Références) ne contemplent pas cette acception, le contexte élargi met bien en évidence que le sens de *conseiller* est ici 'se confesser'¹¹ : *Le roi se fist a muster porter / Mande l'eveske, si se est conseylé / E de tuz sé pechez deliverez / A Dampnedeu est il ben acordé* (v. 3329—3332).

Nous pouvons observer que le travail sur les verbes de réalisation et, de façon plus large, sur les opérateurs appropriés à une classe syntactico-sémantique nous dote d'une assise solide pour l'étude non seulement linguistique, mais aussi historique et littéraire d'un texte. La linguistique (et non seulement la philologie) peut ainsi s'avérer une science auxiliaire¹² de premier ordre pour l'historien.

Une science est d'autant plus nécessaire qu'elle peut être mise au service d'un plus grand nombre de disciplines. C'est, sans aucun doute, le cas de la linguistique, qu'elle soit synchronique ou diachronique. Soulignons à ce propos que nous plaçons ici la cause de la linguistique autant que celle de la philologie. La linguistique diachronique est, certes, étroitement imbriquée avec la philologie, mais elle s'en distingue par sa vocation à rendre compte du fonctionnement de la langue comme système, alors que la philologie a une forte spécialisation dans les textes écrits¹³ et, donc, un penchant beaucoup plus net pour l'étude du discours que pour la reconstruction du système de la langue. Or, c'est précisément la comparaison scientifique entre la langue (au sens saussurien du terme) d'une certaine époque et la langue de nos jours qui peut nous prémunir contre le plus grand risque qui guette toute étude historique : l'anachronisme. En effet, seulement la description systématique d'un état de langue révolu peut se substituer au manque d'intuition linguistique du locuteur natif¹⁴, notion-clé en linguistique mais aussi en stylistique

¹¹ Le vers est, par ailleurs, traduit : *il fit venir l'évêque, se confessa à lui*.

¹² Les sciences auxiliaires de l'histoire (archéologie, épigraphie, généalogie...) sont dites aussi « sciences ancillaires », ce qui, à notre avis, n'est nullement péjoratif, car... quelle serait la vocation d'une science sinon de servir, de se rendre utile ?

¹³ Le plus souvent littéraires, mais non de façon exclusive.

¹⁴ Nous avons quand même à notre disposition les commentaires métalinguistiques qui nous sont restés, qu'ils proviennent de sources lexicographiques ou de jugements stylistiques produits à propos de certains énoncés (cf. les propos de Voltaire que nous avons recueillis ci-dessus).

comparée. Toute stylistique se base, d'une façon ou d'une autre, sur l'évaluation d'une série d'écarts dans le maniement de la langue qui se manifestent dans le discours. Toute stylistique est, donc, une stylistique différentielle. Pour l'interprétation des textes du passé (et, bien entendu, pour l'appréciation des textes littéraires), les états de langue passés sont à reconstruire, tâche qui est spécifiquement une tâche linguistique.

4. À propos des intensifs

Parmi les collocations, celles qui expriment l'intensité sont les plus nombreuses, aussi bien en langue qu'en discours. Elles sont très variables en fonction des époques, des genres textuels et des niveaux de langue et elles peuvent colorer fortement un texte. Même si leur sens de base est l'intensité, l'expression de ce sens n'épuise pas leurs valeurs connotatives, expressives et évaluatives.

Il est essentiel de bien reconnaître et décrire l'expression lexicale de l'intensité présente dans un texte donné afin d'éviter des erreurs d'interprétation (et *a fortiori* de traduction) graves et de le situer au sein d'une tradition linguistique et littéraire.

Comme pour les verbes support, nous constatons d'abord une présence faible de collocatifs intensifs en ancien et moyen français par rapport au français contemporain. Observons les exemples suivants, toujours extraits de *Beuve de Hamtone* :

(17) *Puis avint cel jur que **mult** eniré fu*

(17') *mais vint un jour où il le regretta **amèrement** (v. 22)*

(18) ***Mult** en fust corucé Boefs de Hamtone*

(18') *Et Beuve de Hamtone, **vivement** irrité (v. 1199)*

(19) *Mes ne lessent, **mult** l'unt fet blescer*

(19') *Ils ne la lâchent pourtant pas, et la blescent **sévèrement** (v. 1669)*

(20) « Sire, **mult** sui malades, ne dorrai longement »

(20') « Sire, je suis très **gravement** malade, il ne me reste guère à vivre » (v. 3811)

Nous avons sélectionné des exemples où l'adverbe *mult* a été traduit par des collocatifs adverbiaux en *-ment*. Il serait banal d'observer, en effet, que ces combinaisons verbe-adverbe en *-ment* ne sont pas librement interchangeables (*?regretter gravement*, *??vivement malade*) même si une certaine variation dans la sélection

de l'adverbe reste possible. D'ailleurs, il serait aisé de donner un grand nombre d'autres exemples ou un adverbe à très large spectre combinatoire de l'ancien français est traduit par des collocatifs. Toujours dans l'ouvrage cité, nous trouvons : *Grant coupe* = *coup violent* (v. 3250) ; *penance grant* = *sévère pénitence* (v. 3380) ; *Grant ert la perte* = *les pertes seront lourdes* (v. 3572), etc.

Cette constatation ne veut pas dire que les collocatifs intensifs sont inconnus au Moyen Âge. En effet, nous trouvons des cas comme (*Lancelot du Lac : Le Val des Amants infidèles*, début du XIII^e siècle, éd. Yvan G. Lepage) :

- (21) *Ha ! Dieus, tant rechevra hui **laide** pierte la riche Table Ronde* (p. 126)
- (22) *anchois a tant alé a **finne** forche ke devant la porte est venus* (p. 234)
- (23) *pour plus **pesant** colp douner* (p. 284)
- (24) *dont la **noire** doleurs li prist au ceur, ki onques nel laissa* (p. 396)

Il est essentiel de connaître ces collocations intensives afin de pouvoir évaluer un texte. En effet, comme il a déjà été signalé, nous ne pouvons apprécier un écart que si nous connaissons la situation non marquée. La stylistique médiévale a besoin d'une description systématique des collocations intensives dont elle ne dispose pas jusqu'à présent.

Il ne nous est évidemment pas possible de rendre compte ici de l'ensemble de ces collocations. Nous ferons donc quelques observations ponctuelles référées à un type de collocation précis : les comparatives intensives prenant comme deuxième terme de la comparaison un nom de couleur. Il s'agit de séquences courantes en français médiéval dont le sens littéral est : 'plus blanc que la neige sur l'arbre', 'plus noir que l'aile d'un corbeau', 'plus rouge que le sang', 'plus vert qu'une feuille de lierre', 'plus jaune que la cire', etc.

Nous avons repéré 600 contextes de ce type pour le blanc, 300 pour le noir, 200 pour le rouge, 50 pour le vert et 50 aussi pour le jaune dans des textes littéraires entre le XII^e et le XV^e siècle (X. Blanco, sous presse). Ce n'est qu'après avoir réuni, formaté et classé une quantité consistante d'exemples en suivant une méthodologie propre à la lexicographie informatique que l'on peut commencer à mettre en évidence certaines régularités (et, donc, certaines déviations) et à faire des observations qui ne sont pas possibles (ou à peine) si l'on raisonne sur un nombre d'unités restreint et sans disposer de données formalisées.

La couleur noire présente plusieurs parangons dans la langue médiévale, certains le sont encore de nos jours (le charbon, la mûre, le corbeau), d'autres nous résultent plus étranges en tant que représentants du noir (la terre, le fer, la poi-vrée¹⁵). Une des comparaisons figées les plus fréquentes est *noir com arrement*

¹⁵ La terre est symboliquement noire au Moyen âge, tout comme l'eau est verte ou l'air est blanc. Précisons que la désignation de la couleur est, en grande mesure, un phénomène social et culturel. Le fer peut être jugé noir par référence au sulfate de fer (le vitriol), employé comme pigment. Le fait que *fer* rime avec *enfer* favorise grandement l'usage de comparaisons axées sur ce terme dans certains

ou *plus noir qu'arrement* (*triblé, destrempé*). *Arrement* désigne la matière que l'on fait fondre pour obtenir de l'encre. Nous observons que les comparaisons du type 'noir comme de l'encre' (suite parfaitement possible de nos jours) sont tardives¹⁶. Les comparaisons basées sur *arrement* sont, par contre, plus anciennes. Nous en trouvons déjà une occurrence dans *La chanson de Roland* (*Ki plus sunt neirs que nen est arrement*, Frantext E174, 1125, p. 150) et jusqu'à cinq cas dans *Aliscans* (fin du XII^e siècle) (éd. Wienbeck, Hartnacke) :

- (25) *Noire ot la char plus qu'arrement triblés* (v. 44)
- (26) *Morgans li faés / Ki plus est noirs ke aremens triblés* (v. 4395)
- (27) *N'ot pas destrier, ains cevaue jument... / Et l'uns et l'autre est noirs com arrement* (v. 5712—5715)
- (28) *Noirs est li rois com arrement triblés* (v. 6672)
- (29) *Les caveus noirs com arrements triblés* (v. 7262)

Or, il faut tenir compte du fait qu'*encre* provient du bas latin *encau(s)tum* « encre de pourpre (réservée à l'empereur) » (cf. TLFi). À l'origine, *encre* désigne donc une substance rouge. Tandis que *arrement* provient du latin *atramentum*, dérive de *ater* 'noir mat'. Le latin *niger* 'noir brillant' a donné différentes formes qui sont encore d'usage (*noir, noircir..., dénigrer*). *Ater*, par contre, ne subsiste que très indirectement dans *atroce* (*atrox* 'à l'aspect noir', d'où 'affreux, terrible'). La forme *arrement* disparaît au XVI^e siècle, coïncidant avec la généralisation de la composition pâteuse appelée *encre* pour l'impression des caractères typographiques en imprimerie¹⁷.

Concernant le caractère figé des comparaisons qui nous occupent, il est intéressant d'observer que, comme le signale Charles Potvin dans son édition du *Conte du Graal* (1866—71), le terme *arrement* n'était probablement plus compris par le traducteur de 1530. En effet, ce traducteur anonyme rend la séquence *plus noire d'airement par merveilleusement noire*, ce qui nous confirme qu'il percevait l'expression comme une indication d'intensité (avec, peut-être, un certain caractère mélioratif). Notons qu'un locuteur peut très bien saisir le sens collocationnel d'une expression intensive sans pour autant être capable d'en reconstituer le sens littéral (*une peur bleue, fier comme un pou...* sont des collocations que les locuteurs comprennent, mais qu'ils ont bien de mal à motiver).

contextes. Quant à *poivrée* (*pevree* en ancien français), il s'agit d'une sauce au poivre ou de certains plats basés sur une sauce au poivre.

¹⁶ P. ex. *Item, en la playne d'icelle montaigne et souffrerie a deux sources de eaue dont l'une est chaulde et noire comme encre* (Frantext 0702 : André de la Vigne, *Le voyage de Naples*, 1495, p. 264).

¹⁷ Le rapport entre cette comparaison figée et l'imprimerie est fort plausible. Il serait à noter, par exemple, qu'il n'y a pas d'exemples en espagnol de *negro como la tinta* antérieurs au XVI^e siècle.

Passons au vert. Au Moyen Âge, le vert est associé à la perte du teint du visage, ce qui n'est pas évident pour un lecteur contemporain. Il s'agit d'un vert cadavérique. En effet, un certain vert non saturé, plutôt un verdâtre (*subviridis* en latin médiéval), est la couleur de la maladie, de la chair décomposée, des cadavres et des revenants. Nous sommes habitués aux lividités cadavériques (*livor mortis*), qui sont plutôt bleuâtres ou violacées et qui se forment en quelques heures. Mais l'homme médiéval devait bien connaître aussi les tâches vertes qui se forment sur la paroi de l'abdomen provenant de la migration des matières fécales, vision que la thanatopraxie moderne nous épargne. Par ailleurs, la disparition massive des globules rouges lors du décès provoque un ictère (jaunisse) qui est décrit comme vert, souvent à l'aide de comparaisons figées intensives.

Dans le *Roman de Troie* (éd. Joly, v. 21570—21572) un combattant blessé qui a perdu une grande quantité de sang est à l'agonie : *Li sans li cort jusqu'al talon / Parmi les mailles del blazon / Tant en a perdu que sovent [...]*. Il est décrit comme étant : *Plus verz, plus pale que n'est cendre* (v. 21574). Alexandre, empoisonné, devient plus vert qu'un poireau : *Quant li reis ot beü, si li fredy lo cors, / Sa carn devint plus verz que n'est foille de pors* (*Roman d'Alexandre*, éd. E. C. Armstrong et al., v. 171—172).

Villon se sert d'une comparaison similaire dans son *Testament* (éd. Thiry) :

- (30) *En sang c'on voit es poillectes sechier
Sur ces barbiers, quant plaine lune arrive,
Dont l'un est noir, l'autre plus vert que cyve* (*Testament*, 1444—1446)

Les *poillectes* ou *pallectes* sont les écuelles où les barbiers recueillaient le sang des saignées. Dans ce sang, prétend Villon, il faudrait faire frire les langues ennuyeuses. Du sang qui présente le vert de la putréfaction ('plus vert qu'une ciboule').

Il n'y a pas de doute que ce vert serait perçu par nos contemporains (et par nous-mêmes) comme jaunâtre. Il n'est pas étonnant que les dénominations associées au vert et au jaune aient connu des fluctuations et des hésitations (le latin *galbus*, étymon de *jaune*, fait référence à une couleur jaune-verte ; la forme russe *зелёный* 'vert' est apparentée à *jaune* et à *yellow*). Il faut aussi tenir compte du fait qu'un grand nombre de plantes, parangon par excellence du vert, deviennent jaunes à certaines époques (pensons aux céréales) : (*jaune, blond*) *comme les blés* n'a de sens que si l'on pense aux blés mûrs ; et nous trouvons aussi des exemples en français contemporain de *vert comme les blés*.

Terminons en mentionnant une particularité des comparaisons figées faisant référence à la couleur jaune. Alors que des formes comme *blanc, noir, rouge* ou *vert* (et leurs variantes) se combinent avec un certain nombre de deuxièmes termes de la comparaison, la dénomination de la couleur jaune varie beaucoup en fonction dudit deuxième terme. Ainsi, on est *blond comme l'or*, mais *jaune*

comme cire et roux comme (le jaune d')œuf. Les cheveux qui seraient *blonds* (ou *sors*¹⁸) *comme l'or*¹⁹ est l'une des comparaisons (très positivement connotée) les plus répandues au Moyen Âge. On la retrouve dans le nom de deux des héroïnes les plus célèbres de la littérature médiévale : Iseut la Blonde et Soredamor (tout comme on reconnaît la comparaison 'blanche comme fleur de lys' dans *Blanche-fleur*). Le collocatif *cire*, quant à lui, est à comprendre comme 'cire d'abeille' (il ne s'agit pas de la cire à cacheter des lettres, associée au rouge). Cette comparaison se réfère à un symptôme de dérèglement physique ou émotionnel. Dans cette comparaison, la couleur jaune est prise en mauvaise part. Aliste (la fausse Berthe dans *Berte aus grans piés* d'Adenet le roi) dit :

- (31) — *Mere, ce dist la serve, je suefre tel martire / Que j'en suis aussi jaune devenue com cire.* (v. 2116—2117)

La forme *ros* ('qui tire sur le jaune orange, roux', cf. DMF) désigne différentes nuances du jaune. Elle a, dans ces comparaisons, le sens 'blond' (non pas de 'roux') :

- (32) [...] *il estoit bien forny et hault de tous ses membres et sa cher estoit blanche comme lis, et les yeulx vers et amoureux ; ses cheveux roux comme fin or.* (C. Belle Maguel, 1453 : 26) (DMF, s.v. *roux*)

Remarquons à cet égard que le catalan *ros* — qui provient aussi du latin *rus-sus* — s'applique aux cheveux et est l'équivalent courant de *blond*.

La comparaison 'roux comme (le jaune d')œuf'²⁰ prend toujours 'dents' comme premier terme de la comparaison. L'exemple de départ est celui qui se trouve dans l'antiportrait de la Demoiselle hideuse du *Conte du Graal* (éd. Ch. Méla) :

- (33) *Ses danz resamble[nt] moi el d'œuf / De color, tant estoient ros* (v. 4559—4560)

Elle a été empruntée par d'autres auteurs, comme dans les vers suivants, référés à un nain dans *The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes* (éds. W. Roach, R. H. Ivy, vol. 2) :

- (34) *Les danz avoit et granz et lonc, / Einsint jaunes com moiauf d'œuf* (v. 2552—2553)

¹⁸ D'une couleur 'jaune-brun' : *si cheveus ressembloient fil d'or / Et n'estoient ne trop blond ne trop sor* (MACH., J. R. Beh., c. 1340, 68, DMF, s.v. *sor*).

¹⁹ Pour une étude approfondie, cf. M. Rolland-Perrin (2010).

²⁰ 'Jaune d'œuf' est dit *moiel*.

5. À propos des clichés pragmatiquement restreints

Le figement ne concerne pas uniquement le niveau de l'unité lexicale, mais il se trouve également de façon massive au niveau morphologique (p. ex. une *manchette* n'est pas une 'petite manche' mais un ornement de dentelle, etc. s'ajustant aux poignets d'une chemise, entre d'autres acceptions) et au niveau de l'énoncé²¹. Gaétane Dostie (2019) distingue jusqu'à sept types majeurs de « phrases préfabriquées », dont les pragmatèmes.

Dans ce qui suit, nous examinerons quelques clichés pragmatiquement restreints (pragmatèmes) (M. Mel'čuk, 2020) du moyen français. Il s'agit d'unités linguistiques de type clausatif dont l'emploi est lié à certaines conditions extralinguistiques (que ce soient d'ordre temporel, local, de type spécifique de support matériel, etc.) (X. Blanco, S. Mejri, 2018).

Les pragmatèmes étant liés à des situations de communication très précises, les textes médiévaux que nous conservons ne contiennent, sans doute, qu'une petite partie de ceux qui étaient effectivement utilisés. Or, nous avons un type spécial de texte qui est particulièrement riche en pragmatèmes : les *Manières de langage*. Il s'agit d'une collection de dialogues-modèles rédigés en Angleterre (fin du XIV^e et début du XV^e siècle²²) qui constituaient des textes d'apprentissage de la langue française à l'usage des anglophones. Ils étaient orientés, en particulier, au voyageur et lui proposaient des phrases et des petits dialogues devant lui permettre de faire face à toute une série de situations quotidiennes : aller chez le boulanger, chez le drapier, saluer, demander des nouvelles, demander l'heure et le chemin, demander une chambre à l'auberge et même requérir d'amour la femme de l'aubergiste !

Nous avons traité de ces ouvrages dans Blanco (2015). Nous voudrions donner ici uniquement trois exemples qui nous semblent pertinents pour illustrer nos propos.

Commençons par signaler, en rapport avec ce qui a été observé dans la section §3, que certaines classes d'objets peuvent présenter soit des opérateurs appropriés différents à ceux qui sont courants aujourd'hui, soit, du moins, des fréquences très différentes pour certains opérateurs. Il n'est pas du tout exclu, de nos jours, de se faire lire une lettre à voix haute, mais, ce n'est pas la situation la plus courante. La lettre médiévale, par contre, comportait souvent le pragmatème suivant :

²¹ Il s'étend même jusqu'à certains ensembles d'énoncés : répliques codées à certains pragmatèmes (*De rien*) ou textes courts, p. ex. une prière codifiée.

²² En effet, au moment où les archers anglais et gallois mettaient en pièces la chevalerie française à Azincourt, les ouvrages orientés à l'apprentissage du français étaient très en vogue en Angleterre (en fait, la *Manière de langage* de 1415 nous donne même une brève description de la célèbre bataille, insérée dans un dialogue didactique).

(35) *A toutz yceux qui cestes letres verront ou orront, Johan d'Orlians de Parys, salutz.*

Ou encore :

(36) *Sachent toutz gentz qi cestes lettres verront ou orront...*

Le verbe *ouïr* est, donc, à tous les effets, un prédicat approprié des <textes> médiévaux, comme le montrent aussi les très fréquents incipits (d'ouvrage ou d'épisode) des romans, des hagiographies, des collections de miracles, des nouvelles, etc. où le destinataire est identifié non pas comme lecteur mais comme auditeur²³ (nous donnons des exemples allant du XII^e au XV^e siècle. Dans *Conception Nostre Dame* de Wace (éd. F. Laurent et al.) (milieu du XII^e siècle) :

(37) *El nom Dé, qui nos doingt sa grace, / Oéz que nos dist maistre Gace* (v. 1—2)

Dans le *Roman de Tristan* (1170) (Bérout, Frantext S708), nous avons :

(38) *Oez, seignors, quel aventure : / Tant lor dut estre pesme et dure !* (p. 57)

(39) *Oez, seignors, quel aventure ! / L'endemain fu la nuit obscure* (p. 133)

Dans les *Cent nouvelles nouvelles* (c. 1456—1467) (Frantext 5701) :

(40) *enferma son mary ou coulombier par la maniere que vous orrez.* (p. 18).

(41) *il fut puny en la façon que vous orrez* (p. 402).

Et nous trouvons des exemples semblables aussi dans des textes non littéraires, comme des Bestiaires ou des Computs (Philippe de Thaon, *Bestiaire*, début du XII^e siècle dans BFM, c. 417—433) :

(42) *Pur ço est reis leüns ; / Or oëz ses façuns* (v. 29—30)

Si, de nos jours, nous avons des textes oralisés, le Moyen Âge présentait donc, surtout, un oral scripturalisé.

Notons aussi que les salutations correspondant aux différents moments de la journée se distribuaient autrement que de nos jours. On disposait, d'abord, d'une formule (qui pouvait adopter plusieurs variantes) réservée au lever du jour, à la

²³ C'est bien entendu également le cas des chansons de geste (p. ex. les deux premiers vers du *Couronnement de Louis* : *Oiez, seignor, que Deus vos seit aidanz ! / Plaist vos oir d'une estoire vailant*, Frantext E173, p. 1), mais, dans ce cas, on fait référence plutôt à la récitation ou au chant qu'à la lecture à voix haute.

première salutation de la journée (dans *Manière de langage* 1399, Frantex 7009, p. 29) :

- (43) — *Sire, boun matyn.* / — *Sire, boun matyn a vous.* / — *Bon matyn vous doigne Dieu.* / — *Sire, bon matin puissez vous avoir.* / — *Dieu vous donne bon matyn et bon aventure.*

Ou encore : *Bon matin (et bon encontre, et bon estrayne, et bonne joie, et bonne santee).* Ces formules étaient accompagnées de la remarque métalinguistique suivante : *Quant vous encontrez ascuny a l'ajournant, vous direz ainsi.*

Ensuite, nous avons les pragmatèmes suivants toujours accompagnés des indications métalinguistiques qui en précisent les conditions d'emploi (toujours dans *ML* 1399, p. 29—30) :

- (44) *A mydy, vous parlerez ainsi :*
— *Dieu vous donne bon jour et bons heurez.* / — *Bon jour vous doigne Dieu et bon detinee.*

- (45) *Après manger, vous direz ainsi :*
— *Dieu vous donne bones vespres, sir.*

- (46) *Et anut vous direz ainsi :*
— *Bon soer vous doint Dieux ou* / — *Sir, Dieu vous donne bon soer.*

- (47) *Et quant vous prendrez congé de nully pur tout la nut, vous direz ainsi :* /
— *Sir, Dieu vous doint bon nut et bon repos, quar je m'en irray coucher.*

À côté de formules qui présentent une organisation de la journée différente de l'actuelle, nous avons aussi des séquences disparues de l'usage. C'est le cas, par exemple, d'une formule de politesse fortement ritualisée qui concernait le moment où deux personnes s'apprêtaient à boire à la même table. Le pragmatème utilisé dans ces cas était : *Prennez vostre hannap et commencés*, qui était suivi de répliques comme *Non ferrey devant vous* et de contre-répliques (*Vous ferez*). Nous sommes devant un échange de civilités semblable à celui qui, de nos jours, peut se produire lors du franchissement d'une entrée : *Après vous...*

- (48) — *Dame, prenez vostre hanap et comencés.*
— *Mon seignour, s'il vous pleast, non fray devant vous.*
— *Par Dieu, si frez.*
— *Vostre merci, mon seignour.* (*ML* 1399, p. 16)

Et, dans la *Manière de langage* de 1415 (Frantex 7010) :

- (49) — *Sire, prenez le hanape, vous comencerez.*
 — *Dame, non ferrey devant vous.*
 — *Sire, vous ferez vrayement.*
 — *Par sainte Marie, c'est bon boire.* (p. 57)

Notons que l'acceptation de la préséance est accompagnée d'une dernière formule, soit pour exprimer le remerciement, soit pour exprimer le plaisir de boire. L'échange peut être clos encore par une autre formule (— *Grant proue le vous face* ou — *Grant bien vous face il*), ce qui nous donne un total de jusqu'à six types de formules pour une situation donnée.

6. Conclusions

Nous avons essayé de montrer comment une méthodologie d'analyse linguistique formelle peut être appliquée à la description du français médiéval (ancien français et moyen français) et à la problématique de la traduction entre celui-ci et la langue de nos jours. Bien entendu, nous n'avons pu présenter que quelques exemples. Cependant, étant donné qu'elle possède une adéquation descriptive et des capacités explicatives, cette méthodologie, à l'origine mise au point principalement pour des applications en linguistique informatique, peut être mise à profit par tout un éventail de domaines visant des applications fort diverses. Il s'agit, par conséquent, d'un outil polyvalent qui, situé à la base de la formation de l'enseignant/chercheur, peut lui permettre de mener à bien sa tâche de manière précise, cumulable et reproductible, c'est-à-dire, de façon scientifique. Le fait que toute discipline soit basée, d'une façon ou d'une autre, sur un corpus textuel qui relève d'une utilisation particulière de la langue, fait de la linguistique un outil transversal.

Mais nous nous tromperions également si nous ne contemplions la linguistique (en particulier, la linguistique française) que comme un mécanisme d'analyse et de transformation de textes et si nous envisagions son enseignement uniquement dès une perspective purement technique. Comme l'a fait très justement remarquer Julio Murillo dans sa présentation du premier numéro de la revue *Langue(s) & Parole* (UAB-CIPA) :

[...] l'analyse d'une langue, le français en l'occurrence, et *a fortiori* son enseignement-apprentissage, va bien au-delà de l'acte didactique ou de l'analyse linguistique *stricto sensu*. Il s'ensuit que la fonction même et le rôle d'un Département universitaire de français et d'un organisme comme le Centre International de Phonétique Appliquée ne se circonscrit pas à enseigner et analyser les langues et la parole comme s'il s'agis-

sait de maîtriser un nouvel instrument qui permet à un citoyen du XXI^e siècle d'élargir ses propres relations et de communiquer avec des personnes qui parlent une autre langue que la sienne, mais également, et peut-être surtout, de définir, de préciser et de transmettre des valeurs.

[...] Au cours des dernières décennies, en particulier comme réaction à des conceptions totalitaires, dogmatiques et unitaristes de l'individu et de la société, il n'est pas exceptionnel qu'une lecture biaisée et réductrice des principes de l'humanisme, du libre-arbitre et des fondements des droits et libertés ait parfois débouché sur une sorte de relativisme généralisé sans points de repère, et qui s'avère impuissant pour s'opposer au fanatisme et à l'intolérance.

L'analyse et la diffusion des langues, des concepts qu'elles expriment et véhiculent, acquièrent dès lors leur pleine dimension sociétale et constituent des actions appelées à jouer un rôle capital dans la formation du citoyen. Par le truchement des recherches sur la parole (aux plans phonique, lexico-sémantique, morphosyntaxique ou textuel) et par l'enseignement-apprentissage des langues et des cultures qu'elles expriment et véhiculent, c'est la « formation des esprits » qui est en jeu, qui est l'enjeu, et dont la portée ne peut être sous-estimée.

(2015 : 9—11)

À notre avis, il faut d'autant plus tenir compte de ces propos que des déficits dans l'enseignement des humanités peuvent entraîner une fâcheuse tendance à des approches basées sur un *nemo ante me* qui n'aurait plus rien de cartésien, mais qui relèverait plutôt d'une ignorance devenue militante. En face de ces dérives, la réponse est de conserver, développer et diffuser des savoirs et des savoir-faire ancrés dans la meilleure tradition européenne, tout en gardant à l'esprit que la bonne façon de préserver une tradition consiste à la débarrasser du superflu pour en garder l'essentiel. Tel a été, nous semble-t-il, le défi relevé avec succès par Gaston Gross et sa méthodologie d'analyse linguistique.

Références citées

- Blanco, X. (2015). Pragmatèmes français du XIV^e siècle dans les *Manières de langage*. In P. Mogorrón & F. Navarro (Éds), *Fraseología, didáctica y traducción* (p. 3—66). Frankfurt a.M., Peter Lang.
- Blanco, X. (2018). La traduction des verbes supports de l'ancien français. *Le Français moderne*, 86(1), 3—54.
- Blanco, X. (2020). Remarques sur la variation diachronique des collocations. *Cahiers de Lexicologie*, 116, 71—94.
- Blanco, X. (sous presse). Le sang, le feu et la rose. La couleur rouge comme *tertium comparationis* en français médiéval. In G. Gross, F. Neveu & M. Fasciolo, (Éds), *Décrire une langue : objets et méthodes*. Paris, Classiques Garnier.

- Blanco, X., & Mejri, S. (2018). *Les pragmatèmes*. Paris, Classiques Garnier.
- Dostie, G. (2019). Paramètres pour définir et classer les phrases préfabriquées : « La vengeance est un plat qui se mange froid. Bon appétit ! ». *Cahiers de Lexicologie*, 114, 27—61.
- García Pérez, R. (2005). ¿Desde cuándo se cometen delitos? Relaciones entre léxico y sintaxis en la evolución histórica de la lengua del Derecho penal. In L. Santos Río et al. (Eds), *Palabras, norma, discurso. En memoria de Fernando Lázaro Carreter* (p. 509—519). Salamanca, Universidad de Salamanca.
- Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Le Pesant, D., & Mathieu-Colas, M. (1998). Introduction aux classes d'objets. *Langages*, 131, 6—33.
- Mel'čuk, I. (2020). Clichés and pragmatemes. *Neophilologica*, 32, 9—20.
- Mel'čuk, I., & Polguère, A. (sous presse). Les fonctions lexicales dernier cri. In S. Marengo (Éd.), *La Théorie Sens-Texte et ses applications. Lexicologie, lexicographie, terminologie, didactique des langues*. Paris, L'Harmattan.
- Murillo, J. (2015). Présentation. *Langue(s) & Parole*, 1, 9—14.
- Pustejovsky, J. (2016). *The Generative Lexicon*. Cambridge (Massachusetts), MIT Press.
- Rolland-Perrin, M. (2010). Blonde comme l'or. La chevelure féminine au Moyen Âge. *Senefiance*, 57. Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence.

Sources primaires

1797. *Théâtre de P. Corneille avec les commentaires de Voltaire* (T. 7 et T. 8). Paris, Boscange, Masson et Besson.
- Clari, R. de (2004). *La conquête de Constantinople*. J. Dufournet (Éd.). Paris, Honoré Champion.
- Harf-Lancner, L. (Éd.). (1994). *Le Roman d'Alexandre*. Paris, Librairie Générale Française, Le livre de poche, coll. « Lettres gothiques ».
- Henry, A. (Éd.). (1982). *Adenet le Roi. Berte as grans piés*. Genève, Droz.
- Joly, A. (Éd.). (1870—71). *Le Roman de Troie ou les métamorphoses d'Homère et de l'épopée gréco-latine au Moyen Âge* (T. 2). Paris, Franck.
- Laurent, F., Le Saux, F., & Bragantini-Maillard, N. (Éds). (2019). *Vie de sainte Marguerite. Conception Nostre Dame. Vie de Saint Nicolas*. Paris, Honoré Champion.
- Lepage, Y. G., & Ollier, M.-L. (Éds). (2002). *Le Val des amants infidèles* (Vol. IV : *Lancelot du Lac*). Paris, Librairie Générale Française, Le livre de poche, coll. « Lettres gothiques ».
- Martin, J.-P. (Éd.). (2014). *Beuve de Hamptone*. Paris, Honoré Champion.
- Méla, Ch., & Blons-Pierre, C. (Éds). (1997). *Chrétien de Troyes, Perceval ou le Conte du Graal*. Paris, Librairie générale française.
- Potvin, Ch. (Éd.). (1866—71). *Perceval le Gallois ou le Conte du Graal* (T. 6). Mons, Dequesne-Masquillier.

- Roach, W., & Ivy, R. H. (Eds.). (1949—50). *The Continuations of the Old French "Perceval" of Chrétien de Troyes* (Vol. 2: *The First Continuation*). Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Thiry, Cl. (Éd.). (1991). *Villon. Poésies complètes*. Paris, Librairie Générale Française, Le livre de poche, coll. « Lettres gothiques ».
- Villehardouin, G. de (1972). *La conquête de Constantinople* (2 vols). E. Faral (Éd.). Paris, Les Belles Lettres.
- Weiss, J. (Éd.). (2008). *Boeve de Haumtone and Gui de Warewic*. Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies.
- Wienbeck, E., & Rasch, P. (Éds). (1903). *Aliscans*. Halle a. S., Niemeyer.


Bases textuelles et dictionnaires

- AND : *The Anglo-Norman Dictionary*, AND2 Online edition. <https://anglo-norman.net/> (consulté le 10.06.2021).
- BFM : *Base de Français Médiéval*. Lyon : ENS de Lyon, Laboratoire IHRIM, 2019. <http://bfm.ens-lyon.fr/> (consulté le 15.06.2021).
- DMF : *Dictionnaire du Moyen Français (1330—1500)*, ATILF — CNRS & Université de Lorraine <http://www.atilf.fr/dmf> (consulté le 16.06.2021).
- FRANTEXT : *Frantext*, ATILF — CNRS & Université de Lorraine. <https://www.frantext.fr> (consulté le 16.06.2021).
- GD : *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, par Frédérick Godefroy (1881). <http://micmap.org/dicfro/search/dictionnaire-godefroy> (consulté le 15.06.2021).



Peter Blumenthal

Université de Cologne
Allemagne

 <https://orcid.org/0000-0002-4196-3677>

Les mots et les savoirs : complexité

Words and knowledge: complexity

Abstract

The contribution addresses a topic discussed since the 17th century by philosophers, logicians and lexicographers: to what extent does the semantic complexity of certain words convey knowledge of the extralinguistic world? What influence does this knowledge have on the coherence of a text? Conversely, another type of complexity must be taken into account as well, the one starting from things: what linguistic devices are adopted to express this complexity in an efficient way? The relationship between the complexity types and knowledge has been investigated by different strands of research in the humanities and is becoming a focus of multidisciplinary research.

Keywords

Knowledge, complexity, coherence, definition

1. Perspectives pluridisciplinaires de la linguistique

Dans les recherches d'une discipline, l'histoire, avec laquelle les sciences du langage ont longtemps fait cause commune, apparaissent, depuis le début de ce siècle, de nouveaux centres d'intérêt qui ne devraient pas laisser les linguistes indifférents. Nous pensons plus particulièrement à « l'histoire des savoirs », actuellement en train d'accroître son influence sur les programmes d'enseignement et de recherche universitaires¹. Certains aspects de cette problématique sont bien

¹ Cf. S. Van Damme : « L'histoire des savoirs a 20 ans » dans *Le Monde* 8/7/2020.

connus des linguistes², parfois même depuis des décennies, comme la genèse des langues de spécialité ou l'histoire des concepts scientifiques. Or, un projet de la dimension des *Lieux de savoir* (dirigé par Christian Jacob), qui « constitue une réflexion sur la manière dont les savoirs s'élaborent, prennent forme et se transmettent »³, demande au linguiste d'autres compétences encore. La tâche fondamentale serait sans aucun doute l'engagement dans une collaboration interdisciplinaire intensifiée, à laquelle la linguistique pourrait contribuer par une conception cognitive de l'histoire de la langue. Nous en parlons au conditionnel, dans l'impossibilité actuelle où nous sommes de dessiner avec netteté les contours d'une telle coopération entre une nouvelle branche de l'histoire (générale) et une diachronie linguistique modernisée. En attendant, nous nous pencherons sur quelques aspects d'un problème central, la complexité⁴ dans la sphère du savoir, dont on peut prévoir, sans être devin, qu'il jouera un rôle important dans une future collaboration interdisciplinaire. Thème à mille facettes, soulevant des questions redoutables, et qu'il faut fortement spécifier pour pouvoir en discuter dans le cadre de la présente contribution. Dans notre approche du problème, dont la seule ambition sera la distinction de quelques cas de figures, nous avons choisi de mettre l'accent sur deux thèmes particuliers qui concernent la langue transportant le savoir :

1. Comment décrire et classer la complexité sémantique contenue dans les unités lexicales, et surtout les noms, principaux porteurs du savoir véhiculé par la phrase ?
2. Quelles sont les stratégies linguistiques, et avant tout les unités lexicales dont dispose un auteur pour exprimer de manière compréhensible des phénomènes extralinguistiques complexes ? Problème traité par la rhétorique classique dans les chapitres sur la *perspicuitas*.

Dans les deux cas, l'unité linguistique qui constitue le cadre au déploiement de la complexité est le texte. Après ces quelques observations sur une linguistique de l'avenir, un rapide retour en arrière s'impose — sur un penseur mort en 1716, G. W. Leibniz, à qui nous devons, sinon la découverte de la problématique, du moins des réflexions lucides et profondes, rédigées dans un français dont la lecture, plus de trois siècles après, reste une jouissance.

² Cf. les travaux du Centre de Recherches sur l'analyse et la théorie des savoirs de l'Université de Lille III.

³ « Lieux de savoir », *Wikipédia*. https://fr.wikipedia.org/wiki/Lieux_de_savoir (consulté le 05.07.2021).

⁴ Pour l'histoire de ce concept, cf. E. Morin, 2005 : 46—51.

2. Ce qu'apportent les mots selon Leibniz

Dans son livre *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Leibniz esquisse une théorie sémantique dans laquelle la discussion (il s'agit en effet d'un dialogue fictif) de ce que l'on pourrait appeler de nos jours « apport cognitif des mots » joue un rôle de premier plan, et cela autour de notions comme « mémoire », « attention », « composition » et « connaissance ». Le philosophe y soulève des problèmes qui, parfois sous une autre forme, restent d'actualité. Tout d'abord, par sa vision du « signe », qui peut *représenter*⁵ une ou plusieurs « idées », rapportées à « un ordre naturel ». Ensuite par l'hypothèse qu'un tel assemblage d'idées conditionne le passage à un niveau plus global de connaissance, celle-ci n'étant « autre chose que la perception de la liaison et convenance ou de l'opposition ou disconvenance qui se trouve entre deux de nos idées » (1990 : 281). Ces combinaisons d'idées reposent sur des relations (1990 : 176), facteurs d'une complexité qui a « quelque chose de volontaire », car il faut un esprit « actif » pour la créer (1990 : 204). Les idées simples, en revanche, sont en général données telles quelles à l'esprit « passif ». Reste le problème, fondamental pour toute forme d'épistémologie, du rapport entre connaissance et vérité. Leibniz le ramène au « rapport entre les objets et les idées » (1990 : 312). « Cela ne dépend point des langues », affirme-t-il, mais d'une sorte d'intervention divine (1990 : 313).

Ses réflexions sur les rapports entre idées combinées et mots complexes amènent Leibniz à quelques considérations contrastives. Il relève, p. ex., que la fusion de diverses idées dans *ostracisme* (chez les Grecs) et *proscription* (parmi les Romains) rendent ces mots difficilement traduisibles (1990 : 167) :

Il est toujours vrai que, les mœurs et les usages d'une nation faisant des combinaisons qui lui sont familières, cela fait que chaque langue a des termes particuliers [...].

Il existe ainsi des mots-témoins des spécificités d'une civilisation (comme *triomphe* chez les Romains (1990 : 235))⁶. Même l'absence de certains mots nous renseigne sur des particularités culturelles ; exemple : à côté de parricide, il n'y a pas de mot en français pour l'idée de tuer un vieillard (1990 : 167). Du lien systémique et souvent lexicalisé entre idées il faut distinguer, selon Leibniz le lien associatif, qui se développe à partir de l'expérience individuelle et accidentelle du locuteur⁷.

⁵ Terme important chez Leibniz. En faisant du signe (appartenant à la langue) le représentant de l'idée (entité mentale), Leibniz ne s'expose pas aux débats que suscite, spécialement dans la psycholinguistique contemporaine, le rapport entre concept et signification ; cf. le chapitre « Concepts and word meanings : do we need to draw a line? », dans G. Vigliocco, D. P. Vinson, 2007 : 196.

⁶ Veine habilement exploitée par F. Predazzi, V. Vannuccini, ci-dessous 8.

⁷ Exemple (1990 : 207) : « On ne pense pas à un homme qu'on hait sans penser au mal qu'il nous a fait [...] ».

3. Aspects de la complexité

Cette analyse des idées et de leurs combinaisons, dont le principe nous servira dans un premier temps⁸ de fil conducteur, va de pair, chez Leibniz, avec une réflexion sur l'instrument privilégié de ce genre d'étude qu'est la définition, appliquée p. ex. aux noms d'affect (Livre II, chap. XX). Vu la subtilité de ses observations, notre angle d'attaque, centré sur les définitions et visant les rapports entre lexique et savoirs, risquera de paraître peu prometteur ; nous partirons de l'observation, quelque peu banale, que les définitions des mots, et surtout celles des noms, données par les dictionnaires se distinguent fortement par leur longueur. À titre d'exemple, voici deux définitions de noms choisis au hasard dans le *Petit Robert* (désormais PR). Un chapeau est une « Coiffure de forme le plus souvent rigide (opposé à *bonnet*, *coiffe*) » (PR, **chapeau I**). La définition du nom désignant le genre prochain (*coiffure*) n'apporte guère plus de détails : « Ce qui sert à couvrir la tête ou à l'orner » (PR, **coiffure 1**). En revanche, la définition — aux allures encyclopédiques — d'*oiseau* est presque 5 fois plus longue que celle de *coiffure* :

- (1) Animal appartenant à la classe des vertébrés tétrapodes à sang chaud, au corps recouvert de plumes, dont les membres antérieurs sont des ailes, les membres postérieurs des pattes, dont la tête est munie d'un bec corné dépourvu de dents, et qui est en général adapté au vol.

(PR, **oiseau I.1**.)

Certes, *oiseau* et *coiffure* appartiennent à des domaines trop différents pour se prêter à des comparaisons sémantiques, mais les profondes différences entre les définitions dictionnairiques donnent à réfléchir. Même des mots sémantiquement plus proches se distinguent souvent par le degré de complexité de leurs définitions, par exemple les deux mots d'affect *haine* et *jalousie*. Ainsi, la haine peut n'impliquer que deux êtres ; cf. PR, **haine** :

- (2) Sentiment violent qui pousse à vouloir du mal à qqn et à se réjouir du mal qui lui arrive,

alors que le sens le plus courant de *jalousie* met en jeu trois personnes ; cf. PR, **jalousie I.3** :

- (3) Sentiment douloureux que font naître, chez la personne qui l'éprouve, les exigences d'un amour inquiet, le désir de possession exclusive de la personne aimée, la crainte, le soupçon ou la certitude de son infidélité.

⁸ Pour des raisons de lisibilité, nous présenterons d'autres types d'approches plus bas dans les paragraphes concernés.

D'autres noms d'affect ne présupposent que la présence d'une seule personne (cf. *tristesse, joie, ennui*). Mais pour déterminer la complexité inhérente au sémantisme d'un mot, il faut tenir compte non seulement des personnages mis en scène, mais aussi des circonstances (causes, conséquences, situations antérieures, etc.) qui confèrent leurs rôles aux personnages et auxquelles renvoie le mot, explicitement ou non. Si, par exemple, la haine désigne un affect « qui pousse à vouloir du mal » (v. ci-dessus), il convient de retenir, à côté des actants, le rôle causal de l'affect. Le sémantisme de *jalousie* comporte également un facteur « causal » (au sens large), exprimé par *que font naître*, mais en l'occurrence, le sentiment (jalousie) n'est pas cause, mais résultat.

Dans le cas des noms d'affect, nous proposons de retenir, en tant qu'éléments de la complexité sémantique, le nombre des « actants » et des « circonstants » (selon la terminologie et le modèle syntaxique de L. Tesnière (1969)). Toutes choses étant égales d'ailleurs, nous considérons que la complexité de la définition, donc du sémantisme du mot en question, croît proportionnellement avec le nombre des actants et circonstants.

À la fin de ce paragraphe, force est de reconnaître (à titre de « prolepse » ou d'« anticipation », aux termes de la rhétorique) que certaines questions restent ouvertes, concernant :

- la comparabilité des définitions, qui varient souvent d'un dictionnaire à l'autre ;
- l'aptitude des définitions à représenter le sémantisme du mot⁹ ;
- des contradictions inhérentes au modèle de Tesnière, dont les critères pour la distinction d'actants et de circonstants ne convainquent pas toujours¹⁰.

Face à ces problèmes, force est d'admettre qu'en l'occurrence, la perspective d'explorer des approches possibles l'emporte sur des scrupules de détail.

Mentionnons dès maintenant pour mémoire une question discutée plus bas (11.1) à propos du modèle syntaxique. En plus de ce que Tesnière appelle, dans l'analyse de la phrase, les « actants » et les « circonstants », on peut identifier, dans les définitions, une troisième source de complexité, à savoir les éléments de classification ou de distinction. Lorsque le mot à définir représente une substance (« oiseau » dans l'exemple ci-dessus), la classification se fait en général par le biais d'adjectifs épithètes (ex. : *tétrapodes*), de relatives restrictives ou de compléments déterminatifs (à *sang chaud*) ; en cas d'accumulation de telles constructions, le linguiste s'interrogera sur la limite entre les distinctions structurellement indispensables et les indications relevant d'une vision plutôt descriptive ou prototypique (cf. « en général adapté au vol ») du mot.

⁹ Comme l'explique Rey-Debove (1971 : 195), la définition « est une explicitation naturelle dont la valeur, c'est-à-dire l'utilité réelle, est cautionnée par le lecteur moyen (non linguiste). Or le lecteur moyen n'a aucun besoin d'une description sémantique totale qui soit juste et précise. »

¹⁰ Cf. la discussion dans G. Gross, 2012 : 11, 51–54.

4. Complexité, connexité et cohérence textuelle

Comme nous venons de le voir dans le sillage de Leibniz, la complexité du mot a une dimension cognitive, car la connaissance du mot équivaut, pour le locuteur moyen, à la capacité de saisir un segment de la réalité. Mais la complexité implique aussi une pertinence textuelle, puisque les éléments du sémantisme d'un mot ont de fortes chances de rencontrer des corrélats dans le contexte de ce mot. Il paraît, en effet, peu probable qu'un récit contenant le mot *jalousie* — pour reprendre l'exemple ci-dessus — ne fasse pas mention des actants présumés par ce nom, sans forcément les identifier. Le linguiste peut analyser ce phénomène sous divers aspects : selon le point de vue choisi, il s'agit d'anaphores, d'isotopies, de schèmes sémantiques, de *frames*, etc. Nous préférons parler de « connexité », en étendant toutefois ce concept psycholinguistique (en anglais *connectivity*) à la dimension textuelle. Nous retiendrons ce terme en raison de son emploi dans les études de psychologie associative (plus bas, 8.). Selon Traxler (2012 : 87), « *connectivity* reflects how many words are associated with a specific target word and how many connections are shared between that set of words. » Nous considérons, avec Traxler (2012 : 87), que le type de connexité (*low vs high connectivity*) fait partie des caractéristiques du mot. Dans la tradition lexicographique française, les dictionnaires analogiques peuvent passer pour les plus vieilles sources d'information sur la connexité. Grâce aux méthodes stylistiques appliquées aux corpus, nous disposons aujourd'hui d'outils plus fiables pour saisir sous forme de « profil combinatoire » la connexité des mots, que nous considérons comme corrélée à la complexité.

5. Aux sources de la complexité

D'après notre hypothèse, la connexité des mots favorise en principe la cohérence du texte — toutefois, sans en constituer une condition nécessaire (cf. F. Neveu, 2011, **connexité**). Pour mieux comprendre l'enchaînement qui va de la complexité sémantique au texte, en passant par la connexité, il importe d'étudier les détails de la complexité, condition première, et de s'interroger sur ses composantes, en particulier sur l'aspect relationnel : quelles relations existe-t-il entre les arguments et les circonstants contenus dans les définitions données par les bons dictionnaires ? Le PR électronique met à disposition des programmes permettant une réponse empiriquement fondée. Pour bien préparer le travail, il est utile de lire d'abord quelques centaines de définitions choisies au hasard dans ce même dictionnaire. C'est ainsi que l'on peut se faire une idée approximative des types de

relations et des mots qui les articulent dans la tradition du dictionnaire consulté. Ainsi, la définition de *antisismique* (« Conçu pour résister aux séismes ») comporte, du moins implicitement, deux arguments¹¹ et une relation finale exprimée par *pour*, comme d'autres mots avec le même préfixe. Ensuite, à l'aide du menu du PR (ou celui du TLFi), on fait rechercher toutes les définitions contenant le mot voulu. Les relations à l'intérieur des définitions s'avèrent, sans grande surprise, surtout temporelles et/ou causales (au sens large). Voici quelques indications de fréquences de mots figurant dans les définitions :

motivé : 12 ; *afin* : 161 ; *raison* : 177 ; *dû à* : 191 ; *suite* : 327 ; *cause* : 375 ; *avant* : 534 ; *après* : 707.

Les emplois de la préposition *pour*, très fréquents (4754x) et souvent finaux, nécessiteraient une explication au cas par cas pour déterminer leurs valeurs relationnelles exactes.

Certaines locutions avec *suite* se font remarquer par la fusion qu'elles opèrent entre les catégories de l'espace, du temps et de la cause, ensemble que le lexico-graphe a du mal à disséquer ; cf. la citation suivante (PR, **suite B.2.**) :

À LA SUITE DE (dans l'**espace**) : en suivant derrière, en se faisant suivre par-derrière. [...] — Derrière, en considérant un ordre donné. [...] — (Dans le **temps**) Après, en suivant. [...] — Spécialt. (l'événement suivant sa **cause**) À cause de, en raison de. Il « s'était fait prêtre, à trente-deux ans, à la suite d'un chagrin d'amour ».

Un autre type de fusion dans la définition ne porte pas sur les relations, mais sur les entités (en fonction d'actants ou de circonstants, v. plus bas) ; que l'on observe la définition suivante de *dépit* dans le PR :

(4) Chagrin mêlé de colère, dû à une déception personnelle, un froissement d'amour-propre.

On peut concevoir ce « mélange », facteur de complexité, comme un cas de simultanéité. Grâce au menu du PR, on retrouve facilement d'autres noms d'affect définis comme un mélange, à savoir *amertume*, *confusion*, *crainte* et *trouble*.

Ce genre d'analyse, appliquée aux mots complexes d'un texte, renseigne sur les relations et les autres mots qui se présentent avec une certaine probabilité dans le contexte, alors que la recherche statistique dans l'ensemble des définitions d'un dictionnaire fait apparaître les principales composantes de la complexité sémantique.

¹¹ On pourrait penser à *construction* et *séisme*.

6. Étude de cas

Pour illustrer le mouvement de structuration allant d'un mot au texte entier, nous avons choisi un article de journal où le mot complexe (*dépit*) figure dans le titre. L'article thématise et développe ce concept dans les phrases successives, en reprenant ses différents aspects (renvoi aux noms d'affect et à une circonstance causale). Le choix initial de *dépit* conduit donc à la sélection de quelques contenus impliqués par ce mot. Voici l'exemple à discuter :

(5) *Par **dépit**, la lycéenne balafre sa rivale*

*Elle était amoureuse. Et sa meilleure copine de classe lui a « piqué » son petit copain. La jeune fille de 18 ans, scolarisée dans un lycée rennais, **n'a pas supporté l'affront**. Elle a boudé son amie pendant une dizaine de jours. Puis sa **colère** est montée crescendo. Mardi dernier, la jeune femme arrive au lycée, armée [...].*

(Ouest-France, 2008)

Ce fait divers présente, directement ou de façon paraphrastique, la totalité des traits sémantiques mentionnés par le PR dans la définition de *dépit* (v. ci-dessus (4)) ; ainsi, « froissement d'amour-propre » correspond à *affront*, « chagrin » à *n'a pas supporté*, alors que « colère » se trouve tel quel dans le texte. L'idée de *dépit* suscite ici l'image d'une « tranche de vie »¹², qui se voit arrondie par un état que l'on pourrait qualifier de pré-initial (« elle était amoureuse ») et par une action finale résultant de la colère : l'attaque de la rivale. Voilà une belle illustration d'un possible rapport entre complexité du mot et cohérence du texte.

7. Complexité et locutions

Il convient de distinguer de la complexité sémantique du mot (exemple : *dépit*) celle des locutions idiomatiques, qui constituent des unités polylexicales plus ou moins figées. Elles sont complexes dans la mesure où elles impliquent ou évoquent une pluralité de relations, ce qui leur permet souvent de contribuer à la cohésion du texte. Prenons pour exemple¹³ l'expression *couper l'herbe sous*

¹² « Une **tranche de vie**, ou slice of life est, dans le langage courant, une petite séquence de la vie d'un être caractérisée par un événement particulier, anecdotique ou capital », *Wikipédia*. https://fr.wikipedia.org/wiki/Tranche_de_vie (consulté le 20.06.2021).

¹³ Cf. P. Blumenthal, S. Mejri, 2019 : 299.

le pied à qqn, que le *Petit Robert* (sous **herbe**) paraphrase par ‘frustrer qqn d’un avantage en le devançant, en le supplantant’. Cette locution évoque, en guise de schème, une suite d’étapes comprenant une case départ (antagonisme entre au moins deux personnes) et une action habile (phase centrale) de l’une des personnes, qui finit par s’imposer au détriment de l’autre. La complexité des états des choses peut correspondre à une succession d’événements relatés (et d’autant de relations), dont elle représente un condensé – rhétoriquement utile au début d’un récit, à l’un de ses tournants ou à la fin en tant que rétrospective, donc aux positions stratégiques du texte. L’effet de cet emploi d’une locution peut se déployer en trois phases : a) réception de la locution par l’auditeur ; b) émergence chez l’auditeur d’une attente schématique, conforme au sens de la locution ; c) concrétisation, dans le texte, de l’information spécifique et actualisée. Le locuteur fait passer l’attention de l’auditeur et la « thématization »¹⁴ d’un niveau abstrait, celui de la locution sémantiquement complexe, au niveau concret et compositionnel du message proprement dit.

L’avantage communicatif du recours à une locution réside sans doute dans l’orientation holiste donnée au passage entier qui apparaît comme la réalisation particulière d’une situation globale standard, connue de l’auditeur. La locution permet de subsumer l’information spécifique et rhématique sous une schématisation en général connue.

8. Complexité et mots composés

Le caractère complexe et le sens de la majorité des mots composés, interprétables conformément au principe de la compositionnalité¹⁵, se révèlent immédiatement et en dehors d’un système de règles spécifiques. Ainsi, des unités lexicales comme porte-clés (‘anneau pour porter des clés’), femme de ménage ou essuie-glace sont interprétées comme des condensations nominales de phrases ou de syntagmes, dont elles conservent pour l’essentiel le sens. Or, les exceptions ne manquent pas ; sage-femme, par exemple, n’est pas l’abrégé de *femme qui est sage*. Pour que l’unité complexe soit reconnue en tant que telle par la communauté linguistique et, le cas échéant, lexicalisée, il faut l’accord, au moins tacite, de la part du souverain qu’est l’usage ; celui-ci peut statuer qu’une nouvelle combinaison ne s’assimile pas à une création *ad hoc*, mais à la représentation d’un phénomène réel et assez typique pour mériter une dénomination spéciale. Toutefois, il faut admettre qu’il émerge parfois, dans l’espace public, des formations (volontai-

¹⁴ Cf. A. Greimas, J. Courtés (1979) sous **Thématisation**.

¹⁵ Le sens d’une expression résulte du sens de ses composants. Cf. F. Neveu (2011), **compositionnalité**.

rement ?) curieuses dont on ne voit ni typicité ni même réalité, et dont les promoteurs ne se comportent pas forcément en protagonistes de l'usage. Description qui vaut, selon nous, pour l'expression *islamo-gauchisme* qui a défrayé la chronique fin 2020/début 2021. D'autres compositions encore s'écartent du principe d'une interprétabilité immédiate par les aléas de leur évolution historique ou rhétorique (p. ex. couvre-feu).

Sur plusieurs des points mentionnés ci-dessus, ces mots ne se comportent pas de la même manière en allemand et en français¹⁶. Car d'une part, le locuteur allemand se sent plus libre de composer, par goût personnel, les mots comme bon lui semble — pratique courante tolérée par l'usage, pourvu que le phénomène désigné ainsi apparaisse comme « typique » (Eichinger, 2000 : 45). L'auteur cité paraphrase *typique* par *saillant* et *évident* (2000 : 120). Nous aurions tendance à préciser *typique* par des antonymes comme *accidentel*, *isolé* ou *unique*. Pour reprendre un exemple souvent discuté : une *Putzfrau* (littéralement 'femme qui nettoie' ; donc 'femme de ménage') n'est appelée ainsi que quand elle pratique cette activité professionnellement et durablement¹⁷.

D'autre part, on rencontre en allemand des compositions dans lesquels les relations entre les mots ne se réduisent pas aux structures syntaxiques de base (actanciennes, circonstanciennes), comme cela se produit p. ex. pour *porte-clés* ou *Putzfrau*. En effet, le sens total d'un mot composé en allemand peut aller largement au-delà de ce que signifierait normalement la somme sémantique des deux ou trois mots reliés à l'aide de relations syntaxiques. Dans le cas d'un tel ensemble sémantique, « la connaissance du tout et de ses lois ne saurait être déduite de la connaissance séparée des parties qu'on y rencontre » (A. Lalande, 1972 : 373). La plupart du temps, l'on croit pouvoir se contenter, pour expliquer le phénomène sémantique en question, d'un renvoi générique à la *Gestaltpsychologie* — à laquelle on risque de trop demander en matière de langue. En réalité, le sens de ces mots composés résulte d'une interaction sémantique intense de leurs composantes, productrice de ce que nous appellerons « plus-value sémantique »¹⁸. Cette interaction fait largement appel à des connaissances encyclopédiques spécifiques et rend le mot apte à exprimer des états de choses d'une grande complexité. Celle-ci, en combinaison avec la typicité de noms composés discutée plus haut, peut rapprocher certains de ces mots du statut des noms propres. La spécificité de l'apport encyclopédique se nourrit en général de la référence implicite à des situations réelles arrivées dans le passé.

Toutes ces qualités indiquées (typicité, statut intermédiaire entre noms communs et noms propres, apport encyclopédique) font que quelques-uns de ces mots

¹⁶ Pour le français, G. Gross, 2012 : 219—232.

¹⁷ En d'autres termes, non moins vagues, les noms en question contiennent des traits qui renvoient à leur caractère essentiel et à une valeur aspectuelle. Pour une vision contrastive de la composition en allemand et français, cf. Cassin, 2004 : 229 (J.-P. Dubost est l'auteur de l'excellent article).

¹⁸ Supplément sémantique qui va au-delà de la somme sémantique de mots combinés.

composés à plus-value se prêtent excellemment à des emplois visant à évoquer des phénomènes spécifiques de l'histoire d'un pays ou d'une civilisation. À cet égard, le français ne dispose pas des mêmes facilités que l'allemand. Pour s'en convaincre, on peut se contenter d'un exemple parlant : un certain mouvement réformateur qui s'est constitué à la fin du XIX^e siècle s'appelle *Jungtürken* en allemand, et non pas *Junge Türken*, qui référerait simplement à la jeunesse turque tout en étant privé de la plus-value apportée par le composé. En revanche, le français ne saurait signaler cette valeur que par l'orthographe (majuscule et tiret) : les *Jeunes-Turcs*.

Vu les qualités des mots composés en allemand, il n'est pas étonnant que dans leur livre sur l'âme allemande, deux journalistes italiennes accréditées à Berlin aient choisi un mot composé allemand comme titre de chaque chapitre, en essayant de le traduire tant bien que mal en italien. Dans la traduction française (F. Predazzi, V. Vannuccini), la table des matières se présente pour l'essentiel comme suit :

- (6) La vision du monde (*Weltanschauung*)
 - Marcher quand l'autre marche (*Mitläufer*)
 - Le souilleur de nid (*Nestbeschmutzer*)
 - Le repos du soir (*Feierabend*)
 - Le penseur latéral (*Querdenker*)
 - Celui qui veut toujours avoir raison (*Rechthaber*)
 - Se réjouir des malheurs d'autrui (*Schadenfreude*)
 - Femmes de quotas (*Quotenfrauen*)
 - La solitude à deux (*Zweisamkeit*)
 - Le chemin de randonnée (*Wanderweg*)
 - La maîtrise du passé (*Vergangenheitsbewältigung*)
 - L'amitié virile (*Männerfreundschaft*)
 - L'union d'intérêt (*Zweckgemeinschaft*)
 - Le non-mot (*Unwort*)
 - L'esprit des temps (*Zeitgeist*)

Ces composés n'appartenant pas tous à la même catégorie, nous procéderons pour l'analyse à la sélection de quelques items particulièrement instructifs. Signalons préalablement une difficulté d'ordre sociolinguistique : le type d'emploi et l'interprétation de certains de ces mots dépendent largement de l'arrière-plan socioculturel et de l'âge des locuteurs et sont, par conséquent, susceptibles de variation et – dans la bouche de la même personne – de fluctuation. Cette caractéristique ressort rapidement de la moindre enquête que l'on peut mener autour de soi. En simplifiant, on peut dire que les variétés du sémantisme s'étalent entre deux bornes : celle (= A) d'une compréhension compositionnelle incluant l'idée de typicité et celle (= B) d'une prise en compte globale des connaissances ency-

clopédiques, conduisant à une forte connexité. Entre A et B, il faut imaginer une échelle de spécification croissante du sémantisme, qui intègre de plus en plus d'informations spatio-temporelles et personnelles. Ainsi, la (très improbable) interprétation A de *Männerfreundschaft* ne contiendrait que le renvoi à une amitié entre personnes de sexe masculin, sans autre implication, ce qui laisserait le lecteur sur sa faim. À l'opposé, le sémantisme selon B se signale par une grande richesse d'informations supplémentaires (de statut sensiblement différent), dont les suivantes :

- Qualité rhétorique (emphatique, hyperbolique) de *Männer* ('de vrais hommes') ;
- Valeur associative ou connotative (« amitié entre patriarches faite de peu de discours et d'une estime réciproque », F. Predazzi, V. Vannuccini, 2007 : 123) ;
- Éléments de la mémoire historique collective des Allemands : les *Männerfreundschaften* du chancelier Kohl avec Gorbatchev et Mitterrand, qui ont changé le cours des choses en Europe ;
- La conscience métalinguistique que le mot et le phénomène ne sont plus de notre temps.

De nos jours, ce mot, devenu rare, peut certes servir à caractériser un type de relations un peu démodé entre les puissants de ce monde, mais il constitue surtout le point de départ d'une chaîne d'associations encadrée par des connaissances historiques et jalonnée par certaines images restées célèbres. Ce constat va à la rencontre de notre hypothèse que certains composés sont aptes à stocker des connaissances et, partant, porteurs de complexité.

Les deux auteures (2007 : 124) semblent considérer qu'il n'existe pas de pendant féminin direct à *Männerfreundschaft* ; or, la riche documentation dans google.fr montre le contraire, du moins pour l'époque actuelle : le mot *Frauenfreundschaft* ('amitié entre femmes') se porte très bien, entre autres dans la presse féminine, qui thématise volontiers la question de la « sincérité » et des confidences entre amies. On voit donc que la comparaison du sémantisme des mots composés *Männerfreundschaft* et *Frauenfreundschaft*, appartenant toutes deux au pôle B¹⁹, renseigne pertinemment sur les représentations largement asymétriques du masculin et du féminin dans l'imaginaire d'une communauté linguistique. Heureusement qu'il existe les *Ferienfreundschaften* (amitiés faites pendant les vacances) pour réconcilier tout le monde..., mais incidemment peut-être aussi pour consoler les *Quotenfrauen*, les femmes auxquelles l'on reproche de n'avoir obtenu leur poste que grâce à un règlement parfois compliqué et contesté juridiquement sur les quotas. Aux antipodes des *Quotenfrauen* se trouvent, dans l'estime populaire, les fameuses *Trümmerfrauen* (souvent traduit par *femmes des ruines* ; littéralement *femmes des décombres*), glorifiées par de très nombreux

¹⁹ En revanche, les panneaux affichant *FRAUENPARKPLATZ* (réservé aux femmes), nombreux surtout dans les grands parkings des supermarchés allemands, contiennent un sémantisme de type A. Pour quand le *Männerparkplatz* ?

monuments. Comme l'explique l'article de *Wikipédia*²⁰, ce terme désigne « les femmes qui, après la Seconde Guerre mondiale, aidèrent à débarrasser les villes des ruines des bâtiments qui avaient été bombardés ». Ces femmes, dont le rôle, l'existence et le cadre spatio-temporel se trouvent nettement circonscrits par des données d'ordre historique, ont acquis un statut mythique dans la mémoire collective allemande. On peut se demander si la référence du mot, par sa notoriété et ses nombreuses représentations sous forme de monuments, ne s'impose pas comme primordiale, aux dépens de sa signification. Dans ce cas, à l'instar de *Männerfreundschaft*, il s'approcherait du statut d'un nom propre. Or, en l'absence de critères sûrs et reconnus, cette hypothèse nécessite confirmation. Cela vaut aussi pour *Vergangenheitsbewältigung*, autre mot-clé de l'après-guerre (et au-delà). La plupart du temps, ce terme ne signifie pas ce qu'il dit littéralement et ce qui correspondrait à un hypothétique sens A ('maîtrise du passé'), mais réfère très spécifiquement à une réflexion sur le passé nazi de l'Allemagne, et en particulier sur l'Holocauste. Predazzi et Vannuccini (2007 : 112) soulignent que cette notion « fut omniprésente dans les programmes scolaires, à la page littéraire des journaux, dans les débats télévisés de la radio nationale ». Cette description donne une idée de la complexité des connaissances liées à ce mot, dont on ne saurait surestimer l'impact sur la civilisation allemande d'après-guerre. Elle confirme par là un riche potentiel de spécification, transformable en plus-value sémantique, qui caractérise de nombreux mots composés en allemand.

Il est apparu que les composés, allemands ou français, se distinguent toujours de la formulation syntaxiquement explicite par une plus-value au moins minimale. En allemand, le volume de cette plus-value peut varier fortement d'un mot à l'autre, partiellement en fonction du type de composition. Pour certains mots composés, la plus-value consiste en un enrichissement important des connaissances ou des tranches de l'imaginaire collectif qu'ils représentent. Ainsi deviennent-ils des réservoirs d'informations à usage multiple : ils semblent prédestinés à stocker et conserver un savoir complexe, servent de charnière entre connaissances linguistiques et encyclopédiques et peuvent contribuer à la cohérence du texte (M. Kauffer, 2016).

En résumé, certains mots composés traités ci-dessus se caractérisent par

- une complexité sémantique à géométrie variable ; les interlocuteurs peuvent s'accommoder, par exemple, d'un sens relativement superficiel et général de *Männerfreundschaft*, ou bien, au contraire, mettre à profit les trésors de connaissances que véhicule ce mot ;
- un impact fortement différencié sur la cohérence du texte, en fonction des composantes sémantiques du mot actualisées.

²⁰ Sous *Femmes des ruines*, https://fr.wikipedia.org/wiki/Femmes_des_ruines (consulté le 12.06.2021). Predazzi et Vannuccini ne traitent pas ce mot.

La dimension qui encadre la modulation de la complexité de ces composés est celle d'un axe que l'on peut imaginer vertical, allant du général (en haut) à la spécification (en bas).

9. Complexité et abstraction

En 6., nous avons mentionné l'une des fonctions des locutions qui peuvent faciliter pour le lecteur la compréhension d'un texte exposant une situation complexe. Dans ce paragraphe, nous allons aborder une autre stratégie textuelle visant, elle aussi, à maîtriser la complexité extralinguistique, et cela par le jeu de différents degrés d'abstraction : l'auteur résume plusieurs données et circonstances ambiantes en un seul mot, forcément abstrait (comme *situation*, *problème*, *crise* ou *question*), qui se trouve opposé au nom du protagoniste ou, plus généralement, d'une personne appelée à réagir. Pour désigner cette confrontation, il existe un nombre réduit de tournures qui ont connu un essor quantitatif très important dans la presse du XX^e siècle, comme *face à*, *en face de*, *faire face à*. Ainsi les aspects multiples et enchevêtrés d'un certain état des choses sont-ils ramenés, souvent par une forte simplification, à une opposition binaire, articulée de façon succincte (type : *face à cette situation*, *le président a décidé...* ; cf. P. Blumenthal, 2018). Par leur capacité à couvrir une vaste thématique tout en restant succinctes, ces formules se prêtent parfaitement à divers emplois dans les titres des articles de journaux ; voici un exemple du journal *Le Monde* (21/5/2021) :

(7) *Les partis de gauche divergent sur la ligne à adopter face au malaise des forces de l'ordre* (titre, p. 13),

variation du gros titre de la première page qui commence par *Face au malaise policier*. Ce qui se cache derrière *malaise*, terme général et en l'occurrence un peu vague, est longuement analysé aux pages 12/13 et figure de nouveau dans l'éditorial de la page 32. Le recours à l'abstraction, représentée ici par *malaise*, est certainement l'une des méthodes les plus traditionnelles pour rendre accessible un texte qui renvoie à une réalité complexe. Devant cette tâche, la presse écrite a développé au XX^e siècle des stratégies apparemment efficaces, comportant entre autres l'emploi de nouvelles locutions prépositionnelles et la mise au point d'un microsystème de noms utiles (autour de *situation*) qui ont probablement permis d'améliorer la lisibilité des articles.

10. Sémantique et théories de la connaissance

Dans l'introduction (plus haut, 1.), nous avons prudemment évoqué la perspective de recherches pluridisciplinaires à propos du thème des savoirs. Le moment est venu d'apporter quelques éclaircissements, non moins prudents. Au cours de cette contribution, nous avons débattu d'une qualité des mots sémantiquement complexes : leurs capacités cognitives comme lieux de stockages et de transmissions des connaissances. Cette propriété, fortement mise en relief par Leibniz, soulève tant de problèmes épistémologiques et sémantiques que nous sommes amené à opérer un choix : nous allons nous limiter au cadre thématique de ce qui est couramment appelé « théories de la connaissance » (L. Soler, 2019 : 31). Selon Besnier, cette branche de la philosophie cherche à « évaluer la part qui revient au sujet et à l'objet dans la constitution d'un savoir » (2016 : 25) ; *connaissance* désigne ici la connaissance ordinaire, non pas celle scientifique, objet de l'épistémologie au sens restreint (U. Eco, 1997 : 52—59 ; M. Blay, 2003 : 178 ; B. Cassin, 2004 : 361—365 ; L. Soler, 2019 : 32).

Les hypothèses actuelles dans ce domaine remontent en général au mathématicien et philosophe B. Russell (1912), que nous citerons d'après la traduction française par F. Rivenc (1989). Russell distingue d'abord deux types de connaissances :

1. connaissance des vérités ou connaissance propositionnelle (« savoir que telle chose est le cas ») ;
2. connaissance des choses sur la base d'une « expérience directe ».

Alors que l'anglais utilise *to know* dans les deux cas, d'autres langues différencient, comme le fait remarquer Russell (1989 : 66) : « Cette distinction est proche de l'usage habituel des mots *savoir* et *connaître* pour le français, *wissen* et *kennen* en allemand. » Mais à côté de l'expérience directe (« acquaintance »), il existe une autre forme de connaissance de l'objet, celle « par description », c.-à-d. par l'attribution d'une caractéristique à un objet auquel nous faisons référence. Ainsi, l'objet Bismarck peut se décrire, entre autres, par la qualité « le premier Chancelier de l'Empire allemand » (B. Russell, 1989 : 78). De ces quelques concepts utilisés dans la théorie de la connaissance, nous reviendrons à la linguistique proprement dite, pour examiner d'éventuelles affinités entre les problématiques des deux disciplines, et en particulier entre des types de connaissances et des types de significations. Comme on vient de le voir, les emplois des verbes savoir et connaître servent souvent de critère dans les argumentations d'ordre « épistémologique » (au sens large). Or, cet emploi, très variable au cours des époques de la langue, ne vient se stabiliser en français de France qu'au siècle dernier (cf. P. Blumenthal, 1999). Pour s'assurer de la fiabilité de ce critère, il convient donc de définir les propriétés des deux verbes sur lesquelles reposent les différences d'ordre épistémologique. Russell (1989 : 80 ; cf. A. Lalande, 1972 :

172) signale lui-même un phénomène à cet égard pertinent : la connaissance (au sens ordinaire du mot) est susceptible de degrés : « il y a Bismarck pour ceux qui le connaissent ; Bismarck pour ceux qui ne le connaissent qu'à travers des données historiques ; [...] Dans cette série les objets sont de plus en plus éloignés de toute expérience de particuliers. » En effet, il en va de la connaissance (presque) comme de l'amour : on peut *connaître*, *connaître un peu*, [*connaître *beaucoup* ; mais *connaître assez/totalement*], [*connaître *à la folie*], *connaître pas du tout*. D'où ce parallèle établi par Michelet (cité par le *Petit Robert*, *connaître*) : « *On s'aime à mesure qu'on se connaît mieux* ». En revanche, *savoir* — du moins dans les constructions à la 1^{re} personne du présent du type *je sais que* — ne se prête pas, en principe²¹, à la graduation (cf. **je sais peu que*, **je ne sais pas que*). Du point de vue de la théorie de la connaissance, les rôles des deux verbes discutés ici paraissent donc très différents. Dans le cas de *savoir que*, « la part qui revient au sujet » (cf. ci-dessus Besnier) peut se limiter à l'acceptation de la présupposition contenue dans la complétive introduite par *que*, alors que *connaître* subordonne la constitution du savoir à l'activité du sujet de connaissance.

Dans le sillage de Russell et de quelques épistémologues modernes, nous sommes donc parvenus à une vue différenciée des connaissances selon laquelle on distingue ce que certains dénomment *knowledge that* et *knowledge of* (U. Eco, 1997 : 53). Nous nous interrogerons désormais sur l'éventuelle existence de pendants lexicaux à ces deux types de connaissances, dont l'un correspondrait aux « jugements » (*savoir que*, *knowledge that*), l'autre aux propriétés d'un objet (*connaître X*, *knowledge of*).

11. Types de noms — types de connaissances ?

L'étude de quelques noms nous a montré plus haut (3. – 6.) que la complexité des unités lexicales génère des connaissances pouvant contribuer à la cohérence du texte. Le même constat vaut pour une partie des unités polylexicales, p. ex. les locutions verbales idiomatiques (ci-dessus, 7.). Le paragraphe 10. tente un premier aperçu de ce qui pourrait constituer l'intersection entre observations sémantiques et réflexions présentées dans le cadre des « théories de la connaissance ». C'est sur le chemin d'une telle approche que nous allons poursuivre notre recherche, en espérant qu'une convergence des deux disciplines apporte un profit pour l'une et l'autre. Leur comparabilité tient partiellement au rôle joué par l'opposition entre le concept de proposition et celui d'objet.

²¹ Pour une présentation plus nuancée de cette question, cf. P. Blumenthal, 1999.

11.1. Noms « extravertis » représentant des « tranches de vie »

Nous avons vu ci-dessus (3.) que le nom *jalousie*, hautement complexe d'après sa définition, peut se concevoir comme le nœud central, élément inducteur d'une petite histoire, que l'on racontera de diverses manières, par exemple comme une succession de propositions, où les notions importantes de la définition trouveraient leurs rôles sémantiques comme « actants » ou « circonstants ». Réflexion qui nous ramène au texte classique de Tesnière (1969 : 102), qui remarque à propos du centre structural de la phrase :

Le nœud verbal [...] exprime tout un **petit drame**. Comme un drame en effet, il comporte obligatoirement un **procès**, et le plus souvent des **acteurs** et des **circonstances**.

Toutefois, nos observations sur *jalousie* (ce mot n'étant pas « verbal ») ne se situent pas au « plan structural » (= syntaxique) de Tesnière, mais au « plan sémantique », qui est

le domaine propre de la pensée, abstraction faite de toute expression linguistique. Il ne relève pas de la grammaire [...], mais seulement de la psychologie et de la logique²².

(L. Tesnière, 1969 : 40)

Dans l'esprit de Tesnière, on peut considérer *jalousie* comme un mot susceptible de mobiliser un ensemble de représentations qui réfèrent à un « drame ». Nous proposons d'appeler mots « extravertis » (dans un sens pour ainsi dire étymologique) les unités lexicales que leurs définitions dictionnairiques présentent comme aptes à évoquer une « tranche de vie » (ci-dessus 5.), en l'occurrence une forte interaction dans un ensemble exprimé par des propositions. Cela nous ramène aux « connaissances propositionnelles » (ci-dessus 10.)

11.2. Noms « introvertis », définis comme ensembles de propriétés

Les dictionnaires définissent d'autres mots non pas sous l'angle de l'implication de leurs référents dans un ensemble actionnel, mais du point de vue de leurs relations qualitatives, spatiales, méronymiques, temporelles, etc. ; dans ces cas, les définitions commencent, certes, par l'indication du genre prochain, mais insistent ensuite sur les éléments du contenu, et non pas sur l'aspect « dramatique » ou interactionnel. C'est le cas des mots suivants, définis par le *Petit Robert* :

²² Cette dernière remarque rapproche, par ailleurs, le « plan sémantique » tesnérien du projet de Russell.

(8) azote

Corps simple, appelé autrefois nitrogène (symb. N ; n° at. 7 ; m. at. 14,008), gaz incolore, inodore, chimiquement peu actif, qui entre dans la composition de l'atmosphère (4/5) et des tissus vivants, animaux et végétaux (protéines).

Dans cette définition d'un nom d'objet, relativement complexe, prévaut grammaticalement la fonction de détermination, représentée par des adjectifs et une relative. L'aspect dynamique n'apparaît qu'en dehors de la définition proprement dite à propos des composés comme *cycle de l'azote*, qui désigne un procès.

La détermination, qui sert à distinguer et à caractériser (mais pas, comme la prédication, à mettre en scène un « drame »), peut se faire complexe de deux manières : soit par voie additive comme dans (8), soit par enchâssement de plusieurs niveaux de déterminations comme dans l'exemple suivant :

(9) asymptote

Une droite est asymptote à une courbe au voisinage de x_0 (ou de l'infini) si l'écart entre la droite et la courbe tend vers 0 quand la variable tend vers x_0 (ou l'infini)²³.

La définition présente la première condition (*si...*) comme dépendante d'une seconde circonstance (*quand...*). La définition du *Petit Robert* maintient le principe de l'enchâssement, mais en modifiant les circonstants (*telle que...* consécutif, *lorsque...* temporel) :

(10) asymptote

Droite telle que la distance d'un point d'une courbe à cette droite tend vers zéro lorsque le point s'éloigne sur la courbe à l'infini.

Rien n'empêche de combiner les deux types de complexité discutés dans ce paragraphe, ce qui rend le calcul du degré de complexité d'une définition d'autant plus difficile. Dans tous les cas de figures, le référent du mot à définir se présente comme l'objet d'une connaissance progressive, conformément aux idées de Russell (ci-dessus 10.). Cela dit, une réflexion poussée sur les affinités entre types de définitions, d'une part, et domaines du vocabulaire à définir (vie affective, mathématiques, droit, etc.), d'autre part, nous paraît hautement souhaitable.

²³ A. Deledicq (2003). *Mathématiques lycée*. Turin, Éditions de la Cité.

12. Conclusion

Le mot de la fin peut être bref. Nous avons observé deux chaînes causales déclenchées par des types de « complexité » (sémantique ou extralinguistique) :

- celle qui passe du mot sémantiquement complexe à la connexité et à la cohérence du texte ;
- celle induite par une réalité extralinguistique complexe dont l'expression est facilitée et rendue rhétoriquement efficace par divers moyens (recours aux locutions, à l'abstraction, etc.).

La notion de complexité réfère à un domaine de recherche vers lequel convergent sémantique, histoire des savoirs et théories de la connaissance.

Références citées

- Besnier, J.-M. (2016). *Les théories de la connaissance*. Paris, Presses universitaires de France.
- Blay, M. (Éd.). (2003). *Grand dictionnaire de la philosophie*. Paris, Larousse.
- Blumenthal, P. (1999). Verbes de connaissance. *Verbum*, 21, 7—24.
- Blumenthal, P. (2014). Caractéristiques et effets de la complexité sémantique de noms d'affect. In P. Blumenthal, I. Novakova & D. Siepmann (Éds), *Les émotions dans le discours* (p. 175—186). Frankfurt, Peter Lang.
- Blumenthal, P. (2018). Locutions prépositionnelles « phénoménologiques ». In C. Vaguer-Févette (Éd.), *Quand les formes prennent sens : grammaire, prépositions, constructions, système* (p. 195—204). Limoges, Lambert-Lucas.
- Blumenthal, P., & Mejri, S. (2019). Redewendungen in der deutschen und französischen Pressesprache: Entwicklungen, Leistungen, Unterschiede. In M. Kauffer & Y. Keromnes (Éds.), *Theorie und Empirie in der Phraseologie* (p. 295—313). Tübingen, Stauffenburg.
- Cassin, B. (Éd.). (2004). *Vocabulaire européen des philosophies*. Paris, Seuil/Le Robert.
- Eco, U. (1997). *Kant e l'ornitorinco*. Milano, Bompiani.
- Eichinger, L. (2000). *Deutsche Wortbildung. Eine Einführung*. Tübingen, Gunter Narr.
- Gallèpe, T. (Éd.). (2016). *Discours, texte et langue — La fabrique des formes du sens*. Bern [e.a.], Peter Lang.
- Greimas, A., & Courtés, J. (1979). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris, Hachette.
- Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Kauffer, M. (2016). Les mots composés allemands à l'interface du lexique et du texte. In A. Lalande (1972), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (p. 103—114). Paris, Presses universitaires de France.

- Lalande, A. (1972). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris, Presses universitaires de France. Paris, Flammarion.
- Morin, E. (2005). *Introduction à la pensée complexe*. Paris, Seuil.
- Neveu, F. (2011). *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris, Armand Colin.
- Predazzi, F., & Vannuccini, V. (2007). *Petit voyage dans l'âme allemande*. Paris, Grasset.
- Rey-Debove, J. (1971). *Étude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains*. The Hague, Mouton.
- Robert, P., Rey-Debove, J., & Rey, A. (Éds). (1993). *Le Nouveau Petit Robert*. Paris, Le Robert. (PR)
- Russell, B. (1989). *Problèmes de philosophie*. Paris, Payot.
- Soler, L. (2019). *Introduction à l'épistémologie*. Paris, Ellipses.
- Tesnière, L. (1969). *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck.
- Trésor de la langue française informatisé*. Édition électronique. ATILF — CNRS. <https://www.atilf.fr> (TLFi)
- Vigliocco, G., & Vinson, D. P. (2007). Semantic representation. In M. G. Gaskell (Ed.), *The Oxford Handbook of Psycholinguistics* (p. 195—215). Oxford, Oxford University Press.



Jean-Pierre Desclés

Professeur émérite, Sorbonne Université, Paris
France

 <https://orcid.org/0000-0002-4505-1325>

La linguistique peut-elle sortir de son état pré-galiléen ?

How can linguistics get out of its pre-Galilean state?

Abstract

The future of linguistics implies a better definition of concepts, especially in the semantic analysis. The notion of operator plays an important role in several areas of linguistics, for instance categorical grammars and representations of the meanings of grammatical categories. The general topology makes it possible to mathematize the grammatical concepts (time, aspects, modalities, enunciative operations) by means of operators. Curry's Combinatorial Logic is an adequate formalism for composing and transforming operators at different levels of analysis that connect the semiotic expressions of languages (the observables) with their semantico-cognitive interpretations. The article refers to many studies that develop the points discussed.

Key words

Operators; Categorical grammars; Tenses, aspects and modalities; Mathematization of linguistic concepts; Types of Church; Combinatorial logic

Introduction

Lors d'une réunion consacrée aux sciences humaines, un éminent chimiste les a qualifiées de « danseuses », ce qui impliquait, selon lui, que des ressources financières réduites devaient leur être attribuées puisqu'elles ne suivaient pas les méthodes des sciences « dures ». Les sciences humaines sont-elles condamnées à n'être que les parents « pauvres » des sciences, avec de faibles financements et une pauvreté de concepts flous et pas toujours bien définis ?

Le rôle de « science pilote » décerné, à l'époque structuraliste, à la linguistique ne lui est plus actuellement reconnu, d'autant plus qu'elle a du mal à trouver

sa place au sein des « sciences du langage », étant tiraillée entre la sociologie de la communication, les neurosciences cognitives, le traitement automatique avec des applications de l'Intelligence Artificielle (par apprentissage sur des corpus importants), et les demandes des humanités numériques. Pour G. Lazard (1999, 2006 : 30—33), la linguistique est une « proto-science », encore dans un état pré-galiléen, en plein accord avec l'épistémologue G. Granger (1994 : 259) :

Le projet de connaître l'homme scientifiquement [...] occupe aujourd'hui un si grand nombre de personnes que l'on est à bon droit déconcerté par la maigreur des résultats atteints. [...] L'état présent de ces « sciences » peut être comparé encore à celui des sciences de la nature aux temps pré-galiléens.

Il faut rappeler que Galilée, l'un des grands fondateurs de la physique moderne, a introduit le « principe de la relativité » dans son étude du mouvement, dont l'observation dépend des référentiels des observateurs ; il a cherché à mathématiser la notion de « vitesse instantanée » d'un mobile en chute libre, ce qui a conduit Leibnitz et Newton à concevoir les bases d'un calcul infinitésimal. C'est la mathématisation des concepts qui a fait naître une physique rationnelle, détachée de la métaphysique d'Aristote¹. E. Cassirer (1972 : 73) en tire la conclusion : « Il semble qu'on ne puisse parvenir à concevoir et à organiser de façon véritablement systématique le langage que si l'on se fonde sur la systématique propre des Mathématiques et que l'on emprunte ses critères. »

1. La linguistique doit préciser ses concepts

Si la linguistique a pour objet le langage appréhendé à travers la diversité des langues, comme le soutient A. Culioli, à la suite d'E. Benveniste (1966), elle se doit d'identifier et de décrire les propriétés de l'activité de langage que les langues expriment par des systèmes sémiotiques (langues parlées, langues écrites, langues signées...). Son domaine empirique est constitué de discours, de textes, d'énoncés observés (et observables) dans diverses langues ; il s'agit de représenter leurs interprétations et d'en dégager les invariants spécifiques au langage humain qui se distingue ainsi des systèmes de communication des espèces animales (grands singes, abeilles, par exemple) ou de la communication avec un robot. Dans son travail quotidien, le linguiste fait usage de concepts descriptifs, interprétatifs et théoriques, intégrés dans divers systèmes de représentations métalinguistiques, d'où les questions : Ces concepts sont-ils adéquats à l'objectif poursuivi ? Com-

¹ Kourganoff (1961 : 11—13) ; Merleau-Ponty (1975 : 64).

ment sont-ils organisés dans des systèmes cohérents, économiques (conformes au rasoir d'Occam) et reliés explicitement aux observables linguistiques ?

Les nombreuses approches (structuralistes, générativistes, fonctionnalistes, formalistes, cognitivistes...) de la linguistique conduisent G. Lazard (2006 : 19) à constater :

Cette dispersion est le sort des proto-sciences. À cela s'ajoute souvent un certain manque de rigueur dans la définition des concepts utilisés. Beaucoup de termes issus de la tradition grammaticale sont employés couramment dans des conditions telles qu'il convient presque toujours de se demander quel sens leur donnent les auteurs qui les emploient.

Prenons deux exemples de confusions. Dans l'aspectualité, l'opposition morphologique étiquetée par *Perfectif/Imperfectif* des grammaires des langues slaves (qui connaît aussi, remarquons-le, une distinction aspectuelle *Imperfectif primaire/Imperfectif secondaire*), est projetée directement dans l'analyse des langues romanes et assimilée à l'opposition *accompli/inaccompli*. « L'évidentialité », très discutée actuellement dans la typologie des langues, est définie par la notion vague et trop générale de « source de l'information », ce qui engendre des confusions et imprécisions lorsque les langues sont comparées ; de plus, la notion générale d'inférence, utilisée souvent dans ces analyses, confond le processus lui-même avec l'une de ses prémisses implicatives, sans non plus distinguer les différents schémas d'inférence (notamment déductif avec conséquent probable et adductif)².

2. Vers une approche galiléenne de la linguistique

En s'inspirant de l'approche galiléenne, la linguistique doit chercher à mathématiser ses concepts de façon à les doter d'une signification précise intégrée dans des systèmes métalinguistiques formalisés, éventuellement munis de procédures calculatoires. Les linguistes ont su organiser leurs descriptions à l'aide de structures mathématiques comme les stemmas de L. Tesnière (1959) et les arbres de dépendance de D. Hays (1964) et I. Mel'čuk (1988), ou des classes d'équivalence de syntagmes insérées dans des arborescences doublement orientées ; ils n'ont cependant pas réduit l'utilisation des mathématiques aux seules décompositions classificatoires des phrases. N. Chomsky³ a eu recours aux systèmes combinatoires de suites de symboles pour formaliser les règles de grammaires, devenues

² Voir Desclés et Guentchéva (2018).

³ Par exemple, Chomsky et Miller (1968) ; Gross et Lentin (1970) ; Pamiès (2018).

génératrices, aboutissant ainsi à reconnaître plusieurs classes de grammaires formelles qui ont permis de mieux caractériser la complexité syntaxique des langues.

À l'époque structuraliste, en s'inspirant des avancées de la phonologie, la sémantique décrivait un terme lexical (par exemple, *fauteuil*) par un vecteur pseudo-booléen de traits (+/- pied ; +/- bras ; +/- dossier...), ce qui aboutissait à comparer ce terme aux autres termes lexicaux (*siège, chaise, tabouret, canapé, pouf...*) d'une même famille d'objets ayant la même utilité quotidienne. Le sémanticien B. Pottier (2000, 2012) a évidemment dépassé ce stade purement classificatoire de la sémantique lexicale, il a proposé des schèmes analytiques et le schème du trimorphe qui entretiennent des analogies avec les schèmes de la théorie mathématique des catastrophes (ou des singularités topologiques de systèmes dynamiques) que R. Thom (1981) applique à la sémantique des langues⁴. Outre le lexique, la linguistique doit également représenter la signification des unités grammaticales (ou grammèmes), comme les articles, les opérations de détermination et de quantification, les temps grammaticaux et aspects, les variations épistémiques, pour ne citer que ces exemples.

La logique offre-t-elle des formalismes capables de représenter adéquatement la sémantique véhiculée par les langues ? Pour R. Montague (1974 : 222), « There is in my opinion no important theoretical difference between natural languages and the artificial languages of logicians; indeed, I consider it possible to comprehend the syntax and semantics of both kinds of languages with a single natural and mathematically precise theory. » Dans ce cas, la sémantique peut utiliser les outils formels de la logique moderne de Frege-Russell-Peano, enrichie par le λ -calcul de Church (1941) avec variables liées⁵. Sans discuter ici de l'adéquation de ces représentations logiques, on peut leur reprocher de ne pas être suffisamment reliées, par des calculs explicites, aux formes observables (énoncés, syntagmes, unités grammaticales et lexicales). Pour que la linguistique atteigne l'état d'une science galiléenne, elle doit expliciter les changements entre niveaux de représentation, depuis les organisations superficielles (résultats d'une analyse distributionnelle classificatoire) jusqu'aux représentations sémantiques globales des énoncés (et, plus généralement, des discours et des textes), en passant par des niveaux intermédiaires. Le modèle « sens-texte » d'I. Mel'čuk (1988) est un bon exemple d'une analyse polystratale avec sept niveaux d'analyses, où les arbres de dépendance des niveaux syntaxiques doivent être articulés avec des graphes acycliques du niveau sémantique.

⁴ Voir aussi Wildgen (1982).

⁵ Sur la notion complexe de variable, voir Desclés et al. (2016b : 23—122).

3. Le concept d'opérateur en linguistique

Le terme d'opérateur est utilisé dans divers domaines sans avoir reçu toutefois une définition qui distinguerait nettement l'opérateur de l'opération. La notion d'opérateur est plus générale que celle de fonction ensembliste et d'opération car l'opérateur peut s'appliquer à lui-même, être transformé ou composé indépendamment des domaines sur lesquels il agit⁶. Un opérateur est un processus opératoire qui, appliqué à un opérande, construit un résultat. En désignant l'opérateur par „f” et l'opérande par „a”, l'application de „f” à „a”, notée „f @ a”, construit le résultat, noté „f(a)”, d'où la relation $[f @ a \mid f(a)]$. En arithmétique, le signe „*” de multiplication désigne un opérateur qui s'applique d'abord à un premier opérande, par exemple, „2”, pour construire l'opérateur unaire „* @ 2” (« multiplier par 2 ») qui s'applique ensuite à un second opérande, par exemple „3”, pour construire le résultat „6”, d'où la relation $[(* @ 2) @ 3 \mid 6]$. La λ -abstraction „ $\lambda x.A(x)$ ” représente un opérateur qui est abstrait de l'expression „A(x)”, dans laquelle la variable „x” présente des occurrences libres⁷ ; appliquer „ $\lambda x.A(x)$ ” à l'opérande „a” revient à substituer „a” à toutes les occurrences de „x”, liées par l'abstracteur „ λx ” dans „A(x)”, d'où la relation $[(\lambda x.A(x)) @ a \mid A(a)]$. L'opérateur « prendre le carré de » est présenté par „ $\lambda x.x^2$ ” avec $[\lambda x.x^2 =_{\text{def}} \lambda x.x * x]$; cet opérateur de duplication de l'opérande „x” peut s'appliquer à des nombres (entiers naturels, nombres rationnels, nombres réels), des vecteurs, des fonctions, des tableaux matriciels...

Un système applicatif est un système d'opérateurs et d'opérands absolus (expressions qui ne fonctionnent jamais comme des opérateurs) dans lequel les opérateurs s'appliquent à des opérands pour construire des expressions applicatives qui, selon les contextes, fonctionnent soit comme de nouveaux opérateurs, soit comme des opérands d'autres opérateurs⁸. Une expression applicative est structurée sous la forme d'un arbre applicatif. Pour restreindre les applications d'opérateurs, on peut préciser comment seuls certains types d'opérateurs peuvent s'appliquer qu'à certains types d'opérands, constituant ainsi des systèmes applicatifs typés.

L'opérateur joue un rôle essentiel dans divers formalismes de présentation des Grammaires Catégorielles (Husserl, Leśniewski, Ajdukiewicz, Bar-Hillel, Curry, Bach, Lambek, Moortgat, Steedman, Biskri, Desclés, Montague, Morill...)⁹, que nous désignons désormais par GC. Dans ces approches, les langues sont analysées sous la forme de systèmes applicatifs typés où des types sont assignés à des unités linguistiques qui fonctionnent comme des opérateurs qui s'appliquent

⁶ Desclés (1981) ; Desclés et al. (2016b : 123—148).

⁷ Church (1941).

⁸ Desclés et al. (2016a : 13—40).

⁹ Pour les références bibliographiques des auteurs cités, voir Oehrle et al. (1988) ; Desclés (2018) ; pour une présentation des Grammaires Catégorielles, voir Desclés et al. (2016b : 305—355).

à des opérandes pour former des syntagmes et des phrases. La théorie des types de Church (1940) transcende les types fonctionnels dans les différentes présentations des GC où tous les types fonctionnels (représentant les catégories des unités linguistiques) sont engendrés récursivement à partir d'un ensemble fini de types (ou catégories) de base : « si „ α ” et „ β ” sont des types fonctionnels, alors „ $\underline{F}\alpha\beta$ ” est également un type fonctionnel » ; le type „ $\underline{F}\alpha\beta$ ” est commun à tous les opérateurs qui opèrent sur des opérandes de type „ α ” pour construire des résultats de type „ β ”. Ainsi, en syntaxe, si „N” et „S” sont des catégories de base (des noms et des phrases), „ \underline{FNS} ” est le type des verbes intransitifs, c'est-à-dire des opérateurs verbaux (*dort* ou *tombe*), qui, en s'appliquant à un opérande nominal (*Luc* ou *la pluie*), construisent directement des phrases (*Luc dort* ou *La pluie tombe*) ; „ $\underline{FN}(\underline{FNS})$ ” est le type des verbes transitifs qui construisent une phrase en deux étapes [(admire @ Marie) @ Luc] ; un adjectif (comme *belle*) est un opérateur de détermination, de type „ \underline{FNN} ”, appliqué à un opérande nominal (comme *femme*), il construit une unité nominale (*belle femme*)¹⁰. L'analyse syntaxique effectuée par une GC revient à vérifier « la bonne formation » de séquences de types assignés à des unités linguistiques et à construire, en même temps, les expressions applicatives, composées d'opérateurs appliqués à des opérandes, sous-jacentes aux présentations syntagmatiques des phrases. Les représentations applicatives construites par des GC permettent de comparer plus facilement les organisations syntaxiques des langues.

Dans les analyses syntaxiques de phrases complexes, avec notamment des coordinations, des anaphores, des syntagmes discontinus et des thématisations, les types fonctionnels des opérateurs linguistiques doivent être composés et parfois transformés¹¹. Ainsi, pour unifier l'analyse des syntagmes quantifiés et non quantifiés, représentés différemment par la logique moderne, R. Montague analyse un nom propre par un opérateur qui est alors interprété par la classe des propriétés attribuables à l'objet référentiel du nom propre ; le nom propre *Luc*, qui réfère à l'objet „Luc”, est représenté par „ $\lambda P.P(\text{Luc})$ ” qui s'applique au prédicat „ $\lambda x.\text{dort}(x)$ ” pour construire l'expression applicative propositionnelle „ $\text{dort}(\text{Luc})$ ”, c'est-à-dire : [$\lambda P.P(\text{Luc})$ @ ($\lambda x.\text{dort}(x)$)] – ($\lambda x.\text{dort}(x)$) (Luc) – $\text{dort}(\text{Luc})$]. Dans le cadre catégoriel du « Calcul de Lambek », c'est une règle, dite de « montée des types » (*type raising*), qui opère le changement de type du nom propre¹².

Les compositions et transformations d'opérateurs linguistiques, indispensables dans de nombreuses analyses syntaxiques et sémantiques effectuées par des GC ou d'autres systèmes analogues, sont directement formalisées dans le cadre de la

¹⁰ Pour tenir compte de l'ordre syntagmatique, les types des GC sont en général orientés vers la position de l'opérande ; le type „ \underline{FNS} ” est alors désigné par „ S/N ” et le type „ $\underline{FN}(\underline{FNS})$ ” par „ $(S/N)/N$ ”.

¹¹ Par exemple Biskri et Desclés (1997).

¹² Desclés et al. (2016b : 321—343).

Logique Combinatoire de Curry¹³ (désormais LC). Ce formalisme logique n'est pas un système abstrait de combinaisons de symboles, c'est une logique d'opérateurs quelconques, composables et transformables intrinsèquement par des opérateurs abstraits, appelés combinateurs, indépendamment des domaines sur lesquels les opérateurs composés et transformés agissent, et ainsi sans devoir faire appel à des variables liées, sources de nombreuses difficultés techniques. Selon son fondateur H. B. Curry, la LC est une *Urlogik*, une montée vers « l'opérateur pur »¹⁴. Un nombre très réduit de combinateurs élémentaires suffit à engendrer récursivement tous les combinateurs capables d'effectuer les différentes formes de composition et de transformation d'opérateurs. L'action opératoire d'un combinateur est définie par une règle d'introduction et d'élimination dans le style de la « déduction naturelle » de Gentzen. Ainsi, la règle de « montée des types » du « Calcul de Lambek » est formalisée par l'introduction d'un certain combinateur de transformation ; les diverses compositions d'opérateurs linguistiques sont également effectuées par des combinateurs de composition¹⁵.

S. K. Shaumyan est le premier linguiste à avoir utilisé la LC dans son modèle de la Grammaire Applicative Universelle (GAU)¹⁶. À partir des expressions applicatives sous-jacentes aux phrases et énoncés, effectuées par une GC, la Grammaire Applicative et Cognitive (GAC) et la GRammaire Applicative, Cognitive et Énonciative (GRACE)¹⁷ utilisent également la LC pour construire d'autres niveaux métalinguistiques de représentations, toujours formulées par des opérateurs et opérands, et ainsi relier, par des changements explicites de représentations les organisations syntagmatiques observables et leurs interprétations sémantiques¹⁸. Quant à la Grammaire d'opérateur de Z. Harris, elle utilise également plusieurs types d'opérateurs et d'opérands (en fait, des types de Church) et des compositions d'opérateurs que l'on peut formaliser à l'aide des combinateurs de la LC¹⁹. Ces différentes grammaires (catégorielles, applicatives et d'opérateurs) constituent un lieu d'étude des interactions pertinentes entre philosophie, logique, linguistique, mathématiques et informatique théorique.

La LC typée formalise les opérations formelles de substitution et permet de redéfinir la logique moderne sur des bases solides, sans utiliser des variables liées, notamment avec la « logique illative », dans laquelle les divers quantificateurs sont des opérateurs qui s'appliquent directement à des prédicats pour former des propositions ou des nouveaux prédicats ; elle permet également de prendre

¹³ Curry et Feys (1958) ; Hindley et Seldin (2008) ; Desclés et al. (2016a).

¹⁴ Par exemple Ladrière (1970 : 60—64).

¹⁵ Steedman (1988) ; Biskri et Desclés (1997) ; Desclés et al. (2016b : 343—355).

¹⁶ Shaumyan (1977, 1987). Le premier modèle de Grammaire Applicative, appliquée au russe avec les combinateurs de la LC, remonte à 1965.

¹⁷ Desclés (1990, 2011a) ; Desclés et al. (2016b).

¹⁸ Desclés et al. (2016b : 491—493 ; 499—504).

¹⁹ Harris (1971, 1976, 1982) ; Desclés (2016c).

en compte, à côté des opérations de prédication et de quantification, les opérations de détermination que la logique moderne, après Frege, a chassées de son domaine d'étude, en les ramenant à des prédications, contrairement aux langues qui expriment les opérations de détermination par des adjectifs, des relatives, des adverbes, des articles... La LC entreprend également des analyses logico-philosophiques de raisonnements exprimées dans une langue, par exemple celui de *l'Unum argumentum* d'Anselme de Canterbury²⁰ et s'interroge sur les conditions, légitimes ou non, d'auto-application d'un concept (par exemple, *un concept est un concept* exprime l'auto-application „est un concept (@ est un concept“), et sur certaines auto-applications liées à la négation, pouvant engendrer des expressions paradoxales (comme *l'auto-application de la non auto-applicativité*) analogues au paradoxe de Russell²¹.

Les types fonctionnels de Church précisent les distinctions entre « syncatégorèmes » (expressions incomplètes ou opérateurs) et « catégorèmes » (expressions complètes ou opérands absolus). Ils évitent les trop fréquentes confusions qui surgissent sur la prédication, la quantification et la détermination, dans les discussions entre logiciens et linguistes. Si les prépositions sont bien des opérateurs, elles ne sont pas pour autant des « prédicats prépositionnels » (comme on peut le lire dans certaines publications) ; les prépositions se composent avec des prédicats verbaux (comme *to go up* en anglais, ou *donner à* en français) ou constituant, éventuellement après un changement de type, des préverbes (comme *sur-venir* en français), ou encore, en se composant avec des expressions nominales, elles forment des opérateurs de détermination prédicative (*sort de la pièce* ou *venir dans la chambre*)²². La composition d'opérateurs linguistiques est indispensable dans l'étude des différentes réductions paraphrastiques (*Luc voit partir Marie* → *Luc voit que Marie part* / *Luc pense partir demain* → *Luc pense que Luc partira demain* / *Luc espère sortir sa fille demain* → *Luc espère que Luc sortira peut-être sa fille demain...*). Des transformations de prédicats interviennent dans une réduction comme *Luc s'admire dans la glace* → *Luc admire Luc dans la glace*, puisque le prédicat intransitif *s'admire* est dérivé du prédicat transitif *admire* ; dans la réduction *Les branches ont été cassées (par le vent)* → *Le vent a cassé les branches*, le prédicat passif intransitif *ont été cassées* est dérivé du prédicat actif transitif *a cassé*, le « complément d'agent » de la construction passive n'étant pas un actant nécessairement exprimé. Ces compositions entre opérateurs linguistiques, transformations de prédicats, construction de prédicats complexes sont effectuées à l'aide des combinateurs de la LC²³.

²⁰ Desclés et Guibert (2011 : 250—256) ; Desclés et al. (2016b : 533—556).

²¹ Desclés et al. (2016a : 175—200).

²² Desclés (2001, 2004) ; Desclés et Guentchéva (2012a).

²³ Desclés, Guentchéva et Shaumyan (1985, 1986) ; Desclés et al. (2006b : 357—418).

4. Mathématiser les opérateurs grammaticaux

L'activité de langage se manifeste par des traces qui expriment, entre autres, l'agentivité, des rôles casuels, des diathèses et des thématisations de certains actants...²⁴ Pour cela, il faut faire intervenir les opérateurs topologiques élémentaires « prendre l'extérieur/l'intérieur / la frontière/la fermeture d'un lieu ». Certaines prépositions (*de / dans / à / jusqu'à / vers...*), des préverbes (*sur-* dans *sur-voler*, *en-* dans *en-dormir*, *à-* dans *a-(p)porter*) et des lexèmes verbaux sont les traces linguistiques d'opérateurs topologiques opérant sur des lieux (spatiaux, temporels et cognitifs), comme dans *entrer dans une pièce / entrer dans la période estivale* (≈ aller vers l'intérieur d'un lieu) / *atteindre le périphérique de Paris / attendre la fin de l'année* (≈ aller jusqu'à la frontière d'un lieu) / *s'enfermer dans sa propriété durant toute la durée des vacances* (≈ rester à l'intérieur d'un lieu, y compris ses frontières) / *sortir du garage / quitter le printemps* (≈ aller vers l'extérieur d'un lieu)... Ces opérateurs topologiques se composent entre eux et peuvent ainsi exprimer des situations plus complexes (*retourner vers son lieu de naissance / éviter les encombrements du quartier / traverser un fleuve...*). Étant donnés les liens entre topologie et algèbre²⁵, les opérateurs topologiques se coulent facilement dans des représentations applicatives de la LC. Il est cependant nécessaire d'étendre la topologie par une quasi-topologie dans laquelle les lieux possèdent des frontières externes et internes, par exemple pour analyser les différentes phases de la traversée d'un lieu — (I) *Il n'a toujours pas atteint Rome* / (II) *Il n'est pas encore à Rome* / (III) *Il est déjà à Rome* / (IV) *Il est vraiment dans Rome* / (V) *Il est encore à Rome* / (VI) *Il n'est déjà plus à Rome* / (VII) *Il n'est plus à Rome*.

La description comparée des aspects (en particulier dans les études typologiques) est souvent confuse. Les distinctions aspectuelles sont souvent organisées à partir de l'opposition binaire „état/événement“ ; elles utilisent parfois, tout en les critiquant et en les aménageant selon les besoins et les exemples, les distinctions entre *state*, *activity*, *accomplishment* et *achievement* de Z. Vendler (1967), qui ne reposent pas sur des conceptualisations plus élémentaires. Souvent, il est fait référence au modèle temporel de H. Reichenbach (1947/1966 : 287—298) avec les relations de repérage temporel (simultanéité, antériorité, postériorité) entre des instants (des points) constitués par « le moment de la parole », « le moment de l'événement » et « un point de vue » temporel sur l'événement verbalisé. Si le modèle de Reichenbach arrive à organiser les oppositions entre les principales significations des temps grammaticaux de l'indicatif en anglais ou en français, il ne traite pas des significations aspectuelles que ces temps expriment pourtant et ne donne pas les outils conceptuels pour saisir adéquatement les oppositions

²⁴ Desclés (2006) ; Desclés et al. (2016b : 419—450).

²⁵ Il s'agit de l'algèbre de Kuratowski (1966 : 111—118) ; Barbut (1965).

aspectuelles « Perfectif/Imperfectif (primaire et secondaire) » des langues slaves (bulgare, polonais, russe...) et d'autres distinctions aspectuelles de langues non indo-européennes (par exemple, l'arabe et l'hébreu).

L'aspectualité invite à travailler avec des intervalles topologiques, avec des bornes ouvertes ou fermées, et pas uniquement avec des instants (ou points temporels). Notre conceptualisation de cette catégorie²⁶ s'appuie directement sur les concepts mathématiques de la topologie générale. La situation référentielle à laquelle renvoie un énoncé est actualisée, ou s'actualise, sur un intervalle temporel constitué d'instants successifs ; pour être énoncée, elle doit être aspectualisée sous la forme d'un état, d'un événement ou d'un processus. Ces trois aspects cognitifs de base sont représentés par des figures à deux dimensions où le temps est l'une des dimensions, les différents états d'une situation qui décrit un mouvement ou un changement, constituent l'autre dimension. Une situation aspectualisée sous la forme d'un état (*Actuellement, le ciel est bleu / La couverture du livre est déchirée*) est stable, elle reste la même à chaque instant de son actualisation sur un intervalle ouvert, ce qui signifie que les deux bornes ouvertes, à gauche et à droite, sont exclues de l'actualisation de l'état, car elles indiquent des changements qui font entrer dans l'état et en sortir. Cela ne signifie pas qu'un état soit non borné, comme on peut le lire parfois dans la littérature sur l'aspect, car un état est souvent enfermé dans une durée (*Entre 8 h et 10 h, ce matin, Luc était disponible dans son bureau*). Un événement (*Ce matin, en quelques minutes, le ciel est devenu noir*) exprime un changement, entre un état antérieur et un état ultérieur, qui n'est pas nécessairement ponctuel car compatible avec une durée ; il est actualisé sur un intervalle fermé, dont les bornes fermées, à gauche et à droite, indiquent un début et un terme d'actualisation, lequel n'est pas nécessairement un achèvement (*Luc a travaillé sur sa thèse pendant tout l'été* : l'événement est accompli / *Luc a écrit sa thèse en deux mois* : l'événement est non seulement accompli mais aussi achevé). Un processus (*Le ciel devient noir*) exprime un changement (ou un mouvement) en développement, c'est-à-dire qu'entre au moins deux instants de son actualisation, il y a un changement d'état qui affecte l'un des actants de la situation processuelle ; le processus s'actualise sur un intervalle temporel fermé à gauche (le début du processus) et ouvert à droite, ce qui signifie que le terme du changement n'appartient pas à l'actualisation du processus qui est ainsi inaccompli. Les trois aspects de base ne sont pas indépendants l'un de l'autre puisque, par exemple, l'événement fait passer d'un état antérieur à un état postérieur, tandis que le processus qui est accompli engendre un événement.

Les aspects de base sont formalisés par les opérateurs „ETAT_O“, „EVEN_F“, „PROC_J“ d'actualisation aspectuelle sur des intervalles topologiques qualitatifs (pas nécessairement munis d'une métrique) : sur un intervalle ouvert *O* pour un

²⁶ Voir des exemples dans Desclés (1980, 1997, 2005, 2016b : 497—531). L. Gosselin (2005) travaille avec des intervalles d'instants mais pas avec des intervalles topologiques, ce qui ne lui permet pas de représenter adéquatement les valeurs aspectuelles en particulier accompli/inaccompli.

état, sur un intervalle fermé F pour un événement et sur un intervalle semi-ouvert à droite J pour un processus. Une proposition, c'est-à-dire par une relation prédicative, qualifiée de lexis par A. Culioli et désignée par „ Λ “, réfère à une situation ; son aspectualisation sur l'intervalle I par l'opérateur générique „ASPI“ [$ASP_I = ETAT_O / EVEN_F / PROC_J$] construit l'expression applicative „ $ASP_I(\Lambda)$ “. Les trois opérateurs aspectuels de base et les repérages temporels permettent de définir les différentes significations aspectuelles : „accompli“ (une occurrence avec atteinte d'un terme) ; „achevé“ (atteinte d'un terme final, l'achevé étant un accompli mais pas toujours l'inverse) ; „suite discrète accomplie ou inaccomplie“ d'événements habituels, etc. Le concept mathématique de « coupure continue » a reçu, avec le mathématicien R. Dedekind, une définition opératoire précise qui appréhende la continuité, ce qui exclut tout « saut » (discret) et toute « lacune » (ou vide) entre deux intervalles successifs et contigus ; ce concept permet de mathématiser la signification de „l'état résultatif“ (*Ça y est, la boue a enfin séché / Les enfants ont bien déjeuné, ils peuvent maintenant aller jouer*), actualisé sur un intervalle ouvert, dont la borne ouverte à gauche est un instant identique à la borne fermée à droite de l'intervalle d'actualisation de l'événement antérieur contigu qui lui a donné naissance (*La boue s'est asséchée / Les enfants ont déjeuné en une heure*). Un „état résultant“ (*Luc a écrit sa lettre au procureur*) est l'état d'une propriété acquise par un agent à la suite de l'occurrence d'un événement qui le concerne. Selon les contextes, le Passé Composé français renvoie à un événement (*Luc a obtenu son bac puis il est parti aussitôt en Espagne*) ou à un état résultant (*Luc a obtenu son bac, il peut donc maintenant s'inscrire à l'université*) ; d'autres langues (par exemple le grec ancien ou le bulgare utilisent deux formes différentes, un Aoriste ou un Parfait, pour ces deux valeurs sémantiques.

En tenant compte de l'aspectualité inhérente à la signification du prédicat lexical et aux affectations plus ou moins complètes d'un actant de la relation prédicative, formalisée également par des opérateurs d'actualisation, qui se composent avec les opérateurs aspectuels (état, événement ou processus) portant globalement sur la relation prédicative, différentes significations aspectuelles sont représentées, en particulier les oppositions aspectuelles entre atéliques et téliques (*Luc a dessiné tout l'après midi / Luc a dessiné un plan d'appartement / Luc a dessiné le plan de son appartement...*). Les compositions entre les différents opérateurs aspectuels et les relations temporelles sont effectuées par des combinateurs et représentées par des expressions applicatives accompagnées de représentations figurales localisées dans divers référentiels temporels²⁷.

²⁷ Desclés et Guentchéva (2011, 2012b, 2015) ; Desclés (1980, 2016b).

5. Mathématisation des différentes opérations d'énonciation

La théorie des opérations énonciatives (TOE)²⁸ analyse l'énoncé comme le résultat d'une prise en charge d'une proposition (ou lexis) par un énonciateur ; elle s'inscrit dans la continuité des travaux de Ch. Bally (1932/1965) et d'E. Benveniste (1966, 1974) sur l'énonciation. Une des principales opérations de prise en charge est l'actualisation aspectuelle et temporelle de la situation à laquelle réfère l'énoncé dans un référentiel. D'autres prises en charge viennent se composer avec les précédentes, en particulier la prise en charge d'une simple déclaration, d'une assertion ou de la négation de la proposition énoncée ; d'une appréciation de l'énonciateur ; d'un jugement épistémique relatif à la nécessité, la possibilité, la probabilité ou l'improbabilité, l'impossibilité ; des interactions entre énonciateurs et co-énonciateurs²⁹. Ces différentes prises en charge sont des opérateurs qui se composent en constituant l'opérateur complexe d'un *modus* qui s'applique au *dictum* (proposition ou lexis), en donnant ainsi une forme opératoire à la décomposition de « la phrase » (en fait l'énoncé) en *modus* et *dictum* de Ch. Bally³⁰. La théorie de l'énonciation implique qu'une place explicite soit donnée à l'énonciateur qui, par son énonciation, construit, en interaction avec son co-énonciateur, un référentiel énonciatif où peuvent être localisées les actualisations des situations verbalisées. L'énonciateur, tout comme son co-énonciateur, ne sont pas des « sujets psychologiques ou parlants » ; ce sont des paramètres nécessaires à la représentation des rôles dialogiques, ils sont instanciables, lorsque des informations pragmatiques contextuelles sont accessibles, par des locuteurs et interlocuteurs localisés dans le monde externe. La connaissance des locuteurs et interlocuteurs contribue à la construction du « sens » des énoncés échangés dans un discours ou un texte. La description métalinguistique des significations des personnes (*je/tu // il*), des déictiques temporels (*aujourd'hui, actuellement / hier, il y a quelques minutes // un jour*) et spatio-temporels (*ici / là et là-bas // ailleurs*) introduit divers repérages (par identification, différenciation ou rupture) par rapport à l'énonciateur „EGO” et son co-énonciateur „TU” ; ainsi, le signe *il*, qualifié de « nonpersonne » par Benveniste, renvoie à « l'absent » du dialogue entre EGO et TU ; le déictique *ici* désigne un lieu déterminé uniquement par rapport à EGO et se différencie d'un lieu commun à EGO et à TU, tandis que *ailleurs* désigne un lieu localisé de façon indéterminée dans l'extériorité des lieux communs à EGO et TU³¹.

La description métalinguistique de l'énonciation introduit nécessairement l'opérateur „ENUNC₀”, résultat de la composition de l'opérateur aspectuel processuel „PROC₀” avec l'opérateur primitif „EGO-DIT”. Lorsque „ENONC₀”

²⁸ Voir Culioli (1968, 1973, 1990—1999, 2002).

²⁹ Desclés (2003) ; Desclés et Vinzerich (2008).

³⁰ Bally (1932/1965 : 36) ; Desclés (2016a).

³¹ Culioli (1973, 1990—1999) ; Desclés et Guibert (2011 : 49—121 ; 269—318).

s'applique à une lexis „ Λ ” (ou un *dictum*), il construit l'expression applicative „ $\text{ENONC}_{J_0}(\Lambda)$ ” telle que :

$$[\text{ENUNC}_{J_0}(\Lambda) =_{\text{def}} (\text{PROC}_{J_0} \text{ 0 EGO-DIT})(\Lambda) = \text{PROC}_{J_0}(\text{EGO-DIT}(\Lambda))]$$

Ce schéma applicatif traduit un principe axiomatique de la théorie de l'énonciation : tout énoncé implique une prise en charge minimale par un énonciateur³². Afin d'illustrer ce principe, prenons la famille des énoncés : (a) *Il fait beau, c'est vrai* / (b) *Paul a dit : « Il fait beau »* / (c) *Heureusement, il fait beau* / (d) *Il fait probablement beau (actuellement, en Bretagne)* / (e) *Ainsi, il ferait beau (actuellement, en Bretagne)*, analysés à l'aide des schémas de prise en charge d'une lexis (par exemple, $[\Lambda = \text{il fait beau}]$) :

- (a'') Énonciation assertive : $\text{ENONC}_{J_0}(\text{il-est-vrai}(\Lambda))$
- (b'') Énonciation rapportée : $\text{ENONC}_{J_0}(\text{Locuteur-rapporté-DIT}(\Lambda))$
- (c') Énonciation appréciative : $\text{ENONC}_{J_0}(\text{il-est-heureux}(\Lambda))$
- (d') Énonciation épistémique probable : $\text{ENONC}_{J_0}(\text{il-est-probable}(\Lambda))$
- (e'') Énonciation « évidentielle » (déclenchée par le constat d'indices) : $\text{ENONC}_{J_0}(\text{il-est-plausible}(\Lambda)) \ \& \ (\exists \text{ indices} : (\text{indices} \Rightarrow \Lambda))$

D'autres opérations de prise en charge énonciative se composent directement avec l'opérateur d'énonciation minimale „ ENONC_{J_0} ”, notamment pour représenter les modalités et les significations construites par différentes formes d'inférence, en particulier par une inférence abductive qui énonce, à partir de la reconnaissance d'indices (contextuels en général non verbalisés), la « plausibilité » d'une situation, donc non assertée, manifestant ainsi un certain désengagement de l'énonciateur ; il faut éviter de confondre ce genre d'inférence avec une inférence déductive d'un conséquent probable, dont une des prémisses est une implication qui généralise des corrélations statistiques particulièrement fréquentes (par exemple (e) et (d) de la famille d'énoncés précédente)³³.

Dans le schéma énonciatif axiomatique, l'opérateur d'énonciation minimale „ ENONC_{J_0} ” est glosé par : « l'énonciation de EGO se manifeste par un processus de dire qui s'actualise sur l'intervalle temporel d'énonciation „ J_0 ”, fermé à gauche (au début de l'énonciation) et ouvert à droite (d'où son inaccomplissement) ». La borne droite qui n'appartient pas à l'intervalle qualitatif „ J_0 ”, constitue le repère d'inaccomplissement, désigné par „ $T^{0''}$ ” : pour tous les instants qui précèdent immédiatement „ $T^{0''}$ ”, le processus de dire est en cours. Cette conceptualisation de l'acte d'énonciation ne le réduit pas à un « moment d'énonciation » ponctuel, comme dans le modèle de Reichenbach. Par ailleurs, la prise en compte de dif-

³² Desclés (2016a).

³³ Desclés et Guentchéva (2018).

férents référentiels introduit une autre différence théorique beaucoup plus essentielle. En effet, le processus d'énonciation crée un référentiel énonciatif, désigné par „REN’, où peut être repérée temporellement (par concomitance, antériorité ou postériorité) la situation verbalisée, par rapport au repère „T⁰” ; ce référentiel énonciatif „REN’ est en relation de rupture (ou de déconnection temporelle, notée „#”) par rapport au référentiel externe, désigné par „REX”, c’est-à-dire le monde physique des locuteurs et interlocuteurs. Alors que la projection „t₀” de „T⁰” dans „REX”, est un « instant mobile » qui avance avec le flux du temps, où, selon Héraclite, tout change, tout se transforme, l’instant “T⁰” est un repère fixe dans le référentiel énonciatif „REN’³⁴. Cette relation de rupture [REN # REX] entre les deux référentiels REN et REX est l’une des caractéristiques fondamentales de l’activité de langage. Elle est analogue à celle de Galilée qui a montré comment les descriptions d’un mouvement (par exemple la chute d’un clou depuis le haut du mas d’un navire qui avance régulièrement sur un canal linéaire) sont différentes selon les référentiels de deux observateurs, l’un sur le pont du navire, l’autre sur la rive, mais sont reliées par des transformations (dites galiléennes). La déconnection entre les référentiels „REN’ et „REX” fait sortir des difficultés philosophiques soulevées par Saint Augustin, dans ses *Confessions*, à propos du « présent », qui est un instant mobile et insaisissable dans le référentiel externe „REX”, là où Augustin situait son analyse, alors que le Présent grammatical, exprimé par les langues, acquiert une tout autre signification dans le référentiel énonciatif „REN’ : est présent ce qui est concomitant avec son énonciation. Une synchronisation peut s’établir entre différents référentiels ; par exemple, par le « Présent de reportage », l’énonciateur „EGO” indique qu’il synchronise la succession des situations en cours d’actualisation dans son référentiel „REN’ avec leurs occurrences externes localisées dans le référentiel „REX”. À côté de l’opposition fondamentale „REN/REX”, la temporalité exprimée par l’activité de langage peut être exprimée dans d’autres référentiels, par exemple le référentiel des discours rapporté (*Le Président a déclaré « ... »*), le référentiel des hypothèses et de leurs conséquences (*Si je gagne à cette loterie, je ne travaillerai plus*), le référentiel des situations contrefactuelles (*Si Napoléon avait gagné la bataille de Waterloo, la France serait restée la puissance dominante de l’Europe*), le référentiel des vérités générales et des proverbes (*Deux plus deux font toujours quatre / Un bien mal acquis ne profite jamais*). Dans le référentiel des situations narratives, noté „RNA”, les situations verbalisées par la narration sont repérées les unes par rapport aux autres et non pas par rapport à leurs énonciations dans „REN’ ou par rapport au monde externe ; cette distinction entre „REN’ et „RNA” exprime, de façon plus opératoire, l’opposition « discours/histoire » de Benveniste ou des oppositions analogues.

³⁴ Desclés (1980).

Les concepts mathématiques d'intervalle, de bornes topologiques, ouvertes ou fermées, de relations temporelles entre bornes et les diverses distinctions entre référentiels fournissent un ensemble d'outils conceptuels indispensables pour dégager des invariants à partir des significations aspectuo-temporelles que les langues grammaticalisent différemment mais qui peuvent être décrites par des expressions applicatives, construites avec des concepts communs et représentables par des diagrammes temporels figuratifs³⁵. Pour prendre un exemple, le Passé Simple français exprime l'occurrence d'un événement dans une narration (du référentiel RNA), cette occurrence n'est pas en général localisée dans du référentiel énonciatif (REN) ; le Passé Simple ne renvoie donc pas à une situation passée « lointaine » (opposée à une situation passée « proche » qui serait exprimée par un Passé Composé) et ne tombe évidemment pas sous la « règle des vingt quatre heures ».

6. Comment sortir d'un état pré-galiléen ?

Sortir d'un état pré-galiléen exige de définir plus précisément les concepts théoriques et descriptifs et, en suivant l'exemple de Galilée, de mathématiser les concepts fondamentaux ; en effet, attribuer une étiquette à un concept ne suffit pas à le définir et à lui donner une force opératoire. Étudier un concept qui porte sur des objets, c'est le travailler (au sens de Bachelard) afin de préciser son intension et son essence (contenue dans l'intension) pour engendrer, par des opérations de détermination, son étendue et son extension, cette dernière étant munie d'une structuration quasi-topologique avec un intérieur strict constitué par tous les exemplaires typiques qui héritent de toutes les propriétés de l'intension, alors que les exemplaires, plus ou moins atypiques, héritent de toutes les propriétés de l'essence mais pas de certaines propriétés de l'intension ; quant aux exceptions, si elles héritent de la plupart des propriétés de l'intension, elles n'héritent pas d'au moins l'une des propriétés de l'essence et, de ce fait, elles n'appartiennent pas à l'extension, étant alors localisées sur son bord externe³⁶. La quasi-topologie structure également la catégorie du TAM (temporalité, aspectualité, modalités) et des opérations énonciatives³⁷ mais beaucoup de travail reste encore à faire en particulier dans le domaine des modalités³⁸.

Pour la représentation sémantique des notions comme les verbes et les prépositions, un choix de primitives cognitives (liées à la perception et aux actions, plus

³⁵ Desclés (1980, 2016b, 2017a) ; Desclés et Guentchéva (2011, 2012b, 2015).

³⁶ Desclés et Pascu (2011) ; Desclés, Pascu et Biskri (2017).

³⁷ Desclés et al. (2016b : 497—531).

³⁸ Desclés et Vinzerich (2008).

ou moins intentionnelles) s'impose³⁹ ; il s'agit d'expliciter comment ces primitives se composent entre elles pour former des schèmes interprétatifs (c'est-à-dire des relations de relations et d'opérateurs de différents types fonctionnels) ; ces schèmes se synthétisent, à l'aide de calculs intégratifs (menés à l'aide des combineurs de la LC), sous la forme d'unités signifiantes (grammèmes ou lexèmes) souvent intégrées dans des réseaux, par exemple polysémiques⁴⁰.

Les méthodes actuelles d'évaluation en linguistique (et peut-être aussi dans la plupart des sciences) sont loin d'être satisfaisantes. Évaluer un chercheur (en particulier un jeune doctorant) sur le nombre de ses publications est un critère quantitatif qui a été imposé par les gestionnaires et financiers de la recherche, qui souhaitent « contrôler » l'évolution d'une science, sans faire l'effort de la connaître de l'intérieur. Ainsi, recommander à un doctorant de « publier pour publier », alors qu'il n'a pas encore réussi à circonscrire son problème de recherche, revient trop souvent à le détourner d'une recherche véritable. Il devient indispensable, pour notre communauté de chercheurs, de peut-être, publier moins, pour publier mieux.

Malgré des succès incontestables (par exemple en traduction automatique), les apprentissages, supervisés ou non, menés sur de vastes corpus numérisés, peuvent conduire les linguistes à se détourner de leurs objectifs, c'est-à-dire ne plus chercher à « comprendre » la nature et les mécanismes complexes de l'activité de langage, en cherchant à dégager des invariants langagiers à partir d'observables diversifiés, adéquatement analysés et représentés⁴¹. Si la technique des apprentissages profonds, à l'aide de réseaux multi-couches de neurones formels, traite efficacement de très nombreuses données accumulées, elle n'explique pas toujours, comme le reconnaissent ses inventeurs⁴², comment les résultats ont été obtenus ; or, la science a pour vocation de savoir poser des problèmes, formuler de nouvelles hypothèses et expliquer complètement les solutions qu'elle apporte. Le seul recours aux corpus aura certainement de la difficulté pour les problèmes posés par l'étude sémantique approfondie des langues, en particulier : représenter des significations grammaticales ; construire, pour un même signifiant, d'un réseau polysémique structuré ancré sur un invariant, ou « signifié de puissance » ; dégager le rôle des indices linguistiques co-présents dans un énoncé ou dans son cotexte dans la construction de la signification d'une unité grammaticale ou lexicale ; identifier les schèmes interprétatifs, spécifiques à chaque langue, des unités verbales et prépositionnelles, en dégageant des opérations générales de synthèse

³⁹ Dans notre approche de la sémantique, nous proposons des primitives dans Desclés et al. (2016b : 451—496) ; ces primitives sont compatibles avec le nombre réduit de primitives utilisées pour décrire la polysémie des verbes français dans Bogacki et al. (1983).

⁴⁰ Sur un exemple de réseau polysémique, voir Desclés (2011) ; sur les représentations des significations verbales, voir Desclés et al. (2018b : 451—496) ; Desclés (2020).

⁴¹ Voir, par exemple, Banyś et Desclés (1997).

⁴² Le Cun (2019).

intégrative ou de décomposition analytique ; expliquer pourquoi la représentation de la pensée n'est pas indépendante de sa manifestation par une langue, d'où la difficulté, parfois l'impossibilité, de traduire directement certains termes et constructions d'une langue dans une autre, à la source d'incompréhensions philosophiques et culturelles...⁴³ Pour énoncer et comprendre ce qui est dit par une langue, les locuteurs humains se représentent des significations et en déduisent un sens. Actuellement, les applications spectaculaires des neurosciences cognitives à la linguistique ne semblent guère prendre en compte ce genre de problèmes sémantiques, bien qu'ils soient formulés et étudiés par les linguistes.

L'accroissement de la taille des corpus de données (*big data*) et des traitements automatiques effectués par des algorithmes est évidemment utile pour répondre à certains besoins technologiques bien ciblés, mais, en science, les résultats nouveaux viennent souvent de rapprochements de faits qui s'opposent et attirent l'attention du chercheur, ce qui le conduit à devoir affiner sa conceptualisation et, parfois, à imaginer de nouvelles hypothèses créatives qui « renversent » des convictions bien établies. Rappelons-nous que les très nombreuses données cosmologiques accumulées par l'astronomie restaient parfaitement compatibles avec le modèle de Tycho Brahé, à condition toutefois d'ajouter encore de nouvelles épicycles aux épicycles déjà introduites, afin de pouvoir concilier les observations avec le principe du mouvement cyclique des étoiles, des planètes et du soleil autour de la terre fixe, comme l'observation quotidienne semblait le confirmer. C'est la conception héliocentrique de Copernic, défendue par Galilée avec une prise en compte explicite, dans l'analyse du mouvement, de différents référentiels, qui a renversé la représentation ancienne des mouvements observés dans le ciel. Plus tard, la prise en compte du principe de l'invariance de la vitesse de la lumière a conduit Einstein aux transformations de la relativité restreinte qui venaient complexifier les transformations galiléennes.

En suivant la démarche galiléenne, la linguistique ne doit pas s'enfermer uniquement dans la seule accumulation de données tirées de corpus, car cette approche n'apporte pas toujours de nouvelles connaissances sur le fonctionnement des langues, et risque même d'être un obstacle aux processus créatifs abductifs qui visent à relier observables et hypothèses explicatives plausibles ne demandant qu'à être confirmées (éventuellement par un examen de corpus). La formulation d'hypothèses créatives trouve surtout sa source dans l'étude de variations paradigmatiques de séquences linguistiques apparentées, les unes étant manifestement attestées et interprétées, d'autres plus ou moins acceptables selon les contextes, d'autres encore étant des inénonçables, pourtant bien formées sur le plan grammatical et syntaxique ; l'analyse sémantique de ces variations débouche sur des

⁴³ Voir, par exemple, Desclès et Guibert (2011 : 233—250) où il est montré que l'énoncé en hébreu d'Exode 3,14 de la Bible, a été traduit de façon erronée en grec alexandrin, et, à partir de cette traduction, en latin et ensuite dans de nombreuses langues.

problèmes qui demandent des explications⁴⁴. La construction de « cartes sémantiques » de concepts métalinguistiques liés à des points de vue de fouille sémantique dans des textes (par exemple : identification de définitions, d'hypothèses nouvelles, de résultats, de citations, de rencontres, de causes...) conduit à des annotations automatiques de textes, du moins lorsque ces cartes sont accompagnées de listes structurées de marqueurs linguistiques ; ces annotations permettent des fouilles automatiques (*data mining*) d'autres textes pour en extraire des informations sélectionnées par des points de vue et ainsi constituer des fiches de synthèse⁴⁵.

Les nombreux colloques, avec des exposés trop courts, ne remplissent plus vraiment un rôle de diffusion et d'évaluation de la recherche. Un article entier serait nécessaire pour défendre l'organisation d'une *disputatio* constructive entre des chercheurs travaillant sur une même problématique, éventuellement avec la même base de données. Brièvement, on imagine le protocole suivant : après sélection d'articles proposés par deux chercheurs A et B, à la demande d'un président et animateur de la *disputatio*, A présente devant un auditoire un article préalablement écrit par B (ce qui oblige A à examiner en détail les positions de B), en y ajoutant ses propres critiques, auxquelles B peut, bien entendu, répondre ; à son tour, B présente un article, préalablement écrit par A, sur le même sujet, en l'accompagnant de ses propres critiques, auxquelles A répond en défendant ses analyses ; l'auditoire peut à son tour intervenir. La mise en place d'un tel protocole nécessite des conditions supplémentaires pour en éviter des effets indésirables ; cela aurait pu faire le thème d'un article sur l'avenir de la linguistique. Nous avons préféré présenter nos remarques sur la souhaitable mathématisation des concepts de la linguistique.

7. Conclusions

La communauté des linguistes doit accepter de comparer les différentes approches entre elles⁴⁶ en évitant que des écoles et des paradigmes (au sens de Kühn) se replient sur eux-mêmes. Une confrontation d'approches théoriques et

⁴⁴ Les relations de plus ou moins grande acceptabilité de Harris (1971) sont à la base de sa théorisation et de sa grammaire d'opérateurs. Les analyses sémantiques de Culioli (2000 : 19—98) exploitent des variations paradigmatiques d'observables à la source de problèmes à expliciter et que le seul recours à des corpus ne découvriront pas (on trouvera difficilement des inénonçables dans ces corpus).

⁴⁵ La technique linguistique et informatique d'exploration contextuelle effectuée de telles fouilles automatiques de textes ; voir Desclés et Djioua (2009).

⁴⁶ Voir un exemple dans Desclés et Guentchéva (1996).

descriptives de problèmes identiques, lorsqu'elle est sérieusement menée et appuyée par des discussions épistémologiques, arrive souvent à dépasser les analyses trop locales et finalement à construire une théorisation plus explicative. En complexifiant ses modes d'échanges et de discussions scientifiques, en sachant travailler sur des observables problématiques organisés et pas uniquement sur des corpus de données observées, en visant à mieux définir et utiliser des concepts, éventuellement dans des descriptions polystratales, où plusieurs niveaux d'analyses sont articulés par des changements de représentations (comme dans les processus informatiques de compilation des langages de haut niveau), la linguistique se fera reconnaître, non pas comme « danseuse », mais par son rôle incontournable dans la compréhension de l'être humain qui a acquis la capacité de pouvoir dialoguer par des langues en construisant « le sens » d'un énoncé, d'un texte ou d'un discours, et pas simplement en communiquant des informations⁴⁷.

Références citées

- Arigne, V., & Rocq-Migette, Chr. (Eds.). (2018). *Theorization and Representations in Linguistics*. Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing.
- Bally, Ch. (1932/1965). *Linguistique générale et linguistique française*. Berne, Franke.
- Banyś, W., & Desclés, J.-P. (1997). Dialogue à propos des invariants du langage (dans une perspective cognitive). *Studia kognitywne/Études cognitives*, 2, 11—36.
- Barbut, M. (1965). Topologie et algèbre de Kuratowski. *Mathématiques et Sciences Humaines*, 12, 11—27.
- Benveniste, É. (1966—1974). *Problèmes de linguistique générale* (Vol. I et II). Paris, Gallimard.
- Biskri, I., & Desclés, J.-P. (1997). Applicative and Combinatory Categorical Grammar (from Syntax to functional Semantics). In N. Nicolov & R. Mitkov (Eds.), *Recent Advances In Natural Languages Processing* (p. 71—84). Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.
- Bogacki, K., et al. (1983). *Dictionnaire sémantique et syntaxique des verbes français*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Cassirer, E. (1972). *La philosophie des formes symboliques* (Vol. 1 : *Le langage*). Paris, Éditions de Minuit.
- Chomsky, N., & Miller, G. A. (1968). *L'analyse formelle des langues naturelles*. Paris, Gauthier-Villars.
- Church, A. (1940). A formalization of the simple theory of types. *Journal of Symbolic Logic*, 5, 56—68.
- Church, A. (1941). *The Calculi of Lambda Conversion*. Princeton University Press.
- Culioli, A. (1968). La formalisation en linguistique. *Cahiers pour l'Analyse*, 9, 106—117.

⁴⁷ Desclés et Guibert (2011 : 269—318).

- Culioli, A. (1973). Sur quelques contradictions en linguistique. *Communications*, 20, 83—91.
- Culioli, A. (1990—1999). *Pour une linguistique de l'énonciation* (T. I, II et III). Paris, Ophrys.
- Culioli, A. (2002). *Variations sur la linguistique*. Paris, Klincksieck.
- Curry, B. H., & Feys, R. (1958). *Combinatory logic* (Vol. I). Amsterdam, North-Holland.
- Desclés, J.-P. (1980). Construction formelle de la catégorie grammaticale de l'aspect. In J. David & R. Martin (Éds), *La notion d'aspect* (p. 198—237). Paris, Klincksieck.
- Desclés, J.-P. (1981). De la notion d'opération à celle d'opérateur ou à la recherche de formalismes intrinsèques. *Mathématiques et Sciences Humaines*, 76, 1—32.
- Desclés, J.-P. (1990). *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*. Paris, Hermès.
- Desclés, J.-P. (1997). Logique combinatoire, topologie et analyse aspecto-temporelle. *Studia kognitywne/Études cognitives*, 2, 37—69.
- Desclés, J.-P. (2001). Prépositions spatiales, relateurs, et préverbes. *Studia kognitywne/Études cognitives*, 4, 13—30.
- Desclés, J.-P. (2003). Interactions entre les valeurs de *pouvoir*, *vouloir*, *devoir*. In M. Birkelund et al. (Éds), *Aspects de la modalité*. *Linguistische Arbeiten*, 469 (p. 49—66). Tübingen, MaxNiemeyer Verlag.
- Desclés, J.-P. (2004). Analyse syntaxique et cognitive des relations entre la préposition *sur* et le préverbe *sur-* en français. *Studia kognitywne/Études cognitives*, 6, 21—48.
- Desclés, J.-P. (2005). Reasoning and Aspectual-Temporal Calculus. In D. Vanderveken (Ed.), *Logic, Thought and Action* (p. 217—244). Springer.
- Desclés, J.-P. (2006). Opérations métalinguistiques et traces linguistiques. In D. Ducard & Cl. Normand (Éds), *Antoine Culioli — Un homme dans le langage* (p. 41—69). Paris, Ophrys.
- Desclés, J.-P. (2008). Epistemic Modalities and Evidentiality from an Enunciative Perspective. In Z. Guentchéva (Ed.), *Epistemic Modalities and Evidentiality in Cross-Linguistic Perspective* (p. 383—401). Berlin — Boston, De Gruyter Mouton.
- Desclés, J.-P. (2011a). Une articulation entre syntaxe et sémantique cognitive : la Grammaire Applicative et Cognitive. *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, XX, 115—153.
- Desclés, J.-P. (2011b). Le problème de la polysémie verbale : *donner* en français. *Cahiers de lexicologie*, 98, 95—111.
- Desclés, J.-P. (2016a). Opérations et opérateurs énonciatifs. In M. Colas-Blaise et al. (Éds), *L'énonciation aujourd'hui, un concept clé des sciences du langage* (p. 69—88). Limoges, Lambert-Lucas.
- Desclés, J.-P. (2016b). A cognitive and conceptual approach to tense and aspect markers. In Z. Guentchéva (Ed.), *Aspectuality and Temporality. Descriptive and theoretical issues* (p. 27—60). Amsterdam — Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- Desclés, J.-P. (2016c). Les mathématiques de la grammaire d'opérateurs de Zellig Harris. In Cl. Martinot et al. (Éds), *Perspectives harrissienes* (p. 83—105). Paris, Cellule de recherche en Linguistique.
- Desclés, J.-P. (2017). Invariants des temps grammaticaux et référentiels temporels. *Verbum*, XL(2), 143—172.

- Desclés, J.-P. (2018). Brève généalogie des grammaires catégorielles. *Verbum*, XL(2), 143—172.
- Desclés, J.-P. (2020). Vers un Calcul des Significations dans l'Analyse des Langues. *Revista de Filosofia Moderna e Contemporânea*, 8(1), 21—71.
- Desclés, J.-P., & Djioua, B. (2009). La recherche d'informations par accès aux contenus sémantiques. In J.-P. Desclés & Fl. Le Priol (Éds), *Annotations automatiques et recherche d'information* (p. 23—76). Paris, Hermès.
- Desclés, J.-P., & Guentchéva, Z. (1996). Convergences et divergences dans quelques modèles du temps et de l'aspect. *Semantyka a Konfrontacja Językowa*, 1, 23—47.
- Desclés, J.-P., & Guentchéva, Z. (2011). Référentiels aspecto-temporels : une approche formelle et cognitive appliquée au français. *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, 56(1), 95—127.
- Desclés, J.-P., & Guentchéva, Z. (2012a). L'emploi préfixal de la préposition *entre*. In A. Dutka-Mańkowska, A. Kieliszczuk & E. Pilecka (Éds), *Gramaticis Unitis. Mélanges offerts à Bohdan Krzysztof Bogacki* (p. 89—99). Warszawa, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego.
- Desclés, J.-P., & Guentchéva, Z. (2012b). Universals and Typology. In R. I. Binnick (Ed.), *The Oxford Handbook of Tense and Aspect* (p. 123—154). Oxford, Oxford University Press.
- Desclés, J.-P., & Guentchéva, Z. (2015). Metalinguistic Enunciative Systems. An Example: Temporality in Natural Languages. In V. Arigne & Chr. Rocq-Migette (Eds.), *Metalinguistic Discourse* (p. 89—108). Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing.
- Desclés, J.-P., & Guentchéva, Z. (2018). Inference Processes Expressed by Language: Deduction of a Probable Consequent vs. Abduction. In V. Arigne & Chr. Rocq-Migette (Eds.), *Theorization and Representations in Linguistics* (p. 241—265). Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing.
- Desclés, J.-P., Guentchéva, Z., & Shaumyan, S. K. (1985). *Passivization in Applicative Grammar*. Amsterdam, Benjamins.
- Desclés, J.-P., Guentchéva, Z., & Shaumyan, S. K. (1986). A theoretical Analysis of reflexivization in the framework of applicative grammar. *Linguisticae Investigationes*, 2, 1—65.
- Desclés, J.-P., & Guibert, G. (2011). *Le dialogue, fonction première du langage. Analyse énonciative de textes*. Paris, Honoré Champion.
- Desclés, J.-P., Guibert, G., & Sauzay, B. (2016a). *Logique combinatoire et λ -calcul : des logiques d'opérateurs*. Toulouse, Cépaduès.
- Desclés, J.-P., Guibert, G., & Sauzay, B. (2016b). *Calculs de significations par logiques d'opérateurs*. Toulouse, Cépaduès.
- Desclés, J.-P., & Pasqu, A. (2011). Logic of Determination of Objects (LDO) : How to articulate “Extension” with “Intension” and “Objects” with “concept”. *Logica Universalis*, 1(5), 75—89.
- Desclés, J.-P., Pasqu, A., & Biskri, I. (2017). A Quasi-Topologic Structure of Extensions in the Logic of Typical and Atypical Objects (LTA) and Logic of Determination of Objects (LDO). *Proceedings of the 31th Florida Artificial Intelligence Research Society (FLAIRS) Conference*. AAAI Press.

- Desclés, J.-P., & Vinzerich, A. (2008). Epistemic Modalities and Temporal Reference Frames. *International Congress of Linguistics, XVIII*. Seoul, Korea University.
- Gosselin, L. (2005). *Temporalité et modalité*. Bruxelles, De Boeck/Duculot.
- Granger, G.-G. (1994). *Formes opérations objets*. Paris, Vrin.
- Gross, M., & Lentin, A. (1970). *Notions sur les grammaires formelles*. Paris, Gauthier-Villars.
- Harris, Z. (1971). *Structures mathématiques du langage*. Paris, Dunod.
- Harris, Z. (1976). *Notes du cours de syntaxe*. Paris, Seuil.
- Harris, Z. (1982). *A Grammar of English on Mathematical Principles*. New York, John Wiley & Sons.
- Hays, D. (1964). Dependency Theory: a formalism and some observations. *Language*, 40(4), 511—524.
- Hindley, J. R., & Seldin, J. P. (2008). *Lambda-Calculus and Combinators, an introduction* (2nd ed.). Cambridge, Cambridge University Press.
- Kouganoff, V. (1961). *Astronomie fondamentale élémentaire*. Paris, Masson et C^{ie}, éditeurs.
- Kuratowski, K. (1966). *Introduction à la théorie des ensembles et à la topologie*. Institut de mathématiques de l'Université de Genève. Genève, Imprimerie Kundig.
- Ladrière, J. (1970). *L'articulation du sens*. Paris, Cerf.
- Lazard, G. (1999). La linguistique est-elle une science ? *Bulletin de la Société de Linguistique*, 94(1), 67—112.
- Lazard, G. (2006). *La quête des invariants interlangues. La linguistique est-elle une science ?* Paris, Honoré Champion.
- Le Cun, Y. (2019). *Quand la machine apprend. La révolution des neurones artificiels et de l'apprentissage profond*. Paris, Odile Jacob.
- Mel'čuk, I. (1988). *Dependency syntax: theory and Practice*. Albany, State New York University Press.
- Merleau-Ponty, J. (1974). *Leçons sur la genèse des théories physiques : Galilée, Ampère, Einstein*. Paris, Vrin.
- Montague, R. (1974). *Formal Philosophy, Selected papers of Richard Montague*. New Haven, Yale University Press.
- Oehrle, R. T., Bach, E., & Wheeler, W. (Eds.). (1988). *Categorial Grammars and Natural Language Structures*. Dordrecht, D. Reidel Publishing Company.
- Pamiès, J. (2018). Metalinguistic Discourse in Chomskyan Theory and Representation. In V. Arigne & Chr. Rocq-Migette (Eds.), *Theorization and Representations in Linguistics* (p. 75—147). Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing.
- Pascu, A., Desclés, J.-P., & Biskri, I. (2019). A topological approach for the notion of quasi topology structure. *South American Journal of Logic*, X, 1—18.
- Pottier, B. (2000). *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*. Louvain — Paris, Peeters.
- Pottier, B. (2012). *Images et modèles en linguistique*. Paris, Honoré Champion.
- Reichenbach, H. (1947/1966). *Elements of Symbolic Logic*. New York, Free Press, London, Collin, Mac-Millan Limited.
- Shaumyan, S. K. (1977). *Applicationnal Grammar as a semantic theory of natural Languages*. Chicago, Chicago University Press.

- Shaumyan, S. K. (1987). *A Semiotic Theory of Natural Languages*. Bloomington, Indiana University Press.
- Steedman, M. (1988). Combinators and Grammars. In R. T. Oehrle, E. Bach & W. Wheeler (Eds.), *Categorial Grammars and Natural Language Structures* (p. 417—442). Dordrecht, D. Reidel Publishing Company.
- Tesnière, L. (1966). *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck.
- Thom, R. (1981). *Modèles mathématiques de la morphogénèse*. Paris, Christian Bourgois.
- Vendler, Z. (1967). *Linguistics and Philosophy*. New York, Cornell University Press.
- Wildgen, W. (1982). *Catastrophe theoretic semantics. An application and elaboration of René Thom's theory*. Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.



Gaston Gross

Université Paris 13
France

 <https://orcid.org/0000-0003-2786-4178>

Des perspectives rigoureuses pour la linguistique

Rigorous perspectives on linguistics

Abstract

A reading of many recent publications shows that theoretical concerns in the field of linguistics have declined, even though the founders of the discipline all emphasised the central importance of its role. This article aims to show how linguistic description has progressed thanks to the different theoretical tools that have been developed in the course of research. From this point of view, this article illustrates the following facts: lexicon, semantics and syntax are not separate instances but together form the units that are sentences. The elements of sentences must be described in terms of the set of properties that characterise them. This is the case for regular sequences. Finally, one of the promising objectives consists in finding a reasoned classification of fixed sequences. Linguistics, like any science, cannot do without theoretical tools.

Keywords

Theories, theoretical requirement, scientific rigour, research opportunities, usefulness

Introduction

Il est assez habituel de constater chez les linguistes, formés dans les années 80, l'opinion que la linguistique a perdu ces dernières années de sa rigueur théorique. Face à ce constat, différentes réactions sont possibles. On peut penser que l'exigence théorique a été, à un moment donné, négligée à la fois dans l'examen des thèses ou lors des recrutements, d'autant que l'histoire de la linguistique a toujours été associée à des considérations exigeantes du point de vue théorique. Les fondateurs de la discipline ont adopté des positions claires et déterminées sur le rôle primordial de l'outil théorique. Tous les travaux marquants des cinquante

dernières années ont mis ces préoccupations au premier plan. Il suffit de citer, parmi d'autres, les noms de : A. Meillet, F. de Saussure, Z. Harris, N. Chomsky, M. Gross, J. Dubois. Au lieu de se complaire en regrets, on peut aussi proposer des perspectives susceptibles de faire progresser notre discipline. Je voudrais montrer comment la recherche peut évoluer aux différents stades des travaux. J'examinerai, dans un premier temps, les dictionnaires classiques, je résumerai ensuite les recherches réalisées par et sous la direction de Maurice Gross au LADL, je proposerai enfin des perspectives de recherches qui allient une exigence théorique et une utilité en vue du traitement automatique.

1. Les dictionnaires-papier classiques

Les dictionnaires-papier du commerce reposent sur un certain nombre de principes méthodologiques, que l'on pourrait résumer de la façon suivante :

- les entrées sont constitués de mots mono-lexicaux ;
- un dictionnaire a pour objectif principal la description des mots dits « pleins » ;
- on constate des niveaux d'analyse différents : le lexique (dictionnaire), la syntaxe (grammaire), la sémantique (qui n'a pas d'ouvrages spécifiques, sauf des études théoriques) ;
- le cadre théorique est celui des catégories grammaticales, dont on ne remet pas en cause les définitions classiques. En particulier, les dictionnaires ne connaissent pas la notion de prédicat nominal ni de verbes supports ;
- la détermination des arguments et la conjugaison des prédicats, en particulier des prédicats nominaux, ne trouvent pas leur place dans un dictionnaire ;
- la notion d'emploi de prédicat est inconnue.

Voici le traitement du substantif *regard* dans les dictionnaires les plus connus. La description est particulièrement ténue.

a) Le Petit Larousse illustré (PLI) 1991

1. action, manière de regarder. *Attirer tous les regards*
2. Expression des yeux : *un regard tendre*

b) LEXIS (Larousse, 1975) s.v. *regarder*

1. Action de regarder *jeter, lancer un regard sur quelqu'un (syn. Coup d'œil) parcourir du regard (examiner), menacer du regard, soustraire au regard (syn : vue)*
2. Manière de regarder, expression des yeux : *un regard doux, tendre, caressant, languissant ; Un regard sombre, terrible, menaçant, méprisant, hautain ; un regard vif, pénétrant, perçant*

3. Tourner ses regards vers : *implorer, mettre son espoir dans*

c) Le Petit Robert (1993)

1. Action, manière de diriger les yeux vers un objet, afin de voir ; expression des yeux de la personne qui regarde. *Le regard humain. Parcourir, explorer, fouiller, suivre du regard (regarder), dérober, soustraire aux regards (cacher). Dévorer du regard, menacer, foudroyer du regard*

L'expression habituelle des yeux : *regard candide, malicieux, expressif, perçant*

Un regard : un coup d'œil : *un regard rapide, distrait, furtif* ; au premier regard : *au premier coup d'œil. Des regards en coin, en coulisse, un regard étonné*

2. Action de considérer avec attention : *avoir droit de regard sur*

Comme on le voit, les informations sont plus précises dans les deux derniers, mais des informations essentielles sont omises : les verbes supports et les verbes appropriés n'y sont pas discriminés, d'où l'ignorance de toute une partie théorique des prédicats nominaux.

2. Les outils théoriques du LADL

Les travaux du LADL et leur apport dans la description linguistique sont bien connus. Je résumerai ici les perspectives théoriques de cette équipe de recherche.

- a) L'unité minimale d'analyse n'est pas le mot mais la phrase. Toute entrée de dictionnaire est donc constituée d'un prédicat et de la suite la plus longue de ses arguments.
- b) La première étape de la recherche consiste à dresser la liste des phrases élémentaires. Les propriétés de distribution, c'est-à-dire celles qui décrivent la nature des arguments, sont précisées au fil des recherches par des informations de nature morphologique : soit un substantif (*N*) munis d'un certain nombre d'indices (*N_{hum}*, *N_c*, *N_{loc}*) soit une phrase *P* (en fait une complétive de forme *le fait que P*, *que P*, ou la réduction infinitive *VW*).
- c) Les transformations, elles, impliquent des changements morphologiques du prédicat (verbe, nom, adjectif) ou de structure de la phrase (passif, réduction infinitive, pronominalisation, interrogation). Les propriétés, codées en abscisse de façon binaire (+,-), permettent de déterminer les différentes formes que peut prendre une phrase définie par les particularités d'un prédicat donné. Chaque ligne représente donc les informations nécessaires à la reconnaissance d'un emploi.

2.1. Codage des arguments dans les tables

Nous venons de dire que les arguments d'un prédicat peuvent être des noms ou des verbes. Il n'a jamais été question de préciser, dans les tables, la nature sémantique des verbes figurant dans les structures : *le fait que P*, *que P* ou dans la réduction infinitive : *le fait de VW*. Et pourtant, elle a la même importance que celle des substantifs qui se trouvent dans les positions argumentales parallèles. Cette absence s'explique par le fait qu'il n'existait à l'époque aucune classification des prédicats : tout complément phrastique est uniformément noté par les suites catégorielles qui viennent d'être citées, indépendamment du sens de ces verbes. Il est clair pourtant qu'un prédicat comme *entreprendre* est suivi d'un verbe d'action (*entreprendre de coder ces mots*) et non pas d'un verbe événementiel comme *pleuvoir*, par exemple.

Mais le problème se pose plus crucialement quand les arguments, au lieu d'être des verbes, sont de nature nominale. La réticence de la grammaire distributionnelle à recourir à la sémantique apparaît clairement dans la façon dont M. Gross sous-catégorise les noms. À l'évidence, il n'est pas suffisant de coder les arguments nominaux en se contentant de les noter par *N*, sinon les verbes auraient tous le même type de sujets ou de compléments. M. Gross n'avait pas non plus dans son outillage théorique une classification sémantique des substantifs, à laquelle il se refusait au surplus. Malgré cette réticence, il n'abandonne pas entièrement la partie. « Nous pensons néanmoins qu'il est possible d'effectuer diverses opérations sur le sens dans de bonnes conditions expérimentales » (1975 : 30). Il est possible, dit-il, grâce à la syntaxe d'établir des distinctions sémantiques relativement fines. Ainsi, le verbe *amuser* peut avoir une double lecture active et non-active. Ces deux lectures sont mises en évidence par la possibilité, pour la lecture non active, d'être complétée par un complément de nature circonstancielle : *Pierre amuse Paul par sa façon originale de s'habiller*. L'action de Pierre sur Paul est involontaire et sans doute aussi inconsciente. Cependant ces différences sémantiques très fines ne constituent pas des outils permettant de sous-catégoriser les substantifs en position argumentale, même s'il est possible d'attribuer, comme le dit M. Gross, le trait humain à des locatifs grâce à des verbes à objet direct humain : *L'orateur a ennuyé la salle*. De même, des collectifs abstraits comme *administration* sont interprétés comme ayant le trait humain grâce au même verbe : *Ces habitudes ennuiant l'administration*. M. Gross note cependant que ces extensions ont des propriétés différentes : *Il y a chez Paul une volonté de nuire* ; **Il y a chez l'administration une volonté de nuire*. On retiendra que ces observations sont loin d'être suffisantes pour déterminer la nature argumentale des milliers de verbes du français.

2.2. Elimination de l'ambiguïté à l'aide de ces outils

Une telle description, malgré son caractère schématique, permet de séparer un certain nombre d'emplois de verbes prédicatifs. C'est le cas, par exemple, des verbes *abattre* et *compter*.

abattre

Table 4 : Que P V N1hum : *Que Paul soit mort a abattu Luc*

Table 32 H : N0 V N1 hum : *Le soldat a abattu le prisonnier*

compter

5 : Que P V Prép N1hum : *Que Max ait dit cela compte pour Luc*

6 : N0hum V Que P : *Luc compte qu'il fera beau*

35R : N0hum V Prép N1 : *Max comptera avec la pluie*

Mais il est clair que cette description, qui se fonde sur le trait générique humain, ne permet pas de générer des phrases correctes à tous les coups. L'emploi de *abattre* de la table 32H ne précise pas la suite la plus longue, car ce verbe a un complément indirect mettant en jeu une arme à feu : *Le soldat a abattu le prisonnier au pistolet automatique*. De même, dans la description des tables 5 et 35R, il ne suffit pas d'indiquer que le complément du verbe *compter* est indirect, il faut préciser la nature des prépositions en jeu, respectivement *pour* et *avec*. De façon plus générale, ces outils ne permettent pas de séparer tous les emplois de ces deux verbes, c'est-à-dire de discriminer la nature sémantique de leurs arguments.

2.3. Insuffisance des tables

Cette description, qui se fonde sur des traits syntaxiques génériques (*Nhum*, *N-hum*, *Nconcret*, *Nloc*), ne peut pas rendre compte de la totalité de la distribution des verbes. Ainsi, la Table1 de *Méthodes en syntaxe* (1975) est définie de la façon suivante :

N0 V Vinf W

De deux choses l'une : ou bien il existe entre les 75 verbes de cette table une homogénéité syntaxique et sémantique telle que le regroupement est justifié ou bien alors, il n'y avait aucune raison de mettre au point cette table. Je critique l'idée que la syntaxe soit première, qu'elle constitue un moule dans lequel on déverse de la sémantique. En effet, cette table génère des constructions totalement hétérogènes. On y trouve ainsi en position verbale :

- de vrais verbes aspectuels : *achever de, aller, arrêter de, cesser de, commencer à, commencer de, commencer par, continuer à, continuer de, finir de, finir par, recommencer à* ;
- des verbes d'activité : *se dépêcher de, se grouiller de, se hâter de, se magner de, se presser de* ;
- des verbes psychologiques ou intellectuels : *choisir entre, hésiter à, se contenter de, daigner, se déballonner de, se décider à, se défiler de, se dégonfler de, se dégrouiller de, se démerder de* ;
- des verbes d'opérations de l'esprit : *omettre de, oublier de, opter pour, pencher pour* ;
- des verbes modaux : *devoir, se devoir de, pouvoir* ;
- des verbes d'efforts : *s'efforcer de, s'empresser de, tenter de*.

On est obligé de conclure que *V Vinf W* est une suite hétérogène qui ne permet pas de décrire une structure déterminée. On doit alors admettre qu'une phrase ne peut pas être définie par un socle constitué d'une séquence abstraite de catégories mais par un prédicat réel, c'est-à-dire un ou des mots lexicaux ouvrant des positions argumentales définies sémantiquement, correspondant à des classes de substantifs. La position théorique qui consiste à dire que la syntaxe, du fait de son caractère falsifiable, est le fondement de l'analyse linguistique est une fausse bonne idée. Au lieu de postuler une hiérarchie entre les différents modules, il faut les intégrer, en prenant en compte le fait qu'il n'existe d'autonomie réelle pour aucun d'entre eux.

3. Prise en compte de la sémantique

3.1. La notion de classes d'objets

Le trait syntaxique *Nhum* permet, certes, de discriminer des emplois de prédicats qui ont un sujet différent :

Paul est tombé
Le résultat est tombé
L'arbre est tombé

Mais avec des verbes plus spécialisés, cette indication est insuffisante. Les classes d'objets d'humains constituent des indications beaucoup plus précises. Voici un certain nombre de **classes d'humains**, qui offrent une description précise de la relation entre un prédicat donné et ses arguments :

adepte : protestant, taoïste
ape (appellatif) : monsieur, sire
col : foule, troupe
déf (défauts) : menteur, voleur, imbécile, traître
doct (doctrine) : catholicisme, jansénisme
écr (écrit) : livre, Bible
fon (fonction) : adjoint, arbitre
grade : capitaine, colonel
ins (instrumentiste) : violoniste, pianiste
loc (locatif) : Parisien, Bitterrois, Allemand
locm (locatif par métonymie) : rue, salle
ltr (lieu de travail) : usine, bureau
mal (maladies) : tuberculeux, cancéreux
npra (nom prédicatif actif) : fumeur, conducteur
nprd (nom prédicatif datif) : bénéficiaire
nprp (nom prédicatif passif) : pensionné, élu
pro (profession) : menuisier, chauffeur
qua (qualités) : pieux, vertueux, intelligent
rel, col (relationnel collectif) : famille
rel (relationnel) : frère, père
sportif : footballeur, escrimeur

3.2. Application de la notion de classes d'objets

Prenons l'exemple du verbe *abattre*, qui a au moins 8 emplois différents. Ces significations ne peuvent être mises en évidence par l'indication du seul sujet : *Paul abat***. Si l'on indique, en revanche, la nature sémantique de l'objet, alors les différentes significations apparaissent clairement :

Abattre/N0 : *hum/N* : *arbre*
Abattre/N0 : *hum/N* : *aéronef*
Abattre/N0 : *hum/N* : *construction*
Abattre/N0 : *hum/N1* : *hum*
Abattre/N0 : *évé/N* : *hum*
Abattre/N0 : *hum/N* : *cartes*
Abattre/N0 : *hum/N* : *minerais*
Abattre/N0 : *hum/N* : *animal de boucherie*

Ces classes sémantiques permettent de mettre en évidence les synonymes de chaque emploi de ce verbe :

Abattre/N0 : hum/N : arbre : couper
Abattre/N0 : hum/N : aéronef : descendre
Abattre/N0 : hum/N : construction : démolir
Abattre/N0 : hum/N1 : hum : tuer avec une arme à feu
Abattre/N0 : évé/N : hum : démoraliser
Abattre/N0 : hum/N : cartes : déposer
Abattre/N0 : hum/N : minerai : extraire, détacher
Abattre/N0 : hum/N : animal de boucherie : tuer

ainsi que sa traduction :

Abattre/N0 : hum/N : arbre/Sy : couper/E: to cut down/D: fällen
Abattre/N0 : hum/N : avion/Sy : descendre/E: to shoot down/D: abschiessen
Abattre/N0 : hum/N : cloison/Sy : démolir/E: to pull down/D: niederreißen
Abattre/N0 : hum/N1 : hum/Sy : exécuter/E: to shoot down/D: erschiessen
Abattre/N0 : évé/N : hum/Sy : démoraliser/E: to demoralize/D: niederdrücken
Abattre/N0 : hum/N : cartes/Sy : déposer/E: to lay down/D: aufdecken
Abattre/N0 : hum/N : minerai/Sy : détacher/E: to break away/D: ausbrechen
Abattre/N0 : hum/N : animal de boucherie/Sy : tuer/E: to slaughter/D: schlachten

La notion de trait syntaxique au sens du LADL n'apporte donc pas les informations nécessaires à la reconnaissance des différents emplois, comme on vient de le voir.

4. Seconde étape de la description : le substantif *regard*

Compte tenu de cette modification de l'outil théorique, menant à une description appropriée au traitement automatique, on peut proposer une description plus appropriée des prédicats. Soit le substantif prédictif *regard*. La nature sémantique des arguments permet de discriminer ses différents emplois.

4.1. Emploi intransitif : *regard* comme prédicat de propriété

Il existe un emploi sans complément, mais avec un modifieur obligatoire :

**Paul a un regard*
Paul a un regard terne

Cet emploi est défini par :

- un argument-sujet humain (éventuellement animal), il n'y a pas de complément ;
- le verbe support est *avoir* ;
- on trouve aussi : *posséder* ;
- un modifieur décrivant le regard est obligatoire : *ardent, étincelant, brûlant, terne, vide, fuyant, mobile, vitreux* mais non *en coin, en biais* ;
- le déterminant de regard est l'indéfini *un* ou le défini *le* au singulier : *Paul a (le, un) regard vif*. Le pluriel est interdit **Paul a les regards vifs* ;
- *regard* est un prédicat de propriété plutôt que d'action : *Son regard est (vif, terne)* ;
- l'interprétation est passagère ou habituelle : *Paul a un regard terne (ce matin, habituellement)* ;
- le substantif *regard* peut être remplacé par le substantif *œil* : *Paul a l'œil (vif, terne)*. Le pluriel est moins bon : *Paul a les yeux vifs*, l'indéfini serait meilleur *Paul a des yeux vifs* ;
- le support peut être effacé : *Le regard (vif, terne) de Paul* ;
- il n'y a pas de montée de l'adjectif : **Paul est (terne, vif) (de, du) regard* ;
- la construction impersonnelle est possible : *Il y a (de la vivacité, de la mobilité, du feu) dans le regard de Paul* ;
- cet emploi n'est pas associé au verbe *regarder*.

Le substantif *regard* désigne une propriété de Paul. Elle est moins physique que : *Paul a les jambes arquées*, peut-être du fait que les yeux peuvent traduire des sentiments, un état d'esprit, certaines facultés, comme la présence d'esprit. Au XVII^e siècle on appelait les yeux, le « miroir de l'âme ». *Regard* n'a rien à voir ici avec le substantif *vue* : *Paul a une vue perçante*.

4.2. Emploi transitif avec modifieur : prédicat de comportement

Paul a eu un regard (amical, dédaigneux) pour Jean

- Le sujet est humain ; le complément est humain aussi ou désigne une activité humaine introduite par *pour* ;
- Deux autres supports sont possibles : *accorder, concéder*, la préposition est alors *à* : *Paul lui a accordé un regard attentif*. Le verbe *jeter* traduirait plutôt une activité qu'un comportement ;
- Le déterminant est indéfini *Paul a eu un regard amical pour Jean* ; le pluriel n'est pas très clair : *Paul a eu des regards amicaux pour Jean*. Le défini est impossible : **Paul a eu le regard (amical) pour Jean* ; le possessif est impossible aussi : **Paul a eu son regard pour Jean* ;

- Un modifieur est obligatoire, sauf à la forme négative : *Paul n'a même pas eu un regard pour Jean*. Mais il s'agit peut-être d'une suite figée ;
- Le support est effaçable, mais il faudrait examiner un grand corpus : *Le regard dédaigneux de Paul pour Jean* ; *Son regard dédaigneux pour Jean* ;
- *Regard* peut difficilement être remplacé par *œil* : ?*L'œil dédaigneux de Paul pour Jean* ;
- L'adjectif est de nature comportementale : *amical, attentif, dédaigneux, hautain* mais non descriptif : *fixe, fuyant, mobile, acéré, vif, perçant* ;
- Il existe une construction impersonnelle : *Il y a eu un regard dédaigneux pour Jean de la part de Paul* ;
- On constate une autre thématization : *J'ai eu droit à un regard amical de sa part* ;
- On trouve aussi une construction verbale associée : *Paul a regardé Jean dédaigneusement*. Dans ce cas, *regarder* n'est pas un vrai prédicat de perception.

4.3. Emploi de perception active

Paul a jeté un regard furtif sur le tableau

Paul a jeté un regard rapide dans cette direction

- Le sujet est humain et l'objet désigne un concret ou un locatif ;
- Les supports sont métaphoriques et issus de causatifs de mouvement fondés sur l'idée de *lancer* : *balancer, lancer, envoyer, filer* ;
- Les prépositions spatiales précisent qu'il s'agit de compléments locatifs : *vers, en direction de*. Si le complément est concret alors la préposition est essentiellement *sur*. S'il s'agit d'une activité, la préposition peut être *à* : *Je vais jeter un regard à ton texte*. Si le complément est humain, *à* et *sur* peuvent induire des interprétations différentes : *jeter un regard sur* (*surveiller*) ; *jeter un regard à* (*entrée en communication*) ;
- Les déterminants peuvent être : *un, des* suivis de modifieurs ; sont interdits *le* ou peut-être le possessif : ?*Paul a jeté son regard sur ce texte* ;
- Il existe des substantifs synonymes : *œil* : *jeter un œil (à, sur) N* ; *jeter les yeux (*à, vers, sur) N* ; *jeter un coup d'œil (à, sur) N* ;
- Il s'agit d'un prédicat de perception active ;
- Les adjectifs sont moins restreints : *en biais, en coin, en coulisse, oblique, furtif* ;
- On observe la réduction du verbe support : *Le regard de Paul à Jean* ; ?*Le regard de Paul sur ce texte* ;
- L'interprétation est celle d'une action rapide : *Jeter un regard rapide sur ce texte* ;
- On observe aussi un verbe associé : *Paul m'a regardé en coin*.

La nature du support et la métaphore qui l'explique impliquent une action volontaire et consciente. Il peut y avoir contamination avec l'emploi précédent : *Il a eu un regard amical pour Jean ; Il a jeté un regard amical à Jean.*

4.4. Emploi de perception active, métaphore fondée sur les armes de jet

Paul décoche un regard agressif à Jean

- Le sujet est humain, de même que l'objet ;
- D'autres supports sont possibles : *darder* ; la préposition est alors plutôt *sur* que *à*. Les dictionnaires définissent ainsi le verbe *décocher* : *lancer avec un arc, une arme de trait ; darder : lancer (une arme, un objet) comme on ferait d'un dard*. On peut expliquer ainsi la métaphore : *assassiner du regard* ;
- Les déterminants peuvent être *un* suivi d'un modifieur (ou une intonation exclamative) ; le pluriel est possible : *Il lui décocha des regards assassins* ; on ne trouve ni le défini et ni le possessif : **Il lui décocha son regard* ;
- Aspectuellement, il s'agit d'une action rapide : **décocher un long regard de désapprobation* ; on peut penser que *décocher* a une interprétation inchoative ;
- La métaphore implique une idée d'hostilité : on trouve des adjectifs comme : *hostile, haineux, courroucé, de désapprobation, acéré, inquisiteur* ;
- *Œil* ne peut pas remplacer *regard* : **décocher un œil sévère* ;
- La réduction du verbe support est impossible, sinon on constate l'effacement de la métaphore : *Le regard de Paul (à, sur) Jean* vient de l'emploi en *jeter* ;
- *Regard* ne peut pas être thématisé : **Le regard de Paul se (darde, décoche) sur Jean.*

Un emploi assez proche implique la métaphore d'une arme blanche : *Paul plante son regard dans les yeux de Jean.*

4.5. Emploi : perception active : métaphore de l'attachement

Paul a fixé (son, ses) regard(s) sur Jean

- L'objet désigne un humain, un concret ou un locatif ;
- La préposition est *sur* ;
- On trouve d'autres supports : *attacher* (préposition *à*) et *visser* (préposition *à*) ;
- Comme déterminants, on trouve le possessif singulier ou pluriel ; le défini est impossible, de même que *un* ou *un-modif* ;
- On observe des substantifs synonymes : *fixer les yeux, visser les yeux* mais pas de singulier ?*fixer son œil sur N, ?attacher l'œil à N* ;

- L'effacement du verbe support implique la perte de la métaphore ;
- Une thématisation de *regard* est possible : *Son regard s'est fixé sur Jean* ;
- Aspectuellement, il s'agit d'une interprétation résultative, durative et insistante : *Son regard reste (fixé, attaché, vissé) sur Jean* ; *Paul tient son regard fixé sur N* ; *Paul a le regard fixé sur N*.

4.6. Emploi : perception active : métaphore du mouvement orienté

Paul baisse son regard (sur Marie, vers le fond)

- L'objet désigne un humain, un concret ou un locatif ; le complément est obligatoire, sinon on a affaire à la suite plus ou moins figée : *baisser les yeux* au sens de *ne pas vouloir regarder* ;
- Les prépositions peuvent être : *sur, vers* ;
- On trouve d'autres supports : *lever, tourner, relever* ;
- Déterminants : le possessif singulier et le défini *le* ;
- *Regard* peut être remplacé par le pluriel *yeux* (mais pas au singulier) ;
- Le verbe support ne peut pas être réduit ;
- La prédicat peut être thématisé : *Son regard se tourne vers, ?Son regard se baisse, Ses yeux se sont levés (baissés, tournés) vers N* ;
- L'aspect est ponctuel et duratif : *Paul tient son regard (levé, baissé, *tourné)*.

Cet emploi a un présupposé : *baisser son regard sur* implique que l'on soit dans une position supérieure (le contraire pour *lever les yeux sur*). Peut-être ces constructions sont-elles des suites plus ou moins figées, où elles signifient approximativement *avoir de l'intérêt pour, faire attention à ou demander la clémence de*.

4.7. Emploi : perception active : métaphore militaire (épée, pistolet)

Paul a braqué son regard (sur le nouveau venu, vers la porte)

- En position de N1 on trouve un humain, un concret ou un locatif ;
- Autres supports possibles : *diriger, pointer* ;
- Les prépositions sont locatives et directionnelles : *vers, en direction de, sur* ;
- En position de déterminants, on trouve le possessif (singulier et pluriel), le défini ou encore *un-modif* ;
- *Regard* peut être remplacé par *yeux* (mais non par le singulier *œil*) ;
- Le verbe support peut être réduit, surtout si la préposition est nettement locative : *Le regard de Paul en direction de* ;

- Parmi les modifieurs, on trouve : *réprobateur, de reproche, scrutateur, investigateur, *fixe, *fuyant* ;
- Une thématization de *regard* est possible : *Le regard de Paul se braque subitement vers N*.

La métaphore est fondée, cette fois-ci, sur la notion d'arme à feu ou d'une épée : (*braquer, pointer*) (*un pistolet, un revolver, une épée*) (*sur, vers*) *Nhum*. Cet emploi implique une attitude agressive.

4.8. Emploi : perception active : métaphore de causatif du mouvement

a) Déplacement

Paul porte (son, ses regards) sur ce tableau

- L'objet désigne un humain, un concret, un locatif ou une situation ;
- D'autres supports sont possibles : *promener, laisser traîner* ;
- Les prépositions sont locatives : *sur, vers, dans la direction de* ;
- Parmi les déterminants, on observe le possessif (singulier et pluriel), peut-être *un-modif*, le défini est impossible ;
- *Regard* a un synonyme : *ses yeux* (mais pas au singulier) ;
- Le verbe support ne peut pas être effacé ;
- Thématization du prédicat nominal : *Le regard de Paul se porte vers ce spectacle* ; *Le regard de Paul se promène sur cette toile* ;
- L'aspect est duratif et progressif mais l'interprétation résultative est exclue : **Paul a le regard porté sur N* ; *Paul, le regard porté sur N, s'avanceit vers lui*.

b) Résultatif de déplacement

Paul a posé son regard sur Marie

- L'objet désigne un humain, un concret ou un locatif ;
- La préposition est *sur* ;
- Parmi les déterminants, on trouve : le possessif (singulier et pluriel), *le, un-modif* ;
- Prédicat synonyme : *ses yeux* (mais pas au singulier) ;
- *Le regard de Paul sur Marie* est-ce un effacement de *poser* ou *jeter* ? ;
- Thématization du prédicat : *Le regard de Paul s'est posé sur Marie* ;
- L'aspect est duratif et résultatif : *Paul avait le regard posé sur N* ;
- Adjectifs appropriés : *appuyé, attentif, perçant, profond*.

c) Antidépacement

Paul arrête son regard sur N

- L'objet désigne un humain, un concret ou un locatif ;
- Autre support : peut-être *fixer* ;
- La préposition est *sur* ;
- Déterminants : possessif, **le*, **un*, **un-modif* ;
- Synonymes : *ses yeux* (mais pas au singulier) ;
- Thématisation : (*son regard*, *ses yeux*) *s'arrête(nt) sur ce tableau* ;
- Aspect : l'interprétation résultative n'est pas évidente ?*Paul a (le regard, les yeux) arrêté(s) sur N.*

4.9. Emploi négatif : métaphore du détournement

Paul détourne son regard de ce spectacle

- Objet : un humain, un concret ou un locatif ;
- Autre support possible : *éloigner* ;
- Préposition : *de* ;
- Déterminants : le possessif (singulier et pluriel), le défini *le* ;
- Synonymes du prédicat : *yeux*, *?œil* ;
- Thématisation du prédicat : *son regard se détourne de ce spectacle* ;
- Adjectifs : *effrayé*, *effaré*, *apeuré*.

Il y a une lecture métaphorique : *ne pas vouloir prendre en considération*. La nature de *détourner* n'est pas claire : derrière le possessif il est difficile de trouver un support. Cf. *Il a perdu sa bonne humeur* = *Il a perdu la bonne humeur qu'il avait*. Dans *Il a détourné son regard de N*, on ne peut pas postuler *Il a détourné le regard qu'il avait jeté sur N*.

4.10. Restructurations

Le substantif *regard* est en position de « complément » indirect. On a alors une restructuration du type :

Paul Vsup Dét regard Prép NI
Paul V NI du regard

Ces constructions sont souvent de nature aspectuelle. La nature du verbe est métaphorique et traduit :

a) un mouvement :

Paul accompagne la voiture du regard

Paul suit la voiture du regard

Paul parcourt le paysage du regard

b) un geste :

Paul embrasse le paysage du regard

c) un prédicat de « recherche »

Paul scrute le paysage du regard

Paul fouille le paysage du regard

d) autres métaphores

Paul couve Marie du regard

Paul dévore Marie du regard

Paul déshabille Marie du regard

4.11. Autres thématisations

Le regard de Paul est tombé sur une vieille photo

Son regard court le long de la crête

Son regard découvre un vaste paysage

Son regard rencontre celui de Marie

Son regard bute sur un détail inattendu

4.12. Résumé conclusif

1. Les différents emplois d'un prédicat peuvent relever de classes sémantiques très différentes : *regard* peut être un prédicat de perception, de propriété, de comportement ;
2. C'est très souvent le verbe support qui détermine la lecture du prédicat nominal ; ce verbe support dépend aussi des différentes métaphores utilisées ;
3. Chaque emploi prédicatif est défini par une détermination spécifique : il faudrait étudier les conditions dans lesquelles le possessif est seul possible ;
4. Il n'y a pas d'effacement du verbe support que s'il n'y a pas perte d'information, en particulier aspectuelle ;
5. Il est difficile de prédire quand un prédicat nominal a un verbe associé ;
6. Les restructurations sont à étudier de façon systématique.

5. Étude systématique d'un prédicat verbal.

Grille de description du verbe *lire*

Les observations qui précèdent mettent en évidence que la syntaxe, la sémantique et le lexique ne sont pas des instances autonomes mais sont imbriqués de façon multiple. Les analyses qui suivent proposent une description globale et intégrée d'un emploi prédicatif donné.

5.1. Un domaine d'arguments

Un verbe ne peut être décrit qu'à l'aide des classes sémantiques de ses arguments (les classes d'objets) et non pas avec des classifieurs très généraux comme *Nabstrait*. Le verbe *lire* a deux emplois différents :

- *lire/N0 : hum/N1 : texte (article) ; support d'écriture (livre, journal)*
- *lire/N0 : hum/N1 : missive (lettre)/N2 : à l'intention de destinataire/N3 : au sujet de, concernant Névé*

Ces classes doivent évidemment être décrites en extension, à l'aide de listes qui permettent de générer toutes les phrases possibles avec ce prédicat :

- l'ensemble des textes : *roman, poème, etc.*
- l'ensemble des supports d'écriture : *cahier, livre, journal, etc.*
- l'ensemble des missives : *message, lettre, dépêche, télégramme, etc.*

5.2. Un sens, d'où un ou des synonymes et une traduction

Le schéma argumental ainsi défini, il est possible d'attribuer une signification au prédicat et, par conséquent, de lui adjoindre un synonyme et une traduction.

5.3. Une forme morphologique du prédicat

On note, dans cette rubrique, la forme morphologique que peut prendre un prédicat donné : *verbe, nom, adjectif*. Ici, le verbe a deux formes nominales associées : *faire la lecture de* et *être lecteur de*. Ces prédicats nominaux ont, du fait de leur statut morphologique, des propriétés spécifiques, il faut donc renvoyer à d'autres grilles qui les décrivent :

Paul a lu ce texte

Paul a effectué lecture de ce texte

Paul est le lecteur de ce texte

5.4. Une actualisation

On consigne ici le numéro de la conjugaison du verbe et, dans les grilles associées décrivant les prédicats nominaux, la nature du verbe support. *Lire* correspond, dans la classification du DELAS/DELAFA, à un verbe du type V94, qui décrit l'ensemble des formes que ce verbe peut prendre.

5.5. Un système aspectuel

Le verbe *lire* est un prédicat de « décodage » d'aspect duratif. On peut donc avoir des formes aspectuelles comme :

(commencer, continuer, poursuivre, finir, arrêter) de lire ce texte.

D'autres variantes peuvent être :

Il a mis (beaucoup, peu, assez de temps) à lire ce texte.

5.6. Des transformations

Le verbe *lire* a une syntaxe très régulière. On a donc toutes les transformations habituelles portant sur :

- le sujet : interrogatif : *qui ?* ; pronom : *il* ; démonstratif : *celui-ci*, etc.
- l'objet : interrogatif : *que ?* ; pronom : *le, la* ; démonstratif : *celui-ci, celle-là*, etc.
- la structure de la phrase : passif, interrogation en *est-ce que ?*

5.7. Un domaine

Ici, langue générale.

5.8. Un niveau de langue

Lire a peu de synonymes du même niveau de langue. *Déchiffrer* implique un texte difficile à lire, *feuilleter* ou *parcourir* désignent une lecture rapide ou superficielle, *bouquiner* sélectionne en position argumentale un livre et est d'un niveau de langue différent.

5.9. Étude systématique des transformations portant sur une phrase

Une grille, comme celle qui vient d'être décrite, peut subir un grand nombre de transformations qu'il faut décrire en extension, en vue d'une description complète des formes de phrases.

5.9.1. Les transformations structurelles

- a) changements de catégories morphologiques des prédicats : **nominalisation** (*lecture*), **adjectivation** (*lisible* au passif) ;
- b) **interrogations** portant sur le prédicat (*est-ce que P*), sur un argument (*qui ? que ?*) ou un circonstant (*quand ? pourquoi ? où ?*) ;
- c) **négation** portant sur le prédicat *ne ... pas, ne ... plus* et sur les arguments *ne ... aucune, aucun ... ne*, etc. ;
- d) **enchâssements**, c'est-à-dire le phénomène de la récursivité, qui insère une phrase dans une position argumentale : *Paul a lu que le président avait démissionné* ;
- e) **pronominalisations** portant sur les arguments nominaux ou phrastiques (*il, le, les, leur, en, y*) ;
- f) **relativation**, transformation d'une phrase en un syntagme nominal : *Le livre que j'ai lu est difficile*.

5.9.2. Les mises en évidence

Elles peuvent concerner le prédicat, les arguments et, plus rarement, les déterminants. Leur rôle est de mettre l'accent sur un élément de la phrase en le plaçant en position initiale.

— Mise en évidence du prédicat

extraposition du verbe : *La neige tombe, Il tombe de la neige*

extraposition passive : *Il est lu beaucoup de journaux ces derniers temps*

dislocation : *Il a lu un journal, Ce qu'il a lu c'est un journal*

— Mise en évidence des arguments

a) extraction : *J'ai lu ce livre, C'est moi qui ai lu ce livre*

b) détachement (dislocation) à gauche : *Ce livre, je l'ai lu*

c) détachement (dislocation) à droite : *Je l'ai lu, ce livre*

d) dislocation d'un argument phrastique : *Ce que j'ai lu, c'est un livre*

— Mise en évidence de déterminants

J'ai lu des centaines de livres
J'ai lu des livres par centaines

5.9.3. Les effacements

Dans différentes conditions textuelles, un ou plusieurs des éléments du schéma prédicatif peuvent être omis, soit pour éviter une redite soit parce que l'information qu'il apporte est considérée comme non pertinente dans le contexte. On trouve ainsi :

- a) l'effacement d'un argument : *Pierre est en train de lire*
- b) l'effacement d'un prédicat : *Pierre lit plus vite que moi*
- c) l'effacement de l'actualisation du prédicat : *Pierre espère lire ce livre*

5.9.4. Les restructurations

Une *restructuration* est un changement dans l'ordre canonique des arguments. Ces rotations correspondent à différents besoins d'expressivité. Le prédicat peut rester constant ou subir des modifications de forme.

Restructurations sans modification de la forme du prédicat

- a) les restructurations contrastives : *Jean lu un article et moi un livre*
- b) les permutations de longueur : *J'ai lu à Paul le livre que je lui avais promis*

Restructurations avec modification de la forme du prédicat

Passif :

Ce livre a été lu par l'ensemble des citoyens

Constructions à sujets réciproques :

Paul et Jean se lisent l'un l'autre

Tout emploi verbal devrait être examiné au regard de l'ensemble des paramètres qui ont été énumérés dans ce chapitre 5. On voit donc que la description complète d'un prédicat verbal, en vue du traitement automatique d'un emploi prédicatif donné, exige la recensement d'un très grand nombre de paramètres. Un des objectifs que l'on peut se proposer à la recherche linguistique, consiste à appliquer

cette grille d'analyse à l'ensemble des prédicats. Des grilles appropriées aux prédicat nominaux et adjectivaux doivent être mises au point avec les mêmes précisions. C'est la seule condition d'une génération automatique possible.

6. Description des connecteurs

6.1. Grille d'analyse

Ce qui vient d'être dit s'applique essentiellement aux phrases simples, c'est-à-dire celles qui ne mettent en jeu qu'un seul prédicat. Mais chacun sait qu'il existe des phrases complexes, impliquant plusieurs prédicats et qui nécessitent des descriptions spécifiques. C'est le cas quand il s'agit de connecteurs. Les paramètres d'analyse sont les suivants.

a) la suite est-elle **figée** ou **non**

Dans un cas on aura des locutions comme :

à telle enseigne que, au fur et à mesure que

et dans l'autre :

à cause de, dans le but de, avec le désir de

dont la forme générale est *Prép Dét N (de v, que P)*

Quand le connecteur n'est pas figé, les paramètres d'analyse sont les suivants :

b) Y a-t-il une **détermination** ?

— anaphorique :

a) *en vue de quoi, à la suite de quoi, en raison de cela, d'ici là*

b) *dans ce but, pour cette raison, à cet effet, à cette fin*

— interrogative : *dans quel but ?, pour quelle raison ?, à quel moment ?*

— négative : *à aucun moment, dans nulle autre but que de V*

c) Y a-t-il un **paradigme** pour le substantif ?

à (le moment, l'instant, l'heure, la minute) où

pour (la raison, le motif) que P

de (façon, manière, sorte) que P

avec (la volonté, le dessein, l'intention) de V

d) Si le substantif est de nature **prédicative**, quel est son verbe support ?

avoir l'intention de

avoir le désir de
se fixer comme objectif de
être cause de
être la conséquence de

- e) Ce substantif a-t-il un verbe ou un adjectif **associé** ?
avec le désir de V/ il a le désir de V/il désire V/il est désireux de V
à cause de N/être cause de N/causer N
avec la volonté de V/avoir le volonté de V/vouloir V

- f) Y a-t-il d'autres **thématisations** ?
Jean a dit cela dans l'intention de convaincre
Convaincre était l'intention qu'avait Jean en disant cela
L'intention qu'avait Jean en disant cela était de convaincre

6.2. Exemple de description le substantif *but*

6.2.1. Changement de la préposition

dans le but de
avec le but de

6.2.2. Détermination du substantif

6.2.2.1. Détermination affirmative

6.2.2.1.1. Détermination cataphorique

Mc = modifieur complétif (**que P, de VW, de N**)
Ma = modifieur adjectival

dans le but de réussir
dans le but avoué de réussir

dans un but de réussite
dans un but avoué de réussite

6.2.2.1.2. Détermination anaphorique :

dans ce but

*dans un tel but
dans un but pareil
dans un but de ce genre
sans un but similaire
dans le but qu'on vient de dire
dans un but identique*

6.2.2.2. Autres déterminations :

6.2.2.2.1. Négative :

*dans aucun but précis
dans nul autre but*

6.2.2.2.2. Interrogative :

dans quel but ?

6.2.2.2.3. Exclamative :

dans quel but !!

6.2.2.2.4. Indéfinie :

dans un certain but

6.2.3. Utilisation de verbes supports : avoir, avoir comme

*Il a fait cela dans le but de réussir
Il a fait cela. Il avait le but de réussir
Il a fait cela. Il avait comme but de réussir*

6.2.4. Autres verbes : se fixer, se donner, etc.

*Il a fait cela. Il s'était fixé le but de réussir
Il a fait cela. Il s'était fixé comme le but de réussir
Il a fait cela. Il s'était donné le but de réussir
Il a fait cela. Il s'était donné comme but de réussir*

6.2.5. Renversement de constructions

Faire cela était son but
Il avait comme but de réussir en faisant cela
Faire cela constituait pour lui un but évident
But de cela : faire réfléchir
Le but de Luc est de convaincre

6.2.6. Autres constructions

Ce travail est à but lucratif
Ce travail a pour but de faire réfléchir
Ce but consiste à faire réfléchir
Dans le but suivant : faire réfléchir
Le but à long terme est éminemment politique
But de l'opération : renverser la dictature
But de la manœuvre : renverser la dictature

Comme on le voit, on aurait tort, de considérer les conjonctions comme des éléments isolés, des espèces particulières de locutions figées. Ici encore, on voit que les descriptions doivent être complètes et mettre en jeu l'ensemble des mécanismes qui sont en jeu dans une structure donnée.

7. Les équivalences discursives

7.1. Le figement

Tout le monde connaît les travaux de Maurice Gross sur le figement. Son objectif était de noter toutes les constructions verbales qui n'avaient pas une syntaxe régulière, dont par exemple, le sujet ou l'un et l'autre des compléments constituaient des hapax. Voici un exemple mettant en jeu le verbe *coucher* :

coucher à la belle étoile
coucher en joue
coucher ensemble
coucher noir sur blanc
coucher par écrit
coucher sous les ponts

coucher sur la dure
coucher sur le papier
coucher sur Poss testament

Ce travail de grande ampleur n'a pas pu être mené à bout, du fait de la mort de M. Gross. Il reste que ces listes regroupent des constructions qui n'ont pas de lien entre elles. Il s'agit simplement de dresser la liste des constructions qui n'ont pas de construction régulière et libre. Ces travaux étaient évidemment indispensables mais regroupent des suites qui ne constituent pas des ensembles homogènes. Il reste que ces travaux peuvent être poursuivis dans plusieurs directions. L'une d'elles est ce que j'appelle des *équivalences discursives*, c'est-à-dire des façons de s'exprimer identiques du point de vue de l'information et de la communication. Je vais donner une série d'exemple, en les classant en fonction de la catégorie grammaticale.

7.2. Constructions adjectivales

Certains adjectifs ont des constructions restreintes, en particulier du point de vue du complément en *pour N*, ce qui n'est évidemment pas prédictible :

c'est bien fait pour Nhum
c'est bien fait pour la gueule de Nhum
c'est bien fait pour la pomme de Nhum
c'est bien fait pour les fesses de Nhum
c'est bien fait pour les pieds de Nhum

Quand un objet n'est plus utilisable, on peut dire de lui :

il est bon pour la casse
il est bon pour la ferraille
il est bon pour la réforme
il est bon pour l'abattoir
il est bon pour le rebut

Parmi les constructions adjectivales, il faut faire un cas particulier des constructions intensives en *comme N*. L'intensité d'une propriété peut se traduire par un grand nombre de moyens linguistiques : le superlatif, des adverbes comme *très*, *énormément*, *au plus haut point*, etc. Avec les constructions en *comme N*, la comparaison intensive se fait avec un élément considéré comme prototypique de la qualité ou du défaut évoqué.

blanc comme neige
blanc comme un cachet d'aspirine
blanc comme un linceul
blanc comme un linge

bête comme chou
bête comme Poss pieds
bête comme une cruche
bête comme une oie

con comme la lune
con comme un balai
con comme une baleine
con comme une bite
con comme une valise

7.3. Constructions adverbiales

Les constructions adverbiales sont très nombreuses du point de vue de leur sémantisme. Une énumération peut, par exemple, se terminer de la façon suivante, mettant en jeu l'adjectif *dernier*, terme d'une énumération :

en dernier lieu
en dernier recours
en dernier ressort
en dernière analyse
en dernière instance
en dernière minute
en dernière ressource

L'allure à laquelle on se déplace peut être rendue par le substantif *pas*, accompagné de certains adjectifs descriptifs :

à pas comptés
à pas de géant
à pas de loup
à pas de tortue
à pas feutrés
à pas mesurés

L'activité ou l'énergie s'expliquent souvent par les situations particulières où l'on peut se trouver :

dans le feu de l'action
dans le feu de la bagarre
dans le feu de la discussion
dans le feu du combat

Certaines expressions sont des indications de temps ou d'aspect :

voici belle lurette
voici longtemps
voici un temps fou
voici une paille
voici une paye

Enfin, une expression comme *et cetera*, dans le cas d'une énumération, peut être remplacée par des suites du type :

et tout le bastringue
et tout le bataclan
et tout le bazar
et toute la compagnie

7.4. Exclamations

Le dégoût devant certaines situations pénibles peut se traduire par un assez grand nombre d'expressions :

quel bordel !
quel cirque !
quel foutoir !
quelle chiasse !
quelle horreur !
quelle merde !

L'étonnement, causé par un événement inattendu, s'exprime différemment :

tiens !
tiens donc !
tiens pardi !

tiens tiens !
tenez !

7.5. Verbes et adverbes

Il y a là un domaine de recherche d'une ampleur insoupçonnée :

blêmir de colère
blêmir d'épouvante
blêmir de honte
blêmir d'horreur
blêmir d'indignation
blêmir de peur
blêmir de rage

écumer de colère
écumer de fureur
écumer d'impatience
écumer d'indignation

Il en est de même de différentes façons dont on peut boire de l'alcool :

boire N à grandes gorgées
boire N à grandes lampées
boire N à grands coups
boire N à grands traits
boire N à longs traits
boire N à longues gorgées
boire N à longues lampées
boire N à petites gorgées
boire N à petites lampées
boire N à petits coups
boire N à pleines carafes
boire N à pleines cruches
boire N à pleins tonneaux
boire N à pleins verres

7.6. Verbes avec compléments

L'intensité peut se traduire par différents moyens lexicaux :

*coûter un argent dingue
coûter un argent fou
coûter un paquet
coûter un tas d'or
coûter une fortune
coûter une montagne d'or
coûter une somme dingue
coûter une somme folle*

*pleurer à chaudes larmes
pleurer comme un veau
pleurer comme une fontaine
pleurer comme une Madeleine
pleurer comme une vache
pleurer des larmes de sang
pleurer toutes les larmes de son corps*

7.7. Verbes et adverbes

Cette combinaison est source d'équivalences considérables. Voici quelques exemples :

*éclater en applaudissements
éclater en injures
éclater en larmes
éclater en pleurs
éclater en reproches
éclater en sanglots*

*travailler pour des clous
travailler pour des haricots
travailler pour des nêfles
travailler pour des prunes*

7.8. Verbes intensifs en comme

*bondir comme un cabri
bondir comme un chevreau
bondir comme un ressort
bondir comme un tigre*

saigner comme un bœuf
saigner comme un cochon
saigner comme un porc

fumer comme un pompier
fumer comme un sapeur
fumer comme un troupier
fumer comme une cheminée
fumer comme une locomotive

7.9. Verbes figés

avoir une tête à claques
avoir une tête à gifles
avoir une tête d'enterrement
avoir une tête de cochon
avoir une tête de con
avoir une tête de croque-mort
avoir une tête de linotte
avoir une tête de mule

se fendre la gueule
se fendre la pêche
se fendre la poire

7.10. Phrases figées

Les phrases figées sont des constructions d'une particulière importance :

allez vous faire fiche !
allez vous faire foutre !
allez vous faire voir ailleurs !

ça biche
ça boume
ça colle
ça gaze
ça marche
ça roule
ça va

ça va au poil

ça va barder

ça va barder pour ton matricule !

ça va chaudement

ça va chauffer

ça va chier

ça va péter

ça va péter le feu

Conclusion

Cet article avait pour objectif de faire le point sur les conditions d'une description linguistique susceptible de mener au traitement automatique des langues. Il y a à cela plusieurs conditions indispensables. Tout d'abord, il faut mettre au point un nombre total de critères permettant de décrire avec précision l'ensembles des éléments d'une phrases : prédicats, arguments, déterminants, modificateurs, adverbiaux. Il convient, ensuite, pour chaque classe de mettre au point la liste complète des éléments, sans oublier les suites figées. Il faut enfin, examiner les relations qui dépassent le cadre des phrases, comme on vient de le voir avec les équivalences discursives. Aucune description sérieuse et reproductible n'est possible en dehors d'une théorie.

Références citées

- Anscombre, J.-Cl. (1995). Morphologie et représentation événementielle : le cas des noms de sentiment et d'attitude. *Langue française*, 105, 40—54.
- Anscombre, J.-Cl. (2019). Figement, lexique et matrices lexicales. *Cahiers de Lexicologie*, 114, 119—149.
- Bach, E. (1986). The algebra of events. *Linguistics and Philosophy*, 9, 5—16.
- Baudet, S. (1990). Représentations d'états, d'événements et d'actions. *Langages*, 100, 45—64.
- Chomsky, N. (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, The Massachusetts Institute of Technology.
- Delerm, Ph. (2018). *Et vous avez eu beau temps ? La perfidie ordinaire des petites phrases*. Paris, Seuil.

- Desclès, J.-P. (1991). Archétypes cognitifs et types de procès. *Travaux de Linguistique et de Philologie*, 29, 171—195.
- Dostie, G. (2019). Paramètres pour définir et classer les phrases préfabriquées. *Cahiers de Lexicologie*, 114, 27—63.
- Dostie, G., & Tutin, A. (2019). La phrase préfabriquée dans le paysage phraséologique. *Cahiers de Lexicologie*, 114, 11—25.
- Dubois, J., & Dubois-Charlier, Fr. (2004). *Les locutions en français*. Aix-en-Provence, inédit, chez les auteurs. <https://www.modyco.fr/fr/base-documentaire/ressources/jean-dubois/761-locutions-en-fran%C3%A7ais,-dubois-dubois-2004/file.html>.
- Franckel, J.-J. (1989). *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*. Genève, Droz.
- Fuchs, C. (1991). Les typologies de procès : un carrefour théorique interdisciplinaire. *Travaux de Linguistique et de Philologie*, 29, 9—17.
- Gaätone, D. (2004). Ces insupportables verbes supports ; le cas des verbes événementiels. *Linguisticae Investigationes*, 27(2), 239—253.
- Giry-Schneider, J. (1987). *Les prédicats nominaux en français : les phrases simples à verbes supports*. Genève, Droz.
- Gross, G. (1986). Les constructions nominales et l'élaboration d'un lexique-grammaire. *Langue française*, 69, 5—27 (en coll. avec R. Vivès).
- Gross, G. (1989). *Les constructions converses du français*. Genève, Droz.
- Gross, G. (1993). Trois applications de la notion de verbe support. *L'information grammaticale*, 59, 16—23.
- Gross, G. (1995). À quoi sert la notion de *partie de discours* ? In L. Basset & M. Pérennee (Dir.), *Les classes de mots. Traditions et perspectives* (p. 217—231). Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Gross, G. (1996a). *Les expressions figées en français : des noms composés aux locutions*. Paris, Ophrys.
- Gross, G. (1996b). Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle. *Langages*, 121, 54—73.
- Gross, G. (2004). Pour un Bescherelle des prédicats nominaux. *Linguisticae Investigationes*, 27(2), 343—359.
- Gross, G. (2009). *Sémantique de la cause*. Louvain-Paris, Peeters (en coll. avec R. Pauna et Fr. Valetopoulos).
- Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion [Traduction espagnole : *Manual de Analisis Lingüístico. Aproximación Sintactico-semantica al lexico* (X. Blanco Escoda, Trad.). Editorial UOC, Barcelona, 2013].
- Gross, G., & Kiefer, F. (1995). La structure événementielle des substantifs. *Folia Linguistica*, 29(1-2), 43—65.
- Gross, G., & Prandi, M. (2004). *La finalité : fondements conceptuels et genèse linguistique*. « Champs linguistiques ». Louvain-la-Neuve, Duculot [Traduction italienne : *La finalità. Struttura concettuali e forme d'espressione in italiano* (C. de Santis, Trad.). Firenze, Olschki, 2005].
- Gross, M. (1975). *Méthodes en syntaxe*. Paris, Hermann.
- Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages*, 63, 7—52.

- Guenther, Fr. (1998). Constructions, classes et domaines : concepts de base pour un dictionnaire de l'allemand. *Langages*, 131, 45—55.
- Harris, Z. S. (1976). *Notes du cours de syntaxe*. Paris, Seuil.
- Kaufer, M. (2019). Les actes de langage stéréotypés. Essai de synthèse critique. *Cahiers de Lexicologie*, 114, 149—173.
- Kiefer, F. (1974). *Essais de sémantique générale*. Paris, Mame.
- Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype*. Paris, Presses universitaires de France.
- Lees, R. B. (1960). *The grammar of English Nominalizations*. La Haye, Mouton.
- Le Pesant, D. (2019). Suggestions méthodologiques et outils de traitement de corpus pour l'étude des phrases préfabriquées des intercatons. *Cahiers de Lexicologie*, 114, 93—119.
- Le Pesant, D., & Mathieu-Colas, M. (1998). Introduction aux classes d'objets. *Langages*, 131, 6—63.
- Mel'cuk, I. (2004). Verbes supports sans peine. *Linguisticae Investigationes*, 27(2), 203—219.
- Prandi, M. (1998). Contraintes conceptuelles sur la distribution. *Langages*, 131, 34—44.
- Tutin, A. (2019). Phrases préfabriquées des intercatons : quelques observations sur le corpus CLAPI. *Cahiers de Lexicologie*, 114, 63—93.
- Vendler, Z. (1968). *Adjectives and Nominalizations*. La Haye, Mouton.
- Vivès, R. (1983). *Avoir, prendre, perdre : constructions à verbes supports et extensions aspectuelles*. Thèse de 3^e cycle, Université Paris VIII et LADL.
- Von Polenz, P. (1963). Funktionsverben im heutigen Deutsch. *Wirkendes Wort*, 5 (Beihefte zur Zeitschrift). Düsseldorf, Pädagogischer Verlag Schwann.



Claude Muller

Université Bordeaux-Montaigne et CLLE
France

 <https://orcid.org/0000-0002-7355-1765>

Négation, syntaxe, détermination. Un bilan et des questions

**Negation, Syntax, Determiners.
An evaluation and some questions**

Abstract

The present paper retraces some results of my own investigations, among other authors, on such questions as negation, levels of analysis of sentences, and internal structure of NPs, after years of research in the field. It suggests some possible paths of further investigations, among others: thus, negation needs a multi-levels of analysis, including an enunciative component; syntax requires an adequate description of informative value of items, and the internal composition of determiners in French remains an open question.

Keywords

Negation, syntax, predicative structures, determiners, indefinites, contrastive analysis

Introduction

Comment aborder, pour un linguiste à peu près au terme de sa carrière, la question que pose Gaston Gross, d'une vision prospective du domaine, ou plus modestement, de ce que pourrait être la recherche à mener dans les parties précises du champ des recherches linguistiques qui sont celles que nous avons pu, chacun à sa manière, parcourir pendant quelques décennies ? Vaste question, qui demanderait beaucoup plus de place qu'un bref article pour tenter d'y répondre. Il faudra sans doute du temps pour que l'immense masse de publications de la linguistique de la fin du XX^e siècle, après décantation, laisse apparaître ses avan-

cées au-delà des débats théoriques qui ont souvent occupé le devant de la scène, mais celles-ci sont certainement considérables : que l'on compare par exemple, ce qu'était la syntaxe générale du temps de Martinet (1985) à ce qu'elle est devenue chez Creissels (2006), ou, dans un autre domaine, l'état de la sémantique du français avant et après Georges Kleiber, pour me limiter à la production scientifique en français. Pour tenter d'y répondre, je vais m'appuyer sur un état des lieux très parcellaire, celui de quelques-unes des questions que j'ai abordées depuis les presque cinquante années que je publie des travaux en linguistique¹. On ne trouvera donc pas ici l'argumentation classique d'une investigation sur un domaine précis, mais une sorte de bilan, au-delà duquel j'espère tracer en pointillés des pistes de ce que serait ma recherche à venir si j'avais la longévité de Mathusalem, ou ce que je conseillerais à un jeune linguiste de faire s'il épousait ma manière de voir et de faire en linguistique. Vœux pieux, dira-t-on, puisque les temps ont changé, et aussi les conditions dans lesquelles s'élaborent actuellement les recherches dans notre domaine. Je ne peux que regretter l'époque, vers le début des années 70 de l'autre siècle, où la linguistique avait pour elle l'attrait de la nouveauté, attrait justifié par une forme de sclérose de la recherche grammaticale française, et puisamment développé par les courants innovants venus d'outre-Atlantique, l'enthousiasme de jeunes chercheurs, conjugués à Paris avec la renaissance universitaire qui suivait mai 68 et la fondation de l'Université de Vincennes, et où il y avait des enseignants jeunes, brillants et atypiques, Richard Kayne, Maurice Gross et Nicolas Ruwet, et un public fervent pour accueillir ces travaux et les faire avancer. Les temps ont bien changé, où il s'agissait d'une discipline émergente, qui devait lutter pour une place au soleil, ce dont témoigne pour les nostalgiques de cette époque et de cette atmosphère le livre de Jean-Claude Chevalier, *Combats pour la linguistique*, dont le titre même paraît bien anachronique en 2021. J'examinerai ici trois domaines, qui sont d'ailleurs liés comme on verra, sur lesquels se sont portées mes recherches.

1. La négation et la modularité des grammaires

Mes premières recherches, pour un doctorat de 3^e cycle soutenu en 1975, intitulé *Négation et quantificateurs*, portaient sur les interactions de portée de ces opérateurs, négation d'une part, déterminants et pronoms indéfinis de quantité d'autre part, avec pour conséquence, pour ces derniers, des modifications importantes dans le sens, par exemple *quelqu'un* interprétable selon les contextes, comme renvoyant à un individu identifiable, ou bien à une pluralité indéterminée :

¹ Voir mon site Claude Muller-linguiste.

*Je viens de m'apercevoir que quelqu'un nous écoute
Je ne pense pas que quelqu'un puisse nous entendre*

On y reconnaît la question des relations de portée ou de *scope*, et celle du changement dans l'extension des indéfinis selon leurs interactions avec des négations. Il existait dans la linguistique française une théorie d'accueil pour examiner ces phénomènes, celle de Damourette et Pichon (1911—1940), avec en guise de portée de la négation l'« atmosphère forclusive », et son explication, permettant d'ailleurs des analyses de qualité, comme celle de Robert Martin (1966) sur le mot « rien ». Mais l'interprétation psychologique de Damourette et Pichon, en particulier leur analyse de la combinaison des deux marques de la négation du français, *ne* et *pas*, en termes sémantique de « discordance » pour la première et de « forclusion » pour la seconde, semblait peu convaincante. Autrement solide était la tradition structurale, illustrée brillamment pour la négation par David Gaatone (1971), mais elle restait purement descriptive. C'est la linguistique américaine, à partir de Klima (1964), qui a fait le lien entre la description syntaxique des domaines de portée et la variation morphologique des adverbes, pronoms et déterminants non définis selon les contextes, formant des séries plus visiblement apparentées en anglais qu'en français (*somebody, anybody, nobody*), et l'interprétation sémantique distinguée par les « indéterminés » (les séries *some*) et les « indéfinis » (les séries *any*), les « négatifs » incorporant la négation. Dans ces analyses, la négation impliquait une théorie syntaxique des domaines de portée, une analyse des incorporations sémiques à l'interface de la morphologie et de la syntaxe, et une analyse sémantique permettant non seulement de constater, mais d'expliquer, pourquoi les indéfinis changeaient de sens, ou de forme, selon les contextes. Les théories chomskyennes de l'époque fournissaient un cadre explicatif et permettaient de décrire des domaines syntaxiques dans les frontières desquelles un opérateur comme la négation pouvait exercer son influence sur l'interprétation et l'occurrence lexicale des indéfinis. À l'époque, l'opposition cristallisée sur la « sémantique générative » (G. Lakoff, J. McCawley²), d'une part, et la « théorie standard » de l'autre (R. S. Jackendoff, 1972) d'autre part, masquait la convergence profonde des deux approches : la négation et les autres phénomènes régissant l'interprétation, la forme et la référence des indéfinis, nécessitaient une analyse en niveaux distincts de l'énoncé, celle de structures de type prédicat/argument d'une part, et d'autre part celle de la syntaxe « de surface », avec des possibilités de renversement de l'interprétation attendue. Un exemple :

Quand elle n'appréciait pas quelqu'un, nulle comédie : elle tirait à vue et s'éloignait à jamais. (Fr. Nourissier, *À défaut de génie*, 2000, p. 69)

² Voir les articles dans Steinberg et Jakobovits, 1971.

Les règles de choix et d'interprétation des indéfinis dans la dépendance syntaxique directe de la négation devraient imposer ici la forme *personne*, pourtant exclue. Mais la phrase doit se comprendre comme une construction existentielle soumise à un opérateur imposant une interprétation « habituelle », ou répétitive, contenant l'indéfini, qui reste cependant hors de la portée de la négation :

Quand il y avait quelqu'un (qui que ce soit) qu'elle n'appréciait pas, nulle comédie...

Cette glose reflète l'organisation prédicative de l'énoncé, et rend compréhensible la forme et le sens de *quelqu'un* dans cette phrase : l'indéfini est bien hors de portée de la négation, porte une valeur prédicative existentielle, et dépend pour son interprétation de la démultiplication des contextes d'occurrence possibles créée par *quand* ; de ce fait, *quelqu'un* n'est pas spécifié par son contexte autant qu'il le serait dans une phrase épisodique ancrée dans le réel, et la série *qui que ce soit* n'est pas exclue, ou pourrait au moins figurer en apposition. La compréhension des relations de portée exige donc un niveau d'analyse de l'énoncé où ce qui apparaît comme un syntagme nominal indéfini sujet ou complément d'un verbe est en réalité le représentant d'une proposition.

Les exigences de description de la phrase négative m'ont conduit par conséquent à adopter une analyse de l'énoncé qui prenne en compte ce fonctionnement prédicatif, qu'il soit représenté par une arborescence syntaxique comme le proposait la « sémantique générative », comme une « forme logique » dans les autres théories chomskyennes, ou une organisation prédicative sous-jacente, dans les grammaires à opérateurs de Z. Harris³. J'y reviendrai un peu plus loin.

D'une façon plus générale, l'analyse de la négation oblige à une vision globale de la description linguistique des énoncés, pas seulement à la description grammaticale de la phrase. Elle met donc en question les analyses purement syntaxiques, comme l'étaient dans leurs débuts les descriptions chomskyennes. J'ai décrit ceci dans un article qui met en évidence cette exigence de profondeur, ou de démultiplication des niveaux d'analyse, dans « La négation, un opérateur transversal » (Cl. Muller, 2008). On ne peut traiter de cette question sans examiner les questions de sens et de praxis, ce qui fait de la négation un marqueur énonciatif et pas simplement un quelconque adverbe de phrase. La négation brouille les frontières des sous-catégories descriptives habituelles de la grammaire : en termes morpho-lexicaux, les « négatifs » relèvent à la fois des « parties du discours » traditionnelles, et de cette superstructure qui a ses propriétés, comme les marques de l'interrogation ou celles de l'exclamation. Prendre comme objet d'étude la négation, c'est donc s'obliger à inclure dans la description une théorie

³ La théorie transformationnelle de Harris est exposée dans de nombreux textes, voir Harris, 1991 ; en français, Harris, 1976.

de l'énonciation, et une représentation du sens incluant les notions de présupposés, de points de vue, une pragmatique des énoncés. On peut s'en rendre compte par exemple dans l'examen des différences entre les interprétations « polémiques » ou « métalinguistiques » de la négation par rapport à la négation « descriptive » (O. Ducrot, 1984 ; H. Nølke, 1992). Non seulement la négation oblige à inclure dans la grammaire une théorie des présuppositions, mais il faut aussi que ces présuppositions soient adossées à des points de vue énonciatifs différenciant le point de vue du locuteur, celui d'interlocuteurs réels, ou encore celui que le locuteur attribue aux croyances communes. En cela, l'étude de la négation oblige à aller au-delà du sens, à s'intéresser à l'aspect « comportementaliste » du langage, comme le déclare Pierre Attal (1994).

Dès lors, se pose la question du cadre théorique adopté. À l'époque de mes premiers travaux sur la négation et les quantificateurs, qui se sont poursuivis par la suite en une thèse sur la négation en français⁴, Pierre Attal travaillait sur le même sujet, alors que nous étions tous deux enseignants à Rennes, et a soutenu une thèse d'État sur la négation et les quantificateurs (P. Attal, 1979) à Paris-8, dans l'optique des travaux sur les actes de langage et l'argumentation, alors que je travaillais d'abord dans une optique générative, puis sous la direction de Maurice Gross. Rien ne m'a mieux fait comprendre comment la diversité des approches, ou des points de vue, cette fois du linguiste, pouvait orienter la recherche en linguistique au point de rendre les analyses, parfois, incompatibles. Pourtant, nous avions en commun un intérêt initial pour les travaux de Chomsky⁵, et nous avons tous deux assez rapidement abandonné les évolutions de la théorie chomskyenne, ses zigzags et ses excommunications. De plus, la négation ne pouvait entrer dans une théorie centrée sur la seule syntaxe, avec une sémantique d'interprétation. Le cadre théorique beaucoup moins élaboré de Zellig Harris, en outre proposé comme source théorique de son approche par mon directeur de recherches, Maurice Gross, m'a toujours semblé, un peu comme une esquisse d'une théorie de type sens-texte avant l'heure, mieux à même de proposer un cadre plus approprié à l'analyse des langues, avec sa structure de l'information en relations à deux catégories basiques, le prédicat et l'argument. C'est sur ce canevas que j'ai construit mon cadre de description syntaxique dans *Les bases de la syntaxe* (2002—2008). Cependant, Pierre Attal découvrait pendant la même période les travaux de Ducrot : ses analyses s'orientèrent rapidement vers les effets argumentatifs de la négation, l'étude des lois d'« abaissement » de la quantification, ainsi que vers le postulat d'un acte de « refus » faisant de la négation polémique de Ducrot, le type central de la description illocutoire. Attal rejoignait ainsi la position de

⁴ Ma thèse, soutenue en 1987 à l'Université de Paris-7, est en partie reprise dans mon livre de 1991 : *La négation en français*, Droz, Genève.

⁵ Attal a traduit en français l'ouvrage générativiste de Kayne (1975), *French Syntax* devenu *Syntaxe du français*. Il a assuré à Rennes un cours intitulé « Grammaire transformationnelle », dont j'ai pris la suite dans les années 1975 à 1987.

Searle (1972) proposant un acte illocutoire de négation. Sans méconnaître ces aspects, mes travaux me conduisirent plutôt vers les interactions entre la négation et les autres constituants prédicatifs de l'énoncé, notamment ceux modifiés sémantiquement et parfois lexicalement par la portée de la négation, les adverbes et les indéfinis « négatifs » et leur interaction syntaxique avec la négation verbale. Pour en revenir à la grammaire, il m'a semblé que si la négation pouvait être un marqueur énonciatif ayant effectivement la valeur d'un refus ou d'un rejet, elle était dans d'autres situations un élément combinatoire articulé avec d'autres marqueurs énonciatifs, comme l'assertion : il y a évidemment assertion de la négation, prise en charge par le locuteur dans les énoncés polyphoniques, enfin la négation combinée à l'interrogation, par exemple dans la locution de demande d'adhésion *n'est-ce pas ?* du français, n'est absolument pas analysable comme un refus.

Le rejet pur et simple, sans réinvestissement dans l'assertion de la négation et dans un énoncé négatif qui fasse sens, est peut-être assez rare. Sa manifestation typique serait dans le *Non !* qui échappe au locuteur lors de l'annonce d'une mauvaise nouvelle ou de la découverte d'une situation intolérable. Dans les autres cas, que la négation soit polémique ou métalinguistique, le rejet construit du sens, un sens lacunaire certes, mais asserté comme tel par le locuteur. Il y a une information véhiculée, par exemple dans :

Paul n'a pas été reçu à son examen

ou encore un ordre donné, dans :

Tu n'iras pas danser ce soir

et en définitive, la négation s'intègre aisément dans le même moule de phrase que l'assertion, phrase que l'on appelle quelquefois « déclarative ».

En définitive, j'ai adopté le point de vue inspiré par Frege de la négation comme « jugement », en-deçà de l'acte de langage austinien, mais combinable avec lui. La négation se différencie des prédicats usuels en ce que, à strictement parler, elle n'a pas de sens, comme le disait Wittgenstein (1961) à propos de l'opérateur logique de négation : « Au signe \neg rien ne répond dans la réalité ». Un « jugement » est dans l'optique frégréenne une appréciation de l'énonciateur sur l'adéquation ou non de tel ou tel prédicat au regard du réel, du souhaité, du normal, ou du dit antérieur, jugement à distinguer de la partie performative qui caractérise un acte de langage. Dans l'énoncé affirmatif non marqué, rien n'indique qu'une telle opération ait lieu : l'énoncé est construit par l'assemblage des différents prédicats, coulés dans la syntaxe de l'assertion, qui est la construction non marquée de l'énoncé. L'analogue de la négation dans le domaine de l'affirmation serait le jugement de confirmation d'un point de vue extérieur ou déjà exprimé :

ce qu'indique en français l'adverbe *bien*, et que l'on peut caractériser comme un acte de « confirmation » :

Il a bien accepté de répondre à nos questions

Il y a donc une asymétrie entre l'énoncé négatif et l'énoncé affirmatif dans sa forme usuelle⁶. De plus, le jugement négatif a sa spécificité. On sait depuis longtemps que la négation, liée à une perception moins aisée du réel (T. Givón, 1978), à une attente contrariée, à une situation jugée inadéquate, véhicule de la négativité, au sens psychologique. Elle construit aussi des contextes d'interprétation particuliers, où les implications sont renversées, où les indéfinis, souvent marqués morphologiquement, sont plus indéterminés dans leur référence, ce que l'on a appelé la polarité négative. L'énoncé négatif n'est donc pas non plus une simple variante de l'assertion.

Quel est actuellement le bilan des études sur la négation, et quels domaines devraient être plus particulièrement examinés ? On peut, on doit, évidemment, utiliser le travail monumental de Laurence R. Horn, *A Natural History of Negation*, si possible dans la version augmentée de 2001 plutôt que l'originale de 1989, pour avoir une idée des innombrables travaux consacrés non seulement en linguistique, mais aussi en philosophie du langage et en logique, sur cette notion. On peut aussi lire avec profit l'étude critique qu'a faite Pierre Attal (1992) de ce livre. Dans le domaine purement linguistique, il faudrait aussi, comme toujours maintenant, consulter les études typologiques sur la négation, comme Kahrel et van den Berg (1994), à compléter par des recherches plus récentes. En ce qui me concerne, je suis revenu sur la négation, dans ses relations avec la référence (Cl. Muller, 2017) : on a toujours tenté, depuis Platon avec le concept d'*altérité* (dans le *Sophiste*) de donner un contenu positif au prédicat nié. On connaît la tentative de Katz (1972) consistant à interpréter positivement un énoncé négatif comme *Ce n'est pas une pizzeria* en utilisant la notion de complémentaire dans le même domaine, mais ce recours à la pragmatique suppose un usage « raisonnable » du langage, non la réalité extrêmement diverse des interprétations que des phrases de ce type peuvent recevoir dans leur contexte. Que l'on songe à la phrase titre du tableau de Magritte, *Ceci n'est pas une pipe*, on se rend compte que l'interprétation par le complémentaire est tout à fait réductrice, et tient non à la négation, mais à un type courant mais pas généralisable ni inscrit dans la sémantique de la phrase d'interprétation pragmatique. Il en va de même avec les interprétations basées sur la notion de présupposé, associé à une analyse syntaxique.

⁶ Certaines langues ont un marqueur d'assertion affirmative : c'est le cas du gascon, ou du basque. Cependant, ce marquage, limité aux principales ou indépendantes, soit n'apparaît que dans certains contextes (basque, voir ci-dessous), soit n'est pas généralisé dans tous les sous-dialectes. En gascon, son usage généralisé se limite à la zone pyrénéenne, et reste sporadique ailleurs, ce qui signale qu'il n'est pas absolument indispensable. Sur cette question, voir Muller, 2008.

Dans son étude sur la portée de la négation (1981), Cristina Heldner s'intéressant à des énoncés comportant une proposition finale montre que la négation cible souvent celle-ci, laissant hors de sa portée le verbe principal :

Ils n'étaient pas venus là pour discuter (op. cit., p. 142)

= Ce n'est pas pour discuter qu'ils étaient venus (donc : ils étaient venus)

mais aucune règle n'impose cette interprétation, comme le montre un autre de ses exemples :

L'auteur n'était pas là pour défendre son œuvre mais on l'excusait : il venait d'être assassiné. (ibid.)

Dans ce cas, il est impossible, du fait de la coordonnée qui suit, d'avoir le même schéma de portée que dans la phrase précédente : il faut comprendre que la négation porte sur la principale, et que la subordonnée finale est incluse dans la présupposition : « on s'attendait à ce que l'auteur soit là pour défendre son œuvre », et c'est donc cet ensemble qui est l'objet de la négation. Autrement dit, on ne peut déduire de la syntaxe ou de la compositionnalité ou de la pragmatique des domaines lexicaux des règles stables et générales, hors contexte, d'interprétation « positive » des énoncés négatifs.

2. L'analyse grammaticale en grammaire contrastive

Mes centres d'intérêt m'ont donc conduit à développer des analyses sur la structure de la phrase, analyses basées essentiellement pour moi sur le français dans un premier temps, travaux sur les clivées, la subordination en français (1996), les clitiques (Cl. Muller et al., 2000), sur l'ordre des mots (K. Gerdes, Cl. Muller, 2006). J'ai rassemblé en un volume de synthèse ces travaux, complétés d'analyses contrastives, avec l'aide de spécialistes de chaque langue étudiée, mettant en évidence des structures syntaxiques différentes dans les langues voisines géographiquement du français, allemand, anglais, langues romanes, parmi lesquelles une langue régionale, l'occitan gascon, breton, et basque. Il en est résulté *Les bases de la syntaxe*, ouvrage dans lequel les structures propres au français sont comparées dans un même modèle d'analyse à ces autres langues.

Dans ce modèle syntaxique d'analyse que j'ai développé, il me semble possible de donner une description assez précise des langues du monde, parce que le cadre est assez souple et général pour que les langues les plus diverses y soient intégrables. Comme je l'ai dit ci-dessus, la base théorique doit beaucoup à Maurice

Gross et à l'école du Lexique-Grammaire qu'il a fondée, ainsi qu'à Zellig Harris et à son modèle transformationnel mettant l'information à la base de sa description de la grammaire, mais elle repose aussi sur un corpus commun d'analyses de la fin du siècle précédent, analyses que je considère comme des acquis de la théorie chomskyenne, indépendamment des variations de celles-ci. De plus, comme je l'ai dit plus haut, mon domaine de recherches, la négation, nécessitait de placer dans la grammaire des énoncés, au point de départ du vouloir-dire du locuteur, une composante énonciative, et de prendre en compte dans la bonne formation des énoncés des aspects pragmatiques tels que les présupposés.

Cet échantillon de langues est suffisamment riche de données divergentes pour comprendre que la syntaxe est, dans une grammaire modulaire, le niveau le plus diversifié qui soit, alors que l'analyse des structures prédicatives est assez uniforme, du moins tant que l'on ne sort pas des langues européennes. Au niveau syntaxique, c'est-à-dire dans la structuration de la phrase en syntagmes hiérarchisés, le français, langue SVO⁷ sans cas morphologiques est ainsi confronté à une langue VSO, le breton, avec une position de topicalisation/focalisation initiale dans les indépendantes, mais à verbe initial dans les subordonnées ; une langue de type Topique/focus-VSO, avec un système casuel, l'allemand, avec une structure asymétrique, les subordonnées étant de type SOV ; et le basque langue ergative⁸, non configurationnelle, c'est-à-dire sans fonction attribuable par l'ordre des constituants nominaux actants, et probablement sans syntagme verbal.

La syntaxe met en évidence un ordre des mots dicté par le marquage fonctionnel, notamment dans les langues sans cas, et souvent, un autre type de structure y figure et s'y superpose, le marquage des fonctions communicatives, notamment la focalisation et la topicalisation. Les langues non configurationnelles, comme le latin ou le basque, ont un ordre dit neutre, qui est simplement la réalisation la plus courante des contraintes communicatives. Ainsi, dans le cas du basque, malgré la liberté de position des actants, la structure usuelle est décrite comme SOV, description discutée, puisque les positions S et O ainsi indiquées sont respectivement des positions de topique et de focus, et que l'une des rares contraintes de position du basque exige que la position qui précède le verbe conjugué soit un terme focalisé. L'analyse SOV tient à ce que beaucoup de phrases du basque présentent un sujet initial topique, suivi d'un objet qui est normalement focalisé, mais il est tout à fait possible de réaliser un énoncé à verbe initial, si le verbe est comme c'est le cas le plus souvent dans sa construction analytique, avec la distinction de la forme lexicale du verbe, et de l'auxiliaire portant les marques d'actance et de temps. Ainsi, on trouvera aussi bien la construction usuelle, SOV

⁷ Pour sujet, verbe, objet.

⁸ En basque, le sujet intransitif est à l'absolutif, cas non marqué, comme l'est le complément d'objet direct, alors que le sujet des verbes transitifs est marqué (cas ergatif).

*Peio Bilbotik etortzen da*⁹.
 Pierre Bilbao+de venant 3sg-est
 « Pierre vient de Bilbao »

que la construction sans actant nominal, avec le verbe lexical dans la position de focus obligatoire :

Etortzen da.
 venant 3sg-est
 « Il/Elle vient »

Dans la construction synthétique du verbe, cette phrase serait impossible, du fait de l'absence d'auxiliaire pour occuper la position de focus ; le même verbe « venir » dans la conjugaison synthétique donne l'énoncé inacceptable suivant :

**Dator*
 3sg-vient « il/elle vient »

On y remédie à l'affirmatif en plaçant à l'initiale une particule énonciative *ba* avec ce rôle de support de focus :

Badator gero aitzitxa.
 EN-3sg-vient plus-tard grand-père,
 « Grand-père vient plus tard » (J. I. Hualde et al., 2003, p. 81).

Ce préfixe est relié au mot servant à l'affirmation, *bai* (« oui »). Dans la conjugaison analytique, il occupe la position de focus avec interversion du verbe lexical et de l'auxiliaire, permettant une affirmation emphatique (*ibid.*, p. 538) :

<i>Erosi du</i>	<i>Badu erosi</i>
acheté 3sg-l-a	EN+3sg-l'a acheté
« Il/Elle l'a acheté »	« Il/Elle l'a acheté ! »

Avec la conjugaison synthétique, la négation occupe la position de la particule énonciative et rend la phrase acceptable :

Ez dator
 NEG 3sg-vient « Il/Elle ne vient pas »

⁹ D'après Rebuschi, 1990. Aussi Hualde et Ortiz de Urbina, 2003.

On remarque dans ce cas que la négation occupe la place d'une particule d'affirmation, ce qui confirme ce que l'on a dit plus haut sur le fonctionnement énonciatif de la négation. Un autre trait de syntaxe va dans le même sens : dans la conjugaison analytique, la négation modifie l'ordre structurel sans marquer d'emphasis, se plaçant devant le verbe conjugué antéposé, comme pour l'emploi emphatique de *ba* :

Ez du erosi

NEG 3sg-1-a acheté

« Il/Elle ne l'a pas acheté »

Ce qui distingue la basque d'autres langues, c'est que l'on reste toujours, une fois respectée la contrainte minimale d'une position de focus devant le verbe conjugué, en droit de placer les actants, en ordre libre, sans aucun marquage communicatif sur eux, hors du domaine de focalisation, comme le montre Rebuschi (1990) :

Etortzen da Peio Bilbotik / Etortzen da Bilbotik Peio.

Venant 3sg-est Pierre Bilbao+de

« Pierre vient de Bilbao »

On voit par l'exemple du basque l'importance de l'intrication des facteurs communicatifs dans la syntaxe, puisqu'en définitive, le basque montre que la position de focus doit être attribuée en toutes circonstances, et que l'on y supplée à défaut par une particule énonciative liée à l'assertion. D'autre part, la liberté de position des actants basiques de l'énoncé exclut, à mon sens, d'y trouver une justification à la représentation d'un « syntagme verbal » en tant que structure syntaxique associant verbe et compléments, hypothèse qui, plus que dans d'autres langues, paraît bien peu justifié ici. Une des pistes prometteuses de recherche consisterait sans doute, sur un vaste échantillon de langues de divers types, d'examiner les modes d'intégration des facteurs communicatifs dans la syntaxe.

Les langues romanes, plus proches du français, offrent aussi un domaine d'étude privilégié, celui des clitiques pronominaux, avec des règles de positionnement complexes, plus ou moins rigides, que l'on a tenté de décrire selon des règles d'optimalité, avec une évolution en diachronie qui va vers un ordre figé pour le français, alors que les langues ouest-ibériques, portugais, galicien, asturien, comportent encore une grande diversité de placement, conditionnée par de multiples facteurs.

Dans mes cours, j'ajoutais à l'étude des langues mentionnées ci-dessus notamment le japonais et le chinois mandarin, pour étudier d'autres structures, par exemple la différenciation du sujet et du thème, marquée en japonais, ou encore une langue sans sujet obligatoire, comme le chinois. On trouve aussi, en chinois,

des structures prédicatives différentes de celles auxquelles on est habitué, du fait de constructions de type sériel peu répandues dans nos langues (D. Creissels, 2006, t. 2, §37—4 à 37—6). Ces constructions peuvent aussi mettre en question la séparation que l'on fait entre subordination et juxtaposition ou coordination sans marque, les constructions sérielles étant utilisées pour décrire des événements liés, sans précision sur le type de lien. Par exemple, le chinois a de nombreuses constructions dans lesquelles la juxtaposition des verbes ne permet pas directement de savoir s'il y a coordination de deux événements concomitants ou subordination implicite, généralement vue comme finale ou habituelle (C. N. Li, S. A. Thomson, 1989, chap. 21).

Ainsi, en chinois, la construction suivante¹⁰ peut s'interpréter de deux façons :

A Jiu chuan tuoxie shang-ke

NPr porter tong aller-cours

« A Jiu porte des tongs et va en cours avec » / « A Jiu met des tongs pour aller en cours »

Dans la première traduction, on voit que l'interprétation prédicative est celle d'une coordination avec une relation temporelle commune, non marquée ; dans la seconde, le second verbe correspond à une subordonnée. Il y a donc dans le second cas une dépendance prédicative, comme dans les équivalents français, dans lesquels la subordonnée est prédicat dominant avec le verbe principal comme argument, mais dépendant syntaxiquement, alors que dans l'interprétation coordonnée les deux verbes sont indépendants l'un de l'autre.

Il y a cependant une contrainte qui lève cette apparente indifférenciation entre subordination et coordination dans cette construction : il s'agit de la possibilité d'utiliser un des rares marqueurs temporels/aspectuels du verbe en chinois, la particule *le* indiquant l'accompli. Dans l'interprétation coordonnée, pour indiquer une action épisodique passée, la particule *le* signifiant « accompli » est de mise sur le verbe principal, mais peut aussi, facultativement, s'adjoindre au verbe coordonné. Sa présence dans ce cas est une marque d'insistance sur l'interprétation épisodique passée :

A Jiu chuan-le tuoxie shang-(le)-ke

NPr porter-acc. tong aller-(acc.)-cours

« A Jiu s'est mis des tongs et il est allé en cours avec »

Dans la construction à sens de subordination, on ne peut pas utiliser le marqueur *le* sur le second verbe : il y a donc bien, malgré les similitudes, une différence dans ce cas particulier entre subordination et coordination.

¹⁰ Exemple tiré de Mallet-Jiang (2012). On omet le marquage tonal, non pertinent.

Il reste évidemment beaucoup à faire dans la description contrastive des grammaires. Si je devais poursuivre ce travail, je continuerais ces examens contrastifs dans la même perspective¹¹, centrée non comme trop souvent sur le désir de pousser en avant une nouveauté théorique, ou la mise en évidence d'une hypothétique grammaire universelle, mais sur les traits et domaines qui caractérisent la grammaire d'une langue, et par induction, sur les modules et règles que la description doit accueillir.

3. La détermination nominale, les indéfinis et les partitifs

Je suis revenu récemment (Cl. Muller, 2019) à un objet d'études qui m'a toujours intéressé, la construction des déterminants du français, et particulièrement les constructions indéfinies, parmi lesquelles figurent les quantifieurs, mais aussi les constructions partitives. Contrairement aux déterminants définis, à base du *le* article, les indéfinis offrent, en plus de leur caractérisation sémantique, qui est précisément l'indétermination de la référence du syntagme qu'ils introduisent, une grande diversité de formes et de structures. Je vais donc essayer de préciser ci-dessous les résultats auxquels je pense être parvenu, et les interrogations qui subsistent.

La syntaxe des expressions indéfinies est de type général X (de) N, avec une propriété assez générale, celle de la pronominalisation de la partie *de N* sous la forme du clitique *en*, même lorsque le *de* n'est pas apparent :

On en a acheté plusieurs, de livres / On a acheté plusieurs livres

On peut y rattacher deux catégories de constructions sans introducteur X, celle des articles en *de* et de la construction partitive définie, soit respectivement :

On a acheté des livres / On a bu de ce vin

La seconde se distingue de la première par ses restrictions d'emploi (elle n'est guère appropriée qu'à la droite du verbe, en construction directe) et par la possibilité de faire alterner le composant morphologique interne de type *le* avec les

¹¹ Il faut ajouter à mes travaux contrastifs ceux de quelques étudiants qui ont adopté mon analyse, notamment Shuaijun Mallet-Jiang dans sa thèse sur les complétives en chinois (2012), Liu Yue dans son mémoire de master sur les comparatives en chinois, ou encore Louis-Martin Onguene Essono dans sa thèse de doctorat d'État de Yaoundé (2000) et d'autres publications, qui sont les premières à donner une analyse précise des structures syntaxiques de l'ewondo (langue bantoue du Cameroun) : Onguene Essono, 2004, 2012.

autres déterminants définis. Elle est plus étroitement apparentée à la construction partitive à introducteur, de type X de (le/ce/mon) N, et l'on peut y voir une construction à tête vide relevant de cette sous-catégorie.

On a adopté le point de vue défendu par Kupferman (2004), de l'unicité des constructions nominales en *de* ayant un déterminant X, toutes ces constructions ayant de façon cruciale par rapport à d'autres constructions de type X de N (ou, si l'on préfère, X de NP / X de DP) les propriétés suivantes, qui sont d'ailleurs liées : les critères de sélection actanciels sont ceux du groupe nominal, pas de X :

J'ai acheté un tablier de soubrette vs *J'ai acheté une soubrette* (J.-Cl. Milner, 1978, p. 41)

J'ai acheté un kilo de pain = *J'ai acheté du pain*

et, contrairement à ce qui se passe avec la construction voisine dite partie-tout¹², qu'illustre *les roues de la voiture*, on peut supprimer X dans la construction postverbale directe :

On a mangé un peu de ce gâteau / *On a mangé de ce gâteau*
On a vendu les roues de la voiture / **On a vendu de la voiture*¹³

L'analyse que l'on propose se sépare de celle de Kupferman sur la catégorisation du *de* : on en fait non pas une tête de quantifiant, comme lui, mais un constituant autonome que l'on nomme 'partitif indéfini', dont le rôle sémantique est d'introduire un groupe nominal (ou un adjectif), comme un élément fragmental, non ensembliste, dans sa dénomination. On soutient l'idée, déjà avancée par d'autres (C. Dobrovie-Sorin, C. Beyssade, 2004), que *de* et ses composés ne contiennent pas en soi l'idée de la quantification, pas plus qu'ils ne signalent une partition sur un ensemble, comme l'a montré entre autres G. Kleiber (2008) :

Pierre a des ennuis

ne renvoie pas à un ensemble d'où serait extraite une certaine quantité d'ennuis.

Comme il y a des configurations syntaxiques qui diffèrent, entre les emplois d'articles de *des* et *de*, les constructions à tête de quantifiants adverbiaux, les constructions à tête nominale, les partitifs au sens habituel (à interprétation en-

¹² La relation partie-tout se caractérise par deux propriétés : la partie a une identité distincte, et la relation entre partie et tout est une relation d'appartenance au sens large : *les roues de la voiture* signifie *la voiture a des roues*. Dans la relation partitive des déterminants, ces deux propriétés sont absentes, le terme initial étant une prédication sur la quantité, la proportion, ou un sous-ensemble défini du complément : *beaucoup d'étudiants* ne signifie pas **des étudiants ont beaucoup*, comme *ceux de mes étudiants* ne signifient pas **mes étudiants ont ceux*.

¹³ Dans ce sens, une interprétation partitive traitant « voiture » comme massif n'est pas exclue.

sembliste pour le complément du *de*), on propose une famille d'emplois de ce partitif indéfini, qui sont hiérarchisés, parfois plus proches des prépositions, et parfois de type article. Cette famille d'emplois inclut les *de* qui signalent entre leur tête et leur complément une relation de partie à tout dans laquelle la partie n'a pas d'identité propre, restant de la nature de celle du complément, mais elle couvre aussi les emplois sans interprétation ensembliste, où le groupe nominal est présenté comme un ou plusieurs exemplaires ou fragments d'entités nombrables ou massives. La tête de la relation partitive peut aussi être sémantiquement définie : *ceux des étudiants qui ont choisi le latin* ; de même le *de* des disloquées :

Celui-là, de salut, je l'ai réussi. (R. Queneau)

L'analyse des constructions de type X de (le/les) N telle que l'on vient de la présenter, distincte des autres constructions en *de* est donc un préalable indispensable à l'étude de la détermination indéfinie, et elle ne se limite pas aux têtes quantifiantes, comme le suppose l'analyse de Kupferman. Milner (1978) envisage l'existence concomitante d'une tête « Qualité » parallèle des têtes quantitatives dans les déterminants, avant de la rejeter. Il est vrai qu'il s'intéresse plutôt aux constructions « affectives » comme *cet idiot de Luc*. Plus généralement, les constructions à déterminants définis ont aussi des compléments *de N* dans les disloquées à tête pronominale : non seulement les démonstratifs, comme ci-dessus, mais aussi les possessifs, où *les miens, d'étudiants*, alterne avec *mes étudiants* et les interrogatifs, où *laquelle de fille* alterne avec *quelle fille*. Il n'y a guère que les articles définis qui y échappent, étant toujours liés directement aux noms. Cependant, pour M. Gross (1977 : 133—134), *le N* et *ce N* sont issus d'une source pronominale *celui de N (que P)*, le complément propositionnel reflétant le contenu prédicatif qui autorise la lecture définie de *le* ou *ce*. J'ai proposé de voir dans l'article défini *le*, comme le proposait M. Gross partant de *lui*, la forme cliticisée d'un nominal de base, ce qui est d'ailleurs conforme à sa source historique, forme systématiquement adjectivée, où je vois en termes prédicatifs un argument dont le nom commun ou l'adjectif qui suit est le prédicat. Il n'y a pas de forme forte qui soit exactement la source de ce *le* article, mais l'hypothèse de Gross d'une relation à *celui* est plausible encore dans les usages actuels. Ainsi, on ne dira pas **lui, de chien* pour *le chien*, mais *celui-ci, de chien*, ou *celui du voisin, de chien*, semblent représenter assez exactement les équivalents à tête pronominale des définis *ce chien* et *le chien du voisin*.

Les constructions adjectivales du déterminant existent aussi, comme on le sait, pour les déterminants indéfinis, mais elles alternent généralement avec des équivalents pronoms, et la construction typique des partitifs indéfinis, avec *de*, est donc la plus représentée.

On peut admettre que dans la formule générale X de (le/les) N qui représente la détermination des groupes nominaux, une bonne partie du contenu X est un

prédicat sous-jacent d'un argument nominal plus basique. Cela se remarque avec la négation : *pas beaucoup de N*, *pas cinq N*, *pas le même N*, voient la négation porter sur ce contenu interne au déterminant, pas sur la relation entre groupe nominal et le verbe. Ces relations prédicatives ne sont jamais explicitées, dans les groupes nominaux, et elles obligent à poser que leur argument est une forme plus élémentaire de déterminant. C'est ce que l'on observe quand on rend explicite la prédication dans le déterminant :

Il est venu beaucoup d'étudiants

suppose quelque chose comme :

Des étudiants sont beaucoup à être venus

Et le déterminant de base est alors l'indéfini *des*. De même, *plusieurs étudiants*, c'est la relation prédicative *des étudiants sont plusieurs* (à faire telle chose) ; *diverses personnes* : *des personnes qui sont* « diverses » (au sens : de qualité, provenance, etc. différenciée) ; *un peu d'eau* : *de l'eau qui est en petite quantité*. Il est généralement possible de reconstruire en synchronie ces relations prédicatives sous-jacentes, parfois il faut recourir à la diachronie ; dans *certaines personnes*, on ne retrouve pas une relation qui serait *des personnes qui sont certaines*, et il faut imaginer une relation du type *des personnes sont l'identité, l'existence est assurée/connue*, avec le passage diachronique par un stade épithète de *certaines personnes*. Dans certains cas, le déterminant est importé d'une relation adverbiale, donc où la prédication adjectivale a pour argument le nom « quantité » : *énormément de gens*, c'est évidemment *des gens qui sont en quantité énorme*. Cette reconstruction esquissée permet de voir que les indéfinis ont leur source dans une relation prédicative dont le sujet est soit du type *de* : *des personnes*, *des gens*, *de l'eau*, soit au singulier, l'article *un*. Il s'agit de ce que la grammaire appelle des « articles », et ce qui les caractérise pour nous, c'est qu'ils ne sont pas des prédications de quantité sur l'objet nominal, mais le résultat de la saisie immédiate d'une entité aux contours imprécis, soit non nombrable (article dit partitif), soit nombrable, avec le choix secondaire du singulier et du pluriel. On posera qu'il n'y a pas de quantification dans l'article *un* (suivant en cela D. Leeman, 2004 ou S. De Vogüé, 2006) ; ainsi, dans *j'ai eu un choc en apprenant la nouvelle*, personne ne posera la question *combien ? un seul ?* Il n'y a pas non plus de quantification dans *des* de *Paul écrit des romans*, *Luc a des cheveux tout blancs* (dans le sens où tous ses cheveux sont blancs)¹⁴. Les structures diffèrent cependant : *un*

¹⁴ Le sens est le même que dans *Luc a les cheveux blancs*. Pourtant, il y a un article indéfini ; son utilisation relève de la partitivité, non de la quantification. L'emploi de *des* au lieu de *les* présente *cheveux* comme un objet nouveau, nombrable, en quantité indéterminée, et comme un fragment de l'entité nommée « cheveux ». Par contre cette phrase peut être quantifiée, si *des* prend le sens de

article est syntaxiquement du type des cardinaux, donc analysable comme *un-de-NP*, structure mise en évidence par la reprise pronominale *en* du nom, alors que les autres articles sont basés sur le « de » ‘partitif indéfini’, dont la fonction est de dénoter une quantité (non nombrable) ou un nombre indéterminé d’une substance caractérisable par son nom. Ce *de* article est évidemment issu, comme l’est l’article *un* du numéral, de la préposition *de* notamment utilisée pour les relations partie-tout. Il se combine avec un *le/les* qui dénote par son nombre soit le massif, soit le nombrable. On n’y verra pas, contrairement à d’autres, un défini générique, mais un simple « classifieur »¹⁵, un support à base nominale du syntagme déterminant, ayant des propriétés spécifiques : disparition devant un adjectif dans le cas du nombrable, absence dans les constructions à tête de quantifieur devant le *de*, absence dans la portée proche de la négation, pas d’alternance avec les autres déterminants définis. Ce qui est illustré par, respectivement :

J’ai mangé de délicieux gâteaux / J’ai mangé des délicieux gâteaux qu’on vient de m’offrir

Beaucoup d’étudiants travaillent / Beaucoup des étudiants travaillent

Personne n’achète de tableaux de ce peintre / Personne n’achète des tableaux de ce peintre

J’ai lu des articles de lui / J’ai lu de ses articles

Les constructions de gauche sont également sémantiquement homogènes : aucune ne suppose une partition entre un sous-ensemble activé par la prédication, qui serait en relation avec un ensemble de référence, comme c’est le cas à droite, au moins pour une interprétation. Pour cela, et l’on admettra qu’il est impossible ici de développer pleinement cette analyse, on a adopté, comme Kupferman, l’hypothèse de l’unicité du *de* des constructions partitives et à quantifieurs, mais on distingue, dans le terme avec lequel il est en composition, l’article défini et le classifieur : dans les constructions de droite ci-dessus, c’est l’article défini qui figure.

Cela ne veut pas dire que tous les *de* ont des propriétés identiques dans ces constructions : on y développe l’hypothèse d’une famille de valeurs strictement hiérarchisées¹⁶, parfois cumulables, toujours morphologiquement limitées à une seule position syntaxique, en quelque sorte par une généralisation de la « loi de cacophonie » des anciennes grammaires. Contrairement à Kupferman, on ne voit donc pas en ce *de* la tête d’une catégorie Q, pour « quantificateur » mais une tête partitive au sens où il y a existence d’entités en masse ou nombre indéterminé, de la catégorie du nom qui suit. La quantification, lorsqu’elle apparaît dans le

quelques. Il n’y aurait pas non plus de quantification dans *Il a un nez aquilin*, par rapport à *Il a le nez aquilin*, mais la description d’un objet nombrable singulier, sans prédication de nombre explicite.

¹⁵ J’emprunte le terme et l’analyse à Rowlett (2007 : 64) et Guéron (2003). L’article défini est l’emploi marqué de ce classifieur, repéré comme élément connu/identifiable.

¹⁶ Suivant en cela une idée de Carlier et Melis (2006).

déterminant, devant cette tête partitive, est l'objet, comme on l'a signalé ci-dessus, d'une opération prédicative, absente de la construction partitive isolée.

Je me suis intéressé, dans l'analyse de cette prédication des indéfinis, à l'axe de la spécification, autrement dit, de la relation qui s'établit entre le syntagme introduit par un indéfini avec le prédicat dont il est argument. Dans les contextes factifs réels, il y a normalement spécification, ce qui explique que le syntagme indéfini, à référence vague, prend de ce fait une référence précise qui explique la reprise de ce syntagme par du défini :

Un homme est entré dans le café. Il a demandé une bière.

Lorsque le contexte n'est pas spécifiant, la spécification est inopérante et l'opération de référenciation reste inaboutie¹⁷ :

*Rien n'indique qu'un homme soit entré dans le café. *Il a demandé une bière.*

Le syntagme garde alors sa signification en isolation, celle d'un élément non distinguable d'autres de même dénomination : *un homme* = *quelque homme que ce soit*.

Les syntagmes à quantification gardent les mêmes propriétés, simplement la spécification s'applique au groupe nombrable ou à la quantité massive :

Cinq hommes sont entrés dans le café. Ils (= les cinq hommes) ont commandé des bières.

J'ai mis un peu d'argent de côté. Il (= ce peu d'argent) me suffira pour payer la réparation.

Certaines séries lexicales d'indéfinis sont réservées à des contextes sans spécification, ou à spécification imprécise, hors du réel : ce sont en français les formes de type *qui que ce soit*, *un X quelconque*, *n'importe quel X*, ainsi que les négatifs. La partition entre contextes épisodiques réels et contextes à polarité négative est insuffisante à décrire les différents degrés de la spécification incertaine ou absente, et l'on a eu recours à l'analyse plus détaillée des contextes de spécification que propose Haspelmath (1997). Les résultats de cet examen des formes indéfinies selon les contextes m'ont conduit à modifier le classement de ces formes tel qu'opéré par Haspelmath, pour en proposer un autre, plus conforme aux usages du français actuel.

Bien que j'aie essayé d'être aussi exhaustif que possible dans cet ouvrage, je trouverais certainement, pour en revenir à la vision prospective du maître d'œuvre

¹⁷ La reprise par *il* reste possible, parce que la spécification opère sans aboutir à une référence positivement assertée, dans *Rien n'indique qu'un homme soit entré dans le café et qu'il ait demandé une bière*.

de ce numéro, des prolongations à mon examen. Je me contenterai d'en signaler deux.

Le premier tient à l'analyse que je propose d'un *de* constituant unique, mais à emplois différenciés, dans les syntagmes à articles indéfinis et partitifs, comme dans les constructions à quantification, ainsi que devant les adjectifs. Il faudrait voir dans quelle mesure cet emploi particulier de la préposition à valeur élatif, qui en fait un élément autonome dans les articles, ou une préposition faiblement liée à son terme recteur, fait partie d'un continuum qui la reliait non seulement au *de* de la construction partie-tout (*les roues de la voiture*) mais aussi à d'autres *de*, la marque de possession, ou même l'introducteur d'infinitif.

Le second tient aux spécificités sémantiques des indéfinis. Il y a peut-être d'autres axes que la spécification, et que la quantification, à explorer. On se souvient que Milner dans son livre de 1978, qui est toujours une des bases de l'approche des indéfinis, s'était aussi intéressé à ce qu'il nomme le « système qualitatif ». On s'est rendu compte dans cette synthèse sur l'indéfinition que les aspects non quantitatifs étaient importants dans l'analyse des syntagmes indéfinis. Ainsi, la série de formes *n'importe qui/quoi, quel* est souvent employée dans ce sens, non pas tant comme expression de l'indifférenciation des individus que comme expression évaluative (par exemple dans l'expression *C'est n'importe quoi !* nettement dévalorisante). Les relations d'identité/altérité comptent aussi dans le repérage référentiel. Avant de réaliser ce travail, je pensais par exemple que *le même* était un déterminant défini. Pas du tout, ou plus exactement pas toujours, puisque ce déterminant peut introduire un nouvel objet, non repéré référentiellement auparavant, et en construction existentielle, propriété typique des indéfinis :

Il y a la même voiture que la tienne stationnée dans la rue

L'analyse de la prédication enchâssée dans le déterminant permet de comprendre ces particularités : *la même* est en réalité attribut d'une construction existentielle :

Il y a une voiture qui est la même que la tienne dans la rue

En somme *la même* dans cet exemple est un qualificatif sur une prédication indéfinie sous-jacente, introduisant bien un nouvel élément dans le discours distinct de l'objet support de la comparaison.

Cela n'est pas toujours le cas. Dans cet autre exemple, le déterminant est défini, et *même* pourrait être supprimé :

La même tempête qui, l'autre jour, secouait notre bateau, a défoncé la digue et emporté la route. (H. Hoppenot, cité dans Cl. Muller, 2019, p. 294)

= La tempête, la même que celle qui...

Un autre cas est plus incertain : dans l'exemple qui suit, la construction décrit un objet unique, mais à référence qui reste indéterminée, parce que le syntagme nominal respecte une des conditions de l'indéfinition, la nouveauté référentielle :

Pour gagner de la place, les enfants dormiront si possible dans la même chambre

Le locuteur peut ignorer tout de ce qu'est la chambre en question, le prédicat dans le déterminant justifie le défini, mais on peut dire avec le même sens :

Les enfants dormiront dans une même chambre

La construction est donc « une chambre qui est la même », avec soit maintien de l'article *un*, soit substitution comme déterminant du prédicat *le même* à l'article. L'emploi de *la même*, dans cet énoncé, renvoie cette fois à un objet unique, et non similaire. C'est bien une condition de définitude, mais est-ce suffisant, puisque d'autres propriétés comme la présupposition d'existence ne sont pas assurées ?

La question est la même pour certains superlatifs, qu'il est parfois proposé d'analyser comme indéfinis :

Il a le chien le plus intelligent du quartier

Ici, de même, il n'y a pas de référence antérieure, le sens étant celui de la construction à relative :

Il a un chien qui est le plus intelligent du quartier

Il s'agit encore d'un déterminant prédicat sous-jacent, dont le *le* tient au superlatif, qui impose l'unicité, et qui vient se superposer à l'article *un* : un défini par intégration, sur une base indéfinie, pourrait-on dire. Une incertitude d'un type analogue apparaît dans un défini comme *la majorité* :

La majorité des Français soutient le président

La majorité des Français refuse le recul de l'âge de la retraite

Ces deux syntagmes nominaux où figure le déterminant partitif *la majorité* sont strictement identiques, mais on admettra qu'ils n'ont pas un contenu semblable : les Français qui constituent l'ensemble sur lequel opère le déterminant n'ont aucune raison d'être les mêmes, et en proportion identique. Cependant, dans leur contexte, chacun de ces syntagmes nominaux réalise bien un sous-ensemble unique, et défini par opposition au reste, qui ne peut être aussi une « majorité ». L'indéfinition est possible, *une majorité* pouvant ici être utilisé dans les deux

cas, et comme précédemment, la relation est attributive : « une proportion des Français qui est la majorité ». Mais l'unicité ne coïncide pas avec une identité de proportions, elle décrit des situations qui varient à chaque occurrence. Le caractère défini d'un tel syntagme est donc tout à fait discutable, sauf à admettre que la définition tient strictement à l'unicité réalisée dans un contexte donné.

Un mot pour conclure

On voudra bien excuser ce qu'il y a d'un peu trop personnel dans les idées et les quelques illustrations de phénomènes linguistiques présentées ici. Comme je l'ai dit au début de ce texte, la thématique du numéro invitant à une vision prospective ne peut se fonder que sur un bilan, celui des recherches que chacun a eu l'occasion d'entreprendre, et en l'occurrence, il s'agit des miennes. Il me reste à souhaiter à mes successeurs dans ces domaines autant de plaisir que j'en ai eu à les parcourir, en évitant les défauts majeurs des jeunes chercheurs, l'absence de curiosité pour ce qui a pu être fait avant eux, et l'esprit étroit de certaines chappelles qui se contentent trop facilement des lectures de leur paroisse.

Références citées

- Attal, P. (1979). *Négation et quantificateurs*. Thèse de doctorat d'État, Université de Paris-VIII.
- Attal, P. (1992). Commentaire critique de *A Natural History of Negation*, Laurence Horn, Chicago University Press, 1989. *Langue française*, 94, 103—122.
- Attal, P. (1994). *Questions de sémantique*. Louvain, Peeters.
- Carlier, A., & Melis, L. (2006). L'article partitif et les expressions quantifiantes du type *peu de* contiennent-ils le même *de* ? In G. Kleiber, C. Schnedecker & A. Theissen (Éds), *La relation partie-tout* (p. 449—464). Louvain, Peeters.
- Chevalier, J. C. (2006). *Combat pour la linguistique, de Martinet à Kristeva*. Paris, ENS Éditions.
- Creissels, D. (2006). *Syntaxe générale, une introduction typologique* (Vol. 2). Paris, La-voisier.
- Damourette, J., & Pichon, E. (1911—1940). *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*. Paris, D'Artrey.
- De Vogüé, S. (2006). L'article *un*, la position du sujet et la relation avec le prédicat. In F. Corblin, S. Ferrando & L. Kupferman (Éds), *Indéfinis et prédication* (p. 265—278). Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

- Dobrovie-Sorin, C., & Beyssade, C. (2004). *Définir les indéfinis*. Paris, CNRS Éditions.
- Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Paris, Éditions de Minuit.
- Frege, G. (1971). *Écrits logiques et philosophiques* (Cl. Imbert, Trad.). Textes de 1879 à 1925, traduits de l'allemand, Paris, Seuil.
- Gaatone, D. (1971). *Étude descriptive du système de la négation en français contemporain*. Genève, Droz.
- Gerdes, K., & Muller, Cl. (Éds.). (2006). *Ordre des mots et topologie de la phrase française. Linguisticae Investigationes*, 29(1).
- Givón, T. (1978). Negation in Language: Pragmatics, Function, Ontology. In P. Cole (Ed.), *Syntax and Semantics. Pragmatics* (Vol. 9, p. 69—112.). New York, Academic Press.
- Gross, M. (1977). *Grammaire transformationnelle du français. Syntaxe du nom*. Paris, Larousse.
- Guéron, J. (2003). Inalienable possession and the interpretation of determiners. In M. Coene & Y. D'Hulst (Eds.), *From NP to DP. The expression of possession in noun phrases* (Vol. 2, p. 189—220). Amsterdam, John Benjamins.
- Harris, Z. (1976). *Notes du cours de syntaxe*. Paris, Seuil.
- Harris, Z. (1991). *A Theory of Language and Information*. Oxford, Clarendon Press.
- Haspelmath, M. (1997). *Indefinite Pronouns*. Oxford, Oxford University Press.
- Heldner, C. (1981). *La portée de la négation*. Stockholm, Norstedts.
- Horn, L. R. (2001). *A Natural History of Negation* (2nd ed.). Stanford, CSLI Publications.
- Hualde, J. I., & Ortiz de Urbina, J. (Eds.). (2003). *A Grammar of Basque*. Berlin — New York, De Gruyter Mouton.
- Jackendoff, R. S. (1972). *Semantic Interpretation in Generative Grammar*. Cambridge (Massachusetts), MIT Press.
- Kahrel, P., & van den Berg, R. (Eds.). (1994). *Typological Studies in Negation*. Amsterdam, John Benjamins.
- Katz, J. (1972). *Semantic Theory*. New York, Harper and Row.
- Kleiber, G. (2008). Article partitif : une histoire vraiment ambiguë. In S. Reinheimer Ripeanu (Éd.), *Studia Linguistica in Honorem Mariae Manoliu* (p. 152—163). Bucarest, Editura Universitatii din Bucuresti.
- Klima, E. (1964). Negation in English. In J. Fodor & J. Katz (Eds.), *The Structure of Language* (p. 246—323). Englewoods Cliffs, Prentice Hall.
- Kupferman, L. (2004). *Le mot « de ». Domaines prépositionnels et domaines quantificationnels*. Bruxelles, De Boeck/Duculot.
- Leeman, D. (2004). *Les déterminants du nom en français, syntaxe et sémantique*. Paris, Presses universitaires de France.
- Li, C. N., & Thomson, S. A. (1989). *Mandarin Chinese, a Functional Reference Grammar*. Berkeley, University of California Press.
- Liu, Y. (2012). *Constructions comparatives en chinois*. Mémoire de master, Université de Bordeaux-3.
- Mallet-Jiang, S. (2012). *La complétive objet en chinois*. Thèse, Université de Bordeaux-3.
- Martin, R. (1966). *Le mot « rien » et ses concurrents en français*. Paris, Klincksieck.
- Martinet, A. (1985). *Syntaxe générale*. Paris, Armand Colin.
- Milner, J.-Cl. (1978). *De la syntaxe à l'interprétation*. Paris, Seuil.

- Muller, Cl. (1975). *Grammaire générative du français : la négation et les quantificateurs*. Thèse, Université de Paris-III.
- Muller, Cl. (1987). *La négation en français, syntaxe, sémantique et interprétation avec les autres langues romanes*. Thèse de doctorat d'État, Université de Paris-7.
- Muller, Cl. (1991). *La négation en français*. Genève, Droz.
- Muller, Cl. (1996). *La subordination en français*. Paris, Armand Colin.
- Muller, Cl. (2008a). La négation, un opérateur transversal. *De lingua latina*, 1, 1—21.
- Muller, Cl. (2008b). *Les bases de la syntaxe* (2^e éd.). Pessac, Presses universitaires de Bordeaux.
- Muller, Cl. (2017). La négation : le « côté obscur » de la référence, effets pragmatiques et conséquences grammaticales. In E. Hilgert et al. (Éds), *Res per nomen V, Négation et référence* (p. 121—137). Reims, Epure.
- Muller, Cl. (2019). *Indéfinis et partitifs en français*. Pessac, Presses universitaires de Bordeaux.
- Muller, Cl., et al. (Éds). (2001). *Clitiques et cliticisation*. Paris, Champion.
- Nølke, H. (1992). « Ne pas », négation descriptive ou polémique ? Contraintes formelles pour son interprétation. *Langue française*, 94, 48—67.
- Nourissier, Fr. (2000). *À défaut de génie*. Paris, Gallimard.
- Onguene Essono, L. M. (2000). *Subordonnées relatives et interrogatives en français et en ewondo*. Thèse de doctorat d'État, Université de Yaoundé I, Cameroun.
- Onguene Essono, L. M. (2004). Syntaxe et fonctionnement de la relative et de l'interrogative en ewondo. Essai d'analyse de la subordination en bantou. *Revue internationale des arts, lettres et sciences sociales*, 1(1), 113—139.
- Onguene Essono, L. M. (2012). *La phrase simple ewondo*. Yaoundé, Éditions du Cerdotola.
- Rebuschi, G. (1990). On the non-configurationality of Basque and some related phenomena. *Anuario del Seminario de filologia vasca "Julio de Urquijo" (ASJU)*, 24(2), 351—383.
- Rowlett, P. (2007). *The Syntax of French*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Searle, J. R. (1972). *Les actes de langage* [traduction de *Speech Acts*, 1969]. Paris, Hermann.
- Steinberg, D., & Jakobovits, L. (Eds.). (1971). *Semantics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Wittgenstein, L. (1961). *Tractatus logico-philosophique*, suivi de *Investigations philosophiques* (P. Klossowski, Trad.). Paris, Gallimard.



José A. Pascual Rodríguez

Real Academia Española, Madrid
España

 <https://orcid.org/0000-0003-3887-0215>

De los datos léxicos y de los textos que los contienen. A propósito del futuro próximo de la filología

On lexical data and the texts that contain them. About the near future of philology

Abstract

From the current situation of data in the philological work, a scenario is described of how things could look in the near future. In that scenario, data could go from being indications to becoming arguments in the study of the history of words. In order for that to take place, a good codification of texts (also linguistically speaking) is needed, so as to create models to be applied to the different possibilities of interpreting words.

Keywords

Philology, etymology, history of words, historical grammar, corpus

Es muy poco el entusiasmo con que me pongo a tratar de predecir el futuro que le espera a una pequeña parte de la filología. Lo hago espoleado por la amistad que me une a Gaston Gross, quien me anima a plantearme cómo veo ese futuro de la disciplina científica que cultivo. Es decir, la parcela de la filología que se refiere a la historia del léxico, tan necesitada de disponer de materiales para su estudio. En esa filología que nos espera a la vuelta de la esquina, los datos debieran tener un protagonismo aún mayor del que gozan ahora, tras la revolución originada por el uso de computadoras en el quehacer filológico. Pero es tan poco de lo que sé sobre esta revolución, que he tenido que conformarme con hacer algunas propuestas sobre algo que creo que nos vendría bien a los filólogos, por si quienes se mueven por el campo de la lingüística computacional quisieran seguir colaborando con nosotros. No podría darles lecciones de cómo hacerlo.

Se entenderá que en lo que sigue me base en ejemplos del español, por la comodidad que supone ampararme en la lengua sobre la que trabajo y por la absoluta certeza que tengo de que esa ejemplificación es aplicable a cualquier otro idioma románico.

Hemos vivido las personas de mi generación en lo que parecía un espejismo, al ver que los datos funcionan cada vez más como argumentos que ayudan a construir hipótesis seguras para la comprensión de la historia del léxico de nuestras lenguas; y ello, gracias a su aumento exponencial, ya desde finales del siglo pasado, a la vez que a la mayor accesibilidad a ellos. A través de un pequeño número de ejemplos me referiré a la situación en que nos encontramos hoy en día, para partir de ella en este ejercicio de prospectiva.

En el presente desde el que escribo se han abierto muchas puertas a una mejor comprensión de los textos:

Aquí tenemos, por ejemplo, el *Indovinello veronese*, para el que los datos orales y escritos que se han ido allegando a lo largo del tiempo nos llevan a no tomarlo como un documento lingüístico —el primero— escrito en un proto-romance italiano (Gómez Moreno, 2017: 88 ss. y bibliografía allí citada).

A la vez que la masa de ejemplos que se nos ha venido encima hace que nos sintamos más cómodos de como se sentían hace más de medio siglo nuestros maestros en lo atinente a la historia del léxico:

Así, mientras que el *CDH* confirma la idea del autor del *DECH*, a pesar de los pocos datos en que se apoya, para explicar que el empleo de *prender* ‘tomar’ “en el S. XIV estaba en fuerte retroceso en Castilla”; en otros casos, en cambio, este corpus le hubiera mostrado a J. Corominas que no se puede atribuir al castellano la acepción ‘botar un barco’ para *varar* (Pascual, 2020: 363—369).

1. La fuerza de los datos

Como decía, los datos de que disponemos permiten llegar a explicaciones con menos esfuerzo que el que tuvieron que hacer quienes nos precedieron. Para ellos se trataba de un importante complemento del marco metodológico de su quehacer, pues las actitudes y saberes del filólogo se sintetizaban en que: “the etymology needs intuition, association, impressionism, and, increasingly, a knowledge of as many languages as possible” (Kahane y Kahane, 1981: 523). La escasez de documentaciones de las palabras hacía que lo normal fuera que estas se tomaran como indicios, más que como testigos directos de la reconstrucción de su propia historia. Luego, con el crecimiento de los datos, su capacidad probatoria se ha

impuesto, frente a los puentes que, con más o menos habilidad, debía levantar el filólogo en el vacío para tomar sus decisiones; por ello, hoy habría que añadir a las recomendaciones de los Kahane, la preparación que se ha de tener para acceder a los materiales léxicos y para saber luego utilizarlos.

No hay motivo para sospechar que esta situación no continúe en el futuro y que la cantidad termine por bloquearnos y nos obligue a elegir aleatoriamente los ejemplos. Esto se evita solo con agruparlos en varios modelos que faciliten su comparación. Construir distintos esquemas, basándonos en las marcas referentes al significado de las palabras, en sus combinaciones, grafías, etc., permitiría organizar los materiales lingüísticos para la explicación de los hechos:

Gracias a la aplicación de una ley fonética bien establecida, como la que se ha formulado para el comportamiento de la -LJ- en español, se ha explicado, sin el menor problema, que *toalla* se trata de un préstamo. Para ir más allá J. R. Morala (comunicación personal) ha disentido de mi opinión —posiblemente con toda la razón— para explicar que ese préstamo procede del portugués y no del catalán, gracias al molde en que se ahorman los ejemplos de esta voz en el *CorLexin*, paralelo al que se adapta a otras voces a las que se da esta misma interpretación.

Trataré de mostrar a continuación la forma cómo la organización de este tipo de datos permite transformar los modelos intuitivos a que me he referido, en esquemas en los que las coincidencias pueden ser significativas.

1.1. Cuando una excesiva distancia temporal media entre los datos

Empezaré por algo meramente técnico, pero que muestra que en el campo de la filología no todo consiste —y ni siquiera es lo más importante— en dar con la solución —o acercarse a ella— a un problema que estuviera encallado; importa mucho más detectar algo de cuya existencia ni siquiera se pudiera sospechar; es lo que llegan a desvelar los hiatos que se producen en el eje del tiempo, como el que veremos a continuación.

¿Quién iba a tener alguna suspicacia sobre la aparición, por primera vez, de *en vilo* en la *Arboleda de los enfermos* de Teresa de Cartagena, texto escrito entre 1469 y 1475 (Conde, 2020: 116), incluido en el *CDH*, donde se tomó de una buena edición, la de L. Hutton (1967)? Sin que exista motivo para desconfiar, media demasiado tiempo entre unos bienes que aparecen ahí *en vilo*, y el siguiente ejemplo (tomado de *Google Libros*): “alargará el braço con el cáliz [...] en el ayre [...], le ha de tener en vilo dentro de el altar”, del *Ceremonial de la misa rezada* de Frutos Bartolomé de Olalla y Aragón, publicado en 1690 (su fecha de impresión es de 1687). El vacío de poco más de dos siglos que separan la primera documentación de la siguiente es la razón que lleva a dudar de la bondad del dato. En efecto, en el manuscrito de *La arboleda*,

de la biblioteca de El Escorial, lo que aparece es *en hilo*, forma, por otro lado, interesante para la explicación de *en vilo*.

Agrupar dentro de un mismo modelo aquellos casos en que media una gran distancia entre el primer testimonio de una forma y la siguiente conduce no solo a corregir un error de lectura en un texto, sino también a plantearse la calidad de su edición (Campos y Pascual, 2012).

1.2. Los espacios que ocupa un dato

La forma desigual como se distribuye el léxico en el espacio ha servido tradicionalmente para situar una palabra en una zona dialectal, lo cual era difícil de establecer cuando se contaba solo con uno o dos ejemplos de una forma. El aumento de ejemplos, cuando están bien caracterizadas lingüísticamente las obras que los contienen, permite tomar decisiones, antes imposibles, como vamos a ver en la adaptación de una serie de cultismos del ámbito eclesiástico y jurídico del medievo, que parecen restringidos al occidente peninsular:

Degredo ‘decreto’, que tiene muy débil penetración en castellano, parece forma propia del leonés medieval, pues a él pertenecen los ejemplos más antiguos, a los que se añade un grupo de textos alfonsíes que conservan algunos rasgos occidentales (Pascual, 2016: 56, 57); la situación es parecida a la de una voz que guarda un paralelismo fonético con la anterior: *apostóligo*, atendiendo a los ejemplos del *CDH*, en que preponderan los documentos leoneses o teñidos de leonés, muchos de ellos alfonsíes también, de un modo particular la *I Partida*; es la misma condición de *penedencia*, formada de una manera paralela al port. *p(e)ẽdẽça*, documentada, según el *CDH*, en el *Libro de las leyes* (105 v.), en las *Partidas* (130 v.), junto a *penedencial* (1 v.), *penedenciales* (3 v.), *penedenciar* (1 v.) (si bien se registra también ahí *penitencia* 7 v.); *penedenciarse* en otro documento leonés, el *Concilio de Coyanza*: “penitencia, se non quisier penedenciarse”; *penedencia* está además en el ms. O [leonés] del *Alexandre*, v. 2220b (*DECH*, s. v.). Añado algunos casos más, entre muchos otros: *vigario*, en un documento asturiano de 1292, en copia del S. XIV (Ruiz de la Peña, 1981: 359, § 24) y en una docena de ejemplos del monasterio de Carrizo y de la catedral de León (*CDH*); *apparado* ‘aparato’, en un documento de la catedral de León de 1295 (*CDH*: § 2593): “Mando a Fernán Patino elas otras Decretales menores. Et mando a Ordon el Degredo e el Apparado de Innocençio...”; *degano*: “a los conçeios, clerigos, deganos e terçeros de Oropesa”, en un breve documento alfonsí de 1281, dirigido a los vecinos de varios lugares del Campo de Arañuelo, que hizo escribir Pero Ferrán en Sevilla (Barrios, 1981: 94, § 105), en que encuentro algún rasgo occidental. La coincidencia en la marca dialectal de unas cuantas voces hace que las consideremos leonesas y no semicultismos castellanos.

Si con la organización de los ejemplos anteriores se nos ha abierto portillo al leonés, en otros casos, como en la traducción de Antón Zorita del *Arbre des batailles*

(S. XV), se nos abre una puerta grande al aragonés, por las numerosas huellas de esta variedad que se perciben en el texto, lo que se deduce de la comparación con textos marcados dialectalmente como aragoneses (Pascual, 2018c); *vid.* otros ejemplos del mismo tipo relacionados con la expansión de los cambios morfosintácticos, en Rodríguez Molina (2012) y Octavio de Toledo (2018).

No carece, sin embargo, de problemas el establecimiento de áreas, en que sería necesario hilar cada vez más fino, para dejar atrás situaciones como la que afecta al español americano, intentando dar con caracterizaciones territoriales más precisas (Company, 2020; cf., sin embargo, *bombillo*, *infra* § 2.1).

1.3. Cuando la distancia es a la vez temporal y espacial

Resultan de más difícil acceso obras como los atlas lingüísticos, las monografías dialectales, los escritos propios de la literatura popular y los vocabularios regionales. En estos materiales, más cercanos a la oralidad, encontramos restos de los usos antiguos que no emergen en los documentos del pasado, particularmente los pertenecientes a la cultura material, muchos de los cuales han quedado relegados al ámbito rural. Requieren muchas de estas obras de una digitalización, que se ha empezado a afrontar en el caso de los atlas lingüísticos (García Mouton, 2012), mientras que los vocabularios dialectales requieren antes, para un mejor acceso a ellos, agruparse en *tesoros*, como ya ha ocurrido, tanto en España (el *LLE*, referido a las hablas leonesas [digitalizado y colocado en la red]; el *TLEC*, a las canarias, el *TLHA*, a las andaluzas, y el *TLHR*, a las riojanas) como en América. Lo esperable es que a no mucho tardar tengamos *tesoros de tesoros*.

Mientras que reconstruir la variación morfológica del tipo *tejedor* ~ *tejedera* ha sido posible a través de un buen número de ejemplos de textos formales extraídos de los corpus, llegando hasta muy atrás en la historia de las lenguas romances (Rainer, 2014), reconstruir en el ámbito del leonés meridional el antiguo sufijo *-ique* ha exigido moverse por vocabularios dialectales, de muy diferente valor, que nos conducen a un espacio leonés, al menos del S. XV, en que se empleaba ya este sufijo (Pascual, 2018b).

Esta distancia temporal y espacial puede dar lugar a hipótesis distintas, según el momento en que se formulen estas, por la distinta disponibilidad de los datos que existe en cada uno de ellos, como ha ocurrido con *escollo*. En el *DECH*, basándose su autor en algunos indicios de su uso, lo explicó como un italianismo tardío, propio de la literatura del Barroco. En la actualidad, al poder rellenar ciertos huecos textuales por medio de obras literarias y de navegación, que van de los principios del siglo XVI a los del XVIII, se puede ver que su aparición en los diccionarios de *Autoridades* y *Terreros* no supone la recuperación de un término propio de la literatura barroca, sino que enlaza con su empleo en la jerga marítima, en España y sobre todo

en América, donde había penetrado incluso en la lengua común (Gómez Gonzalvo, 2007: 334).

1.4. La combinación de esquemas en que se organizan los datos

La cada vez mayor disponibilidad de los datos con que contamos y la posibilidad de agruparlos por sus coincidencias en diferentes esquemas, que se pueden incluso solapar, facilitan la solución de algunos de los problemas que se presentan en el trabajo filológico.

Playa cumple impecablemente una ley fonética de rango alto, aplicable al grupo -GJ- (que tenemos en el étimo *plagia*) al evolucionar a [y], mientras que no cumple la ley por la que el grupo PL- hubiera debido palatalizar en [ʎ] en castellano¹. Esta contradicción la resuelve, a mi juicio, Y. Malkiel (1963: 156, 157), quien justifica el comportamiento anómalo del grupo PL- con una regla de rango menor: un proceso de disimilación que impidió la secuencia de dos palatales [*ʎa-ya], más explicable además en una voz que no pertenece al venero del léxico patrimonial (de hecho la aparición de *playa* en los textos está precedida de la de *ribera* y *orilla*).

Pero estas explicaciones fonéticas que se dieron para esta voz a mediados del siglo pasado presentaban un problema que no resultaba fácil de dirimir: se trata de que, siendo pocos los ejemplos de *playa* en el XV, estos alternaban con *plaja*. Hoy, con unos doscientos casos de *playa* registrados en el *CDH* a lo largo de la Edad Media, a partir del S. XIII, no existe riesgo para explicar los de “j” o “i” discordantes en la evolución de -GJ-. Unos de ellos se deben a que los textos que los contienen pueden adoptar la convención de representar el sonido [y] intervocálico con “j” o “i”, como ocurre en la segunda parte del ms. 2763 de la BUS, de principios del S. XVI, en que se copia la *Comedieta de Ponza* del marqués de Santillana: aparecen ahí un *plaias* (*playas*, en la edición de Kerkhof 1987: 162), junto a *cuio* (vv. 35, 59, 145), *reies* (v. 179), *poseiendo* (v. 329), *Sotomaior* (v. 585), *oientes* (v. 952), mientras que en otras ocasiones encontramos *leyes*, *reyes*, *concluyo*, *troyano*, *troyanas*, *cayeron*, *oyeron*, *trayo*, *destruyo*, *rayos*. Y se entiende que haya habido también situaciones en que se ha producido la interferencia del catalán sobre esta forma castellana relacionada con el mar, en algunos textos de la Corona de Aragón: así los cuatro ejemplos de *plaja* en la traducción de la *Commedia* del marqués de Villena (Pascual, 1974: 89), alguno de la traducción de la *Eneyda*, uno de Fernández de Heredia, otro de Pedro Marcuello y varios del monarca aragonés Fernando II, en documentos que van de 1487 a 1499 (*CDH*).

¹ El *DECH* se ve obligado a buscar una explicación distinta para cada una de esas evoluciones discrepantes en el comportamiento del grupo PL-, como *planta*, *plato*, *plata*, *placer*, *plañir*, *pluma*, *plomo*, a la vez que *flojo* y *clavija*. Dada la dificultad de dar con contornos fonéticos que propiciaran el mantenimiento del grupo inicial (aunque no es improcedente tentar de buscar una explicación en la frecuencia de las palabras que contienen este tipo de sonido [Quintana Muñoz, 2007]), se podría partir de un doble comportamiento del grupo inicial, por razones de tipo social, que explicaría una lucha entre la norma culta y la popular para estos grupos, en una determinada época.

1.5. Cuando no hay continuidad, sino saltos

En esta selección de modelos a cuya formalización me parece que estamos abocados hay que contar no solo con distancias entre dos fracciones del tiempo o con la existencia de ámbitos discontinuos en el espacio, sino con saltos que requieren de otra interpretación, a lo que me voy a referir muy de pasada. El hecho es que una palabra puede saltar a nuestra lengua en varios momentos, perderse por un tiempo y volverse luego a retomar.

El galicismo *potaje* se registra en la *Donzella Teodor*, en una versión, que, aunque el CDH la fecha en 1250, ha de ser del S. XV (Pascual, 2020b), referido a distintos tipos de guisos; mucho tiempo después vuelve a tomarse del francés en el sentido a que se refiere Modesto Lafuente, en 1842, en los *Viajes de fray Gerundio por Francia...*: “potaje llaman aquí a la sopa” (CDH): lo muestra la protesta siguiente de C. L. Cuenca contra el galicismo (*Blanco y Negro*, vol. 12, 1902), que escribe “y al cambiarme la sopa por el *potaje* / mi estómago protesta del galicismo”.

Textos de prensa, como estos, son cada vez más accesibles y acercan la lengua a la realidad coloquial de la época moderna, en la que es fácil comprobar la discontinuidad en la incorporación de neologismos extranjeros, como en el ejemplo siguiente:

Hooligan ‘malhechor’ se registra en *Nuevo Mundo* (1908): “Los malhechores de Londres (los *hooligans*, como aquí se les llama) se están bañando en agua de rosas. [...] Sir John Charles Day [...] hizo propinar 3.766 latigazos a 137 *hooligans*”. Dejada de lado esta palabra, vuelve a penetrar en español para el significado de ‘seguidor de determinados equipos de fútbol que se comporta violentamente’: “sesenta y siete *hooligans* británicos o gamberros futbolísticos fueron detenidos en Oslo” (*El País*, 3.6.93: 55), uso que se extiende en sentido figurado a personas seguidoras de grupos violentos o agresivos: “A medida que vaya disolviéndose el poder amedrentador de ETA y sus *hooligans*, las urnas lo irán reflejando” (P. Unzueta, *El País*, 10.6.93: 16.), “[Aznar] se ve muy presionado por sus *hooligans*” (P. Unzueta, *El País*, 22.9.94: 19). Ha desarrollado incluso el derivado *hooliganización*, que presupone un verbo latente *hooliganizar*: “Hay quien entiende la movilización [política] como una especie de *hooliganización*, como si la ciudadanía fuera una hinchada” (D. Innerarity, *El País*, 28.6.09: 33).

Las dos acepciones de *hooligan* se integran bien en la misma palabra; lo cual, por otro lado, no es de sorprender, pues la especialización del significado de *hooligan* ha tenido lugar paralelamente en inglés.

Estos saltos se dan también en los materiales dialectales, que se comportan a veces como si se hubieran lanzado en paracaídas a un territorio que les resultase ajeno:

Es el caso de un *quejique*, que J. S. Serna (1983: 309) registra en Albacete, con un sufijo leonés; o de *huelga* ‘terreno en la ribera de un río’ en la sierra del Segura, con el significado de “Terreno de riego” (Idáñez, § 66), propio del leonés y del castellano occidental (*DECH*, s. v. *holgar*, n. 7; *LLA*, s. v. *huerga*).

Las marcas diatópicas en el léxico exigen a menudo hurgar con mucho cuidado en los datos, para que no nos confunda una realidad forzosamente imprecisa: así, para atribuir al aragonés la forma *bujo* y al castellano *boj*, tenemos un problema con un *buje* registrado en Cuenca, dentro del territorio castellano (*DECH*, s. v. *boj*); pero se explica por el hecho de que aparece en una zona oriental de esta provincia, en la que son normales los aragonesismos (Pascual, 2018: 338).

Aunque los saltos pueden deberse a la diferencia de materiales con que contamos en distintos momentos de nuestro trabajo:

En la década de los 60 me parecía razonable la hipótesis de Corominas sobre la voz *muralla* (*DCEC*, s. v. *muro*), quien conectando su inexistencia en el medievo (donde lo que aparecía era *cerca* y *muro*) con su primera aparición en 1570, en la parte española del *Vocabulario de Cristóbal de las Casas*, estimaba que se había introducido del italiano a finales del XVI. Con datos encontrados después en textos del siglo XV llegué a suponer que pudiera tratarse de un galicismo (Pascual, 1974: 98—100). Luego, al aparecer *muralla* en el S. XIV utilizada por los colaboradores de Fernández de Heredia y viendo que la empleaban también algunos escritores del S. XV proclives a teñir su lengua de aragonesismos, pensé que lo más probable sería que el galicismo se hubiera introducido en la Edad Media a través del aragonés (Pascual, 2008: 769).

1.6. La situación de las voces aisladas

Hay, con todo, materiales que no circulan por las prodigiosas autopistas de la comunicación que se han ido construyendo en el marco de la inteligencia artificial; aunque lo más probable es que a no mucho tardar podamos disponer de los documentos a los que hoy no tenemos acceso, dadas las mejoras que están experimentando los procesos de digitalización y el entusiasmo de personas e instituciones empeñadas en que no quede nada fuera de la red. Se trata de esos datos que todavía surgen con cuentagotas en esa documentación privada cuyo interés para los filólogos es inversamente proporcional al que tiene para el resto de las personas: cartas de venta, donaciones, testamentos, etc., ese tipo de textos que cuando se escriben no tienen la pretensión de pasar a ser monumentos de una lengua.

Esta situación puede darse incluso entre los materiales de un corpus digitalizado:

Andonia aparece en un documento medieval salmantino, acogido en el *CDH*, en que se hace referencia a los trabajos de reconstrucción de una aceña: “deven dar [...] quatro pies solas andonias en aquel logar do andaren” y “que den una andonia buena por

refaçimiento de las otras andonias”. Su significado no podía disentir del ptg. *andaina*, por más que la diferente terminación entre ambas presente algún problema; de todas maneras, estamos ante formas que tienen alguna relación con otras que aparecen en el *DECH*, s. v. *andén*.

El hecho es que no he logrado dar —llevo mucho tiempo tras ello— con algún ejemplo más de *andonia*. En cambio, con *legua* ‘duela’, un celtismo propio del área occidental peninsular gallego-portuguesa y leonesa, he tenido más suerte, de forma que lo que empezó siendo una voz atípica por su frecuencia, casi un hápax, terminó poco a poco convirtiéndose en una voz normal:

Legua ‘duela’ se documenta en gallego, portugués y leonés; en este último, desde el siglo XIII a la actualidad, pues llega incluso al *ALCyL*. Se extendió del leonés a algunos puntos de Castilla y aun de Aragón, ahí sobre todo con la variante sufijal *leguado* (Pascual, 2008: 12—15). Mateo Montes (2014: 247), al dar con varios casos de *leguado* en documentos aragoneses, disiente, con absoluta razón, de la interpretación que yo había dado al sufijo de *leguado*, y le atribuye, atendiendo a su significado colectivo, el de recipiente, es decir, “el conjunto de las tablas ensambladas que forman la estructura cilíndrica de este tipo de continentes”.

Aunque hay bastantes textos antiguos que no son de estilo elaborado que se pueden consultar digitalizados, son muchos los que no se han sometido al proceso de digitalización. Y aun cuando este se cumpla a medio o largo plazo, quedarán fuera bastantes datos esparcidos acá y allá, a los que no tendremos acceso, como ocurre no solo con los términos del pasado, sino incluso con los actuales, como acaba de ocurrirme a propósito de *desdolido*:

Nunca hubiera sospechado que no fuera esta una palabra normal española, con el mismo sentido de la segunda acepción de *sufrido*, hasta que hace muy poco, sirviéndome de ella escribiendo en el ordenador, este trató de corregirme. Al quererme aconsejar por el diccionario de la Academia, me sorprendió no encontrarla allí, mientras que a través de *Google Libros* pude ver que la emplearon Miguel de Unamuno, Carmen Martín Gaité y que aparecía en un vocabulario salmantino en la red: se trata sencillamente de un salmantinismo cuya condición desconocía y hubiera seguido desconociéndola, de no haberse dado esta casualidad.

1.7. Cuando otras lenguas entran decididamente en la comparación

El desarrollo que ha experimentado el estudio filológico del español tiene que ver también con el avance paralelo que se ha dado en otras lenguas, de un modo particular las románicas. La gran mejora que, compartida por cada una de ellas en lo relacionado con el léxico, facilita la caracterización de préstamos dada a voces a las que antes se daba por sentado que habían surgido de una manera

independiente en cada lengua; aunque se ha de contar con algunos desequilibrios debidos al distinto incremento de datos en cada una de ellas, pues esto origina que en alguno que otro caso no se puedan aplicar estrictamente las comparaciones basadas en las primeras documentaciones de las palabras. Con independencia de la polémica entre J. Corominas y G. Colón, en la que no voy a entrar, que se resume en el *DECH* (s. v. *bribón*), a propósito de la etimología del cast. *bribón*, se entiende que aquel se refiriera a anomalías cronológicas, como la de “la escasa antigüedad de la literatura jergal española, con escasos antecedentes poco anteriores a Juan Hidalgo (1609), documentada mucho más tarde que la francesa, pero que existió desde mucho antes”. Aunque la posibilidad de comparar las fechas de las palabras de las distintas lenguas haya experimentado un gran avance, pueden darse en la actualidad desajustes como el siguiente, que podría parecer pintoresco, en la primera documentación de una palabra:

Gralla como ‘instrumento de viento, parecido a la dulzaina’ la registra en castellano el *NDHE* en 1833, en un artículo de prensa, que trata de una fiesta celebrada en Cataluña; mientras que este evidente catalanismo aparece un poco después en catalán, en 1839 en el diccionario de Labernia, lo cual obviamente no implicaba que no se empleara allí con anterioridad.

El hecho es que hoy las lenguas románicas cuentan (claro que no todas en igual medida) con gramáticas históricas, diccionarios etimológicos, históricos o generales, que permiten entender mucho mejor las relaciones que se han dado entre todas ellas y consiguientemente sus intercambios léxicos. En esta dirección caminan la construcción de un corpus textual, proyecto que abarca tres áreas románicas: la Gallo-, Italo- e Iberoromania, que coordinan A. Carlier y E. Stark, *Comparing Romance Languages through History*; así como el *Dictionnaire Étymologique Roman* dirigido por Éva Buchi, que lleva ya una buena andadura.

Cada vez nos va a sorprender menos que se vaya demostrando que voces que nos parecían nacidas en nuestra lengua hayan llegado a ella desde otra, como ocurre con los ejemplos siguientes:

El pionero *carabinier*, que los redactores del *NDHE* encontraron en la prensa, es prueba de que se introdujo del francés esta palabra, que luego se adaptó como *carabini-nero*, a las reglas formativas del español. Si eso sorprende, no sorprenderá menos que adjetivos del español, como *agrícola*, *vitícola*, *hortícola*, *vinícola*, *apícola*, *piscícola*, *avícola*, en su significado relacional, procedan del francés y que su inserción en nuestra lengua terminara por abrir la puerta a *ocasionalismos* creados ya directamente desde el español (Rainer, 2007).

Eso mismo puede ocurrir con la introducción de un sentido nuevo en una palabra, tomándolo del que tiene en otra lengua:

Al significado de *pámpano* ‘sarmiento tierno’ se le ha añadido en español el de ‘hoja de parra’, que tiene *pampol* en aragonés y catalán, como se constata comparando a lo largo de la historia los ejemplos del español con los del catalán y aragonés (Pascual, 2020b: 123).

Se llega además con nuevos datos a prescindir de explicaciones canónicas, que parecían inamovibles, como vemos en los ejemplos referidos a unos cuantos derivados del lat. *fuga* en algunas lenguas románicas.

Todo empieza por el it. *foga*, ‘ímpetu’ o ‘ardor impetuoso’, evolución popular del lat. *fūga* ‘huida’, registrado desde a1292, en el florentino V. Bono Giamboni (la variante *fuga* que aparece en 1316—17 en el siciliano Angelo de Capua, es irrelevante dada la evolución de las vocales tónicas latinas en siciliano). Del italiano pasó al francés, donde se registra desde finales del S. XVI (*FEW*, s. v. *fougue*, en lo que le sigue el *TLF*, mientras que el *DHLF*, apoyándose en P. Guiraud, parte de **focare* ‘faire du feu’, derivado de *focus* ‘feu’, a través del occitano). En español, el *DECH*, s. v. *huir*, registra *fuga*, sin darle un significado, señalando simplemente que aparece en el S. XVI, en P. Mexía y en asturiano (con el significado en este último de ‘disnea de los vacunos’); los datos del *CDH* muestran que hemos de contar en el uso formal con un cognado *fuga* del it. *foga* y del fr. *fougue* (influido en lo fonético por la forma latina), registrado por primera vez en el S. XVI: 1533—4 (para esta fecha, *vid.* Lapesa, 1985: 13, 81) Garcilaso, *Égloga II*: “El curso acostumbrado de ingenio / aunque le falte el genio que lo mueve / con la fuga que lleva corre poco”; c1573—1571 Fr. P. de Aguado, *Historia de Sta. María y Nuevo reino de Granada*: “matando las cabeças y principales que entre los yndios venían cesó la fuga y brío de los indios”, “por la mucha fuga que tienen”; 1583 P. Padilla, *Romancero*: “no vayas con tal fuga / el coraçón bertiendo por los ojos; / enfrénese el furor de tus enojos”; 1591 Góngora: “... lo dio a prueba de mosquete / cuanto porque el español / en las lides que lo mete, hace más fugas con él / que guerrero en un motete”, con una dilogía entre la fuga que puede hacer un músico y la fuga, en el sentido de intemperancia, de un bravo (Carreira, 1998: 573), quien añade otros dos ejemplos, uno del mismo tipo, de F. de Francia y Acosta y otro de Tirso, en que la disemia se da entre la fuga musical y la de quien huye corriendo.

A la par que estos resultados del lat. *fuga*, tenemos una evolución de su homónimo it. *fuga*² ‘huida’, de verbal del it. *fuggire* (< *fugire* < lat. *fugere*), registrado desde el S. XIII (*DELI*, s. v. *fuggire*; *TLI*, s. v.). Este *fuga* italiano tiene paralelos en el fr. *fuire*, registrado en 1200, de verbal del fr. *fuir* (S. IX, *TLF*), y en el esp. *huida*, registrado en el *Libro de Alexandre*, S. XIII, de verbal del cast. *huir*, registrado en el S. XI (*DECH*, s. v.; *CDH*). En español contamos además con un doblete culto, *fuga*², que el *DECH*, s. v. *huir*, registra en el S. XVI, en P. Mexía y del que el *CDH* proporciona numerosos ejemplos en aragonés, ya en el S. XIV, de donde pudo extenderse al castellano, a través de escritores proclives al latinismo y de otros, como González de Oviedo o Jerónimo de Urrea, cultivadores no solo del latinismo, sino del italianismo también, lo que abre la posibilidad de una doble vía de entrada en castellano. En este caso, con el catalán no se puede contar, pues el *CICA* muestra solo seis ocurrencias de esta voz.

Finalmente el it. *sfogare* (a1321, *DELI*, s. v.), derivado de *foga*, ha dado lugar al préstamo al español *desfogar(se)*, adoptado por dos escritores italianizantes, ya en 1514 y 1549: Juan Boscán y Jerónimo de Urrea, quien se sirve también de *desfogue*² (*CDH*); el francés, en cambio, no dispone de una voz paralela. Da la impresión de que en catalán, aunque aparezca ya en dos textos del S. XIV, es un castellanismo adoptado en el S. XIX, en la *Renaixença* (*DEC*, s. v. *foc*).

Tenemos, pues, tres voces en español, que podrían, en principio, proceder del italiano: *fuga* ‘ardor impetuoso’, *fuga*² ‘huida’ y *desfogar* (y su derivado *desfogue*). Hacerlas cuadrar en italiano, francés, español y aun en catalán, permite explicarlas en su inicio de una manera paralela, aunque luego, claro está, se den en ellas desarrollos en parte diferentes. Para lo que ha habido que optar por dejar de lado la idea de que la base de todas estas palabras romances estaría relacionada con el fuego, como proponía P. Guiraud (*apud DHLF*, s. v. *fougue*) para quien “la *fugue* n’est pas une fuite, mais un *feu* ‘ardeur, enthousiasme’”, por lo que tenía que recurrir a que “le mot pourrait alors être le deverbal du provençal *fouga*, ‘s’emporter’, qui suppose un latin populaire **focare* ‘faire du feu’, dérivé de *focus* ‘feu’” (cf. *DHLF*, s. v. *fougue*); por el contrario, se ha optado por partir de una extensión del significado que *fuga* tenía en latín, al de ‘ímpetu’, en italiano, que es lo que aceptan el *FEW* y el *TLF*. Refuerza esta posibilidad el hecho de que la explicación que Guiraud propone para el francés no serviría para el español.

Si era atendible la idea de encuadrar varias palabras relacionadas semánticamente en un origen común, haciendo partir todas del lat. *focus* ‘fuego’, que era la idea de Covarrubias en 1611 y por donde se encaminó después, como hemos visto, Pierre Guiraud, se entienden también las razones por las que luego los etimólogos aceptaron el reto de adentrarse por lo que parecía una especie de *lectio difficilior* de la etimología, poniendo en el it. *foga* el punto de partida de la creación de esta red de palabras y relegando a un hecho secundario la contaminación que pudieran haber sufrido estas palabras con el fuego, como se hizo en el *FEW*. En ello lo siguió después, creo que tras pensárselo dos veces, el *DCEC*. Y, sin embargo, esta hipótesis sobre el origen de estas voces no es extensible a algunas más, como el fr. *fougueux* y los esp. *fogoso* y *fogosidad*. Fijándonos en el español, parece necesario separar estos últimos, de *fuga*, *fuga*², *desfogarse* y *desfogue*.

² Si nos fijamos en el orden alfabético de las palabras que aparecen en el *DCEC*, al llegar a *desfogar* y *desfogue* se remite a *fuego*, pero luego no aparecen en ese artículo, sino s. v. *huir*; mientras que *fogoso* y *fogosidad*, aunque relaciona su origen con el de las palabras que se incluyen en el artículo *huir*, se estudian, no obstante, s. v. *fuego*. Eso hace suponer que Corominas pensara en un principio que —a diferencia de *desfogar* y *desfogue*— *fogoso* y *fogosidad* procedían de *fuego* y que luego cambiara de idea haciendo partir a todas estas palabras de la base etimológica de las que había agrupado s. v. *huir*, pero ya no pudo trasladar allí *fogoso* y *fogosidad*, por haberse editado antes el tomo en que se estudiaba este verbo y las voces relacionadas con él.

El fr. *fougueux*, derivado de *fougue* (registrado por Wartburg h. 1589 y por el *DHLF* en 1615) no pudo proceder del italiano, que no cuenta con un adj. *fogoso*; de ahí que en el *DECH*, s. v. *fuego*, se acudiera, aunque con cautela, al francés para explicar el esp. *fogoso*: “No está bien averiguado que este vocablo tardío no esté tomado del francés [...], al parecer se trata de un italianismo [en cuanto que el it. *foga* es la base del que procede la base del derivado francés]-galicismo [en cuanto que la base inmediata del español es el fr. *fougueux*], que pareció derivado de *fuego* por una conciencia casual”. Con esto Corominas explicaba todo este cúmulo de voces de una manera común, en último término el it. *foga* e incidentalmente el francés como intermediario. Y, sin embargo, la diferencia cronológica entre el fr. *fougueux* y el esp. *fogoso* es inversa a lo que se suponía antes: en francés aparece a finales del S. XVI, mientras que en español lo tenemos ya en el S. XV, varios de cuyos ejemplos proceden de textos abiertos al aragonés; luego continúa en los siglos de Oro en escritores cultos, a la vez que *fogosidad* se registra en uno de los *dichos de Séneca* (§ 1024): “los viejos que no se den a fogosidad”, perteneciente a ese complejo entramado textual de c1430, que es la *Floresta de filósofos* (Ramadori, 2019: 54), que pertenece a los círculos cultos del Cuatrocientos.

Todo lo cual llevaría a la idea de que es del español *fogoso* de donde parte la forma francesa *fougueux*, y no al revés —cualquier filólogo idealista deduciría de ello una relación con el carácter hispano, que naturalmente rechazo de antemano—. Si las cosas hubieran ido así, como creo que fueron, no habría argumento fonético contra un derivado de *fuego* en español, que entraría luego, poniendo del revés la explicación del *DECH*, en la esfera de *desfogarse* y de *fuga* ‘ímpetu’. Por su parte, el *DEC* documenta el cat. *fogós* en el S. XVII (no aparece en el *CICA*), donde su autor lo explica de una manera paralela a como en el *DECH* había explicado el cast. *fogoso*, como un préstamo del italiano-francés. Lo visto hasta aquí permite suponer que la forma catalana tuviera como base al español, en vez de pensar que en ambas lenguas aterrizara de una manera independiente como galicismo.

Tendríamos, de este modo, por un lado, los resultados del latín *fuga*, a partir del italiano *foga* ‘ímpetu’:

italiano (<i>TLI</i> , <i>TLIO</i> , <i>DELI</i>)	francés (<i>FEW</i> , <i>TLF</i> , <i>DHLF</i>)	español (<i>DCEC</i>)	catalán (<i>DEC</i>)
<i>foga</i> ‘ímpetu’ a1292, del lat. <i>fuga</i>	<i>fougue</i> 1580, del it. <i>foga</i>	<i>fuga</i> , principios del S. XVI, del it. (~ lat.) <i>fuga</i>	<i>fuga</i> 1803 del español
<i>sfogare</i> [no aparece en el <i>TLIO</i> , pero sí en el <i>DELI</i>], deriv. de <i>foga</i>	-----	<i>desfogar</i> 1514, del it. <i>sfogare</i> <i>desfogue</i> 1549, deriv. de <i>desfogar</i>	<i>desfogar</i> S. XIX, del español

Por otro lado, nos encontramos con otra familia, que procedería del esp. *fuego* (< lat. *focus*) que da lugar al derivado esp. *fogoso*.

español (CDH)	francés (FEW)	catalán (DEC)
<i>fogoso</i> S. XV, deriv. de <i>fuego</i>	<i>fougueux</i> h. 1589, tomado del esp. <i>fogoso</i>	<i>fogos</i> S. XVII, tomado del esp. <i>fogoso</i>
fogosidad c1430, deriv. de <i>fuego</i>	-----	<i>fogositat</i> S. XVII, tomado del esp. <i>fogositad</i>

2. La situación de los textos

Me voy a referir a la otra cara de la moneda de los datos, es decir, a los textos que los contienen, agrupados muchos de ellos en corpus cuyos elementos se pueden organizar de distintas maneras, según las necesidades del filólogo. Lo importante es que sigamos poniéndonos de acuerdo en el futuro, en adoptar para las distintas lenguas los mismos criterios en el tratamiento que se ha de dar a los textos y facilitar así la posibilidad de relacionarlos.

2.1. La codificación filológica de los textos

Empecemos por la codificación filológica de los textos, que debería dar cuenta también de sus rasgos lingüísticos, por la utilidad que tiene saber los lugares por los que se ha movido una palabra cuando tratamos de conocer su historia. Contamos hoy con un conocimiento de los rasgos dialectales de distintos textos, que sería deseable y previsible que continuara aumentando en el futuro.

Así, I. Fernández Ordóñez (2020: 19, 20) rompe, con buen criterio, con una tradición, al escribir que “no hay seguridad de que el castellano de la cancillería alfonsí siga un modelo burgalés o toledano” y que en esa pluralidad de usos lingüísticos de quienes intervienen en la obra alfonsí se pueda señalar la existencia de usos orientales en el *Libro de las cruces* (1259) y en *Libro cumplido de los juicios de las estrellas* (1254) o en la copia del *Fuero real* validada por Millán Pérez de Aillón en 1255. Mientras que el código original de 1820 de la *General estoria* tiene rasgos occidentales.

Incluso se ha llegado a precisar la heterogeneidad lingüística de los dialectos:

En las obras promovidas por Fernández de Heredia se muestra una gradación de posibilidades, que van de las que tienen rasgos fuertemente aragoneses a los que se

escoran a lo castellano: estos últimos con aragonesismos más mitigados (Vives, 1927: 151; Lagüens, 1996: 313 y 351). Con esta gradación de rasgos dialectales se cuenta incluso en las distintas copias de un texto, como los distintos manuscritos del *Fuero Juzgo* (Orazi, 1997: 33, 489, 490; cf. Pascual, 2016: 4).

Esta conciencia de la variación ha rebajado la fuerza de una idea de la uniformidad de los textos del pasado, que, por defecto, contribuía a simplificar la historia del castellano como la de un dialecto que desde el principio se impuso a todos los demás, con una especie de compensación que daba a los dialectos preteridos, al adoptar algunos de sus rasgos, lo cual hubiera estado mejor expresado diciendo que la preponderancia del castellano entre los dialectos hispánicos no pudo impedir que se mantuvieran algunos usos de estos.

Esta posibilidad de entender mejor las relaciones entre los dialectos medievales (y no solo medievales) permite actuar más refinadamente en la caracterización lingüística de las obras escritas y a su vez influye en la aplicación del léxico al mejor conocimiento de esos palimpsestos lingüísticos que son los textos, de los que se van desprendiendo paulatinamente, a lo largo de la historia, los rasgos antiguos.

Volviendo a la voz *apostólogo*, a la que antes me he referido, la encontramos en un manuscrito de un *Flos sanctorum* del S. XV: “E entonçe era un apostólogo que dezían León papa”, mientras que en el incunable que sirve de base a esta edición se lee *apostólico* (Cortés Guadarrama, 2010: 64); facilitaría mucho para la valoración del dato disponer de una caracterización de la lengua del manuscrito, para saber si este *apostólogo* es una novedad introducida ahí o un resto dialectal que se mantiene en él. En una muy superficial ojeada a la edición me asaltan unas *andancias* ‘enfermedades’ (Cortés, 2010: 226), que me llevarían a tratar de ver si se conserva algún rasgo más de la existencia de una posible capa leonesa antigua.

Del mismo modo, ante la propuesta de que Alonso de Palencia sea el autor del que parece ser el primer vocabulario romance-latino impreso (Hamlin, 2021), no sería impropio revisar ese vocabulario, por ver si hay leonesismos en él y examinar, a la vez, el *Universal vocabulario* de A. de Palencia, con el mismo fin. La razón es el ejemplo siguiente, que cita en su artículo Hamlin (2021: 182): “Çentellas o moçellas que echa el hierro de sy quando sale de la fragua *hec strictura*, e.”, pues *moçellas* es voz leonesa. El hecho es que, mientras Nebrija tiene leonesismos (Moralá, 2011), no recuerdo haberlos encontrado en A. de Palencia.

En los dos ejemplos anteriores no me he referido a argumentos que me llevarán a tomar una decisión, pues he tratado solo de mostrar cómo unos datos tomados de textos bien caracterizados lingüísticamente pueden incitar a reforzar una hipótesis o contribuir, aunque sea por vía negativa, a rechazarla.

De todas formas, las cosas suelen ser más complicadas de lo que parece y normalmente no se presentan como blancas o negras, sino en una gradación en

que se entiende que en un escrito de Unamuno o de *La pícara Justina*, de Baltasar de Navarrete (Navarro, 2007), pueda encontrarse alguna palabra leonesa, por razones distintas: en el primero, porque se ocupó de recoger novedades que fue conociendo durante su estancia en Salamanca; en *La pícara*, porque a su autor se le escapan de vez en cuando algunos rasgos leoneses, como se le escaparon al P. Isla y a mí se me escapó, según he dicho, el adj. *desdolido*.

Descendiendo a la caracterización lingüística de las personas, “las biografías individuales pueden ser muy complejas, de modo que no es infrecuen[te] tropezar con autores que han vivido en tres o cuatro países distintos”, como es el caso de aquel cubano al que se refiere Gonzalo Celorio, que, trasladado a México, llamaba “bombillo a los focos”, al que acude G. Rojo (2021: 166, 165) poniéndolo de ejemplo de los problemas que se derivan de la introducción de los países en los metadatos de un escrito, para orientar sobre la base lingüística de un texto atendiendo al origen de su autor.

2.2. La relación entre los textos

Del trabajo filológico se deriva que hayamos logrado ver cada vez mejor las relaciones entre los textos, no solo en aquellos casos en que sirven unos de fuente de otros y dan cuenta, por tanto, de las lecturas que hizo un autor, sino también en aquellos otros en que la relación es tan fuerte como la que se percibe entre dos manuscritos de una misma obra, hecho cuyo conocimiento no resulta ocioso para el filólogo:

Lo ejemplifico por medio de dos textos jurídicos, en que uno copia sin más al otro, en un pasaje referido al *rallón*, un ‘dardo mortífero propio de las ballestas’, del que selecciono solo un pequeño fragmento. Estos textos son el *Fuero viejo de Vizcaya*, de 1347 (Libano, 2016: 203—204, ff. 23v—24r, títulos 46—49) y las *Ordenanzas de la Hermandad de Guipúzcoa*, de 1397 (Larrañaga y Tapia, 1993, doc. § 25, títulos 52—55).

1394 <i>Fuero viejo de Vizcaya</i> <i>Título qué pena deve aver el rementero que faze los rallones.</i> Iten porque los malfechores e otras personas non traerian rallones si ferreros e maestros non los fiziesen, por ende, ningún ferrero ni ofiçial non sea osado de fazer rallón; e quandoquier que lo fiziere, que quemen la casa por ello; e si casa non toviere, que lo maten por ello por justicia e la muerte que sea esta: que lo empozen fasta que muera.	1397 <i>Ordenanzas de la Hermandad de Guipúzcoa</i> Título LV/14 Yten, porque los tales malfechores e otras personas no se traerian rallones si ferrer(o)s maestros no los fiziesen, por ende que ningun ferrero ni ofiçial no sea osado de fazer rallon e qualquier que los fiziere que le quemen la casa por ello e si casa no tu(b)iere que lo maten por ello por justiciã y la muerte sea esta, que lo enpozen fasta que muera.
---	---

3. Final: entre la filología y el BigAnalysis

No hay motivos, a mi juicio, para suponer que en el futuro se corra el riesgo de que haga agua el paradigma existente y de que, por ello, cambie —a mal— la situación respecto a los datos; por el contrario, es de prever que las cosas vayan a mejor y se mantenga una forma de trabajar que no esté condenada a resignarse con la escasez de los datos y pueda, en cambio, seguir contando con la fuerza de las propias palabras para continuar con el estudio histórico del léxico; una filología que contribuya así a la teorización sobre los factores que influyen en el cambio, visto este desde el momento en que asalta a una voz, hasta cuando se difunde entre los hablantes.

Hoy resulta posible hacer una recuperación selectiva de los datos, pues en los repositorios en que se contienen, tras una codificación previa de los textos, pueden hacerse varios tipos de búsquedas y comparaciones (Rojo, 2021: 46) que lleven a convertir en explícitas las argumentaciones aparentemente intuitivas con que se trabaja en las disciplinas filológicas.

Un buen ejemplo de esto lo proporciona J. Rodríguez Molina (2020), al contrastar los datos del *Cid* con los de otros textos bien seleccionados y caracterizados con todo cuidado por él, tanto diacrónica como diatópicamente. Su estudio de la lengua del *Cid* es modélico en el método e innovador en sus refinadas conclusiones; situándose en el modo pidalino de trabajar, ha sabido aprovechar, con no poco esfuerzo, las posibilidades que le brindaban los materiales de los que no pudo disfrutar Menéndez Pidal.

A los datos me he referido, en cuanto filólogo que ha percibido a lo largo de su vida cómo aquellas voces a las que se podía acceder servían de indicios de por dónde había ido su historia se han convertido en argumentos para conocerla mejor. A lo que no he hecho ni siquiera alusión es a que esto se ha logrado, sobre todo, por lo que se conoce como el BigAnalysis. Solo me atrevo a precisar que supongo que su aplicación a la lingüística histórica ha de ir mejorando de una manera gradual, hasta lograr semiautomatizar la interpretación de los datos, partiendo de los moldes en que estos se pueden agrupar. Si no he dedicado un mínimo espacio a todo aquello que está en manos de los informáticos, de los lingüistas computacionales y de los analistas de datos, es sencillamente porque es algo que veo muy alejado de mis conocimientos. He tenido que conformarme, pues, con estas cavilaciones para señalar por dónde creo que vamos a caminar en el futuro, sirviéndome de algunos ejemplos cuya pretensión es mostrar la esperanza —y la necesidad— de que continúe la colaboración entre quienes estudiamos los datos: por un lado, los filólogos y, por otro, los técnicos, pues entre todos hemos logrado llegar a un mejor conocimiento de la evolución del léxico de nuestras lenguas a lo largo de la historia. Insistiendo en mi desconocimiento de estos terrenos de la

inteligencia artificial, pienso que quizá sea el momento en que se pueda adiestrar a la máquina para introducir en ella una serie de reglas, muchas de las cuales no están explicitadas, que nos ayuden en nuestro trabajo. Más allá no me atrevo a soñar.

Con todo, seguirán siendo los filólogos los que estudien los textos y sus palabras, aunque sus laboratorios no se reduzcan a las bibliotecas (reales y virtuales), entre las que ha de ocupar un lugar preeminente este prodigioso entramado de datos que va creciendo de día en día, a la vez que van aumentando las posibilidades de relacionarlos. Por ello, los jóvenes que inician ahora su carrera han de mantener la mirada puesta en los métodos de trabajo que vayan surgiendo, pero han de prestar también mucha atención al acceso a los datos y a su explotación.

El futuro que preveo para la filología, se resume en superar definitivamente una situación con la que Julio Caro Baroja caracterizaba el modo de investigar en las ciencias humanas en su discurso de ingreso en la Academia, el 15 de julio de 1986: “¿Qué se puede hacer hoy con solas unas cuartillas y un lápiz, sobre una mesa y sentado en una modesta silla? Parece que poco, o algo que recuerda a la vieja artesanía”. No creo que sea el caso de prescindir de ese artesano que bucea en los textos, que es el filólogo, sino de facilitarle un instrumental del que hace unos años difícilmente hubiera sospechado que podría disponer.

Referencias citadas

- ALCyL: Alvar, M. (1999). *Atlas lingüístico de Castilla y León*, 3 vols. Junta de Castilla y León.
- Barrios, Á. (1981). *Documentación medieval de la catedral de Ávila*. Ediciones Universidad de Salamanca.
- Campos, M. & Pascual, J. A. (2012). *Dalle que dalle*. La filología como intermediaria en el salto de la cantidad a la calidad. En T. Jiménez Juliá et al. (Eds.), *Cum corde et in nova grammatica. Estudios ofrecidos a Guillermo Rojo* (pp. 183—192). Universidad de Santiago de Compostela.
- Carreira, A. (1998). Luis de Góngora, *Romances*, vol. I. Cuaderns Crema.
- CDH: Real Academia Española. *Corpus del diccionario histórico*, accesible online en el portal de la RAE.
- CICA: Torruella, J., Pérez Saldanya, M. & Martines J. (Dirs.). *Corpus informatitzat del català antic*, accesible online.
- Company, C. (2020). El concepto ‘tamaño espacial’. Una variable necesaria en la sintaxis del español americano. En M. Fernández Alcaide & E. Bravo-García (Eds.), *El español de América: Morfosintaxis histórica y variación* (pp. 85—122). Tirant Humanidades.

- Conde, J. C. (2020). La ortodoxia de una heterodoxa: Teresa de Cartagena y la biblia, *Hispania Sacra*, 72, 115—123.
- CorLexIn: Morala Rodríguez, J. R. (Dir.). *Corpus léxico de inventarios (CorLexIn)*, accesible online <<http://web.frl.es/CORLEXIN.html>>.
- Cortés Guadarrama, M. Á. (2010). *El Flos sanctorum con sus etimologías. Edición y estudio* [tesis doctoral]. Oviedo, accesible online.
- DCEC: Corominas, J. (1954—1957). *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, 4 vols. Gredos.
- DECH: Corominas, J. (1980—1991), con la colaboración de J. A. Pascual (1980—1991). *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 vols. Gredos.
- DEC: Coromines, J. (1980—1991). *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*, amb la col·laboració de J. Gulsoy & M. Cahner, 9 vols. Curial.
- DELI: Cortelazzo, M. & Zolli, P. (1979—1988). *Dizionario etimologico della lingua italiana*, 5 vols. Zanichelli.
- Fernández Ordóñez, I. (2020). Alfonso X el Sabio y la estandarización de castellano. En *Alfonso X el Sabio en el VIII centenario*, Instituto de España.
- FEW: Wartburg, Walter von. *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, accesible online en Atilf.
- García Mouton, P. (2012). Editar el *Atlas lingüístico de la Peínsula Ibérica (ALPI)* en el siglo XXI. En D. Corbella et al. (Coords.), *Nuevos proyectos y perspectivas. Homenaje al profesor Cristóbal Corrales Zumbado* (pp. 323—330). Arco Libros.
- Gómez Gonzalvo, M. (2007). *El español americano del siglo XVIII en la obra de Abbad y Lasierra* [tesis doctoral]. Universidad de Zaragoza.
- Gómez Moreno, Á. (2017). La huella del león en la cultura oral italiana y española (con un excursus interno y otro final). Universidad de Granada.
- Hamlin, C. M. (2021). Alfonso de Palencia: ¿autor del primer *Vocabulario romance latín* que llegó a la imprenta?, *BRAE*, 101, 173—218.
- Hutton, L.J. (1967). Teresa de Cartagena, *Arboleda de los enfermos. Admiración operum Dey*. Anejos del BRAE.
- Idáñez, F. (2015). *Léxico de la región prebética. Límites del lenguaje andaluz y del murciano*. Universidad de Murcia.
- Kahane, H. & Kahane, R. (1981). Byzantium's impact on the West. Linguistic Evidence. En *Graeca et romanica scripta selecta*, vol. 2. *Byzantium and the West; Hellenistic heritage in the West; Structural and sociolinguistics; Literature and theatre* (pp. 389—415). A. M. Hakkert.
- Kerkhof, M. P. A. (1987). Marqués de Santillana, *Comedieta de Ponça*. Espasa Calpe.
- Lagüéns, V. (1996). Caracterización lingüística de la prosa herediana (a través de la bibliografía). En A. Egido & J.M. Enguita (Eds.), *Juan Fernández de Heredia y su época* (pp. 285—356). Institución Fernando el Católico.
- Lapesa, R. (1985). *La trayectoria poética de Garcilaso*. Istmo.
- Larrañaga, M. & Tapia, I. (1993). Primer cuaderno de *Ordenanzas de la Hermandad de Guipúzcoa*, *Colección documental del Archivo Municipal de Hondarribia*, Fuentes Documentales Medievales del País Vasco.
- LLA: Le Men, J. (2002-2012). *Léxico del leonés actual*. Cátedra de Estudios Leoneses, [versión online] <<https://lla.unileon.es>>.

- Malkiel, Y. (1963). The interlocking of narrow sound change, broad phonological pattern, level of transmission, areal configuration, sound symbolism. Diachronic studies in the hispano-latin consonant clusters *cl-*, *fl-*, *pl-*, *Archivum Linguisticum*, 15, 144—173.
- Mateo Montes, F. (2014). Algunos problemas metodológicos en el estudio de los inventarios medievales. En C. Grande, L. Martín & S. Salicio (Coords.), *Con una letra joven. Avances en el estudio de la historiografía e historia de la lengua española* (pp. 245—252). Universidad de Salamanca.
- Morala, J. R. (2011). El léxico de Nebrija y la geografía lingüística. En J. C. Herreras & J. C. Hoyos, *Lexicographie et métalexigraphie en langue espagnole* (pp. 15—34). P. U. de Valenciennes.
- Navarro, R. (2007). F. López de Úbeda (Baltasar Navarrete), *Libro de entretenimiento de la pícara Justina*. En *Novela picaresca*, t. III (pp. 1—476). Biblioteca Castro.
- Octavio de Toleda & Huerta, Á. S. (2018). *Incorruptibles curvas*. Apuntes sobre la difusión de los cambios morfosintácticos. En R. M. Castañer et al. (Coords.), *Actas del X Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, vol. I (pp. 345—377). Diputación de Zaragoza, Institución Fernando el Católico.
- Octavio de Toleda & Rodríguez Molina, J. (2017). La necesaria distinción entre texto y testimonio: el CORDE y los criterios de fiabilidad lingüística, *Scriptum Digital*, 6, 5-68.
- Orazi, V. (1997). *El dialecto leonés antiguo (Edición estudio lingüístico y glosario del Fuero Juzgo según el Ms. escurialense Z.III.21)*. Universidad Europea-Cees Ediciones.
- Pascual, J. A. (1974). *La traducción de la Divina Commedia atribuida a don Enrique de Aragón*. Acta Salmanticensia, Publicaciones de la Universidad de Salamanca.
- Pascual, J. A. (1988). Los aragonesismos en *La Visión Deleitable* del Bachiller Alfonso de la Torre. En M. Ariza, A. Salvador & A. Viudas (Eds.), *Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española* (pp. 647—676). Arco Libros.
- Pascual, J. A. (2008). Sobre la discontinuidad de las palabras en un diccionario histórico originada por nuestros datos. En E. Bernal & J. A. De Cesaris (Eds.), *Proceedings of the XIII Euralex International Congress* (pp. 69—88). IULA.
- Pascual, J. A. (2009). Más allá de la ley fonética. Sobre la evolución de las vocales átonas iniciales y de la *sj* en castellano. En F. Sánchez Miret (Ed.), *Romanística sin complejos. Homenaje a Carmen Pensado* (pp. 185—218). Peter Lang.
- Pascual, J. A. (2016). La filología en vago y en vilo entre los datos. En E. Blanco (Ed.), *Grandes y pequeños de la literatura medieval y renacentista* (pp. 55—84). SEMYR.
- Pascual, J. A. (2018a). Notas sobre la etimología de (*ir en*) *ar[r]uenzo*; precisiones sobre las de *troj* y *boj*. En M. P. Garcés (Ed.), *Perspectivas teóricas y metodológicas en la elaboración de un diccionario histórico* (pp. 331—344). Vervuert.
- Pascual, J. A. (2018b). *Mórbida morfología. A propósito de un sufijo lígrimo salmantino: -ique*. Centro de Estudios Salmantinos.
- Pascual, J. A. (2018c): La relación entre los manuscritos 10202 y 10203 de la Biblioteca Nacional de España, *Anuario del Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo»*, 52, 647—656.

- Pascual, J. A. (2020a). Tres palabras sobre algunos materiales que ofrece la Academia en su portal para facilitar un mejor conocimiento de léxico contemporáneo. En RAE, *Crónica de la lengua española 2020* (pp. 346—372). Espasa.
- Pascual, J. A. (2020b). Notas léxicas sobre el aragonés. A propósito de la traducción de la *Agricultura* de Palladio al castellano, *Revista de Investigación Lingüística*, 23, 105—131.
- Pascual, J. A. (en prensa): Aragonismos en la traducción castellana del *Árbol de las batallas*.
- Quintana Muñoz, S. (2007). *La palatalización incompleta de los grupos /pl-/ /fl-/ y /kl/ en español: Un análisis del papel de la frecuencia*, [tesis doctoral]. Oxford, Ohio, Miami University, accesible *online*.
- Rainer, F. (2007). El patrón *agrícola* ‘relativo a la agricultura’: origen y desarrollo, *Verba*, 34, 335—340.
- Rainer, F. (2019). The benefit of the pan-Romance perspective: a new attempt to solve the *tecedor/tecedeira* puzzle, *Word Structure*, 12, 127—151.
- Ramadori, A. (2019). Traducciones castellanas de Séneca en el siglo XV. A propósito de Floresta de Philosophos. En O. Chauvié, R. Domínguez & A. M. Zubieta (Eds.), *VI Jornadas en Investigación en Humanidades. Homenaje a Cecilia Borel*, vol. I (pp. 52—58). Editorial de la Universidad Nacional del Sur EDIUNS (Argentina), accesible *online*.
- Rodríguez Molina, J. (2012). La reducción fonética *habemos cantado* > *hemos cantado* en español antiguo: nuevos datos y nuevas hipótesis. En E. Pato & J. Rodríguez Molina (Eds.), *Estudios de filología y lingüística españolas: nuevas voces en la disciplina* (pp. 167—233). Peter Lang.
- Rodríguez Molina, J. (2020). El arcaísmo lingüístico del *Poema de Mio Cid*: Balance y propuesta. En I. Fernández Ordóñez (Ed.), *El legado de don Ramón Menéndez Pidal (1869—1968) a principios del siglo XXI*, t. II (pp. 375—421). Anejos de la Revista de Filología Española.
- Rojo, G. (2021). *Introducción a la lingüística de corpus en español*. Routledge.
- Ruiz de la Peña, J. I. (1981). *Las polas asturianas en la Edad Media. Estudio y diplomático*. Universidad de Oviedo.
- Serna, J. S. (1983). *Cómo habla la Mancha. Diccionario manchego* (2.^a ed.). Villarrobledo.
- TLEC: Corrales Zumbado, C., Corbella Díaz, D. & Álvarez Martínez, M. A. (1992). *Tesoro lexicográfico del Español de Canarias*. Gobierno de Canarias.
- TLF: Rey, A. (Dir.) (2000). *Dictionnaire historique de la langue française*, 2 vols. Le Robert.
- TLHA: Alvar Ezquerro, M. (2000). *Tesoro léxico de las hablas andaluzas*. Arco/Libros.
- TLHR: Pastor Blanco, J. M. (2004). *Tesoro léxico de las hablas riojanas*. Universidad de la Rioja, Servicio de Publicaciones.
- TLI: *Tesoro della lingua italiana delle origini*. En L’opera del vocabolario italiano (OVI), accesible *online*.
- Vives, J. (1927). *Juan Fernández de Heredia, gran maestro de Rodas. Vida, obra, formas dialectales*. Biblioteca Balmes.



Michele Prandi

Université de Gênes

Italie

 <https://orcid.org/0000-0002-6223-6946>

L'identification des arguments et la hiérarchisation des marges : critères formels et critères conceptuels

Identifying arguments and hierarchizing margins: formal and conceptual criteria

Abstract

The distinction between arguments and margins within a simple nuclear sentence is sharp at conceptual level in that it is grounded in explicit relevance criteria: arguments are saturated referential noun phrases that are essential for the integrity of the process; different layers of margins enrich different kinds of processes according to different consistency requirements. If one observes the syntactic structure of linguistic expressions, on the other hand, the same distinction seems to shade into a sort of continuum owing to two orders of factors. First, there is a cleavage between the model sentence, whose main function should be the expression of the process, and the utterances actually documented in texts and corpora, whose structure is shaped by the incommensurate function to adapt the structure of the process to the communicative dynamism of a text. Moreover, within the model sentence itself, the coding regime of arguments and the coding regime of margins shadow into one another: some margins are coded, like arguments, through formal grammatical relations, while some arguments are coded, like margins, directly as conceptual relations through a set of forms of expression motivated by their conceptual content.

In spite of these obstacles, the conceptual distinction between arguments and margins and the hierarchy of margins can be identified at the level of model sentence thanks to adequate and differentiated criteria. These criteria are formal where the difference of coding regime draws a sharp formal distinction between arguments and margins, and conceptual and textual where the structure of the forms of expression neutralises the distinction. Conceptual and textual criteria also make the identification of a clear hierarchy of margins possible.

Keywords

Arguments, inner margins, outer margins, formal criteria, conceptual and textual criteria, control, closeness, coding regime

La structure syntaxique du noyau d'une phrase simple et la structure de son signifié — du procès (L. Tesnière, 1965 [1959]) — se présentent comme autant de réseaux de relation entre constituants. Une relation comporte toujours un terme actif, qui institue et contrôle la structure, et un ou plusieurs termes passifs, les arguments. Dans une phrase comme *Marguerite regarde la lune*, par exemple, le verbe *regarder* institue une relation qui entraîne deux arguments : Marguerite et la lune. Dans une phrase comme *La lune brille*, le verbe *briller* institue une relation qui entraîne un seul argument : la lune. Les termes qui instituent des relations sont les verbes, comme *briller* ou *admirer*, les adjectifs, comme *triste* ou *jeune*, et les noms relationnels, comme *conseil* ou *départ*. Les termes qui fournissent les arguments sont des noms propres, comme *Jean* ou *Marguerite*, des pronoms, comme *elle* ou *nous*, ou des syntagmes nominaux, comme *la lune* ou *notre village*.

En tant que pivots de relations, les termes relationnels sont des termes non saturés (L. Tesnière, 1965 [1959]), et ne peuvent assurer leur fonction que s'ils sont complétés par un nombre adéquat d'arguments. Sur la base de cette prémisse, la question centrale pour l'analyse de la structure syntaxique de la phrase modèle et de son signifié complexe consiste à identifier, pour chaque pivot prédicatif, et notamment pour chaque verbe¹, les arguments dont il a besoin pour former une phrase capable de construire un procès intègre, et à les distinguer des déterminations non argumentales, ou marges². En deuxième instance, la distinction principale entre arguments et marges doit être complétée, d'une part par une hiérarchisation des marges, et d'autre part par l'identification des constituants qui, tout en étant essentiels pour l'intégrité de certains procès, ne sont pas des arguments. La hiérarchie des marges inclut, à côté des circonstanciels identifiés par Tesnière, les marges du prédicat et les modificateurs du verbe. Les constituants essentiels du procès incluent, à côté des arguments, certains adverbes et les attributs du sujet et de l'objet direct requis par certains verbes.

Dans ma contribution, j'aborderai dans un premier temps les questions interconnectées de la distinction entre arguments et marges et de la hiérarchisation des marges dans la phrase modèle. Étant donné le décalage entre la phrase modèle et l'énoncé d'une part, et les conditions de codage différenciées des arguments dans la phrase modèle d'autre part (§ 1.1), les critères qui nous permettent d'aborder

¹ En présence de verbes polysémiques, chaque acception présente en principe sa valence. Les variations peuvent affecter le nombre des arguments et leur forme. Le verbe *céder*, par exemple, a une acception intransitive monovalente — *Le mur a cédé* —, une acception intransitive divalente — *Jean a cédé à la requête de Pierre* — et un emploi transitif trivalent : *L'enfant a cédé sa place au grand-père*. À parité de nombre d'arguments, *compter* est transitif dans une acception — *Marc est en train de compter les élèves* — et intransitif dans l'autre : *Martine compte sur ton aide*.

² L'étiquette *marge* (R. E. Longacre, 2006 [1985]) est préférable à celle traditionnelle de *circonstanciel* du fait qu'elle permet de différencier des cuches différentes, et notamment les marges externes du procès, qui sont des circonstanciels, et les marges du prédicat.

la double question ne peuvent qu'être à la fois indirects et différenciés. Dans le noyau de la phrase, l'identification des relations grammaticales à l'aide de critères formels implique l'identification des arguments associés, à une exception près (§ 2.2). Les critères formels sont inutilisables, par contre, pour identifier un groupe d'arguments qui partagent avec les marges le codage direct et motivé de la forme d'expression. Pour identifier ces arguments et les distinguer des marges de la même forme, nous sommes obligés à avoir recours à des critères conceptuels, qui visent immédiatement la cohérence des relations et déplacent l'analyse dans une dimension textuelle. Les mêmes critères conceptuels et textuels assurent la hiérarchisation des marges (§ 2.3).

Après avoir analysé les adverbes et les attributs qui, tout en donnant une contribution essentielle à l'intégrité de certains procès, ne sont pas des arguments (§ 3), je discuterai l'hypothèse, avancée par quelques linguistes, selon laquelle la présence de marges internes au procès d'une part, et de constituants essentiels non argumentaux d'autre part, serait à interpréter comme la preuve que les arguments et les marges identifient les deux pôles d'une opposition graduée à l'intérieur d'un *continuum* (§ 4). Cette idée a pris de l'essor dans les dernières années, poussée par les analyses guidées sur corpus, ou *corpus driven*, qui déplacent l'objet d'étude de la phrase modèle aux énoncés documentés dans les corpus.

1. La valence des verbes : structure conceptuelle, énoncé, phrase modèle

Tant la distinction entre arguments et marges que la distinction entre différents couches de marges, et notamment entre marges du procès, marges du prédicat et modificateurs du verbe (M. Prandi, 2004 : 270—276), sont des différences de nature conceptuelle, fondées sur les critères de l'intégrité et de la cohérence des procès.

D'une part, l'intégrité d'un procès demande la présence d'un nombre donné d'arguments avec un profil conceptuel donné : un procès comme « bailler », par exemple, ne demande qu'un argument : l'expérienceur ; « admirer » en demande deux : l'expérienceur et le stimulus ; « raconter » en demande trois : le locuteur, le destinataire et le message.

D'autre part, l'accessibilité des marges aux différents types de procès est soumise à des conditions de cohérence claires et observables, qui imposent la distinction entre différentes couches. En tant que marges externes, les circonstances spatiales et temporelles sont compatibles avec tout procès actualisé. Les marges du prédicat internes au procès comme l'instrument, le collaborateur de l'agent ou le bénéficiaire, ne sont cohérentes que si elles sont associées à une action.

Les modificateurs, par contre, sont sélectionnés directement par chaque verbe en fonction de leur cohérence avec le contenu spécifique du procès : tout événement peut se passer *soudainement* ; seulement une action peut être exécutée *avec soin* ; seulement un acte de parole peut être accompli *à voix haute*.

Le premier critère impose sur le plan logique la distinction entre arguments et marges : les marges s'opposent en bloc aux arguments du fait que leur fonction ne consiste pas à garantir l'intégrité du procès mais à enrichir un procès intègre. Toujours sur le plan logique, le second critère impose la distinction entre marges externes de procès génériques, marges internes de prédicats d'action et modificateurs du verbe. Si cela est vrai, les deux ordres de distinctions s'imposent comme incontournables. Au moment d'aborder la description linguistique, cependant, la question logique fait place à un certain nombre de questions empiriques qui, d'une certaine façon, en offusquent la clarté : y-a-t-il des critères explicites qui permettent de reconnaître la double distinction dans la structure syntaxique ou dans le contenu des expressions ? Si la réponse est positive, à quelles conditions ? S'il y a des difficultés, comment les affronter ou les évaluer ?

L'identification des arguments d'un verbe donné et la hiérarchisation des marges ne sauraient être immédiates et directes qu'à une condition : que la structure syntaxique de la phrase reflète, comme un miroir, la structure conceptuelle d'un procès. Or, à la différence des formules du calcul des prédicats de forme Px, Pxy, Pxyz, qui contiennent tous et seuls les arguments d'un pivot prédicatif — d'un prédicat au sens logique, ou prédicateur³ — les expressions linguistiques ne sont pas l'épiphanie d'un schéma d'arguments, mais répondent à des fonctions différentes et stratifiées qui modèlent leur forme. La spécificité des expressions linguistiques et leur distance des schémas d'arguments se manifeste à deux niveaux : dans le décalage entre la phrase modèle et les énoncés documentés dans les textes et dans les corpus d'une part ; dans les conditions de codage de la structure de la phrase modèle d'autre part.

1.1. L'énoncé

Dans les textes et dans les corpus, nous ne trouvons pas des phrases modèles mais des énoncés, et donc des équivalents fonctionnels de phrases qui opèrent dans un régime indexical comme signaux de messages contingents (M. Prandi, 2019). La fonction d'un énoncé consiste à insérer le procès qu'il hérite de la phrase modèle dans un texte ou dans un acte de parole de façon cohérente avec la progression de son dynamisme communicatif (J. Firbas, 1964). La fonction textuelle (M. A. K. Halliday, 1970) affecte la forme de l'expression à deux niveaux. En

³ Le terme prédicateur (*predicator*) est utilisé par Lyons (1977 : 434) pour distinguer le pivot relationnel d'une prédication de la relation grammaticale de prédicat, contrepartie du sujet.

premier lieu, la structure de la phrase modèle subit des manipulations qui sont fonctionnelles à la perspective communicative requise par son environnement textuel ou discursif : un énoncé comme *Ce livre, Marc l'a acheté à la gare*, par exemple, se différencie de la phrase modèle — *Marc a acheté ce livre à la gare* — du fait que l'objet direct, au référent duquel la progression du dynamisme communicatif confère la fonction de thème, est disloqué en première position. Ensuite, et surtout, le même mécanisme d'adaptation porte à une distribution de constituants dans l'énoncé qui reflète leur contribution au dynamisme communicatif sans nécessairement garantir l'intégrité du procès. Si nous mesurons la structure des énoncés à partir du schéma d'arguments que la phrase modèle a la fonction de mettre en place, nous constatons un double décalage. D'une part, certains arguments qui sont requis pour l'intégrité d'un procès mais dont le poids communicatif est négligeable ne sont pas spécifiés. Dans un énoncé comme *Paul a vendu son vélo*, par exemple, on remarque l'absence d'un argument — le destinataire — qui est essentiel à l'intégrité de l'action. D'autre part, un énoncé peut contenir des expressions qui, tout en n'étant pas des arguments, donnent une contribution essentielle au dynamisme communicatif, et notamment des circonstances, des marges du prédicat et des modificateurs du verbe. Un énoncé comme *Dans ce magasin, on achète bon marché* ignore à la fois la marchandise et la source mais spécifie les circonstances spatiales et la manière. En termes de dynamisme communicatif, l'énoncé *Paul a vendu son vélo* s'insère naturellement dans un environnement communicatif où l'identification de l'acheteur n'est pas pertinente ; l'énoncé *Dans ce magasin, on achète bon marché* s'adapte à un contexte où le lieu et la manière sont plus saillants que la source et la marchandise.

Lors d'une analyse guidée sur des corpus, il est essentiel de ne pas confondre de telles configurations, dont la pertinence est communicative, avec la documentation d'une variabilité des schémas d'arguments liée à la polysémie d'un bon nombre de verbes. Si la différence de configuration entre deux énoncés comme *Paul a vendu son vélo* et *Paul a vendu son vélo à Louis* cache un seul et même schéma d'arguments, la différence entre *Jean a lu* et *Jean a lu « Les Misérables »* renvoie à deux schémas d'arguments différents⁴. Comme « le corpus ne contient pas en lui-même les conditions de possibilité de sa propre connaissance » (A. Orlandi, M. Fasciolo, 2021) et, plus généralement, comme l'expérience ne fournit pas les catégories nécessaires pour sa description, les données documentées par les énoncés attestés dans un corpus doivent être évaluées au jour de la phrase modèle dont chaque énoncé est l'équivalent fonctionnel⁵.

⁴ L'emploi intransitif de verbes comme *manger* ou *lire* se distingue de l'emploi transitif du fait que l'objet interne qu'il incorpore n'identifie pas un référent spécifique : *Je l'ai lu* signifie 'J'ai lu le livre particulier que tu connais' ; *J'ai lu* signifie 'J'ai accompli un acte de lecture'.

⁵ La phrase « n'est pas une donnée empirique brute mais une donnée éidétique — un modèle qui confère aux données brutes de l'expérience leur structure et leur valeur. Il faut souligner que les objets éidétiques ont la même réalité, dans leur ordre, que les données empiriques brutes, dans

1.2. La phrase modèle

La phrase modèle est une phrase nucléaire qui, à côté d'un prédicateur, et notamment d'un verbe, contient toutes et seules les structures fonctionnelles à l'idéation d'un procès⁶. Sa structure inclut un noyau formé par le verbe et la configuration maximale de ses arguments, complétée, quand il est requis, par un modificateur ou un attribut. L'intégrité d'un procès comme « frapper » dans l'acception concrète, par exemple, requiert deux arguments, un agent ou une force, et un patient : par exemple *Jean a frappé le serpent*, *La foudre a frappé l'aiguille du clocher*. L'intégrité d'un procès comme *Cette nouvelle a rendu Jeanne furieuse* demande, à côté de deux arguments, un attribut appliqué à l'objet direct. Une fois que le verbe est saturé et qu'un noyau de procès est construit, il est prêt à recevoir des marges dont la spécification répond à un critère de cohérence conceptuelle. Si les circonstances externes sont compatibles avec tout procès actualisé, les marges internes imposent des conditions de cohérence plus restrictives accessibles à la description empirique. À la différence d'un événement comme *La foudre a frappé l'aiguille du clocher*, qui n'admet que des circonstances externes, une action comme *Jean a frappé le serpent* admet d'être enrichie de façon cohérente par un instrument, un but, un bénéficiaire, et d'autres marges internes. Si l'analyse proposée est correcte, une première question pertinente pour la description de la phrase modèle est double : il s'agit d'une part de discriminer entre arguments et marges, et d'autre part de hiérarchiser les marges cohérentes, à l'aide de critères explicites (§ 2). Nous aborderons la question des adverbes et des attributs essentiels dans une section successive (§ 3).

Le critère le plus immédiat pour identifier les arguments — le critère de la spécification obligatoire — n'est pas utilisable, nous l'avons vu, à cause du décalage entre la phrase modèle et l'énoncé. Le fait qu'un constituant est essentiel pour l'intégrité du procès n'implique pas que sa spécification soit obligatoire dans l'énoncé. Les critères disponibles, de ce fait, sont tous indirects.

Un premier critère, entièrement conceptuel et basé sur l'intuition des locuteurs, est la latence. Si un argument essentiel pour l'intégrité d'un procès n'est pas spécifié dans un énoncé, on perçoit en principe une latence : dans un énoncé comme *Marc a raconté un tas de blagues*, par exemple, nous percevons immédiatement la latence du destinataire. L'évaluation de la latence, cependant, n'est pas toujours si immédiate. Dans un énoncé comme *Jean a vendu son vélo à Pierre*, nous percevons une sorte de latence de la somme payée du fait que ce rôle est encapsulé dans le signifié relationnel de *vendre*. Cependant, le critère de l'encapsulation lexicale, s'il justifie la latence, n'est pas suffisant pour conclure au statut

la mesure où ils sont également partagés par les locuteurs : parmi les objets des sciences humaines, 'être' équivaut à 'être partagé' » (M. Prandi, 2019 : 135).

⁶ La structure de la phrase modèle nucléaire est purifiée, pour ainsi dire, de toutes les formes justifiées par les fonctions interpersonnelle et textuelle-communicative (M. A. K. Halliday, 1970).

d'argument⁷, qui doit être justifié par des critères indépendants. Un verbe comme *téléphoner*, par exemple, encapsule l'instrument, qui n'est pas un argument mais une marge du prédicat (M. Prandi, 2004 : 272—274). Un verbe comme *chuchoter*, également, encapsule un modificateur, qui ne satisfait même pas les conditions préliminaires pour être un argument (§ 3).

Les critères formels, basés sur les propriétés grammaticales observables dans l'expression, s'interrogent sur la relation entre la forme des constituants de la structure syntaxique d'une phrase et le rôle joué par leurs référents dans la structure du procès : l'hypothèse est que la forme d'expression des arguments présente des marques formelles spécifiques capables de la différencier de la forme d'expression des marges. Étant donné que la structure syntaxique de chaque phrase contient un noyau formé par des relations grammaticales formelles entouré par différentes couches de formes d'expressions dont la structure est motivée par le contenu des relations conceptuelles exprimées, une hypothèse raisonnable est qu'un tel décalage dans le régime de codage soit corrélé à la distinction entre arguments et marges. L'observation des données, cependant, nous montre qu'une telle affinité élective entre formes et fonctions, tout en étant significative, n'est pas systématique. D'une part, en présence de certains verbes et de certaines constructions, certains rôles marginaux sont codés par l'intermédiaire d'une relation grammaticale formelle ; d'autre part, certains arguments sont codés par des formes d'expression dont la structure grammaticale, comme la structure des marges, n'est pas autonome mais motivée par le contenu conceptuel. Cette circonstance nous oblige à identifier des critères de discrimination supplémentaires et différenciés, spécifiques pour chaque typologie de relation entre rôles et formes de codage.

Dans la suite de ce paragraphe, je vais mettre en relief en premier lieu les différences pertinentes entre les deux régimes de codage actifs dans la structure de la phrase, à savoir, le codage relationnel, fondé sur la présence de relations grammaticales formelles, et le codage ponctuel, basé sur la structure interne de la forme d'expression (§ 2.1). Ensuite, je vais examiner deux cas de manque de corrélation entre régime de codage et fonction : une construction dans laquelle une relation grammaticale, l'objet indirect, est associée non pas à un argument mais à un éventail de relations conceptuelles marginales (§ 2.2), et des cas significatifs d'arguments codés sans le support de relations grammaticales (§ 2.3).

⁷ Les arguments incorporés dans le signifié lexical d'un verbe, comme le rêve dans *rêver*, sont appelés *shadow arguments*, 'arguments ombre', par Pustejovsky (1995, 2000).

2. Le codage des arguments et des marges dans la phrase modèle

2.1. Codage relationnel et codage ponctuel

La différence entre le codage relationnel et le codage ponctuel est une donnée empirique observable dans la structure de la phrase : elle dépend de la présence ou de l'absence de relations grammaticales autonomes qui médiatisent la relation entre un constituant et un rôle⁸. Dans une phrase comme *Mon fils a coupé le bois avec une hache*, par exemple, chaque expression nominale et prépositionnelle finit par coder un rôle du procès, mais pas aux mêmes conditions. La relation entre le syntagme *avec une hache* et l'instrument est directe. La relation entre *mon fils* et l'agent et entre *le bois* et le patient, par contre, n'est pas directe, mais se fait par l'intermédiaire d'une relation grammaticale, respectivement le sujet et l'objet direct. Cette différence n'est que le segment visible d'une différence multifactorielle. Les relations grammaticales sont des catégories formelles et relationnelles qui ne focalisent pas la structure interne de chaque constituant mais sa relation avec la structure hiérarchique de la phrase. En français, et plus généralement dans les langues dépourvues de cas, le sujet et l'objet direct ont exactement la même forme, mais entretiennent des relations différentes avec la structure qui les accueille : le sujet est un constituant immédiat de la phrase, alors que l'objet direct est un constituant du prédicat. Dans ces conditions, l'association d'expressions et de rôles n'est pas seulement indirecte, mais aussi globale : l'activation d'un rôle engage non pas l'expression isolée, mais la construction comme hiérarchie de relations et le procès comme hiérarchie de rôles. C'est la raison qui m'a poussé à parler de codage relationnel.

À la différence des arguments codés en régime relationnel, les rôles marginaux codés en régime ponctuel se caractérisent en premier lieu comme autant de relations conceptuelles. L'instrument, par exemple, est défini sur la base de sa relation cohérente avec la structure conceptuelle d'une action : il s'agit d'un objet utilisé par un agent pour accomplir une action. En tant que structures conceptuelles autonomes, les rôles marginaux sont directement accessibles à la pensée cohérente — à l'inférence — indépendamment de leurs formes spécifiques de codage. Cela implique qu'ils peuvent être atteints par deux chemins indépendants, à savoir le codage linguistique et l'inférence.

En l'absence d'un contrôle verbal et de relations grammaticales indépendantes, le codage ponctuel dépend entièrement du contenu du mot de liaison, qui dans la phrase simple est une préposition. En même temps, l'accessibilité directe des structures conceptuelles autorise une prévision : le codage de la part de la

⁸ La présence de relations grammaticales autonomes dans le noyau de la phrase est un paramètre typologique : voir Lazard (1998 : 118).

préposition n'est pas une condition nécessaire pour l'identification d'une structure conceptuelle marginale. En effet, si nous mesurons le pouvoir de codage des prépositions à partir du modèle conceptuel accessible de façon indépendante, nous constatons qu'il s'agit d'une grandeur graduée, s'étalant d'un codage insuffisant, ou sous-codage, à un codage qui active une relation plus riche que la relation accessible à l'inférence, ou sur-codage, en passant par un codage équilibré, où la préposition code exactement la relation accessible à l'inférence. En présence d'un codage insuffisant, c'est l'inférence, fondée sur l'accès direct aux concepts cohérents, qui prend le relais du codage pour accomplir la tâche inachevée.

Un exemple de codage adéquat est la préposition *malgré*. Dans *Le cerisier est en fleur malgré la neige*, la préposition code toutes les composantes conceptuelles de la relation concessive cohérente, à savoir la réalité des deux procès, la succession temporelle et l'implicite de cause frustrée.

Un exemple de codage insuffisant est la préposition *avec*, qui code une relation de cooccurrence asymétrique, trop pauvre pour identifier un rôle quelconque. Grâce à l'enrichissement inférentiel, l'expression prépositionnelle exprime l'instrument en (1), le collaborateur de l'agent en (2) et la manière de l'action en (3). Comme le montrent les exemples (4) et (5), en outre, elle est prête à introduire n'importe quelle relation conceptuelle marginale imaginable, à la seule condition qu'elle soit cohérente :

1. Luc a abattu le peuplier avec une scie
2. Luc a abattu le peuplier avec Marc
3. Luc a abattu le peuplier avec beaucoup de peine
4. Luc est entré dans la salle avec un beau sourire
5. Luc est entré dans la salle avec un grand chapeau

Un exemple de surcodage est l'expression de la relation finale qui utilise des noms relationnels au contenu spécifique. Une expression comme *Pierre a fait des études d'informatique dans le but de changer de travail* se limite à coder la relation conceptuelle de but. L'expression *Pierre a fait des études d'informatique avec l'ambition de changer de travail* enrichit la relation avec une nuance sémantique inséparable du signifié du nom *ambition*, et donc du codage linguistique (G. Gross, M. Prandi, 2004).

Les exemples examinés documentent la corrélation attendue entre codage relationnel et arguments d'une part, codage ponctuel et marges d'autre part. Dans la réalité empirique, cependant, l'affinité élective est perturbée par des ruptures de la corrélation dans les deux sens : à côté de marges associées à une relation grammaticale, nous trouvons des arguments codés en régime ponctuel.

2.2. Marges confiées à une relation grammaticale : l'extension de la construction ditransitive

Les relations grammaticales qui forment le noyau d'une phrase modèle peuvent être identifiées par des critères formels, basés sur leurs propriétés grammaticales et sur leur comportement en tant que formes. En français, par exemple, le sujet grammatical s'accorde avec la forme verbale du prédicat ; sa spécification est obligatoire ; le rôle qui l'occupe est marginalisé dans la phrase passive équivalente ; s'il est disloqué, il doit être repris par une forme clitique. Dans la mesure où les relations grammaticales nucléaires sont associées à des arguments, les critères formels sont censés identifier en même temps des arguments. Le sujet, par exemple, est systématiquement associé au premier argument. La corrélation entre relations grammaticales et arguments, cependant, n'est pas absolue, car il y a un cas de relation grammaticale qui ne code pas un argument : il s'agit de l'objet indirect de la construction ditransitive étendue aux verbes divalents, par exemple *Jeanne a cuit une tarte à Marc*. Malgré la présence de trois relations grammaticales, force est de reconnaître que seulement les deux premières — le sujet et l'objet direct — accueillent des arguments, à savoir l'agent et le patient. Le contenu de la position ouverte par l'objet indirect, au contraire, n'est pas contrôlé par le verbe, comme il arrive en présence d'arguments, mais il est le résultat d'une inférence motivée pour des raisons de cohérence conceptuelle, comme il est typique des marges. Grâce à l'inférence, l'objet indirect exprime le bénéficiaire dans une construction comme *Jeanne a cuit une tarte à Marc* et le possesseur externe (E. König, M. Haspelmath, 1998) dans *Marie lui a lavé les cheveux*⁹. En italien et en espagnol, l'éventail des rôles admis dans la position d'objet indirect inclut, à côté du bénéficiaire (1,1a) et du possesseur externe (2,2a), le substitut de l'agent (3,3a) :

1. Maria ha cucinato una torta a Paolo
- 1a. Mamá le preparó una paella a Luisa
2. Maria ha cucito la giacca a Piero
- 2a. Pablo le reparó el coche a su hermano
3. Giovanna ha cotto una torta a Maria per i suoi invitati
- 3a. Juana le ha cocido una tarta a María para sus invitados

Aucune des relations conceptuelles confiées à l'objet indirect dans les constructions examinées n'est un argument. En premier lieu, un argument est nécessairement un rôle. Or, parmi les relations conceptuelles activées dans nos exemples, il y en a une — le possesseur externe — qui n'est pas un rôle. Ensuite,

⁹ À l'avis de Vergnaud et Zubizarreta (1992 : 598), l'expression du possesseur externe avec l'objet indirect en français n'est admise qu'en présence de pronoms clitiques : *Une pierre lui a cassé la jambe* ; ?*Une pierre a cassé la jambe à Jacques*.

nous avons identifié les différentes relations conceptuelles par inférence, sur la base d'un critère de cohérence conceptuelle. Or, ce comportement est incompatible avec le statut d'argument, dont le contenu est contrôlé par le verbe. Finalement, les différentes relations conceptuelles peuvent se cumuler, toujours pour des raisons de cohérence. En (2) et (2a), par exemple, le référent de l'objet indirect cumule les rôles de bénéficiaire, de possesseur externe et de substitut de l'agent. Il s'agit, encore une fois, d'un comportement incompatible avec le statut d'argument contrôlé par le verbe. La conclusion est que l'objet indirect d'un verbe divalent comme *cuire* ne contient pas un argument ; donc, l'extension de la construction ditransitive ne restructure pas l'action, mais se limite à l'enrichir par une relation conceptuelle marginale. Le critère crucial à cette hauteur est l'alternative entre le contrôle verbal et l'inférence dans la mise en place du contenu d'un rôle.

L'idée que le transfert de l'objet indirect change une action à deux arguments en une transaction à trois arguments naît d'une équivoque alimentée par le comportement de la construction parallèle en anglais. En anglais, l'objet indirect associé à un verbe divalent code systématiquement un seul et même rôle, le bénéficiaire. Comme Goldberg (1995 : 141) le remarque, une phrase comme *Sally baked her sister a cake* « can only mean that Sally baked a cake with the intention of giving it to her sister ». Cette circonstance, associée à l'idée que la construction ditransitive signifie une transaction, ce qui implique que l'objet indirect est une forme de codage ponctuel d'une famille d'arguments dont le prototype est le destinataire, et à l'idée que le bénéficiaire fait partie de cette famille au même titre qu'un destinataire, a amené Goldberg à la conclusion que l'objet indirect augmente la valence des verbes cible de la construction ditransitive et change le procès qu'ils expriment en une forme de transaction¹⁰. L'argumentation, cependant, est fallacieuse à deux niveaux.

En termes généraux, l'objet indirect n'a aucune corrélation systématique avec le destinataire d'une transaction. L'objet indirect est une relation grammaticale

¹⁰ Selon Goldberg (1995 : 10), « we can define the ditransitive construction to be associated directly with agent, patient, and recipient roles ». Plus généralement, « Constructions themselves carry meaning » (1995 : 1). Voir aussi Hilpert (2014 : chap. 2). En fait, si une construction a un signifié ou pas est une question empirique qui dépend du régime de codage. La construction ditransitive, formée par trois relations grammaticales vides, ne peut pas avoir un signifié et est compatible avec plusieurs, en fonction du contenu du verbe : Si *Jean a donné un livre à Marie* dépeint une transaction, *Jean envie à Marie son travail* dépeint une attitude psychologique, et n'admet pas d'être interprétée comme une transaction, même métaphorique. Une construction transitive qui contient comme troisième argument une destination codée en régime ponctuel, par contre, est effectivement associée à un contenu : elle ne peut que véhiculer un déplacement dans l'espace, ou réel — *Jean a transporté le vieux meuble dans le grenier* — ou métaphorique : *Jean a traduit ses poèmes en italien*. De ce fait, l'extension de la construction de déplacement (*caused motion construction*) à des verbes divalents, très productive en anglais, transforme effectivement le procès cible en un déplacement : *Hope [...] laughed me out of sadness* (Emily Brontë : 'L'espoir me sourit hors de la tristesse') ; *John blew the ant off the plate* ('Jean souffla la fourmi hors du plat').

formelle qui reçoit dans chaque construction le rôle que le verbe contrôleur lui destine : pour ne considérer qu'un cas extrême, il contient le destinataire avec *prêter* et la source avec *emprunter*¹¹. Comme l'objet indirect est une relation grammaticale vide, son transfert ne comporte pas le transfert d'un rôle. En termes plus spécifiques, l'assimilation du bénéficiaire au destinataire est dépourvue de fondement. Le destinataire est un argument qui qualifie une classe spécifique d'actions, à savoir les transactions, réelles comme « donner », ou symboliques, comme « dire ». Le bénéficiaire, pour sa part, est une marge qui ne caractérise aucune action en particulier et qui est compatible avec toutes. Comme toutes les marges, le bénéficiaire enrichit une action sans changer sa structure argumentale : dans le cas particulier, l'intention de donner la tarte à quelqu'un, et donc la présence d'un bénéficiaire, ne change pas la structure de l'action de cuire, pas plus que la présence d'un possesseur ou d'un collaborateur de l'agent.

2.3. Arguments codés en régime ponctuel

Le codage ponctuel d'un argument est une option qui ne s'ouvre qu'en présence de formes d'expression contenant des prépositions. La réciproque, cependant, n'est pas vraie. Contrairement à une opinion partagée¹², la présence d'une préposition n'est pas incompatible avec la présence d'une relation grammaticale, et donc avec le codage relationnel. Les relations grammaticales confiées à des expressions prépositionnelles sont deux, à savoir l'objet indirect (M. Prandi, 2020) et l'objet prépositionnel (R. Steinitz, 1969). Nous allons nous pencher sur la dernière relation, qui permet de mettre en relief les différences de comportement de la préposition dans les deux régimes de codage.

L'objet prépositionnel est le complément d'un verbe intransitif à deux arguments : par exemple, *Marguerite compte sur ton aide*. L'argument principal pour conclure que l'objet prépositionnel est une relation grammaticale vide est le comportement de la préposition. Quand elle est engagée dans l'expression d'une relation conceptuelle — par exemple d'une relation spatiale — la préposition manifeste toutes les propriétés qui qualifient le régime de codage ponctuel. Elle est choisie à l'intérieur d'un paradigme, et de ce fait elle investit son contenu dans l'expression de la relation : *Le chat s'est endormi sur / sous / derrière / à côté de la table*. Dans l'objet prépositionnel, la même préposition est imposée par le verbe, ne fait pas l'objet d'un choix — nous ne pouvons pas dire **Je compte au dessus de ton aide* — et se vide de son contenu : elle ne signifie pas « au dessus de »

¹¹ Réciproquement, un destinataire est confié à l'objet direct par un verbe comme *informer* : *Le professeur a informé ses élèves du changement de date* (M. Prandi, 2020).

¹² À l'avis de Palmer, « Marking by preposition is an indication of merely peripheral roles ». Voir aussi Lazard 1998 : 18. Gross (2012 : 135—140) souligne le double statut des prépositions, ou « indicateurs d'argument » contrôlés par un pivot prédicatif, typiquement un verbe, ou pivots de relations.

(1969 : 41). La préposition est un instrument grammatical « incolore » (Blinkenberg, 1960) qui code une relation grammaticale vide en régime relationnel.

Si tous les syntagmes prépositionnels codés en régime ponctuel ne codaient que des marges, et que tous les arguments soient codés en régime relationnel, la distinction entre arguments et marges de forme prépositionnelle serait aisée. Mais la différence, encore une fois, n'est pas si tranchée : il y a au moins deux types d'arguments codés en régime ponctuel, dont la forme d'expression ne les distingue pas des marges au même contenu. D'une part, les expressions spatiales ont la même forme indépendamment de leur fonction de circonstanciels — *Le chat s'est endormi sur / sous / derrière / à côté de / la table* — ou d'arguments en présence de verbes d'état — *Le chat se trouve sur / sous / derrière / à côté de / la table* — ou de mouvement : *Le chat est allé sur / sous / derrière / à côté de / la table*. D'autre part, les expressions comitatives de forme *avec* + *SN* dénotant un être humain sont prêtes à exprimer tant une marge interne d'un prédicat d'action — *Marc a coupé le bois avec son fils* — qu'un argument, et notamment l'interlocuteur, en présence de verbes de communication symétriques comme *discuter* : *Marc a discuté le projet avec son fils*. Dans tous ces cas, les critères formels sont tout à fait inefficaces, et il faut avoir recours à des critères différents, d'ordre à la fois conceptuel et textuel.

Les critères en question sont conceptuels du fait qu'ils visent à contrôler la cohérence conceptuelle d'une connexion ; en même temps, ils sont textuels du fait que le but est atteint en coupant l'expression sous examen de la phrase qui exprime le noyau du procès et la déplaçant dans une phrase indépendante, pour vérifier si les deux phrases forment un texte cohérent ou pas. Or, les circonstanciels se laissent effectivement spécifier dans une phrase indépendante formée par une reprise anaphorique saturée du noyau du procès en position de sujet et par un verbe comme *se passer* qui prend l'expression prépositionnelle comme complément : *Le chat s'est endormi. Cela s'est passé à côté de la table*. En présence d'un argument de la même forme, cette reformulation est incohérente : les séquences **Le chat se trouve. Cela se passe à côté de la table* et **Le chat est allé. Cela s'est passé à côté de la table* ne forment pas un texte cohérent¹³. L'enchaînement textuel a l'avantage de faire affleurer les conditions pour l'emploi cohérent des moyens de cohésion. Le pronom sujet *cela* est une reprise anaphorique saturée, qui n'est cohérente que si l'antécédent est un procès saturé et donc fermé à toute détermination ultérieure qui ne soit pas externe. Cela justifie tant la cohérence de la reformulation en présence d'un circonstanciel, qui s'ajoute de l'extérieur à un procès antécédent saturé, que son incohérence en présence d'un argument, qui aurait dû contribuer à le saturer à l'intérieur de la prédication. Le verbe *se passer*, quant à lui, prend comme sujet cohérent tout procès actualisé, et donc exactement les mêmes procès qui admettent de recevoir des circonstanciels.

¹³ L'astérisque signale le manque de cohérence.

À la différence d'un circonstanciel, une marge du prédicat ne se laisse pas séparer de façon cohérente par la reformulation *Cela s'est passé* : en effet, une reformulation comme *Marc a coupé le bois*. **Cela s'est passé avec son fils*, quoique interprétable, n'est pas cohérente pour deux raisons. D'une part, la reprise anaphorique *cela*, étant saturée, traite le procès antécédent comme s'il était saturé, et donc fermé ; de ce fait, elle traite une marge interne comme si elle se situait à l'extérieur du procès. D'autre part, le verbe *se passer* admet comme sujet tout procès actualisé, alors qu'une marge interne n'est cohérente qu'avec une action. Pour ces mêmes deux raisons, le détachement d'une marge du prédicat demande une reprise anaphorique à la fois insaturée, et donc capable de garder ouvert le procès antécédent, et exprimant une action. Cette reprise anaphorique est le pro-prédicat générique d'action *le faire*, qui reprend le noyau du prédicat antécédent dont il hérite les marges internes. En effet, la séquence *Marc a coupé le bois. Il l'a fait avec son fils* forme un texte cohérent.

La reformulation avec le pro-prédicat *le faire* est efficace quant il s'agit de séparer les marges du prédicat, internes à une action, et les circonstanciels qui encadrent de l'extérieur tout procès actualisé. Quand il s'agit de séparer une marge interne d'un argument, par contre, la reformulation est décidément moins tranchante. Quand elle accompagne un verbe de communication symétrique comme *discuter*, la forme comitative exprime l'interlocuteur, qui est un argument. Malgré cela, une reformulation comme *Marc a discuté le projet. Il l'a fait avec Marie* ne manifeste pas son incohérence d'une façon aussi directe que, par exemple, *Le chat est allé*. **Cela s'est passé sous la table*. La raison est probablement à chercher dans le fait que la marge du prédicat et l'argument partagent la position à l'intérieur du procès.

L'échec du test peut être surmonté grâce au critère qui oppose le contrôle verbal à l'inférence (§ 2.2). Le contenu d'un argument découle du signifié relationnel du verbe qui le contrôle, ce qui entraîne deux conséquences : l'identité du rôle est en même temps indépendant de la forme de codage et fermée à l'inférence. En présence d'une marge, tout au contraire, l'accès au contenu, qui n'est pas contrôlé par le verbe, dépend de la forme de codage et, le cas échéant, de l'inférence. Au jour de cette remarque, nous pouvons revenir au double statut de la forme comitative. Tant l'argument (1,1a) que la marge (2,2a) admettent, à côté de la forme comitative, d'entrer dans un sujet grammatical coordonné :

1. Marc a discuté le projet avec Pierre
- 1a. Marc et Pierre ont discuté le projet
2. Marc a coupé le bois avec Pierre
- 2a. Marc et Pierre ont coupé le bois

Le comportement des deux rôles, cependant, n'est pas le même dans les deux constructions. Dans le passage de (1) à (1a), le rôle de Pierre demeure inchangé :

dans un cas comme dans l'autre, il est l'interlocuteur de Marc. La rigidité du rôle se justifie par le contrôle verbal, qui n'est pas affecté par la différence dans la forme de codage ; il s'agit donc d'un argument. Dans le passage de (2) à (2a), au contraire, le rôle de Pierre change de profil. En (2a), en position de sujet, et donc codé en régime relationnel, il reçoit son rôle par le verbe aux mêmes conditions que Marc : il ne peut qu'être le collaborateur de Marc, et donc, comme Marc, un agent de plein droit. En (2), en régime de codage ponctuel et notamment de sous-codage, le statut de co-agent n'est qu'une option parmi d'autres ouverte à l'inférence. En effet, la préposition *avec* code la présence du référent sur la scène de l'action sans lui attribuer un rôle défini ; par exemple, rien n'empêche d'imaginer un enfant admirant le dur travail de Marc. Le sous-codage laisse une marge d'indétermination que l'inférence n'est pas toujours en mesure de combler, ce qui ne peut arriver qu'en présence d'une marge.

3. La valence au-delà des arguments : modificateurs obligatoires et attributs

Une dernière difficulté que l'on rencontre sur le chemin d'une distinction tranchée entre arguments et marges est représentée par deux types de constituants qui sont essentiels pour l'intégrité conceptuelle de certains procès, et donc ne sont pas des marges, sans pour autant être des arguments.

En premier lieu, il y a des verbes qui ne sont pas capables de construire un procès sans la présence de certains modificateurs, que Dowty (2000 : 6—8) appelle « subcategorized adjuncts ». Dans des phrases comme *Johnny behaved badly* ou *Jean s'est comporté mal*, le modificateur du verbe, qui dans les constructions les plus typiques — par exemple, *Jean chante mal* — se comporte comme une marge, donne une contribution essentielle à l'intégrité du procès¹⁴. Cette fonction distingue radicalement ces modificateurs des modificateurs que nous pouvons percevoir comme obligatoires dans la structure de l'énoncé pour des raisons de dynamisme communicatif : par exemple, *bon marché* dans l'énoncé *Dans ce magasin, on achète bon marché*.

D'autres verbes, également, demandent comme autant de constituants essentiels pour l'intégrité du procès des attributs du sujet ou de l'objet direct (M. Riegel, J. Ch. Pellat, R. Rioul, 1994 : 234—241 ; F. Strik Lievers, 2012). Dans *Jean est rentré ivre à la maison*, par exemple, la présence de l'adjectif *ivre*, qui applique

¹⁴ Comme l'écrit Dowty (2000 : 7), « an adverb occurs as a complement ». Dans la terminologie que Dowty hérite de Chomsky (1965), l'adverbe sous-catégorise le verbe qu'il modifie dans le même sens où un objet direct sous-catégorise un verbe transitif.

au sujet une prédication seconde, est fonctionnelle au dynamisme communicatif, et comme telle est une option laissée à la décision du locuteur ; dans *Jean semble ivre*, par contre, la même prédication seconde est requise par le verbe pour l'intégrité du procès. Une prédication seconde s'applique aussi à l'objet direct de certains verbes. Le verbe *rendre*, par exemple, prend un attribut de l'objet comme option dans l'acception trivalente — *Pierre m'a rendu le livre déchiré* — et comme un constituant essentiel dans l'acception divalente : *Cette nouvelle a rendu Jeanne furieuse*. Dans quelques cas, la fonction de prédicat second peut être confiée à un nom — *L'assemblée a élu George président* — ou à un syntagme nominal : *Les révolutionnaires appelaient Marat l'ami du peuple*.

Ces exemples montrent que des adverbes ou des adjectifs peuvent donner une contribution essentielle à l'intégrité d'un procès, mais pas qu'ils sont des arguments. La contribution essentielle à l'intégrité du procès est une condition nécessaire pour le statut d'argument, mais pas suffisante. En effet, un argument est un actant d'un procès, et de ce fait est confié à une expression référentielle saturée. Or, ni l'adverbe, ni l'adjectif, ni même le syntagme nominal engagés dans une prédication seconde ne satisfont ces conditions. En tant que modificateur d'un verbe, qui est un terme non saturé, un adverbe est une expression non saturée au deuxième degré ; à plus forte raison, il est incapable d'introduire dans le procès un référent. Un attribut est ou un adjectif ou un nom. S'il est un adjectif, il n'est ni saturé ni engagé dans l'identification d'un référent. S'il est un nom ou un syntagme nominal, sa fonction n'est pas référentielle mais prédicative, et s'applique à un argument, et donc à un référent.

4. Arguments et marges : deux pôles dans un continuum ?

Nous avons constaté que l'analyse des schémas d'arguments se heurte à deux ordres de difficultés. D'une part, la distinction entre arguments et marges n'est pas directement reflétée dans la structure des énoncés. D'autre part, il y a des constituants qui échappent à une distinction tranchée entre arguments et marges du fait qu'ils partagent quelques propriétés des uns et quelques propriétés des autres. La première difficulté a amené certaines linguistes à remplacer l'idée de valence par la pure et simple documentation de la fréquence de configurations données dans les corpus ; la deuxième a encouragé l'hypothèse que les arguments et les marges ne sont que les pôles d'un continuum qui inclut toute sorte de structures hybrides.

La première difficulté, nous l'avons vu, peut être maîtrisée au niveau de la phrase modèle avec des critères adéquats. Si la question de la valence est abordée au niveau de l'énoncé, par contre, elle est insurmontable. Si l'énoncé remplace la phrase modèle comme objet même de la description, il est inévitable que

les hiérarchies motivées par le dynamisme communicatif cachent les hiérarchies motivées par la condition d'intégrité du procès et amènent à la dissolution pure et simple de l'idée de valence. C'est précisément ce qui arrive dans les approches guidées sur corpus, qui identifient les schémas d'arguments sur la base de la fréquence et de la saillance de certaines configurations (*patterns*) documentée dans les corpus (P. Hanks, 2013 ; F. Perek, 2015 ; L. Mereu, 2017 ; L. Mereu, V. Piunno, 2019). L'observation des corpus, par exemple, montre qu'un verbe comme *vendre* n'est que rarement accompagné par tous les arguments requis pour l'intégrité du procès. Se basant sur une analyse de corpus de l'italien, par exemple, Mereu (2020 : 123—127) montre que la configuration la plus fréquente n'associe au verbe *vendere*, 'vendre', que le sujet et l'objet direct. Si les configurations documentées dans l'énoncé et leur fréquence trouvent en elles-mêmes leur critère de pertinence (F. Perek, 2015 : 28—29), « il n'y a pas quelque chose comme *le nombre* d'arguments de *vendre* », « mais des compléments accompagnant le verbe avec une fréquence majeure ou mineure » (A. Orlandi, M. Fasciolo, 2021).

Les configurations documentées dans les énoncés et leur fréquence ne sont pas immédiatement révélatrices des schémas d'arguments¹⁵ du fait qu'elles se justifient pour des raisons de dynamisme communicatif excentriques par rapport au critère de l'intégrité du procès. Si l'analyse se déplace au niveau de la phrase modèle, par contre, l'utilisation de critères adéquats, formulés en fonction des caractéristiques du problème spécifique qui, à chaque passage, offusque la clarté des distinctions pertinentes, permet de différencier les arguments tant des constituants essentiels non argumentaux que des marges, et de hiérarchiser les marges avec un degré de certitude raisonnable.

La deuxième difficulté — la présence de constituants qui partagent quelques propriétés des arguments et quelques propriétés des marges — encourage la conclusion que les arguments et les marges se réduisent aux pôles d'une opposition graduée qui encadrent un continuum. Comme l'écrit Mereu (2010 : 75), « *gli argomenti e gli aggiunti non sono categorie opposte, ma scalari* » ; « *Argomenti e margini formano un continuum nel quale i due elementi sono gli estremi di una linea che prevede in mezzo categorie che condividono in parte le proprietà dell'uno e in parte quelle dell'altro estremo* » (2010 : 73). Cette conclusion est l'issue d'une illusion optique qui se produit typiquement en présence de phénomènes complexes dont la structure est multifactorielle. Si nous ignorons que plusieurs facteurs indépendant peuvent interagir dans la définition d'une structure, les phénomènes caractérisés par la superposition des facteurs émergent avec un profil bien défini, alors que les phénomènes caractérisés par une dissociation présentent un profil flou, voire hybride. Dans la structure de la phrase, notamment, nous

¹⁵ Un problème semblable se pose dans la perception visuelle : « au niveau de la fréquence, nous voyons plus de personnes habillées que nues ; pourtant, nous n'en concluons ni que (prototypiquement) les habits sont des parties du corps, ni que la distinction entre corps et habits est une question de *continuum* » (A. Orlandi, M. Fasciolo, 2020).

identifions ainsi une opposition relativement claire entre les arguments associés aux relations grammaticales et les circonstanciels, qui sont des marges externes au procès et codées en régime ponctuel. Tous les constituants caractérisés par une dissociation de facteurs, par contre, finissent dans une zone grise qui inclut trois catégories de constituants : les arguments codés, comme des marges, en régime ponctuel ; les marges des prédicats d'action et les modificateurs du verbe qui, comme les arguments, se situent à l'intérieur du procès ; les adverbes et les attributs qui, tout en n'étant pas des arguments, sont tout aussi essentiels à l'intégrité du procès.

Pour rétablir pour chaque catégorie un profil clair et univoque et dissoudre ainsi l'idée d'un *continuum*, il suffit de reconnaître que la distinction entre les arguments et les marges d'une part, les arguments, les adverbes essentiels et les attributs d'autre part, résulte de l'interaction de trois paramètres, à savoir le contrôle verbal, le degré de proximité (*closeness* : M. Prandi, 2004) de chaque constituant du procès au verbe, et le régime de codage. Le paramètre du contrôle verbal, fondé sur le critère de l'intégrité conceptuelle du procès, justifie une opposition exclusive qui sépare les marges de tous les constituants essentiels à l'intégrité du procès sur le plan conceptuel, à savoir des arguments, des adverbes essentiels et des attributs. À l'intérieur d'un *continuum* gradué qui s'étend du pivot prédicatif jusqu'à la périphérie extrême, le paramètre du degré de proximité introduit une frontière essentielle entre les constituants, tant arguments que marges, qui se situent à l'intérieur du procès, et les marges qui se situent à l'extérieur. Le paramètre du régime de codage distingue les arguments codés en régime relationnel des arguments codés en régime ponctuel d'une part, et les marges codés en régime ponctuel des marges confiés à l'objet indirect d'autre part. Les trois paramètres sont indépendants : « interne » n'implique pas « contrôlé » ; « non contrôlé » n'implique pas « externe » ; « contrôlé » n'implique pas « codé en régime relationnel » et « non contrôlé » n'implique pas « codé en régime ponctuel ».

Grâce au paramètre du contrôle verbal, tous les arguments s'opposent à toutes les marges, et notamment tant aux circonstanciels, qui se situent à l'extérieur du procès, qu'aux modificateurs du verbe et aux marges du prédicat (M. Prandi, 1987, 2004), qui se situent à l'intérieur. Le paramètre du contrôle verbal annule tout espace logique pour imaginer tant une gradation de la catégorie d'argument qu'un *continuum* flou entre arguments et marges. Le même paramètre fait place aux adverbes et aux attributs essentiels à l'intégrité du procès qui, tout en n'étant pas des arguments, sont contrôlés par le verbe. La présence d'adverbes et d'attributs essentiels montre que la valence, définie comme le plan de fabrication d'un procès intègre dans sa structure conceptuelle, inclut le schéma d'arguments requis par le verbe mais ne s'y réduit pas nécessairement.

Le paramètre indépendant du régime de codage justifie la présence tant d'arguments qui partagent la forme d'expression des marges, que de marges qui par-

tagent la forme d'expression des arguments, sans menacer pour autant la distinction essentielle entre arguments et marges.

Grâce au paramètre indépendant du degré de proximité, les modificateurs du verbe, les arguments et les marges du prédicat, qui se situent à l'intérieur du procès le long d'une échelle de proximité décroissante, s'opposent aux circonstanciels, qui lui sont externes. La progression logique dans l'association des différents constituants au pivot prédictif et son indépendance du contrôle verbal peuvent être vérifiées à l'aide du critère de la mise en place progressive des conditions de cohérence des référents de chacun. Tout en n'étant pas contrôlé par le verbe, un modificateur s'y intègre logiquement avant l'objet direct : la preuve est qu'un modificateur du verbe est en mesure d'affecter la cohérence du référent de l'objet direct. Par exemple, on peut *frapper* tout objet concret, mais on ne peut *frapper à mort* qu'un être vivant : *Le roc a frappé le serpent / le mur de la maison ; Le roc a frappé à mort le serpent / *le mur de la maison*. L'instrument, également, affecte le profil cohérent du sujet, ce qui implique qu'il s'intègre au procès après les arguments internes au prédicat mais avant le sujet : *Pierre / Le roc a frappé le serpent ; Pierre / *Le roc a frappé le serpent avec un bâton*. Le sujet, pour ainsi dire, scelle le procès, séparant les constituants internes des constituants externes.

Grâce à l'interaction des trois facteurs, chaque constituant trouve sa place exacte dans la structure du procès et la sensation de flou disparaît. Les arguments sont tous contrôlés indépendamment du régime de codage et les marges sont toutes non contrôlées indépendamment des différences dans le degré de proximité et dans le régime de codage. Comme un argument locatif codé en régime ponctuel n'est pas moins un argument qu'un agent confié au sujet, une marge interne confiée à l'objet indirect en présence d'un verbe divalent, et donc codé en régime relationnel, n'est pas moins une marge qu'un circonstanciel externe codé en régime ponctuel. Tout en étant essentiel à l'intégrité du procès, un adverbe ou un attribut n'est pas un argument ; tout en n'étant pas un argument, il n'en est pas une marge pour autant.

Une fois que les distinctions entre arguments et marges, arguments et constituants essentiels diffèrent des arguments, marges internes et externes, ont recouvré un profil clair et distinct, le seul obstacle que nous pouvons imaginer à une distinction tranchée est d'ordre factuel : nous ne pouvons pas exclure *a priori* que dans quelque cas isolé le statut exact d'un constituant spécifique dans une construction spécifique demeure indécidable. Même un cas pareil, cependant, ne serait pas une raison suffisante pour remettre en question les distinctions pertinentes. Le problème de la distinction entre arguments et marges, en effet, est transcendantal. Un problème est transcendantal quand les difficultés à trouver une solution ne remettent pas en question la structure du problème mais l'adéquation des instruments d'analyse. Le fait que ni la philosophie empiriste ni l'alternative rationaliste n'étaient en mesure d'explicitier les conditions de possibilité de l'entreprise scientifique à l'époque de Kant n'était pas une bonne raison pour nier son

bien fondé. Le fait que l'on n'est pas capable de trouver l'assassin ne remet pas en question la réalité d'un meurtre. De la même façon, si les distinctions entre arguments et marges, arguments et constituants essentiels non argumentaux, marges internes et externes sont de nature conceptuelle, elles ne peuvent que s'imposer comme une nécessité logique par-delà les aléas des formes d'expression. La possibilité que les distinctions pertinentes demeurent quelque peu voilées pour nous qui les observons à travers la lentille de la forme d'expression, loin de remettre en question leur bien fondé, est une conséquence directe du fait que les formes de codage des arguments ne sont pas toujours univoques.

5. Conclusions

Les difficultés les plus significatives que l'on rencontre dans la description de la valence des verbes, et notamment dans la distinction entre arguments, adverbess et attributs essentiels, et marges d'une part, et dans la hiérarchisation des marges d'autre part, renvoient à une erreur méthodologique qui pousse à localiser les différences pertinentes directement dans la structure de l'expression. Comme nous l'avons constaté, les différences sont claires et distinctes au niveau d'une analyse conceptuelle fondée sur les critères de l'intégrité du procès et de la cohérence des marges mais se brouillent, faute de paramètres distinctifs univoques, au niveau des formes d'expression, qui entretiennent avec la structure conceptuelle du procès une relation indirecte à deux niveaux. En premier lieu, le décalage entre la phrase modèle et l'énoncé entraîne un glissement dans le critère de pertinence : si la phrase modèle a la fonction de garantir l'intégrité conceptuelle du procès, l'énoncé a la fonction d'intégrer un procès de façon cohérente dans le dynamisme communicatif d'un texte. Ensuite, les conditions de codage dans la phrase modèle offusquent la distinction principale entre arguments et marges du fait que certains arguments sont codés comme des marges et certaines marges sont codées comme des arguments. À ce point, si les stratifications complexes des formes d'expression, sur la base du présupposé que la forme d'expression reflète la structure conceptuelle, sont rétro-projetées sur la structure du procès, l'effet de flou est inévitable.

Pour sortir de l'impasse sans dissoudre l'idée même de valence dans l'enregistrement passif des configurations tendanciellss documentées dans les corpus, il faut procéder en deux étapes.

Les distinctions pertinentes pour l'étude de la valence se fondent sur des critères qui sont en premier lieu conceptuels : les arguments, les adverbess et les attributs essentiels sont requis sur le plan conceptuel pour garantir l'intégrité du

procès ; les marges sont des expansions optionnelles qui répondent à la condition de la cohérence conceptuelle, la même qui fonde leur hiérarchisation.

Une fois que la nécessité logique des distinctions est fondée sur des critères indépendants, le comportement des formes d'expression n'a plus le pouvoir de les remettre en question. L'analyse des structures syntaxiques, par conséquent, se pose comme objectif l'identification de corrélations significatives entre formes d'expression de la phrase modèle et constituants du procès. En régime de codage relationnel, la corrélation entre relations grammaticales et arguments est systématique à une exception près : il s'agit de l'objet indirect appliqué à des verbes divalents, qui code une famille de relations conceptuelles marginales. En régime de codage ponctuel, les propriétés formelles de l'expression ne sont pas en mesure de discriminer les arguments des marges confiées à la même forme d'expression. À ce point, l'objectif de sauvegarder la distinction pousse à identifier des critères à la fois conceptuels et textuels sensibles à la différence de fonction. L'utilisation conjointe des deux types de critères réduit le résidu indécidable à un seul cas — l'interlocuteur d'un verbe de communication symétrique comme *discuter* — qui peut être réglé avec le critère qui oppose le contrôle verbal sur le contenu des arguments à l'accessibilité par inférence du contenu des marges.

Suite à l'application de critères différenciés et adéquats à la structure du problème, les distinctions pertinentes entre arguments et éléments contrôlés non argumentaux, arguments et marges, marges externes et marges internes apparaissent comme des différences multifactorielles. Si nous considérons l'action conjointe de tous les paramètres en interaction, à savoir le contrôle verbal, le degré de proximité et le régime de codage, le risque de flou se dissout, et la configuration qui apparaît comme un *continuum* se révèle être une hiérarchie de relations multifactorielles.

Références citées

- Blinkenberg, A. (1960). *Le problème de la transitivité en français moderne : essai syntacto-sémantique*. København, I Kommission hos Munksgaard.
- Chomsky, N. A. (1971 [1965]). *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge (Massachusetts), MIT Press [Traduction française : *Aspects de la théorie syntaxique* (J.-Cl. Milner, Trad.). Paris, Seuil].
- Dowty, D. (2000). The dual analysis of adjuncts / complements in categorial grammar. *ZAS Papers in Linguistics*, 17, 1—26. Réimpr. in E. Lang, I. Maienbom & C. Fabricius-Hansen (Eds.), *Modifying Adjuncts* (p. 33—66). Berlin — New York, De Gruyter Mouton.
- Feuillet, J. (Éd.). (1998). *Actance et Valence dans les Langues de l'Europe*. Berlin, De Gruyter Mouton.


- Firbas, J. (1964). On defining the theme in functional sentence analysis. *Travaux Linguistiques de Prague*, 1, 267—80.
- Goldberg, A. E. (1995). *Constructions. A Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago — London, University of Chicago Press.
- Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Gross, G., & Prandi, M. (2004). *La finalité : fondements conceptuels et genèse linguistique*. Bruxelles, De Boeck / Duculot.
- Halliday, M. A. K. (1970). *Linguistic Structure and Linguistic Function*. In J. Lyons (Ed.), *New Horizons in Linguistics* (p. 140—165). Harmondsworth, Penguin Books.
- Hanks, P. (2013). *Lexical Analysis*. Cambridge (Massachusetts), MIT Press.
- Hilpert, M. (2014). *Construction Grammar and its Application to English*. Edinburgh, Edinburgh University Press.
- König, E., & Haspelmath, M. (1998). Les constructions à possesseur externe dans les langues de l'Europe. In J. Feuillet (Éd.), *Actance et Valence dans les Langues de l'Europe* (p. 525—606). Berlin, De Gruyter Mouton.
- Lazard, G. (1998). Définition des actants dans les langues européennes. In J. Feuillet (Éd.), *Actance et Valence dans les Langues de l'Europe* (p. 111—146). Berlin, De Gruyter Mouton.
- Longacre, R. E. (2006 [1985]). *Sentences as Combinations of Clauses*. In T. Shopen (Ed.), *Language Typology and Syntactic Description* (2nd ed., Vol. II : *Complex Constructions*, p. 235—286). Cambridge, Cambridge University Press.
- Lyons, J. (1977). *Semantics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Mereu, L. (2017). La struttura argomentale in un approccio 'usage-based'. *Studi e saggi linguistici*, 55(2), 36—65.
- Mereu, L. (2020). *La semantica della frase*. Roma, Carocci.
- Mereu, L., & Piuino, V. (2019). The Argument Structure of Verbs of Hitting and Breaking in Italian. *Lingue e linguaggio*, 18(1), 143—176.
- Orlandi, A., & Fasciolo, M. (2021). Corpus Pattern Analysis et Classes d'objets : différences théoriques et retombées pratiques de deux approches à la description du lexique. *Synergies Italie*, 17, 91—105.
- Palmer, F. R. (1994). *Grammatical Roles and Relations*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Perek, F. (2015). *Argument Structure in Usage-Based Construction Grammar*. Amsterdam — Philadelphia, John Benjamins.
- Prandi, M. (1987). *Sémantique du contresens*. Paris, Éditions de Minuit.
- Prandi, M. (2004). *The Building Blocks of Meaning. Ideas for a Philosophical Grammar*. Amsterdam — Philadelphia, John Benjamins.
- Prandi, M. (2019). Phrase et énoncé : de l'ordre symbolique à l'ordre indexical. In F. Neveu (Éd.), *Proposition, phrase, énoncé. Linguistique et philosophie* (p. 131—154). Londres, Iste Editions.
- Prandi, M. (2020). Roles and grammatical relations in synchrony and diachrony: the case of the indirect object. In C. Fedriani & M. Napoli (Eds.), *The Diachrony of Ditransitives* (p. 19—58). Berlin, De Gruyter Mouton.
- Pustejovsky, J. (1995). *The generative Lexicon*. Cambridge (Massachusetts), MIT Press.

- Pustejovsky, J. (2000). Lexical shadowing and Argument Closure. In Y. Ravin & C. Leacock (Eds.), *Polysemy. Theoretical and Computational Approaches* (p. 68—90). Oxford, Oxford University Press.
- Riegel, M., Pellat, J.-Ch., & Rioul, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses universitaires de France.
- Steinitz, R. (1969). *Adverbial-Syntax*. Berlin, Akademie Verlag.
- Strik-Lievers, F. (2012). *Sembra ma non è. Studio semantico-lessicale sui verbi con complemento predicativo*. Firenze, Accademia della Crusca.
- Tesnière, L. (1965 [1959]). *Éléments de syntaxe structurale* (2^e éd.). Paris, Klincksieck.
- Vergnaud, J.-R., & Zubizarreta, M.-L. (1992). The definite determiner and the inalienable construction in French and English. *Linguistic Inquiry*, 23, 595—652.



Dominika Dykta

Università della Slesia, Katowice
Polonia

 <https://orcid.org/0000-0003-3685-1782>

Come si esprimono le emozioni durante il cambio di codice dall'italiano al dialetto nella comunità talamonese

**How emotions are expressed during the change of code
from Italian to dialect in the Talamonese community**

Abstract

The aim of the article is to show how Italians express their emotions when changing the code from Italian to dialect on the example of the Talamona's dialect. At the beginning, it was presented what emotions are and in which categories they should be considered, the specificity of the Talamona's dialect and what the change of code is. The theory is supported by examples of change of code from Italian to dialect. The result of the work is to show that the respondents from Talamona very often change the code from Italian to dialect due to their emotionality. The article introduces the concept of change of code and shows how emotionality affects it.

Keywords

Dialect, emotions, change of code, Italian language, sociolinguistic

In questo studio si andranno a esaminare le emozioni che vengono dimostrate in quanto uno dei fattori che provoca il cambio di codice tra la lingua italiana e la varietà dialettale. Durante le analisi del dialetto talamonese, ossia l'analisi cognitiva dell'alternanza e del cambio di codice tra il dialetto e la lingua italiana, è stato notato che un dialettologo cambia la lingua dall'italiano al dialetto o viceversa nelle varie situazioni, ad esempio quando il dialetto svolge una funzione precisa, quando il dialettologo parla con qualcuno la cui competenza comunicativa è maggiore in dialetto, a causa dell'abitudine linguistica, e infine, quando esprime le emozioni. Questi risultati sono stati pubblicati recentemente (Dykta, 2021). In

questo articolo, invece, un'attenzione particolare verterà sugli aspetti relativi alle emozioni, le quali provocano l'uso del cambio di codice.

Emozioni

La discussione dovrebbe partire dal chiarimento di come si dovrebbero comprendere le emozioni. Come punto di riferimento è stata presa la teoria dell'approccio multicomponente alle emozioni. Dąbrowski (2014) ha constatato che nella soluzione multicomponente, le emozioni sono gli stati psicofisici del sistema mente- cervello- corpo. In quanto tali, da un lato, hanno un carattere mentale, e dall'altro, corporeo. In altre parole, consentono il contatto con la realtà esterna e aiutano a percepire la realtà, essendo un certo tipo di risposta dell'organismo umano alle situazioni d'ogni giorno. Va tenuto presente che le emozioni sono fenomeni complessi e quindi non possono essere ridotte soltanto all'aspetto fisiologico, cognitivo o comportamentale, ma piuttosto dovrebbero essere definite in quanto stati cognitivi, correlati con i cambiamenti fisiologici e corporei, quindi anche neurologici, possedenti una sfumatura emotiva e che stimolano gli uomini ad agire (A. Dąbrowski, 2014: 130).

Avendo spiegato come si comprendono le emozioni, si passa ai possibili modi di suscitare. Ekman (2012) distingue appunto nove modi di suscitare le emozioni, tra le quali abbiamo la valutazione automatica, la valutazione volontaria, i ricordi, soprattutto delle esperienze emotive, l'immaginazione, la conversazione su eventi emotivi passati, l'empatia, l'atteggiamento e le istruzioni di altre persone, l'infrangere delle regole sociali, la particolare espressione del viso.

Ora è opportuno parlare dell'aspetto cognitivo delle emozioni. È importante enfatizzare che le emozioni hanno decisamente un carattere cognitivo, il quale è responsabile del riconoscimento delle informazioni e della loro valutazione. Prima nella mente umana si identificano gli oggetti, gli eventi e poi vengono valutati. Si presuppone allora l'esistenza dei concetti e delle credenze, la cui fonte sono i processi cognitivi, come la percezione o la memoria. La valutazione può essere automatica, immediata, inconscia, quindi fisiologica, la quale riguarda ciò che troviamo nell'ambiente buono o sfavorevole. Bisogna allora sottolineare che la valutazione è a volte solo automatica e inconsapevole, mentre talvolta è pienamente cosciente e in un certo senso precede l'emozione. Partendo da questo presupposto, ci si rende conto che le emozioni tendono ad essere degli stati coscienti, ma possono anche verificarsi senza consapevolezza. Grazie alle emozioni, una persona sa se farsi coinvolgere in qualche faccenda o ritirarsi. Da ciò si può evincere che quando si ha paura, di solito la prima reazione consiste nello scappare, perché quando si ha a che fare con un fenomeno nuovo, sconosciuto, esso può essere

inquietante e semplicemente può spaventare. A questo proposito occorre rimarcare il fatto che esiste una divisione delle emozioni in quelle positive, piacevoli ad esempio la soddisfazione, l'innamoramento, la gioia, la simpatia e quelle negative, spiacevoli come la tristezza, la delusione, l'irritazione, il disgusto. Di solito, l'uomo si sforza per ottenere il piacere ed evita il dolore. Succede che le emozioni negative non devono essere vissute come spiacevoli, ad esempio per alcuni, la vendetta può essere piacevole (A. Dąbrowski, 2014).

Cambio di codice

Convieni ora volgere l'attenzione al cambio di codice, un fenomeno sociolinguistico verificatosi quando un parlante bilingue cambia la lingua del discorso dall'italiano in un'altra varietà. Un'osservazione pertinente è che il cambio di codice appare, mentre la conversazione inizia con una lingua, poi cambia il destinatario, ad esempio entra una terza persona, oppure viene cambiato l'argomento, e in seguito, il parlante modifica la varietà che usa e passa dall'italiano al dialetto o viceversa. È più spesso osservato il cambio di codice che l'alternanza (C. Grassi, A. A. Sobrero, T. Telmon, 2010).

Avendo introdotto anche il termine di alternanza bisogna spiegare in che cosa consiste la divisione degli usi alternati, sistematizzata da Grassi, Sobrero, Telmon (2010, 2012). Gli usi alternati si dividono in alternanza di codice e in cambio di codice. Invece il cambio di codice si divide in commutazione di codice, enunciato mistilingue, prestito e code — shifting. In questo articolo, l'attenzione viene posta soltanto sul cambio di codice, precisamente sulla commutazione di codice.

Un'osservazione cruciale è che i fenomeni descritti non sono soltanto presenti in Italia, ma in ogni paese dove ci sono più lingue. Bettoni e Rubino (1996) analizzarono i casi degli emigrati siciliani e veneti che sono in Australia, specialmente i loro cambi tra i codici italiano — dialetto — inglese secondo i domini, come scuola, lavoro, negozi, amici ecc. Bisogna mettere in risalto il fatto che Grassi, Sobrero, Telmon (2010, 2012) scrivevano a favore dell'accettazione comune di questi fenomeni sociolinguistici che potrebbero aiutare a sopravvivere il dialetto in Italia, perché secondo l'ISTAT, l'uso del dialetto in Italia diminuisce.

Come si è già accennato, la commutazione di codice, chiamata anche il code-switching è

il passaggio (dal punto di vista del processo, naturalmente; volendo accentuare il punto di vista del risultato, si dirà 'giustapposizione') nel discorso da un sistema linguistico a un altro sistema linguistico in concomitanza con un cambiamento nel flusso della situazione comunicativa; un passaggio funzio-

nale da un codice o da un sistema linguistico all'altro, all'interno di uno stesso evento o episodio comunicativo (G. Berruto, 1990: 108).

Bisogna tener presente che questo fenomeno, di solito, avviene alla fine di una frase e perciò è chiamato interfrasale.

La commutazione di codice dipende dalla provenienza dell'utente di lingua se egli viene e abita in città o in campagna, dagli aspetti generazionali o socio-culturali. Meriterà inoltre un cenno il fatto che la commutazione di codice è intenzionale, dato che è legata alla concreta intenzione del parlante di comunicare qualcosa, ossia il proprio coinvolgimento, il rapporto informale e la consuetudine della situazione comunicativa (G. Gobber, M. Morani, 2010).

Per di più, molti linguisti si interessavano di questo fenomeno (Alfonzetti, 1992; Berruto, 1985, 1989, 1990; Grassi, 2001; Grassi, Sobrero, Telmon, 2010, 2012; Sobrero, Miglietta, 2009) e sono giunti a diverse conclusioni. Berruto (1985) lo analizzava a Torino e sosteneva che esso avveniva per incomprensione dell'enunciato da parte dell'interlocutore, l'uso del dialetto allo scopo di sentirsi a suo agio. Elencava anche le funzioni del fenomeno, quali routine (saluti, espressioni di cortesia, ecc.), enfasi emotiva (interiezione, abitudine, battuta, ripetizioni, conferma), funzione discorsiva, sviluppo narrativo o argomentativo del discorso, conclusione. Secondo lo studioso, "l'italiano tende a esser usato di più in funzione di 'riporto al pubblico' e il dialetto in funzione di 'riporto al privato'" (G. Berruto, 1985: 66—75). La considerazione cruciale da fare è quella che Berruto ha notato l'aspetto emotivo del cambio di codice, quando il locutore esprime interiezioni, battute, ripetizioni, conferme o abitudini.

Passando ora allo studio di Gumperz (1982), bisogna dire che egli distingueva il code-switching situazionale e il code-switching metaforico e faceva opposizione fra *we-code* e *they-code*. Secondo il ricercatore, la commutazione di codice porta un significato sia linguistico che sociale. Lo studioso ha analizzato la lingua hindi e i dialetti in India e ha notato che i locutori eseguivano la commutazione

per rivolgersi agli alfabetizzati e anche agli analfabeti, per trasmettere un significato preciso, per facilitare la comunicazione, per negoziare con maggiore autorità, per catturare l'attenzione stilistica, emotiva, enfatica, per sottolineare un fatto, per comunicare in modo più efficace, per identificarsi con un particolare gruppo, per chiudere lo status gap, per esprimere la buona volontà e il sostegno (J.J. Gumperz, 1982: 144).

Un'osservazione pertinente è che anche Gumperz ha osservato che la commutazione viene provocata dalle emozioni umane.

Occorre menzionare le analisi di Malik (1994), il quale distingue dieci funzioni del code-switching. Quindi, la commutazione di codice appare quando i locutori: non trovano la parola adeguata nella seconda lingua, non hanno la competenza

comunicativa in ambedue le lingue, sono stanchi o arrabbiati, tentano di sottolineare qualcosa in modo più persuasivo, esprimono inchieste, inviti, gratitudini o semplicemente per abitudine, parlano la lingua comune ai gruppi sociali a causa dell'identificazione con essi, si rivolgono a un vasto pubblico per parlare la lingua da loro conosciuta, a causa del contesto conversazionale, quando la scelta del codice influisce sul significato e infine per attirare l'attenzione dei loro interlocutori. Va tenuto presente che anche Malik sottolineava l'importanza delle emozioni durante il code — switching.

Avendo ormai messo in luce le caratteristiche salienti dell'uso della commutazione dipendente dalle emozioni che confermano gli studi dei soprannominati studiosi, è opportuno citare Cerruti e Regis, i quali scrivevano che

l'esame della vasta gamma di funzioni del CS italiano-dialetto mostra dunque come l'uso alternato dei due codici sia una pratica ben diffusa, largamente accettata e anche automatizzata nella conversazione (M. Cerruti, R. Regis, 2005: 186).

Volendo succintamente riepilogare l'essenziale di quanto esposto fin qui, si può osservare che non esistono delle regole, quando viene usata la commutazione, anzi, essa dipende da vari fattori, tra i quali il cambio d'argomento, d'interlocutore, di intenzioni e, infine, l'aspetto emotivo. Le suddette constatazioni saranno il punto di riferimento per l'analisi del corpus linguistico.

Dialetto talamonese

Il dialetto talamonese è una variante locale del dialetto valtellinese che appartiene ai dialetti lombardi. Valsecchi Pontiggia (1990: 9) scriveva che “racchiude in sé le caratteristiche del gruppo occidentale (milanese e limitrofi) e del gruppo orientale (bergamasco, bresciano e limitrofi) con infiltrazioni ladine, specialmente nell'alta valle, e germaniche”. Il dialetto talamonese è stato analizzato da padre Abramo Bulanti, il quale da molti anni raccoglie le parole dialettali e infine nel 1990 ha scritto la prima edizione del dizionario talamonese: *Ul talamùn, Vocabolario Talamonese*, riedita nel 2014, arricchita di 300 parole, disponibile anche online.

Le parole nel dialetto talamonese sono di provenienza latina a causa dell'insediamento romano, ma si nota anche l'influenza dei popoli che ci hanno vissuto, come Etruschi, Reti, Orobi, Longobardi, Francesi, Grigioni (Galanga, 1992; Turazza, 1920; Bulanti, 1990). Tante persone sono emigrate in Svizzera, in Francia, negli Stati Uniti, in America Latina, in Australia, ma anche nelle città italiane più

importanti, ossia Roma, Venezia, Livorno e poi sono ritornate, portando delle parole da diverse lingue (D. Larraburu, 2008). L'italianizzazione arrivò a Talamona più tardi che nel resto dell'Italia, aiutando il dialetto a conservare la sua forma più antica.

Talamona è un paese abbastanza piccolo per il fatto che occupa soltanto una superficie di 21,24 kmq. Vicino si trovano altri paesi piccoli, i quali, non essendo dominanti, non influenzano il dialetto talamonese. Le grandi città sono distanti e inoltre, Talamona a nord confina con il fiume Adda e a sud con le Alpi Orobie. Bulanti afferma che “era una comunità contadina chiusa e lontana dalle vie di comunicazione, così ha potuto conservare a lungo la tipicità del suo dialetto” (A.M. Bulanti, 1994: 4). Occorre mettere in evidenza anche che Talamona si trova in alto sull'apice del conoide di deiezione dei due torrenti la Roncaiola e il Tartano. Allora, Talamona sempre fu poco abitata, secondo i dati del 2014 ci abitavano 4722 persone. Grazie agli studi di Larraburu (2008), Turazza (1920), Riva (2000) si può affermare che il paese è da sempre poco abitato. Più il paese è piccolo, meno gente ci abita, più conservato è il dialetto. Se sommiamo le annotazioni qui esposte, possiamo arrivare alle seguenti conclusioni: Talamona è situata in un posto difficile da raggiungere in passato per vivere e per questo motivo, il talamonese fu meno influenzato dall'italianizzazione. In più, è un idioma che ha avuto delle condizioni favorevoli in passato per mantenersi più a lungo la cosiddetta parlata locale.

Emozioni che provocano l'uso del dialetto

Avendo finora spiegato il fenomeno del cambio di codice, il modo in cui si comprendono le emozioni e le basi del dialetto talamonese, si passa alle situazioni in cui i talamonesi hanno elencato i cambi di codice in dialetto dovuti alle emozioni.

Il corpus linguistico proviene dalla ricerca svolta tramite i colloqui semidirettivi e questionari sociolinguistici con gli abitanti di Talamona. L'analisi è stata svolta nel settembre 2014, marzo 2015, settembre 2016. Per le analisi sono state scelte le persone di diversa età, sesso, istruzione, abitanti di Talamona da molti anni che svolgevano diversi lavori e arrivavano dai diversi gruppi sociali. La ricerca comprendeva 12 colloqui semidirettivi e 22 questionari sociolinguistici. Ai colloqui hanno partecipato 3 fonti giovani di età meno di 35 anni, 5 fonti adulte di età tra i 35 e 60 anni, e 4 fonti anziane oltre 60 anni. Nei questionari hanno partecipato 5 fonti giovani, 9 fonti adulte e 8 anziane. I risultati dell'analisi hanno dimostrato che i talamonesi compiono un'alternanza di codice per la specifica funzione dell'idioma, per l'abitudine linguistica o per la competenza comunicati-

va maggiore in una delle due varietà, e il cambio di codice per la funzione, per l'abitudine, per la competenza, e per esprimere le emozioni. Adesso si tenta di ampliare la ricerca, ponendo enfasi non sull'analisi cognitiva svolta tramite il profilare delle condizioni di felicità degli atti linguistici, ma sull'aspetto emotivo del cambio di codice.

Emozioni negative

Di seguito si tratterà degli esempi della commutazione di codice che sono provocati dalle emozioni negative, come la rabbia, l'impazienza e l'irritazione. Si inizia con i volgarismi, le parolacce che spesso vengono espresse in dialetto per rabbia o irritazione, allora sono pronunciate spontaneamente.

- (1) *Quando la gente si arrabbia, all'improvviso tira fuori un volgarismo in dialetto "vada via al cuul!"*.

L'esclamazione è utilizzata dal locutore arrabbiato tramite il cambio di codice dall'italiano al dialetto. L'esempio è una commutazione di codice, perché il locutore spiega che si tratta di *tirare fuori una frase in dialetto* dalle frasi italiane. *Vada via al cuul!* significa *vattene da quel posto!* nel linguaggio colloquiale — *vaffanculo!* Il dialetto, quindi, appare come una varietà nella quale il locutore parla, quando si sente arrabbiato. I volgarismi in dialetto rafforzano il comunicato, sottolineando l'emozione negativa di rabbia, d'irritazione o d'impazienza. In questo caso non si può specificare quale situazione ha preceduto tale emozione, ma sicuramente era una situazione negativa.

- (2) *Quando si è nervosi in dialetto si dicono le parolacce, come "vada via cuul!", o vai a quel paiis!" anche se prima si parlava in italiano.*

In questo esempio, il locutore spiega che in una situazione comunicativa difficile, quando ci si sente nervosi e si vuole dire le parolacce, le si dice proprio in dialetto. *Vada via cuul!* ossia *vaffanculo!* è un'esclamazione offensiva. *Vai a quel paiis!* significa letteralmente *vai a quel paese!*, *vattene!*, il che di solito è provocato dal comportamento dispiacevole di un'altra persona. Questi sono gli esempi di commutazione di codice, poiché il locutore, prima e dopo, parla in italiano. Quando egli si arrabbia fortemente, sceglie all'improvviso il dialetto per esprimere le parolacce.

- (3) *A volte metto una frase in dialetto. Alcune espressioni sembrano volgari, adatte per usare verso la mucca non all'uomo. Vado in un gruppo di volontariato, dove c'è un ragazzo disabile che non parla, ma scrive e scrive in dialetto quando vuole dire i volgarismi.*

Nel seguente esempio, il locutore è disabile, precisando, muto, e comunica con gli altri scrivendo le frasi su un foglio. Quando egli diventa arrabbiato, scrive in dialetto le parolacce su un foglio. Nella mente del locutore, le parolacce sono legate all'idioma dialettale. Pure in questo caso, si osserva una commutazione di codice, perché prima o dopo il ragazzo usa l'italiano per iscritto.

- (4) *A volte succede che la mia amica che parla quasi soltanto in italiano quando si arrabbia, grida in dialetto le parolacce.*

In questo esempio, invece, si vede che quando la locutrice si arrabbia, anche se di solito non usa il dialetto, lo sceglie per le parolacce e ciò è causato proprio dall'emozione di rabbia. Bisogna tener presente che si nota la commutazione di codice.

- (5) *Non parlo più con Mario. Su propri gneco! Mi sono incavolata parecchio! Su propri gneco! (femminile), su propri gnech! (maschile) — si dice proprio in dialetto per indicare in fatto di essere molto arrabbiati.*

In questo esempio, una donna ha litigato con un uomo, chiamato Mario. All'inizio, la donna si esprime in italiano, poi in dialetto spiega che si è offesa; quindi, si osserva una commutazione di codice. Quando la locutrice sente la rabbia, cambia il codice al dialetto. A questo proposito occorre rimarcare il fatto che i ricordi di aver litigato con qualcuno, allora le esperienze fortemente emotive, provocano l'emozione di risentimento e in seguito, l'uso del dialetto.

- (6) *“Tas giù!” — la mamma grida al figlio in dialetto, mentre con la sua amica parla in italiano.*

Nell'esempio seguente si vede una situazione comunicativa nella quale la madre sta parlando con una sua conoscente e suo figlio la infastidisce, poiché le interrompe così la conversazione. La donna allora grida *tas giù!*, che vuol dire *stai zitto!*, ed esegue la commutazione. Bisogna sottolineare che la donna diventa impaziente e arrabbiata per l'atteggiamento del proprio figlio e gli ordina di stare in silenzio, dicendolo in dialetto.

- (7) *Guarda che casino! Rema scia qui rop! Se non pulisci la camera, non esci stasera! “Rema scia qui rop” — la madre nervosa che dice alla figlia di mettere in ordine.*

Nell'esempio riportato sopra si vede che la madre chiede in dialetto alla figlia in dialetto di fare ordine in camera. Vale la pena prestare attenzione al fatto che la donna, a causa delle emozioni, allora per la rabbia e l'impazienza, passa al dialetto. Di nuovo, il comportamento di un'altra persona provoca un'emozione negativa.

- (8) *Cosa? Mangi già la terza brioche? Finis da maià tu podet ues scià pie! "Finis da maià tu podet ues scià pie" — la mamma dice al figlio di smettere di mangiare perché può essere già pieno.*

La madre consiglia al figlio di finire di mangiare e glielo dice in dialetto tramite la commutazione: *Smettila, di mangiare perché sei pieno*. È un rimprovero per il comportamento del figlio. Particolare attenzione si dovrà rivolgere al fatto che l'emozione di impazienza e la preoccupazione provoca l'uso del dialetto.

- (9) *Non ti compro quel gelato. Piantelo da fa i nuc! O Dio, come sei pesante oggi. „Piantelo da fa i nuc!” — smettila di fare i capricci. Si dice al bambino che piange perché non ottiene quello che vuole.*

Il cambio di codice avviene dall'italiano al dialetto. La locutrice è una donna che rimprovera il figlio. Dice in dialetto: *piantelo da fa i nuc*, che significa *non fare i capricci*. Di centrale importanza è che le emozioni negative di impazienza e di rabbia causate dal comportamento del bambino provocano il cambio di codice al dialetto.

- (10) *Calmati immediatamente! Se tu la smetet minga da fa ul bambu te du un crapadum! Non sto mica scherzando! "Se tu la smetet minga da fa ul bambu te du un crapadum" — la mamma si rivolge al figlio se non la smette da fare lo scemo, gli dà una sberla.*

La madre sgrida il figlio per il suo comportamento e dice in dialetto: *se non smetti di fare lo stupido, ti do una sberla*. È così nervosa che perfino minaccia di picchiarlo. Prima ella parla in italiano e poi in dialetto, per poi continuare in italiano: si ha quindi a che fare con una commutazione di codice.

- (11) *Il dialetto si fa capire al volo, certe cose hanno più effetto, ad esempio quando qualcuno ci innervosisce dice in dialetto "Noiem ciu!". Si parla in modo più forte che in italiano.*

Noiem ciu vuol dire *non annoiarmi*. Il locutore lo dice, quando sente noia, delusione, fastidio, impazienza e vuole liberarsi dall'irritante presenza di qualcuno. La fonte spiega che l'uso del dialetto enfatizza il significato che sembra più persuasivo al destinatario.

- (12) *Lasciami stare! Destot! Non voglio uscire con te! Non mi va! "Destot!" — Togliti! Detto quando qualcuno è d'impiccio.*

Destot in italiano si può spiegare come *lasciami stare, non annoiarmi, vattene*. Lo si può usare, quando qualcuno ci dà fastidio, è insopportabile. Si osserva nell'esempio che la frase in dialetto è tra le fasi italiane; quindi, si ha a che fare con la commutazione.

- (13) *Ma come sei pesante! Rump minga! Non ho voglia di mangiare la pizza stasera e basta. "Rump minga!" — non rompere! non stressare! Quando una persona ci dà fastidio.*

Rump minga allora *non stressarmi, non annoiarmi* si rivolge alla persona stancante, pesante, che ci stressa, ci infastidisce e risulta che di nuovo il comportamento altrui provoca emozioni negative e in seguito, l'uso del dialetto.

- (14) *Dai, Carlo, perché mi chiedi il prezzo della borsa? Laghetul giuà! L'ho presa con i miei soldi e poi adesso ci sono pure i saldi! "Laghetul giuà" — la moglie arrabbiata lo dice al marito di non interessarsi o lasciare perdere per quello che sta facendo o dicendo.*

Laghetul giuà, che significa *lascia perdere*, costituisce un altro esempio del cambio di codice, questa volta, detto dalla moglie verso il marito. Si presuppone che il marito abbia rimproverato la moglie di spendere troppo, e lei gli ha risposto, irritata, cambiando la lingua in dialetto. Ne consegue che il comportamento del marito ha provocato emozioni negative nella donna e in seguito, l'uso del dialetto.

Negli esempi seguenti, il locutore sente ansia, la quale causa l'emozione di spavento, il che influisce sull'uso del dialetto.

- (15) *La madre sta facendo la spesa al mercato quando suo figlio corre sulla strada: Fabio! Dove sei? Che stremizzi! Vieni qua! "Che stremizzi!" — che spavento! Quando senti un rumore improvviso o vedi qualcosa che ti spaventa.*

Quando uno si spaventa, è difficile controllare la lingua. Il locutore compie il cambio di codice in modo inconscio. In questo esempio, una donna fa la spesa al mercato e all'improvviso vede che il suo bambino scappa e corre verso la strada. Si deve al riguardo constatare che l'atteggiamento del bambino suscita un'emozione di grande spavento nella donna e provoca il cambio di codice in dialetto.

- (16) *È caldo questo ferro da stiro! Tuca minga! Ti farà male! „Tuca minga!” La mamma preoccupata rivolta al figlio „non toccare!”*

In questo esempio si vede una madre molto spaventata e preoccupata per la salute del proprio figlio. Lo avverte, gridando in dialetto di non toccare il ferro da stiro. Prima gli informa in italiano che il ferro da stiro è caldo e poi grida *tuca minga!*, che significa *non toccare!* Le madri di solito si sforzano di parlare l'italiano con i propri figli, perché è la lingua standard usata a scuola. Da ciò risulta chiaro che la donna sente lo spavento per il comportamento del proprio figlio e perciò usa il dialetto in modo inconscio.

- (17) *Dammi la mano che c'è la strada! Sta fermu! O no! „Sta fermu!” — la mamma preoccupata grida di stare fermo al figlio che sta correndo sulla strada.*

Nell'esempio seguente, la madre si rivolge in dialetto al proprio figlio che con il suo atteggiamento suscita ansia nella madre. Il bambino corre sulla strada, il che è molto pericoloso. La donna grida: *Sta fermu!*, che significa *stai fermo!* ed è l'esempio della commutazione di codice. Da ciò che è stato precedentemente detto si evince che la forte ansia e lo spavento provocano l'uso del dialetto.

- (18) *Che ragno gigante! Iösus Maria! Buttalo fuori! “Iösus Maria!” — diciamo quando ci spaventiamo o stupiamo ad esempio per la grandezza del ragno.*

In tante lingue c'è l'abitudine di gridare chiamando nomi dei santi, quando si è nervosi, scioccati, spaventati. Il locutore vede un ragno e si spaventa; spaventato fa una commutazione in dialetto.

Adesso vengono presentati degli esempi nei quali il locutore sente le emozioni negative come il dispiacere, la tristezza.

- (19) *Portami l'acqua naturale, cara. Su sträca. Quando si è anziani, si è anche stanchi. “Su sträca” — la nonna si lamenta di essere stanca in dialetto.*

La donna anziana dice *su sträca*, che significa in dialetto: *sono stanca*. Il cambio dalla lingua italiana al dialetto e poi il ritorno all'italiano è l'esempio del cambio di codice. La condizione fisica della donna provoca il passaggio al dialetto.

- (20) *Non posso venire da voi. El mè fa mäl ul scagnel. Devo riposare. “El mè fa mäl ul scagnel” — il nonno si lamenta dei dolori all'anca.*

In questo esempio un anziano afferma che sente il dolore e lo dice in dialetto. Lo stato fisico del corpo umano influisce sulle emozioni umane come dispiacere, tristezza e il comunicato viene detto in dialetto tramite la commutazione.

- (21) *Non mi aspettare. El mè mănca ul fiaa. Arrivo piano da solo. “El mè mănca ul fiaa” — il nonno fa fatica a respirare.*

El mè mănca ul fiaa significa *mi manca il fiato* ed è un'espressione detta da una persona anziana. L'atto di lamentare per il proprio stato fisico suscita emozioni negative e conduce all'uso del dialetto da parte della persona anziana.

- (22) *Non ci vado con te al parco giochi. Su stufa marscia. Magari lo zio viene. “Su stufa marscia”. La zia lo dice alla nipote che è molto stanca.*

La donna dice *su stufa marscia*, che vuol dire *sono molto stanca*, e in quel modo spiega alla nipote che non può dedicarle il suo tempo per giocare insieme. Un'altra volta lo stato fisico ha provocato la stanchezza e di conseguenza, l'uso della varietà dialettale.

- (23) *Non volevo farti male. El me suris. Dai, facciamo pace. “El me suris” — mi dispiace. Si esprime il proprio dispiacere per una particolare situazione.*

Il locutore chiede scusa a qualcuno. Con l'atto di scusare *el me suris*, che significa *mi dispiace*, dimostra che sente i rimorsi e la tristezza; ciò ha provocato l'uso del dialetto.

Emozioni positive

Ora si passa alle emozioni positive, iniziando con l'empatia.

- (24) *Gli è morta un mese fa la moglie. Ha perso anche il lavoro. U perdu tut. Non avevano neanche dei figli. “U perdu tut” — lui ha perso tutto.*

Il locutore presenta la situazione di un amico che nello stesso tempo ha perso la moglie e il lavoro, quindi ha avuto molte disgrazie. Quando parla della situazione dell'amico, passa al dialetto, eseguendo la commutazione. Il locutore sente l'empatia verso il locutore e in seguito passa al dialetto.

- (25) *Quando sono tornata per comprare quel vestito, già non c'era più. Pazienza. Compro poi un altro, più bello. “Paziensa” — Pace. Pazienza. Esprime rassegnazione o sollievo.*

La donna afferma che voleva comprare un vestito, ma quando è arrivata al negozio per comprarlo, esso non c'era più, e poi come se volesse consolarsi dice in dialetto *paziensa*, che significa *pazienza* in italiano, facendo la commutazione. Sembra che la donna si stia consolando in questa situazione che le è capitata.

- (26) *Dai, è vero che Giovanni si è comportato male con te. Laghimula boi. Trovi poi un altro. "Laghimula boi" — due persone stanno discutendo e una consiglia all'altra di lasciar perdere, perché la vuole calmare.*

Nell'esempio che segue il locutore sta consolando un'altra persona. *Laghimula boi*, dunque *lascia perdere*, è un consiglio di smettere di preoccuparsi. Questa espressione viene detta per tranquillizzare qualcuno, a causa della empatia.

- (27) *Lo so che sei stressata che non riesci a rimanere incinta. Laghetul giua. Abbia fiducia in Dio. "Laghetul giua" — due donne discutono e una dice all'altra "non preoccuparti".*

Una donna consola un'altra che non può avere bambini. Ella le dice: *laghetul giua*, che vuol dire *non preoccuparti*. Quando si parla delle questioni intime, sentendo la compassione, l'empatia e la consolazione, si usa il dialetto.

- (28) *Anche se Maria non è più tua amica, ci sono ancora io. Laghetul giua. "Laghetul giua" — espressione tipicamente talamonese che invita a non preoccuparsi più di tanto.*

Anche in questo esempio la locutrice consola una donna, la quale ha perso una sua amica. Si notano l'empatia, la volontà di consolare un'altra persona, le emozioni che in seguito provocano l'uso del dialetto.

- (29) *Lo so che sei molto triste, Maria. Ma ricordati ... Mei insci ca pesc. "Mei insci ca pesc" — meglio così che peggio. Si dice a una persona che va vissuto una brutta esperienza ricordandola perché poteva andare peggio.*

Il locutore vuole consolare qualcuno e ciò provoca l'uso dialettale. Bisogna mettere in risalto il fatto che la consolazione, l'empatia e la compassione vengono espresse tramite una commutazione di codice dall'italiano al dialetto.

- (30) *Baby-sitter calma il bambino: O mamma mia ti sei rotto il ginocchio? Ricordati un vecchio detto talamonese: Per mingo senti dulus strensc i denc' è serà i occ'. Vado a chiamare tua madre. "Per mingo senti dulus strensc i denc' è serà i occ'" — detto talamonese: per non sentire dolore stringi i denti e chiudi gli occhi.*

La donna, per consolare il bambino, dice un detto di origine talamonese. Stringere i denti e chiudere gli occhi, quando ci si sente male, sono i modi che conducono a calmare e consolare il bambino. La donna condivide lo stato emotivo del bambino.

- (31) *Non è successo niente. Lamentes mingo... Dai ... è solo un piccolo graffio. "Lamentes mingo" — il bambino si è fatto male, piange, e la mamma lo vuole consolare e gli dice di non lamentarsi.*

La madre tenta di consolare il figlio, il quale si è fatto male e perciò è triste. La madre gli dice di smettere di piangere in dialetto: *lamentes mingo* significa infatti *non lamentarti*. La madre cerca di curare il figlio, di consolarlo e proprio questa sua attitudine provoca l'uso del dialetto.

Si procede con esempi del cambio di codice provocato da altre emozioni positive, come ad esempio simpatia, meraviglia.

- (32) *Ma cos'hai combinato, eh? Asnun! Vieni qua! Asnun! — dopo che il ragazzo ha fatto una cavolata, il papà gli dà dell'asinone, cioè gli dice grande asino, testardo.*

Il padre chiama suo figlio *asnun*, che vuol dire *testardo*, *monello*, mentre si divertono insieme. È un rimprovero positivo usato nell'ambito familiare: il padre scherza con il figlio in dialetto. Va tenuto presente che il padre sente simpatia e per questo scherza con il figlio in dialetto.

- (33) *Ma hai mangiato tutte le caramelle! Bruttu mustru! Golosone! Non hai lasciato niente per la nonna! Bruttu mustru! — la nonna rimprovera il nipotino dandoli del mostriciattolo in modo benevolo.*

In questo esempio, invece, la nonna rimprovera il nipote con simpatia, con amore, nel senso positivo, benevolo, dicendo in modo spiritoso *bruttu mustru*, che vuol dire *monello*. Le emozioni positive che prova la nonna provocano il cambio di codice in dialetto. Nel talamonese, la parola *mustru* assume anche gli altri significati, il che mostra un altro esempio.

- (34) *Sei riuscito a vincere quel concorso? Che mùstru! Complimenti! "Che mùstru!" — Che furbone nel senso che bravo!*

L'esclamazione *che mùstru!*, cioè *che bravo!* *che furbo!*, viene usata in questo esempio di commutazione di codice perché il locutore ammira il talento del vincitore di un concorso e gli sta facendo i complimenti. Le emozioni di stupore

e di meraviglia causate dal comportamento altrui provocano l'uso spontaneo del dialetto.

(35) *Ma hai sentito che lui ha visto questa gara? L'è propri un mùstru! "L'è propri un mùstru!" — lui è un vero fenomeno!*

Rimanendo ancora con l'espressione dialettale *mustru*, si cita l'espressione *l'è propri un mùstru!*, la quale significa *lui è un vero fenomeno!* Il locutore si meraviglia, il che provoca l'uso del dialetto.

(36) *Che bella questa ma cchina! Iööö! Non ci credo che sia di Paolo! "Iööö" — espressione di meraviglia.*

Iööö, che vuol dire *o mamma mia*, è l'ultima espressione che si vuole presentare. È un esempio della commutazione di codice perché avviene tra le frasi italiane. Proprio le forti emozioni positive come la meraviglia provocano l'uso del dialetto.

Conclusioni

Volendo succintamente riepilogare l'essenziale di quanto esposto fin qui, si può osservare che quando un italiano che conosce oltre all'italiano anche il dialetto, sente le forti emozioni positive o negative, spesso sceglie il dialetto. Da quel che si è visto, un italiano arrabbiato dice spontaneamente le parolacce in dialetto. Inoltre, di solito si pensa che gli italiani, i quali non usano il dialetto ogni giorno, non iniziano spontaneamente a dire le parolacce in dialetto. L'esempio (4) ci ha dimostrato invece che le parolacce in dialetto le pronunciano anche le persone, le quali nelle situazioni quotidiane non usano spesso il dialetto. Ciò succede perché la varietà dialettale serve a esprimere emozioni in modo più forte, più efficace. Comunemente si crede che le parolacce possano essere dette in dialetto non nel modo cosciente, intenzionale, e nella maggior parte dei casi lo è, ma nell'esempio (3), la persona disabile comunica scrivendo, quindi ha più tempo per riflettere, quando sente la rabbia, sceglie pure di scrivere in dialetto, allora apposta sceglie il dialetto per rafforzare la sua espressione.

È importante enfatizzare anche che il cambio di codice dall'italiano al dialetto (ciò riguarda anche le altre nazioni che hanno nel loro paese la lingua ufficiale e i dialetti) per il motivo delle emozioni negative, come la rabbia, il risentimento, l'impazienza e il fastidio, non si verifica soltanto tramite i volgarismi. Queste emozioni evocano diverse commutazioni di codice al dialetto e nella maggior parte, le emozioni sono provocate dal comportamento dei bambini (6, 7, 8, 9, 10),

dal comportamento altrui che ci infastidisce (11, 12, 13, 14) o da ricordi emotivi negativi (5).

Si può anche affermare riassuntivamente che i locutori talamonesi, quando sentono ansia, usano all'improvviso la varietà dialettale. Di solito, quando si è scioccati o fortemente spaventati, non si controlla la propria lingua e perciò questo cambio dovuto all'ansia non sia intenzionale, pianificato, ma inconscio. Vengono notati degli esempi, soprattutto quelli in cui i comportamenti dei figli hanno spaventato le loro madri (15, 16, 17) e quando un animale ha spaventato un uomo (18).

Da ciò che è stato precedentemente detto si evince anche che gli italiani eseguono il cambio di codice per il fatto di sentire tristezza, dispiacere, stanchezza. Il motivo di sentire queste emozioni è il debole stato fisico del corpo umano (19, 20, 21, 22) o la volontà di scusare qualcuno (23). Avendo dei problemi corporei, i locutori si sono sentiti anche male dal punto di vista emotivo.

È da segnalare inoltre che il dialetto viene usato, quando il locutore pratica l'empatia per le disgrazie altrui (24), per consolare se stesso (25) o qualcuno (26, 27, 28, 29). Vale la pena aggiungere che negli esempi analizzati le donne volevano consolare in dialetto i loro bambini che si sono fatti male (30, 31), anche se di solito, le donne tentano di usare solo la lingua italiana con i figli per evitare problemi scolastici.

Per di più, anche le emozioni positive di simpatia hanno provocato l'uso del dialetto, ad esempio, mentre gli adulti scherzavano con i loro nipoti (32, 33) e quando si esprimeva meraviglia, ammirazione per i risultati ottenuti da qualcun altro (34, 35, 36). Inoltre, si può osservare che esprimere in dialetto le emozioni è un atto spontaneo, non pianificato e non intenzionale. Pronunciare alcune espressioni in dialetto, le rende più forti, il loro significato è più forte ed espressivo secondo i locutori.

Dall'analisi risulta che di solito, con il cambio di codice i talamonesi esprimono più spesso le emozioni negative che positive. A volte le famiglie italiane non usano mai il dialetto e non lo tramandano ai figli. A volte ci sono famiglie nelle quali ci sono più dialetti e per non mischiare i dialetti non li usano, ma cercano di usare una lingua comune, ossia l'italiano, soprattutto per insegnare ai bambini la lingua standard. L'uso del dialetto varia nel Nord e nel Sud del paese. Però, usare la varietà dialettale per esprimere le emozioni positive e negative è un fenomeno comune e molto interessante che si cercava di dimostrare dagli esempi di cambio di codice tra l'italiano e il dialetto talamonese.

Riferimenti citati

- Alfonzetti, G. (1992). *Il discorso bilingue. Italiano e dialetto a Catania*. Milano, Franco Angeli.
- Berruto, G. (1985). I pulman l-è nen ch-a cammina tanto forte. Su commutazione di codice e mescolanza dialetto — italiano. *Vox Romanica*, 44, 59—76.
- Berruto, G. (1989). On the Typology of linguistic Repertories. In U. Ammon (Ed.), *Status and Function of Languages and Language Varieties* (pp. 552—569). Berlin — New York, De Gruyter.
- Berruto, G. (1990). Italiano regionale, commutazione di codice e enunciati mistilingui. In M. A. Cortelazzo & A. M. Mioni (a cura di), *L'italiano regionale* (pp. 105—130). Roma, Bulzoni.
- Bettoni, C., & Rubino, A. (1996). *Emigrazione e comportamento linguistico. Un'indagine sul trilinguismo dei siciliani e dei veneti in Australia*. Galatina, Congedo.
- Bulanti, A. M. (1990). *Ul talamùn. Vocabolario Talamonese*. Talamona, I Soci dè la Crüsko dè Talamuno.
- Bulanti, A. M. (2014). *Ul talamùn. Vocabolario Talamonese* (2a ed.). Talamona, I Soci dè la Crüsko dè Talamuno.
- Cerruti, M., & Regis, R. (2005). “Code-Switching” e la teoria linguistica: la situazione italo-Romanza. *Rivista di Linguistica*, 17(1), 179—208.
- Dąbrowski, A. (2014). Czym są emocje? Prezentacja wieloskładnikowej teorii emocji. *Analiza i Egzystencja*, 27, 123—146.
- Dykta, D. (2021). *Ciao! Me uala? Perché i talamonesi cambiano il codice. Analisi cognitiva dell'alternanza e del cambio di codice tra l'italiano e il dialetto talamonese*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Ekman, P. (2012). *Emocje ujawnione. Odkryj, co ludzie chcą przed tobą zataić, i dowiedz się czegoś więcej o sobie* (W. Białas, Przeł.). Gliwice, Helion.
- Galanga, E. E. (1992). *Sintesi di storia della Valtellina medio-alta*. Sondrio, Museo Etnografico Tiranese.
- Gobber, G., & Morani, M. (2014). Norma, lingua e uso della lingua. In G. Gobber & M. Morani (a cura di), *Linguistica generale*. Milano, Mc Graw. <https://studylibit.com/doc/6434775/norma--linguaeuso-della-lingua> (accesso: 26.04.2021).
- Grassi, C., Sobrero, A. A., & Telmon, T. (1997, 2001, 2012). *Fondamenti di dialettologia italiana*. Roma — Bari, Editori Laterza.
- Grassi, C., Sobrero, A. A., & Telmon, T. (2010). *Introduzione alla dialettologia italiana*. Roma — Bari, Editori Laterza.
- Gumperz, J. J. (1982). Conversational Code-Switching. In J. J. Gumperz (Ed.), *Discourse Strategies* (pp. 59—99). Cambridge (England), Cambridge University Press.
- ISTAT, (2017). L'uso della lingua italiana, dei dialetti e di altre lingue in Italia. <https://www.istat.it/it/archivio/207961> (accesso: 28.04.2021).
- Larraburu, D. (2008). *Talamonesi nel Mondo. Trenta giorni di nave a vapore*. Sondrio, Polaris.
- Malik, L. (1994). *Sociolinguistics: A Study of Code-Switching*. New Delhi, Anmol.

- Riva, I. (2000). *Talamona "la chiesa del paese" Parocchia Natività di Maria Vergine — Talamona*. Sondrio, Bettini.
- Sobrero, A. A., & Miglietta, A. (2009). *Introduzione alla linguistica italiana*. Roma — Bari, Laterza.
- Turazza, G. (1920). *Talamona nella Valtellina. Notizie documentate politico-religiose*. Sondrio, Società Arti Grafiche Valtellinesi.
- Valsecchi Pontiggia, L. (1990). *Saggio di Vocabolario Valtellinese*. Sondrio, Bissoni Editore.



Jolanta Dyoniziak

Université Adam Mickiewicz, Poznań
Pologne

 <https://orcid.org/0000-0001-8281-1664>

Dimension argumentative et narrative de l'information médiatique à travers des séquences bisegmentales

**Argumentative and narrative dimension of media information
through the appositive sequences**

Abstract

The present analysis is devoted to the discursive units that are activated at the moment by the media nomination as catagoremes of the referent, Donald Trump, and shape the media narrative. These will be formulas, which appear in the headlines and imply labels, e.g. *Donald Trump, agitateur en chef* ('Donald Trump, the troublemaker'; lemonde.fr, 5.10.2017). The research problem will be to determine their narrative and argumentative potential. Theoretical framework is provided by studies of the media information discourse (Arquembourg, 2011; Calabrese, 2009, 2013; Moirand, 2007; Veniard, 2013), as well as the argumentative discourse (Amossy, 2006). The corpus has been compiled on the basis of electronic version of two daily newspapers Le Monde (lemonde.fr) and Gazeta Wyborcza (wyborcza.pl), released between Jan the 1st 2016 and december 2020.

Keywords

Mediatization, bisegmental structures, categorization, narration in news media, argumentative orientation

0. Introduction

L'analyse portera sur les unités discursives qui sont actualisées au moment de la nomination médiatique en tant que *catégorèmes* (M. Angenot, 2014 : 8) du

réfèrent et profilent le récit médiatique. On y parlera des étiquettes dont on voudra signaler le potentiel narratif tout en admettant leur nature formelle, celle des séquences bisegmentales, ainsi que pragmatique, résultant de la place qu'elles occupent dans le péritexte. Il sera alors question des titres des articles de presse sous forme des structures se composant de deux segments dont le premier contiendra le nom propre désignant la personne, notamment Donald Trump, de type :

(1) Donald Trump, agitateur en chef (lemonde.fr, 5.10.2017)

À partir des points de vue établis en fonction des praxis sociales et mis en discours lors de la médiatisation de l'information, les instances médiatiques activent en tant qu'acteurs sociaux des « programmes de sens » (P. Siblot, 2001). Ceux-ci profilent notre connaissance du monde et décident souvent de notre identité en tant que membres d'un groupe social (A. Kiklewicz, 2018 : 13—14). Quant à Donald Trump, à partir du moment où il entre dans la campagne présidentielle en 2016, les médias entreprennent un récit intense sur sa personne. La presse quotidienne aura sa place dans la construction de l'image sociale du personnage en question vu qu'elle est responsable de la réalisation du principe démocratique consistant à faire savoir ainsi que faire penser les citoyens, ce que Charaudeau définit comme *finalité éthique* (2006, paragraphe : 11). Une simple approche du discours journalistique nous a permis de remarquer qu'un nombre de mécanismes discursifs y ont été actualisés afin de mettre en place une narration sous forme d'un récit émergent. Parmi ceux-ci, les structures bisegmentales contenant d'un côté une forme de rappel ou de reprise du réfèrent et de l'autre un segment permettant de continuer le récit. Le sens social se développe ainsi en interdiscours avec une fréquence qui indique l'importance du sujet. Qui plus est, ces structures permettant de développer une narration continue sont simultanément porteuses des jugements de valeur. Ainsi fournissent-elles au discours une dimension argumentative (R. Amossy, 2006 : 32—33).

Afin d'analyser la stratégie discursive explicitée dont la nature est hétérogène, à la fois narrative et argumentative, nous allons nous appuyer d'un côté sur les travaux qui ont fondé l'école française de l'analyse du discours d'information médiatique, tels que : Arquembourg (2011), Calabrese (2009, 2013), Moirand (2007), Veniard (2013) et de l'autre, sur ceux qui portent sur l'analyse argumentative dans le discours (R. Amossy, 2006).

Le corpus a été constitué du 1^{er} janvier 2016 jusqu'à la fin de l'an 2020, le mandat de Donald Trump se terminant le 20 janvier 2021, sur deux quotidiens en version électronique : lemonde.fr et wyborcza.pl. Les sites d'information choisis sont symétriques quant aux facteurs formels. Les deux se distinguent par une dimension nationale et, en tant que mainstream médiatique, ils représentent un haut degré d'informativité.

1. Étiquette. Mise en mot d'un imaginaire social

*Le calcul lui a desséché le cœur et le cerveau.
Je n'ose confier qu'à vous le secret de sa nullité,
abritée par le renom de l'École Polytechnique.
Cette étiquette impose, et sur la foi du préjugé,
personne n'ose mettre en doute sa capacité.*

Le Curé de village (1841), Honoré de Balzac

Sur le plan cognitif, une étiquette apparaît lorsque, par l'effet d'un acte de dénomination, on attribue à un individu ou à un groupe social une caractéristique qui l'insère en fonction du point de vue véhiculé (P. Siblot, 2007) dans une classe catégorielle. Admettons que le schéma de perception est celui des structures généralisantes (M. Karwat, 2007 : 179) : X est Y ou X, Y, dont le premier composant, le thème, c'est celui à propos duquel on prédique. En conséquence, le locuteur met la personne délocutée dans un schéma identitaire simplifié qui anime des stéréotypes ou des préjugés sociaux (R. Amossy, A. Herschberg Pierrot, 1997 ; M. Karwat, 2007) car son point de vue est souvent négatif. La dévalorisation instaure un acte discréditant l'objet du discours.

La valeur est soulignée par Angenot (2014), selon lui l'application de l'étiquette à une personne/un objet est plus qu'une simple catégorisation à laquelle est soumis le référent lors de l'acte de dénomination. En employant le terme *catégorèmes* (2014 : 8), il veut légitimer sa dimension évaluative/dépréciative qui se manifeste lors de la mise en catégorie, par laquelle le locuteur cherche, entre autres, à accuser, voire à diaboliser un fait, un acte, un événement, un individu, une entité politique, etc. L'étiquette ne se limite pas à offrir à la réalité désignée un cadre descriptif ou explicatif, mais elle attribue au désignant une interprétation, souvent péjorative. C'est pour cette raison que Marine le Pen a récusé le 4 octobre 2013 dans *Le Monde* l'étiquette d'« extrême droite » accolée à son parti en l'estimant négative et injurieuse. L'emploi de l'étiquette peut contribuer à une qualification par intimidation, ce qui démontre Angenot en l'illustrant à l'aide d'une série des dénominations constituant formellement des dérivés : *génocide culturel* signalant l'arabisation de la vie au Maroc et en Algérie qui progresse au détriment de la culture berbère, *génocide animalier* employé dans le contexte des massacres accomplis par les chasseurs canadiens sur des phoques et *linguicide* désignant l'acte de tuer une langue (M. Angenot, 2014 : 3, 6—7). Sur le plan social, une telle dénomination risque de bloquer toute discussion « en clouant au pilori » le référent évoqué, surtout qu'elle acquiert une légitimité à force de son récurrence dans le discours. Le discours condense des opinions sous prétexte d'un *sacré civique* ou *politique* (2014 : 8), ce qu'Angenot décrit en tant que *manœuvres diabolisatrices* et peut provoquer soit l'indignation publique soit les attitudes conformistes.

Sans vouloir continuer les dérives liées à la dimension pragmatique de l'étiquette, l'important sera de souligner son potentiel dévalorisant l'objet du discours. Il se manifestera lors de la médiatisation du personnage de Donald Trump et accompagnera d'abord le récit sur DT¹ en tant que candidat républicain aux élections présidentielles et ensuite sur DT en tant que président des États-Unis. Donald Trump est dénommé : *agitateur en chef, provocateur, ignorant, un menteur professionnel, un homme imprévisible, raciste, populiste, misogyne, sexiste, etc.*, une série des qualifications péjoratives impliquant des attitudes non-conformes aux praxis citoyennes sanctionnées par la doxa occidentale. Le discours de Donald Trump est généralement considéré comme populiste, réactionnaire, nationaliste, isolationniste et protectionniste.

2. Étiquette. Quel modèle formel met-on en jeu ?

Dans le cadre de l'approche formelle, l'étiquette telle qu'on l'étudie à l'exemple du discours journalistique s'établit sous forme d'un élément nominal ou d'une structure syntagmatique. La dernière vérifie certains traits propres à la construction attributive, celle à un élément nominal (2—3), ou à l'apposition (4—5).

- (2) Donald Trump raciste ? Il s'en est défendu de nombreuses fois (lemonde.fr, 15.01.2018, rubrique : International)
- (3) Donald Trump le destructeur (lemonde.fr, 10.09.2018, rubrique : Idées)²
- (4) Donald Trump, génie burlesque (lemonde.fr, 14.01.2018, rubrique : Idées)³
- (5) Donald Trump, le Juan Peron d'Amérique du Nord (lemonde.fr, 15.11.2017, rubrique : Idées)⁴

Si la remarque paraît pertinente en (2) tant que l'on y distingue une structure phrastique (elliptique, sans copule), dans les cas suivants, elle sera bloquée pour la seule raison que les structures évoquées constituent des *segments graphiques isolés autonomes* (3—5) (B. Bosredon, I. Tamba, 2003 : 34). Fréquentes sont les

¹ Sigle à partir du nom propre Donald Trump, nous allons l'employer dans la suite de l'article.

² L'article commence par la citation des mots du professeur américain Simon Johnson selon lesquels les propositions de Donald Trump « risquent de porter un coup très violent à la prospérité américaine et mondiale, et d'affaiblir la sécurité nationale et internationale ».

³ On y parle d'une séquence photographique montrant le président des États-Unis avec d'autres dirigeants et chefs d'État, prise en novembre 2017 dans le contexte des récents soubresauts qui ont secoué la Maison Blanche. On a remarqué une difficulté du Président à reproduire un geste, ce que l'on a considéré comme la preuve de sa déficience.

⁴ L'économiste américain Simon Johnson explique comment le populisme du président américain profitera en fait à ceux qui sont déjà riches.

structures syntagmatiques analogiques aux exemples (4) et (5) qui se composent de deux GN coréférentiels. Le GN de rattachement subit généralement la réduction à un seul élément nominal (nom propre en emploi événementiel), l'unité suit le modèle suivant :

S1, S2 / GN1, GN2 (variante : S1, S2 / N1, GN2)

Le N1 est représenté par un nom propre, un anthroponyme, par rapport auquel, pour des raisons d'absence de sens lexical⁵, le méta-énonciateur jouit d'une position privilégiée. Elle consiste à combler ce *désignateur rigide, vide de sens* (L. Raskin, 2003—2004 : 372) d'un signifié en fonction du récit que l'instance médiatique entreprend dès que son référent fait événement sur la scène publique. Le second segment, le plus souvent un GN avec un nom commun placé au centre, est juxtaposé. Bien que les deux GN soient unis dans un rapport d'identité référentielle (les segments S1 et S2 étant coréférentiels) et que les séquences manifestent une transformabilité en construction [sujet + copule + attribut] où l'attribut sera représenté par un élément nominal, le S2/GN2 ne peut être classé comme apposition compte tenu du fait qu'il ne constitue pas de terme de la phrase.

L'homogénéité au niveau de l'organisation interne des unités en question va de pair avec leur fonction dans le cotexte, celle du titre de l'article de presse publié dans une rubrique thématique⁶. La fonction discursive du S1 consiste à dénommer un individu, ici Donald Trump. Le second segment contribue à une extension, on y désigne une catégorie à laquelle appartient le référent en fonction d'un point de vue. Nous comprenons les désignations « comme ces éléments discursifs qui décrivent ou développent certains aspects des dénominations » (P. Frath, 2015 : 37). Bien qu'il y soit question d'une actualisation nominale, elle garde tout son potentiel prédicatif. Elle fait sens, car elle exprime un point de vue sur l'objet (P. Siblot, 2007 : 21—22). Le référent est soumis à plusieurs réactivations dans le discours en fonction desquelles on construit son identité médiatique. Ainsi le groupe des mots jouit-il d'un double statut : celui de dénomination (le référent a par convention un nom propre qui sert à l'identifier) et celui de désignation, car le second segment évoque une des caractéristiques 'catégorielles' du référent (S1 identifiant et S2 spécifiant) (G. Kleiber, 2012, para : 3). « À travers la désignation de l'objet nommé, nous exprimons à son égard un "point de vue" inscrit dans la catégorisation ou la qualification » (P. Siblot, 2007 : 18—19).

Dans le cadre de l'approche discursive, on parlera des séquences binaires ou bisegmentales qui ont leur place parmi les routines journalistiques à chaque fois qu'elles se placent dans le péri-texte et font partie de la titraille. Ainsi gagnent-elles

⁵ Dans l'approche saussurienne, le nom propre est dépourvu de signifié (cf. S. Branca-Rosoff, 2007).

⁶ Bosredon et Tamba distinguent différents secteurs au sein du journal auxquels un titre peut être rattaché : article de presse, page particulière, édition distincte d'un quotidien (1992 : 40).

une place stratégique dans la construction médiatique du sens social par rapport à d'autres segments de l'hyperstructure (J.-M. Adam, G. Lugrin, 2000 ; T. Piekot, 2006). Autrement dit, en tant que routine d'écriture, régularité d'expression dont la nature est syntaxique vu la forme, elles n'échappent pas aux enjeux pragmatiques dus au genre discursif au sein duquel elles se manifestent, intégrées et stabilisées. Le recours aux routines d'écriture est lié à leur fonction sociale, conformément à ce que dit Krieg-Planque : « Les enjeux de régularité discursive du point de vue des genres sont donc profondément politiques et sociaux » (2014 : 109).

3. Dimension argumentative

Les titres bisegmentaux impliquant une étiquette à la personne ou à l'objet dénommé sont plus valorisants qu'informatifs. D'après la typologie proposée par Bosredon et Tamba (1992), ils se distinguent des titres informatifs et des titres fantaisie en tant que groupe à part, celui des titres commentaires. La dimension argumentative, dont ils sont porteurs, est due d'abord à leur place dans le péritexte qui est privilégiée dans l'énoncé du point de vue pragmatique et ensuite, au caractère prédicatif du S2.

En S2, le locuteur joue sur plusieurs aspects de la modalisation évaluative, ce qui contribue à un éventail large de jugements et d'opinions. L'évaluation épistémique y est nettement bloquée au profit de l'évaluation axiologique, ressources pour les locuteurs, d'autant plus que l'on cherche à mettre en scène un spectacle médiatique. Le dispositif sémiotique qui réfère à la doxa articule la mémoire individuelle avec celle, collective, d'événements sociaux (L. Calabrese, 2010 : 115). Les éléments du cotexte agissent ensemble afin d'offrir une actualisation sémiotique du référent par rapport à un moment discursif, à travers l'orientation argumentative signalée dans le péritexte. Le texte est généralement développé en faveur d'une thèse posée dans le titre. Le méta-énonciateur, argumentateur, se donne ainsi une position sociale consistant à initier une polémique, les arguments en faveur de la thèse posée en S2 pouvant servir comme point de départ. L'argument avancé en S2 est lié à la catégorisation à laquelle est soumis le référent signalé par la mise en scène d'un *catégorème*, nom dont le contenu sémantique est accompagné par une valeur négative intrinsèque : *perturbateur* (6), *bouffon* (8), *apprenti* (11), *ennemi* (12), *dinosaure* (*dinosaure sexiste*) (13), *décliniste* (15), *outsider* (16). Là où l'élément nominal est dépourvu de contenu péjoratif, la valeur dépréciative sera portée par l'adjectif qui l'accompagne : *homme dangereux* (14), *faux héraut des « valeurs de New York »* (9), *nieprawe dziecko politycznej poprawności* (fr. *Trump, l'enfant illégitime du politiquement correct*) (18), soit par les compléments du nom : *candidat des djihadistes* (17), *président du désordre* (26), *król hejtu* (fr. *roi de la*

haine) (7), *handlarz tandetq* (fr. *marchand de camelotes*) (22), *prezydent podwójnych standardów* (fr. *président du double standard*) (24). Parfois, l'appartenance à la catégorie évoquée sera légitimée par l'élément lexical intensifiant le trait, par exemple un adjectif en fonction d'épithète : *le grand perturbateur* (6). Certaines dénominations apportent sur le référent des traits négatifs supplémentaires comme dans le cas de la catégorisation en terme de *dinosaure sexiste* qui s'accompagne d'un qualificatif *fulminant* (13). D'autres impliquent des figures qui sont, elles, porteuses des jugements de valeur négatifs. En (20) la suite : *plus grand mathématicien du siècle*⁷ est ironique tandis qu'en (15) la dénomination *décliniste en chef* implique un paradoxe. Le raisonnement qui s'effectue à partir de ces unités amène à une situation qui contredit le sens commun, le chef étant généralement une personne à laquelle on demande une action et une vision positive des choses. On note des oxymores (12), des antithèses (18), des analogies. En (25) les États-Unis seront comparés à l'Argentine de Juan Perón⁸ et de ses successeurs, qui ont plongé le pays dans le désastre d'une inflation galopante et d'une crise financière, en (19) l'analogie entre Trump et Reagan sert à dénoncer sa politique de stimulation des marchés d'actions.

Par le biais du lexique ainsi que des figures le S2 confère au texte qui suit et aux documents iconographiques une dimension argumentative (R. Amossy, 2006). Puisque l'évaluation qui s'opère est manifestement négative, le procédé s'approche de la stéréotypisation (J.-P. Leyens, V. Yzerbyt, G. Schadron, 1996 : 30), de la discréditation, de la stigmatisation et de la condamnation (M. Laforest, C. Moïse, 2013).

- (6) Donald Trump, le grand perturbateur (lemonde.fr, 03.02.2016, rubrique : International)
- (7) Donald Trump — król hejtu (wyborcza.pl, 13.02.2016, Magazyn Świąteczny), (fr. Donald Trump — le roi de la haine)
- (8) Donald Trump, « le bouffon » (lemonde.fr, 01.03.2016, rubrique : Culture)
- (9) Donald Trump, faux héraut des « valeurs de New York » (lemonde.fr, 18.04.2016, rubrique : International)
- (10) Donald Trump, Monsieur « flexible » (lemonde.fr, 15.05.2016, rubrique : International)
- (11) Donald Trump, l'apprenti (lemonde.fr, 28.08.2016, rubrique : Élections américaines)

⁷ L'article porte une critique dans la tonalité euphorique (ironie) sur l'annonce faite par Kellyanne Conway, conseillère de DT. Elle y explique que les propos tenus par le porte-parole de la Maison Blanche n'étaient pas des mensonges mais des « faits alternatifs ». Ainsi, le locuteur, par le biais d'une métaphore (faits alternatifs associés à des théories mathématiques), attribue un jugement de valeur négatif à DT.

⁸ Juan Domingo Perón fut Président de l'Argentine à deux reprises, de juin 1946 à septembre 1955, puis d'octobre 1973 à sa mort en 1974.

- (12) Donald Trump, meilleur ennemi de Donald Trump (lemonde.fr, 02.10.2016, rubrique : International)
- (13) Donald Trump, « fulminant dinosaure sexiste » pour ses détracteurs (lemonde.fr, 10.10.2016, rubrique : Élections américaines)
- (14) Présidentielle américaine : Donald Trump, un homme dangereux (lemonde.fr, 10.10.2016, rubrique : Idées)
- (15) L'entreprise Trump (3/3) : le décliniste en chef (lemonde.fr, 22.10.2016)
- (16) Donald Trump, l'outsider inattendu, tonitruant futur président des États-Unis (lemonde.fr, 09.11.2016, rubrique : Élections américaines)
- (17) Donald Trump, le « candidat des djihadistes » ? (lemonde.fr, 11.11.2016, rubrique : International)
- (18) Trump, nieprawe dziecko politycznej poprawności (wyborcza.pl, 13.11.2016, rubrique : Opinie) (fr. Trump, l'enfant illégitime du politiquement correct)
- (19) Donald Trump, le nouveau Reagan de la Bourse (lemonde.fr, 20.12.2016, rubrique : Économie)
- (20) Donald Trump, plus grand mathématicien du siècle (lemonde.fr, 06.02.2017, rubrique : Science)
- (21) Donald Trump, le candidat permanent (lemonde.fr, 18.02.2017, rubrique : International)
- (22) Donald Trump — handlarz tandetą. Polakom opchnął, co chciał (wyborcza.pl, 07.07.2017, rubrique : Opinie), (fr. Donald Trump — le marchand de camelotes [...])
- (23) Donald Trump, gendarme du monde (lemonde.fr, 12.08.2017, rubrique : International)
- (24) Prezydent Donald Trump, prezydent podwójnych standardów (wyborcza.pl, 02.11.2017, rubrique : Opinie), (fr. Le Président Donald Trump, président d'un double standard)
- (25) Donald Trump, le Juan Perón d'Amérique du Nord (lemonde.fr, 15.11.2017, rubrique : Idées)
- (26) Donald Trump, le président du désordre (lemonde.fr, 31.07.2020, éditorial)

4. Étude du cas

À titre d'exemple, nous proposons une analyse argumentative de l'article intitulé *Donald Trump, « le bouffon »* paru dans lemonde.fr, le 1^{er} mars 2016 dans la rubrique « Culture ». Le locuteur argumente la thèse posée dans le titre à l'aide d'une opération concessive explicite, signalée au niveau propositionnel par les marques syntaxiques d'opposition (A. Krieg-Planque, 2014). Lui, mis en position de *l'homme de raison* (R. Amossy, 2006 : 171), ce qui permet d'introduire les

contre-arguments déconstruisant l'éthos de Donald Trump et amener l'auditoire à une conclusion argumentative : « *bouffon à prendre au sérieux...* », dont la fonction est de clore le commentaire par une reprise de l'étiquette. L'argumentation aboutit à une reprise du mot *bouffon* avec pourtant une restriction contextuelle, à *prendre au sérieux*, ce qui instaure l'effet de paradoxe entre deux contenus.

La première tension apparaît lors que le locuteur rappelle en discours second l'argument proposé par DT sur la migration :

- (27) Les Mexicains ne nous envoient pas le meilleur d'eux-mêmes, ils n'envoient que les drogués, les criminels, les violeurs, même si certains parmi eux sont sûrement de bonnes personnes. Je ferai construire un mur tout le long de la frontière mexicaine, et je le ferai payer par les Mexicains. Notez bien ce que je dis.

La séquence qui suit sous forme d'un jugement de valeur négatif porté sur des propos cités : *dangereuses incongruités de celui qui fut longtemps pris pour un « clown »* contraste avec l'argument épistémique qui évoque le soutien apporté par les citoyens à DT devenu en 2016 candidat du Parti républicain à l'élection présidentielle américaine. L'effet du paradoxe est dû à la relation d'opposition signalée de façon explicite par le connecteur logique *mais*.

- (28) Mais il n'en demeure pas moins que les dangereuses incongruités de celui qui fut longtemps pris pour un « clown » font croître les sondages en sa faveur et le nombre des États dont il remporte les suffrages préliminaires.

La stratégie en opération concessive sera reprise avec la mise en scène des arguments qui suivent. L'argument 2 (29) : DT remporte le succès en tant que candidat à l'élection présidentielle grâce au propos anti-migrant, sera réfuté par des contre-arguments (30—31) :

- (29) Et cela à coups de slogans contre l'établissement — comme dirait Jean-Marie Le Pen —, les immigrés et les musulmans, au sujet desquels il a récemment suggéré une interdiction d'entrée sur le territoire. [...] Mais Trump passe aujourd'hui ses meetings à répéter que les étrangers, surtout les Mexicains sous-payés, récupèrent une partie du travail au détriment des chômeurs américains.
- (30) Pourtant, le milliardaire n'a pas toujours été cet extrémiste radical opposé aux immigrés et aux musulmans. L'enquête de Matt Frei, journaliste sur Channel 4, rappelle, images d'archives à l'appui, sa critique virulente, il y a quinze ans, envers Pat Buchanan (Parti républicain), qu'il accusait « de propos antisémites, homophobes, racistes, presque anti-tout... » au moment de la campagne pour l'élection présidentielle de 2000.

- (31) Le Monde fou de Donald Trump passe en revue les années de jeunesse de Donald Trump : le quartier du Queens, à forte population immigrée, où il grandit ; son père qui bâtit sa fortune dans l'immobilier en construisant des maisons peu chères dans la banlieue de New York pour les vétérans de la seconde guerre mondiale ; la violence dont le jeune garçon témoigne envers ses camarades d'école et même envers ses professeurs ; ses premières affaires immobilières faites au moment où New York était en faillite, dans les années 1970 ; son recours à une main-d'œuvre immigrée en situation illégale pour construire la fameuse Trump Tower...

L'attaque de l'adversaire se matérialise grâce à la mise en scène d'un argument *ad hominem*. Pourtant la discréditation personnelle qui s'instaure n'a pas ici de dimension paralogique, l'argument est valide tant que DT est déficient en ethos, le locuteur remarque d'abord une contradiction formelle dans ses propos tenus dans le passé avec ceux qui sont actuellement énoncés. Ensuite, elle résulte de l'incomptabilité des comportements dans le passé avec les convictions actuelles. Somme toute, il s'agit d'un argument *ad hominem* logique tant que l'attaque porte sur la contradiction inhérente à la personne de DT (R. Amossy, 2006 : 142—143).

La contradiction prendra son extension lorsque le locuteur s'en prend contre les partisans de DT, disqualifiés à l'aide des expressions : *petites gens* et *laissés-pour-compte* :

- (32) Plus les mensonges et les outrances de Trump dépassent le sens commun, plus ses aficionados voient en lui l'antidote au « système pourri de la politique ». L'argent dont dispose Trump (probablement la moitié, selon le Magazine Forbes, de ce qu'il proclame : 4,5 milliards de dollars — 4,11 milliards d'euros — et non 10 milliards) ne gêne pas les petites gens, les laissés-pour-compte qui s'apprêtent à voter pour lui : « Au moins, c'est son argent, et il ne va pas mettre la main dans la poche des autres », déclare un supporter lors d'un meeting...

Le raisonnement conduit à une conclusion paradoxale, le non-sens gagne ses partisans et cesse d'être un simple rire, le locuteur recourt à l'acte de l'avertissement : « bouffon à prendre au sérieux... ».

- (33) Cela a beau évoquer de sinistres souvenirs, rien ne semble ternir l'aura de ce « bouffo », comme le décrivent même beaucoup de représentants du Parti républicain, qui commencent à comprendre avec horreur qu'il est un « bouffon à prendre au sérieux... »

5. Dimension narrative

L'essentiel est que les titres ainsi médiés à partir des moments discursifs qui se suivent dans leur ensemble commencent à satisfaire aux exigences auxquelles répond la narration, notamment : continuité et progression. Le GN de rapprochement est un élément récurrent qui fonctionne en tant que fil conducteur activant la mémoire interdiscursive (S. Moirand, 2007), celle-ci englobant un stock événementiel et non-événementiel, c'est-à-dire interprétant. Le GN second garantit une progression, car il indique une donnée/un argument nouveau par rapport au contenu déjà inscrit. L'image « progresse » en fonction des réapparitions de l'individu sur la scène médiatique. La réitération des actualisations discursives charge de sens l'objet énoncé, d'autres traits résultant des catégorisations nouvelles apparaissent et sont capitalisés en tant qu'image discursive du référent. La création de la personne médiatique s'effectue au travers des enchaînements discursifs d'un jour sur l'autre que Bosredon et Tamba appellent *progression cumulative fragmentée* (1992 : 38). La construction sociale de l'événement se situe dans la continuité des discours et la mémoire se développe en fonction du temps à chaque actualisation événementielle du référent dans le discours.

L'image médiatique de l'individu est finalement construite à l'aide d'une narration dont la source est sociale (instance médiatique, consensus social). Elle prend une forme d'expression (acte de l'énonciation) dans un contexte donné (déterminé, entre autres, par les rituels sociaux qui stimulent les attitudes critiques). La narration commence lors de l'acte de nommer un événement choisi, et elle aboutit au cours du récit à une image sociale de cet événement. Grâce aux réitérations des actualisations discursives l'image est dynamique et le récit continue. Le point de vue adopté impose un profil argumentatif qui se déclenche avec la narration dès la première prise de parole, lors de la saisie du titre, inscrite dans une forme spécifique de discours qui n'est pas choisie par hasard. En tant que structure généralisante, *catégorème*, elle est apte à véhiculer des évaluations, des points de vue qui aboutissent dans le cas analysé à une représentation profilée (ou colorée) de l'individu.

L'image médiatique de Donald Trump résulte d'un récit, car elle satisfait aux critères de type narratif : unité thématique (Trump), succession d'événements (début de l'action : Trump, candidat à l'élection ; continuité de l'action : Trump devenu président, Trump président), causalité narrative et évaluation (M. Lits, 2008 : 73).

6. Conclusion

Somme toute, les structures nommées bisegmentales que nous avons eu l'occasion d'analyser se distinguent par une dimension narrative et argumentative et ont leur part dans la construction des représentations médiatiques des objets sociaux. Plus précisément, elles fonctionnent en tant que déclencheurs des procédés discursifs qui sont responsables de la construction de l'identité médiatique du référent social, notamment d'un individu qui intervient sur la scène publique en raison de son importance (due à son état ou à son faire) par rapport à une communauté, un groupe social. Le référent est saisi à travers un événement ou une suite d'événements et décrit en fonction d'un cadre interprétatif commun, actualisé par un locuteur journaliste. Son acte ayant une nature initiale par rapport aux actes des récepteurs qui vont suivre se concentre d'abord sur l'annonce d'une transgression due aux actions entreprises par le référent dans le cadre social. Ainsi la *condamnation du faire*, première étape de l'acte de disqualification, sera suivie d'une *condamnation de l'être* à force de mettre sur la scène des généralisations. « La condamnation de l'être suppose en effet que l'on fasse du comportement fautif une caractéristique permanente de l'individu condamné » (M. Laforest, C. Moïse, 2013 : 5). La catégorisation, la généralisation, l'argumentation et la narration seront finalement mobilisées, toutes, afin d'établir une identité médiatique de Donald Trump.

Références citées

- Adam, J.-M., & Lugin, G. (2000). L'hyperstructure : un mode privilégié de présentation des événements scientifiques ? *Les Carnets du Cediscor*, 6, 133—149. <http://journals.openedition.org/cediscor/327> (consulté le 28.11.2018).
- Amossy, R., & Herschberg Pierrot, A. (1997). *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. Paris, Nathan.
- Amossy, R. (2006). *L'argumentation dans le discours*. Paris, Armand Colin.
- Angenot, M. (2014). La rhétorique de la qualification et les controverses d'étiquetage. *Argumentation & Analyse du Discours*, 13. <https://journals.openedition.org/aad/1787> (consulté le 10.10.2018).
- Arquembourg, J. (2011). *L'événement et les médias. Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755—2004)*. Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Bosredon, B., & Tamba, I. (1992). Thème et titre de presse : Les formules bisegmentales articulées par un « deux points ». *L'information grammaticale*, 54, 36—44. https://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_1992_num_54_1_3197 (consulté le 03.09.2018).

- Bosredon, B., & Tamba, I. (2003). Aux marges de la phrase écrite : analyse d'unités typographiques autonomes. *L'information grammaticale*, 98, 28—38.
- Branca-Rosoff, S. (2007). Approche discursive de la nomination/dénomination. In G. Cislaru et al., (Éds), *L'acte de nommer* (p. 13—22). Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Calabrese, L. (2009). Nommer un événement ou les marges du sens dans les désignations médiatiques : l'exemple de la canicule. In I. Evrard, M. Pierrard & L. D. van Raemdonck Rosier (Éds), *Le sens en marge. Représentations linguistiques et observables discursifs* (p. 15—28). Paris, L'Harmattan.
- Calabrese, L. (2010). Décoder les titres de presse. Les compétences de lecture et les routines rédactionnelles en question. *Recherches en communication*, 33, 115—129.
- Calabrese, L. (2013). *L'événement en discours. Presse et mémoire sociale*. Louvain-la-Neuve, Académia-L'Harmattan.
- Charaudeau, P. (2006). Discours journalistique et positionnements énonciatifs. Frontières et dérives. *Semen*, 22. <http://www.patrick-charaudeau.com/Discours-journalistique-et.html> (consulté le 27.04.2021).
- Frath, P. (2015). Dénomination référentielle, désignation, nomination. *Langue française*, 188(4), 33—46.
- Karwat, M. (2007). *O złośliwej dyskredytacji. Manipulowanie wizerunkiem przeciwnika*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Kiklewicz, A. (2018). Społeczno-kulturowe determinanty nominacji językowej w paradygmacie symulacji. In Ż. Śladkiewicz & K. Wądołowska-Lesner (Red.), *W poszukiwaniu tożsamości językowej* (p. 13—21). Gdańsk, Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego.
- Kleiber, G. (2012). De la dénomination à la désignation : le paradoxe ontologico-dénotatif des odeurs. *Langue française*, 174, 45—58. <https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2012-2-page-45.htm> (consulté le 18.09.2018).
- Krieg-Planque, A. (2014). *Analyser les discours institutionnels*. Paris, Armand Colin.
- Laforest, M., & Moïse, C. (2013). Entre reproche et insulte, comment définir les actes de condamnation ? In B. Fracchiolla et al. (Éds), *Violences verbales. Analyses, enjeux et perspectives* (p. 85—105). Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Leyens, J.-P., Yzerbyt, V., & Schadrin, G. (1996). *Stéréotypes et cognition sociale*. Bruxelles, Mardaga.
- Lits, M. (2008). *Du récit au récit médiatique*. Bruxelles, De Bœck.
- Moirand, S. (2007). *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris, Presses universitaires de France.
- Piekot, T. (2006). *Dyskurs polskich wiadomości prasowych*. Kraków, Universitas.
- Raskin, L. (2003—2004). De la traduction des noms propres : application au cas de la bande dessinée. *Anales de Filologia Francesa*, 12, 371—383.
- Siblot, P. (2001). De la dénomination à la nomination. *Cahiers de praxématique*, 36, 189—214. <http://praxematique.revues.org/368> (consulté le 30.08.2016).
- Siblot, P. (2007). Nomination et point de vue : la composante déictique des catégorisations lexicales. In G. Cislaru et al. (Éds), *L'acte de nommer* (p. 25—38). Paris, Presses Sorbonne Nouvelle. <https://books.openedition.org/psn/2264> (consulté le 20.11.2018).
- Veniard, M. (2013). *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.



Katarzyna Gabrysiak

Université Pédagogique, Cracovie

Pologne

 <https://orcid.org/0000-0003-2343-666X>

Structures lexico-syntaxiques fondées sur le verbe *viser* dans l'écrit scientifique. Analyse contrastive franco-polonaise

**Lexical-syntactic structures based
on the verb FR *viser* in a scientific text**

Abstract

The paper offers an analysis of lexical-syntactic structures based on the verb form *viser* typical of a scientific text, that is a text that follows quite a stable and rigid structure. A corpus-based analysis, achieved through the use of the Scientext corpora, runs across two dimensions. The first dimension is constituted by the subject matter of the text while the other dimension concerns the relation between the author of the text and the recipient. The analysis presented is a two-stage process. At the first stage, lexical-syntactic structures are singled out. The second stage is to assign those structures to the particular parts of the text, such as Introduction, Main body, Conclusion.

Keywords

Lexical-syntactic structures, semantic motive, key-concepts

1. Introduction

L'objectif de cet article est de dégager des structures lexico-syntaxiques fondées sur le verbe *viser* présentes dans l'écrit scientifique. En plus, nous voudrions déterminer les équivalents polonais du verbe en question dans ce type de textes. Cela facilitera la traduction de ce type de texte. Pour ce faire, nous allons ap-

plier deux approches linguistiques, à savoir : l'Approche Orientée-Objet et la méthodologie du groupe de recherche DiSém¹. Nous avons pris pour objet d'étude le verbe *viser* pour deux raisons. D'une part, c'est un verbe polysémique ce qu'il lustre l'entrée du Trésor de la Langue Française en distinguant ses significations suivantes :

1. Diriger son regard avec attention sur quelqu'un, quelque chose pour chercher à l'atteindre, notamment en lançant un projectile, en assénant un coup ou pour l'ajuster en pointant une arme ou un appareil optique.
2. Diriger et fixer son regard, un objet, une arme vers l'objectif à atteindre.
3. Regarder, fixer intensément, examiner quelqu'un, quelque chose.
4. Avoir en vue, faire allusion à.
5. Chercher à atteindre, à obtenir par son action.
6. S'appliquer à quelqu'un, quelque chose, concerner, intéresser.
7. S'adresser à quelqu'un, concerner quelqu'un avec une intention hostile, une attaque, une critique.
8. Avoir en vue de, chercher à atteindre, à obtenir.
9. Avoir pour effet, pour fin de.

D'autre part, sa fréquence d'emploi dans l'écrit scientifique paraît assez élevée vu les statistiques tirées du Scientext : environ 1000 occurrences. Quant aux équivalents polonais, selon le Grand Dictionnaire français-polonais, ils sont les suivants :

1. Celować, mierzyć do celu.
2. Dążyć do czegoś, starać się o coś.
3. Aspirować do czegoś, ubiegać się o coś.
4. Dotyczyć kogoś, czegoś.
5. Wycelować.
6. Wysoko mierzyć, mieć duże aspiracje.

2. Objet d'étude et corpus

L'écrit scientifique fait l'objet de nombreuses études. Parmi celles qui nous inspirent le plus, nous pouvons énumérer les travaux de Grossman (2013), de Tutin (2013), de Sandor (2007), de Pecman (2007). Ce type de texte peut être considéré comme un texte spécialisé vu qu'il se distingue par un lexique de spécialité correspondant à la discipline qu'il représente. Il est construit sur un schéma discursif. Sa structure interne est stable et intègre toujours les mêmes parties textuelles : introduction, développement, conclusion. On y trouve aussi

¹ Discours, Sémantique, Inférence — groupe de recherches à l'Université Pédagogique de Cracovie (T. Muryn, M. Niziołek, W. Prażuch, A. Hajok, K. Gabrysiak).

un résumé, une bibliographie. Parmi toutes ses caractéristiques, il faut mentionner la citation qui reste son trait distinctif. Chacune des parties énumérées a sa propre structure et assume une autre fonction. Elles ne s'intercalent pas les unes entre les autres. Au contraire, elles sont mises dans un ordre précis. Tout cela permet de les distinguer sans problème dans un texte donné. Une telle composition s'illustre par un lexique transdisciplinaire, c'est-à-dire un lexique commun à tous les textes scientifiques. L'existence d'un tel lexique a été confirmée dans les études menées par le LIDILEM qui le définit comme un lexique se rapportant au discours sur les objets et procédures scientifiques. Il n'est pas terminologique (A. Tutin, 2013) et l'on souligne son abstraction. En plus, il est placé au carrefour de l'argumentation, de la structuration du discours et de la pensée scientifique. Nous supposons que l'explication de ce phénomène réside dans le niveau sémantique, à savoir le lexique n'est qu'une réalisation d'un motif sémantique donné. Par conséquent, nous voulons vérifier si l'on peut parler d'un ensemble des concepts propres à un genre donné construisant une couverture sémantique. Au niveau lexico-syntaxique, nous allons chercher un ensemble de structures LS qui soit transdisciplinaire, c'est-à-dire qu'il soit propre à chaque texte indépendamment du domaine scientifique qu'il représente. Cet ensemble est nommé par le groupe DiSem matrice lexico-syntaxique (T. Muryn et al., 2016). Quant au corpus, nous nous basons sur le Scientext rassemblant quatre corpus suivants :

- le corpus d'écrits scientifiques du français ;
- le corpus d'écrits scientifiques anglais ;
- le corpus d'écrits universitaires en anglais langue étrangère ;
- le corpus d'évaluations de propositions de communications.

3. Méthodologie du travail

Pour extraire des structures lexico-syntaxiques, nous nous appuyons sur la méthodologie du groupe de recherche DiSem partant du principe que chaque type de discours possède sa propre organisation de structures sémantiques complexes et il se distingue aussi par le choix de prédicats et d'arguments, la spécification de positions impliquées, etc. Dans ses recherches, DiSem postule une interdépendance entre une structure sémantique et sa réalisation lexico-syntaxique dans un type de discours (T. Muryn et al., 2016). On admet deux postulats théoriques :

- dans un discours donné, il y a une structure sémantique sous-jacente sous toutes réalisations linguistiques qui y prédomine,
- avant de procéder à l'analyse lexico-syntaxique d'un discours donné, il faut préciser le type de ce discours. L'unité linguistique ne peut être désambiguïsée que dans le discours.

Les recherches sur la matrice lexico-syntaxique s’effectuent sur les niveaux suivants :

Niveau sémantique

- couverture sémantique : construite autour des concepts propres à un genre donné ; elle est définie comme un schéma mental obligatoire pour le genre, ne comportant que des éléments prototypiques,
- motif sémantique : est un schéma de concepts obligatoires se réalisant dans une situation précise.

Niveau lexico-syntaxique

- matrice lexico-syntaxique : réalisation linguistique idiomatique de la couverture sémantique,
- structure lexico-syntaxique : toute réalisation du motif sémantique grammaticalement complète.

La notion de motif constitue l’objet d’étude de plusieurs chercheurs ce qui entraîne un nombre élevé de définitions et d’interprétation. Celle proposée par Mellet et alii nous a inspirée le plus :

un motif se définit par l’association récurrente de n éléments de l’ensemble (E) muni de sa structure linéaire laquelle donne une pertinence aux relations de successivité et de contiguïté. Ainsi, si l’ensemble (E) est composé de x occurrences des éléments A, B, C, D, E, F, un premier motif pourra être la récurrence du groupe linéairement ordonné ABD, un autre motif pourra être la récurrence du groupe AA.

(D. Mellet, S. Longrée, 2013 : 66)

Le motif sémantique est un schéma de concepts obligatoires se réalisant dans une situation précise ce que présente l’exemple suivant : MS : auteur scientifique ∩problématique∩constat. Ce motif illustre le concept qui est présent dans chaque texte scientifique. En effet : l’activité de constater un fait constitue l’un de ses objectifs, mais cela ne le distingue pas des autres textes explicatifs. Son trait distinctif réside dans la spécificité de l’auteur, à savoir le texte scientifique est rédigé toujours par un chercheur. Au niveau lexico-syntaxique, nous distinguons la matrice lexico-syntaxique étant la réalisation linguistique idiomatique de la couverture sémantique. Elle englobe les structures lexico-syntaxiques définies comme toute réalisation du motif sémantique grammaticalement complète (T. Muryn et al., 2016). Le motif mentionné est réalisé par la structure suivante :

nous on N <HUM>	voir	Adverbe ø	Participe passé	N<ABSTR>
			infinitif	
			proposition complétive	

Comme nous le voyons, la LS fournit des informations syntaxiques, morphologiques, sémantiques et lexicales. L'analyse se compose de deux étapes : 1) l'extraction des structures LS ; 2) leur répartition en différentes parties textuelles (K. Gabrysiak, 2016, 2017, 2019) et elle se déroule aussi sur deux niveaux. Le premier niveau est celui du problème présenté, du sujet abordé dans un texte donné. Il s'extériorise surtout dans le développement. Le second constitue le marquage métadiscursif qui fonctionne entre l'auteur et le lecteur. Il est présent dans l'introduction et dans la conclusion. Néanmoins, il apparaît aussi dans le développement. Ce marquage sert à présenter un sujet, à conclure, à commenter, etc.

Afin de déterminer les équivalents polonais du verbe *viser*, nous nous fondons sur l'Approche Orientée-Objet de Banyś. Comme son nom l'indique, c'est l'objet qui est au centre de la description. Il est distinct grâce aux attributs constituant sa structure ainsi qu'aux opérateurs déterminant ses fonctions. L'objet fait partie d'une classe rassemblant tous les objets possédant les mêmes traits, c'est-à-dire un certain nombre d'attributs et d'opérateurs. On caractérise donc l'objet en lui affectant les attributs et les opérations. Il est important de prendre en considération toutes les opérations possibles y compris celles qui sont héritées. Étant donné que l'on met l'accent sur la notion de l'opération, on distingue trois types de prédicateurs, à savoir :

- les **prédicateurs – constructeurs** composant la classe d'objets donnée ou la situation présentant le manque de classe d'objets, par exemple : *coudre un pantalon* ;
- les **prédicateurs – accesseurs** pouvant faire partie de la classe d'objets donnée en question afin d'apporter les informations concernant son comportement et sa structure, par exemple : *le pantalon se déchire, se salit* ;
- les **prédicateurs – manipulateurs** représentant toutes les opérations possibles à exercer sur la classe d'objets donnée ou celles que la classe donnée peut exercer, par exemple : *mettre, porter, laver un pantalon* (W. Banyś, 2002b : 206—249).

Les classes d'objets créées ainsi déterminent le contexte où le mot donné apparaît, ce qui permet de supprimer la polysémie et de dégager ensuite son équivalent dans la langue cible.

4. L'extraction des structures LS

En lisant n'importe quel texte, le lecteur est capable de reconnaître son type et de le classer en fonction du genre qu'il représente. Et à l'envers, ayant déterminé le type de texte, le lecteur sait ce qu'il devrait y trouver, par exemple en se mettant à la lecture d'un roman policier, il s'attend à un crime, à une enquête menée par

la police, à un suspect, etc. Ce mécanisme est possible grâce aux connaissances préalables stockées dans la mémoire de chaque individu, à savoir grâce au cadre. Selon les théories cognitivistes, le cadre est un schéma mental dont chaque individu dispose et grâce auquel il garde en mémoire des connaissances permettant d'organiser toutes les informations acquises au cours du processus de perception des objets, des situations, des événements. Ces schémas permettent de reconnaître des concepts déjà assimilés ainsi que de traiter et de comprendre de nouvelles informations (M. Minsky, 1975 ; R. Schank, 1977). Le model cognitif nous sert donc à dégager les concepts-clés qui sont obligatoires dans l'écrit scientifique et qui donnent accès aux structures LS. Alors, d'un côté le lecteur s'appuie sur ses capacités intellectuelles, mais de l'autre, un texte donné doit avoir des traits caractéristiques propres au genre qu'il représente. Ces traits portent sur la structure textuelle, le lexique, le registre langagier, etc.

Passons aux structures fondées sur le verbe *viser*. D'après les exemples rassemblés dans le Scientext, le verbe *viser* réalise surtout les significations : *avoir en vue de, chercher à atteindre/à obtenir, chercher à atteindre/à obtenir par son action*. Par conséquent, il exprime le motif sémantique : MS1 : auteur scientifique∩but∩lecteur illustré par les structures lexico-syntaxiques suivantes :

Tableau 1

Fr_LS1_MS1 : auteur scientifique∩but∩lecteur

dans	chapitre article communication thèse maîtrise partie mémoire	nous on je N <HUM>	Viser à ce que	ø	N<ABSTR>
ø				à	infinitif
				proposition	

- Pour ce faire, **nous visons deux objectifs prioritaires**.
- Du point de vue de cette recherche, ce que l'on **vis** alors, c'est l'**observation** fine des pratiques de lecture chez des adultes lecteurs qu'ils soient ou non habitués à lire des histoires à leurs enfants en s'intéressant aux variables qui sont en jeu.
- Dans cet article, l'auteur **vis** à **promouvoir** les prestations d'un réseau de chercheurs en sciences sociales en critiquant le manque de validation scientifique et de cumulativité des travaux du CNER, du CNE, du CSRT et des nombreux rapports élaborés de façon confinée au milieu administrativo-politique.

Tableau 2

Fr_LS2_MS1 : auteur scientifique∩but∩lecteur

Dét.	Adjectif ø	étude recherche analyse article	Viser	ø	N<ABSTR>
				à	infinitif
				à ce que	proposition

- *Il est à noter que **cette étude doit viser** autant que possible l'exhaustivité.*
- ***Cette étude vise à classer** les différents enjeux en fonction de leur importance.*
- ***Ainsi notre étude vise-t-elle à évaluer et à comparer** les performances d'apprentissage.*
- ***Notre analyse vise à identifier** les mécanismes langagiers et les structures de l'échange en jeu lors d'activités cadrées visant à produire.*
- *Dans le cadre qui vient d'être tracé, **cette recherche vise les objectifs suivants**.*
- *Rappelons que **notre recherche vise à déterminer** l'impact cognitif d'un simulateur informatique, présenté dans une exposition scientifique pour enfants âgés de 3 à 6 ans.*
- ***L'étude suivante visera à tester** directement l'effet du conflit sur le mode de régulation, en fonction du but induit par la consigne.*
- ***Cette recherche viserait l'étude** des réactions émotives et affectives au TEC et le vécu du TEC dans un contexte de changement en éducation.*
- ***Cette analyse visera à comprendre** les opérations et l'activité d'une autre manière, en centrant l'attention sur la contribution de celui qui est « en charge ».*
<https://corpora.aiakide.net/scientext19/?do=SQ.setView&view=corpora> (consulté, janvier 2021)

Ces structures appartiennent au niveau métadiscursif et elles servent à entamer le contact avec le lecteur. Elles l'informent sur l'objectif d'un texte scientifique et/ou sur l'objectif des recherches présentées dans ce type de texte. Leur trait caractéristique consiste en la présence des éléments suivants :

- l'adjectif possessif à la première personne, par exemple : *notre étude, nos recherches* ;
- l'adjectif démonstratif, par exemple : *cette analyse* ;
- le pronom personnel sujet à la première personne, par exemple : *nous visons* ;
- les adjectifs : présent, suivant, précédent, par exemple : *la section suivante*.

Les mêmes structures privées de ces éléments représentent déjà le niveau du problème où l'auteur d'un texte donné développe le sujet. Certes, elles expriment aussi le but, mais elles n'assument plus la fonction de maintenir une relation avec le lecteur. De plus, nous ne les considérons pas en tant que structures réalisant le motif sémantique définitoire du texte scientifique. Voici quelques exemples :

- ***L'esprit de formation** qui préside à la méthodologie documentaire **vise**, d'une part, **à ce que** chacun prenne conscience de son mode de fonctionnement et*

d'apprentissage, de la manière dont il accède à l'information, pense, agit et mémorise et d'autre part, à faire entrer dans le monde des idées et à découvrir les règles d'accès au savoir.

- ***Une démarche visant à mettre à jour*** la manière dont les étudiants comprennent les textes qu'on leur donne à lire doit donc au préalable s'interroger sur les statuts qui peuvent être conférés à ces textes au cours de l'activité d'enseignement.
- ***Une analyse a visé à déterminer*** le type de chirurgie, le type d'anesthésie, le délai entre l'intervention et la mise en évidence de la complication, le suivi et le traitement.
- ***Le projet EMILY ? terminé en 2004 a visé à introduire*** la localisation à partir du réseau GSMGSMGlobal System for Mobile Communications et du GPS.
- En parlant donc de modélisation, ***on vise plutôt à dégager*** des principes d'intelligibilité de façon à éprouver leur cohérence, et à déployer rigoureusement les formes du possible qu'ils conditionnent,
- Dans un cas comme dans l'autre, l'ethnographie du travail indépendant opère pleinement au croisement de ***l'approche matérialiste visant une description rigoureuse*** et objectivée, du souci phénoménologique de penser l'expérience des protagonistes, et d'une économie des biens symboliques dans la tension entre l'art et le métier.
- Il est clair que ce cadre théorique est fermé à ***toute analyse de type linguistique qui viserait à ancrer*** l'élaboration de la terminologie sur les usages discursifs.

<https://corpora.aiakide.net/scientext19/?do=SQ.setView&view=corpora> (consulté, janvier 2021)

Toutes ces phrases pourraient apparaître dans différents textes explicatifs ou argumentatifs où elles fonctionneraient en tant qu'argument ou exemple. Néanmoins, au premier abord, on dirait que c'est un texte scientifique. Cela est dû au lexique non seulement terminologique mais aussi transdisciplinaire.

Quant aux parties textuelles, les structures LS appartenant au niveau métadiscursif apparaissent le plus souvent dans l'introduction et dans le développement. Le verbe *viser* est employé le plus souvent à l'indicatif présent et à l'infinitif. La forme du participe présent est aussi fréquente. Il est rarement employé au temps du passé, au futur simple ou au conditionnel présent.

5. Équivalents polonais

Pour dresser la liste des équivalents polonais, nous procédons à une étude fine et détaillée du contexte. L'analyse se compose de plusieurs démarches. Après avoir réuni le corpus le plus large possible, on vérifie la concordance des emplois du mot en question dans ce corpus. Puis, on regroupe ces emplois en ensembles dont

les éléments ont le plus de traits en commun. Afin d'étudier et de classer ces traits, on applique l'Approche Orientée-Objet de Banyś (2002a, 2002b). Autrement dit, on étudie chaque contexte où le mot donné apparaît pour dégager les classes d'objets, c'est-à-dire les sous-ensembles des traits syntactico-sémantiques apportant les informations plus précises (cf. G. Gross, 1999 ; W. Banyś, 2002a, 2002b). Les classes d'objets, autrement dit les classes d'arguments « se définissent par relation avec les prédicats qui leur sont spécifiques » (D. Le Pesant, M. Mathieu-Colas, 1998 : 12). Vu que notre recherche ne concerne que les écrits scientifiques, nous nous limitons à analyser juste ces emplois du verbe *viser*.

Le premier groupe contient les exemples où le sujet est humain :

- *L'auteur vise ensuite à promouvoir les prestations d'un réseau de chercheurs en sciences sociale.*
- *Pour ce faire, nous visons deux objectifs prioritaires.*
- *Il s'agit d'un vaste projet, toujours en chantier au sein des recherches en sciences cognitives à l'échelle internationale, et auquel je vise à apporter ma contribution.*

<https://corpora.aiakide.net/scientext19/?do=SQ.setView&view=corpora> (consulté, janvier 2021)

En analysant ces exemples, nous pouvons dégager deux configurations :

X – [HUM] – viser – Y – [ABSTR] – *zmierzać* do

X – [HUM] – viser – à – [infinitif] – *zamierzać*

Le groupe suivant rassemble les exemples où le sujet est abstrait :

- *Notre recherche vise à déterminer l'impact cognitif d'un simulateur informatique.*
- *Cette recherche viserait l'étude des réactions émotives et affectives au TEC.*
- *Le projet vise la mise en relation d'une description syntaxique de clivées en corpus (constituants après c'est, type de relative) avec la distinction entre clivée de saillance et d'information, et l'examen du fonctionnement en contexte des clivées par la comparaison systématique avec leur allophrase non-clivée.*
- *On se doute que mon propos ne vise pas à priver le lecteur de l'espace de liberté qui est le sien.*
- *La recherche théorique dont j'ai fourni l'esquisse dans le quatrième chapitre, vise à intégrer mes réflexions sur la lecture dans le cadre général d'une sémiotique de l'écrit et à analyser plus particulièrement le volet sémantique de l'interprétation.*

<https://corpora.aiakide.net/scientext19/?do=SQ.setView&view=corpora> (consulté, janvier 2021)

Deux configurations s'extériorisent :

X – [ABSTR] – viser – Y – [ABSTR] – *zmierzać* do

X – [ABSTR] – viser – à – [infinitif] – *zmierzać* do + nom déverbal

6. Quelques remarques

Il est à souligner qu'au niveau métadiscursif la classe [HUM] est assez restreinte. En effet : c'est l'auteur scientifique qui entre en relation avec le lecteur. En ce qui concerne le choix des équivalents, nous nous sommes décidée à ceux qui correspondent le mieux au sens du verbe *viser*. Nous avons pris aussi en considération la fréquence d'emploi d'un équivalent choisi. Nous avons quatre possibilités : *zamierzać*, *zmierzać*, *dążyć*, *mieć na celu*. Nous avons éliminé la traduction *mieć na celu*, étant donné qu'elle paraît trop générale et ne reflète pas tous les nuances du sens de *viser*. De plus, elle constitue l'équivalent de l'expression *avoir pour but / pour objectif*. Après avoir comparé les définitions de trois autres tirées du Dictionnaire de la Langue Polonaise avec les significations du verbe *viser*, nous avons choisi :

- *zamierzać* — postanowić coś zrobić,
- *zmierzać* – starać się osiągnąć jakiś cel, rozwijać się w taki sposób, by osiągnąć jakiś stan,
- *dążyć* — mieć wytknięty cel i chcieć go osiągnąć.

Le choix entre *zmierzać* et *dążyć* a été déterminé par la fréquence d'emploi. Le verbe *zmierzać* est plus souvent employé dans le contexte étudié ce qu'illustrent les statistiques :

- *badanie zmierza* — 219 résultats
- *badanie dąży* – 89 résultats

Un cas nous a posé des problèmes de traduction, à savoir : *viser deux objectifs*. La traduction : *zmierzać do dwóch celów* dans le contexte scientifique n'est pas réussie. Par conséquent, nous proposons l'équivalent *mieć*. On observe aussi que l'équivalent *zamierzać* n'est pas possible en cas de sujet abstrait. En fait, *décider de faire quelque chose* demeure un trait propre aux humains. Ensuite, le pronom indéfini *on* constitue un autre problème de traduction.

- *Du point de vue de cette recherche, ce que l'on vise alors, c'est l'observation fine des pratiques de lecture chez des adultes lecteurs.*
- *En parlant donc de modélisation, on vise plutôt à dégager des principes d'intelligibilité.*

<https://corpora.aiakide.net/scientext19/?do=SQ.setView&view=corpora> (consulté, janvier 2021)

Afin de garder la forme impersonnelle, il faut qu'en polonais on emploie la forme pronominale des verbes en question, à savoir : *zmierza się*, *zamierza się*. Ces formes sont acceptables à l'indicatif présent, mais en cas de texte scientifique, elles ne fonctionnent pas au futur ni aux temps du passé. Pour en sortir, nous pouvons admettre que le pronom *on* signifie *nous*, ce qui résout le problème de traduction. Néanmoins, cela a impact sur la position de l'auteur dans le texte.

L'emploi du pronom *on* permet à l'auteur de garder la distance, d'être invisible ce qui rend son texte plus objectif.

7. Conclusion

Le présent article a eu pour but d'analyser l'emploi du verbe *viser* dans l'écrit scientifique ainsi que de fixer ses équivalents polonais. Tenant compte que tous les exemples que nous avons trouvés dans le Scientext n'illustrent que deux significations du verbe en question, à savoir : *avoir en vue de*, *chercher à atteindre/à obtenir*, *chercher à atteindre/à obtenir par son action*, nous pouvons constater que dans l'écrit scientifique le verbe *viser* sert à exprimer le but. En tant que noyau des structures lexico-syntaxiques présentées, il illustre le motif sémantique : auteur scientifique ∩ but ∩ lecteur appartenant au niveau métadiscursif. Il apparaît aussi au niveau de la problématique tout en gardant sa fonction. Pourtant, cet emploi ne permet pas de distinguer un texte scientifique parmi d'autres types de textes. Quant aux équivalents polonais, nous en avons trouvé trois : *zmierzać*, *zamierzać* et dans quelques cas *mieć*. Il serait intéressant d'analyser ces verbes en fonction de leur emploi dans l'écrit scientifique polonais.

Références citées

- Banyś, W. (2002a). Bases de données lexicales électroniques : une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité. *Neophilologica*, 15, 7—29.
- Banyś, W. (2002b). Bases de données lexicales électroniques : une approche orientée objets. Partie II : Questions de description. *Neophilologica*, 15, 206—249.
- Gabrysiak, K. (2016). Structures rhétorico-lexico-syntaxiques dans l'écrit scientifique. *Neophilologica*, 28, 61—67.
- Gabrysiak, K. (2017a). Structures lexico-syntaxiques exprimant le but dans l'écrit scientifique. *Synergies Pologne*, 14, 81—91. <http://gerflint.fr/Base/Pologne14/gabrysiak.pdf> (consulté, janvier 2021).
- Gabrysiak, K. (2017b). Matrice lexico-syntaxique de l'écrit scientifique en tant que type de discours spécialisé. *Roczniki Humanistyczne*, 65, 131—142.
- Gabrysiak, K. (2019). Emploi et fonction du verbe FR voir / PL widzieć dans l'écrit scientifique. *Neophilologica*, 31, 139—152.
- Gabrysiak, K., et al. (2016). La Matrice rhétorico-lexico-syntaxique du roman policier. In V. G. Gaka et al. (Éds), *Sbornik statej po itogam mezdunarodnoj konfereccii "Źyżyk*

- i dejstvitel'nost'*": naučnye čtenia na kafedre romanskih âzykov (p. 191—199). Moskva, Mpgu.
- Gross, G. (1999). Élaboration d'un dictionnaire électronique. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XCIV(1), 113—138. Leuven, Peeters.
- Grossmann, F. (2015). Les motifs du constat dans les genres scientifiques. In B. Vladimir & M. Salah (Éds), *Stéréotypie et figement. À l'origine du sens* (p. 39—56). Toulouse, Presses universitaires du Midi.
- Le Pesant, D., & Mathieu-Colas, M. (1998). Introduction aux classes d'objets. *Langages*, 131, 6—33. Paris, Larousse.
- Longrée, D., & Mellet, S. (2013). Le motif : une unité englobante ? Étendre le champ de la phraséologie de la langue au discours. *Langages*, 189, 65—80.
- Minsky, M. (1975). A Framework for Representing Knowledge. In P. H. Winston (Ed.), *The Psychology of Computer Vision*. New York, McGraw-Hill.
- Muryn, T., et al. (2016). Scène de crime dans le roman policier : essai d'analyse lexi-co-syntaxique. In *Actes du CMLF2016* (p. 1—14). <http://dx.doi.org/10.1051/shs-conf/20162706007>.
- Pecman, M. (2007). Approche onomasiologique de la langue scientifique générale. *Revue Française de la Linguistique Appliquée*, 7, 79—96.
- Rudziński, G. (1996). O potrzebie prowadzenia językoznawczych badań tekstów naukowych. *Acta Universitatis Lodziensis. Kształcenie Polonistyczne Cudzoziemców*, 6, 5—11.
- Sándor, A. (2007). Modeling metadiscourse conveying the author's rhetorical strategy in biomedical research abstracts. *Revue Française de Linguistique Appliquée*, 200(2), 97—109.
- Schank, R., & Abelson, R. (1977). *Scripts, plans, goals, and understanding: An Inquiry into human knowledge structures*. New York, L. Erlbaum Associates distributed by the Halsted Press Division of J. Wiley and Sons.
- Tutin, A., & Grossmann, F. (2013). *L'écrit scientifique : du lexique au discours*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Tutin, A., & Kraif, O. (2016). Routines sémantico-rhétoriques dans l'écrit scientifique de sciences humaines : l'apport des arbres lexi-co-syntaxiques récurrents. *Lidil*, 53, 119—141.



Agnieszka Gwiazdowska

Universidad de Silesia, Katowice
Polonia

 <https://orcid.org/0000-0001-6966-3791>

Coronajerga, covidioma, coronalengua: acerca de los cambios lingüísticos en tiempos de la pandemia

**Coronajerga, covidioma, coronalengua:
language changes in times of the pandemic**

Abstract

The aim of this paper is to present how the worldwide COVID-19 pandemic has changed our language and the way we communicate. The article focuses on the recent Spanish neologisms that have appeared during the pandemic year 2020 and attempts to analyze their word-formation process. The theoretical framework of this study is based on the classification of neologisms proposed by M.T. Cabré Castellví (2006). Firstly, the paper highlights semantic innovations, that is, neologisms which are formed through broadening, narrowing or change of the meaning of the base form. Secondly, different types of word formation mechanisms, such as affixations, compounding, conversion or shortening are discussed. The paper also gives new insights into the most creative ways that vocabulary related to coronavirus (COVID-19) has expanded (lexical borrowing, word-play). The data were collected from articles, books, dictionaries, social media and various websites.

Keywords

Neologisms, linguistic analysis, word formation, semantic change, coronavirus, Covid-19

1. A modo de introducción

Sin lugar a dudas, el año 2020 siempre se recordará como un año marcado por la pandemia de la COVID-19, de la cual nadie salió indemne. Fue la crisis sin antecedentes, que afectó a todos los ciudadanos del mundo, transformándoles

la vida no solo en el ámbito sanitario o social, sino también lingüístico. La COVID-19 influyó en la forma en la que nos expresamos, recordándonos lo que ya parecía olvidado: que el lenguaje es un mecanismo vivo, está en constante evolución y tampoco resulta inmune a los efectos de la pandemia¹.

Con la intención de profundizar en esta idea, el objetivo del presente artículo consiste en exponer de modo detallado los principales cambios lingüísticos que han surgido en el español contemporáneo a consecuencia de la pandemia del coronavirus. Para realizar el objetivo propuesto, hemos decidido dividir nuestro artículo en tres partes fundamentales.

En primer lugar, nos detendremos en un repertorio de términos y expresiones provenientes de diversos ámbitos especializados como medicina, biología, estadística, epidemiología, que se vulgarizaron, se convirtieron en moda y pasaron a nuestras conversaciones diarias. Es decir, se trata de palabras como *vector*, *curva de contagio*, *respiratorios*, *letalidad*, *mascarilla*, *gel hidroalcohólico* o las siglas *EPI*, *ERTE*, *UPI*, *SARS*, que antes estaban limitadas al ámbito científico o médico-sanitario, pero con el brote del coronavirus han trascendido al dominio común. En el segundo apartado nos centraremos en el fenómeno de la extensión semántica y presentaremos algunos neologismos semánticos, es decir, vocablos ya existentes que durante la pandemia han modificado su significado. A continuación nos adentraremos en la faceta creativa e innovadora del lenguaje coronavírico o, siguiendo la denominación de R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (2020), del nuevo lenguaje cóvidico (NLC). Por una parte, basándonos en la taxonomía de neologismos propuesta por M.T. Cabré Castellví (2006), analizaremos neologismos formados por diferentes procedimientos de creación léxica, vocablos tanto efímeros como ya consolidados e incorporados en la cuarta actualización de la 23ª edición del Diccionario de la Lengua Española de la RAE (en adelante, *DRAE*)². Por otra parte, mencionaremos las expresiones coloquiales de carácter jocoso que aluden a la pandemia y han brotado del ingenio popular. En su mayoría han sido creadas por los jóvenes y se han difundido muy amplia y rápidamente por diversas redes sociales o medios de comunicación.

¹ Según el comunicado de la Real Academia Española publicado el 14 de mayo del 2020, el *Diccionario de la Lengua Española* registró en abril de 2020, esto es, en pleno confinamiento, 100 millones de consultas en su versión en línea, logrando así un récord absoluto.

² A finales de noviembre de 2020, la RAE incorporó 2557 novedades a su diccionario en línea, tanto enmiendas como adiciones. Una cantidad importante de incorporaciones está relacionada con la pandemia, como *coronavirus*, *coronavírico*, *cuarentenar*, *cuarentenear*, *desconfinamiento*, *desescalada*, e incluso *COVID*. Para más detalles, consúltese <https://www.rae.es/sites/default/files/2020-11/NOVEDADES%20DLE%2023.4.pdf> (fecha de consulta: 5/01/2021).

2. El gran despertar de “viejas” palabras

En el presente apartado presentaremos los términos empleados en el ámbito especializado que con el surgimiento de la pandemia de la COVID-19 han pasado al ámbito cotidiano y han generalizado su uso. No obstante, cabe señalar que la terminología científica no siempre ha sido bien comprendida por la población general. Un ejemplo de ello es la confusión entre los términos *tasa de mortalidad* y *tasa de letalidad* o entre los conceptos *distanciamiento físico* y *distanciamiento social*, respectivamente³, lo que ilustran los testimonios siguientes:

La reapertura gradual, responsable y segura requiere:

1. Mantener el distanciamiento físico hasta que el número de nuevos casos disminuya por al menos 14 DIAS CONSECUTIVOS.

[Translate Tweet](#)

3:41 PM · Jan 5, 2021 · Twitter Web App

Fuente:

<https://twitter.com/MariolaPR/status/1346466738188161024?s=20>
(fecha de consulta: 5/01/2021)

El distanciamiento social es clave en la etapa que viene. Para cuidarnos, estemos siempre a tres pasos de otra persona. #3P #1,5Metros Para cuidarnos, estemos a 3 pasos de distancia, siempre!!

[Translate Tweet](#)

Fuente:

<https://twitter.com/pcasna/status/1272370416531779584?s=20>
(fecha de consulta: 5/01/2021)

...
- La tasa actual de mortalidad del Coronavirus en España es del 0,24%
- La tasa de mortalidad de la gripe en 2019 fue del 1,2%
- El 70% de las PCR positivas son asintomáticas, ni un solo catarro.



7

27

37



...

...

Empiezas MINTIENDO. Comparas la tasa de letalidad de la gripe en todo un año con la tasa de letalidad del coronavirus EN UN MES, de verano encima. Del 12 de julio al 11 de agosto. Que ya sé de dónde sacáis “los datos”.

Gráficas sacadas de contexto para que no se vea de dónde sale

[Translate Tweet](#)

2:27 PM · Aug 17, 2020 · Twitter Web App

Fuente:

https://twitter.com/valores_primer/status/1295331780627697664?s=20
(fecha de consulta: 5/01/2021)

En las conversaciones diarias, refiriéndose a la pandemia, los hispanohablantes recurren frecuentemente al léxico especializado. En el habla cotidiana abundan expresiones como *estado de alarma*, *crisis sanitaria global*, *contagio global*,

³ Como indica la Fundación del Español Urgente (FundéuRAE), “[l]a tasa de mortalidad se calcula tomando como referencia a la población total, mientras que la de *letalidad* solo tiene en cuenta a las personas afectadas por una determinada enfermedad, por lo que no conviene confundir ambas expresiones” (<https://www.fundeu.es/recomendacion/tasa-de-mortalidad-y-tasa-de-letalidad-diferencia/>, fecha de consulta: 5.01.2021). En lo que se refiere al sintagma nominal *distanciamiento físico*, este hace referencia a la mayor o menor lejanía entre las personas, que puede medirse en metros, mientras que *distanciamiento social* alude al grado de aislamiento de una persona o un colectivo en el seno de su sociedad (<https://www.fundeu.es/recomendacion/distanciamiento-fisico-y-distanciamiento-social-matices-de-significado/>, fecha de consulta: 5/01/2021).

brote del coronavirus. Esta vulgarización del lenguaje médico la ilustra detalladamente C. Cela Gutiérrez (2020):

El término “curva”, que hasta ahora utilizábamos en contextos como “las curvas del camino, del río o de la carretera” o “tener curvas de infarto”, en la actualidad lo utilizamos ahora en contextos como “necesitamos aplanar la curva de contagios” [...]. Hemos sustituido palabras de uso cotidiano y frecuente como médicos, enfermeras y auxiliares, por personal sanitario. Sus jefes son las autoridades sanitarias. Nos referimos a la Organización Mundial de la Salud por sus siglas: la OMS [...]. No estamos encerrados en casa, sino “confinados”. Un equipo de mascarilla y guantes son ahora “kits de protección o EPIs”⁴. Además, hemos dejado de tener dolores, tos, mocos o “sensación de faltarnos el aire”. Ahora tenemos síntomas, dolencias, o “insuficiencia respiratoria”. Si, por el contrario, no hemos desarrollado ninguno de estos males, entonces somos “asintomáticos” [...]. Y ¿qué dicen de *vector*? Es como volver a las clases de matemáticas de la escuela: vector, recta, magnitud, escala, longitud... Sin embargo, ahora es: vector viral, vector del brote, vector de contagios, infectados, ingresos, altas. Y así, un largo etcétera de vectores de gran longitud y escala.

Sin duda ninguna, el objeto imprescindible y primordial en tiempos de la pandemia ha sido la mascarilla, considerada un complemento esencial, un accesorio obligatorio para evitar contagiarse. Igualmente ha sido la palabra muy frecuentemente empleada en las conversaciones diarias. Además, la pandemia ha demostrado que dicho vocablo presenta unas cuantas variantes léxicas: *mascarilla* (España, Chile), *nasobuco* (Cuba), *barbijo* (Argentina, Bolivia), *cubre bocas* o *tapabocas* (México).

Otros términos muy empleados en el ámbito cotidiano son *la prueba de antígeno*, *prueba molecular* o *el examen de PCR*, este último viene del inglés *polymerase chain reaction*, y equivale en español a *reacción en cadena de la polimerasa*. Se habla de *portadores*, *supertransmisores* o *supercontagiantes*, de *modos de transmisión del virus*, *inmunidad de rebaño*, de *casos confirmados*, *casos positivos* o *casos sospechosos*.

Los ejemplos arriba mencionados demuestran claramente que la pandemia de la COVID-19 conllevó a una gran popularización global de la terminología especializada, convirtiéndonos en especialistas en términos médicos o sanitarios.

⁴ Conviene mencionar que los equipos de protección personal se llaman *EPI* únicamente en España; más del 90% de los 500 millones de hispanohablantes los llama *EPP* (<https://www.revespcardiol.org/es-la-covid-19-el-lenguaje-medico-articulo-S0300893220303614>, fecha de consulta: 5/01/2021).

3. Dos caras de la misma palabra: neologismos semánticos

Dado que la gente no sabía cómo describir esta crisis sanitaria global, empezó a generar un sinfín de neologismos y nuevos términos. En lo que concierne a la lengua española, un buen número de palabras nacidas durante la pandemia ha sido recogido, o bien en el *Covidcionario* creado por G. Aldamiz-Echevarría⁵, o bien bajo la etiqueta *#covidcionario* publicada en *Twitter* por A. García Salido.

La pandemia cóvídica trajo consigo también muchas “resurrecciones o reinventos lingüísticos”, esto es, la ampliación semántica o la asignación de nuevos significados a términos ya existentes. En la llamada *coronalengua* o *covidioma* abundan muchos neologismos semánticos o neologismos de sentido, es decir, creaciones léxicas que se forman por una modificación del significado de una base léxica existente. Se distinguen de los neologismos formales por el hecho de que su significante es conocido, no hay un elemento formal nuevo, sino que la carga semántica es nueva (Guerrero Ramos, 1995: 39).

Como observa M.T. Cabré Castellví (2006: 240):

La neología semántica, que es un proceso de creación léxica muy productivo, suele ser difícil de detectar por cuanto no presenta evidencia formal alguna de una modificación de sentido. Los neologismos semánticos deben identificarse sobre todo mediante el contexto y después deben ser comprobados con atención en las obras de referencia.

Los neologismos semánticos pueden ser más difíciles de identificar, quizá porque la ampliación o la restricción de sentido no se aleja demasiado del sentido estricto de la unidad o porque ya hace tiempo que están instalados en la lengua. Por otra parte, hay algunos que resultan ser más fáciles de detectar, puesto que se utilizan deliberadamente de manera chocante o sorprendente. Existe también otra subclase de neologismos de sentido que “quizá en un principio era de tipo argótico pero que ha acabado implantándose en el lenguaje coloquial y familiar, de manera que es especialmente difícil de identificar” (ibidem: 240—241). Dicha resemantización contempla tres divisiones: 1) reducción de significado, 2) ampliación de significado y 3) cambio de significado (Cabré Castellví, 2006: 248). Basándonos en nuestro corpus, podemos constatar que estas dos últimas dimensiones son las que presentan mayor productividad en lo que se refiere a los neologismos semánticos creados en los tiempos de la pandemia cóvídica.

⁵ Es un “diccionario” en línea que recoge 111 palabras o expresiones que surgieron por la pandemia, categorizadas en 32 secciones. Es un diccionario “vivo”, puesto que está en constante desarrollo: cada usuario puede sugerir o agregar un término nuevo. Para más detalles, véase <https://covidcionario.com/> (fecha de consulta: 6/01/2021).

En cuanto a los mecanismos de cambio semántico, como constata R.M. Espinosa Elorza (2009: 170), “los típicos son la metáfora y la metonimia, pero no hemos de olvidar que la elipsis es el mecanismo relacionado con el contexto repetido y la etimología con la opacidad”.

A continuación presentaremos algunos de los vocablos cuyo significado, o bien ha sido ampliado, o bien “reinventado” de manera jocosa o sorprendente. Dichas modificaciones ingeniosas no deberían sorprender, puesto que es bien sabido que el humor ayuda a superar las situaciones trágicas y a mitigar el dolor.

Empecemos por la misma palabra *pandemia* que, como nos demuestra el *DRAE*, tiene solo una acepción: ‘enfermedad epidémica que se extiende a muchos países o que ataca a casi todos los individuos de una localidad o región’. No obstante, hoy en día dicho vocablo ha adquirido un significado nuevo: en la lengua coloquial alude a ‘acuerdo tácito entre una gran parte de la población para ponerse a hacer pan durante el confinamiento’⁶.

Otra palabra que en tiempos de la pandemia ha ampliado su significado es *cuarentena*, que proviene de *quaranta giorni* en italiano, que a su vez procede de la palabra *quadraginta* en latín, lo que se traduce como ‘cuatro veces diez’, es decir, cuarenta. Se empezó a usar en el ámbito médico con referencia al aislamiento de 40 días que se les hacía a las personas y bienes sospechosos de portar la peste bubónica durante la pandemia de muerte negra en el siglo XIV. Fue la pandemia de peste más devastadora de la historia de la humanidad, con el número de fallecidos que oscila entre 75 y 200 millones de personas⁷. Con la pandemia covídica, el significado primario de *cuarentena* ha sido modificado: ya no hace referencia necesariamente al aislamiento que dura 40 días, dado que en la mayoría de los países afectados por la COVID-19 es un periodo más largo, pero tampoco homogéneo. Cabe señalar que en el español de América incluso se habla de la cuarentena total o parcial, lo que ilustran los ejemplos siguientes:

Empieza la prohibición desde las 23hs hasta las 6hs en Argentina. Toque de queda en Washington DC por posibles atentados y marchas violentas hasta el 21 de enero. España vuelve de fase, Reino Unido en cuarentena total. Italia y Francia en cuarentena parcial. El 2021 vino con todo

Fuente:

<https://twitter.com/nachosinkeso/status/1347221367326961667?s=20>

(fecha de consulta: 5/01/2021)

⁶ Para más detalles, véase <https://twitter.com/al0re/status/1246432273639059456?s=20> (fecha de consulta: 5/01/2021).

⁷ Extraído de la página web: <https://etimologia.com/cuarentena/> (fecha de consulta: 5/01/2021).

Se habla que habrá una cuarentena total a partir del 15 de enero por 2 o 3 diarios que publicaron ese rumor.

Me suena a qué plantaron a propósito ese rumor para atenuar la reacción de las personas cuando decreten nuevamente cuarentena parcial.

[Przetłumacz Tweeta](#)

5:17 AM · 2 sty 2021 · Twitter for Android

Fuente:

<https://twitter.com/DiputadoANCAP/status/1345222770507001856?s=20>

(fecha de consulta: 5/01/2021)

El lenguaje cóvidico está lleno de neologismos creados sobre la base de un cambio en el significado de un vocablo existente. Entre los términos que, o bien han modificado su significado, o bien han adquirido uno nuevo se pueden mencionar las palabras siguientes:

- Epitafio

Significado primario:

‘Inscripción que se pone, o se supone puesta, sobre un sepulcro o en la lápida o lámina colocada junto al enterramiento’ (*DRAE*)

Significado asignado:

‘El estado en que queda un servicio cuando escasea la protección individual y se ha de confeccionar’ (Pons Rodríguez, 2020), que hace referencia a la indignante escasez de equipos de protección (EPI) cuyos precios aumentaron notablemente a inicios de la pandemia: guantes, mascarillas médicas, respiradores, gafas de seguridad, pantallas faciales, batas y delantales personales (EPI)

- Ventana

Significado primario:

‘Abertura en un muro o pared donde se coloca un elemento y que sirve generalmente para mirar y dar luz y ventilación’ (*DRAE*)

Significado asignado:

‘Parte de nuestra casa que durante el periodo de confinamiento disfruta de una clara actualización de su sistema operativo’ (*Covidcionario.com*)

- Perrero

Significado primario:

‘Persona que tiene por oficio recoger los perros abandonados o vagabundos’ (*DRAE*)

Significado asignado:

‘Dícese de aquel que explota a su mascota canina tratándola de forma cruel, haciéndola caminar 5km 3 veces al día y así escapar del confinamiento’ (*Covidcionario.com*)

- Reunión

Significado primario:

- 1) ‘Acción y resultado de reunir o reunirse’
- 2) ‘Conjunto de personas, animales o cosas juntas en un mismo sitio’;
Sinónimo: agrupación
- 3) ‘Conjunto de personas reunidas para tratar un asunto’
Sinónimo: asamblea (*Diccionario Larousse*, 2016)

Significado asignado (restringido):

Dicho vocablo ya no corresponde a un encuentro personal en un bar o café, sino que alude a un “encuentro” virtual, a una videollamada a través de una plataforma de comunicación: Zoom, Teams.

- Superhéroes

Significado primario:

‘Personaje de ficción que tiene poderes extraordinarios’ (*DRAE*)

Significado asignado (ampliado):

‘Personas normales, que luchan en primera línea contra el coronavirus, haciendo cosas increíbles, sacrificándose por los demás’

Como subraya C.E. Urrea Arbeláez (2020), en tiempos de la pandemia de la COVID-19, el término (*super*)héroe ha ampliado su significado:

Y es que los héroes se han quitado la capa. Ya no tienen súper poderes ni salen en películas de DC Comics o de Marvel. La COVID-19 nos mostró que los de las películas son ídolos de barro, los de verdad son los Médicos, las Enfermeras, la Cajera del Supermercado, el Barrendero y recolector de basura, el Islero de la Estación de Servicio, o el Portero de tu edificio, tantos que no cabrían en esta nota o en toda la edición de este Diario, ojalá cuando pase, porque ha de pasar, no olvidemos el aplauso, la sonrisa, la propina o simplemente la buena vibra como muestra de agradecimiento y respeto.

Cabe mencionar que a partir del marzo 2020, cuando el número de contagiados aumentó drásticamente, estos superhéroes y superheroínas de bata blanca podían disfrutar cada noche a las 8 de la tarde de un aplauso multitudinario desde los balcones de toda España. Como muestra de apoyo al personal sanitario por su heroico trabajo, en la Comunidad Autónoma de La Rioja incluso se impulsó una

campaña ciudadana #Cuelgatubanderola que se hizo muy popular y se expandió a toda España. Se repartieron 5.000 banderolas con el lema *En La Rioja los superhéroes no llevan máscara, llevan mascarilla* para ser colgadas en los balcones de las viviendas:

Una bonita iniciativa de La Rioja que yo hago extensiva a toda España:

"Los superhéroes no llevan máscara llevan MASCARILLA"

#CuelgaTuBanderola #Covid_19 #LaRioja

[Translate Tweet](#)



Fuente:

<https://twitter.com/AnaSanJuanSaenz/status/1243859437468758016?s=20>

(fecha de consulta: 5/01/2021)

Al sustantivo *superhéroes* alude indirectamente el verbo *aplaudir* que hace referencia a la costumbre mencionada en el párrafo anterior: la de salir al balcón y dar homenaje al personal sanitario que estaba atendiendo a miles de enfermos:

- Aplaudir

Significado primario:

‘Palmeo en señal de aprobación o entusiasmo’ (*DRAE*)

Significado asignado (restringido):

‘Dar ánimos a los sanitarios en la lucha contra el coronavirus’ (Rodríguez Ponga y Salamanca, 2020: 236)

- Codazo

Significado primario:

‘Golpe dado con el codo’ (*DRAE*)

Significado asignado (ampliado):

‘Saludarse sin besos ni abrazos, pero chocando los codos’ (Rodríguez Ponga y Salamanca, 2020: 241)

En la coronajerga no solo los lexemas simples han modificado su significado primario, sino que también las unidades compuestas y convencionalizadas han adquirido uno nuevo:

- Arcas de Noé

Dicha expresión de origen bíblico, que alude a una gran embarcación de tres pisos y muchos cuartos que construyó Noé para salvar del diluvio universal a su familia y a una pareja de animales de cada especie, en el año 2020 empezó a emplearse con referencia a los lazaretos de aislamiento improvisados, lo que ilustran los ejemplos siguientes:

- 1) El pabellón de Oira, un «arca de Noé» para positivos sin recursos⁸
- 2) «Arcas de Noé» para facilitar las cuarentenas.
Nueve hoteles acogerán a contagiados por Covid-19 que no tengan un lugar donde aislarse con garantías⁹

Así pues, con este término se bautizó los espacios de confinamiento, como hoteles, residencias de estudiantes y recintos públicos, donde los pacientes que dieran positivo, pero que fueran asintomáticos o mostraran síntomas leves, podrían pasar la cuarentena de forma segura. De este modo, el Gobierno español intentó parar la propagación del coronavirus, puesto que confiaba en la efectividad de estos lugares, utilizados con éxito en China.

- Aplanar la curva

Como ya ha sido mencionado, con el desarrollo de la pandemia del coronavirus esta locución verbal trascendió del ámbito científico al dominio común y presentó una alta frecuencia de uso. Para explicarla mejor recurriremos a las palabras de A. Colmán Gutiérrez (2020): “No, no es tomar la autopista a gran velocidad. Es una estrategia de salud pública que busca ralentizar las infecciones por COVID-19 con base en el aislamiento social y las restricciones a la circulación de

⁸ Este titular ha sido extraído de la página oficial del diario *La Voz de Galicia* (https://www.lavozdeg Galicia.es/noticia/ourense/ourense/2020/04/08/pabellon-oira-arca-noe-positivos-recursos/0003_20200408C1992.htm, fecha de consulta: 12/01/2021).

⁹ Este titular ha sido extraído de la página oficial del diario *ABC* (https://www.abc.es/espana/castilla-leon/abci-arcas-para-facilitar-cuarentenas-202010111725_noticia.html?ref=https:%2F%2Fwww.google.com%2F, fecha de consulta: 12/01/2021).

personas, evitando que todos los casos alcancen su punto máximo a la vez”. No obstante, en la pandemia covídica dicha expresión desarrolló también otro significado, vulgar y jocoso, posiblemente de carácter efímero, que alude al uso coloquial del vocablo *curva(s)* (‘formas acentuadas de la silueta femenina’, *DRAE*):

Aplanar la curva:

Acción de adelgazar antes de que esto termine. Dícese de la acción conseguida gracias al crossfitamiento e impedida por el confitamiento.

Origen de Aplanar la curva: Raúl Muñoz en [@tresubresdobles](#).

Fuente:

<https://twitter.com/covidcionario/status/1251597450743296001?s=20>
(fecha de consulta: 5/01/2021)

A la luz de los ejemplos analizados, podemos constatar que la categoría sustantivo seguida de la categoría verbo es más propensa a presentar modificación semántica, a asignar nuevos significados a las palabras ya existentes, lo que posiblemente se debe al hecho de que “el hablante atribuye un nuevo sentido a un nombre o a un verbo ya existente con la finalidad de denominar una realidad nueva, sea ésta un objeto o una acción, en lugar de designarlo mediante una creación ex nihilo, por ejemplo” (Fuentes et al., 2009). Como hemos podido observar, en determinadas circunstancias contextuales la palabra puede cambiar de significado, pero no necesariamente pierde su significado anterior.

4. Creaciones léxicas innovadoras

Dado que todo idioma actúa como un ser vivo que se mantiene en constante movimiento, que evoluciona con el tiempo y se adapta a las nuevas circunstancias, no es de extrañar que otro fenómeno muy frecuente en los tiempos de la pandemia, aparte de la “resucitación” de viejas palabras, haya sido la creación de otras nuevas, algunas muy graciosas e innovadoras.

Resulta diáfano que la creatividad lingüística siempre pasa por dos fases: una es la propia innovación y otra, la primordial, es la difusión o la diseminación. R. Nazar (2011: 3), por su parte, añade que “una nueva palabra, para que sea buena, y para que sea adoptada en el vocabulario de los demás hablantes, tiene que ser interpretable cuando se escucha por primera vez. Necesita ser fácilmente asimilable en el plano fonológico, utilizando los mecanismos morfológicos de la lengua”. Dicho de otro modo, para que un neologismo perdure y se inserte de manera

institucionalizada en el léxico de una determinada sociedad debe difundirse entre la sociedad y convencionalizarse.

Si bien parece claro que algunos de los neologismos mencionados a continuación presentan un carácter efímero, no es menos cierto que otros ya forman parte del caudal léxico del español. Un buen ejemplo de ello es la incorporación de palabras vinculadas a la actual crisis sanitaria global como *coronavirus*, *COVID*, *cuarentena*, *desescalada* o *desconfinar* en la más reciente actualización (la 23.4) del *DRAE*. Como curiosidad se puede recalcar que la palabra *confinamiento* fue incluso declarada la palabra del año 2020 por la Fundación del Español Urgente (FundéuRAE), promovida por la Agencia EFE y la Real Academia Española¹⁰.

En primer lugar, conviene señalar que el término COVID-19 fue el primer neologismo difundido ampliamente e incorporado en el acervo léxico de muchas lenguas del mundo. Se creó el 11 de febrero, cuando el nuevo virus fue clasificado por el Comité Internacional de Taxonomía de Virus (ICTV) y recibió el nombre de “coronavirus 2 del síndrome respiratorio agudo severo [o grave], SARS-CoV-2”. En esa fecha, la Organización Mundial de Salud (OMS) acuñó también el nombre de la enfermedad: COVID-19, que es un acrónimo formado en inglés a partir de *CORonaVirus Disease* 2019). Podemos constatar que desde el 11 de febrero de 2020 nacieron tres denominaciones internacionales: coronavirus (una familia de virus), SARS-CoV-2 (el nuevo virus) y COVID-19 (enfermedad)¹¹. No obstante, cabe matizar que la segunda denominación queda reservada para el lenguaje médico y no se emplea en el lenguaje habitual, mientras que la primera (*coronavirus*) en el ámbito común, no especializado, ha desarrollado tres significados: una familia de virus, un virus y una enfermedad. Este hecho, como subraya R. Rodríguez Ponga y Salamanca (2020: 212, 221), se debe a dos fenómenos lingüísticos: por un lado, a la hiperonimia, puesto que la palabra *coronavirus* abarca el significado de otras palabras con significados concretos reducidos (familia de virus, virus y enfermedad) y, por el otro, a la metonimia basada en una relación semántica LA CAUSA (coronavirus) por EL EFECTO (covid) o EL ENFERMO por la ENFERMEDAD: *Ese hombre es covid*; *Cuidado, que soy covid*. Además, en el ámbito hospitalario el término *Covid* también puede funcionar como aposición, con sentido adjetivo: el equipo *covid*, la planta *covid*, los casos *covid* (ibídem: 221).

En las páginas que siguen nos dedicaremos al análisis de la neología espontánea que, como subraya M.T. Cabré Castellví et al. (2002: 163—165), es más personal, puesto que es un acto inconsciente por parte del hablante, mediante el

¹⁰ La palabra ganadora fue seleccionada entre una lista de doce candidatas en la que se encontraban otras palabras que marcaron el año 2020 como *coronavirus*, *infodemia*, *resiliencia*, *COVID-19*, *teletrabajo*, *conspiranoia*, (*un*) *tiktok*, *estatuafobia*, *pandemia*, *sanitarios* y *vacuna*. Para más detalles, véase: <https://www.fundeu.es/recomendacion/confinamiento-palabra-del-ano-2020-para-la-fundeurae/> (fecha de consulta: 5/01/2021).

¹¹ En lo que se refiere al español, la pronunciación mayoritaria es aguda (/kóbíd/), mientras que en inglés es llana (/kóvid/).

cual este, o bien forma una nueva unidad sin darse cuenta de que se trata de una unidad no codificada en las obras lexicográficas, o bien crea una nueva unidad para llamar la atención del destinatario o para hacer más original su discurso. Tomando como punto de partida la tipología de neologismos propuesta por M.T. Cabré Castellví (2006: 232—234), presentaremos los mecanismos formales más productivos utilizados para la creación de neologismos ‘pandémicos’. Empecemos por los neologismos creados por la derivación, es decir, los formados a través de la adición de morfemas derivativos o afijos (sufijos, prefijos) a una base léxica.

4.1. Neologismos formales por prefijación

Son neologismos formados a partir de la adición de un prefijo a una base léxica. Entre los vocablos covídicos que ilustren este tipo de neología formal, se encuentran los sustantivos siguientes formados por la adición del prefijo *super-*, *pos-* o *post-*, *des-*, respectivamente:

- 1) *Supertransmisores*, *supercontagiantes*, *superpropagadores*, *superdifusores*, que se usan con referencia a individuos que presentan una mayor eficiencia en la transmisión del coronavirus.
- 2) *Pospandemia*, *poscuarentena*, *posconfinamiento*, *poscovid* (con sus variantes gráficas: futuro *pos-COVID-19*, ciudad *poscovid*, el mundo *posCOVID*, la España *post COVID-19*). Como apunta R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (2020: 238), “se ha producido un cambio sintáctico, de forma que se prefiere la aposición —dos sustantivos juntos— en lugar del complemento con preposición *de* o *en*. Así, normalmente decimos «la cultura de la posguerra» o «la vida en la posguerra», pero ahora se dice «la vida *pospandemia*», «la vida *poscuarentena*» o «la docencia *post-covid-19*»”.
- 3) *Desescalada* y *desconfinamiento*. Debido a su alta frecuencia de uso durante la pandemia, las palabras derivadas en cuestión ya han sido incorporadas en la última actualización del *DRAE*. No obstante, algunos lingüistas, entre ellos M.C. Hernández García (2020), opinan que son neologismos innecesarios que sirven para complicar el discurso, para sorprender al interlocutor o para persuadirlo de la elocuencia del emisor. En lo que a la derivación por el prefijo *des-* se refiere, Hernández García (ibídem) observa lo siguiente:

No se puede crear un antónimo irreflexivamente y pretender que sea válido y aceptado, pues hay casos en que no es posible hacerlo, porque el resultado es semánticamente inviable. Se puede coser y descoser, pero nadie puede cocer un alimento y luego “descocerlo”, aunque no haya reparos con la morfología. Se puede ‘escalar’, ascender por una pendiente hasta llegar a la cima. Una vez lograda la acción, que conlleva voluntad, esfuerzo y la consecución de una meta o un objetivo trazado, sencillamente se regresa bajando por la pendiente, se desciende. En el argot de los alpinistas, una

vez alcanzada la cumbre, se inicia el descenso, o ¿alguno de ellos ha dicho en alguna ocasión que ha “desescalado” el Everest?

No obstante, el uso metafórico de ‘descalada’ con el sentido de ‘descenso o disminución graduales en la extensión, intensidad o magnitud de una situación crítica, o de las medidas para combatirla’ (*DRAE*) ya está aceptado en español. Además, como resalta la autora citada (*ibídem*), dicho neologismo no tiene nada que ver ni con descensos ni bajadas, dado que se refiere a poner fin a una cuarentena, que, como ya hemos mencionado, puede durar más (o incluso menos) de cuarenta días.

Otros ejemplos muy llamativos de vocablos inusuales que surgieron en la pandemia son *desconfinar* y *desconfinamiento* [‘levantamiento de las medidas impuestas en un confinamiento’, *DRAE*], palabras de uso poco habitual, lo que confirma el tuit publicado por la RAE el 21 de abril de 2020:



Fuente: <https://twitter.com/RAEinforma/status/1252584576188387328?s=20>
(fecha de consulta: 5/01/2021)

Como curiosidad, cabe recalcar que en Puerto Rico el término *confinado* alude a una persona que se encuentra en prisión, y presenta una alta frecuencia de uso; no obstante, «los confinados, cuando cumplen su sentencia “salen libres”, “son liberados”, “son excarcelados”, “vuelven a la libre comunidad”, pero nunca “son desconfinados”» (Hernández García, 2020).

- 4) *anticoronavirus*, *anticovid* (con sus variantes gráficas *anti-Covid*, *anti COVID*, *anti- COVID-19*): vacuna *anticovid*, medicamento *anticovid*, medidas *antiCovid*, normas *anticovid*, mascarillas *anticovid*.

4.2. Neologismos formales por sufijación

Se trata de los neologismos formados por la adjunción de un sufijo a una base léxica. En nuestro caso, los sufijos más relevantes por su frecuencia de aparición son *-ico* (*covídico*), *-oso* (*covidoso*), *-iano* (*covidiano*). Cabe resaltar que los adjetivos *covídico/a*, *covidiano/a* (lenguaje, riesgo, duelo *covídico*) se emplean con referencia a algo perteneciente a la enfermedad COVID-19,

mientras que *coronavírlico/a* o *coronaviral* aluden a algo relativo al coronavirus y todavía registran un uso muy escaso. En cambio, el uso del adjetivo *coronavirioso/a* o *covidoso/a* es restringido a una persona que ha contraído la enfermedad provocada por el coronavirus.

Otro ejemplo de neologismo creado en los tiempos de la COVID-19 y formado por sufijación es el sustantivo *balconismo*, que hace referencia a aplausos, luces, pitos o aquello que demuestre felicidad o gratitud que durante la cuarentena ocurría en la mayoría de balcones como muestra de agradecimiento a profesionales esenciales (*Covidcionario.com*). Por otra parte, la verbalización *balconear*, también de uso muy frecuente en la pandemia, describe las relaciones sociales que se generaban en las terrazas de las casas en pleno confinamiento¹². R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (2020: 236) añade al respecto que:

El *balcón* se ha convertido en un símbolo de pequeña libertad: una mirada a la calle o al cielo. Y de tanto usar el balcón, se generalizó el verbo *balconear*, antes restringido a algunos países hispanoamericanos con el significado de ‘mirar, observar con curiosidad desde un balcón o cualquier otro sitio elevado’ (DLE).

Algunos cantaban, otros tocaban instrumentos o bailaban desde sus balcones para entretener al vecindario. *Balconear* pasó a significar ‘realizar actividades lúdicas en los balcones durante el confinamiento’.

Otras verbalizaciones de carácter jocoso formadas por la sufijación *-ear* son: *zoomear*, es decir, ante la imposibilidad de salir utilizar la plataforma de comunicación Zoom en algún dispositivo (portátil o móvil) para hacer una videollamada o videoconferencia; *maratonear*, esto es, durante la cuarentena ver sin cesar películas o series a través de los servicios de *streaming*, o *flirtorear*, que ‘consiste en flirtear durante días a través de cualquier aplicación hasta que se acaba quedando con la otra persona y, a última hora, no presentarse a la cita, por miedo a que esa persona desconocida no respete frente a frente las nuevas normas de distancia social’ (Echarri, 2020).

4.3. Neologismos formales creados por prefijación y sufijación

En este grupo incluimos neologismos que “pueden clasificarse tanto como formados por prefijación como formados por sufijación, por cuanto no puede dilucidarse cuál de los dos procesos es el último que se ha realizado” (Cabré Castellví, 2006: 232). Se trata de los adjetivos usados, o bien con referencia a la enfermedad (*anticovidico/a*), o bien al virus (*anticoronavírlico/a*; *anticoronaviral*): vacuna *an-*

¹² Hemos decidido no incluir el neologismo *balconear* dentro de los formados por conversión sintáctica (4.3), puesto que, como resalta Cabré Castellví (2006: 236), los tipos *-izar*, *-ear*, *-ificar*, etc., son efectivamente sufijos verbalizadores (FSUF).

ticovídica, remedio *anticovídico*, vacuna *anticoronavírica*, *anticoronaviral*, aunque estas últimas son formas más imprecisas¹³.

R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (2020: 216) añade, por su parte, que el vocablo *anticoronavírico/a* “puede tomarse en sentido médico («Un nuevo anticoronavírico alcanza buenos resultados») o en referencia a todo aquello que ayude a aliviar la situación de dificultades provocadas por la pandemia”, lo que ilustra el testimonio escrito por el profesor E. Jiménez de la Universidad de Salamanca (2020, en línea): “parece ser que lo que conté el otro día sobre los exámenes ha servido para relajar a muchos en estos malos tiempos del confinamiento anticoronavírico. De lo cual me alegro infinitamente”¹⁴.

A este grupo de neologismos pertenecen también los adjetivos calificativos derivados de los sustantivos siguientes: coronavirus (*precoronavírico/a*; *precoronaviral*; *poscoronavírico*), covid (*precovídico/a*; *pre-covid*; *pre-COVID-19*; *poscovidico*), pandemia (*prepandémico/a*; *pospandémico/a*), cuarentena (*anticuarentenista*¹⁵), utilizados tanto en los ámbitos comunes como especializados.

4.4. Neologismos formales por conversión sintáctica

Son neologismos formados a partir de un cambio de categoría gramatical sin modificación de la base léxica. Como señala Cabré Castellví (2006: 236), dentro de la conversión sintáctica (FCONV) se clasifican los neologismos formados con las terminaciones *-ar*, *-er*, *-ir*. Los únicos testimonios que hemos encontrado fueron las denominadas verbalizaciones que corresponden a conversiones de sustantivo a verbo, como es el caso de *pandemiar*, que en la pandemia adquirió el significado de ‘acumular pan o elaborar pan de manera compulsiva’ (*Deja de pandemiar porque no cabe más en el congelador*, *Covidcionario.com*), de *cuarentenar*, *cuarentenear* (Argentina) o *encuarentenar* (México), esto es, pasar un aislamiento preventivo por razones sanitarias.

4.5. Neologismos formales por composición

Según la taxonomía de neologismos propuesta por Cabré Castellví (2006), este tipo de neologismos está formado a partir de dos radicales (simples o com-

¹³ Para más detalles, véanse las últimas recomendaciones de la Fundeu de la RAE (<https://www.fundeu.es/recomendacion/vacuna-contr-la-covid-19/>, fecha de consulta: 5/01/2021).

¹⁴ El subrayado es nuestro.

¹⁵ Cabe resaltar que en Argentina el mismo significado (‘una persona que piensa que el virus es un cuento chino y se considera inmune a la COVID-19’) lo desarrolla el adjetivo sustantivado: los *anticuarentena*.

plejos). Estos dos segmentos léxicos pueden aparecer combinados gráficamente como un único elemento fonológico o también pueden aparecer separados.

Los neologismos más frecuentes son los conglomerados nominales que muestran relación *nombre+nombre*:

- 1) el *Covidauto* o *Covid-Auto*, que permite a los pacientes con indicación médica y cita previa realizar el test del coronavirus sin bajarse del coche;
- 2) *Vinollamadas* o *birrallamadas*, que aluden a citas por Internet a tomar una copa con los amigos.

Además, existen neologismos formados por composición que mantienen la relación *nombre+adjetivo*. Uno de los ejemplos es el compuesto *balconazi* (unión del sustantivo *balcón* y el adjetivo *nazi*) que hace referencia a la persona intransigente, inflexible, cruel, que no tolera que alguien pase por la calle, que lo delata y denuncia. Un significado parecido lo desarrolla otra expresión neológica *policía del balcón*, que alude a ‘vecinos que miran obsesivamente desde el balcón si alguien pasa por la calle para denunciarlo o insultarlo’ (Rodríguez-Ponga y Salamanca, 2020: 236—237).

Cabe recalcar también que hemos encontrado dos neologismos creados a través de dos procedimientos a la vez, esto es, por derivación y por composición: *sologripismo* y *sologripista*, que aluden a las personas que fomentan la teoría de que la COVID-19 no es más grave que una gripe, así que no hace falta preocuparse tanto.

4.6. Neologismos formados por acronimia

Se trata de “neologismos formados por la combinación de segmentos de palabras que forman una estructura sintagmática” (Cabré Castells, 2006: 233). El neologismo más frecuentemente empleado y formado por acortamiento, es decir, un procedimiento que consiste en eliminar un fragmento de la palabra originaria sin que cambie su significado, es el *corona*. Como destaca R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (2020: 213), “hace unos meses decir *el corona* habría sido chocante. La palabra *corona*, de género femenino también tiene género masculino, con este significado”.

Tomando como punto de partida la observación de F. Navarro (2020) de que “prácticamente cualquier palabra [...] es *coronable* en estos *covidias*”, a continuación presentaremos un gran número de neologismos formados por la serie acronímica —algunos muy humorísticos—, cuyo primer elemento es siempre común (*corona-*) y funciona como prefijo para formar nuevas palabras¹⁶:

¹⁶ Todas las definiciones de los neologismos compuestos mencionados en los puntos (1—9) han sido extraídas de R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (2020: 213—214).

- 1) *Coronabeso* o *coronabrazo*: ‘beso o abrazo enviado en la distancia en tiempos de la enfermedad del coronavirus’ (*Te mando coronabesos, Recibe un coronabrazo*).
- 2) *Coronabono*: ‘bonos de deuda que se pretende que sean emitidos por el Banco Central Europeo para financiar a los países europeos de la zona euro que atraviesan dificultades económicas como consecuencia de la pandemia creada por el coronavirus’.
- 3) *Coronabulo* o *coronafakes*: palabra compuesta del inglés *fake news* (noticias falsas), ‘bulo, la noticia falsa, o por lo menos no contrastada, difundida, generalmente, por las redes sociales, para deformar la información gubernamental sobre el coronavirus y sus consecuencias, sobre su origen, sobre las medidas de protección o sobre la situación general durante la pandemia’, que, como señala R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (2020: 214), sirvió tanto para minimizar lo sucedido (*Es poco más que una gripe normal*) como para magnificarlo (*Estamos en una guerra química mundial*).
- 4) *Coronachiste*: ‘chiste, broma o chascarillo relacionado con algún aspecto del coronavirus o la pandemia’.
- 5) *Coronacoma*: ‘un momento catastrófico, desastroso que vive la economía, paralizada, en situación de coma’.
- 6) *Coronacompra*: que alude a ‘la compra compulsiva y acaparadora de productos para poder pasar un largo período de tiempo sin salir de casa’. Como afirma jocosamente R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (ibídem), “la compra de papel higiénico en grandes cantidades es un ejemplo de *coronacompra*, que ha provocado *coronachistes*”.
- 7) *Coronacrisis*: un término formal ampliamente usado en medios informativos con referencia a ‘crisis sanitaria, social, económica y política que ha aparecido como consecuencia de la pandemia provocada por el coronavirus’.
- 8) *Coronacuento*, *coronaverso*: vocablos utilizados en el ámbito literario que conciernen a ‘las piezas literarias que se escriben, se leen o se recitan en tiempos de la pandemia provocada por el coronavirus’.
- 9) *Coronajuegos*: por este término se entienden ‘juegos domésticos creados para entretener a los niños durante la pandemia’.
- 10) *Coronafiestas*: ‘fiestas clandestinas que violan las normas de seguridad impuestas por las autoridades’.
- 11) *Coronabirra*: ‘una reunión social en época del Coronavirus. Es un concepto similar al Ver-mú¹⁷, pero aplicado a la cerveza’ (*Covidcionario.com*).
- 12) *Coronafobia*: ‘miedo de contraer el virus que causa la COVID-19’.
- 13) *Coronapijos*: ‘personas que salen a la calle para manifestar sin guardar medidas de seguridad’.

¹⁷ El término *Ver-mú* hace referencia a ‘videoconferencias con los amigos para tomarse un vino todos juntos’ (*Covidcionario.com*).

- 14) *Coronaburros o coronajetas* llamados también *covidiotas*¹⁸, términos que aluden a ‘personas que no se toman en serio la pandemia y ponen en riesgo la salud colectiva con sus responsabilidades’, esto es, *se coronaburren* (Navarro, 2020).
- 15) *Coronadivorcios*: ‘divorcios que se producen tras pasar la cuarentena’.
- 16) *Coronaplausos*: ‘aplausos, silbidos de ánimo, gritos de las ocho de la tarde para mostrar agradecimiento hacia el personal sanitario’.
- 17) *Coronadamas*: ‘las mujeres que lavan en Irán cadáveres con COVID-19’¹⁹.

Asimismo, siguiendo a A. Dufey (2020), merece la pena subrayar que el acrónimo de la COVID-19 (*covi-*, *cov-*, *co-*) también ya se ha convertido en un prefijo creativo, de uso universal, adaptado a cualquier tipo de situaciones. Ya podemos hablar de los *coviprecios*, de las *coviofertitas*, de las *covifiestas*, de los *covichefs* (aquellos que en cuarentena empezaron a trabajar de cocineros), e, incluso, de las *covimentiras*, que aluden a ciertos noticieros de TV, y de los *covidiotas* o los *covichivatos*, esto es, personas que violan la cuarentena, infringen las recomendaciones sanitarias frente a la pandemia covídica. Asimismo, existen *covidivorcios* (del mismo significado que los *coronadivorcios* mencionados antes), *covidilios* (‘dícese de relaciones furtivas que se han producido durante el confinamiento. El concepto incluye desde el uso compulsivo de herramientas de ligue a encuentros fugaces que se saltan todas las restricciones sanitarias’²⁰) o los *panicovid*, que hace referencia a las personas que sienten pánico al coronavirus. Se crean *covidcionarios*, como el diseñado por G. Aldamiz-Echevarría y el iniciado por A. García Salido en *Twitter* (#Covidcionario). Podemos hablar de *covidianidad* — un neologismo correctamente formado por acronimia de los términos COVID-19 y *cotidianidad*— para aludir a la transformación que ha de experimentar la mayoría de las actividades diarias como consecuencia de las medidas para prevenir el avance del coronavirus, lo que ilustra la constatación siguiente del presidente de la República Dominicana, Danilo Medina, pronunciada el 17 de mayo de 2020:

El miércoles iniciamos una primera etapa en la que recuperaremos poco a poco espacios a la normalidad y entramos en lo que se ha dado en llamar “covidianidad”, es decir, nuestra vida cotidiana, en convivencia con el COVID-19.²¹

Otros ejemplos de neologismos basados en la formación de una palabra a partir de dos unidades léxicas son los siguientes:

¹⁸ A la vez es un préstamo procedente del inglés *covidiot*.

¹⁹ Para más detalles, véase: <https://www.fundeu.es/blog/el-oteador-de-palabras-balconazi-vacunologia-coronadamas/> (fecha de consulta: 5/01/2021).

²⁰ La definición ha sido extraída de M. Echarri (2020).

²¹ Para más detalles, véase: <https://www.diariosalud.do/gubernamental/covidianidad-dominicanos-deberan-convivir-con-el-covid-19/> (fecha de consulta: 5/01/2021).

- 18) *Mascaraidiotas* o *mascaritontos*, neologismo formado por acortamiento del sustantivo diminutivo *mascarilla* que hace referencia a las personas que se niegan a poner la mascarilla o la llevan de un modo que la hace ineficaz, por ejemplo, por debajo de la barbilla.
- 19) *Zoompleaños*: ‘cumpleaños celebrados a través de la plataforma comunicativa Zoom’; *zoompleañeros* ‘personas que celebran sus cumpleaños en Zoom’.
- 20) *Zoomestre*: el resultado de la unión de palabras *Zoom* y *semestre*, cuyo significado se puede definir como ‘asistir a las clases virtuales o videoconferencia vía Zoom’.
- 21) *Crossfinamiento*: ‘hacer ejercicio físico estando encerrado en casa durante la pandemia. Confinamiento fit y feliz. Antónimo de confitamiento’ (*Covidcionario.com*).
- 22) *Sinfinamiento*: alude al ‘confinamiento inicialmente decretado por dos semanas, pero que empezó a prorrogarse una y otra vez’ (Navarro, 2020).
- 23) *Cuarenpena* o *cuarempena*²² (resultado de la unión de palabras cuarentena+pena) del significado siguiente: 1) ‘lo que sientes cuando miras las fotos y vídeos de lo que hacías hace un mes. Cuando descubres que ser feliz era fundamentalmente no darse cuenta’. Origen: @Nopanaden (*Covidcionario.com*); 2) ‘encerrado, sin pareja, sin dinero, en época del Covid-19’. Origen: @mendez_camiii (*Covidcionario.com*). Otro neologismo es *cuarentrena*, ‘hacer ejercicio físico durante la pandemia’ (unión de palabras cuarentena+entrena), o *lecturentena*, que alude a ‘lectura durante la cuarentena’ (Rodríguez-Ponga y Salamanca, 2020: 233).
- 24) *Infodemia*, neologismo que ha surgido por la combinación de dos voces: la primera parte de la palabra *información* y la segunda parte del vocablo *epidemia*. Dicho término ha sido popularizado por la propia OMS para referirse a la sobreabundancia de información (alguna rigurosa y otra falsa) alrededor del coronavirus y está estrechamente ligado con otros neologismos mencionados: *covimentiras* o *posverdad*. Se trata de bulos, rumores, noticias poco fiables que circulan por Internet u otros medios de comunicación y dificultan que las personas encuentren fuentes y orientación fiables cuando lo necesiten. Por último, siguiendo a F. Navarro (2020), cabe destacar que el mismo coronavirus es denominado con mucha frecuencia de forma jocosa: *coronabicho*, *acojonavirus*, *cabronavirus*, *carallovirus*, *cojonavirus*, *confinavirus*, *cornavirus-coñazovirus*, *coronito* y *covichito* (o *cobicho*).

²² Como recalca la Fundeu de la RAE: “El neologismo «cuarempena», con el que se alude a la tristeza de permanecer encerrados en casa para evitar contagios, está bien formado, pero recuerda que delante de «p» y «b» se escribe «m», de modo que no es correcto «cuarenpena»” (<https://twitter.com/Fundeu/status/1263836174709374976?s=20>, fecha de consulta: 5/01/2021).

4.7. Préstamos

Se trata de las unidades importadas de otra lengua, en este caso, del inglés. Podemos distinguir entre préstamos directos, es decir, no adaptados, y préstamos adaptados ortográficamente, como los neologismos ya mencionados: *covidiota* o *infodemia* (*infodemic*).

En lo que se refiere a los neologismos-préstamos directos, se pueden mencionar los ejemplos siguientes: *coronials*, utilizado no solo como sustantivo ('bebés nacidos o concebidos durante la pandemia'), sino también como adjetivo: generación *coronial*, 'niños criados en tiempos de la pandemia', los que supuestamente tendrán comportamientos especiales:

El doctor Andrea Doria, sociólogo, dice que tendrán la tasa de educación en casa mayor de la historia moderna; que sus padres, lógicamente, tendrán reticencia a enviarlos a actividades de grandes grupos; que esta fobia les durará hasta la madurez; y que no serán una generación que vaya tanto a conciertos, acontecimientos deportivos o reuniones como las precedentes. Además, la experiencia de estos meses les habrá enseñado que no hay nada que no se pueda hacer desde casa, sea por e-mail o por videoconferencias (Monzó, 2020).

Por otra parte, tenemos los *cuarentenials* ('bebés nacidos durante la cuarentena o nueve meses después, o niños que vivieron años clave de su vida durante el periodo de confinamiento'), *pandemials* ('todos los que padecen la pandemia covídica') o *coronababies*, *bebés pandemials* ('niños nacidos durante la pandemia').

4.8. Juego de palabras

En el presente apartado queremos analizar unos neologismos ingeniosos y creativos, probablemente de carácter más fugaz, basados en algún juego de palabras, concebido como:

resultado de muy particulares e inesperadas manipulaciones, ejercidas de forma consciente y deliberada, sobre los componentes signifiante y significado de las unidades lingüísticas, y en las que se hacen intervenir, fundamentalmente, peculiares fenómenos de asociación y/o sustitución entre unidades homonímicas (homofónicas y homográficas), paronímicas, polisémicas, sinonímicas, antonímicas, etc., en determinados segmentos del discurso (Mayoral, 1994: 116—117).

A continuación presentaremos unos vocablos jocosos basados en el juego metalingüístico que consiste en reinterpretación o modificación de palabras ya existentes, por ejemplo, cambios de ortografía, con el propósito de producir cierto efecto lúdico:

- 1) Modificaciones del vocablo *confinamiento* ‘aislamiento temporal y generalmente impuesto de una población, una persona o un grupo por razones de salud o de seguridad’ (*DRAE*): *convinamiento* ‘copas de vino que se toman para hacer más llevadera la cuarentena en casa’ (*Covidcionario.com*); *confitamiento* ‘adquisición de peso, producto de la ingesta de bollería industrial, grasas saturadas y demás snacks salados durante el confinamiento’ (*Covidcionario.com*); *conchinamiento* ‘dícese del aumento de peso provocado por los numerosos excesos durante el periodo de cuarentena, vulgarmente aceptado como *ponerse como un cerdo*’ (*Covidcionario.com*).
- 2) *Presonas*, esto es, ‘personas presas, en confinamiento. Pueden ser presonas y presonos’ (*Covidcionario.com*). Así pues, este término hace referencia a personas recluidas sin poder salir de casa.
- 3) *Bulocracia* ‘la forma de gobierno en la que la autoridad política emana de la mentira, y es ejercida directa o indirectamente por una casta mentirosa: los bulócratas’ (*Covidcionario.com*).

Hemos encontrado también un neologismo covídico formado por dilogía, es decir, ‘uso de una palabra en dos sentidos diversos dentro de un mismo enunciado’ (Lázaro Carreter, 1981: 146). Se trata del vocablo *más-carilla* (y su sinónimo *mascarísima*), que alude a las mascarillas que se dispararon de precio durante los primeros meses de pandemia:

La @sedecopy alega que la "mascarilla" trae implícito en su nombre el "libre mercado", más-carilla.

[Translate Tweet](#)

5:14 PM · Mar 11, 2020 · Twitter for Android

1 Retweet 6 Likes

Fuente:

<https://twitter.com/ReneAguilar/status/1237773909459701760?s=20>
(fecha de consulta: 5/01/2021)

Dos mascarillas y un gel de manos 50 euros. Ahora lo entiendo todo, ahora que viene el virus toda protección es mas-carilla

[Translate Tweet](#)

3:21 PM · Feb 25, 2020 · Twitter for Android

3 Retweets 13 Likes

Fuente:

<https://twitter.com/MetalMontiMon/status/1232309551627718657?s=20>
(fecha de consulta: 5/01/2021)

4) *Estar hasta la coron-Illa*

Como señala A. Buitrago (2006), el significado fraseológico de la locución somática *estar hasta la coronilla* se puede definir como ‘estar muy cansado física o moralmente. Estar muy enfadado. Estar harto’. Haciendo referencia al último lugar del cuerpo, a la parte más inminente de la cabeza, la unidad fraseológica en cuestión da a entender que no cabe más enfado o malestar en una persona. No obstante, en la pandemia covídica dicha unidad fraseológica ha sido desautomatizada, esto es, ha sufrido una manipulación creativa de su estructura formal originaria (*coron-Illa*) y se emplea con referencia al ‘estado de cabreo e irritación en el que pueden llegar a entrar las *presonas* que se hayan en *confitamiento*,

tras escuchar un elevado número de explicaciones, excusas y meteduras de pata, por parte del Ministro de Salud, Salvador Illa' (*Covidcionario.com*). Este nuevo significado es el resultado del juego de palabras entre *coronilla* (parte alta de la cabeza) y *coron-Illa* que queda al descubierto por la alusión directa al apellido de Ministro de Salud en la oficina del presidente del Gobierno, Pedro Sánchez.

Estoy hasta la CORON-ILLA de escuchar "tranquilidad".
Medidas contundentes, ¡ya!

[Translate Tweet](#)



8:30 PM · Mar 9, 2020 · Twitter for Android

Fuente:

<https://twitter.com/LuisitodeAdra/status/1237098442591100928?s=20>

(fecha de consulta: 5/01/2021)

5. Conclusiones

Parece obvio que cada idioma es susceptible a evolucionar y se adapta a nueva realidad de acuerdo a los fenómenos políticos o culturales, lo que impone una amplia gama de neologismos que mantienen viva la lengua. Como subraya A. Dufay (2020), “la nueva enfermedad nos ha obligado a aprender nuevos conceptos, la mayoría provenientes de la medicina, y así ha modificado nuestra forma de hablar y comunicarnos”. La denominada *coronalengua* se expandió rápidamente y formó su propio campo semántico. Siguiendo a R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (2020: 198—199), podemos concluir que “el *nuevo lenguaje covidico* (NLC) ha recorrido el mundo entero” y que “la urgencia sanitaria se ha convertido en urgencia lingüística”.

En el presente artículo hemos intentado, por un lado, presentar el nuevo lenguaje que ha brotado en la pandemia y, por el otro, clasificarlo tomando como punto de partida la taxonomía de neologismos propuesta por Cabré Castellví (2006). Hemos analizado tanto los neologismos formales creados por distintos procedimientos léxicos como los neologismos semánticos formados por una alteración del significado de una base léxica, esto es, ampliación, restricción o sustitución de los rasgos semánticos de una unidad existente.

Basándonos en los ejemplos mencionados podemos constatar que los neologismos chistosos y creativos son incontables, lo que confirma la opinión de R. Rodríguez-Ponga y Salamanca (2020: 213) según la cual “una vez que la palabra *coronavirus* ha quedado fijada en el español, se ha producido una cadena de novedades”.

Además, entre los neologismos pandémicos más frecuentes se encuentran los formados por acronimia o prefijación. El tiempo dirá si estos neologismos se convencionalizarán y entrarán en el léxico español contemporáneo o, más bien, serán ‘algo más que efímero entretenimiento para sobrellevar los tiempos pasados de cuarempena y presentes de nueva anormalidad’ (Navarro, 2020).

Referencias citadas

- Aldamiz-Echevarría, G. (2020). *Covidcionario* (<https://covidcionario.com/>, fecha de consulta: 6/01/2021).
- Buitrago, A. (2006). *Diccionario de dichos y frases hechas*. Madrid, Espasa Calpe.
- Cabré Castellví, M. T. (2006). La clasificación de neologismos: una tarea compleja. *Alfa: Revista de Lingüística*, 50(2), 229—250.
- Cabré Castellví, M. T., Bayà, M. R., Bernai, E., Freixa, J., Solé, E. & Vallés, T. (2002). Evaluación de la vitalidad de una lengua a través de la neología: a propósito de la neología espontánea y de la neología planificada. En M. T. Cabré Castellví, J. Freixa & E. Solé (Eds.), *Lèxic i Neologia* (pp. 159—201). Observatori de Neologia. Institut Universitari de Lingüística Aplicada, Universitat Pompeu Fabra.
- Cela Gutiérrez, C. (2020). Palabras y palabros que nos ha traído el coronavirus (<https://theconversation.com/palabras-y-palabros-que-nos-ha-traido-el-coronavirus-134497>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Colmán Gutiérrez, A. (2020). El nacimiento de la coronalengua (<https://www.ultimahora.com/el-nacimiento-la-coronalengua-n2891093.html>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Diccionario de la Lengua Española de la RAE (la 23ª edición) (<https://www.rae.es/>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Diccionario Larousse (<https://www.diccionarios.com/diccionario/espanol/reuni%C3%B3n>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Dufey, A. (2020). El lenguaje de la pandemia: los nuevos términos que aprendimos con el coronavirus (<https://interferencia.cl/articulos/el-lenguaje-de-la-pandemia-los-nuevos-terminos-que-aprendimos-con-el-coronavirus>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Echarrí, M. (2020). Tener un ‘covidilio’, ‘atortugarnos’ en casa y otras cosas que hemos hecho durante la pandemia sin saberlo (https://elpais.com/buenavida/bienestar/2020-09-20/diez-nuevas-palabras-para-emociones-costumbres-y-relaciones-nacidas-de-medio-ano-de-pandemia.html?utm_source=Facebook&ssm=FB_CM#Echobox=1600695773, fecha de consulta: 5/01/2021).

- Espinosa Elorza, R. M. (2009). El cambio semántico. En E. De Miguel (Ed.), *Panorama de lexicología* (pp. 159—187). Barcelona, Ariel.
- Fuentes, M., Constanza Gerding, S., Pecchi, S., Kotz, G., Cañete, P. (2009). Neología léxica: reflejo de la vitalidad del español de Chile. *RLA, Revista de Lingüística Teórica y Aplicada*, 47(1), 103—124.
- Guerrero Ramos, G. (1995). *Neologismos en el español actual*. Madrid, Arco/Libros.
- Hernández García, M. C. (2020). La lengua en tiempos de la pandemia (<https://www.academiapr.org/archivo-de-noticias/la-lengua-en-tiempos-de-la-pandemia.html>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Jiménez, E. (2020). El huevo (<https://lacronicadesalamanca.com/268475-el-huevo/>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Lázaro Carreter, F. (1981). *Diccionario de términos filológicos*. Madrid, Gredos.
- Mayoral, J. A. (1994). *Figuras retóricas*. Madrid, Síntesis.
- Monzó, Q. (2020). Con ustedes, los ‘coronials’ (<https://www.lavanguardia.com/opinion/20200407/48364351526/con-ustedes-los-coronials.html>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Navarro, F. (2020). Neocoronaléxico popular (<https://www.efesalud.com/neocoronallexico-popular-lenguaje-coronavirus/>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Nazar, R. (2011). Neología semántica: un enfoque desde la lingüística cuantitativa (<http://www.tecling.com/nazar/111214nazar.pdf>, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Pons-Rodríguez, L. (2020). ‘Covidiota’, ‘balconazis’, ‘cuarenpena’... los neologismos que nos ha traído la pandemia (https://verne.elpais.com/verne/2020/04/07/articulo/1586246728_179666.html, fecha de consulta: 5/01/2021).
- Rodríguez-Ponga & Salamanca, R. (2020). El nacimiento de un nuevo vocabulario: consecuencias lingüísticas de la pandemia. En M. Kaźmierczak, M. T. Signes & C. Carreira Zafra (Eds.), *Pandemia y resiliencia: Aportaciones académicas en tiempos de crisis* (pp. 197—249). Ediciones Universidad de Navarra, S.A.
- Urrea Arbeláez, C. E. (2020). El léxico de la Covid-19 (<https://www.elquindiano.com/noticia/20893/el-lexico-de-la-covid-19>, fecha de consulta: 5/01/2021).

Páginas web

- <https://www.rae.es/sites/default/files/2020-11/NOVEDADES%20DLE%2023.4.pdf>, fecha de consulta: 5/01/2021.
- <https://www.fundeu.es/recomendacion/tasa-de-mortalidad-y-tasa-de-letalidad-diferencia/>, fecha de consulta: 5/01/2021.
- <https://www.fundeu.es/recomendacion/distanciamiento-fisico-y-distanciamiento-social-matices-de-significado/>, fecha de consulta: 5/01/2021.
- <https://www.fundeu.es/recomendacion/confinamiento-palabra-del-ano-2020-para-la-fundeurae/>, fecha de consulta: 5/01/2021.
- <https://www.fundeu.es/recomendacion/vacuna-contra-la-covid-19/>, fecha de consulta: 5/01/2021.
- <https://www.fundeu.es/blog/el-oteador-de-palabras-balconazi-vacunologia-coronadamas/>, fecha de consulta: 5/01/2021.

- <https://www.fundeu.es/blog/el-oteador-de-palabras-balconazi-vacunologia-coronadamas/>, fecha de consulta: 5/01/2021.
- <https://www.diariosalud.do/gubernamental/covidianidad-dominicanos-deberan-convivir-con-el-covid-19/>, fecha de consulta: 18/02/2021.
- <https://www.revespcardiol.org/es-la-covid-19-el-lenguaje-medico-articulo-S0300893220303614>, fecha de consulta: 5/01/2021
- <https://twitter.com/al0re/status/1246432273639059456?s=20>, fecha de consulta: 5/01/2021.
- <https://etimologia.com/cuarentena/>, fecha de consulta: 5/01/2021.
- https://www.lavozdegalicia.es/noticia/ourense/ourense/2020/04/08/pabellon-oira-arcanoe-positivos-recursos/0003_20200408C1992.htm, fecha de consulta: 12/01/2021.
- https://www.abc.es/espana/castilla-leon/abci-arcas-para-facilitar-cuarentenas-202010111725_noticia.html?ref=https:%2F%2Fwww.google.com%2F, fecha de consulta: 12/01/2021.




Vesna Jovanović-Mihaylov

Università della Slesia, Katowice
Polonia

 <https://orcid.org/0000-0003-0875-0001>

Lucyna Marcol-Cacoń

Università della Slesia, Katowice
Polonia

 <https://orcid.org/0000-0003-0332-3078>

Fraseologismi con la componente somatica *cuore* nella lingua croata e italiana. Approccio contrastivo

**Phraseological units with a somatic component *heart*
in Croatian and Italian — a comparative study**

Abstract

The article provides a cognitive analysis of phraseological units with the *heart* component in comparative terms. The purpose of the analysis is to show the similarities and differences in expressing emotions (positive, neutral and negative) between two languages originating from different linguistic groups: the Croatian language (South Slavic group) and the Italian language (from the *group* of the *Romance languages*). Phraseological units are analysed on the basis of three criteria: identical in both languages; partially adequate in both languages; idiomatic for one language. The research presents the motivation of phraseologisms and aims to prove that the *heart* is related to human emotional life and is a container for feelings.

Keywords

Phraseologisms, somatism *heart*, Croatian, Italian, comparative analysis

1. Introduzione

L'oggetto di analisi del presente articolo è la componente somatica *cuore* presente in alcune espressioni fraseologiche — croate ed italiane — osservata dal punto di vista dell'esternazione delle emozioni positive, neutre e negative. Lo

studio comparativo nell'ambito della fraseologia di queste due lingue è un tema raramente trattato da parte dei linguisti ed è quindi diventato lo stimolo principale per affrontare tale argomento.

Occorre precisare sin dall'inizio che per i fraseologismi somatici si considerano, dopo Černàk, le espressioni che hanno una parte del corpo umano come una sua componente (Černàk, 1998: 112). Tutti gli aggettivi che si riferiscono al corpo umano vengono dunque chiamati somatici (*treccani.it*, voce: *somatico*, accesso: 06/08/2021). È utile aggiungere che nonostante il corpo umano svolga le stesse funzioni a prescindere dalla lingua, le sue estensioni metaforiche possono essere determinate culturalmente (Kovačević, 2012: 16—17).

La fondatezza nel condurre un'analisi contrastiva nell'ambito della fraseologia italiana e croata si trova in stretta correlazione con le ricerche indirizzate all'immagine linguistico-culturale del mondo dei paesi di lingua slava e romanza, il che è stato preso in considerazione nell'interpretazione dei risultati del presente studio (Anusiewicz, 1995: 23).

La scelta del corpus è legata alla considerazione che la capacità di comprendere varie reazioni emotive nonché azioni umane, insieme alla corretta presentazione dei propri giudizi nei contatti con gli utenti stranieri della lingua (nel caso specifico) croata ed italiana, dipende in una certa misura dall'abilità di comprendere determinati fraseologismi e quindi anche dall'atteggiamento nei confronti dei rappresentanti di un'altra cultura.

Dal punto di vista storico, occorre prendere in considerazione il fatto che il territorio dell'attuale Croazia, fino al primo secolo dopo Cristo, fu abitato dai popoli illirici, mentre nei secoli che vanno dal sesto al settimo, dai popoli slavi. Invece, la causa della fuga di parecchi Croati e il conseguente insediamento di una piccola parte di questi nella Penisola Appenninica fu l'aggressione da parte dei Turchi (XV e XVI secolo).

Le cittadine come Acquaviva Collecroce (nome croato-molisano: Živavoda Kruč), Montemitro (nome croato-molisano: Mundimitar) nonché San Felice del Molise (nome croato-molisano: Filić) sono situate nei territori dove gli abitanti parlano fino al giorno di oggi la lingua croata e dove la popolazione croata (2 mila circa) è riuscita a mantenere l'identità nazionale. L'elemento che contraddistingue tale identità è la lingua molisano-croata (K. Feruga, 2008: 26).

Vale la pena sottolineare la presenza degli Slavi sul territorio delle altre regioni del Sud dell'Italia. Nel XI secolo vennero fondate parecchie colonie slave in Puglia. Gli Slavi segnalano anche la loro presenza in Campania e Calabria. Molte denominazioni geografiche provengono dal periodo delle migrazioni ed anch'esse indicano il legame con gli Slavi. Sul territorio del promontorio Gargano, ad esempio, vi sono cittadine come Punta Crovatico ovvero Grotta Crovatico, mentre nelle altre zone della Puglia si trovano località come Vicinia di Scibinico e Ponte Alma di Trau, le cui denominazioni nacquero per analogia con i nomi delle città croate: Šibenika i Trogiru (J. Vince-Pallua, 1996: 20). Non bisogna sorvolare neanche sul

fatto che una parte delle odierne regioni croate, vale a dire Dalmazia ed Istria, per molti secoli si trovavano sotto una forte influenza culturale italiana.

2. Principali aspetti teorici

Si propone di cominciare con la considerazione di Francesca Casadei che descrive come fraseologismo ogni espressione lessicale satura che fa parte di un discorso ripetuto di una data comunità linguistica a prescindere dalla trasparenza semantica e connotazione pragmatico-comunicativa (F. Casadei, 1995: 355).

Già nella metà degli anni 80 del XX secolo, Bożena Rejakowa descrisse la fraseologia comparativa come “sezione della linguistica comparativa che analizza la struttura formale e la struttura semantica delle sequenze di parole fisse sia dal punto di vista delle somiglianze che dal punto di vista delle divergenze”¹ (B. Rejakowa, 1986: 9). All’interno della scuola strutturalista, ci si concentrava sull’analisi delle caratteristiche puramente linguistiche. La linguistica post-strutturale, invece, si basava anzitutto sulla ricerca delle differenze tra le modalità di formazione delle immagini, sull’esperienza nonché sulla descrizione dei frammenti del mondo. I linguisti che si occupano di fraseologia giungono sovente alla considerazione che in questa branca della linguistica vengono osservati riferimenti ai fenomeni linguistici, culturali nonché cognitivi in base ai quali si sono formate all’epoca le espressioni fraseologiche.

A questo proposito è utile menzionare che nella prospettiva della linguistica cognitiva, la lingua è strettamente legata ai processi mentali responsabili della percezione della realtà.

Nell’ambito degli studi cognitivi vi sono parecchie teorie, tra le quali quella dell’immagine linguistica del mondo, che si manifesta anzitutto nel lessico e nella fraseologia, sottoposti al continuo cambiamento (A. Šmelev, 2004). Facendo riferimento alla definizione proposta da Anna Pajdzińska, l’immagine linguistica del mondo “è un insieme di giudizi più o meno fissati nelle strutture della lingua i quali comunicano le caratteristiche ed i modi dell’esistenza della realtà extralinguistica nonché delineano generali categorie concettuali le quali formano il modo di pensare dell’uomo sul mondo”² (A. Pajdzińska, 1996: 170). Occorre mettere inoltre in evidenza, come già accennato, che l’immagine linguistica del mondo non è uno specchio della realtà, ma è un’interpretazione di tale realtà da parte dei parlanti, la quale si manifesta nella grammatica nonché nel lessico e nella fraseologia (J. Bartmiński, 1990: 10).

¹ Traduzione propria.

² Traduzione propria.

È evidente dunque che le immagini linguistiche di qualsiasi due lingue, anche quelle imparentate, non si sovrappongono reciprocamente in maniera completa (A. Spagińska-Pruszk, 2005: 16). Nelle espressioni fraseologiche si evidenziano le caratteristiche che si possono considerare rilevanti per una data comunità linguistica (J. Anusiewicz, A. Dąbrowska, M. Fleischer, 2000: 34). Le assenze di corrispondenze tra le lingue riguardano in primo luogo i nomi concreti. Quanto ai nomi delle parti del corpo umano, è interessante notare che *ruka* in croato può significare sia *mano* che *braccio* in italiano. Quanto ai fraseologismi somatici, con particolare riguardo a quelli con la componente *cuore*, le differenze lessicali che si verificano tra il croato e l'italiano, sembrano essere dovute principalmente ai fattori storici e culturali.

La comprensione delle relazioni tra il piano dell'espressione e quello del contenuto di particolari espressioni fraseologiche nella lingua italiana e croata non è affatto facile. Chi accetta tale compito dovrebbe riferirsi alla loro motivazione globale in quanto spiegazione della metafora plasmante un'unità fraseologica (A. M. Lewicki, 2003: 282). La decomposizione del significato di ciascun fraseologismo può essere riconducibile a fattori molto diversi. Nel presente studio verrà sottoposto all'analisi il tipo di *motivazione stereotipata*, che secondo Andrzej Maria Lewicki, si riferisce ai pregiudizi a proposito di un dato oggetto i quali non risultano dall'osservazione né dalla definizione dell'oggetto, ma dalle convinzioni, dai pregiudizi oppure dalle credenze (A. M. Lewicki, 2003: 286). La motivazione di molti fraseologismi è dovuta ai fattori socio-culturali che svolgono un ruolo principale nella decifrazione del significato metaforico di una data espressione fraseologica. Questo, secondo Lewicki, è il tipo più vicino alla motivazione lessicale per il fatto che i giudizi sui referenti delle componenti formanti una data espressione coesistono nella costruzione del significato di un'intera espressione fraseologica.

Lewicki distingue anche *la motivazione simbolica*. Per tale motivazione sono contraddistinte le espressioni fraseologiche che sono segni indicanti segni.

I fraseologismi di questo tipo sono anzitutto espressioni (i cosiddetti predicati fraseologici) costruite in base ai comportamenti umani nonché sulle osservazioni (A. M. Lewicki, 2003: 285).

Occorre tener presente che il significato simbolico della componente somatica *cuore* svolge un ruolo precipuo nella formazione di un dato significato fraseologico insieme ad un'altra componente / altre componenti che sono rappresentate in molti casi dai verbi. Essi intensificano pertanto le emozioni ed evocano connotazioni positive, negative o neutre.

Nell'opinione di Anna Pajdzińska (2003: 75), la motivazione semantica dei fraseologismi è strettamente legata all'immagine linguistica del mondo ossia ad una serie di giudizi più o meno radicati nella lingua che concernono le caratteristiche della realtà extralinguistica. La linguista conferma che la maggior parte

dei fraseologismi possiede una genesi metaforica ovvero, molto più raramente, metonimica (A. Pajdzińska, 2003: 76).

In molti casi è difficile definire la motivazione di particolari espressioni fraseologiche per il fatto che non è dato per scontato da quali situazioni extralinguistiche e da quale conoscenza sul mondo queste derivino. Bisogna però tentare di dare una risposta alla seguente domanda:

attraverso quali esperienze umane e per via di quali credenze, convinzioni e superstizioni l'immagine del mondo radicata nella lingua croata e italiana potrebbe essersi formata? E quindi come ne può essere scaturito il proprio significato fraseologico?

Secondo Piotr Müldner-Nieckowski (2004: 15), non è facile definire in maniera univoca la genesi di un dato fraseologismo per il fatto che l'origine della maggior parte di essi è sconosciuta. L'autore chiarisce che si può soltanto intuire quali circostanze e quali associazioni hanno portato alla formazione di ogni espressione esaminata nel presente articolo, ma non è possibile stabilire quando, dove e da chi queste espressioni vennero pronunciate per la prima volta. Inoltre, si mette in risalto che non è facile stabilire il percorso dei prestiti di particolari espressioni fraseologiche da diverse lingue, anzi in parecchi casi risulta un'operazione impossibile. Occorre rispondere ai seguenti quesiti: quale lingua adottò una data espressione per prima e da che lingua deriva nonché se all'epoca venne adottato un intero fraseologismo sulla base di elementi di una cultura preesistente. A questo proposito vale la pena fare riferimento all'opinione di Halina Kurkowska e di Stanisław Skorupka, i quali sottolineano che:

Di solito, i ricercatori hanno a che fare con formazioni che insorgono indipendentemente, in maniera parallela in due o più lingue. Tali analogie si possono spiegare con il fatto che sia gli uomini che gli animali, nelle loro reazioni più naturali nonché nel loro comportamento, sono in tutto il mondo uguali (H. Kurkowska, S. Skorupka, 2001: 162)³.

Nonostante vi siano differenze tra gruppi linguistici sull'intero continente europeo, occorre prendere in considerazione il fatto che le espressioni fraseologiche esistenti nelle lingue europee presentano molte caratteristiche comuni risultanti in primo luogo dall'influenza della cultura greco-latina.

³ Traduzione propria.

3. Basi empiriche della ricerca

L'analisi confrontativa tra le due lingue si basa sul corpus elaborato in base ai dizionari croati: Anić (1998), Matešić (1982), Menac, Fink-Arsovski, Venturin (2003) ed in base ai dizionari italiani: Zingarelli (2003), Pittano (1994, 1996), Drzymala (1993), Salwa, Szleszyńska (1997), Podracka (2006) ed è stato suddiviso in tre categorie:

- 1) fraseologismi con la componente *cuore* di struttura formale identica e significato simile;
- 2) fraseologismi con la componente *cuore* di struttura formale parzialmente simile e significato simile;
- 3) fraseologismi con la componente *cuore* che differiscono sia nella struttura formale che nel loro significato tra la lingua italiana e quella croata.

Si precisa che nella suddetta tripartizione dei fraseologismi, il criterio distintivo è costituito dalla maggiore o minore somiglianza tra il croato e l'italiano. Lo studio comparativo dei fraseologismi contenenti la parola *cuore* permette di comprendere meglio l'immagine usata in un dato fraseologismo.

Le espressioni prescelte per il suddetto esame servono anzitutto all'espressione dello stato emotivo dell'emittente e non del destinatario. Le emozioni che vengono comunicate sono positive, neutre ovvero negative. La componente *cuore* è stata scelta per il significato sia simbolico-connotativo che denotativo di tale voce somatica.

Come afferma Anna Wierzbicka (1971: 8), il cuore "è come se fosse un uomo intero [...]. E come se fosse l'interiorità dell'uomo (tranne la mente)"⁴. Anna Pajdzińska (2003: 95) sottolinea che "dal punto di vista linguistico il cuore non è più l'organo che serve a pompare il sangue nel corpo, ma un elemento al quale la sfera emotiva dell'uomo è strettamente legata"⁵.

L'analisi comparativa comprende 76 espressioni fraseologiche, 34 voci croate e 42 italiane. L'obiettivo del presente studio mira a descrivere delle somiglianze nonché delle divergenze tra le espressioni fraseologiche contenenti la parola *cuore* nell'ottica cognitivista (in base alla teoria dell'immagine linguistica del mondo) sull'esempio di due lingue provenienti da due gruppi distinti: la lingua croata (gruppo meridionale delle lingue slave) e la lingua italiana (gruppo di lingue romanze).

⁴ Traduzione propria.

⁵ Traduzione propria.

4. Fraseologismi con la componente *cuore* di struttura formale identica e significato simile

I fraseologismi croati ed italiani facenti parte di questo gruppo sono esempio di una corrispondenza totale delle immagini linguistiche del mondo croato e quello italiano. Si sottolinea che sia nella lingua croata che in quella italiana le componenti che costituiscono particolari espressioni fraseologiche presentano una simile struttura formale e un simile significato. Facendo riferimento alla tipologia proposta da Földes (1996), i fraseologismi presentati sotto sono esempio dell'equivalenza totale.

In entrambi le lingue, *il cuore* è spesso descritto in categorie di esperienza amorosa. Diventa per l'appunto *il cuore*, in quanto contenitore di emozioni, il fulcro con cui si esprimono l'amore, la soddisfazione o la felicità. Gli esempi riportati di seguito considerano *il cuore* come simbolo di amore ovvero di affettuosità e hanno un carattere simbolico:

- croato: *pokloniti (predavati / predati) <svoje> srce komu* // italiano: *donare (dare) il cuore a qualcuno*;
- croato: *otvarati / otvoriti (otkriti, rastvoriti) komu <svoje> srce* // italiano: *aprire il cuore a qualcuno*;
- croato: *nositi (imati) koga, što u srcu* // italiano: *portare qualcuno nel cuore*;
- croato: *iz (od) <sveg(a)> srca / svim (čitavim, punim) srcem* // italiano: *con tutto il cuore (di tutto cuore)*.

Il fraseologismo *tuče (puca, kuca) komu srce za kim, za čim* (croato) // *il cuore batte per qualcuno* (italiano) ha un carattere intralinguistico. La frequenza cardiaca viene regolata dal sistema nervoso dell'uomo, mentre *il cuore*, grazie alla sua funzione fisiologica in combinazione con il verbo *battere*, implica l'intensità dei sentimenti.

L'espressione *slušati glas svojeg srca* (croato) // *ascoltare la voce del cuore* (italiano) suscita connotazioni positive. È probabile che i fattori socio-culturali, uniti a vissuti e ad esperienze personali (vale a dire ascoltare il proprio intuito, ascoltare quello che ci suggerisce il cuore), svolgano un ruolo importante, mentre si prova a decifrare il significato di tale espressione. L'espressione fraseologica *imati lavlje srce* (croato) // *avere il cuore di leone* (italiano) offre l'immagine di una persona coraggiosa, disposta a dare una mano ad altre persone. Il leone, secondo la spiegazione proposta nel dizionario dei simboli da Władysław Kopaliński (1990: 193), simboleggia, tra l'altro, *forza, vittoria, coraggio, impegno, mobilità*. Il leone è anche emblema del cuore e del sangue, mentre il cuore di leone simboleggia la *forza* nonché la *prodezza* (W. Kopaliński, 1990: 195).

Il cuore è anche visto come una preda in battaglia: *osvojiti / osvajati čije srce* // *conquistare il cuore di qualcuno*.

Il cuore non è solo il luogo dei sentimenti positivi, ma anche di quelli negativi. Può diventare simbolo di indignazione, irritazione o di rabbia. È anche concettualizzato come un oggetto fragile che può essere facilmente rotto o frantumato: — croato: *slomiti / lomiti komu srce* // italiano: *spezzare il cuore a qualcuno*. Da quest'espressione emerge l'immagine dell'uomo che porta un'altra persona alla disperazione, negando o rifiutando l'amore. Nell'espressione successiva: (croato): *raniti koga u srce* // (italiano): *pugnalare qualcuno dritto al cuore* è illustrato lo stato emotivo di una persona triste, afflitta da ferite psicologiche o danni emotivi da parte di altre persone. Il significato di tale espressione sembra risultare dalle osservazioni delle esperienze umane, serve per descrivere il comportamento altrui e per di più, ciascuna componente è usata letteralmente. Il cuore in quanto sede della tristezza, del rimpianto, del dolore fa parte di molte espressioni fraseologiche in ambedue le lingue analizzate, nelle quali crea l'immagine di una persona afflitta che soffre a causa di emozioni negative. Occorre prestare attenzione all'espressione seguente: croato: *srce nekome krvari* // italiano: *far sanguinare il cuore a qualcuno*. Il sangue insieme al colore rosso in riferimento alla sfera emotiva dell'uomo simboleggiano anzitutto *desiderio* e *passione* (W. Kopaliński, 1990: 162). La perdita di sangue, invece, ha connotazioni negative e significa la perdita di forza ossia di vitalità. Il sangue che fuoriesce dal corpo umano indica una situazione anomala (J.-P. Roux, 1994: 58). I fraseologismi successivi *nešto leži komu na srcu* (croato) // *qualcosa sta a cuore a qualcuno* (italiano); *srce se steže (steglo) komu* (croato) // *(si) stringe il cuore a qualcuno* (italiano) illustrano lo stato emotivo di un individuo sopraffatto dal dolore. La motivazione delle suddette espressioni ha carattere intralinguistico. Si aggiunga inoltre che entrambe trasmettono una caratteristica negativa.

L'ultima espressione di significato negativo, sulla quale si vuole porre accento nel presente articolo, è la seguente:

— croato: *srce udara kao bubanj* // italiano: *il cuore batte come un tamburo*.

Nel caso specifico si tratta del fraseologismo il cui significato è legato con le sensazioni negative come paura, preoccupazione, ansia, tensione. L'espressione presenta una motivazione simbolica. Il tamburo che rulla era all'epoca simbolo ovvero segnale dell'imminente guerra (W. Kopaliński, 1990: 14).

5. Fraseologismi con la componente *cuore* aventi struttura formale simile e significato parzialmente simile in italiano e in croato

Nel presente gruppo sono stati classificati fraseologismi croati ed italiani simili tra loro dal punto di vista del significato. Ciò che li differenzia è anzitutto

il diverso ordine dei costituenti, ma anche, ad esempio, il ricorso a diverse parti del discorso. Facendo riferimento alla tipologia proposta da Földes (1986), i fraseologismi individuati in questo gruppo sono un esempio di equivalenza parziale. All'interno di questo gruppo vi sono due sottogruppi:

- equivalenza semantica totale con l'equivalenza formale parziale o zero,
- equivalenza semantica parziale o zero con l'equivalenza formale totale o parziale.

I fraseologismi presentati sotto fanno parte del primo sottogruppo, mentre non vi è alcun esempio da poter essere classificato nel secondo sottogruppo.

Si propone di presentare alcuni fraseologismi che si differenziano per l'ordine dei costituenti. Nonostante il significato in ambedue le lingue sia mantenuto, occorre sottolineare che la posizione delle parti del discorso nei fraseologismi inerenti ad ambedue le lingue è diversa. Nella lingua croata vi è l'aggettivo seguito dal sostantivo, mentre in italiano, soprattutto a causa della mancanza di declinazione, nella maggior parte dei fraseologismi, l'aggettivo segue il sostantivo. Tale regola viene confermata da una serie di esempi di carattere metaforico:

- croato: *laka srca* // italiano: *a cuor leggero*;
- croato: *otvorena srca* // italiano: *a cuore aperto*;
- croato: *iz dubine srca (iz dna srca)* // italiano: *dal profondo del cuore*;
- croato: *imati zlatno srce* // italiano: *avere un cuore d'oro*;
- croato: *imati zečje srce* // italiano: *avere un cuore di coniglio*.

È utile soffermarsi sull'ultima espressione che, al contrario delle quattro precedenti aventi connotazioni positive, è connotata negativamente: *imati zečje srce* // *avere un cuore di coniglio*. Nell'arte medievale, il coniglio che inseguiva un cavaliere simboleggiava la *vigliaccheria* (W. Kopaliński, 1990: 484) e perciò il coniglio è diventato, tra l'altro, simbolo della pusillanimità sia in croato che in italiano.

L'espressione *srce je zadrhtjelo komu* (croato) // *il cuore palpita (a qualcuno)* (italiano), che si riferisce a chi ha paura, è usata nella lingua croata con il verbo al tempo passato, mentre in italiano è solita apparire con il verbo al tempo presente. Tale fraseologismo è legato al carattere intralinguistico. L'equivalente croato simile all'espressione soprastante è il seguente: *srce komu udara kao malj* — *il cuore batte a qualcuno come un martello* con il significato di avere paura di fare qualcosa ovvero di affrontare una situazione. Si precisa inoltre che tale espressione non è presente nella lingua italiana. Il martello (croato: *malj*) inteso come un'arma è simbolo, tra l'altro, di *potenza, forza, violenza* e via scorrendo (W. Kopaliński, 1990: 230). L'espressione crea l'immagine di una persona che va incontro a certe esperienze tutt'altro che positive, il che è legato a forti emozioni — paura, ansia, angoscia. Tali esperienze negative fanno sì che il cuore di chi le sperimenta batte forte, palpita rapidamente.

A proposito dell'espressione italiana *il cuore palpita (a qualcuno)* vanno fatte alcune osservazioni. Al suo posto viene usata di frequente l'espressione *avere le palpitazioni*. A volte si sente in alternativa l'espressione *il cuore batte come un*

tamburo. Basti ritornare al capitolo precedente per vedere che tale espressione italiana possiede il suo equivalente in croato.

Le espressioni fraseologiche con la componente nominale *cuore* che evocano connotazioni positive creano l'immagine di una persona soddisfatta e felice. Esso avviene sia nella lingua croata sia in quella italiana, il che è illustrato dall'espressione seguente: *puno je komu srce* (croato) // *sentirsi ridere il cuore* oppure *il cuore mi sorride* (italiano). Al posto dell'avverbio croato *puno* vi sono i verbi *ridere* e *sorridere* in italiano.

L'espressione *pao je (spao je) teret (kamen) sa srca komu* (croato) / *togliere(si) un peso dal cuore* (italiano) significa che si prova un grande sollievo. Nella lingua italiana, nel caso specifico appare il sostantivo *peso* accompagnato dal verbo *togliere*, che nella lingua croata è sostituito dal verbo *cadere* — *pao*. Il fraseologismo possiede un altro equivalente nella lingua croata però con la componente *seno* — *grudi*: *pao je teret s grudi komu* (croato). Il sostantivo *teret* (sasso) simboleggia *difficoltà, durezza, immobilità* (W. Kopaliński, 1990: 140). Quando è accompagnato dal verbo *cadere*, in croato crea l'immagine di una persona che ottiene ovvero prova sollievo nonché si è liberata da preoccupazioni e problemi. Le connotazioni simili evoca il sostantivo *peso* in ambedue le lingue.

6. Fraseologismi con la componente *cuore*, differenti tra lingua croata ed italiana

Le espressioni con la componente *cuore* (croato: *srce*) sono molto produttive nella lingua croata e fra queste vi sono tante voci appartenenti al gruppo medievale. Tali espressioni possono essere usate per descrivere una persona ossia lo stato emotivo di una persona che affronta determinate situazioni che possono essere positive, negative ovvero neutre. I fraseologismi appartenenti al presente gruppo corrispondono, secondo la tipologia di Földes (1996), all'equivalenza zero ossia alla situazione nella quale le unità di partenza non hanno corrispondenti nella lingua di arrivo. La traduzione di tali unità esige da parte di chi la svolge il ricorso a diversi procedimenti quali parafrasi, traduzione tramite spiegazione, aggiunta, descrizione, compensazione e via discorrendo.

Lo stato emozionale positivo dell'uomo viene espresso dai fraseologismi che presentano l'immagine di un uomo soddisfatto e felice. Si vedano le espressioni seguenti: *srce raste (zaigra, kliče, igra) komu*; *srce gori komu*; *vuče srce koga za čim (čemu)*. Inoltre, gli ultimi due esempi presentano l'immagine di una persona nella quale si risveglia un desiderio. L'espressione fraseologica *olakšalo (odlaknu-lo) je komu srcu* crea l'immagine di una persona che prova pace e sollievo in seguito alla liberazione da un sentimento spiacevole o da un problema. Le tre

espressioni esposte di seguito si contraddistinguono dal significato simile all'espressione appena citata. L'immagine è espressa con le estensioni metaforiche seguenti:

- *pustiti (dati) srcu na volju*;
- *istresti (izliti, razgaliti) srce*;
- *dati / davati (pustiti / puštati) srcu maha*.

Nella lingua croata, molte espressioni fraseologiche vengono utilizzate per esprimere emozioni negative. Le più caratteristiche contenenti la componente *cuore* sono le seguenti: *imati zlo srce na koga, iskaliti / iskaljivati srce (žuč) na koga, biti nakraj srca, stajati kao trn pod srcem komu, imati srce u petama*.

Il cuore non è quindi solo sede di emozioni positive e neutre, ma anche di quelle connotate negativamente.

Vi è nel croato l'espressione *imati zlo srce na koga* che si riferisce a qualcuno di un atteggiamento negativo nei confronti di un'altra persona. Le connotazioni negative vengono anche evocate dall'espressione *biti nakraj srca*, che vuol dire essere arrabbiato con qualcuno senza motivo.

Nella lingua croata vi sono due fraseologismi con i quali si manifesta la paura nonché la rabbia. Il primo contiene la componente *srce*: *iskaliti/iskaljivati srce na koga* con il significato di prendersela con qualcuno, mentre il secondo presenta lo stesso significato ma contiene la componente *žuč*: *iskaliti/iskaljivati žuč na koga*, dove *la bile* (croato: *žuč*) simboleggia l'amarezza e il rancore.

Vale la pena soffermarsi sull'espressione fraseologica *stajati kao trn pod srcem komu* con il significato di essere ostacolo per qualcuno. La spina (croato: *trn*) simboleggia, tra l'altro, *disagio, difficoltà, ansia e pericolo* (W. Kopaliński, 1990: 509).

L'esempio successivo, che evoca emozioni negative, è l'espressione *imati srce u petama*, il cui significato è quello di 'morire di paura'. A tale espressione si può ricorrere, quando si vuole illustrare una persona che sperimenta determinati eventi o situazioni legati ad uno stress emotivo ed altre emozioni forti come paura, angoscia ed ansia. Tale fraseologismo prende origine da osservazioni nonché da esperienze umane.

La parola italiana *cuore*, similmente a quanto avviene nella lingua croata, appare in molte espressioni fraseologiche tipiche, il significato delle quali è strettamente legato alla sfera emotiva dell'uomo. I fraseologismi sono legati al significato metaforico. Si può ricorrere a tali espressioni nelle situazioni in cui il parlante vuole esprimere in parole lo stato emotivo positivo in quanto reazione ad una determinata situazione. Alla presente categoria si possono classificare le espressioni seguenti:

- *guadagnarsi il cuore di qualcuno*,
- *rubare il cuore a qualcuno*,
- *toccare il cuore di qualcuno*,
- *mettere (anche metterci) il cuore in quello che si fa*.

Oltre a quelli appena elencati, vale la pena menzionare il fraseologismo *parlare con il cuore in mano* ossia parlare cordialmente, in cui *il cuore* si incontra con la componente somatica *mano*. Il significato dell'espressione italiana *mettersi una mano sul cuore* è quello di ricorrere alla propria coscienza. È utile aggiungere che sia l'espressione *cuore in mano* che *una mano sul cuore* si associano alla franchezza, alla rettitudine e alla genuinità (W. Kopaliński, 1990: 350, 372). Un'altra espressione nella quale accanto al *cuore* appare un'altra parte del corpo ossia le labbra è la seguente: *avere il cuore sulle labbra*, alla quale si può ricorrere, mentre si vuole sottolineare la franchezza, nonché genuinità di qualcuno. Il tratto positivo viene anche espresso dall'espressione *avere cuore*, che viene molto utilizzata per indicare magnanimità, generosità e bontà. L'espressione italiana *il cuore brama* si usa in riferimento anzitutto ad una persona che desidera ardentemente qualcuno oppure qualcosa. Inoltre, esiste in italiano l'espressione *di gran cuore*, che oltre al significato simile all'espressione *di tutto il cuore*, può essere usata in riferimento ad una persona *dal cuore grande*.

Tenendo presente che il cuore è spesso descritto come un contenitore nel quale risiedono le emozioni, occorre mettere in risalto che nella lingua italiana viene metaforizzato "in forma liquida" *la felicità straripa dal cuore* ovvero come *gas il cuore gonfio di gioia*.

In forma neutra può essere valutata l'espressione *non avere il cuore di fare qualcosa* alla quale si ricorre, quando si intende descrivere una persona che non ha coraggio né audacia per fare qualcosa.

È utile analizzare le espressioni nelle quali il cuore diventa sede di emozioni negative: *rodersi / mangiarsi il cuore*, *stare con il cuore in pena*, *avere il cuore pesante*, *sentirsi il cuore di piombo*.

Si può osservare che a volte, il significato del lessema decide del senso peggiorativo di un dato fraseologismo. Le unità lessicali come *pesante*, *di piombo* oppure *pena* evocano esperienze negative — peso, sofferenza, ansia. Vale la pena menzionare inoltre che oltre all'espressione *rodersi il cuore* si può incontrare nella lingua italiana il fraseologismo *rodersi dalla bile*. Il significato di ambedue le espressioni è simile nonostante il fatto che in ciascun fraseologismo dopo lo stesso verbo appare un'altra parte del corpo. Al posto del *cuore* può apparire *bile*, che viene associata all'amarezza e alla rabbia.

7. Conclusioni

Nel presente contributo è stato condotto uno studio comparativo di alcune espressioni fraseologiche croate ed italiane nelle quali è presente la componente somatica *cuore*. L'analisi, comprendente 76 espressioni fraseologiche nella lingua

croata ed italiana, ha rivelato molte somiglianze che risultano prevalentemente dalla provenienza di tutte e due le culture dalla cultura europea e latina nonché ha rivelato anche divergenze tra tali due lingue di origine diversa.

I fraseologismi sono stati raggruppati in tre categorie: fraseologismi identici in ambedue le lingue, quindi tali che coincidono perfettamente dal punto di vista della struttura e del significato; fraseologismi che coincidono parzialmente dal punto di vista della struttura morfo-sintattica ma ciononostante mantengono lo stesso significato; fraseologismi idiomatici della lingua croata e della lingua italiana.

L'espressione delle emozioni nella cultura croata ed italiana è strettamente correlata con il cuore per il fatto che tale organo viene associato prevalentemente con la sfera emotiva dell'uomo. Molte delle somiglianze tra le due lingue messe a confronto sono non soltanto il risultato dell'attingere alle stesse fonti, ma sono anche diretta conseguenza della compartecipazione dei Croati e degli Italiani allo scambio di modelli culturali tra le nazioni europee.

Bisogna però ricordare che nonostante vi siano molte espressioni fraseologiche identiche, ve ne sono anche tante altre che derivano da diverse tradizioni ed esperienze storiche e culturali di una o dell'altra nazione.

A tali differenziazioni tra i fraseologismi nella lingua croata e italiana hanno contribuito le diverse vicende storiche delle due nazioni, le distinte tradizioni culturali nonché le mentalità all'interno delle stesse società, ognuna con i propri sistemi di valori.

Riferimenti bibliografici

- Anić, V. (1998). *Rječnik hrvatskoga jezika*. Zagreb, Novi Liber.
- Anusiewicz, J. (1995). *Lingwistyka kulturowa. Zarys problematyki*. Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- Anusiewicz, J., Dąbrowska, A., & Fleischer, M. (2000). Językowy obraz świata i kultura. Projekt koncepcji badawczej. *Język a kultura*, 13, 11—44.
- Bartmiński, J. (1990). *Językowy obraz świata*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- Bocian, E. (2017). La concettualizzazione metaforica delle emozioni nella lingua italiana. *Annales Universitatis Paedagogicae Cracoviensis Studia de Cultura*, 9(1), 29—36.
- Casadei, F. (1995). Per una definizione di espressione idiomatica e una tipologia dell'idiomatico in italiano. *Lingua e stile*, XXX(2), 335—358.
- Čermák, F. (1998). Somatic idioms revisited. In W. Eismann (Ed.), *Europhras 95 — Europäische Phraseologie im Vergleich* (pp. 109—119). Bochum, Brockmeyer.
- Drzymała, P. (1993). *Fraseologia italiana. Słowniczek frazeologiczny włosko-polski*. Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM.

- Feruga, K. (2008). *Socjolingwistyczne uwarunkowania języka molizańskich Chorwatów*. <http://www.sbc.org.pl/Content/11968/doktorat2828.pdf> (accesso: 22/10/2019).
- Földes, C. (1996). *Deutsche Phraseologie kontrastiv. Intra- und interlinguale Zugänge*. Heidelberg, Julius Groos Verlag.
- Kopaliński, W. (1990). *Słownik symboli*. Warszawa, Wiedza Powszechna.
- Kovačević, B. (2012). *Hrvatski frazemi od glave do pete*. Zagreb, Institut za hrvatski jezik i jezikoslovlje.
- Kurkowska, H., & Skorupka, S. (2001). *Stylistyka polska*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Lewicki, A. M. (2003). *Studia z teorii frazeologii*. Łask, Oficyna Wydawnicza LEKSEM.
- Matešić, J. (1982). *Frazeološki rječnik hrvatskoga ili srpskog jezika*. Zagreb, Školska knjiga.
- Matsumoto, D., & Juang, L. (2007). *Psychologia międzykulturowa*. Gdańsk, Wydawnictwo Psychologiczne.
- Menac, A., Fink-Arsovski, Ž., & Venturin, R. (2003). *Hrvatski frazeološki rječnik*. Zagreb, Naklada Ljevak.
- Müldner-Nieckowski, P. (2004). *Nowy szkolny słownik frazeologiczny*. Warszawa, Bertelsmann Media — Świat Książki.
- Pajdzińska, A. (1996). Znaczenie związku frazeologicznego. In Z. Krążyńska & Z. Zagórski (Red.), *Poznańskie Spotkania Językoznawcze, 1* (s. 168—173). Poznań, Wydawnictwo Poznańskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk.
- Pajdzińska, A. (2003). *Studia frazeologiczne*. Łask, Oficyna Wydawnicza LEKSEM.
- Pittano, G. (1994). *Sinonimi e contrari: dizionario fraseologico delle parole equivalenti, analoghe e contrarie*. Bologna, Zanichelli.
- Pittano, G. (1996). *Frase fatta capo ha: dizionario dei modi di dire, proverbi e locuzioni*. Bologna, Zanichelli.
- Podracka, M. (2006). *Idiomy włoskie*. Warszawa, Rea.
- Rejakowa, B. (1986). *Związki frazeologiczne o identycznej lub podobnej budowie morfologicznej w języku słowackim i polskim*. Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich.
- Roux, J.-P. (1994). *Krew. Mity, symbole, rzeczywistość* (M. Perek, Przeł.). Kraków, Znak.
- Salwa, P., & Szleszyńska, M. (1997). *Wybór idiomów włoskich*. Warszawa, Wiedza Powszechna.
- Spagińska-Pruszek, A. (2005). *Intelekt we frazeologii polskiej, rosyjskiej i chorwackiej. Z problemów językowego obrazu świata*. Łask, Oficyna Wydawnicza LEKSEM.
- Šmelev, A. (2004). O slovarie ključevych slov ruskoj jazykovej kartiny mira. *Russkij Jazyk Segodnja*, 4, 347—353.
- Vince-Pallua, J. (1996). Doprinis utvrđivanju tragova Hrvata u južnoj Italiji. In H. Salopek (Ed.), *Tjedan moliških Hrvata* (pp. 18—26). Zagreb, Hrvatska Matica Iseljnika.
- Wierzbicka, A. (1971). *Kocha, lubi, szanuje. Medytacje semantyczne*. Warszawa, Wiedza Powszechna.
- Zingarelli, N. (2003). *Lo Zingarelli. Vocabolario della lingua italiana*. Bologna, Zanichelli.



Aleksandra Paliczuk

Università della Slesia, Katowice
Polonia

 <https://orcid.org/0000-0002-9759-4882>

La concettualizzazione del verbo ‘mettere’ in italiano

The Conceptualization of the verb ‘mettere’ (‘to put’) in Italian

Abstract

The conceptualization of space is manifested in language through diverse linguistic structures. Space, one of the most significant analytical categories not only in linguistics, introduces a variety of senses and conceptual relations in the construction of communicative meaning. While there are several approaches to linguistic studies, the most obvious choice for this type of analysis seems to be Cognitive Linguistics, with some of its theoretical currents and the Cognitive Grammar of Ronald W. Langacker (1987, 1991a, 1991b, 1995, 2008) in particular. In his works, Langacker often refers to spatial and visual relationships that provide useful illustrations to depict different conceptual structures and relationships. Indeed, the relations between visual perception and conceptualization concerns numerous aspects of the semantics of natural language (E. Tabakowska, 1999: 59). The paper aims to analyse the concept of the Italian verb ‘mettere’ (‘to put’), apparently simple and yet, as it will be shown, rich and varied in meaning.

Keywords

Cognitive Linguistics, imagery, linguistic picture of the world, profile, to put (It.: ‘mettere’)

Parole chiave

Linguistica Cognitiva, l’immaginare, l’immagine linguistica del mondo, il profilo, ‘mettere’

1. Introduzione

Per poter analizzare la lingua in quanto strumento che serve alla comunicazione tra nazioni diverse, anzi tra culture diverse, bisogna riferirsi alle teorie linguistiche che cercano di spiegare quale sia il ruolo della lingua nel processo di conoscere il mondo, di imparare, sperimentare, percepire e concettualizzare. Ci sono parecchi approcci tra cui quello più adeguato per questo tipo di analisi sarà proprio la Linguistica Cognitiva con alcune sue proposte teoriche: in particolare, la grammatica cognitiva di Ronald W. Langacker, la quale propone un approccio complessivo e coerente alla lingua. Langacker (1987, 1991a, 1991b, 1995, 2008), nei suoi lavori, si riferisce spesso alle relazioni spaziali e visuali che, secondo lui, costituiscono illustrazioni utili per descrivere diverse strutture e relazioni concettuali. Infatti, la relazione tra la percezione visiva e la concettualizzazione riguarda numerosi aspetti della semantica del linguaggio naturale (E. Tabakowska, 1999: 59). Questo lavoro è un tentativo di analizzare il modo di concettualizzare il verbo italiano ‘mettere’, il cui significato a prima vista sembra abbastanza semplice ma, come vedremo, risulta assai ricco e variegato.

2. I fondamenti teorici

Il senso degli enunciati è fondato nell’interazione sociale, si verifica negli atti di comunicazione tra parlanti ed è correlato con la nostra interpretazione del mondo, vuol dire la sua immagine mentale che poi viene rappresentata con le unità linguistiche.

Nell’ambito degli studi cognitivi sulla lingua si fa riferimento agli studi di Edward Sapir (1978) in cui si considera il rapporto tra la lingua e l’esperienza del mondo. Sapir (1978) parla della lingua come di uno strumento che permette di descrivere la realtà, l’esperienza e le interpretazioni individuali del mondo che, però, raggiungono una comprensione comune. Secondo Sapir, le forme linguistiche determinano certi modi di osservazione e di interpretazione. La lingua ci aiuta e allo stesso tempo ci disturba nelle nostre esperienze conoscitive e a ciò sono dovute alcune sottili differenze semantiche tra diverse culture. Grazie alla continua interazione e penetrazione tra lingua e esperienza, lo status della lingua come sistema non è puramente simbolico, ha anche un carattere contestuale. Anzi, la lingua non soltanto rinvia alla nostra esperienza del mondo, ma la può formare ed interpretare o scoprire nel senso che il parlare e l’agire si intrecciano continuamente e si completano l’uno con l’altro nelle nostre attività ed interazioni quotidiane (E. Sapir, 1978: 38—40).

In questo lavoro si fa particolare ricorso alla nozione di *immaginare*, che fa parte della grammatica cognitiva di Langacker (2008). Secondo lui, la grammatica come tale, per mezzo dei suoi elementi, porta con sé il significato (le parole) e permette di costruire e simboleggiare significati più sofisticati, nascosti negli enunciati complessi quali i sintagmi o le frasi (cf. A. Paliczuk, 2016: 221). La grammatica non soltanto costituisce una parte integrante dei processi cognitivi, ma è una chiave per la loro comprensione (R.W. Langacker, 2008: 17—18). L'oggetto di studio della grammatica cognitiva è la concettualizzazione in correlazione con le espressioni linguistiche. Langacker (1999) dice che il significato di un'espressione linguistica non si limita soltanto al contenuto concettuale a cui si riferisce, ma è anche costituito dal processo dell'immaginare convenzionale¹ (*conventional imagery*) o della costruzione della scena (*scene construal*) (cf. A. Paliczuk, A. Pastucha-Blin, 2016: 144). Il processo dell'immaginare (o della costruzione della scena) si basa essenzialmente sulla percezione dello spazio e anche in altre teorie nel campo della linguistica cognitiva si registra il riferimento terminologico allo spazio e alla sua visione, come p.e.: *l'immagine*, *l'osservatore*, *il punto di vista*, *la prospettiva*, *l'organizzazione 'figura-sfondo'*, *la traiettoria*, *gli spazi mentali* ecc. Non sorprende, quindi, il fatto che l'uomo ne approfitti nei processi cognitivi e, di conseguenza, nell'uso quotidiano della lingua.

Nel campo degli studi linguistici polacchi, Jerzy Bartmiński introduce la nozione di *Językowy Obraz Świata (JOS)*, che si potrebbe tradurre come *l'immagine linguistica del mondo* — la nozione è legata alla *visione del mondo* (in inglese *view of the world*) e all'*immagine del mondo* (in tedesco *das sprachliche Weltbild*). La *visione* implica il fatto di *vedere*, *guardare*, *osservare*, allora gli elementi del processo sono: a) *il soggetto guardante*, cioè la persona che guarda, percepisce qualcosa, e b) *l'immagine* — in quanto il risultato del processo di vedere il mondo da parte di qualcuno (l'immagine e la visione del mondo non sono però nozioni equivalenti) (J. Bartmiński, 1999: 103). Invece, l'immagine linguistica del mondo è un'interpretazione della realtà contenuta nella lingua; si basa sulle opinioni del mondo radicate nella lingua in strutture grammaticali, forme lessicali, modi di dire, proverbi, testi (J. Bartmiński, 1999: 104). Nelle analisi linguistiche si dovrebbe considerare dunque il rapporto tra la lingua e la realtà circostante, vale a dire che la lingua è lo strumento che serve ad interpretare il mondo, non lo crea e non lo riflette. *L'immagine linguistica del mondo* è una struttura concettuale, caratteristica per ogni lingua, per mezzo della quale la gente comprende (percepisce e poi interpreta, categorizza) il mondo. È una struttura soggettiva, però abbastanza universale o caratterizzata da certe somiglianze dentro un gruppo di persone che usano la stessa lingua (o anche lingue diverse), perciò la comunicazione e la comprensione reciproca sono possibili (R. Grze-

¹ Sull'immaginare e sul profilare nella lingua ci sono già parecchi lavori nell'ambito della linguistica cognitiva anche tra i linguisti polacchi (J. Bartmiński, 1993 e molti altri lavori: A. Kosz, 2005, 2006, 2008, A. Paliczuk, 2014, 2016, A. Paliczuk e A. Pastucha-Blin, 2016, 2019 ed altri).

gorczykowa, 1999: 45—46). È quindi un'interpretazione del mondo verbalizzata in modi diversi (J. Bartmiński, 2009: 12).

In ambedue gli approcci, di Langacker e di Bartmiński, appare la nozione di *profilare*; è il processo mentale che avviene nella relazione tra la nostra percezione e concettualizzazione della realtà ed il modo in cui ne parliamo. La lingua serve da strumento grazie a cui siamo in grado di trasmettere informazioni, messaggi, nostre opinioni, credenze, impressioni ed infatti interpretazioni del mondo reale e di quello astratto. Il profilare nella teoria di Langacker è una delle dimensioni dell'immaginare, ossia il processo mentale grazie a cui possiamo creare nuovi concetti, nuovi significati, possiamo manipolare gli elementi del nostro sistema concettuale per formulare enunciati in modo da trasmettere nel modo più preciso possibile la nostra visione del mondo. Secondo Bartmiński (2009: 89—90), il profilo è un particolare (anche soggettivo) modo di comprensione di un oggetto. I profili di un concetto non sono i suoi nuovi significati, ma sono i modi di organizzare i contenuti semantici nell'ambito del suo significato di base.

Questo lavoro si basa sulla nozione di profilare in quanto processo di creazione di nuove sfumature di significato (o meglio nuovi sensi) e riguarda l'analisi del verbo 'mettere' da diversi punti di vista, diverse prospettive. Si cercherà di analizzare alcuni contesti in cui il verbo in questione appare, per dimostrare quali significati può assumere.

Il profilare consiste nello scegliere un elemento dalla base cognitiva e sottolinearlo per palesare il significato che vogliamo applicare in un dato enunciato parlando di un determinato frammento della realtà, sia quella fisica sia quella astratta. Si vedranno dunque moltissimi esempi di espressioni e modi di dire in cui 'mettere' assume diversi nuovi significati in relazione al contesto e alla situazione in cui si trova. 'Mettere' è universale e generico, ma allo stesso tempo presenta una ricchezza di significati in diversi contesti, vale a dire che potrebbe essere spiegato in altre lingue con numerosi lessemi diversi (p.e. in polacco: *położyć*, *włożyć*, *nałożyć*, *ułożyć*, *złożyć*, *kłaść*, *układać*, *wkładać*, *nakładać*, *zakładać*, *poukładać*... ecc. e sono soltanto gli esempi del significato di base).

La parte successiva del testo costituisce un tentativo di analisi dei profili di 'mettere', eseguita in base alla nozione di profilare, grazie a cui si può conoscere la varietà dei significati e dei contesti nei quali il verbo appare e quali accezioni assume.

3. L'analisi dei profili di 'mettere'

Osservando la definizione del verbo *mettere* presa dal dizionario online 'Trecani'², si può spiegare il suo significato nel modo seguente:

Verbo di sign. ampio e generico, dai confini semantici non ben definiti, che comprende in sé le accezioni di *porre, collocare, posare, introdurre, ficcare, attaccare, versare*, e di parecchi altri verbi, da cui può di volta in volta essere opportunamente sostituito. Regge per lo più due complementi, il compl. oggetto e un compl. di luogo o di termine, e sono questi che ne determinano caso per caso il significato. 1. In genere, far stare in un luogo, far passare da un posto a un altro, sia spostando l'oggetto con le mani sia in altro modo; *m. in, dentro, sopra, sotto, accanto, davanti, dietro; m. il tappeto in terra, i vestiti nell'armadio, i libri nello zaino; m. i piatti, le posate, le vivande in tavola (spesso ellitticamente: m. in tavola); m. le merci in magazzino, le casse in deposito, la vettura in rimessa, un'imbarcazione in mare; m. le botti sul carro; m. la legna nel caminetto; m. i panni in lavatrice; m. i fagioli in pentola, la carne sulla griglia, la minestra sul fuoco; m. l'acqua nel bicchiere, lo zucchero nel caffè, il vino in bottiglia; m. il cappello in testa; [...]* (<https://www.treccani.it/vocabolario/mettere/> data accesso: 20.10.2020).

Volendo semplificarla, si potrebbe dire che 'mettere' significa *far così che un oggetto occupi una determinata posizione o un determinato luogo*. Sarà dal suo significato di base che nascono molti altri. Infatti, il suo significato dipende dalla situazione comunicativa e dal contesto in cui viene collocato, assumendo così diverse sfumature semantiche e accezioni specifiche, vuol dire estensioni metaforiche.

Si possono osservare delle analogie tra la percezione dello spazio fisico e quello astratto, vale a dire che il verbo 'mettere' si applica a entrambi i casi: alla descrizione dello spazio fisico e alla descrizione di quello astratto. Il significato del verbo dunque si attualizza nella concettualizzazione delle azioni astratte in cui diversi concetti vengono trattati tramite il prisma della realtà fisica. Con i significati di *porre, collocare, posare* e così via, il verbo appare in numerosi contesti linguistici che riflettono il modo di percepire e concettualizzare la realtà circostante, un modo che viene poi trasmesso alla concettualizzazione delle nozioni astratte. Quindi, si possono manipolare gli oggetti fisici grazie alla varietà di usi possibili del verbo 'mettere' per poi trasmetterli alla manipolazione dei concetti astratti.

² Tutte le definizioni delle espressioni analizzate sono prese dai dizionari online: <https://www.treccani.it/>, <https://dizionari.corriere.it/>, <https://dizionari.repubblica.it/italiano.html>, <https://www.garzantilinguistica.it/>. Anche spiegazioni ed esempi riportati nel testo sono creati in base alle voci trovate in questi dizionari.

Nei paragrafi che seguono si tenta di evidenziare le accezioni del verbo ‘mettere’ raggruppandole in profili e sottoprofili a seconda dei significati che rappresentano le locuzioni citate.

Si propone una classificazione di profili e sottoprofili, tra cui si distinguono due gruppi generali: il **profilo di spazio astratto** (con i sottoprofili: di contenitore e di superficie) e i **profili basati sulle parti del corpo**, cioè i profili di spostamento, di intervento, di intenzione, di pensiero, di fiducia, di azione ed il profilo emotivo.

3.1. Il profilo di spazio astratto

Nel presente paragrafo vengono analizzati gli esempi in cui si approfitta della manipolazione degli oggetti nella realtà fisica per poter parlare dei fenomeni astratti. Vediamo l'esempio:

(1) Questo thriller **mette i brividi!**

Siccome i brividi non sono un oggetto reale, ma una sensazione, si ha a che fare in questo caso con l'analogia tra il fisico e l'astratto; nella locuzione *mettere i brividi*, quell'altro oggetto o una superficie su cui li si mettono è sottintesa. La manipolazione delle astrazioni nel nostro sistema concettuale si conferma in numerose espressioni, p.e.:

(2) Obama **aveva messo la pace** mondiale al primo punto del suo programma.

(3) L'insegnante cerca di **mettere pace tra** due allievi che litigano.

Dunque, si può *mettere (la) pace* in un posto, al primo punto, tra le persone ecc. come se la pace fosse un oggetto, di conseguenza il verbo ‘mettere’ assume un senso figurato.

Un altro esempio in cui si vede l'analogia tra la percezione di oggetti situati nello spazio fisico e in quello astratto è:

(4) L'hanno **messo sotto** accusa.

L'espressione ‘mettere sotto accusa’ risulta dalla situazione in cui qualcuno mette un oggetto sotto un altro oggetto, p.e. come *mettere sotto il coperchio*, *mettere sotto l'ombrellone* e così via. È evidente, quindi, analizzando gli esempi sopraccitati con il verbo ‘mettere’, che la percezione e la concettualizzazione del modo di manipolare oggetti concreti, reali, ha un grande impatto sul modo in cui vengono concettualizzate le azioni mentali svolte sulle nozioni astratte; ciò si evidenzia tramite le strutture lessicali italiane.

3.1.1. Il sottoprofilo di contenitore

La maggior parte delle espressioni in cui appare il verbo ‘mettere’ si riferisce alla percezione e alla concettualizzazione di oggetti concreti e poi astratti, durante le quali gli uni e gli altri vengono collocati in un tipo di contenitore — sia quello fisico che quello figurato. Si usano in italiano, ad esempio, le locuzioni in cui abbiamo a che fare proprio con i contenitori figurati, come p.e.:

- (5) Ne ho abbastanza di sentirti **mettere in dubbio** ogni mia parola.
- (6) Non vorrei essere costretto a **mettere in pericolo** le persone a cui tengo.
- (7) Non era la mia intenzione di **mettere in imbarazzo** chi non conosce la risposta.

Il dubbio, il pericolo, l'imbarazzo, ecc. sono concetti astratti, tuttavia quell'unione del verbo ‘mettere’ con astrazioni mediante la preposizione ‘in’ indica che le percepiamo e concettualizziamo come contenitori (basandoci sulle espressioni come: *mettere in una scatola, in una pentola, in un armadio* ecc.). Si noti un altro esempio:

- (8) **Hai messo troppe idee nel** tuo discorso.

Anche in questo caso si può parlare della concettualizzazione del *discorso* in quanto contenitore, e di conseguenza, il verbo ‘mettere’ assume un senso astratto — diventa un'azione mentale.

3.1.2. Il sottoprofilo di superficie

Possiamo notare molte espressioni in cui le preposizioni indicano il tipo di relazione che esiste tra gli elementi di un sintagma; così si verifica l'azione di mettere un oggetto su una superficie, come p.e.: *mettere il francobollo ad una lettera, mettere le corde al violino, mettere un quadro alla parete* ecc. La stessa relazione, introdotta da ‘mettere’ e preposizione ‘a’, riguarda spesso le azioni sui concetti astratti, p.e.: *mettere qc. a disposizione, a rumore, a profitto, mettere al corrente, mettere al mondo* e altri. Vediamo alcuni esempi:

- (9) Il comune ha **messo a disposizione** un ampio parcheggio nel centro della città.
- (10) È un fatto che **ha messo a rumore** tutta la città.
- (11) In materia di gestione del rischio occorre **mettere a profitto** le esperienze acquisite da altri Paesi.
- (12) Giulia mi ha **messo al corrente** della situazione.

(13) È emozionante, **mettere al mondo** un bambino.

(14) **Hanno** finalmente **messo** il titolo **all'opera**.

Negli esempi sopraccitati vediamo la trasposizione del significato di 'mettere qc. a qc.', vale a dire che si tratta dell'immagine di una situazione in cui mettiamo un oggetto a/su o presso un altro, lo aggiungiamo ad un altro, lo mettiamo su una superficie ecc., come, ad esempio, quando mettiamo un quadro ad una parete, oppure come mettiamo qc. (o qu.) al sole, all'aria, ossia cambiamo le condizioni, le circostanze, in cui un oggetto si trova. Si possono dunque notare gli usi di altre preposizioni, come 'su' o 'in', nelle espressioni con 'mettere' in senso astratto, p.e.:

(15) Hai sbagliato, però qualcuno ti può ancora **mettere sulla via giusta** (sulla strada giusta, sulla retta via \neq sbagliata).

(16) Dio ti **ha messo sulla mia strada**.

La prima locuzione significa indirizzare qualcuno nel suo ragionamento o nel suo comportamento, dargli indicazioni su come agire o pensare — l'espressione si basa sull'analogia di come indirizziamo qu. dirigendolo verso un luogo (fisico); invece nella seconda frase abbiamo l'espressione basata sulla metafora della VITA COME STRADA (o STRADE), vale a dire che nella vita arriviamo a conoscere diverse persone così come, passeggiando per le strade, incontriamo diversa gente. Inoltre, entrambe le locuzioni si basano sul senso di 'mettere qc. su qc.' come nel caso di *mettere le botti sul carro*, *mettere la carne sulla griglia* ecc. Pensando all'immagine della strada come percorso non soltanto fisico, ma anche mentale, riguardante pure le azioni mentali, si noti un altro modo di dire:

(17) Lui **ha messo degli ostacoli**³ sul tuo **sentiero** e ora devi riuscirci a risolvere i tuoi problemi.

(18) Hanno **messo gli ostacoli nel** vostro **cammino** per cercare di fermarvi.

(19) La Russia **ha messo ostacoli nella modalità** di controllo delle elezioni.

I primi due esempi rinviano in modo evidente alla metafora menzionata (della strada, via, del percorso come modo di vivere, agire), il terzo è ancora più astratto: abbiamo la modalità di fare qc. in quanto modo di procedere, vuol dire che le difficoltà nella realizzazione di un'azione sono come ostacoli incontrati camminando per strada.

In italiano interessanti sono le locuzioni: *mettere su casa* o *mettere su famiglia*, che vediamo negli esempi che seguono:

³ 'Mettere gli /degli ostacoli' sul sentiero o nel cammino di qu. sono esempi che potrebbero entrare anche nel profilo di intervento per il suo senso che riguarda le interazioni, tuttavia, l'espressione è priva di parti del corpo.

(20) Mia madre vorrebbe che io mi sistemassi già e **mettessi su casa**.

(21) Pensa a sposarti e **a metter su famiglia**.

In ambedue i casi si nota il verbo 'mettere' con la preposizione 'su' e qualcosa di sottinteso su cui si mette un oggetto, qui proprio la casa o la famiglia.

3.2. I profili basati sulle parti del corpo

Entrando proprio nei particolari dei diversi contesti in cui appare il verbo 'mettere' si possono notare numerose espressioni con i riferimenti alle parti del corpo umano. La gente 'mette le parti del corpo' in diversi luoghi o posizioni per esprimere determinati significati. Questo fenomeno può essere spiegato con un modo generale di percepire la realtà circostante, vuol dire nella maggior parte delle lingue si osserva un forte antropocentrismo nel modo di conoscere il mondo (riflesso poi nella lingua): parlando della realtà l'uomo spesso fa riferimento a se stesso, si tratta come punto di riferimento intorno a cui avvengono azioni, eventi, hanno luogo situazioni. E dato che conosciamo il mondo prima con i sensi, dunque impariamo come manipolare gli oggetti fisici, quando, poi, giungiamo a comprendere le astrazioni, negli anni successivi del nostro sviluppo, allora impariamo a manipolare le astrazioni in base alla nostra esperienza empirica.

Nei paragrafi che seguono vengono evidenziati diversi esempi in cui per mezzo del verbo 'mettere' si esprimono vari comportamenti, atteggiamenti, azioni, anche o innanzitutto quelli che riguardano relazioni interpersonali, ma pure quelli che si riferiscono al modo di provare emozioni (profilo emotivo). Ne sono stati distinti alcuni sottoprofili (di intervento, di intenzione, di pensiero, di fiducia, di azione ed emotivo) in cui vengono analizzate le locuzioni riguardanti diversi comportamenti umani.

3.2.1. Il profilo di spostamento

Il primo profilo evidenziato nel gruppo delle espressioni che rinviano alle parti del corpo è il profilo di spostamento. Per quanto riguarda il movimento o lo spostamento sembra naturale l'uso delle parti del corpo, tuttavia si possono osservare le locuzioni in cui appaiono altre parti del corpo (non sempre i piedi o le gambe) che non necessariamente implicano il movimento. Vediamo l'esempio:

(22) Oggi non **ho messo il naso** fuori.

Analizzando il significato della frase sopraccitata si ha in mente l'immagine di una persona che sta per uscire attraverso la porta, sta sulla soglia con i piedi, e la

parte del corpo che è la più esterna e sporge è proprio il naso. In conseguenza, viene usato il naso messo fuori (o no) per dire che qualcuno esce di casa (o no — si usa l'espressione piuttosto per dire che qualcuno non è uscito).

Una delle locuzioni che impegna il piede per indicare lo spostamento è:

(23) A casa tua **non metterò più piede!**

‘Mettere piede’ in un posto, in un luogo significa venirci. La persona, camminando per spostarsi, usa ambedue i piedi, ambedue le gambe e infatti tutto il corpo si sposta.

In questi due casi (esempio 22 e 23) si ha a che fare con la metonimia (*parte per tutto*) in cui il naso o il piede rappresentano tutta la persona.

Il modo di muoversi, e infatti di comportarsi, che caratterizza una persona, viene contenuto in:

(24) Non **ti mettere** sempre **tra i piedi!**

‘Mettersi tra i piedi’ è una locuzione che descrive l'azione di *impedire a qu. di camminare, farlo inciampare*, e viene usata per parlare di una persona imbarazzata, impacciata che camminando infastidisce gli altri.

3.2.2. Il profilo di intervento

Nel presente sottocapitolo si analizzano le locuzioni in cui ‘mettere’ assume il significato del verbo che indica l'azione di intervenire, intromettersi nelle azioni o negli affari altrui. L'espressione che chiude il paragrafo precedente, ‘mettersi tra i piedi’, può essere analizzata anche da un altro punto di vista, p.e.:

(25) E c'è sempre la suocera a **mettersi tra i piedi** dei giovani.

La si usa, allora, anche per descrivere la situazione nella quale uno si immischia, si intromette negli affari altrui per impedirgli di fare qc. (come si può impedire un cammino fluente facendo così che qu. cada e non possa andare avanti). Quindi, in base all'immagine della situazione in cui qualcuno mette qualcosa tra i piedi di qualcuno per farlo cadere, si ha a che fare con la trasposizione del significato concreto in quello astratto, vuol dire l'espressione assume il senso di *ostacolare qualcuno in un'azione (qualsiasi)*.

L'esempio successivo riguarda la situazione comunicativa in cui qualcuno interviene:

(26) Non **mettere bocca (lingua)** in un discorso degli adulti!

La bocca (la lingua) viene associata all'attività di parlare, pronunciare qc.; allora questa parte del corpo rappresenta qui parole, idee, opinioni pronunciate da qualcuno. In questo caso il significato dell'espressione sarà spiegato come: *intromettersi, entrare a parlare senza essere chiamati, senza essere interrogati*, siccome mettendo la bocca in un discorso si pronunciano parole o enunciati non richiesti dall'altra persona e li si introducono in quel discorso interrompendo l'enunciato di qualcun altro.

Vediamo un'altra espressione:

(27) Non **mettere il naso negli** affari altrui!

È un esempio dell'espressione che rappresenta un comportamento inappropriato, vuol dire: *intromettersi, impicciarsi di cose che non ci riguardano*. La locuzione si basa sulla concettualizzazione del naso come rappresentante dell'olfatto, vale a dire che quando uno vuole trovare qualcosa, spiando, a volte usa l'olfatto per sentire l'odore di qualche cosa che lo porterà a quello che cerca.

3.2.3. Il profilo di intenzione

In italiano si possono incontrare delle locuzioni che contengono il verbo 'mettere' in combinazione con le parti del corpo che esprimono un'intenzione di chi parla, ad esempio:

(28) Questi vogliono solo che tutti gli **mettano gli occhi addosso**.

'Mettere gli occhi addosso a qu./qc.' significa *guardare qualcuno / qualcosa fissamente, in particolare con l'intenzione di sedurre (qu.)*. Dunque, si tratta di una situazione nella quale uno vuole che tutti/tutte lo guardino, lo ammirino mettendogli gli occhi addosso così come se fossero oggetti, pezzi di gioielleria, abbigliamento e simili. La persona che 'mette gli occhi addosso a qualcuno' ha intenzione di fare qc. o di ottenere qualche risultato, di provocare un certo comportamento di un'altra persona, di fare un'impressione ecc.

Un senso piuttosto negativo assume la locuzione seguente:

(29) Mai **mettere le mani addosso ad** una ragazza.

(30) Per una sciocchezza **mi ha messo le mani addosso** e mi ha criticato di fronte a tutti.

'Mettere le mani addosso a qu.', accanto al significato proprio dell'espressione in quanto *alzare le mani, picchiare o malmenare* nel senso fisico, può indicare anche il maltrattamento psichico, vuol dire: *criticare con severità anche eccessiva o in-*

giustificata, interpretare in maniera inesatta o forzata, minacciare qu.. In questo caso si parla di atteggiamento e intenzioni negative verso qualcuno.

Un esempio che tocca situazioni simili, vuol dire relazioni interpersonali negative, sono le locuzioni:

(31) Non fatevi **mettere sotto i piedi** di nessuno!

(32) Non fatevi **mettere i piedi** di nessuno **in testa**!

‘Mettere i piedi in testa a qu.’ oppure ‘mettere qu. sotto i piedi’ significa *sottometterlo con prepotenza, maltrattarlo, farlo o tenerlo come schiavo, opprimerlo*. Le espressioni si basano sull’immagine di uno che applica la forza fisica ad un altro usando i piedi per tenerlo.

3.2.4. Il profilo di pensiero

Per quanto riguarda la comunicazione di certe informazioni, idee, opinioni osserviamo i modi di dire che seguono:

(33) Sua madre **le ha messo** idee stravaganti **in testa**.

(34) Mia figlia **si è messa in testa** un’idea che diventerà una cantante famosa.

Nel caso delle locuzioni ‘mettere qc. in testa a qu.’ e ‘mettersi qc. in testa’ si tratta del fatto di *convincere qu.* (o rispettivamente: *se stesso*), *far credere o spingere a fare qualcosa*; ciò nel primo esempio si verifica tra due persone (una persona vuole convincere un’altra) e nel secondo riguarda lo stesso agente, cioè significa *convincere se stessi* nel senso *fissare una cosa, un’idea e simili nella coscienza o nella memoria, fissarsi in un pensiero, in un proposito, incaponirsi a credere in qc.* ecc.. Si tratta qui infatti della combinazione delle mani (sottointese, che agiscono: prendono, manipolano qualcosa) e della testa, in cui l’ultima fa da rappresentante del nostro pensare, ragionare, vuol dire è il contenitore per pensieri, idee, intenzioni, desideri e così via.

3.2.5. Il profilo di fiducia

Nelle relazioni sociali bisogna spesso fidarsi di altre persone e quindi anche in questo contesto usiamo le locuzioni con ‘mettere’ e ‘le mani’ per parlarne:

(35) Lei **si è messa** totalmente **nelle mani** del suo fidanzato.

In questa frase si osserva la trasposizione dell'immagine di uno che dà qualcosa di prezioso ad un altro, perché ha fiducia di questa persona, dunque 'mettere se stessi (o qc.) nelle mani di qualcuno' significa *affidarsi a lui completamente, essere sotto la sua protezione, ma anche dipendenti dalle sue decisioni*. Esistono anche variazioni di quest'espressione: 'mettere qc. in buone / cattive mani', ciò significa *affidare qc. ad una persona* rispettivamente *buona* o *cattiva*.

L'espressione che segue è un altro esempio che combina i due concetti, 'mettere' e 'la mano':

(36) Per te **metto la mano sul fuoco**.

(37) **Metto la mano sul fuoco** che arriverà in ritardo anche questa volta.

È un modo di dire che esprime la sicurezza, la fiducia. Qualcuno afferma qualcosa in modo deciso oppure garantisce per qualcun altro con la massima sicurezza. Viene usata in questo caso l'immagine della persona che essendo tanto sicura di sé mette la mano sul fuoco, come nel caso della medievale prova del fuoco.

3.2.6. Il profilo di azione

Le parti del corpo servono spesso a descrivere diverse azioni, attività, modi di procedere, di iniziare un'azione o di comportarsi. Partendo dal significato di base del verbo 'mettere', come nel caso di: *metter mano a qualche cosa*, che indica un'azione di: *afferrarla per servirsene a un determinato scopo*, troviamo le sue analogie in descrizioni di diverse situazioni, anche quelle figurate, p.e.:

(38) Dobbiamo assolutamente **mettere mano a** una profonda riforma dei mercati finanziari.

'Mettere mano a qc.' è una locuzione che si riferisce a varie forme dell'operare umano; ad esempio: *mettere mano a un lavoro* significa *iniziare a lavorare*; *mettere mano alla penna, ai pennelli*, vuol dire *iniziare a scrivere, a dipingere* ecc.. Dunque, il suo significato sarà spiegato come *iniziare a, cominciare a fare qc.* E per analogia si può osservare l'esempio successivo:

(39) Dobbiamo **mettere mano al portafoglio** come si deve.

In questo caso il *portafoglio* suggerisce il significato finanziario, vuol dire si tratta dell'azione di *pagare, spendere i soldi, sborsare*. Un'espressione simile, 'mettere mano al portafoglio di qu.' oppure 'mettere le mani sui soldi di qu.' significa invece *cercare di impadronirsi dei soldi di qualcun altro*.

Un'analogia al movimento nella realtà fisica è osservabile in:

- (40) La ditta ha **messo le mani sulle** informazioni confidenziali dell'azienda concorrenziale.

La locuzione 'mettere le mani su qc.' potrebbe considerare sia l'azione sugli oggetti fisici, concreti, che su quelli astratti. Tuttavia, in ambedue i casi, il significato è: *entrare in possesso, impadronirsi di qc.* o semplicemente di *prendere qc.*

Le mani rappresentano spesso diverse azioni siccome con le mani le eseguiamo, e così nell'esempio che segue possiamo osservare:

- (41) Suo padre era un ricco mafioso e gli aveva insegnato a **mettere le mani in** pasta dappertutto.
 (42) **Ho messo le mani in** una faccenda.

La prima delle due locuzioni sopracitate significa: *essere coinvolto in qc., in particolare in qc. di negativo, in affari sporchi*; invece l'altro esempio non ha piuttosto una sfumatura negativa e significa *prendere parte in qc., occuparsene in maniera diretta o indiretta*. Si tratta dell'intromettersi, ingerirsi o del coinvolgersi in qualche cosa (per analogia di mettere le mani in un contenitore con una sostanza per fare qc. con o di essa).

Per quanto riguarda la descrizione dei modi di agire, proseguire, l'esempio successivo riguarda un'altra parte del corpo, il piede, e viene usato in riferimento a chi cammina:

- (43) Questa volta **ha messo il piede** in fallo.

'Mettere il (un) piede in fallo' va spiegato come *posarlo su terreno malsicuro, cedevole*, con il significato di *sbagliare, commettere un errore*. Un passo sbagliato nel nostro cammino risulta in una caduta, così un piede messo in fallo in un procedimento qualsiasi indica che qu. ha sbagliato. L'espressione successiva, invece, ci permette di evitare gli errori, p.e.:

- (44) I ricercatori **mettono le mani avanti** avvertendo di non essere sicuri che queste associazioni significhino, attualmente, che bere caffè faccia vivere più a lungo.

La locuzione si basa sull'immagine di qualcuno che prima di cadere mette le mani avanti per proteggersi dalla caduta oppure si protegge da qualcuno che lo attacca. Il suo significato figurato è: *prevenire situazioni difficili o spiacevoli, garantirsi o esigere garanzie contro eventuali danni, fare patti che mettano al sicuro dal pericolo di sorprese spiacevoli*. Si può prevenire un attacco fisico e quello psichico,

mentale, come accusa, rimprovero, obiezione ecc. accusando gli altri o presentando in anticipo elementi a propria discolpa.

3.2.7. Il profilo emotivo

In italiano si usa un'espressione, tra molte altre, che coinvolge il verbo 'mettere' e le parti del corpo anche per esprimere emozioni, come la disperazione; vediamo l'esempio:

- (45) In questi ultimi giorni, alcuni **si mettono le mani nei capelli** quando sentono parlare delle nuove iniziative assunte dal governo.

Si tratta di un gesto simbolico fatto quando uno si dispera, ma la locuzione viene pure usata in modo figurato (senza dover eseguire quel gesto), in quanto è un modo di dire che, per analogia con il gesto che accompagna uno stato d'animo di disperazione, effettivamente lo esprime rievocando proprio l'immagine della situazione in cui uno esegue quel gesto.

4. Conclusioni

Ci sono numerosissimi esempi delle locuzioni in cui il verbo 'mettere' assume diversi significati, molto spesso figurati, che è impossibile citarli tutti, e anche in un campione rappresentativo come quello riportato nel presente testo, è risultato difficile raggrupparli in un modo omogeneo, siccome in molti casi una data espressione potrebbe essere categorizzata in due o più profili a seconda dell'aspetto che si sottolinea e si prende in analisi. Si potrebbero creare numerosi profili o categorie in base ai diversi significati che il verbo assume in locuzioni diverse. Nell'analisi svolta sono stati individuati alcuni aspetti semantici di 'mettere' in italiano che riguardano soprattutto l'analogia nel percepire e nel concepire la realtà fisica e quella astratta (**il profilo di spazio astratto**); vuol dire che troviamo moltissime espressioni nelle quali, tramite le strutture lessicali, si evidenzia proprio il modo di concettualizzare le azioni mentali come fisiche. Si traspone il senso di base del verbo di operare sugli oggetti reali all'operare sulle astrazioni. È stato anche analizzato un campione di espressioni nelle quali, accanto all'analogia menzionata sopra, viene aggiunto l'uso dei concetti che descrivono le parti del corpo (**i profili basati sulle parti del corpo**), però non soltanto per parlare del corpo come tale e delle sue attività o azioni; in molti casi tali espressioni evidenziano le azioni mentali che si riferiscono alle interazioni o relazioni sociali (**il profilo di**

intervento, il profilo di fiducia, il profilo di intenzione), allo spostarsi (**il profilo di spostamento**), all'agire, al procedere o al comportarsi (**il profilo di azione**) in qualche modo. 'Mettere' attualizza anche il senso di azione mentale (**il profilo di pensiero**) o di stato emotivo (**il profilo emotivo**). Si potrebbe concludere con l'osservazione che molto spesso i concetti che a prima vista sembrano semplici, poco complicati, quelli che non dimostrano un'evidente corrispondenza con la realtà astratta, risultano molto più complessi nel loro significato o piuttosto nei significati che la gente attribuisce ad essi. I parlanti italiani per quanto concerne il verbo 'mettere' trovano sicuramente nel suo uso quotidiano nella lingua tanti più significati e tante più espressioni in cui non solo si riflette l'analogia tra la percezione del mondo reale e quello astratto, ma soprattutto si creano contesti in cui il senso di 'mettere' è molto più sviluppato ed evoluto. L'analisi del concetto di 'mettere' 'mettere' è un tentativo di spiegare ed evidenziare come le persone, in questo caso gli italiani, percepiscono e concepiscono il mondo, lo concettualizzano e ne parlano.

Riferimenti bibliografici

- Bartmiński, J. (1993). O profilowaniu i profilach raz jeszcze. In J. Bartmiński & R. Tokarski (Red.), *O definicjach i definiowaniu* (s. 269—275). Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- Bartmiński, J. (1999). Punkt widzenia, perspektywa, językowy obraz świata. In J. Bartmiński (Red.), *Językowy obraz świata* (s. 103—120). Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- Bartmiński, J. (2009). *Językowe podstawy obrazu świata*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- Grzegorzczak, R. (1999). Pojęcie językowego obrazu świata. In J. Bartmiński (Red.), *Językowy obraz świata* (s. 39—46). Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- Kosz, A. (2005). Occhio all'italiana — cioè l'immagine linguistica del mondo italiano. *Neophilologica*, 17, 177—186.
- Kosz, A. (2006). L'immaginare. I profili dell'occhio nelle lingue: italiana, polacca ed inglese. *Linguistica Silesiana*, 27, 105—115.
- Kosz, A. (2008). Il passo dal pensiero alla lingua — l'analisi cognitiva della STRADA nella lingua italiana. *Neophilologica*, 20, 124—141.
- Langacker, R. W. (1982). *Space Grammar, Analysability, and English Passive*. *Language*, 58, 22—80.
- Langacker, R. W. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar. Theoretical Prerequisites* (Vol. 1). Stanford, Stanford University Press.
- Langacker, R. W. (1991a). *Concept, Image, And Symbol. The Cognitive Basis of Grammar*. Berlin — New York, De Gruyter Mouton.


- Langacker, R. W. (1991b). *Foundations of Cognitive Grammar. Descriptive Application* (Vol. 2). Stanford, Stanford University Press.
- Langacker, R. W. (1995). *Wykłady z gramatyki kognitywnej* (H. Kardela, P. Łozowski, Przeł.). Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.
- Langacker, R. W. (1999). *Grammar and Conceptualization*. Berlin — New York, De Gruyter Mouton.
- Langacker, R. W. (2008). *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*. Oxford, Oxford University Press.
- Langacker, R. W. (2009). *Gramatyka Kognitywna. Wprowadzenie* (E. Tabakowska, M. Buchta, H. Kardela et al., Przeł.). Kraków, Universitas.
- Paliczuk, A. (2014). Spazio — pensiero — lingua. La concettualizzazione della ‘città’ in italiano”. *Neophilologica*, 26, 298—309.
- Paliczuk, A. (2016). Paese che vai usanze che trovi. La concettualizzazione del “paese” in italiano. *Neophilologica*, 28, 220—231.
- Paliczuk, A., & Pastucha-Blin, A. (2016). Il concetto di “porta” nel discorso italiano. *Linguistica Silesiana*, 37, 143—159.
- Paliczuk, A., & Pastucha-Blin, A. (2019). La doppia natura dell’acqua nei testi indirizzati alle donne. *Kwartalnik Neofilologiczny*, LXVI(4), 610—624.
- Sapir, E. (1978). *Kultura, język, osobowość. Wybrane eseje*. Warszawa, Państwowy Instytut Wydawniczy.
- Tabakowska, E. (1999). *Gramatyka i obrazowanie. Wprowadzenie do językoznawstwa kognitywnego*. Kraków, PAN „Nauka dla wszystkich”.

Dizionari online


<https://dizionari.corriere.it/>
<https://dizionari.repubblica.it/italiano.html>
<https://www.garzantilinguistica.it/>
<https://www.treccani.it/>




Paweł Golda

Université d'Opole
Pologne
Université de Silésie, Katowice
Pologne
Université Sorbonne Paris Nord
France
 <https://orcid.org/0000-0001-5505-7731>

Natalia Żywicka

Université Pédagogique de Cracovie
Pologne
 <https://orcid.org/0000-0002-8832-5576>

Vanessa Ferreira Vieira

Université de São Paulo
Brésil
 <https://orcid.org/0000-0003-2483-570X>

S'attaquer à la suprématie du masculin sur le féminin : le français inclusif dans les publications des universités françaises dans les réseaux sociaux

**Combating the supremacy of the masculine over the feminine:
Inclusive French in social media publications of French universities**

Abstract

This paper aims to examine the use of inclusive French in the Internet publications of Paris universities on their social media. Three higher education institutions were selected: Paris Dauphine-PSL University, Gustave Eiffel University, and Sorbonne Paris North University. The publications were obtained from Facebook, Instagram, and LinkedIn. Firstly, the groups of people to whom the use of inclusive French referred were considered. The second question was about the practices used to make the French language inclusive. Eight practices were observed and are described in the paper. Also, the frequency of gender-neutral language was a point of interest. The research corpus is available online: <https://tiny.pl/9rcdj>.

Keywords

Gender-neutral language, generic masculine, inclusive writing, inclusive French, socio-linguistics

0. Introduction

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, une série de mobilisations a placé au cœur d'un débat la nécessité de penser à des pratiques langagières axées sur la substitution du masculin considéré générique par des formes faisant ressortir le féminin dans la langue. Les mouvements féministes des années 1970 ont ébranlé les espaces politiques à travers les discours sur le sexisme linguistique (J. Abou et al., 2018 : 137—138). En revanche, les honorables Claude Lévi-Strauss et Georges Dumézil, membres élus à l'Académie française dans la même décennie, sont restés hostiles aux changements des principes du français qui pourraient mettre la langue en désordre¹.

Au cours des derniers mois de l'année 2017, les controverses sur l'usage du langage inclusif se sont intensifiées. Le 22 septembre, un article du journal *Le Figaro* a dévoilé l'utilisation de l'écriture inclusive dans un manuel scolaire destiné aux élèves du primaire². En octobre 2017, l'Académie française a adopté à l'unanimité de ses membres une déclaration sur l'écriture inclusive en la considérant une « aberration » et un « péril mortel » à cause de la multiplication des marques orthographiques susceptibles de rendre la langue française désunie et illisible³. En novembre 2017, le site Slate.fr a fait paraître un manifeste signé par 314 membres du corps professoral de tous les niveaux déclarant ne plus enseigner la formule « Le masculin l'emporte sur le féminin »⁴. Le 28 février 2019, l'Académie française a adopté un rapport sur la féminisation des noms de métiers et de fonctions⁵. Deux ans plus tard, en mai 2021, est parue une lettre ouverte de l'Académie française dans laquelle les Immortels admettent que l'écriture inclusive s'inscrit dans la lutte contre les discriminations fondées sur le sexe, mais qu'elle est « nuisible à la pratique et à l'intelligibilité de la langue française »⁶. Les Académiciens sou-

¹ Académie française (2014). *La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades ou titres. Mise au point de l'Académie française*. http://www.academie-francaise.fr/sites/academie-francaise.fr/files/feminisation_2014.pdf (consulté le 15.03.2021).

² <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2017/09/22/01016-20170922ARTFIG00300-un-manuel-scolaire-ecrit-a-la-sauce-feministe.php> (consulté le 14.03.2021).

³ Académie française (2017). *Déclaration de l'Académie française sur l'écriture dite « inclusive » adoptée à l'unanimité de ses membres dans la séance du jeudi 26 octobre 2017*. <http://www.academiefrancaise.fr/actualites/declaration-de-lacademie-francaise-sur-lecriture-dite-inclusive> (consulté le 14.03.2021).

⁴ <http://www.slate.fr/story/153492/manifeste-professeurs-professeures-enseignerons-plus-masculin-emporte-sur-le-feminin> (consulté le 14.03.2021).

⁵ Académie française (2019). *La féminisation des noms de métiers et de fonctions*. https://www.academie-francaise.fr/sites/academie-francaise.fr/files/rapport_feminisation_noms_de_metier_et_de_fonction.pdf (consulté le 14.03.2021).

⁶ Académie française (2021). *Lettre ouverte sur l'écriture inclusive*. <https://www.academie-francaise.fr/actualites/lettre-ouverte-sur-lecriture-inclusive> (consulté le 12.07.2021).

lignent qu'en préconisant une réforme immédiate et globale de l'orthographe, les défenseurs de l'écriture inclusive perturbent le rythme du développement de la langue. Les membres de l'Académie française constatent que l'écriture épiciène est un obstacle pour les personnes en situation de handicap cognitif, notamment la dyslexie, la dysphasie ou l'apraxie, ce qui « a pour effet concret d'aggraver des inégalités »⁷.

Cet article propose une analyse du langage inclusif utilisé par trois universités parisiennes dans leurs réseaux sociaux, visant à comprendre quelles sont les pratiques du français inclusif (désormais FI) appliquées dans leurs publications Internet. Cette étude ne se limite pas à réfléchir sur les stratégies possibles pour surpasser les règles qui voient le masculin prévaloir sur le féminin, mais également sur les pratiques utilisées pour désigner un groupe de personnes.

1. Prolégomènes théoriques

1.1. Approche définitoire du FI

Selon Maria Candea (J. Abbou et al., 2018 : 133), l'écriture inclusive est un large éventail de pratiques qui sont utilisées pour créer un langage sans discrimination à l'égard du genre féminin, mais aussi des personnes qui s'identifient comme non-binaires. Julie Abbou (2018 : 133) précise que ce phénomène peut se réaliser de diverses façons telles que :

- l'emploi de formules syntaxiques impersonnelles, p. ex. *penser au lectorat* ;
- les choix lexicaux, p. ex. *droits humains* à la place de *droits de l'homme* ;
- les jeux de flexion, p. ex. *auteure, auteur* ;
- les méthodes typographiques, p. ex. *certain-e*.

Danielle Omer (2020 : 187) évoque que depuis 2012, les écoles françaises veulent être « inclusives » afin d'offrir des conditions adéquates à tous les élèves, notamment à ceux qui sont en situation de handicap. La chercheuse précise que l'écriture inclusive consiste à s'éloigner du féminin et du masculin lorsque l'on fait référence aux individus ainsi qu'à mettre fin à l'utilisation du masculin générique quand le discours s'adresse aussi aux femmes.

Alpheratz (2019 : 53—54) évoque que l'écriture inclusive désigne des processus langagiers qui visent à inclure les non-représentés ainsi que l'éthique qui consiste à assurer « la visibilité/valorisation/prise en compte/reconnaissance » des groupes minorisés dans les discours. Toujours dans la même référence, on définit le FI comme une variété de la langue caractérisée par l'emploi des techniques qui

⁷ Ibidem.

permettent d'éviter la propagation des hiérarchies symboliques et sociales basées sur la discrimination en termes de sexe, genre, âge, orientation sexuelle ou classe socioprofessionnelle. Cette définition présente le FI dans un sens beaucoup plus large que les définitions proposées par J. Abbou (2018 : 133) et par D. Omer (2020 : 187). Notons que dans notre recherche nous ne prenons en considération que la discrimination fondée sur le sexe et le genre.

1.2. Dichotomie des genres grammaticaux

Le genre en français est de nature dichotomique (D. Elmiger, 2018 : 1 ; C. Fairon, A.-C. Simon, 2018 : 88). La corrélation qui existe entre deux genres du français – le masculin et le féminin – est fondée sur la hiérarchie avec la domination masculine (L. Bereni et al., 2012 : 9). Remarquons que cette domination est solidement implantée dans la langue française. Le genre masculin peut englober le genre féminin et le rendre invisible puisque l'accord correspond toujours au masculin pluriel dans le cas d'un groupe mixte. En outre, le genre masculin à valeur générique permet d'identifier les personnes indépendamment de leur sexe (L. Michel, 2016 : 3).

Dans la déclaration de l'Académie française *La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades ou titres*, il est constaté que deux genres grammaticaux constituent une sorte de limitation et, par conséquent, il a fallu en choisir un qui puisse être utilisé de manière générique⁸. Flora Bolter (2019 : 2) rappelle dans la même veine que le genre neutre latin était couvert en français par le genre masculin. Néanmoins, la valeur générique du masculin peut s'interpréter de différentes façons, ce qui peut entraîner certains problèmes. Nous pouvons l'utiliser par rapport à un individu de genre masculin, à un groupe neutre, ou à un individu ou un groupe sans distinction de genre (P. Gyga, U. Gabriel, S. Zufferey, 2019 : 61).

Daniel Elmiger (2020 : 697) montre les premières occurrences du féminin générique. Selon l'auteur, dans l'espace francophone le féminin à valeur générique est présent dans des livres adressés aux enfants⁹ ainsi que sur les comptes Twitter de Maria Candea (@MarCandea) et de Martin Winckler (@MartinWinckler). D. Elmiger (2020 : 697) rappelle aussi qu'à l'Université de Neuchâtel le règlement des Sciences de l'éducation pour l'année universitaire 2000/2001 a indiqué que le féminin « étudiantes » devait être utilisé en vue « de simplification et d'entraînement ». De surcroît, le féminin générique est imposé dans les statuts de cet établissement depuis 2018.

Le classement par genre impose l'identification, parfois accablante, avec l'une des deux catégories. Il convient de mettre en évidence la présence des personnes

⁸ Académie française (2014). *La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades ou titres. Mise au point de l'Académie française*.

⁹ <https://www.delta-atled.org> (consulté le 23.02.2021).

qui ne sont pas incluses dans cette division. Il s'agit notamment des personnes non-binaires (J. Abbou et al., 2018 : 133) intersexuelles et transsexuelles (D. Elmiger, 2018 : 909). Rappelons que le sexe est fondé sur des aspects physiques, et que le genre se base sur ce qu'une personne « performe, du point de vue social ». Il s'agit des rôles et des comportements liés à l'appartenance au genre féminin ou masculin, ou qui sortent de cette classification (D. Elmiger, 2019 : 617).

1.3. Pratiques du FI

1.3.1. Double flexion totale et partielle

L'absence d'égalité entre les formes féminines et masculines dans le discours peut être compensée par leur utilisation simultanée. Alpheratz (2019 : 60–61) distingue la double flexion totale et la double flexion partielle. La première pratique s'appuie sur le remplacement de la forme masculine par le dédoublement des formes. Chez D. Elmiger (2017 : 42), ce processus est nommé le doublet intégral ou le doublet entier. Les exemples de ce procédé peuvent être *les Suissesses et les Suisses* ou *les nouveaux étudiants et les nouvelles étudiantes*. Nous pouvons trouver des doublets intégraux dans des situations d'homophonie, p. ex. *les martyres et les martyrs*. Notons que cette technique peut entraîner des problèmes tels que :

- la nécessité du choix de l'ordre dans lequel les formes sont présentées (féminin/masculin ou masculin/féminin) (D. Elmiger, 2014 : 156) ;
- le manque de l'économie linguistique (D. Elmiger, 2017 : 42) ;
- la difficulté de l'accord (l'accord de proximité, « au genre le plus noble » ou l'accord de majorité) (É. Viennot, 2020).

Quant à la double flexion partielle, elle inclut le genre masculin et le genre féminin, mais ce dernier est indiqué par l'addition de la marque morphologique (Alpheratz, 2019 : 61). D. Elmiger (2017 : 42) nomme cette technique les doublets abrégés. Elle dispense du dédoublement des formes identiques, mais les terminaisons visibles portant les désignations de genre persistent. Notons que cette pratique se caractérise par un grand nombre de signes utilisés :

- les tirets : *regroupé-e, divers-es, masqué-e-s* ;
- les majuscules : *manifestantE, mauvaisES* ;
- le souligné : *sauvages* (J. Abbou, 2011 : 61—63) ;
- les parenthèses : *les étudiant(e)s* ;
- les barres obliques : *les étudiant/e/s* ;
- les points médians : *les étudiant-e-s* ;
- les points : *les étudiant.e.s* ;
- les tirets bas : *l'étudiant_e* (D. Elmiger, 2017 : 43) ;
- les virgules : *des fanfaron,ne,s* ;

- d'autres symboles : *dérivés, pauvre~sse~s, Tou[te]s les product<eur[s]/rice[s], tou:t;e,s, e&uxlles* ;
- la différence de couleur : *les éternelles étudiantes, les consommateurices* (R. J. Aeschlimann, 2017 : 531—560).

Éliane Viennot (2020) constate que certains de ces signes sont idéologiquement ou techniquement imparfaits, ou bien ils sont imparfaits dans ces deux critères. Quant aux parenthèses, la chercheuse remarque qu'elles indiquent la valeur subordonnée. Le trait d'union rend le mot séparable et, par conséquent, il peut se diviser en deux lignes. De surcroît, il permet d'orthographier les mots composés. En ce qui concerne la barre oblique, elle fait appel à la variante « et/ou ». Il y a également des problèmes liés au point. À savoir, il crée de faux liens hypertextes qui se mettent automatiquement en évidence. Il est également possible d'utiliser les majuscules, néanmoins, cette méthode accorde trop d'attention au genre féminin en lui donnant plus de valeur par rapport au genre masculin. S'agissant du point médian, il n'a pas d'autres fonctions, valeurs, ni significations, qu'elles soient positives ou négatives. Aussi semble-t-il le plus approprié.

1.3.2. Formule englobante et nom collectif

La formule englobante est une technique qui fait référence à un groupe mixte sans indiquer le genre des individus composant ce groupe. Elle permet non seulement de s'éloigner du masculin générique, mais aussi d'éviter la division binaire. Comme il s'agit d'une pratique qui est moins décortiquée dans les recherches linguistiques, nous allons nous servir d'exemples. Voici une citation tirée de l'un des articles d'Isabelle Thireau :

Les lettres collectives peuvent comporter des dizaines de signatures, ou porter le nom et les coordonnées des porte-parole du groupe concerné, ou encore conclure sur une formule englobante « les milliers de résidents du quartier de X de la ville Y ».

(2014 : 114—115)

Nous voyons, grâce à cet exemple, que la formule englobante peut conclure une lettre collective. Elle peut remplacer des milliers ou des dizaines de signatures, ce qui met en évidence la valeur collective de ce procédé. D'autres exemples de cette méthode de l'inclusion sont :

- *le corps professoral* qui remplace *les enseignants* ou *les professeurs* ;
- *le corps médical* qui remplace *les médecins* ;
- *le secteur agricole* qui remplace *les agriculteurs* ;
- *la population française* qui remplace *les Français*.

Une autre technique du FI qui s'appuie sur le groupement est l'utilisation du nom collectif (J. Abbou et al., 2018 : 133), p. ex. l'emploi du mot *public* au lieu

du nom *spectateurs*. Le nom collectif est un mot utilisé au singulier pour désigner des groupements d'objets ou d'êtres animés, p. ex. : *bouquet, équipe, comité* (M. Lammert, 2017 : 101). Les noms collectifs se décrivent généralement par la relation sémantique qui existe entre un tout et ses éléments, p. ex. : *armée/soldat, équipe/joueur, public/spectateur*¹⁰.

1.3.3. Formule non-genrée

Maria Candea (J. Abbou et al., 2018 : 133) donne une signification plus vaste au nom collectif. La chercheuse appelle le nom collectif le cas où l'on privilégie l'utilisation de l'expression *carte électorale* au lieu de *carte d'électeur*. Il s'agit à ce point d'une pratique qui n'a pas été suffisamment abordée dans les recherches linguistiques pour l'instant. Nous constatons la nécessité d'un nouveau terme qui pourrait dénommer cette technique du FI et proposons la dénomination « formule non-genrée ». Cette pratique consiste à remplacer un nom suivi d'un syntagme prépositionnel composé de la préposition *de* et d'un nom de genre masculin par un nom suivi d'un adjectif. Nous considérons que l'expression *Droits humains* remplaçant *Droits de l'Homme*¹¹ est un bon exemple de la formule non-genrée.

1.3.4. Forme épïcène et abréviation

La pratique suivante du FI est l'emploi des formes épïcènes, c'est-à-dire des mots qui représentent la même forme pour le féminin et pour le masculin. Ils peuvent se présenter sous la forme des mots se terminant par la lettre *-e* :

- les noms, p. ex. *bibliothécaire, chimiste* ;
- les adjectifs, p. ex. *lisible, saumâtre* ;
- les noms et les adjectifs, p. ex. *responsable, locataire* (D. Elmiger, 2017 : 44).

Nous trouvons également des lexèmes qui ne se terminent pas avec *-e*, mais que nous considérons comme épïcènes, p. ex. *sympa, zen* (E. Dawes, 2003 : 196).

Il sied de mentionner que les formes abrégées des noms ont la même caractéristique. Le TLFi présente la définition suivante de l'abréviation : « Procédé par lequel on obtient une représentation graphique tronquée, mais suffisamment claire, d'un signe plus long »¹². L'abréviation vise à garder le début d'une chaîne phonétique ou graphique. L'effondrement des terminaisons que supposent les procédés d'abréviation conduit souvent à des formes épïcènes qui ne sont pas expo-

¹⁰ Exemples de M. Lammert, M. Lecolle, 2014.

¹¹ https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/ega/115b1095_rapport-information (consulté le 13.03.2021).

¹² <https://www.cnrtl.fr/definition/abr%C3%A9viations> (consulté le 16.07.2021).

sées à l'alternance. Ils sont invariables en genre, p. ex. *le/la prof, l'écolo, le/la pdg* (D. Elmiger, 2008 : 120). Nous distinguons trois types d'abréviations :

- le sigle qui contient des lettres initiales de mots, p. ex. *le/la sdf (sans domicile fixe)*¹³ ;
- l'acronyme qui est un sigle qui se prononce comme un mot ordinaire, p. ex. *le/la PRAG (professeur(e) agrégé(e))*¹⁴ ;
- la troncation qui implique la suppression de syllabes, p. ex. *le/la psy (psychologue)*¹⁵.

1.3.5. Féminisation

Dans le rapport *La féminisation des noms de métiers et de fonctions* du 28 février 2019, l'Académie française constate :

En ce début de XXI^e siècle, tous les pays du monde, et en particulier la France et les autres pays entièrement ou en partie de langue française, connaissent une évolution rapide et générale de la place qu'occupent les femmes dans la société, de la carrière professionnelle qui s'ouvre à elles, des métiers et des fonctions auxquels elles accèdent sans que l'appellation correspondant à leur activité et à leur rôle réponde pleinement à cette situation nouvelle. Il en résulte une attente de la part d'un nombre croissant de femmes, qui souhaitent voir nommer au féminin la profession ou la charge qu'elles exercent, et qui aspirent à voir combler ce qu'elles ressentent comme une lacune de la langue¹⁶.

Dans le même document, on admet qu'il n'existe aucun obstacle de principe à la féminisation des noms de métiers et de professions, et que le français possède des règles morphologiques dont il n'est pas possible de s'affranchir quitte à bouleverser le système de la langue. Il y a également la possibilité d'ajouter le mot *femme* au nom de genre masculin qui reste dans ce cas inchangé, p. ex. *femme écrivain, femme peintre*, pourtant certains linguistes recommandent d'en éviter (C. Fairon, A.-C. Simon, 2018 : 516).

Il faut souligner que les formes masculines sont plus attendues pour désigner les femmes exerçant les hautes fonctions publiques, p. ex. *président, ministre, académicien* (A. Chatard et al., 2005 : 252). Dans la déclaration de l'Académie française de 2014, on met en évidence que l'utilisation du masculin à valeur générique ou « non marqué » est une bonne solution lorsque le sexe de l'individu n'est pas plus important que d'autres caractéristiques individuelles. L'Académie consi-

¹³ <https://www.cnrtl.fr/definition/sigle> (consulté le 10.04.2021).

¹⁴ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/acronyme/858> (consulté le 10.04.2021).

¹⁵ <https://www.cnrtl.fr/definition/troncation> (consulté le 10.04.2021).

¹⁶ Académie française (2019). *La féminisation des noms de métiers et de fonctions*.

dère un barbarisme les féminisations une fois qu'elles sont contraires aux règles de dérivation¹⁷.

2. Présentation du corpus

Le but principal de notre article est de voir si et comment les pratiques du FI sont utilisées dans les publications des universités françaises dans leurs réseaux sociaux officiels. Nous avons choisi trois établissements d'enseignement supérieur français, notamment l'Université Paris Dauphine-PSL, l'Université Gustave Eiffel et l'Université Sorbonne Paris Nord. Toutes les trois institutions sont placées dans la région parisienne. Précisons qu'il s'agit des pages principales de ces trois établissements, et que nous n'avons pas pris en compte les contenus ajoutés sur les pages de leurs fractions (p. ex. facultés, laboratoires, écoles doctorales). Qui plus est, nous avons choisi trois médias sociaux : Facebook, Instagram et LinkedIn. L'analyse a pris en compte les textes publiés du 01.12.2020 au 31.01.2021.

Il sied de stipuler que les éléments textuels publiés en tant que *stories*¹⁸ n'ont pas constitué l'objet de l'observation. S'agissant des partages sur Facebook et sur LinkedIn, nous avons pris en considération uniquement les textes ajoutés par les universités aux éléments partagés.

L'analyse des textes a été effectuée à travers une observation attentive. Nous avons rendu notre corpus disponible sur Dropbox sous forme d'un fichier PDF. Il est accessible sur le lien suivant¹⁹ :

<https://www.dropbox.com/s/9otvj0yz0sc4vzj/S%E2%80%99attaquer%20%C3%A0%20la%20supr%C3%A9matie%20du%20masculin%20sur%20le%20f%C3%A9minin%20-%20le%20fran%C3%A7ais%20inclusif%20dans%20les%20publications%20des%20universit%C3%A9s%20fran%C3%A7aises%20dans%20les%20r%C3%A9seaux%20sociaux%20-%20CORPUS%20DE%20LA%20RECHERCHE.pdf?dl=0>

¹⁷ Académie française (2014). *La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades ou titres. Mise au point de l'Académie française*.

¹⁸ Les *stories* sont les publications, à savoir photos ou vidéos, éphémères. Les éléments y partagés sont disponibles pendant 24 heures. Les *stories* ne sont pas visibles dans le profil ou dans le fil d'actualité. Cette fonction est disponible sur tous les trois réseaux sociaux choisis pour l'étude.

¹⁹ Il existe également une version raccourcie du lien : <https://tiny.pl/9rcdj>.

3. Partie analytique

3.1. Observations préliminaires

Pendant la période de l'analyse, 356 contenus ont été publiés et sont devenus l'objet de notre recherche. Dans ce total, 154 publications sont apparues en décembre 2020 et 202 éléments sont apparus en janvier 2021. Tous les trois établissements d'enseignement supérieur ont augmenté leur activité dans les réseaux sociaux en janvier 2021 par rapport au décembre 2020. Dans le tableau 1, nous présentons tous les nombres de publications prises en considération dans la recherche.

Tableau 1

Nombre exact de publications

Établissement	Facebook	Instagram	LinkedIn	TOTAL
Université Paris Dauphine-PSL	20	7	49	76
Université Gustave Eiffel	58	2	54	114
Université Sorbonne Paris Nord	100	16	50	166
TOTAL	178	25	153	356

La première étape de l'analyse a consisté à voir combien de notes publiées contenaient le FI. Nous avons constaté sa présence dans 156 de tous les 356 éléments analysés. Le tableau 2 présente les nombres de publications avec au moins une utilisation du FI.

Tableau 2

Nombre de publications contenant au moins une utilisation du FI

Établissement	Facebook	Instagram	LinkedIn	TOTAL
Université Paris Dauphine-PSL	12	4	27	43
Université Gustave Eiffel	24	2	16	42
Université Sorbonne Paris Nord	38	10	23	71
TOTAL	74	16	66	156

Étant donné qu'un contenu ajouté a pu comprendre plus d'un seul emploi du FI, le nombre d'utilisations concrètes de telles pratiques s'élève à un nombre plus important. Ainsi, nous avons sélectionné 279 utilisations du FI. Le tableau 3 rassemble toutes les informations sur les nombres d'emplois de telles techniques.

Tableau 3

Toutes les utilisations du FI

Établissement	Facebook	Instagram	LinkedIn	TOTAL
Université Paris Dauphine-PSL	18	5	48	71
Université Gustave Eiffel	41	4	26	71
Université Sorbonne Paris Nord	73	16	48	137
TOTAL	132	25	122	279

3.2. Personnes à qui se réfère le FI

L'une des questions que nous nous sommes posées lors de l'observation des publications était de savoir à qui se référaient les pratiques du FI. Nous avons effectué une division des destinataires du FI en sept groupes :

- les chercheurs,
- les doctorants,
- les étudiants,
- les doctorants/les étudiants (ensemble),
- les candidats,
- tout le monde,
- les autres (p. ex. journalistes, professionnels, activistes).

Le plus souvent le FI s'est référé aux chercheurs (127 cas). Ensuite, 92 utilisations ont été classées comme renvoyant au groupe « les autres ». Le tableau 4 présente au plus juste les données chiffrées concernant les destinataires du FI.

Tableau 4

Personnes à qui s'est référé le FI

Groupe de personnes à qui s'est référé le FI	Université Paris Dauphine-PSL	Université Gustave Eiffel	Université Sorbonne Paris Nord	TOTAL
Chercheurs	27	17	83	127
Doctorants	1	2	0	3
Étudiants	10	17	16	43
Doctorants/Étudiants	1	0	1	2
Candidats	3	0	0	3
Tout le monde	3	3	3	9
Autres	26	32	34	92

3.3. Pratiques du FI présentes dans le corpus

L’analyse de l’activité des universités dans les réseaux sociaux nous a permis d’observer huit procédés visant à rendre la langue française inclusive, notamment :

- la double flexion totale,
- la double flexion partielle,
- la formule englobante,
- le nom collectif,
- la formule non-genrée,
- la forme épïcène,
- l’abréviation,
- la féminisation.

Ces techniques ont d’ores et déjà été définies dans la partie théorique de l’article. Toutes les informations concernant les nombres d’utilisations de ces méthodes sont rassemblées dans le tableau 5.

Tableau 5

Nombres d’utilisations des pratiques du FI

Pratique	Université Paris Dauphine-PSL	Université Gustave Eiffel	Université Sorbonne Paris Nord	TOTAL
Double flexion totale	3	6	12	21
Double flexion partielle	4	17	0	21
Nom collectif	7	15	14	36
Formule englobante	10	4	7	21
Formule non-genrée	9	9	15	33
Forme épïcène	25	9	34	68
Abréviation	0	0	26	26
Féminisation	13	11	29	53

3.4. Double flexion totale

La double flexion totale a été observée 21 fois dans les 356 publications entrant dans le corpus de la recherche (tableau 6). L’exemple démontre que de tels dédoublements peuvent jouer de différents rôles au sein de la phrase. Nous disposons d’exemples où la double flexion totale est présente dans :

- le sujet de la phrase, p. ex. « **Les femmes et les hommes**²⁰ de l'Université Gustave Eiffel vous souhaitent une bonne année 2021 ! » (UGE, LI²¹) ;
- le complément d'objet indirect, p. ex. « Bonne fin de journée à **toutes et tous** ! » (USPN, IG) ;
- l'apostrophe, p. ex. « **Étudiantes, étudiants**, contribuez à faire changer le regard sur le handicap » (USPN, LI).

Parmi les 21 exemples de la double flexion totale, nous avons trouvé 19 dédoublements de composants nominaux, 1 dédoublement de composants pronominaux (*Celles et ceux*) et 1 dédoublement composé des adjectifs indéfinis et des pronoms (*Toutes celles et tous ceux*).

Dans tous les exemples retrouvés, le premier élément de la double flexion totale était de genre féminin et le second était masculin. Tous les dédoublements de ce type étaient composés d'éléments au pluriel. Nous avons été en mesure de reconnaître trois types distincts de la jonction entre les mots dédoublés :

- la conjonction de coordination *et* : élément1 **et** élément2 (13 ex.) ;
- la virgule : élément1, élément2 (7 ex.) ;
- l'esperluette : élément1 **&** élément2 (1 ex.).

Tableau 6

Double flexion totale

Double flexion totale	Nombre d'emplois	Citation
<i>celles et ceux</i>	1	« Bon courage pour les révisions à celles et ceux qui passent des examens très prochainement ! » (USPN, IG)
<i>chercheuses, chercheurs</i>	6	« Chercheuses, chercheurs de l'Université Sorbonne Paris Nord, de toutes disciplines [...] » (USPN, LI)
<i>docteures et docteurs</i>	1	« Jeunes docteures et docteurs en Sciences Humaines et Sociales [...] » (UPD-PSL, LI)
<i>enseignantes & enseignants</i>	1	« Découvrez l'interview de trois enseignantes & enseignants – chercheurs des laboratoires et dans certains de nos masters ainsi que d'un jeune entrepreneur alumnus ESPCI Paris – PSL [...] » (UPD-PSL, LI)
<i>étudiantes, étudiants</i>	1	« Étudiantes, étudiants , contribuez à faire changer le regard sur le handicap » (USPN, LI)

²⁰ Nous utilisons les caractères gras pour marquer les pratiques du FI dans les citations.

²¹ Dans l'intégralité de l'article, toutes les publications sont référencées à l'aide des abrégés suivants : *UPD-PSL* pour l'Université Paris Dauphine-PSL, *UGE* pour l'Université Gustave Eiffel et *USPN* pour l'Université Sorbonne Paris Nord. En outre, nous introduisons des abrégés qui vont indiquer les réseaux sociaux : *FB* pour Facebook, *IG* pour Instagram, *LI* pour LinkedIn. La référence « USPN, IG » signifie que le contenu cité a été publié sur Instagram de l'Université Sorbonne Paris Nord. Tous les liens permettant de retrouver ces publications dans l'environnement WEB se trouvent dans le corpus publié sur Dropbox : <https://tiny.pl/9rcdj>.

<i>les femmes et les hommes</i>	3	« Les femmes et les hommes de l'Université Gustave Eiffel vous souhaitent une bonne année 2021 ! » (UGE, IG)
<i>toutes celles et tous ceux</i>	1	« Je suis très honorée de recevoir cette distinction et je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à toutes celles et tous ceux qui ont assuré la continuité d'activité de notre université » (USPN, LI)
<i>toutes et tous</i>	7	« Nous vous souhaitons à toutes et tous de bonnes vacances et de bonnes fêtes de fin d'année ! » (UGE, FB)

3.5. Double flexion partielle

Nous avons trouvé 21 exemples de la double flexion partielle (tableau 7). Les éléments lexicaux dédoublés de cette manière peuvent jouer de différents rôles dans la phrase. En ce qui concerne la façon d'orthographier de tels dédoubléments, dans le corpus analysé nous avons trouvé deux caractères utilisés, notamment le point du bas (7 ex.) et le point médian (14 ex.).

Tableau 7

Double flexion partielle

Double flexion partielle	Nombre d'emplois	Citation
<i>abonné-es</i>	1	« 'L'Université Gustave Eiffel adapte ses formations pour répondre aux nouveaux besoins de compétences' (édition abonné-es) via RGRA » (UGE, LI)
<i>chercheur-es</i>	2	« Retrouvez tous les articles de nos chercheur-es , enseignant-es et doctorant-es sur notre page dédiée » (UGE, FB)
<i>doctorant.e.s</i>	1	« Doctorant.e.s de l'Université Paris Dauphine-PSL – (Université PSL), présentez votre recherche en 180 secondes ! » (UPD-PSL, LI)
<i>doctorant-es</i>	2	« Retrouvez tous les articles de nos chercheur-es, enseignant-es et doctorant-es sur notre page dédiée » (UGE, FB)
<i>engagé-es</i>	1	« Nos étudiant-es sont engagé-es dans le nouveau dispositif #Universanté en place dans notre université ! » (UGE, FB)
<i>enseignant-es</i>	2	« Retrouvez tous les articles de nos chercheur-es, enseignant-es et doctorant-es sur notre page dédiée » (UGE, FB)
<i>étudiant.es</i>	2	« Les agents et étudiant.es employés par l'Université vous rappelleront et vous orienteront vers des aides internes ou externes à l'Université » (UGE, FB)
<i>étudiant-es</i>	4	« Découvrez tous les aspects de ces études à travers une série de 5 vidéos de témoignages d' étudiant-es de l'école » (UGE, FB)

<i>étudiant-es ambassadeur-rices</i>	1	« Retrouvez nos étudiant-es ambassadeur-rices » (UGE, FB)
<i>étudiant-es engagé-es</i>	1	« Ces actions sont menées par le Crips Ile-de-Vœux, l'Agence Régionale de Santé, notre Service de Santé Universitaire ainsi que les étudiant-es engagé-es dans le dispositif Universanté » (UGE, FB)
<i>intéressé.e</i>	3	« Intéressé.e par un master en journalisme ? » (UPD-PSL, LI)
<i>seul.es</i>	1	« Vous n'êtes pas seul.es , l'Université vous accompagne. Prenez soin de vous » (UGE, FB)

3.6. Nom collectif

Nous avons observé 36 noms collectifs dans le corpus (tableau 8). Certains de ces exemples ne sont pas strictement liés au champ lexical de l'université et de l'enseignement supérieur.

Les mots *jeunesse* et *communauté* présents dans le support textuel analysé sont deux exemples des noms collectifs appartenant à la sous-catégorie dite les noms de qualité. Il s'agit des cas où une caractéristique commence à désigner plusieurs porteurs. *Mairie (de) Villetaneuse*, *Université*, *Université Gustave Eiffel*, *Université Sorbonne Paris Nord* sont les mots collectifs qui appartiennent à la catégorie des noms d'institutions (N. Flaux, 1999 : 495 ; M. Lammert, M. Lecolle, 2014 : 206).

Tableau 8

Nom collectif

Nom collectif	Nombre d'emplois	Citation
<i>communauté</i>	1	« L'un des objectifs est de tripler, d'ici deux ans, les effectifs d'#alternants et de leur offrir un véritable parcours au sein de Covéa, en créant une communauté [...] » (UPD-PSL, LI)
<i>équipe(s)</i>	5	« Avec John Kerry à la tête de la diplomatie #climatique, Washington va disposer d' une équipe particulièrement aguerrie en la matière » (UPD-PSL, LI)
<i>jeunesse</i>	1	« La jeunesse est un investissement d'avenir » (UPD-PSL, FB)
<i>Mairie (de) Villetaneuse</i>	3	« Christophe Fouqueré, président de l'Université Sorbonne Paris Nord a été interviewé par la Mairie Villetaneuse , dans le cadre de sa prise de fonctions [...] » (USPN, FB)
<i>personnel</i>	1	« Ce n'est pas seulement la gestion du personnel qui est ainsi évitée [...] » (UPD-PSL, LI)

<i>société</i>	6	« [...] l'Université Gustave Eiffel ainsi que sept autres établissements publics, signent une charte d'ouverture à la #société » (UGE, FB)
<i>Université</i>	12	« L'Université va vous contacter pour une enquête d'insertion. » (USPN, FB)
<i>Université Gustave Eiffel</i>	6	« L'Université Gustave Eiffel vous accompagne et vous propose des solutions pour acquérir du matériel informatique. » (UGE, FB)
<i>Université Sorbonne Paris Nord</i>	1	« L'Université Sorbonne Paris Nord vous présente ses meilleurs vœux 2021 ! » (USPN, LI)

3.7. Formule englobante

La formule englobante a été observée 21 fois dans le corpus étudié. *Communauté scientifique, figures de l'opposition et jeune équipe de recherche* ne sont que quelques exemples de cette technique. Le tableau 9 rassemble plus d'expressions pareilles ainsi que les citations.

Tableau 9

Formule englobante

Formule englobante	Nombre d'emplois	Citation
<i>communauté dauphinoise</i>	1	« Une carrière qui rend fière la communauté dauphinoise » (UPD-PSL, LI)
<i>communauté scientifique</i>	2	« [...] un investissement majeur auprès de la communauté scientifique à l'échelle internationale. » (USPN, LI)
<i>corps enseignant</i>	2	« Notre corps enseignant vient de multiples horizons et développe des méthodes d'apprentissage innovantes. » (UPD-PSL, FB)
<i>équipes de l'Université Paris Dauphine</i>	2	« Le président EM Mouhoud et les équipes de l'Université Paris Dauphine – PSL vous présentent leurs meilleurs vœux pour la nouvelle année » (UPD-PSL, FB)
<i>équipes managériales et pédagogiques</i>	1	« S'adressant aux dauphinois, étudiants et équipes managériales et pédagogiques , ce grand commis de l'État est revenu sur sa carrière, longue et riche d'expériences. » (UPD-PSL, FB)
<i>équipes pédagogiques</i>	4	« On vous attend le 6 février 2021 pour découvrir toute notre offre de formation et échanger avec nos équipes pédagogiques et nos étudiants. » (UGE, FB)

<i>figures de l'opposition</i>	1	« Contestations à #HongKong : 53 figures de l'opposition arrê- tées ce mercredi » (UPD-PSL, LI)
<i>jeunes équipes de recherche</i>	2	« Appel à projets destiné aux jeunes équipes de recherche » (USPN, LI)
<i>nouvelle équipe de recherche</i>	2	« Cet appel à projets vise à mettre en place et animer une nou- velle équipe de recherche » (USPN, LI)
<i>personnes extérieures</i>	1	« Cours ouverts à tous les étudiants et personnels de l'université mais également aux personnes extérieures . » (USPN, FB)
<i>population mondiale</i>	1	« [...] le fait d'exclure une grosse partie de la population mon- diale aura des répercussions dramatiques » (UPD-PSL, LI)
<i>responsables d'institutions</i>	1	« De 14h30 à 18h30, suivez en direct les interventions de cher- cheurs, grands témoins, et responsables d'institutions à l'occa- sion de la première conférence annuelle de la Chaire #Femmes et #Science » (UPD-PSL, LI)
<i>toutes les équipes de l'université</i>	1	« Le président El Mouhoub Mouhoud et toutes les équipes de l'université vous présentent leurs meilleurs vœux pour la nou- velle année ! » (UPD-PSL, IG)

3.8. Formule non-genrée

Nous avons observé 33 formules non-genrées dans le corpus étudié. Elles sont les suivantes :

- *association étudiante* qui remplace *association d'étudiants* ou *association des étudiants* ;
- *carte étudiante* qui remplace *carte d'étudiant* ;
- *préoccupations citoyennes* qui remplace *préoccupation des citoyens* ;
- *vie étudiante* qui remplace *vie d'étudiant*.

L'exemple *préoccupations citoyennes* est le plus intéressant en raison de l'emploi du mot *citoyen* comme l'adjectif. Le TLFi qualifie ce lexème comme l'adjectif vieilli. La 9^e édition du dictionnaire de l'Académie française ne donne aucune information sur l'emploi de ce mot en tant qu'adjectif²².

²² <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/citoyen> (consulté le 12.02.2021).

Tableau 10

Formule non-genrée

Formule non-genrée	Nombre d'emplois	Citation
<i>association étudiante</i>	15	« L'association étudiante 'Womansplaining' de l'université [...] » (USPN, FB)
<i>carte étudiante</i>	1	« Trois masques lavables jusqu'à 60 fois vous seront distribués (selon les stocks disponibles) sur présentation de votre carte étudiante et dans le respect des gestes barrières. » (UGE, FB)
<i>préoccupations citoyennes</i>	2	« Pour faire face aux préoccupations citoyennes [...] [ils] signent une charte d'ouverture à la #société. » (UGE, FB)
<i>vie étudiante</i>	15	« Élèves de Terminale, venez découvrir les formations, les campus, les modalités de candidature et la vie étudiante dauphinoise [...] » (UPD-PSL, LI)

3.9. Forme épïcène

Les mots épïcènes trouvés dans les textes publiés par les universités sont les suivants : *artiste(s)* (7²³), *bénévoles* (2), *bibliothécaire universitaire* (2), *cétologue* (2), *économiste* (15), *effectifs* (2), *élèves de terminale* (3), *éthologue* (2), *fans* (1), *membre(s)* (9), *parents* (2), *personnels* (5), *porte-parole* (1), *responsable(s)* (8), *sociologue* (1), *spécialiste* (3), *stagiaires* (1) et *talents* (1), *témoins* (1). Nous constatons que certains de ces mots ont remplacé leurs synonymes non-épïcènes qui aussi bien auraient pu être utilisés à leur place. Nous démontrons les citations dans le tableau 11.

La dernière remarque est une mise en exergue de la réapparition du mot *personnel* déjà montré dans cet article comme l'exemple du nom collectif. La raison de cette résurgence est son utilisation au pluriel. Le TLFi donne la définition suivante du nom *personnel* : « Ensemble des personnes appartenant à une même profession ou à un même corps »²⁴. Dans la 9^e édition du dictionnaire de l'Académie française, il est précisé :

Le nom *Personnel* est un nom collectif qui désigne toujours un ensemble d'individus. Il n'est donc acceptable au pluriel que si l'on veut désigner plusieurs catégories distinctes d'individus, par exemple les personnels civil et militaire des armées²⁵.

Une fois qu'il est privé de sa valeur collective, le mot *personnels* est épïcène et peut remplacer ses synonymes qui n'ont pas cette caractéristique.

²³ Le nombre d'emplois se trouve entre parenthèses.

²⁴ <https://www.cnrtl.fr/definition/personnel/substantif> (consulté le 12.02.2021).

²⁵ <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/personnel/substantif> (consulté le 12.02.2021).

Tableau 11

Forme épïcène

Forme épïcène	Citation	Forme non-épïcène remplacée (exemples)
<i>artiste</i>	« L'artiste Rakajoo a réalisé deux fresques uniques pour l'Université Gustave Eiffel [...] » (UGE, FB)	<i>peintre</i>
<i>effectifs</i>	« Afin de respecter les mesures sanitaires en vigueur, les effectifs sont limités et certaines modalités sont mises en places ²⁶ » (USPN, FB)	<i>employés</i>
<i>élèves de terminale</i>	« Élèves de Terminale , faites les bons choix sur Parcoursup ! » (UPD-PSL, FB)	<i>lycéens</i>
<i>personnels</i>	« #HappyNewYear2021 #Étudiants # Personnels #Enseignants #Chercheurs #BestWishes #2021 » (UGEI, IG)	<i>employés</i>
<i>porte-parole</i>	« [...] étudiante en Master 2 Économie et Finance parcours 'Énergie, Finance, Carbone' à l'Université Paris-Dauphine – Université PSL, et porte-parole du mouvement Pour un réveil écologique [...] » (UPD-PSL, LI)	<i>représentant</i>
<i>talents</i>	« En février, plus d'une centaine d'entreprises avaient pris part au #forum pour rencontrer leurs futurs talents à Dauphine – PSL » (UPD-PSL, LI)	<i>employé</i>

3.10. Abréviation

Nous avons sélectionné deux formes abrégatives ayant la valeur épïcénisante. La première est *Dr* qui est une utilisation spécifique des lettres afin de réduire la graphie des mots *docteur* et *docteure*. Il s'agit d'une abréviation qui est commune pour les deux genres, et qui est apparue dans la phrase suivante :

Sous la direction du **Dr** Mathilde Touvier, Directrice de l'Équipe de Recherche en Épidémiologie Nutritionnelle (EREN) de l'Université Sorbonne Paris Nord, il a été récompensé pour ses travaux de thèse [...] (USPN, LI et FB).

La seconde abréviation observée dans le corpus est *VP* qui a remplacé les mots *vice-président* et *vice-présidente*. Elle a été utilisée 24 fois dans les publications de l'Université Sorbonne Paris Nord. Voici un exemple qui illustre ses trois emplois :

²⁶ Nous présentons les citations sans intervenir sur l'orthographe même si elle n'est pas correcte.

La distribution a lieu en présence de Faten Hidri, **VP** de la Région Île-de-France en charge de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, de Farida Adlani, **VP** de la Région Île-de-France en charge de la Santé, Solidarité et de la Famille, Christophe Fouqueré, président de l'Université Sorbonne Paris Nord, Pascal Coupey, **VP** CFVU de l'Université Sorbonne Paris Nord (USPN, FB).

3.11. Féminisation

Les publications Internet des trois universités choisies pour l'étude nous ont permis d'observer 53 féminisations des noms intéressantes (tableau 12). Il sied de préciser que le support textuel de l'étude nous a donné en grande majorité des féminisations des noms entrant dans le champ lexical de l'université, p. ex. *professeuse*, *directrice de l'institut de recherche* et *vice-présidente*.

La première chose à voir de plus près est la féminisation du substantif *chercheur*. Le TLFi et la 9^e édition du dictionnaire de l'Académie française indiquent que le suffixe de la forme féminine est *-euse*^{27, 28}. Le dictionnaire Larousse précise que « [l]e féminin *chercheuse* est correct, mais dans l'usage courant, on emploie encore souvent le masculin pour désigner une femme »²⁹. La féminisation de ce mot avec le suffixe *-euse* a été observée trois fois dans le corpus de la recherche. Qui plus est, nous avons observé une féminisation de ce terme avec le suffixe *-eure* dans le composé lexical à trait d'union *enseignante-chercheure*. Cette féminisation a attiré notre attention parce que ni *chercheure* ni *enseignante-chercheure* ne sont pas référencés dans le TLFi, dans le dictionnaire Larousse, ni dans la 9^e édition du dictionnaire de l'Académie française.

Le nom suivant qui mérite sans doute une analyse plus détaillée est *maîtresse de conférences*. Le dictionnaire Larousse ne donne aucune variante féminine de ce lexème. Le TLFi indique le féminin *maîtresse*, mais il l'exclut du domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche en indiquant que, dans ce contexte, le féminin et le masculin restent identiques³⁰. Nous avons observé quatre utilisations de la forme masculine *maître de conférences* qui désignait une femme.

La dernière féminisation que nous voudrions commenter est *directrice*. Le dictionnaire Larousse et le TLFi confirment l'existence du féminin, mais dans le premier des dictionnaires nous trouvons l'information que « [...] dans les titres et les noms de fonctions, c'est en général la forme masculine qui est employée,

²⁷ <https://www.cnrtl.fr/definition/chercheur/substantif> (consulté le 12.02.2021).

²⁸ <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/chercheur/substantif> (consulté le 12.02.2021).

²⁹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/chercheur/15135> (consulté le 12.02.2021).

³⁰ <https://www.cnrtl.fr/definition/maitre> (consulté le 12.02.2021).

du moins en français de France »³¹. Néanmoins, nous avons observé les noms de fonctions qui s'appuyaient sur la forme féminine :

- *directrice de l'équipe de recherche*,
- *directrice de l'institut de recherche*,
- *directrice de l'UFR*.

Nous n'avons pas observé d'utilisation de la forme masculine de ce mot dans le contexte où une femme était concernée.

Tableau 12

Féminisation		
Féminisation	Nombre d'emplois	Citation
<i>cheffe</i>	1	« Sous-Secrétaire générale de l’#ONU pour l’Afrique, la Guinéenne Bintou Keita vient d’être nommée cheffe de la MONUSCO [...] » (UPD-PSL, LI)
<i>chercheuse</i>	3	« Intervention de l’économiste Anne-Laure Delatte, chercheuse #CNRS au sein du Laboratoire #LED [...] » (UPD-PSL, LI).
<i>co-auteure</i>	2	« Lucile Desmoulins, maîtresse de conférences à l’Université Gustave Eiffel, co-auteure de l’article [...] » (UGE, LI)
<i>directrice de l'équipe de recherche</i>	2	« Sous la direction du Dr Mathilde Touvier, Directrice de l'Équipe de Recherche en Épidémiologie Nutritionnelle (EREN) de l’Université Sorbonne Paris Nord » (USPN, LI)
<i>directrice de l'institut de recherche</i>	1	« La sociologue Dominique Méda, professeure de sociologie et directrice de l'institut de recherche #IRISSO à l’Université Paris-Dauphine – PSL [...] » (UPD-PSL, LI)
<i>directrice de l'UFR</i>	11	« Une interview de Nathalie Coutinet, économiste de la santé, directrice de l’UFR SEG et professeure d’économie [...] » (USPN, FB)
<i>enseignante-chercheure</i>	1	« [...] Janine Hobeika, enseignante-chercheure , Propedia Inc. » (UPD-PSL, LI)
<i>maîtresse de conférences</i>	4	« Lucile Desmoulins, maîtresse de conférences à l’Université Gustave Eiffel, co-auteure de l’article [...] » (UGE, LI)
<i>professeure</i>	23	« Corine Pelluchon, professeure de #philosophie [...] » (UGE, FB)
<i>sous-secrétaire générale</i>	1	« Sous-Secrétaire générale de l’#ONU pour l’Afrique [...] » (UPD-PSL, LI)
<i>vice-présidente</i>	4	« Félicitations à Anne Meddahi-Pellé, professeure des universités et aujourd’hui vice-présidente du Conseil académique de l’université Sorbonne Paris Nord [...] » (USPN, IG)

³¹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/directeur/25775#locution> (consulté le 12.02.2021).

4. En guise de conclusion

Nous avons identifié 279 utilisations des techniques du FI dans les 356 publications examinées. Les trois universités françaises ont utilisé dans leurs médias sociaux huit pratiques du FI que nous listons rangées par ordre décroissant selon le nombre d'emplois :

- la forme épicène,
- la féminisation,
- le nom collectif,
- la formule non-genrée,
- l'abréviation,
- la double flexion totale,
- la double flexion partielle,
- la formule englobante.

Précisons que les trois dernières pratiques ont eu le même nombre d'emplois dans le corpus.

Le répertoire de pratiques démontre une remise en cause de la place du FI dans le mouvement de la déconstruction du paradigme du masculin, que ce soit dans la structure d'une langue ou d'une société. Ce qui est évidemment remarquable, c'est que malgré tous les efforts de l'Académie française pour la protection des principes de la langue, la prédominance du masculin est un élément qui n'échappe plus au regard attentif.

Références citées

- Abbou, J. (2011). Double gender marking in French: a linguistic practice of antisexism. *Current Issues in Language Planning*, 12(1), 55—75.
- Abbou, J., et al. (2018). Qui a peur de l'écriture inclusive ? Entre délire eschatologique et peur d'émasculatation : Entretien. *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 44, 133—150.
- Académie française (1995). *Statuts et règlements. Avec une note liminaire de Maurice Druon*. https://www.academie-francaise.fr/sites/academie-francaise.fr/files/statuts_af_0.pdf (consulté le 14.03.2021).
- Académie française (2014). *La féminisation des noms de métiers, fonctions, grades ou titres. Mise au point de l'Académie française*. http://www.academie-francaise.fr/sites/academie-francaise.fr/files/feminisation_2014.pdf (consulté le 15.03.2021).
- Académie française (2017). *Déclaration de l'Académie française sur l'écriture dite « inclusive » adoptée à l'unanimité de ses membres dans la séance du jeudi 26 octobre*

2017. <http://www.academiefrancaise.fr/actualites/declaration-de-lacademie-francaise-sur-lecriture-dite-inclusive> (consulté le 14.03.2021).
- Académie française (2019). *La féminisation des noms de métiers et de fonctions*. https://www.academie-francaise.fr/sites/academie-francaise.fr/files/rapport_feminisation_noms_de_metier_et_de_fonction.pdf (consulté le 14.03.2021).
- Académie française (2021). *Lettre ouverte sur l'écriture inclusive*. <https://www.academie-francaise.fr/actualites/lettre-ouverte-sur-lecriture-inclusive> (consulté le 12.07.2021).
- Aeschlimann, R. J. (2017). Un genre de nouvelle discrimination chromatique. *GLAD!*, 3, 529–566.
- Alpheratz, (2019). Français inclusif : du discours à la langue ? *Le discours et la langue*, 11(1), 53–74.
- Amade, J. S. (2018). L'écriture et les signes inclusif·ve·s, avec ou sans ? Activité pédagogique de Français sur Objectifs Spécifiques. *Caligrama: Revista de Estudos Românicos*, 23(2), 41–74.
- Bereni, L., et al. (2012). *Introduction aux études sur le genre*. Bruxelles, De Boeck.
- Bolter, F. (2019). « Le masculin l'emporte » : évolution des stratégies linguistiques dans les associations LGBT+ en France. *H-France Salon*, 11(14), 1–12.
- Chatard, A., Guimond, S., & Martinot, D. (2005). Impact de la féminisation lexicale des professions sur l'auto-efficacité des élèves : Une remise en cause de l'universalisme masculin ? *L'Année Psychologique*, 105(2), 249–72.
- Dawes, E. (2003). La féminisation des titres et fonctions dans la Francophonie : de la morphologie à l'idéologie. *Ethnologies*, 25(2), 195–213.
- Elmiger, D. (2008). Abréger les femmes pour mieux les nommer : féminisation de la langue et techniques abrégatives. *Séméion*, 6, 119–125.
- Elmiger, D. (2014). Cachez ces doublons que je ne saurais voir : les doubles formes féminine et masculine dans le langage administratif suisse. *Cahiers de linguistique*, 40(1), 155–170.
- Elmiger, D. (2017). Binarité du genre grammatical — binarité des écritures ? *Mots. Les langages du politique*, 1, 37–52.
- Elmiger, D. (2018). Les genres récrits : chronique n° 3. Au-delà de la binarité : le trouble entre les genres. *GLAD!*, 4, 908–927.
- Elmiger, D. (2019). Les genres récrits : chronique n° 6. Qu'est-ce que le genre — et à qui appartient son interprétation ? *GLAD!*, 7, 615–637.
- Elmiger, D. (2020). Les genres récrits : chronique n° 7. Le féminin générique ou : une généricité peut en cacher une autre. *GLAD!*, 9, 696–726.
- Fairon, C., & Simon, A.-C. (2018). *D'après l'œuvre de Grevisse. Le petit Bon usage de la langue française. Grammaire*. Bruxelles, De Boeck Supérie.
- Flaux, N. (1999). À propos des noms collectifs. *Revue de linguistique romane*, 63, 471–502.
- Gygax, P., Gabriel, U., & Zufferey, S. (2019). Le masculin et ses multiples sens : Un problème pour notre cerveau... et notre société. *Savoirs en Prisme*, 10, 57–72.
- Lammert, M. (2017). « Une sorte de nom collectif » : lecture catégorielle et lecture approximative. *Syntaxe et sémantique*, 18(1), 101–116.
- Lammert, M., & Lecolle, M. (2014). Les noms collectifs en français, une vue d'ensemble. *Cahiers de Lexicologie*, 105(2), 203–222.

- Michel, L. (2016). Penser la primauté du masculin – sémantique du genre grammatical, perspectives synchroniques et diachroniques. *SHS Web of Conferences*, 27, 1—23.
- Omer, D. (2020). La fin du masculin générique ? Expériences et débats autour de l'écriture inclusive. *Romanica*, 31, 181—202.
- Thireau, I. (2014). Les mobilisations collectives pour la défense de l'environnement et de la sécurité alimentaire. *Informations sociales*, 185(5), 112—118.
- Viennot, É. (2020). Langage égalitaire : vers une rationalisation des procédés et des approches. *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 146, 149—160.

Sitographie

- <http://www.slate.fr/story/153492/manifeste-professeurs-professeures-enseignerons-plus-masculin-emporte-sur-le-feminin> (consulté le 14.03.2021).
- https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/rapports/ega/l15b1095_rapport-information (consulté le 13.03.2021)
- <https://www.cnrtl.fr/definition/abr%C3%A9viations> (consulté le 16.07.2021).
- <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/chercheur/substantif> (consulté le 12.02.2021).
- <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/citoyen> (consulté le 12.02.2021).
- <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/personnel/substantif> (consulté le 12.02.2021).
- <https://www.cnrtl.fr/definition/chercheur/substantif> (consulté le 12.02.2021).
- <https://www.cnrtl.fr/definition/personnel/substantif> (consulté le 12.02.2021).
- <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/chercheur/15135> (consulté le 12.02.2021).
- <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/directeur/25775#locution> (consulté le 12.02.2021).
- <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2017/09/22/01016-20170922ARTFIG00300-un-manuel-scolaire-ecrit-a-la-sauce-feministe.php> (consulté le 14.03.2021).
- <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/acronyme/858> (consulté le 10.04.2021).
- <https://www.cnrtl.fr/definition/troncation> (consulté le 10.04.2021).
- <https://www.cnrtl.fr/definition/citoyen> (consulté le 12.02.2021).
- <https://www.cnrtl.fr/definition/maitre> (consulté le 12.02.2021).
- <https://www.delta-atled.org/> (consulté le 23.02.2021).
- <https://blogterrain.hypotheses.org/11453> (consulté le 13.03.2021).
- <https://www.cnrtl.fr/definition/sigle> (consulté le 10.04.2021).

Annexe

Le corpus de la recherche a été publié sur Dropbox et est disponible sur le lien suivant : <https://www.dropbox.com/s/9otvj0yz0sc4vzj/S%E2%80%99attaquer%C3%A0%20la%20supr%C3%A9matie%20du%20masculin%20sur%20le%20f%C3%A9minin%20-%20le%20fran%C3%A7ais%20inclusif%20dans%20les%20publications%20des%20universit%C3%A9s%20fran%C3%A7aises%20dans%20les%20r%C3%A9seaux%20sociaux%20-%20CORPUS%20DE%20LA%20RECHERCHE.pdf?dl=0>

Il existe également une version raccourcie du lien : <https://tiny.pl/9rcdj>.



Beata Śmigielska

Université de Silésie, Katowice
Pologne

 <https://orcid.org/0000-0002-3383-0030>

Modèles sémantico-syntaxiques des prédicats dans la conception de la grammaire à base sémantique de Stanisław Karolak — quelques problèmes et solutions

**Semantic-syntactic models of predicates
in Stanisław Karolak's conception of semantic-based grammar —
some problems and solutions**

Abstract

The author examines semantic-syntactic models of predicates according to Stanisław Karolak's conception of semantic-based grammar. From the list of first-order bivalent predicates provided by S. Karolak, the author analyses some of them from the point of view of the number and quality of the implied argument positions. During the analysis it often turns out that more than one model refers to one form of predicate (one signifiant). This phenomenon is due to the polysemous nature of words in natural language and, therefore, to the ambiguity of uses of predicates in different contexts (more than one signifié). In order to determine the number and type of arguments semantically implied by a given predicate, the author applies the test of negation, contraposition, and paraphrase leading to a semantic decomposition and emphasises the role of the metaphor and metonymy in their interpretation.

Keywords

Predicate-arguments structure, semantic grammar, valence, paraphrase, decomposition, metaphor, metonymy

1. Introduction

Stanisław Karolak, analysant des rapports entre le niveau sémantique et celui de la syntaxe, a présenté sa vision du fonctionnement de la langue connue sous le nom de grammaire à base sémantique et l'a spécifiée à travers la description de deux systèmes linguistiques : celui du polonais (cf. S. Karolak, 1984, 2001, 2002) et celui du français (cf. p. ex. : K. Bogacki, H. Lewicka, 1983 ; K. Bogacki, S. Karolak, 1991, 1992 ; S. Karolak, 1998, 2007 ; W. Banyś, 2019). Dans ses travaux, il essayait, et il l'a fait avec un grand succès, de faire la description de ces deux langues en y appliquant le calcul des prédicats et des propositions emprunté à la logique. Ainsi, les structures prédicats-arguments (SPA), qui se situent au niveau conceptuel, inaccessibles de manière directe aux locuteurs des langues, sauf si l'on soumet leurs réalisations à des tests linguistiques, constituent le fondement de sa conception de grammaire. La construction des modèles des structures prédicats-arguments est la question la plus compliquée dans la grammaire à base sémantique, ce que souligne aussi l'auteur de l'approche. Pour résoudre ce problème, il propose quelques solutions parmi lesquelles la décomposition sémantique en éléments plus simples est celle à laquelle il donne la primauté (S. Karolak 2002, 2007 ; cf. aussi p. ex. B. Śmigielska 2013, 2019). Même s'il se rend compte du fait que cette opération est subjective, il la croit la plus efficace. Cette procédure suscite depuis toujours l'intérêt des linguistes qui travaillent sur le problème de la valence des prédicats, et elle a aussi bien des partisans (cf. p. ex. A. Bogusławski, 1974, 1981 ; M. Danielewiczowa, 2010, 2017) que des adversaires (cf. p. ex. M. Grochowski, 1984 ; A. Przepiórkowski, 2017). Les premiers mettent en évidence une grande efficacité de la décomposition sémantique, malgré sa complexité, tandis que les autres soulignent son caractère trop intuitif, donc peu sûr.

Dans ce qui suit, dans la première partie du texte, nous voudrions rappeler très brièvement les notions les plus importantes de l'approche mentionnée, pour passer ensuite à l'analyse de quelques prédicats choisis, particulièrement de ceux qui posent des problèmes de classement suivant les critères de valence et d'ordre.

2. Notions fondamentales de la grammaire à base sémantique

Les prédicats représentent une sorte de « situations », de « relations », reflétant tout ce qui se passe dans la réalité non linguistique et ils ouvrent un certain nombre de positions pour des arguments. Ces derniers peuvent être appelés « participants » qui prennent part à ces situations, à ces relations-là. Pour présenter la

structure prédicat-argument(s), p. ex. de *se marier* et de *proposer*, il faut, en premier lieu, déterminer combien de positions d'arguments ces prédicats impliquent et de quels types ils sont. Rappelons qu'il y en a deux types : arguments d'objets, qui réfèrent à un objet ou à un ensemble d'objets de la réalité extralinguistique, et arguments propositionnels, qui réfèrent à des situations, qu'elles soient des états, des événements, des actions ou des processus. Les prédicats, selon le classement qualitatif (suivant le type d'arguments impliqués), sont donc de premier ordre ou d'ordre supérieur (de deuxième ordre). Les premiers n'ouvrent leurs positions que pour les arguments d'objets (x, y, z, v), et les deuxièmes impliquent au moins un argument propositionnel (p, q, r, s). Il est donc crucial de déterminer le nombre des positions d'arguments que les prédicats ouvrent. Ainsi, selon le classement quantitatif, les prédicats peuvent ouvrir une position d'argument (monovalents), deux positions d'arguments (bivalents), trois positions d'arguments (trivalents) et quatre positions d'arguments (tétravalents) (S. Karolak 1984, 2007 ; cf. aussi p. ex. A. Czekaj, B. Śmigielska, 2009 ; I. Pozierak-Trybisz, 2009).

Revenons donc aux modèles sémantico-syntaxiques des prédicats. Les symboles logiques que nous allons utiliser sont ceux dont S. Karolak se servait dans la dernière version de la grammaire à base sémantique de 2007 (cf. p. ex. : M. Hrabia, 2011 ; B. Śmigielska, 2013).

1. *se marier* — ce prédicat implique deux positions d'arguments, il est bivalent du I^{er} ordre, car la première et la deuxième position sont réservées pour des arguments d'objets : *qqn se marie avec qqn*. Le modèle sémantico-syntaxique serait donc le suivant :

$$P(x, y)$$

et il peut être représenté par la phrase suivante :

Anne s'est mariée avec Pierre.

Les deux positions d'argument ouvertes par le prédicat en question sont remplies à la surface par deux indices (*Anne* et *Pierre*).

2. *proposer* — ce prédicat ouvre trois positions d'argument : *qqn propose qqch. à qqn*, mais cette fois-ci deux pour des arguments d'objets et une pour un argument propositionnel. Le prédicat *proposer* est donc trivalent du II^e ordre. Le modèle sémantico-syntaxique serait donc comme suit :

$$P(x, q, z)$$

et il peut être représenté par la phrase du type p. ex. :

Je propose à Marie de passer cette soirée avec moi,

où la première position et la troisième (les appellations : première, deuxième, etc. sont tout à fait conventionnelles) sont remplies par les indices (*Je, Marie*) et la deuxième, étant ouverte pour un argument propositionnel, renvoie à une situation (*passer cette soirée avec moi*), c'est-à-dire à une nouvelle structure prédicat-argument(s) où le prédicat *passer* crée sa propre structure prédicat-argument(s).

3. Problèmes de classement des prédicats

S. Karolak a établi les listes des exemples des prédicats selon les critères de valence et d'ordre mentionnés ci-dessus. Analysons donc, de ce point de vue, le classement de certains prédicats :

La liste des prédicats bivalents du I^{er} ordre (S. Karolak, 2007 : 117—118) :

abandonner, accompagner, agresser, aimer, allumer, améliorer, apercevoir, arranger, arrêter, attirer, avoir, briser, brosser, brûler, boire, casser, collectionner, conduire, construire, contenir, coucher, couvrir, courir, cuir, découvrir, décrocher, détester, détruire, diffuser, dominer, écrire, élaborer, embaucher, empoisonner, emprisonner, enfoncer, enregistrer, épouser, établir, éteindre, fabriquer, fermer, former, fricasser, frotter, gagner, garder, habiller, habiter, habituer, haïr, illuminer, inventer, laver, licencier, manger, nettoyer, occuper, ouvrir, pêcher, pendre, perdre, piller, prendre, préparer, quitter, raccrocher, ranger, rappeler, raser, regarder, représenter, réveiller, rosser, saccager, suivre, supporter, toucher, tourner, tromper, vider, viser, visiter.

Si l'on regarde les prédicats listés ci-dessus, ils semblent être tous bivalents du I^{er} ordre. Soumettons donc quelques-uns d'entre eux à une analyse plus détaillée. En proposant les modèles sémantico-syntaxiques des prédicats, nous allons baser sur des exemples de phrases trouvés sur Internet.

3.1. Perdre — gubić/zgubić, p. ex. :

- a) *Il y a 17 ans, un Écossais **a perdu** son portefeuille après une soirée dans un bar dans la ville de Dunfermline.*
- b) *Monsieur Picot **a perdu** ses clefs au zoo.*
- c) *Il jure **avoir perdu** sa femme au stade et espère la retrouver.*

Puisque deux positions ouvertes par le prédicat *perdre* sont des arguments d'objets (remplies ici par : *portefeuille, clefs, femme*), le prédicat est bivalent du I^{er} ordre. Ainsi, le modèle sémantico-syntaxique de *perdre* serait le suivant :

P (x, y) — prédicat bivalent du I^{er} ordre où « x » et « y » sont des variables à remplir par des objets, c.-à-d., ils réfèrent aux objets.

Analysons ci-dessous la même forme superficielle prédicative employée dans un autre contexte pour vérifier si son modèle logique serait le même que le précédent.

3.2. Perdre — tracić/stracić, p. ex. :

- a) *Antoine Leiris a perdu sa femme, Hélène Muyal-Leiris, le 13 novembre 2015, assassinée au Bataclan.*
- b) *Le chien qui perd la vue s'habitue peu à peu à son sort.*
- c) *Arrivé au Tonkin à une époque de persécution violente, il a vécu pendant des mois dans des cachettes, sans perdre sa bonne humeur.*
- d) *Ronaldo n'a pas perdu sa patience.*

À base des exemples ci-dessus, on observe deux régularités suivantes : le prédicat *perdre* implique sémantiquement une position d'argument d'objet (ici, p. ex. : *chien, arbre, général, Ronaldo*, etc.), une position d'argument propositionnel. Rappelons que, selon la définition karolakienne, si une position d'argument d'objet est saturée par une expression référentielle (indices : noms propres, pronoms personnels ; descriptions définies), elle réfère de manière directe et univoque à un objet concret ou à un ensemble d'objets concrets de la réalité extralinguistique (S. Karolak, 2007 : 25). Ainsi, il est évident que toutes les notions abstraites qui remplissent la deuxième position d'argument (ici, p. ex. : *vue, patience, bonne, humeur*), sont des arguments propositionnels du prédicat analysé, donc le prédicat *perdre* serait dans ce cas-ci bivalent du II^e ordre :

P (x, q) — prédicat bivalent du II^e ordre où « x » est une variable représentant un argument d'objet, tandis que « q » représente une position ouverte pour un argument propositionnel.

Il est intéressant de comparer deux phrases :

1. *Il jure avoir perdu sa femme au stade et espère la retrouver. (gubić/zgubić)*
- *Antoine Leiris a perdu sa femme, Hélène Muyal-Leiris, le 13 novembre 2015, assassinée au Bataclan. (tracić/stracić)*

Dans les phrases ci-dessus, en deuxième position apparaît le mot *femme* qui, par défaut, typiquement, peut être traité comme un concret. Il est vrai que, si la même expression linguistique possède deux sens différents, il y a une différence entre eux à dégager. Lorsque l'on voit ces deux phrases, le dicton bien connu nous vient à l'esprit, notamment : « *il ne faut pas se fier aux apparences* ». Étant donné que la langue peut nous tromper souvent en cachant le vrai sens d'une phrase derrière une structure superficielle, il est bien d'essayer de trouver un moyen de remédier à ce problème et d'y faire face.

Afin d'arriver au sens de l'expression *perdre une femme*, il faudrait l'interpréter dans le contexte (cf. p. ex. J. Firth, 1957 ; I. Mel'čuk, A. Žolkovskij, 1970 ; I. Mel'čuk et al., 1981 ; J.-P. Declès, 1997 ; A. Kilgariff, 1997 ; G. Gross, 1999a ; W. Banyś, 2005) et en faire une paraphrase. Dans l'exemple « 1 » le prédicat *perdre* (*gubić/zgubić*) veut dire plus ou moins que : *x a/possède y et puis x n'a/possède plus y et x n'a pas y*, donc les deux positions « *x* » et « *y* » sont des positions arguments d'objet. En plus, le contexte de la phrase indique que la situation de *perte de la femme* se fait au stade et que « *x* » ne peut pas retrouver « *y* ». L'exemple « 2 » est beaucoup plus compliqué à interpréter, car le mot *femme* qui fait penser à un objet en fait ne l'y renvoie pas directement. *Perdre une femme* (*stracić żonę*) représente une expression de type métaphorique (du point de vue de l'expression concrète apparaissant à la surface on pourrait dire de type métonymique) et c'est une situation très fréquente que l'on parle par métaphores dans notre communication (cf. p. ex. G. Lakoff, M. Johnson, 2003), ce qui influence de manière significative l'analyse du type prédicat-argument(s). Alors, pour que l'on puisse proposer le modèle sémantico-syntaxique des constructions analysées, avec des expressions du type métaphorique, il est nécessaire de les paraphraser. Il suffit donc de proposer une autre phrase sémantiquement équivalente à celle de départ. P. ex. :

2. ***Antoine Leiris a perdu sa femme***, *Hélène Moyal-Leiris*, le 13 novembre 2015, assassinée au Bataclan. (*tracić/stracić*) — phrase de départ
- *Hélène Moyal-Leiris*, ***la femme d'Antoine Leiris est morte*** le 13 novembre 2015, assassinée au Bataclan. — exemple de paraphrase

Il est à souligner que l'opération du paraphrasage permet de comprendre ce qui est réellement dit dans la phrase. Grâce à la paraphrase, il est possible de constater que, dans l'exemple analysé, la deuxième position d'argument est ouverte non pas pour un argument d'objet, même si le mot *femme* paraît représenter un concret, mais elle implique une position d'argument propositionnel qui renvoie ici à l'événement de *la mort de la femme* dont le mot *femme* n'est qu'un élément évocateur renvoyant à une partie d'un tout. Alors, le modèle sémantico-syntaxique de l'expression *perdre sa femme* (*stracić żonę*) serait le même que dans le cas général du prédicat *perdre* + *abstrait* : **P (x, q)**.

3.3. Perdre — przegrać/przegrywać, p. ex. :

- a) *Ses deux défaites comprises, il n'a perdu que 27 sets en 100 matches.*
- b) *Il avait perdu en finale en 2013 contre Novak Djokovic.*
- c) *Monaco : Il perd 3 millions d'euros au casino en une heure.*

Pour décider de la valence et de l'ordre du prédicat *perdre* au sens employé dans les phrases plus haut, il est bien de faire recours au contexte où il peut être utilisé. Pour *perdre* quelque chose, quoi que ce soit, dans les contextes ci-dessus, il faut participer à une sorte de jeu ou de compétition (ici : *matches, finale, (jeu au) casino*). Si l'on y participe, on a un ou des rivaux à battre dans le but d'obtenir un avantage ou un bien. Alors, la décomposition sémantique de ce prédicat serait p. ex. : *x joue à qqch. avec y ; on gagne ce pour quoi ils jouent si l'on atteint un résultat exigé ou meilleur que les autres, mais x n'atteint pas le résultat exigé ou meilleur que les autres, donc x ne reçoit pas q*. Étant donné l'analyse du contexte et du sens du prédicat en question, on arrive à sa forme logique suivante :

P (x, q, y) — prédicat trivalent du II^e ordre où « x » et « y » sont des positions d'arguments d'objets et « q » est une position d'argument propositionnel.

Après avoir fait les analyses du prédicat *perdre*, on voit que les prédicats ayant la même forme superficielle peuvent avoir des modèles sémantico-syntaxiques complètement différents : 1 — P (x, y) — *gubić/zgubić*, 2 — P (x, q) — *tracić/stracić*, 3 — P (x, q, y) — *przegrać/przegrywać* (les traductions en polonais ou une autre langue le confirment d'une manière supplémentaire, la confrontation des emplois d'un mot avec ses traductions dans d'autres langues est d'ailleurs l'un des éléments clés de l'Approche Orientée Objets dans la discussion sur le nombre de sens d'un mot dans une langue donnée et leur désambiguïsation (cf. p. ex. W. Banyś, 2002a, 2002b, 2005)). Naturellement, ce phénomène résulte de la polysémie de la langue, qui caractérise généralement la plupart des unités linguistiques des langues naturelles et en particulier celles qui sont les plus fréquentes. Alors, avant de classifier les prédicats selon le nombre des positions d'arguments qu'ils ouvrent et leur type, il ne faut pas oublier de prendre en considération leur valeur polysémique possible.

Soumettons maintenant à l'analyse deux prédicats suivants de la liste karolaienne : *aimer* et *détester*. Sont-ils bivalents du I^{er} ordre ? Voici quelques phrases représentatives, p. ex. :

3.4. Aimer — lubić/kochać

Détester — nienawidzić, p. ex. :

- a) Marie *aime/déteste* les jupes.
- b) Mes parents *aiment/détestent* les montagnes.
- c) Il *aime/déteste* le chocolat.
- d) Leurs amis *aiment/détestent* le vélo.
- e) Jacques *aime/déteste* cette femme.

Les prédicats *aimer* et *détester* sont sûrement bivalents, donc ils ouvrent deux positions d'arguments, mais la question qui se pose est de savoir quels sont leurs types. Il est évident que la première position d'argument est une position d'argument d'objet, mais pour déterminer la qualité de la deuxième position d'argument, il faudrait faire les paraphrases des exemples cités ci-dessus. P. ex. :

- a) Marie *aime/déteste* les jupes.
 - Marie *aime/déteste* porter/nettoyer/repasser, etc. les jupes.
- b) Mes parents *aiment/détestent* les montagnes.
 - Mes parents *aiment/détestent* grimper sur les/regarder les/passer le temps aux, etc. montagnes.
- c) Il *aime/déteste* le chocolat.
 - Il *aime/déteste* manger/déguster/acheter, etc. du chocolat.
- d) Leurs amis *aiment/détestent* le vélo.
 - Leurs amis *aiment/détestent* réparer le/nettoyer le/faire du/vélo.
- e) Jacques *aime/déteste* cette femme.
 - Jacques *aime/déteste* regarder/penser à/être en compagnie de, etc. cette femme.

Le test de paraphrase prouve que la deuxième position d'argument, même si elle est remplie à la surface par des noms renvoyant typiquement aux objets concrets (*jupes, montagnes, chocolat, vélo, femme*), n'est pas une position d'argument d'objet, mais elle est une position d'argument propositionnel. Il s'avère que l'argument propositionnel réfère à une nouvelle structure prédicat-argument(s), qui se cache à la surface sous une expression renvoyant typiquement à un objet, qui remplit, à son tour, l'une des positions d'argument de la structure prédicat-argument(s) impliquée. Cette expression est une sorte de métonymie — synecdoque — renvoyant à une partie d'un tout au lieu de renvoyer directement au tout.

La question de savoir pour quelle raison nous parlons comme cela, est une autre question, très intéressante, débattue dans entre autres les traités sur la rhétorique (cf. p. ex. P. Fontanier, 1977 [1821—1827] ; H. Morier, 1998)

Dans de tels cas, comme dans tous les cas d'emploi de type métaphorique ou métonymique pareils, la langue peut nous induire en erreur quant à la réelle struc-

ture sémantique de la phrase et c'est à l'aide des paraphrases que l'on peut arriver à ce qui y est réellement dit (cf. B. Śmigielska, 2013, 2019 ; A. Czekaj, 2018). Étudier minutieusement la valence des prédicats dans le cadre de la grammaire à base sémantique de ce point de vue est une tâche à faire, ce qui aura un effet non seulement sur les qualifications particulières des prédicats du point de vue de la valence, mais aussi, p. ex. sur la manière de concevoir (le continuum de) la dimension des verbes support (cf. p. ex. G. Gross, 1993, 2012 ; R. Vivès, 1993 ; G. Vetulani, 2000, 2012 ; A. Czekaj, 2013).

Ainsi, le modèle sémantique des prédicats *aimer* et *détester* serait comme suit :

P (x, q) — prédicat bivalent du II^e ordre où la première position d'argument est une position d'argument d'objet et la deuxième position d'argument est une position d'argument propositionnel.

Le prédicat suivant qui se trouve sur la liste des bivalents du I^{er} ordre, et, qui paraît intéressant à étudier, est le prédicat *écrire* (cf. p. ex. A. Bogusławski, 2017). Regardons ses emplois dans les phrases suivantes :

3.5. Écrire — *pisać*/*napisać*, p. ex. :

- a) *Elle écrit un livre et réalise un rêve d'enfant.*
- b) *J'ai écrit une trilogie de Fantasy.*
- c) *Je vais écrire un roman pour enfants. / Je vais écrire un roman sur les enfants pour enfants/pour adultes.*
- d) *Il écrit une comédie pour le théâtre intitulé « Les Pantins ».*
- e) *Avez-vous écrit la lettre au Père Noël ?*
- f) *As-tu écrit une carte postale à tes amis ?*

Dans les phrases ci-dessus, la première position d'argument est ouverte pour un argument d'objet. Quant à la deuxième position, la situation est beaucoup plus complexe. À la surface, les expressions qui remplissent cette position d'argument sont de type, p. ex. : *livre*, *lettre*, *trilogie*, *roman*, *carte postale*, *comédie*, donc, au premier coup d'œil, typiquement, elles renvoient aux objets plutôt concrets (comédie y a un statut plutôt ambigu). Cependant, on a affaire aux expressions qui sont polysémiques (cf. p. ex. B. Śmigielska, 2011). Expliquons-le à l'exemple du mot *livre*. *Livre* — *książka* (et toutes les autres expressions énumérées plus haut) a deux sens différents.

Le premier *livre* — *książka* réfère à l'objet physique que l'on peut p. ex. *déchirer*, *brûler*, *jeter dans la poubelle ou par la fenêtre*, etc. Le deuxième *livre* — *książka*, à son tour, renvoie au contenu que l'on peut *lire*, *écrire*, *comprendre*,

traduire, etc. (il est bien visible que d'autres prédicats, associés au *livre*, aident à distinguer ces deux sens).

Le problème est que les deux sens de *livre* ont le même signifiant. Il en est de même avec d'autres expressions de ce type et cela peut être, sans aucun doute, trompeur. Alors, pour décider si la deuxième position de prédicat *écrire* renvoie à un objet ou à un contenu, il serait bien d'analyser les expressions qui la remplissent du point de vue de leur référence et leur sens (Ch. K. Ogden, I. A. Richards, 1923 ; cf. aussi K. Heger, 1969) et d'en faire les paraphrases. P. ex. :

- a) *Elle écrit un livre et réalise un rêve d'enfant.*
 - *Elle écrit un texte d'une certaine longueur sur un assemblage de feuilles qui est appelé livre.*
 - *Elle a écrit des signes ayant certains sens (un texte) sur un assemblage de feuilles de papier qui est appelé livre.*
- b) *J'ai écrit une trilogie de Fantasy.*
 - *J'ai écrit un texte d'une certaine longueur sur un assemblage de feuilles qui est appelé trilogie de Fantasy.*
- c) *Je vais écrire un roman pour enfants.*
 - *Je vais écrire un texte d'une certaine longueur sur un assemblage de feuilles qui est appelé roman.*
- d) *Il écrit une comédie pour le théâtre intitulé « Les Pantins ».*
 - *Il écrit un texte d'une certaine longueur sur un assemblage de feuilles qui est appelé comédie.*
- e) *Avez-vous écrit la lettre au Père Noël ?*
 - *Avez-vous écrit un texte d'une certaine longueur sur une (des) feuille(s) qui est appelée lettre.*
- f) *As-tu écrit une carte postale à tes amis ?*
 - *As-tu écrit un texte d'une certaine longueur sur une carte portant généralement une photo ou une illustration, qui est appelé carte postale.*

Dans le cas des phrases ci-dessus (a—f), on n'a pas affaire aux objets, mais au contenu et, en conséquence, la deuxième position du prédicat *écrire* est un argument propositionnel.

Le problème suivant à résoudre est lié à la valence du prédicat *écrire*. Est-il bivalent ou trivalent ? Dans les phrases « c, d, e, f », on voit les expressions, précédées de prépositions « pour » ou « à », compléter le sens du prédicat en question, telles que, p. ex. : *pour femmes, pour le théâtre, au Père Noël, à tes amis*.

Il est intéressant de comparer de ce point de vue les constructions en « à » et en « pour » aussi bien en français qu'en polonais :

Il a écrit un livre/une comédie pour enfants ? / Il a écrit un livre/une comédie aux (à ses) enfants.

Napisal książkę/komedię dla dzieci? / Napisal książkę/komedię (swoim) dzieciom? / Napisal książkę/komedię dla dzieci (swoim) dzieciom.

VS

? Il a écrit une lettre/une carte postale pour enfants / Il a écrit une lettre/une carte postale aux (à ses) enfants.

? Napisal list/pocztówkę dla dzieci / Napisal list/pocztówkę (swoim) dzieciom/ do (swoich) dzieci.

Étant donné que quelqu'un *écrit* un certain contenu et le présente sous forme de *livre, roman, comédie, trilogie* ou *lettre, carte postale*, il ne le fait d'habitude ni pour lui-même ni à lui-même (même si ce n'est pas naturellement exclu). D'où les phrases absolument naturelles du type, p. ex. : *Il a écrit une lettre aux enfants*. Le caractère moins naturel, mais non pas exclu, de *Il a écrit un livre aux enfants* consiste en ceci qu'un livre diffère d'une lettre par sa longueur et typiquement concerne un public non spécialement déterminé, et par conséquent, typiquement, on n'explicite pas ceux auxquels le livre est adressé, généralement c'est le grand public, mais on peut naturellement envisager la situation où le père a l'intention d'écrire une lettre à ses enfants, mais il l'écrit au fur et à mesure si longue qu'il leur a écrit en fin de compte tout un livre, et dans cette situation les phrases du type *Il a écrit un livre aux enfants* seraient parfaitement acceptables.

Dans le cas d'une *lettre* donc, à la différence d'un *livre*, normalement, le public est déterminé, mais on peut naturellement avoir aussi un public général, comme c'est le cas p. ex. des lettres qui sont ouvertes.

Analysons encore les phrases ci-dessous :

Il a écrit un livre pour enfants.

Il a écrit un livre pour enfants à ses enfants sur les dangers dans l'eau.

Napisal swoim dzieciom książkę dla dzieci o niebezpieczeństwach czyhających w wodzie.

VS

Il a écrit une lettre pour enfants à ses enfants sur les dangers dans l'eau.

Napisal list dla dzieci do swoich dzieci/swoim dzieciom o niebezpieczeństwach czyhających w wodzie.

Si l'on peut peut-être sentir une certaine maladresse de certaines phrases ci-dessus, elle n'est pas le résultat d'une différence dans leur structure sémantique, mais dans les associations typiques que l'on partage généralement quant aux caractéristiques des *lettres, livres, cartes postales*, etc., une influence plutôt « pragmatique » que sémantique.

Quant à la différence donc entre « *pour* » et « *à* », elle consiste en ceci que « *pour* » dans p. ex. *pour enfants* exprime la caractéristique générale du contenu du *livre, de la comédie, de la carte postale*, etc. (à la différence de « *sur* » dans

p. ex. *Il a écrit un livre pour enfants sur les dangers dans l'eau* qui spécifie davantage cette caractéristique générale du livre) et « à » exprime les personnes auxquelles le livre, la comédie, la carte postale ont été envoyés ou offerts.

C'est que, en dernière instance, *écrire* ce n'est rien d'autre que *dire/parler*, c'est seulement le matériel (matière sonore ou graphique) et la longueur (parole, discours ne sont pas normalement trop longs, par contre ce que l'on écrit peut être aussi bien long que court) qui changent. Dans le cas de *dire/parler* et *écrire*, on a donc la même structure sémantique profonde : *qqn dit qqch. à qqn à propos de qqch. ou de qqn* et les réalisations superficielles à l'aide de *dire/parler/écrire*, etc. mettent en relief à la surface différents éléments de cette structure sans qu'il soit impossible de les développer davantage pour qu'elles réalisent toutes leurs positions d'argument.

Remarquons que ce type d'analyse est possible si l'on choisit, parmi les trois conceptions générales des analyses en structures prédicat-argument(s) (type A. Bogusławski et sa vision de la structure prédicat-arguments : « plus de trois ou trois au plus » (1981 : 3) concernant le nombre des arguments impliqués par les prédicats ; type G. Gross et la fameuse définition du prédicat comme « la suite la plus longue de ses arguments » (1999b : 113) ; et type S. Karolak, p. ex. 1984, 2007 — intermédiaire entre les deux), la position intermédiaire mixte : A. Bogusławski — S. Karolak, fondée principalement sur une application cohérente et conséquente des paraphrases et des contradictions.

Cf. donc p. ex. *parler* vs *dire* vs *écrire* :

Il a dit à Marc que le conflit est imminent (Il a dit à Marc à propos du conflit qu'il est imminent).

VS

Il a parlé avec Marc (à propos) de l'imminence du conflit.

Il a parlé avec Marc (à propos) du conflit disant qu'il est imminent.

VS

Il a écrit un livre sur l'imminence du conflit.

Il a écrit un livre sur le conflit disant qu'il est imminent.

Il a écrit dans sa lettre aux enfants à propos du conflit qu'il est imminent.

Il a écrit dans sa lettre aux enfants à propos de Marc qu'il est ridicule.

Il a écrit dans sa lettre aux enfants à propos du comportement de Marc qu'il est ridicule.

VS

Napisal w swoim liście do dzieci o konflikcie, że zaraz wybuchnie.

Napisal w swoim liście do dzieci o Marku, że to co robi, jest śmieszne.

Napisal w swoim liście do dzieci o zachowaniu Marka, że jest śmieszne.

La décomposition des prédicats en question aurait donc la forme, à l'aide de *dire*, *dire* étant un des primitifs sémantiques, suivante : *Parler* = *x dit à y*

à propos de *r* que *s*. Dans le cas de *parler*, « *r* » est exprimé typiquement à la surface par un seul syntagme nominal (*du conflit*, *de la situation*, etc.), qui peut spécifier aussi « *s* » en même temps (*de l'imminence du conflit*, *de la terrible situation*, etc.). Dans le cas d'*écrire*, « *r* » est spécifié typiquement par un syntagme nominal cumulant en lui aussi bien le contenu non spécifié (qui peut être spécifié par l'ajout de p. ex. *de*, *sur*, à propos de, etc.) que la forme (*lettre*, *livre*, etc.), « *s* » étant spécifié éventuellement par une caractéristique ajoutée au syntagme (du type : *sur l'imminence du conflit*, etc.) ou par une proposition subordonnée (*disant que...*). Et, dans le cas de *dire*, « *r* » et « *s* » sont typiquement exprimés par des syntagmes nominaux (p. ex. *je te dis la vérité sur la situation*) ou syntagme nominal et une proposition subordonnée ou une proposition subordonnée seule.

Ce sont là des différences superficielles de la réalisation de la même structure sémantique du point de vue adopté, position mixte A. Bogusławski — S. Karolak, pour les analyses des structures prédicat-arguments (cf. aussi avec la position d'A. Bogusławski (2017 : 39) : « Parmi les marquages des types de prises de parole de base, les marquages fondus dans la langue durkheimienne-saussurienne elle-même, les marquages distincts des concepts terminologiques individuels, les descriptions basées sur le verbe polonais 'powiedział' ['a dit'] et ses équivalents de traduction, tels que le mot anglais 'said', se distinguent de manière assez évidente » (traduit par l'auteure du texte)).

Ajoutons que les prédicats *écrire*, *parler* et *dire* font partie du grand champ des prédicats de communication qui sont à analyser selon la structure profonde du prédicat sémantiquement primitif qu'est *dire* (cf. p. ex. A. Wierzbicka, 2006 : 185) et leur structure superficielle différenciée a été très bien étudiée dans les travaux dans le cadre du Lexique-Grammaire (cf. p. ex. J. Giry-Schneider, 1994 ; R. Vivès, 1998 ; I. Eshkol, D. Le Pesant, 2007). Il serait bien de joindre les deux types d'analyses dans une description complète des passages et de leurs contraintes de la structure profonde des prédicats de communication proposée à leur réalisation superficielle si bien documentée dans le cadre des travaux du Lexique-Grammaire.

Parler et *écrire*, à la différence de *dire*, permettent de ne pas dire ce que l'on pense à propos de quelque chose et de nous limiter à dire seulement de quoi on parle ou écrit, ce qui n'est pas possible dans le cas des structures superficielles de *dire*, cf. p. ex. :

?^x Il **a dit** à Marc que le conflit.

Il **a parlé** du conflit.

Il **a écrit** un livre sur le conflit.

Analysons encore les phrases ci-dessous :

Il **a écrit** un livre pour enfants.

Il a écrit un livre pour enfants à ses enfants sur les dangers dans l'eau.

Napisal swoim dzieciom książkę dla dzieci o niebezpieczeństwach czyhających w wodzie.

VS

Il a écrit une lettre pour enfants à ses enfants sur les dangers dans l'eau.

Napisal list dla dzieci do swoich/swoim dzieciom o niebezpieczeństwach czyhających w wodzie.

qui, comme on a souligné plus haut, pourraient faire sentir une certaine maladresse résultant de traits typiques qui caractérisent *lettre, livre, carte postale*, etc.

Autant dire que le modèle sémantico-syntaxique du prédicat analysé, dans l'optique adoptée, est comme suit :

P (x, y, r, s) — prédicat tétravalent du II^e ordre où la première et la deuxième position d'argument est ouverte pour un argument d'objet tandis que la troisième et la quatrième position d'arguments pour des arguments propositionnels.

Regardons encore quelques phrases avec le prédicat *écrire* :

3.6. Écrire — pisać/napisać/zapisać, p. ex. :

- a) *C'est écrire des mots d'amour sur des ballons.*
- b) *Il a écrit les chiffres sur un chèque.*
- c) *Les contemporains de Shakespeare ont écrit leur nom de famille de plusieurs façons différentes.*
- d) *L'application pour écrire sur les photos Canva est disponible gratuitement sur l'Apple Store pour iPhone et sur Google Play pour Android.*
- e) *Indiquez l'adresse et écrivez-la au dos de la carte, dans la zone à droite prévue à cet effet.*
- f) *Croyez-moi ou non, Dieu me l'a écrit sur le mur en lettres rouges.*
- g) *Et pour terminer, on a écrit sur l'ordinateur ce qu'on avait fait comme travail.*

Prenons le cas des phrases ci-dessus du point de vue de la valence du prédicat *écrire*, qui semble représenter une structure prédicat-argument(s) différente par rapport à la précédente. Il est évident que la deuxième position d'argument, qui est remplie de type p. ex. : *mots, chiffres, nom, adresse*, est une position d'argument d'objet. Si l'on essaye d'associer d'autres prédicats à ces expressions-là, et en particulier à ceux qui mettent en évidence leur caractère d'objet, p. ex. *effacer, barrer*,

souligner, gommer, etc., on voit qu'elles réfèrent aux objets de la réalité extralinguistique. En plus, dans presque toutes les phrases, sauf dans la phrase « 3.6. c », apparaît une information concernant le support sur lequel on écrit, p. ex. : *sur des ballons, sur un chèque, sur les photos, au dos de la carte, sur le mur, sur l'ordinateur*. La question est donc de savoir si c'est une position d'argument ouverte par le prédicat *écrire* et remplie par des expressions de lieu, ou, peut-être, ce sont des éléments adjoints, qui ne complètent que l'idée portée par le prédicat, mais qui ne sont pas nécessaires du point de vue du sens qu'il représente. Pour répondre à cette question, il faudrait analyser plus précisément ce que veut dire *écrire* dans le cas des contextes ci-dessus. Si l'on *écrit*, c'est-à-dire que l'on trace des signes et on le fait toujours sur un support. Et, en appliquant le test de négation logique à l'une de ces phrases, p. ex. :

b) *Il a écrit les chiffres sur un chèque.*

vs

**Il a écrit les chiffres sur rien.*

**Il n'a pas écrit les chiffres sur quoi que ce soit.*

il s'avère que la phrase niée est sémantiquement inacceptable, dans la lecture normale des sens des mots et si la phrase est non marquée du point de vue de l'intonation, puisque l'on ne peut pas *écrire qqch.* « sur rien », on l'*écrit* toujours sur quelque chose, sur un support matériel. Il en résulte que les expressions locatives de ce type — à la différence des expressions locatives du type *dans la chambre, au restaurant, au parc*, etc. dans les phrases du type p. ex. *Il a écrit les chiffres sur un chèque dans la chambre, au restaurant, au parc* — sont des éléments sémantiquement nécessaires, et par conséquent, ils remplissent l'une des positions d'arguments impliquées. C'est seulement dans la phrase « 3.6. c » que le support matériel d'écriture n'est pas précisé et cette position d'argument n'est pas saturée à la surface. Elle est facultativement saturable, c'est-à-dire qu'elle existe au niveau profond de la langue, et son apparition dans la phrase est toujours possible, mais non pas obligatoire. Cela dépend de l'intention du locuteur de transmettre telle ou telle information à son interlocuteur, d'autant plus que la phrase parle des contemporains de Shakespeare, sous-entendu : *tous/beaucoup/la majorité*, etc., ce qui autorise ce type d'omission. On le voit directement si l'on prend la phrase « 3.6. c », où la position d'argument en question n'a pas été réalisée à la surface, et la remplir par une expression locative quelconque, p. ex. :

c) *Les contemporains de Shakespeare ont écrit leur nom de famille de plusieurs façons différentes.*

vs

• *Les contemporains de Shakespeare ont écrit leur nom de famille de plusieurs façons différentes sur les documents officiels.*

Ainsi, le modèle logique du prédicat *écrire* employé dans les contextes ci-dessus (cf. 6a—6g) est le suivant :

P (x, y, z) — prédicat trivalent du 1^{er} ordre où toutes les positions d'arguments sont des arguments d'objets.

Et encore le dernier contexte qui vaut la peine d'être analysé, vu certaines questions que l'on pourrait se poser, à savoir :

3.7. Écrire — pisać/napisać

- a) *Petits et grands **ont écrit** la dicté à la plume !*
- b) *Au début du CP l'enfant **écrit** au crayon.*
- c) *Ils **ont écrit** au bic bleu la liste des joueurs.*
- d) *C'est un petit chef-d'œuvre sur lequel l'artiste **a écrit** à la main.*
- e) *Chen Siyuan est une femme qui réussit à **écrire** avec ses pieds et ses mains en même temps.*

Dans les exemples ci-dessus apparaissent des expressions concernant soit les objets qui servent à *écrire* (p. ex. : *plume, crayon, bic*), soit la manière d'*écrire* (p. ex. : *à la main, avec les pieds*). En ce qui concerne la manière d'écrire un contenu sur un contenant, il y a deux possibilités de l'interpréter. Si quelqu'un écrit un contenu à la main ou avec les pieds, on comprend qu'il trace des signes sur un support en employant la/les main(s) ou les pieds qui assument la fonction des objets à écrire (p. ex. en trempant les doigts dans la peinture, dans l'ancre, etc.), ou qui tiennent ces objets dans la/les main(s) ou pieds pendant l'action d'écrire. Cette deuxième possibilité de l'interprétation est métonymique : au lieu de dire p. ex. : *écrire au stylo tenu à la main*, on dit *écrire à la main*, donc on emploie la partie du corps pour l'objet qui sert à *écrire*.

Mais, ce qui plus est, c'est que l'on pourrait enrichir tous les exemples avec *écrire* analysés jusqu'à présent par des précisions avec quoi on écrit — *au stylo, à la main, à la plume*, etc. — p. ex. :

*Les contemporains de Shakespeare **ont écrit** leur nom de famille de plusieurs façons différentes : au stylo, à la main, à la plume.*

*Il **a écrit** les chiffres sur un chèque au stylo, à la main, à la plume.*

*Il **a écrit** un livre sur l'imminence du conflit au stylo, à la main, à la plume.*

Il est tout à fait évident que si l'on dit que *Marc écrit une lettre*, ce n'est pas Marc tout entier qui le fait, mais, typiquement, comme on vient de signaler ci-dessus, sa main qui tient un instrument d'écriture et qui représente les intentions

de Marc. Cf. p. ex. les phrases que l'on pourrait naturellement comprendre comme un mouvement métonymique inverse par rapport à celui-ci :

? Sa main/son stylo/sa plume a écrit un livre sur l'imminence du conflit.

mais on voit tout de suite, suivant le cas, un caractère bizarre ou poétique, de toute manière métonymique, de ce type de constructions.

Alors, si l'on passe à la question fondamentale si, dans la situation d'*écrire*, ce avec quoi on écrit, remplit une position d'argument qui serait sémantiquement impliquée ou est plutôt un élément adjoint, on constate, vu les analyses ci-dessus, que les expressions en question ne sont que des spécifications de la manière dont quelqu'un écrit quelque chose et elles sont des éléments adjoints.

4. Conclusion

Après avoir analysé quelques exemples des prédicats de la liste karolakienne, il faut souligner que dans la conception de grammaire à base sémantique, la plus grande difficulté consiste à classer les prédicats selon le nombre et le type des arguments impliqués. Il est à remarquer que l'auteur de la conception propose quelques chemins à y arriver et insiste sur le manque d'une seule méthodologie qui viserait à déterminer avec précision la valence et l'ordre des prédicats (S. Karolak, 2007 : 89—95). Il est vrai qu'il accorde la primauté à la décomposition logique des prédicats en éléments sémantiquement plus simples, mais cette solution ne se montre pas toujours fiable et efficace comme outil, vu, d'un côté, la structure complexe de certains prédicats et, de l'autre, le caractère trop subjectif de l'analyse. Même s'il n'est pas facile de définir la structure conceptuelle prédicat-argument(s), on peut essayer de le faire en appliquant différents types de tests linguistiques, tels que p. ex. : paraphrase, négation (contradiction) et décomposition sémantique des sens.

Le type d'analyse proposée est possible si l'on choisit une approche déterminée parmi les trois approches générales des analyses en structures prédicat-arguments : approche du type A. Bogusławski — analyse sémantique très poussée, puisque l'on parle en fin de compte de la structure profonde ; approche du type G. Gross et sa fameuse « *la suite la plus longue possible* », ce qui est naturel dans le cas d'une approche distributionnelle ; et celle de S. Karolak — intermédiaire entre les deux. Nous avons adopté une position intermédiaire mixte entre l'approche d'A. Bogusławski et de S. Karolak qui est fondée et guidée principalement par une application cohérente et conséquente des paraphrases et des contradictions.

L'important est qu'il ne faut pas oublier que la plupart des unités de la langue sont polysémiques et, ce qui en résulte, il y a souvent quelques modèles différents à proposer pour la même forme du prédicat en fonction du sens qu'il représente. Pour s'en rendre compte, il est indispensable de l'analyser toujours en contexte, puisque « *You shall know a word by the company it keeps* » (J. Firth, 1957 : 11). Il est nécessaire aussi de ne pas se laisser tromper par les structures superficielles de la langue où différents types d'expressions métaphoriques et métonymiques peuvent apparaître, car les apparences sont souvent trompeuses et, sous les apparences se cache la vérité à découvrir.

Références citées

- Banyś, W. (2002a). Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité. *Neophilologica*, 15, 7—28.
- Banyś, W. (2002b). Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie II : Questions de description. *Neophilologica*, 15, 206—248.
- Banyś, W. (2005). Désambiguïsation des sens des mots et représentation lexicale du monde. *Neophilologica*, 17, 57—76.
- Banyś, W. (2019). Y a-t-il une relation entre la valence (pleine) et la synonymie ? *Neophilologica*, 31, 9—31.
- Bogacki, K., & Karolak, S. (1991). Fondements de la grammaire à base sémantique. *Lingua e stile*, 26, 309—345.
- Bogacki, K., & Karolak, S. (1992). Założenia gramatyki o podstawach semantycznych. *Język a Kultura*, 8, 157—187.
- Bogacki, K., & Lewicka, H. (1983). *Dictionnaire sémantique et syntaxique des verbes français*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Bogusławski, A. (1974). Preliminaries for semantic-syntactic description of basic predicative expressions with special reference to Polish verbs. In A. Orzechowska & R. Lasowski (Red.), *O predykcji* (p. 39—57). Wrocław, Ossolineum.
- Bogusławski, A. (1981). More than three or three at most? The problem of valency places and arguments of relations. *Studia gramatyczne*, 4, 7—14.
- Bogusławski, A. (2017). W sprawie językowo-autorefleksyjnego testowania wymagań składniowych. *Prace Filologiczne*, LXX, 33—45.
- Czekaj, A. (2013). Verbes supports ? — quelques réflexions sur la pertinence du terme. *Neophilologica*, 25, 7—15.
- Czekaj, A. (2018). Perception et métonymie-problèmes de traduction automatique. *Neophilologica*, 30, 76—88.
- Czekaj, A., & Śmigielska, B. (2009). Autour de la notion de prédicat. *Neophilologica*, 21, 7—17.
- Danielewiczowa, M. (2010). Schematy składniowe — podstawowe kwestie metodologiczne. *Poradnik Językowy*, 3, 5—27.

- Danielewiczowa, M. (2017). Argumenty i modyfikatory — głos w dyskusji. *Linguistica Copernicana*, 14, 55—70.
- Declès, J.-P. (1997). Systèmes d'exploration contextuelle. In C. Guimier (Éd.), *Cotexte et calcul du sens* (p. 215—232). Caen, Presses universitaires de Caen.
- Eshkol, I., & Le Pesant, D. (2007). Trois petites études sur les prédicats de communication verbaux et nominaux. *Langue française*, 153, 20—32.
- Firth, J. (1957). A Synopsis of Linguistic Theory, 1930—55. *Studies in Linguistic Analysis*, 1—31.
- Fontanier, P. (1977 [1821–1827]). *Les figures du discours*. Paris, Flammarion.
- Giry-Schneider, J. (1994). Les compléments nominaux des verbes de parole. *Langages*, 115, 103—125.
- Grochowski, M. (1984). Składnia wyrażen polipredykatywnych. In Z. Topolińska (Red.), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia* (p. 213—299). Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Gross, G. (1993). Trois applications de la notion de verbe support. *L'information grammaticale*, 59, 16—22.
- Gross, G. (1999a). La notion d'emploi dans le traitement automatique. *La pensée et la langue*, 24—35.
- Gross, G. (1999b). Élaboration d'un dictionnaire électronique. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, XCIV(1), 113—138.
- Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Heger, K. (1969). L'analyse sémantique du signe linguistique. *Langue Française*, 4, 44—66.
- Hrabia, M. (2011). La grammaire à base sémantique : une conception « bâtie » et non pas « donnée ». Quelques remarques sur le changement de la compréhension de certaines notions fondamentales dans la théorie de Stanisław Karolak. *Neophilologica*, 23, 273—289.
- Karolak, S. (1984). Składnia wyrażen predykatywnych. In Z. Topolińska (Red.), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia* (p. 11—211). Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Karolak, S. (1998). Sur une méthode de détermination de la valence des prédicateurs. In E. Hajičová (Ed.), *Issues of Valency and Meaning. Studies in Honour of Jarmila Panevová* (p. 55—61). Prague, Karolinum, Charles University Press.
- Karolak, S. (2001). Założenia gramatyki o podstawach semantycznych. In S. Karolak (Red.), *Od semantyki do gramatyki* (p. 21—61). Warszawa, Instytut Sławistyki PAN.
- Karolak, S. (2002). *Podstawowe struktury składniowe języka polskiego*. Warszawa, Sławistyczny Ośrodek Wydawniczy PAN.
- Karolak, S. (2007). *Składnia francuska o podstawach semantycznych* (T. 1). Kraków, Collegium Columbinum.
- Kilgariff, A. (1997). I don't believe in word senses. *Computers and the Humanities*, 31(2), 91—113.
- Lakoff, G., & Johnson, M. (2003). *Metaphors we live by*. London, The University of Chicago press.

- Mel'čuk, I., & Žolkovskij, A. (1970). Towards a functioning "meaning-text" model of language. *Linguistics*, 57, 10—47.
- Mel'čuk, I., et al. (1981). Un nouveau type de dictionnaire : le dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain (six articles de dictionnaire). *Cahiers de lexicographie*, 38, 3—34.
- Morier, H. (1998). *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* (5^e éd.). Paris, Presses universitaires de France.
- Ogden, Ch. K., & Richards, I. A. (1923). *The Meaning of Meaning*. London, Routledge & Kegan Paul.
- Pozierak-Trybisz, I. (2009). *Składnia francuska o podstawach semantycznych: ćwiczenia* (T. 2). Kraków, Collegium Columbinum.
- Przepiórkowski, A. (2017). *Argumenty i modyfikatory w gramatyce i w słowniku*. Warszawa, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.
- Śmigielska, B. (2011). La polysémie dans les dictionnaires et dans la traduction. *Linguistica Silesiana*, 32, 191—202.
- Śmigielska, B. (2013). Le problème de la valence et de l'ordre des prédicats dans la conception des structures prédicat-arguments de Stanisław Karolak. *Neophilologica*, 25, 140—149.
- Śmigielska, B. (2019). Implication sémantique des prédicats dans la grammaire à base sémantique de Stanisław Karolak. *Neophilologica*, 31, 384—398.
- Vetulani, G. (2000). *Rzeczowniki predykatywne języka polskiego. W kierunku syntaktycznego słownika rzeczowników predykatywnych*. Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Vetulani, G. (2012). *Kolokacje werbo-nominalne jako samodzielne jednostki języka. Syntaktyczny słownik kolokacji werbo-nominalnych języka polskiego na potrzeby zastosowań informatycznych*. Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Vivès, R. (1993). Prédication nominale et l'analyse par verbes support. *L'information grammaticale*, 59, 8—15.
- Vivès, R. (1998). Les mots pour le dire : vers la construction d'une classe de prédicats. *Langages*, 131, 64—76.
- Wierzbicka, A. (2006). Sens et grammaire universelle : théorie et constat empirique. *Linx*, 54, 181—207.



Ryszard Wyleciol

Università della Slesia, Katowice
Polonia

 <https://orcid.org/0000-0002-1336-5717>

Analisi cognitiva degli eventi di parola sul coronavirus SARS-COV 2 e sul morbo COVID-19

**Cognitive analysis of speech events containing information
on the SARS-COV 2 coronavirus and on the COVID-19 disease**

Abstract

The purpose of this paper is to perform a brief cognitive analysis of speech events containing information about the coronavirus SARS-COV 2 and the disease its causes, COVID-19. As the author acknowledges primacy of cognitive linguistics research tools towards explanation of how language is used and how the extralinguistic reality is perceived, the object of research comprises M Johnson and G. Lakoff's conceptual metaphors, which are to be extracted among seven chosen articles derived from the digital version of the Italian journal *La Stampa*. The results of such performed research should deliver a list of structural, ontological and orientative metaphors, which, in this context, are not just pure eristic speech figures but mental constructs which indicate people's way of reasoning and of conceptualizing the surrounding extralinguistic world, in this case the pandemic situation affecting us all.

Keywords

Cognitive linguistics, conceptual metaphor, concepts, coronavirus, conceptualization

Introduzione

Nel momento in cui avviene la stesura dell'articolo, ossia il 16 maggio 2020, la situazione al mondo viene determinata dappertutto da un nemico invisibile, i cui passi hanno un impatto enorme su diversi aspetti della vita di ognuno di noi: poli-

tico, economico, religioso, sociale ed in particolare la sfera della salute sia privata sia pubblica. Questo nemico, in base ai dati forniti dall'Organizzazione Mondiale della Sanità, si chiama precisamente SARS-COV 2, colloquialmente e semplicemente chiamato il coronavirus, e provoca una malattia denominata COVID-19. Anche se la situazione comincia teoricamente a migliorare, le restrizioni vengono rilassate, il coronavirus rimane la nemesis principale dell'anno 2020 e può darsi che resterà così per gli anni prossimi.

Uno dei fattori principali per rallentare ed eliminare l'espansione del virus è una società disciplinata ed ubbidiente ai governi locali, nazionali e globali che rilasciano diversi regolamenti, decreti e risoluzioni¹. Per raggiungere tale scopo, oltre alle soluzioni legali di cui sopra, è necessario avere qualche sorta di medio per giungere alla gente sia per informarla sia per disciplinarla. A questo scopo servono i mass media in senso largo: televisione e radio con pubblicità e vari annunci pubblici, mezzi cartacei come giornali o riviste ed Internet con diversi siti web come pure i social media — Facebook, Twitter, Twitch, Instagram e vari altri. Adesso, il tema principale e praticamente unico di tutti questi strumenti comunicativi è la suddetta malattia — da una parte si tratta dei materiali che trasmettono messaggi ufficiali del governo, dall'altra parte invece, si tratta degli articoli che commentano la situazione ed il coronavirus stesso. Questi ultimi costituiscono il nucleo d'interesse dell'articolo.

Lo scopo del presente lavoro è allora quello di verificare qual è il modo in cui il virus SARS-COV 2 e la malattia COVID-19 vengono descritti negli articoli dei giornali italiani da trovare sul sito Internet, in particolare nei testi ritrovabili nella versione digitale del quotidiano italiano torinese *La Stampa*. Oltre a questo, come può essere dedotto dal titolo, il focus particolare viene appoggiato sull'analisi degli eventi di parola o *speech event* inclusi negli articoli in chiave cognitiva, ovvero si verranno rivelate la concettualizzazione del COVID-19 come pure le metafore concettuali sottostanti alla scena immaginata. Prima di passare all'analisi degli esempi ritrovati nei suddetti materiali, è opportuno dimostrare le ipotesi di ricerca adottate per l'inchiesta da presentare come pure cenni teorici della linguistica cognitiva, in particolare della grammatica cognitiva di R. Langacker e la teoria delle metafore concettuali di M. Johnson e di G. Lakoff (Johnson, Lakoff, 1980, 2010), che svolgono il ruolo principale nel processo analitico.

¹ Fra questo tipo di documenti legali possiamo enumerare ad esempio il Decreto del Presidente del Consiglio dei Ministri del 17 maggio 2020 in Italia (la nuova Fase 2) oppure i cosiddetti *scudi anticrisi* in Polonia.

Ipotesi di ricerca

Per poter analizzare il modo in cui viene concettualizzato il coronavirus SARS-COV 2 e la malattia COVID-19 da esso causata, si ammette quanto segue:

1. La concettualizzazione del mondo extralinguistico si basa sulle strutture percettive, determinate dalla cultura, dalla struttura linguistica e dalle caratteristiche di ogni individuo in quanto utente di lingua, che influiscono sull'immagine qual è l'immagine di quanto sta attorno;
2. La scelta di una data metafora concettuale, adoperata dall'utente della lingua italiana, corrisponde alla concettualizzazione, ovvero all'immaginare della scena osservata;
3. La concettualizzazione dello schema TR-LM è relazionale, e cioè si basa sul carattere spaziale della coppia traiettore — landmark.

In quest'ottica, le indagini si fondano sui principi fondamentali della linguistica cognitiva, in particolare quelli proposti da R. Langacker (1987, 1991, 2008, 2009a, 2009b):

1. La lingua è una delle cosiddette risorse linguistiche;
2. La concettualizzazione si basa sull'aggiungere un significato ai costrutti proposizionali che corrispondono alla scena costruita;
3. Il significato dipende dalla scelta della struttura grammaticale e dalle strutture lessicali usate;
4. Oltre al fatto che ogni unità linguistica porta in sé un significato, l'uso delle categorie e delle forme di lingua sono condizionate dalla frequenza d'uso.

I fondamenti per la ricerca sulla concettualizzazione del coronavirus SARS-COV 2 e della malattia COVID-19 da esso causata possono dipendere dalle osservazioni presentate ad esempio da R. Przybylska (2002) sul modello egocentrico della concettualizzazione dello spazio, dalle considerazioni delle indagini di M. Malinowska (2005, 2013, 2014) sugli schemi iconici delle preposizioni in italiano come pure dai risultati delle indagini compiute da K. Kwapisz-Osadnik (2011, 2013, 2016, 2017) sul funzionamento delle preposizioni italiane e francesi in quanto marcatori di diverse concettualizzazioni del mondo percepito e di seguito concettualizzato.

Cenni storici e teorici della linguistica cognitiva

Com'è stato appena notato, l'analisi degli eventi di parola (Austin, 1962; Searle, 1969; Hatch, 1992: 131—139; Langacker, 2008: 157—160) verrà trattata dal punto di vista della linguistica cognitiva. Secondo l'autore del presente lavoro,

quest'approccio garantisce la piena comprensione dell'oggetto di studio, dove si esamina appunto il modo in cui viene percepito, e di seguito concettualizzato, il mondo attorno, al quale appartiene anche il coronavirus.

La linguistica cognitiva viene coniata in opposizione alle grammatiche generative, considerate dai suoi rappresentanti troppo formali per qualsiasi analisi linguistica. Tali grammatiche, focalizzandosi *in primis* sulla lingua inglese, potevano descrivere le strutture tipiche, oscurando allo stesso momento quelle più metaforiche o più atipiche — lo nota R. Langacker, che osserva il modesto interesse delle grammatiche generative verso il significato, in particolare quello metaforico, da ritrovare negli idiomi, nelle metafore o nelle estensioni metonimiche, che ottengono al massimo rimedi immediati e poco strutturati. Per il linguista americano, invece, questi tipi di significato sono quelli più comuni e di base per la lingua, non solo al piano lessicale, ma anche al piano grammaticale. Avendo coniato la grammatica cognitiva, il linguista si è deciso a fornire uno strumento che potrebbe trattare la lingua metaforica da fenomeno naturale e comune, il quale non si presenta come un problema irrisolvibile, ma uno dei modi di esprimersi analizzabile e spiegabile (Langacker, 1987a: 1—2). La volta verso l'aspetto metaforico in quanto elemento essenziale del modo di comunicazione viene presentato di seguito dagli studenti di N. Chomsky, fra cui anche G. Lakoff e M. Johnson (1980).

R. Langacker rifiuta la grammatica basata su un insieme di regole formali e precise come quelle delle grammatiche generative, giacché non riuscivano a descrivere la lingua. Invece delle regole (Jackendoff, 1983), R. Langacker propone di associare la struttura della lingua ai processi conoscitivi o mentali, identificando la struttura semantica con la struttura concettuale, rendendola a forma di diagrammi o schemi (Langacker, 2008: 9—12). Rigettando le formalità generative, viene anche supportato il pensiero psicologico della categorizzazione di E. Rosch, grazie alla quale diversi elementi linguistici possono essere considerati più o meno prototipici, le categorie lessicali possono creare insiemi sfumati, i significati di parole possono cambiare ed essere modificati, invece la lingua e la sua struttura basano sulle estensioni metaforiche di vario tipo (Rosch, 1973: 112—140).

Attraverso il suddetto, possono essere notati il graduale rigetto della suddivisione della lingua in quella letterale e metaforica, come pure il rinuncio ai principi formali di modellare il nostro pensiero od il contenuto semantico della lingua. Al lato opposto, si osserva il focus sulle metafora e metonimia, che per i linguisti come R. Langacker, G. Lakoff o M. Johnson, diventano, utilizzando la terminologia di E. Rosch, strumenti prototipici per organizzare i processi di pensiero anziché un semplice strumento stilistico. La grammatica cognitiva viene situata in forte opposizione alle tendenze precedenti osservabili nella linguistica teorica, rifiutando l'approccio formale e rivolgendosi allo strumento di immaginare. Il linguista ritiene che la sintassi e la semantica sono due unità inseparabili. Cerca di descrivere la lingua in quanto sistema integrato, non delineando confini artificiali

che creano diversi settori. Infine, la grammatica cognitiva ammette che sia più importante spiegare concetti riguardanti questioni essenziali anziché formalizzare eccessivamente ogni studio linguistico (Langacker, 1987: 1—2; 2009a: 3—10).

Grazie alla nascita della suddetta teoria, tutta la linguistica degli anni '80 è soggetta a perturbazioni nell'ambito di ricerca, cambiando il centro d'interesse della disciplina — invece di studiare la lingua in quanto un insieme finito di regole, il cui scopo è di “produrre” il numero infinito di frasi corrette sintatticamente, il focus della ricerca linguistica si sposta verso la lingua considerata un continuum, in cui ogni elemento può portare significato, sia lessico sia grammatica. Con il cambiamento dell'interesse della disciplina viene mutata anche la definizione della lingua come tale.

Nozione di lingua e grammatica cognitiva

Secondo i linguisti cognitivi (Langacker, 2009; Lakoff, Johnson, 1980), la lingua è un fenomeno sociale, simbolico-culturale, un dono specificamente umano, ragion per cui non può essere soggetta all'analisi con l'uso dei mezzi delle scienze esatte, cosicché sia evitata la formalizzazione della descrizione dei fenomeni linguistici. La lingua ha un carattere simbolico e riflette direttamente i processi cognitivi che occorrono nella mente umana (Kwapisz-Osadnik, 2016, 2017). Non è un organo autonomo, siccome è legato con le altre capacità conoscitive dell'uomo (Langacker, 2009a: 30—32). Per questo motivo, si può concludere che la lingua è un continuum simbolico, e perciò la divisione tradizionale in elementi fonologici, morfologici e sintattici è nient'altro che una semplice convenzione. R. Langacker propone di enumerare solamente tre tipi di unità linguistiche: semantica, fonologica e simbolica (Langacker, 2009a: 32). Anche se non lungi dalla scomposizione proposta dagli strutturalisti, si ammette che sia una soluzione giusta, perché la divisione compiuta dal linguista americano sembra essere più naturale nella ricezione, inoltre è una semplificazione che può salvare la linguistica dalla faticosa complessità delle scorse teorie linguistiche.

La grammatica cognitiva viene definita come un insieme di unità di una data lingua stabilito dalla convenzione, dove il termine *convenzionalità* viene sovrapposto alla grammaticalità. Il fatto che uno conosce la grammatica di una lingua significa che un dato utente ha appreso le convenzioni che reggono un certo sistema linguistico. Queste unità sono strutture cognitive padroneggiate dall'utente cosicché possono essere usate in modo autonomo senza dover sforzarsi per produrla (Langacker, 1987: 494). Se un'unità, nonostante lunga, viene prodotta senza ripensarla, esso vuol dire che è diventata una convenzione linguistica. Fra tali elementi possono essere trovate, invece di condividere componenti linguistiche in

categorie tradizionali, le unità semantiche e fonologiche che creano quelle simboliche formanti strutture di varia complessità simbolica.

Le suddette informazioni dimostrano che R. Langacker semplifica l'analisi linguistica, affinché la comprensione di che cosa è la lingua possa ricorrere alla conoscenza intuitiva di ogni uomo. Si tratta di un modello che dovrebbe essere richiesto e ricercato dai linguisti, poiché può essere verificato empiricamente, inoltre è naturale e propone l'unificazione nozionale e la semplicità teoretica. Considerando la presente teoria valida, bisogna notare che introduce un apporto enorme all'arrivo alla risposta che cos'è la lingua, come viene usata e qual è il ruolo della semantica in essa.

Dopo aver fatto una breve descrizione della lingua in riferimento alla grammatica cognitiva, è necessario rivelare i più importanti cenni della concettualizzazione del mondo extralinguistico in base alla teoria delle metafore concettuali di M. Johnson e G. Lakoff.

Cenni teorici della metafora concettuale

Siccome la semantica e la concettualizzazione, che vengono considerate due entità inseparate, diventano pietra angolare della linguistica cognitiva, cambia anche l'approccio verso la materia del significato. I suoi rappresentanti rigettano i miti epistemologici che dominavano nelle teorie linguistiche e filosofiche del passato: la tesi oggettiva e la tesi soggettiva sul carattere del significato linguistico. Questo problema viene elaborato da G. Lakoff e M. Johnson (2010: 243—291) che presentano i principi del cosiddetto *realismo esperienziale*, negando così l'atteggiamento autonomista o quello radicalmente soggettivista degli scorsi approcci filosofici o linguistici. Le tesi di base del fondamento filosofico della linguistica cognitiva vengono stipulate nel modo seguente (G. Lakoff, 2011: XII—XIII):

- Il pensiero umano è incarnato — le strutture che creano il nostro sistema concettuale provengono dallo sperimentare somatico e vengono comprese nelle categorie somatiche. Il nucleo del sistema concettuale è direttamente legato alla percezione, al movimento del corpo, all'esperienza fisica e sociale;
- Il pensiero è immaginario — i concetti che non derivano direttamente dall'esperienza vengono espressi tramite la metafora, la metonimia o gli altri metodi dell'immaginare che eccedono un semplice riflesso della realtà extralinguistica, però anche le metafore sono incarnate, poiché basano sulle esperienze di base, quelle somatiche;
- Il pensiero ha la struttura gestalt — non è atomico, ha una struttura che è risultato di qualcosa di più che di una semplice connessione di atomi concettuali in base ad un certo insieme di regole;

- Il pensiero ha una struttura ecologica — l'efficacia del trattamento dei dati conoscitivi che si svolge durante l'apprendimento e la memorizzazione dipende da una struttura generale del sistema conoscitivo e dal significato di questi dati. Il ragionare è allora qualcosa di più che una semplice manipolazione di simboli astratti;
- La struttura concettuale può essere descritta in base a modelli conoscitivi che presentano le suddette caratteristiche.

Il realismo esperienziale (definito anche come esperienzialismo) condivide alcuni elementi con l'oggettivismo: (a) l'esistenza di un mondo oggettivo; (b) la convinzione che la realtà impone dei limiti ai concetti; (c) esiste una certa conoscenza del mondo che è stabile (Lakoff, 2011: XII). Nonostante i tratti condivisi, l'approccio proposto dai linguisti si oppone a quello tradizionale: quest'ultimo sostiene che un segno linguistico denoti un elemento della realtà extralinguistica, invece l'esperienzialismo ritiene che ogni segno si rivolga all'esperienza umana, ad una certa interpretazione del mondo che si svolge all'interno della mente dell'uomo.

Dal punto di vista del presente articolo, è essenziale focalizzarsi sull'aspetto immaginario del pensiero e della costruzione della scena, in particolare sulle metafore, che non sono un semplice strumento poetico, bensì un modo in cui la gente ragiona quanto osservato. Queste metafore governano il sistema concettuale che, di seguito, diventa un modello metaforico. I concetti invece formano il modo in cui "vediamo", ossia percepiamo e concettualizziamo il mondo, come ci comportiamo e come ci contattiamo con gli altri.

Il primo tipo determinato dai fautori del realismo esperienziale determina le *metafore strutturali*, ossia quelle, in cui un certo concetto o una nozione viene usato per strutturare un altro, come nel caso delle metafore tipo IL TEMPO È DENARO oppure LA DISCUSSIONE È GUERRA. Sia nel primo che nel secondo caso si osserva il dominio *source* (DENARO, GUERRA), i cui certi elementi vengono di seguito profilati sul dominio *target* (IL TEMPO, LA DISCUSSIONE) — in questo modo, almeno nella cultura dell'Ovest, possiamo *prestare il nostro tempo, spendere qualche tempo, perdere o non perdere tempo, ringraziare qualcuno per il tempo che ci ha dedicato, risparmiare tempo per praticare sport*; allo stesso modo possiamo *vincere un dibattito, difendere la nostra opinione, usare una strategia per convincere qualcuno, attaccare la posizione di qualcuno*. In ognuna di queste situazioni si osserva che solamente alcuni aspetti vengono profilati dal dominio *source* al dominio *target*, ossia la strutturazione metaforica è parziale, non totale. Se la strutturazione fosse totale, significherebbe che il tempo è veramente denaro e che la discussione è veramente guerra — possiamo estendere o limitare il numero di aspetti profilati, ma non identifichiamo completamente un dominio con l'altro (Johnson, Lakoff, 2010: 33—35).

Oltre alle metafore strutturali brevemente descritte sopra, il secondo tipo distinto riguarda casi in cui tutto il sistema di concetti struttura un altro sistema. In tal caso, si osservano le *metafore orientative* o *d'orientamento*, giacché prin-

cialmente si riferiscono all'orientamento spaziale di vario tipo — SOPRA-SOTTO, DENTRO-FUORI, DAVANTI-INDIETRO, CENTRO-PERIFERIA, DA-A, PIATTO-PROFONDO ecc. Tali strutture concettuali, che risultano dalla fisiologia umana e dal funzionamento del corpo umano nell'ambiente extralinguistico, vengono profilate su un certo concetto. Così, possiamo enumerare metafore, quali ALLEGRO È SU, TRISTE È GIÙ, comune alla maggioranza della cultura dell'Ovest (*essere su di morale, essere giù di morale*, ma allo stesso momento *im siebten Himmel sein, być w siódmym niebie, skakać z radości, być w dołku, be depressed, be over the moon, tread on air, walk on air* e molti altri) (Johnson, Lakoff, 2010: 41—47). Com'è stato accennato, le strutture spaziali risultano dalla fisicità dell'uomo, ma siccome il pensiero è olistico, le suddette metafore basano anche su tutta l'esperienza umana da ogni uomo acquistata durante la vita — in questo si vede che la metafora non è solamente un tratto linguistico, ma è il modo in cui pensiamo e concettualizziamo il mondo. Oltre a questo, è d'uopo notare che in base all'analisi delle metafore è possibile scontrare divergenze che risultano dalle varietà culturali — non in tutte le culture occorre la metafora ALLEGRO È SU, non in tutte le culture il futuro si trova davanti, mentre il passato si trova indietro, anzi — per le comunità le cui lingue non hanno carattere temporale forte, il tempo può non essere caratterizzato in questo modo affatto.

Il terzo tipo di metafore, in base alle quali l'uomo può pensare e concettualizzare la realtà, è costituito dalle metafore ontologiche, che permettono di intendere certi concetti nei termini degli enti, oggetti oppure sostanze. Si tratta allora della situazione in cui sfruttiamo delle esperienze che otteniamo durante l'uso dei suddetti oggetti, o per essere precisi certi suoi frammenti che vengono profilati sul dominio target.

Tale configurazione della metafora permette di comprendere diversi eventi, attività, sentimenti, immaginazioni, stati e simili in quanto oggetti oppure sostanze e di focalizzarsi sui suoi vari aspetti, a seconda della necessità. Come nel caso dell'esempio riportato dai fautori della teoria delle metafore concettuali, L'INFLAZIONE È UN'ENTITÀ, è plausibile parlare dell'inflazione in modi diversi: può essere fra l'altro quantificata, alcuni suoi elementi possono essere rivelati, può essere considerata causa di un evento ecc. (*L'inflazione peggiora la nostra vita; Con l'aumento del livello d'inflazione, non ce la faremo; L'inflazione va confrontata; Per sconfiggere l'inflazione, è opportuno comprare immobili*) (Johnson, Lakoff, 2010: 55—57).

Le metafore concettuali possono essere soggette al processo di categorizzazione, processate e riprocessate a seconda della necessità e della situazione extralinguistica da immaginare. M. Johnson e G. Lakoff lo presentano in base alle modifiche nella cultura americana sotto le quali può essere posta la metafora LA MENTE È UN'ENTITÀ (THE MIND IS AN ENTITY). Per essere precisi, quest'ultima viene rielaborata in altre due metafore ontologiche: LA MENTE È UNA MACCHINA (THE MIND IS A MACHINE — *La mia mente non funzio-*

na bene così; I'm not functioning properly today; coś mi dzisiaj mózg szwankuje; I need to reset myself; La mia mente deve lavorare in modo più efficace) e LA MENTE È UN OGGETTO FRAGILE (THE MIND IS A BRITTLE OBJECT — *Ha un carattere molto fragile; You need to treat him carefully; Mi trovo spezzettato; Jest calkowicie rozbity*). Osservando gli esempi della realizzazione delle metafore, è possibile constatare che ogni metafora permette di mettere in luce diverse esperienze della mente: da una parte, la metafora in cui LA MENTE viene intesa nei termini di UNA MACCHINA, la mente è come se fosse un computer che può essere inviato e spento, che possiede le proprie componenti più o meno affidabili, possono produrre un certo qualcosa, hanno il proprio meccanismo o motore, usano qualche carburante per funzionare, allora si comporta come una MACCHINA. Dall'altra parte, LA MENTE, che è considerata UN OGGETTO FRAGILE, si riferisce piuttosto allo stato mentale e ci si limita. (Johnson, Lakoff, 2010: 59—58).

Queste metafore concettuali — strutturali, orientative o ontologiche — sono tutte così incise nella nostra cultura e nel nostro modo di percepire e concettualizzare il mondo che diventano usate in modo automatico e praticamente inosservabile a chi sfrutta la lingua e non si preoccupa dei meccanismi indietro al nostro funzionare nel mondo. Uno, quando dice *sono su di morale*, non pensa a riferirsi a metafore specifiche e nemmeno è consapevole del fatto che nella sua mente/cervello, occorrono diverse operazioni mentali come quelle presentate sopra. Anzi, enunciando una frase come *Devo difendere la mia tesi* oppure *I need to reset myself in the country*, uno non la analizza nell'ambito delle metafore usate, ma nei termini della verità o falsità (è vero che deve difendere la sua tesi oppure no?). E questo è il risultato del fatto che noi non pensiamo alle metafore quando parliamo, ma pensiamo *con le metafore* quando parliamo. In altre parole, le metafore costituiscono un modello d'agire e di ragionare di una data società.

Trattando tutto il suddetto vero e confermando simultaneamente che l'uomo organizza e concettualizza il mondo extralinguistico in base alle metafore concettuali, è opportuno affermare che l'analisi del materiale autentico, ossia degli *speech event* che occorrono in forme diverse, dovrebbe permettere di rintracciare quali sono le metafore concettuali che guidano il pensiero umano verso la peste del ventunesimo secolo, ossia verso il virus SARS-COV 2 e verso la malattia da esso causata, ovvero COVID-19. Questo sarà, allora, il compito della parte analitica ivi inclusa.

Parte analitica

Com'è stato appena accennato nella parte precedente e come lo anticipa il titolo, lo scopo del presente articolo è quello di analizzare il modo in cui la gente

percepisce ed in seguito concettualizza il coronavirus SARS-COV 2 ed il suo esito, ovvero COVID-19, che determina la vita degli uomini di vari paesi. Uno degli stati colpiti più ferocemente stato colpito più ferocemente, dopo la Cina, è stata l'Italia, e saranno gli speech event dei rappresentanti di questo stato che diventano oggetto di ricerca di questo lavoro.

Per non eccedere limiti imposti dalle regole di redazione dell'articolo, l'analisi si restringerà ad una breve selezione degli articoli disponibili su Internet de *La Stampa*, il cui argomento è il coronavirus. La ricerca si focalizzerà innanzitutto sulla determinazione delle metafore salienti in ogni articolo analizzato, e di seguito, si cercherà di mettere in evidenza le basi esperienziali, fisiologiche e / oppure culturali, di ogni metafora concettuale ritrovata. È necessario aggiungere che le descrizioni delle basi andrebbero trattate come proposte per spiegare le fonti da cui sorgono le metafore: vale la pena notare che questo possa costituire una pista di ricerca interdisciplinare interessante per i futuri approfondimenti del tema in questione. Un altro itinerario da intraprendere, dopo aver concluso la presente inchiesta, potrebbe essere quello di fare un lavoro comparato fra le metafore della lingua italiana con altri sistemi linguistici, sia quelli abbastanza vicini (spagnolo, francese) che quelli più lontani (inglese, polacco, slesiano), il che potrebbe sottolineare sia le differenze sia le somiglianze nella concettualizzazione del mondo extralinguistico nel contesto del coronavirus fra diverse società linguistiche e culturali.

Si passa allora all'analisi dei sette articoli trattanti del coronavirus SARS-COV 2 del giornale *La Stampa* nella sua versione Internet. Sembra opportuno accennare che l'autore del presente lavoro non valuta la veridicità o meno del contenuto degli articoli in questione, ma si focalizza sul puro aspetto concettuale del coronavirus da rintracciarci.

1° articolo — “Pompeo: il coronavirus arriva da un laboratorio di Wuhan, la Cina ha fatto di tutto per nascondere al mondo”

La prima fonte del materiale per l'analisi delle metafore che costituiscono il modo di concettualizzare il coronavirus è un articolo che tratta dei sospetti dei rappresentanti delle autorità statunitensi sulle origini plausibili del coronavirus e la causa del suo spargersi in tutto il mondo. In base a quanto osservato, sembrano protrudere le seguenti metafore concettuali:

- MALATTIA È ESSERE VIVENTE di seguito processata in:
 - a) MALATTIA È VIAGGIATORE oppure
 - b) MALATTIA È GUERRIERO

Le suddette metafore si manifestano nelle seguenti citazioni:

- “Il coronavirus arriva da un laboratorio di Wuhan, la Cina ha fatto di tutto per nascondere al mondo”
- “Coronavirus, Trump al reporter: “Sì, sono certo che il Covid-19 venga dal laboratorio di Wuhan”

La base esperienziale per le realizzazioni delle metafore summenzionate sembra consistere nel trapiantare diversi aspetti concettuali dell'idea di PERSONA ad una MALATTIA, innanzitutto quelli che permettono di considerare il morbo COVID-19 un essere animato, probabilmente un essere umano che è capace di percorrere itinerari come se fosse una persona in viaggio che *arriva da un luogo* oppure *viene da un luogo*. In entrambi i casi citati, il luogo di provenienza è *un laboratorio di Wuhan*. Visto, però, l'articolo nella sua pienezza, ovverosia dopo aver preso in considerazione il contesto delle espressioni ivi menzionate come pure, e forse in particolare, i protagonisti che presentano le opinioni di cui sopra, è opportuno rivolgersi verso una base più feroce o combattiva, ovverosia MALATTIA È UN GUERRIERO. In questo composto, COVID-19 viene considerato una PERSONA che è allo stesso momento UN GUERRIERO — in questo modo il morbo viene concettualizzato come nemico, che *arriva* o *viene* da un laboratorio, ossia invade il mondo dal luogo presupposto con lo scopo di eradicare l'umanità.

Nel presente articolo, è possibile enumerare anche il seguente costrutto:

- MALATTIA È ENTITÀ

La suddetta metafora si manifesta nelle seguenti citazioni:

- “L'Oms: il coronavirus è di origine naturale”
- “Il coronavirus non è stato creato in laboratorio, ecco le prove”

In questo caso, la metafora non si focalizza sui tratti caratteristici delle basi come VIAGGIO oppure GUERRA. Il COVID-19 può essere considerato un essere vivo, senza dover specificare che si tratta di una PERSONA o di un ANIMALE. Certi tratti di quest'ENTITÀ vengono profilati sulla malattia. Così, il coronavirus viene immaginato in quanto un certo ente che viene creato o generato. Oltre al suddetto, si tratta di un'essenza di origine naturale, ossia non artificiale, il che ancora una volta sottolinea che si tratta di un'ENTITÀ. Rispetto alle metafore MALATTIA È UN VIAGGIATORE e MALATTIA È UN GUERRIERO, la metafora ontologica in questione è d'ordine più alto e schematico rispetto a quelle precedenti. La metafora in questione si focalizza sull'ENTITÀ in modo generico, non profila altre caratteristiche più specifiche, e perciò può essere realizzata in una gamma d'usi più ampia.

Passiamo ora al secondo articolo che tratta dell'argomento COVID-19 e SARS-COV 2.

2° articolo — “Fase 2, Confturismo: solo il 20% degli italiani è pronto a viaggiare a fine emergenza”

La seconda fonte del materiale è un articolo che disputa la situazione del cosiddetto confturismo e della volontà degli italiani di viaggiare nel periodo post-COVID 19, o dell’abbassamento di questa fra gli abitanti dell’Italia. In questo testo si è rivelata una sola metafora, ed è la seguente:

— MALATTIA È AGENTE

La suddetta metafora si manifesta nelle seguenti citazioni:

— “L’effetto Covid sulle vacanze”

— “Cosa si prova fisicamente quando si è infetti da coronavirus: dal contagio alla guarigione”

In entrambe le casi si rivela al primo piano l’aspetto attivo e dinamico delle attività del coronavirus: nel primo caso viene implicata una certa azione del COVID-19, che adesso presenta il suo effetto stampato sulle azioni della gente verso le vacanze, verso la decisione di andare in ferie oppure meno, nel secondo caso, invece, si osserva l’uso interessante della forma impersonale *si è infetti*. Grammaticalmente, allora, si osserva l’impersonalità, ma è il coronavirus che rende la gente infetta, allora funge da AGENTE che influisce sullo stato o sulle azioni future delle entità verso cui, nomen omen, agisce. La metafora non profila qual è lo status della malattia, ovverosia se è un OGGETTO INANIMATO oppure un’ENTITÀ ANIMATA, si focalizza principalmente sulla dinamicità dell’azione intrapresa dal COVID-19, nonostante sia instigata intenzionalmente o per forza d’inerzia.

Si passa allora alla terza fonte dei materiali per l’analisi delle metafore sul coronavirus.

3° articolo — “Alleanza europea per il vaccino, l’Italia mette 140 milioni sul tavolo”

Il terzo materiale utilizzato per analizzare le metafore del coronavirus SARS-COV 2 e della malattia COVID-19 costituisce un testo che descrive il modo in cui l’ONU, l’OMS come pure l’UE cercano di trovare un accordo comune contro gli effetti causati dall’arrivo della peste, in particolare ci si tratta delle fonti raccolte per gli enti che si occupano della scoperta di un vaccino contro il morbo.

Già la parola *alleanza* usata nel titolo dell’articolo suggerisce quale sarà la metafora dominante la concettualizzazione della malattia e della situazione intor-

no ad essa. Infatti, le metafore concettuali tracciate nel testo analizzato sono le seguenti:

- SCIENZA È GUERRA
- TRATTAMENTO MEDICO È GUERRA
- SCIENZA È CROCIATA

Le suddette metafore si manifestano nelle citazioni seguenti:

- “Alleanza europea per il vaccino, l’Italia mette 140 milioni sul tavolo”;
- “Sono stati chiamati a raccolta i leader di tutto il mondo, organizzazioni internazionali e del settore privato per sviluppare, produrre e distribuire cure e vaccini contro il virus”;
- “I fondi saranno destinati a enti di ricerca e organizzazioni sanitarie che operano soprattutto nei paesi in via di sviluppo e avrà come principale obiettivo quello di aiutare quei paesi hanno sistemi sanitari troppo deboli per fronteggiare da soli l’emergenza sanitaria”;
- “Farà parte della squadra anche la fondazione filantropica guidata dall’uomo più ricco del mondo, Bill Gates, che ieri ha telefonato a Conte nel pomeriggio per offrire il pieno supporto all’iniziativa e sottolineare l’importanza di una cooperazione globale per combattere la pandemia”;
- “Anche gli Stati Uniti, per il momento, non partecipano alla «World against Covid-19», ma ambienti diplomatici spiegano che l’impegno assunto da fondazioni e associazioni private renderanno Washington centrale in questa crociata contro il virus”.

Visti i frammenti summenzionati, tutti si riferiscono in modo più o meno evidente allo stesso campo concettuale, ossia quello di GUERRA o CROCIERA. Com’è stato stipulato nella parte teorica riguardante le metafore concettuali, solo certi aspetti del dominio *source* vengono profilati sul dominio *target*, e perciò SCIENZA o TRATTAMENTO MEDICO non diventano GUERRA o CROCIERA in modo intero, bensì si focalizzano su tratti selezionati del dominio di base. Inoltre, rispetto agli esempi precedenti, le citazioni in questione non si riferiscono direttamente al COVID-19 oppure al SARS-COV 2, toccano invece le aree che sono intrecciate con il coronavirus e sono indispensabili nella lotta contro la peste, ovvero il lavoro degli scienziati come pure dei medici. Siccome sono elementi in stretta relazione con il coronavirus, sembra opportuno rivolgersi anche a queste zone.

Allora, nella prima citazione si vede un riferimento diretto al fatto che le forze che prendono parte in una battaglia o in una guerra creano diverse alleanze per risultare più potente del suo nemico. Nello stesso modo, i paesi europei e i loro centri scientifici si alleano ora per sconfiggere il nemico comune, ossia il coro-

navirus. Per questo motivo, ci si osserva la metafora SCIENZA È GUERRA. Lo stesso costrutto concettuale si osserva nel secondo esempio, in cui *sono stati chiamati (...) organizzazioni internazionali e del settore privato per sviluppare, produrre e distribuire cure e vaccini contro il virus*: è molto simile la situazione in cui i soldati vengono chiamati dai loro leader e dai generali a lottare contro il nemico, in questo caso lo è il coronavirus. Nel terzo caso si può osservare un'oscillazione verso un'altra metafora in cui cambia il dominio target, che diventa TRATTAMENTO MEDICO e cioè un campo di guerra, un campo di battaglia, su cui il personale medico — infermiere e medici — diventano soldati armati di diverse medicine contro il proprio avversario, che devono *fronteggiare*, come nella citazione. Nella quarta frase torniamo alla metafora SCIENZA È GUERRA, in cui osserviamo la cooperazione dei governi e istituti scientifici globali uniti sottolineanti *l'importanza di una cooperazione globale per combattere la pandemia* — ci vengono allora profilati i tratti di TRATTAMENTO MEDICO e le persone che ci stanno indietro come soldati o guerrieri pronti a difendere la sua gente e sconfiggere il pericolo. L'ultimo esempio ritrovato nell'articolo potrebbe essere considerato metafora iponimica, poiché SCIENZA È GUERRA viene realizzata in quanto SCIENZA È CROCIATA. Nel caso della seconda metafora, oltre alle caratteristiche concettuali del dominio di GUERRA, vengono profilate informazioni storiche e culturali specifiche per le CROCIATE, e quindi la scena immaginata sarà simile, ma non la stessa. Analizzando allora gli esempi *alleanza europea per il vaccino e (...) l'impegno assunto da fondazioni e associazioni private renderanno Washington centrale in questa crociata contro il virus*, la concettualizzazione può essere considerata analoga, certi tratti concettuali possono essere identici, ma le differenze fra GUERRA e CROCIATA impediscono di mettere il segno di uguaglianza tra le metafore ed il loro immaginare.

Fatte le suddette analisi, si passa all'articolo seguente con ancora un'altra concettualizzazione del morbo in questione.

4° articolo — “Johnson racconta il ricovero per Covid: “Se fosse andata male, c’era un piano tipo morte di Stalin”

Il quarto articolo racconta la storia della malattia e del ricovero dal morbo del primo ministro della Gran Bretagna, ovvero Boris Johnson, che è riuscito a vincere la battaglia con il COVID-19. In questa storia, riflettente l'intervista del premier con la gazzetta *Sun*, è possibile osservare le metafore seguenti:

- TRATTAMENTO MEDICO È GUERRA
- MALATTIA È OSTACOLO DA SCONFIGGERE.

Le suddette metafore si manifestano nelle citazioni seguenti:

- “Il premier britannico Boris Johnson scampato al coronavirus che l’ha costretto al ricovero in terapia intensiva (...)”;
- “Ero consapevole — dice — che c’erano piani di emergenza in atto. I medici avevano tutti i tipi di accordi su cosa fare se le cose fossero andate male”;
- “Coronavirus, Boris Johnson: “Il Servizio sanitario nazionale mi ha salvato la vita”. E nomina tutti i medici e infermieri”;
- “È stato grazie ad una meravigliosa, meravigliosa assistenza infermieristica che ce l’ho fatta. Ce l’hanno fatta davvero e hanno fatto una grande differenza. Non so spiegare come sia successo. Non so... è stato semplicemente meraviglioso vedere il... (...)”.

Rispetto all’analisi degli esempi precedenti, in questo caso ci troviamo di fronte al TRATTAMENTO MEDICO che si rivela oggetto principale delle enunciate in questione. Mentre in tutti i casi può essere ritratto il dominio di GUERRA, giacché il personale medico deve sempre lottare con il morbo, occorre menzionare ancora un’altra metafora, ossia quella in cui il COVID-19 si dimostra un OSTACOLO DA SCONFIGGERE. Visto allora il testo nella sua integrità come pure le frasi citate sopra, è plausibile considerare il coronavirus un ostacolo scontrato dal premier Boris Johnson, che *l’ha costretto al ricovero in terapia intensiva*, ma alla fine, grazie ai lavoratori del settore medico, infermiere e medici, è stato da lui *scampato*. *L’assistenza infermieristica* è diventata forza e potenza che gli ha permesso di sconfiggere il proprio ostacolo per poter guarire.

Fatta la modesta analisi delle metafore del quarto articolo, è opportuno spostarsi verso il quinto articolo in quanto fonte del materiale sottoposto alla ricerca.

5° articolo — Il Papa prega per un vaccino anti-Covid: “Mettere insieme capacità scientifiche in modo trasparente e disinteressato”

Nel quinto articolo, al lettore viene esposto il modo in cui il mondo cristiano, attraverso le parole del Papa Francesco, reagisce e si situa di fronte alla pandemia. Benché vengano citate sentenze del sommo pontefice, ossia rappresentante della sfera *sacrum*, le metafore che costituiscono il pensiero, la concettualizzazione che sta indietro, si avvicina a quella di *profanum*. Infatti, è possibile osservare diversi tipi di metafore, fra cui le seguenti:

- MALATTIA È OSTACOLO DA SCONFIGGERE
- MALATTIA È PERSONA, di seguito processata in:
 - 1) MALATTIA È NEMICO

2) INFERMIERI/MEDICI SONO GUERRIERI

- SCIENZA È GUERRA
- TRATTAMENTO MEDICO È GUERRA
- LOTTA CON MALATTIA È GUERRA
- MALATTIA È PIAGA BIBLICA.

Le suddette metafore possono essere incontrate nelle citazioni successive:

- “Un incoraggiamento a chi sta mettendo in atto iniziative di «collaborazione internazionale» per fronteggiare l'emergenza sanitaria”;
- “Papa Francesco continua a guardare in faccia la crisi causata dal Covid-19 nei cinque continenti”;
- “«Eroi», «martiri», li aveva definiti in altre occasioni il Pontefice argentino. Essi mostrano il volto bello della Chiesa”;
- “154 medici «venuti a mancare in atto di servizio»”;
- “Infine il Papa ha rilanciato la proposta dell'Alto Comitato per la Fratellanza Umana affinché «il prossimo 14 maggio i credenti di tutte le religioni si uniscano spiritualmente in una giornata di preghiera e digiuno, per implorare Dio di aiutare l'umanità a superare la pandemia di coronavirus»”.

Domina di nuovo il dominio di GUERRA utilizzato in modi diversi da chi concettualizza la scena, giacché è possibile proiettare i suoi tratti in modo eterogeneo alla malattia. Il COVID-19 diventa allora un metaforico ESSERE INANIMATO in quanto OSTACOLO DA SCONFIGGERE, grazie alla *collaborazione internazionale per fronteggiare l'emergenza sanitaria*, il che potrebbe portare alla vittoria nella battaglia con il NEMICO, *la crisi causata dal Covid-19 nei cinque continenti* che dobbiamo *guardare in faccia*. Contro questo NEMICO, che non si limita solamente a *travolgere le gelaterie*, si affaccia il personale medico che ottiene tratti concettuali dei GUERRIERI; anzi — il papa argentino li denomina *eroi e martiri*, che *mostrano il volto bello della chiesa*, rendendoli forse anche CROCIATI nell'avventura verso la bontà del mondo. Purtroppo, GUERRIERI muoiono, come in questo caso, in cui *154 medici sono venuti a mancare in atto di servizio*. Osservando questi atti eroici sembra naturale constatare che SCIENZA o TRATTAMENTO MEDICO vengono considerati campo di GUERRA contro il morbo in questione. Visto però il contesto dell'articolo analizzato, è possibile tracciare metafore concettuali che trovano l'origine nella realtà teologica, ossia nel cristianesimo, grazie cui il coronavirus può essere considerato PIAGA BIBLICA, che avviene sulla Terra per calpestare la gente, come nei tempi antichi successe con le piaghe d'Egitto, fra cui la tramutazione dell'acqua in sangue, l'invasione delle rane oppure le ulcere su animali e umani.

Oltre alle suddette metafore, è opportuno menzionare un'altra, in questo caso strutturale:

- POLITICA È RELIGIONE, di seguito processata in:
 - a) POLITICI SONO PASTORI

Questa metafora è presente nella citazione successiva:

- “Quello ‘brutto’ è invece rappresentato dai «finti pastori» che — ha detto il Papa, sempre a Santa Marta — «sfruttano il gregge» per «far carriera o la politica o i soldi»”.

Nel brano soprammenzionato, si osservano due domini concettuali, la cui presenza in questo testo dovrebbe non essere sorprendente, giacché il mittente dei brani citati nell’articolo è il Supremo Capo della Chiesa, il *pontifex maximus*, che unisce in sé personaggio politico e religioso, rappresentando allo stesso momento lo Stato della Città del Vaticano come pure la Chiesa. Allora, i politici vengono considerati *pastori*, o *finti pastori*, del suo popolo suddito concettualizzato, di conseguenza, il *gregge* che costituisce mezzo per lo sviluppo della carriera dei primi, il cui scopo è solamente quello di lucro ottenuto senza qualsiasi rispetto verso gli altri. Così, al mondo politico vengono proiettati certi tratti concettuali che permettono di vederlo nell’ottica religiosa, in cui la gerarchia che mantiene la potestà viene definita *Pastori nella Chiesa*, anche nei testi costituenti, fra cui il Codice di diritto canonico. Così, si può constatare che anche il mondo politico della Chiesa è coniato su questo tipo di metafora.

Si passa ora all’analisi dell’articolo seguente e delle metafore ivi incluse.

6° articolo — Il coronavirus travolge le gelaterie: “Una su tre chiuderà entro l’anno”

Il sesto frammento sottoposto alla ricerca cognitiva si dedica all’effetto stampato sull’economia dall’arrivo e dalla persistenza dell’epidemia coronavirus nel territorio della Repubblica Italiana, in particolare il suo impatto sul crollo del settore di gelaterie italiane, i cui proprietari pretendono che il governo dello stato permetta al settore di riaprirsi. Nel testo sono emerse le seguenti metafore:

- MALATTIA È GUERRA
- MALATTIA È PERSONA, di seguito processata in:
 - 1) MALATTIA È NEMICO
 - 2) MALATTIA È GUERRIERO
- SETTORE ECONOMICO È PERSONA, di seguito connessa con:
 - 1) BUONO È SU, CATTIVO È GIÙ

Le metafore proposte si realizzano nelle seguenti citazioni:

- “Il coronavirus travolge le gelaterie: «Una su tre chiuderà entro l'anno»”;
- “In ginocchio un settore che genera un giro d'affari di 4 miliardi...”;
- “Le gelaterie faticano a tenere testa alla grave crisi in corso”.

Innanzitutto, di nuovo il coronavirus SARS-COV 2 e la malattia provocatane, il COVID-19, vengono intesi nei termini del concetto di GUERRA, giacché il suddetto virus diventa una PERSONA-NEMICO dell'Italia, quest'ultima rappresentata dal settore economico alimentare con il particolare focus sulle gelaterie, fra cui *una su tre rischia di chiudere già entro l'anno*. Così osserviamo il coronavirus che, con la sua presenza e forza maliziosa, *travolge le gelaterie* come se avesse la forma antropomorfa di un guerriero, anzi NEMICO o GUERRIERO. A causa di questo duello, il settore di gelateria, anch'esso antropomorfizzato, si è rivelato situato *in ginocchio*, sconfitto dalla peste, e non riesce, almeno nel tempo della stesura dell'articolo, a *tenere testa alla grave crisi in corso*. In altre parole, il settore di gelateria si trova in situazione assai sfavorevole ed il suo futuro non è del tutto brillante. Riferendosi alla metafora SETTORE ECONOMICO È PERSONA in netta relazione con la metafora d'orientamento BUONO È SU, CATTIVO È GIÙ, è plausibile confermare il modo di pensiero con le metafore: essendo *in ginocchio*, il settore è GIÙ, cioè in condizioni negative, ed allo stesso momento *fatica a tenere testa*, che è situata SU, ovvero non è capace di cambiare la situazione a suo favore.

Eseguita l'analisi di cui sopra, è necessario riportare l'ultimo articolo sottoposto al lavoro analitico.

7° articolo — Il designer: “Costretti al cambiamento dal coronavirus”

L'ultimo testo costituisce un'intervista con Chris Bangle, un designer americano riconosciuto al mondo in quanto direttore del Group Design BMW. L'argomento principale della battuta consiste nella ricerca dei lati positivi della situazione al mondo e dei profitti che la civiltà potrebbe trarre in quanto esperienza della peste. Nel testo possono essere ritrovate le metafore seguenti:

- MALATTIA È RISORSA
- MALATTIA È DENARO

I due costrutti mentali possono essere ritrovati nelle citazioni seguenti:

- “Dalla sanità ai trasporti, faremo tesoro di questa dura lezione”;
- “Secondo lei, quali particolari risorse possono mettere in campo i designer per cogliere le occasioni sottese durante questo periodo?”;

- “Al prezzo di una orribile sofferenza umana, è stato donato a tutti noi del tempo prezioso, come mai prima d’ora”;
- “Se lo utilizziamo per acquisire nuove capacità di modellazione 3D o rendering, è un modo per migliorare la nostra professionalità ma se scopriamo delle nuove intuizioni in noi stessi come individui e come società, questo potrà portare la nostra stessa professionalità a un livello del tutto nuovo”.

Le frasi estratte dall’articolo in questione presentano che in un dato contesto, il coronavirus non dev’essere sempre concettualizzato con un valore assiologico negativo; anzi, come nel presente caso, il morbo può risultare un’esperienza da cui l’uomo può approfittare, se lo tratta una fonte della forza che spinga la gente verso lo svilupparsi e l’investirsi in se stesso. Così, la malattia COVID-19 provocata dal coronavirus SARS-COV 2 può essere intesa nei termini del DENARO, giacché ognuno di noi ed ogni settore economico, *dalla sanità ai trasporti, può fare tesoro di questa dura lezione*, ossia la pandemia e la quarantena da questa risultante. Inoltre, il morbo può essere concettualizzato come una RISORSA di varie materie prime: non solo *il frigo pieno, Netflix e no molto altro da fare*, che dominano il modo in cui esperienza la peste odierna il mondo occidentale. Al contrario, la MALATTIA È RISORSA di una materia finita e cara: *è stato donato a tutti noi del tempo prezioso, come mai prima*, anche se *al prezzo di una orribile sofferenza umana*. Forse per quest’ultima dovremmo tutti, in quanto genere umano, tentare di usufruire dell’occasione fornitaci dalla natura, dalla fortuna o da qualsiasi ente in cui uno crede. Come constata l’interlocutore dell’intervista riportata nell’articolo: *Dove c’è cambiamento c’è opportunità*, questo dipende però solamente da noi, umanità, se l’esito dell’uso di questa RISORSA sarà positivo.

Conclusione

Benché assai modesta e semplice nella sua struttura, la ricerca riportata nel presente lavoro sembra mettere in luce alcuni cenni sulle modalità in cui una data società, in questo caso quella che utilizza la lingua italiana in quanto sistema linguistico. Fra gli articoli selezionati come fonte di materiale scritto, è stato possibile discernere diverse metafore costituenti la base concettuale del coronavirus SARS-COV 2, del morbo COVID-19 e delle entità o fenomeni attorno: metafore strutturali (MALATTIA È GUERRA, MALATTIA È PIAGA BIBLICA, TRATTAMENTO MEDICO È GUERRA, SCIENZA È GUERRA, SCIENZA È CROCIATA LOTTA CON MALATTIA È GUERRA, POLITICA È RELIGIONE), quelle ontologiche (MALATTIA È UNA PERSONA, MALATTIA È UN VIAGGIATORE, MALATTIA È UN NEMICO, MALATTIA È UN’ENTITÀ,

MALATTIA È UN AGENTE, MALATTIA È OSTACOLO DA SCONFIGGERE, INFERMIERI/MEDICI SONO GUERRIERI, POLITICI SONO PASTORI, SETTORE ECONOMICO È PERSONA, MALATTIA È RISORSA, MALATTIA È DENARO) come pure quelle d'orientamento (BUONO È SU, CATTIVO È GIÙ). Queste strutture rispecchiano a livello di lingua il modo in cui ragioniamo ed immaginiamo il mondo intorno — in altre parole, le suddette metafore costituiscono il modo in cui pensiamo e strutturiamo il coronavirus.

Da una parte è necessario sottolineare che la ricerca dimostrata nel presente articolo dovrebbe essere considerata un'introduzione all'argomento in questione: l'analisi è modesta, invece i materiali sono stati selezionati in modo arbitrario dall'autore del presente lavoro, cosicché per poter rendere risultati più affidabili, sarebbe indispensabile ampliare l'analisi delle metafore concettuali dietro al SARS-COV 2 ed al COVID-19 come pure allargare la fonte dei materiali da essere sottoposti all'analisi. Dall'altra parte, invece, sembra plausibile confermare che già questa porzione delle informazioni può indicare interessanti piste di ricerca, che saranno dall'autore intraprese nel futuro, fra cui: 1) un'analisi dell'immagine linguistica del mondo coronavirus di diversi gruppi sociali, per verificare la presenza o meno della stereotipicità del pensiero dei loro rappresentanti (ad esempio più riferimenti al concetto di GUERRA fra politici, più metafore basati sulla RELIGIONE fra i rappresentanti della chiesa, più metafore ontologiche concentrate sui concetti di DENARO o RISORSA fra i rappresentanti delle professioni di lusso ecc.); 2) un'analisi comparata delle metafore costituenti la base concettuale del coronavirus fra le lingue romanze; 3) un'analisi comparata delle metafore costituenti la base concettuale del coronavirus fra la lingua italiana / lingue romanze e sistemi più lontani, ad esempio inglese o polacco; 4) un'analisi comparata delle metafore costituenti la base concettuale del coronavirus fra sistemi linguistici in stretta relazione, ad esempio l'italiano standard e i dialetti oppure il polacco standard e lo slesiano e simili; 5) prove di trapianto dei risultati delle analisi in questione sulla ricerca della correlazione fra la concettualizzazione del coronavirus e su *hate speech* o *fake news* in connessione con l'argomento.

Riferimenti citati

Fonti di ricerca

<https://www.lastampa.it/esteri/2020/05/03/news/pompeo-il-coronavirus-arriva-da-un-laboratorio-di-wuhan-la-cina-ha-fatto-di-tutto-per-nascondere-lo-al-mondo-1.38798588>
(data di accesso: 16 maggio 2020).

- <https://www.lastampa.it/viaggi/mondo/2020/05/03/news/fase-2-confuturismo-solo-il-20--degli-italiani-e-pronto-a-viaggiare-a-fine-emergenza-1.38798129> (data di accesso: 16 maggio 2020).
- <https://www.lastampa.it/cronaca/2020/05/03/news/alleanza-europea-per-il-vaccino-l-italia-mette-140-milioni-sul-tavolo-1.38797863> (data di accesso: 16 maggio 2020).
- <https://www.lastampa.it/esteri/2020/05/03/news/johnson-racconta-il-ricovero-per-covid--se-fosse-andata-male-c-era-un-piano-tipo-morte-di-stalin-1.38797894> (data di accesso: 16 maggio 2020).
- <https://www.lastampa.it/vatican-insider/it/2020/05/03/news/il-papa-prega-per-un-vaccino--anti-covid-mettere-insieme-capacita-scientifiche-in-modo-trasparente-e-disinteressato-1.38798297> (data di accesso: 16 maggio 2020).
- <https://www.lastampa.it/topnews/primo-piano/2020/05/02/news/il-coronavirus-travolge--le-gelaterie-una-su-tre-chiudera-entro-l-anno-1.38796425> (data di accesso: 16 maggio 2020).
- <https://www.lastampa.it/torino/2020/05/03/news/il-designer-costretti-al-cambiamento--dal-coronavirus-1.38798111> (data di accesso: 16 maggio 2020).
- <https://www.who.int/emergencies/diseases/novel-coronavirus-2019> (data di accesso: 16 maggio 2020).
- http://www.vatican.va/archive/cod-iuris-canonici/ita/documents/cic_libroII_208-223_it.html (data di accesso: 16 maggio 2020).

Bibliografia

- Austin, J. L. (1962). *How to Do Things with Words*. Cambridge, Harvard University Press.
- Hatch, E. (1992). *Discourse and Language Education*. New York, Cambridge University Press.
- Jackendoff, R. (1983). *Semantics and Cognition*. Cambridge (Massachusetts), MIT Press.
- Kwapisz-Osadnik, K. (2011). L'expression des valeurs dans une approche cognitive. *Neophilologica*, 23, 191—201.
- Kwapisz-Osadnik, K. (2013). Tra percezione e lingua: alcune osservazioni sul funzionamento dei complementi che fanno riferimento alle proprietà fisiche degli esseri umani. *Studia Romanica Posnaniensa*, XL(3), 33—43.
- Kwapisz-Osadnik, K. (2016). Sémantique de l'article dans un cadre cognitif : préliminaires. *Orbis Linguarum*, 45, 63—71.
- Kwapisz-Osadnik, K. (2017). Przyimki jako znaczniki różnych konceptualizacji: analiza zagadnienia na przykładzie języka włoskiego. *Acta Neophilologica*, XIX, 123—147.
- Lakoff, G. (2011). *Kobiety, ogień i rzeczy niebezpieczne. Co kategorie mówią nam o umyśle* (M. Buchta, A. Kotarba & A. Skucińska, Przeł.). Kraków, Universitas.
- Lakoff, G., & Johnson, M. (1980). *Metaphors We Live by*. Chicago — London, University of Chicago Press.
- Lakoff, G., & Johnson, M. (2010). *Metafory w naszym życiu* (T. Krzeszowski, Przeł.). Warszawa, Aletheia.

- Langacker, R. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar* (Vol. 1: *Theoretical Prerequisites*). Stanford, Stanford University Press.
- Langacker, R. (1991). *Foundations of Cognitive Grammar* (Vol. 2: *Descriptive Application*). Stanford, Stanford University Press.
- Langacker, R. (2008). *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*. Oxford, Oxford University Press.
- Langacker, R. (2009a). *Gramatyka kognitywna. Wprowadzenie* (M. Buchta, H. Kardela, E. Tabakowska et al., Przeł.). Kraków, Universitas.
- Langacker, R. (2009b). *Investigations in Cognitive Grammar*. Berlin — New York, De Gruyter Mouton.
- Malinowska, M. (2005). *Il ruolo degli schemi iconici (parte-tutto, percorso, punto iniziale, contenitore, supporto e contiguità) nella semantica preposizionale in italiano*. Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- Malinowska, M. (2013). La preposizione in e i suoi corrispettivi polacchi — uno studio cognitivo. *Romanica Cracoviensa*, 13, 59—70.
- Malinowska, M. (2014). Insegnamento delle preposizioni “in, su, a” a discenti di madrelingua polacca (livelli C1 e C2): uno studio cognitivo. *Romanica Cracoviensa*, 14, 125—137.
- Przybylska, R. (2002). *Polisemia przymków polskich w świetle semantyki kognitywnej*. Kraków, Universitas.
- Rosch, E. (1973). Natural categories. *Cognitive Psychology*, 4(3), 328—350.
- Searle, J. R. (1969). *Speech Acts: An Essay in the Philosophy of Language*. London, Cambridge University Press.



Aleksandra Żłobińska-Nowak

Université de Silésie, Katowice

Pologne

 <https://orcid.org/0000-0001-5743-5978>

**Termes exprimant
la notion d'amour
en grec,
leurs traductions
adoptées et leur
contexte d'emploi
dans les Évangiles
synoptiques et dans l'Évangile
selon saint Jean**

**Terms expressing the concept of love
in Greek, their translation into French,
and their context of use in the Synoptic Gospels and in the Gospel of John**

Abstract

The purpose of the present article is the analysis of the Greek terms expressing the concept of love *ἔρως* (eros), *στοργή* (storge), *φιλία* (philia) and *ἀγάπη* (agape) and the impact of their semantic character on the uses appearing in the Bible. The author is primarily concerned with the study of etymology and determination of historical changes in the meaning of the analyzed terms, their use in secular and religious literature, in classical and late Greek.

The next step is a detailed analysis of the verbs *φιλέω* (phileo) and *ἀγαπάω* (agapao), which are the only of the four terms to appear in the Gospels. The text ends by indicating for each form used in the Gospels its semantic scope and checking whether it corresponds to the basic semantic features of each of the verbs.

Keywords

Biblical Greek, terms of love in Greek, etymology, semantic features, Gospels, translation

1. Introduction

En grec, il existe quatre termes qui permettent d'exprimer le sens d'amour : *ή αγάπη* (*ἀγαπάω* dans sa forme verbale), *ό έρως* (avec équivalent verbal *έράω*), *ή φιλία* (avec le verbe correspondant *φιλέω*) et *ή στοργή* (*στέργω* en tant que son équivalent verbal).

Dans les familles de ces quatre lexèmes, nous pouvons énumérer d'autres mots qui se construisent sur la base de leurs racines, ainsi, pour *ή αγάπη*, avons-nous les verbes *ἀγαπάω* et *ἀγαπάζω*, les noms : *τό ἀγάπημα*, *ή ἀγάπησις* et les adjectifs : *ἀγαπητικός* et *ἀγαπητός*. Dans le groupe de mots construits sur la base de la racine *έρω-* nous trouveront les noms comme *ό έρως*, *ή έρωή*, *ή έρωμανία*, l'adjectif *έρωμανής* et les verbes : *έράω* et *έρωμανέω*.

La famille du mot *ή φιλία* est certainement la plus nombreuse. À part les adjectifs : *φιλητικός*, *φιλητός*, *φιλικός*, *φίλιος*, *φίλος*, les verbes : *φιλέω*, *φιλιάζω*, les noms : *ό φιλητής*, *ό/ή φιλήτωρ*, *τό φιλητόν* ou l'adverbe *φιλησίμως*, elle compte plusieurs composés construits sur les préfixes *φιλ-*, *φίλο-*. Dans cet ensemble, il y a aussi des noms, des adjectifs et des verbes (p. ex. *ή φιλαγαθία*, *ή φιλόδοξία*, *φιλόβιβλος*, *φιλόδενδρος*, *φιλολογέω*, *φιλοτεχνέω*, etc.). À côté du dernier lexème *ή στοργή* nous trouverons, entre autres, les noms comme *τό στέργηθρον*, *τό στέργημα* et le verbe *στέργω*.

Plusieurs études analysent le sens de ces quatre termes-là. Ils expriment en grec différentes nuances d'amour et d'affection. Dans ce qui suit, nous allons approcher leurs interprétations en passant par leur évolution en grec classique ainsi que dans le *koinè* (*κοινή διάλεκτος*) qui servait à la communication au monde hellénique étant aussi la langue néo-testamentaire. Nous allons examiner ensuite les emplois de deux verbes *φιλέω* et *ἀγαπάω*, les seuls parmi les termes grecs de l'amour qui apparaissent dans les Évangiles.

2. Στοργή (Storge)

Le nom grec *ή στοργή* caractérise avant tout un amour entre les parents et leurs enfants, un amour familial. Il renvoie à une espèce d'empathie naturelle et de souci ressentis par les parents pour leur progéniture, il implique aussi une relation inverse qui a lieu quand les enfants, à leur tour, ressentent du respect envers leurs parents, leur confèrent de l'autorité et comptent sur leur appui. Son emploi est très rare dans le grec ancien et se restreint en général aux relations familiales. Il peut décrire aussi des rapports entre les adeptes des dieux et les objets de leur culte ou se référer aux souverains et nations jusqu'à correspondre même à une

relation entre un chien et son maître (cf. p. ex. J. D. Watson, 2019 ; NPDJ, 2019). Le lexique de Liddell et Scott définit le verbe *στέργω* comme suit :

Love, feel affection, frequent(ly) of the mutual love parents and children; of the love of the ruled people for a ruler; of the love of a tutelary god for the people; of a wheedling demagogue; of a city and her colonies; of the love of dogs for their master; [...] less frequently of the love of husband and wife; of brothers and sisters; [...] seldom of sexual love; of a horse and more.

(H. G. Liddell, R. Scott, 1996 : 1639).

Une définition qui s'y apparente est à trouver dans *Śłownik grecko-polski* de Z. Abramowiczówna (1958 : 102) où le verbe *στέργω* veut dire :

aimer, chérir, particulièrement en parlant de l'attachement des sujets à leurs souverains, du chien à son maître ; moins souvent en parlant l'amour conjugal ; rarement de l'amour sensuel mais aussi aimer en général [...] se contenter de quelque chose, accepter quelque chose, l'accepter avec résignation, demander ou supplier.

Voyons encore la définition de *στέργω* provenant du dictionnaire de *Dictionnaire grec-français* de Bailly (2020 : 2021):

1. aimer tendrement, chérir, particul. en parl. de l'amour des parents pour leurs enfants ; de même en parl. des animaux ; en parl. de l'amour des enfants pour leurs parents ; en parl. de l'amour conjugal ; de l'amour fraternel ; de l'affection entre amis ; entre compatriotes ; de l'amour des citoyens pour le roi, des soldats pour le chef ou le prince qui commande ; avec un n. de chose pour rég. aimer, chérir, affectionner,
2. se contenter de, se résigner à, supporter ; abs. se résigner, consentir ; consentir à pardonner,
3. désirer, souhaiter.

Il est à observer que toutes ces trois définitions font ressortir les relations, par excellence, familiales entre les proches qui suivent une certaine hiérarchie. *ἡ στοργή* qualifie un type d'amour qui a lieu dans les relations subordonnées, entre les individus d'un statut inégal. C'est une relation unilatérale de la part de l'individu subordonné envers un individu supérieur. Ce type d'amour s'exprime par une sorte de fascination inconsciente qui s'impose d'une façon biologique ou extérieure et ne résulte pas du libre arbitre. Par conséquent, il n'implique ni réflexion ni conscience de son intensité. En voilà la cause pour laquelle la religion chrétienne tend à exclure ce terme niant la conscience et la non-captivité de l'amour de Dieu (A. M. Blandyniec-Sośnierz, 2017 : 81).

Nous ne trouverons ni le nom *ἡ στοργή* ni son équivalent verbal *στέργω* dans le Nouveau Testament, à part leurs dérivés *ἄστοργος* et *φιλόστοργος* (cf. p. ex.

J. D. Watson, 2019 : 35). Le premier apparaît deux fois, dans l'Épître aux Romains : *ἀσυνέτους, ἀσυνθέτους, ἀστόργους, ἀνελεήμονας* (Rm 1:31) (*dépourvus d'intelligence, de loyauté, d'affection naturelle, de miséricorde*) (SBLS) (traduit aussi comme *insensible* (BDS), *dépourvus d'affection* (BS21) ou *sans affection naturelle* (SBDM, BD, SBO)) et dans la deuxième Épître à Timothée : *ἄστοργοι, ἄσπονδοι, διάβολοι, ἀκρατεῖς, ἀνήμεροι, ἀφιλάγαθοι*, (2 Tm 3:3) (*insensibles, déloyaux, calomniateurs, intempérants, cruels, ennemis des gens de bien*) (traduit aussi comme *sans cœur* (BDS) ou *sans affection naturelle* (SBDM, BD, SBO)).

Le deuxième dérivé *φιλόστοργος* n'apparaît qu'une seule fois, dans l'Épître aux Romains : *τῇ φιλαδελφίᾳ εἰς ἀλλήλους φιλόστοργοι, τῇ τιμῇ ἀλλήλους προηγούμενοι* (Rm 12:10) (*Par amour fraternel, soyez **pleins d'affection** les uns pour les autres ; par honneur, usez de prévenances réciproques*) (SBLS) (traduit aussi comme *pleins de tendresse* (SBO)).

3. Ἔρως (Eros)

Dans le grec pré-biblique *ὁ ἔρως* reflétait un amour passionné qui désirait l'autre pour lui-même, qui se tournait sur lui-même en recherchant dans la relation avec un autre son propre plaisir. Le dieu Éros est capable de tout contraindre mais sans être contraint lui-même par qui que ce soit. L'amour *ἔρως* chez les philosophes grecs Platon et Plotin symbolise l'accomplissement ou le désir d'entrer en union avec quelqu'un. *Ἔρως* est même assimilé à une forme d'intoxication ou d'extase qui, une fois mettant en jeu les émotions et les passions, fait apaiser totalement la raison humaine. Par conséquent, *ἔρως* domine, nous maîtrise en apportant en revanche une félicité suprême. La religion grecque antique cherchait l'apogée de cette expérience dans les cultes de fertilité. De plus, *ἔρως* avait un pouvoir de transcender la réalité et le monde sensoriel dans une inspiration créative chez Platon ou d'être doté d'une fonction cosmique en tant que force d'attraction qui maintenait le mouvement ordonné chez Aristote (TDNT, 1985 : 8). Dans l'histoire de ce terme, nous pouvons remarquer son assimilation aux passions et désirs auxquels les humains deviennent soumis, par lesquels ils se trouvent dominés. Tout ceci provient de la recherche acharnée d'un bonheur extrême qui aurait pour conséquence l'abandon de soi-même. On croyait s'approcher ainsi du dieu Éros, le synonyme d'une puissance suprême et du chemin vers l'extase pour ressentir une relation profonde avec le divin et se détacher du terrestre (TDNT, 1985 : 8).

Généralement parlant, *ἔρως* est défini comme un amour possessif, tourné vers lui-même, qui poursuit son propre plaisir ou avantage à travers une relation.

3.1. Ἔρως dans la religion chrétienne

Dans ce qui suit, nous allons esquisser brièvement la compréhension de ἔρως dans la religion chrétienne.

Ὁ ἔρως, selon le pape Benoît XVI dans son encyclique *Deus caritas est* (2005), fait référence à l'amour terrestre. Cependant le pape ne le déprécie ni le condamne sans voir aucune valeur dans cette compréhension païenne de l'amour. Ce n'est pas, selon lui, une vision entièrement négative ni destructive vu qu'elle correspond aux sentiments et aux désirs. Les sentiments ont un caractère éphémère, peuvent véhiculer les pulsions indisciplinées de ἔρως mais quand il est formé et façonné, il est susceptible de procurer à l'homme du bonheur parfait, de la béatitude, à la place d'un plaisir instantané, marqué d'égoïsme. Purifié et soigné, ἔρως peut se développer dans la plénitude de l'amour, avoir pour effet le bien-être de l'autrui dans une communion avec lui. Toutefois, seul ἔρως est un amour imposant, venant de la volonté et du désir.

Dans l'Ancien Testament, influencé fortement par la culture hébraïque, le sens du verbe ἐράω est rendu par exemple par le verbe γινώσκω (*connaître*) qui se réfère dans la Septante à *Yada* hébreu : *savoir, connaître* (une personne de façon charnelle aussi) : *Ἀδὰμ δὲ ἔγνω Ἐβαν τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, καὶ συλλαβοῦσα ἔτεκεν τὸν Καὶν καὶ εἶπεν Ἐκτεσάμην ἄνθρωπον διὰ τοῦ θεοῦ* (*Adam connut Eve, sa femme ; elle conçut, et enfanta Caïn et elle dit : J'ai formé un homme avec l'aide de l'Éternel* (SBLS)) (Gn 4:1).

Cependant, les dérivés de ἔρως apparaissent, eux aussi, dans la Septante (comme le verbe ἐράω ou le nom ἐραστής), mais presque dans tous les emplois ils sont connotés négativement et expriment le désir charnel, par exemple, ἐρασταί (le pluriel de ἐραστής) pour le participe hébreu *mēahābīm* se réfère aux amants immoraux.

Au fur et à mesure que le sens de ce terme-là évolue, Platon insiste en philosophie sur la valeur positive de sa force. Ceci dit, on retrouve cette nouvelle idée dans la traduction grecque du Livre des Proverbes où l'amour pour la sagesse, exprimé en hébreu par *āhēb*, reçoit une traduction par le verbe ἐράω à l'impératif de l'aoriste : *μηδὲ ἐγκαταλίπῃς αὐτήν, καὶ ἀνθέξεται σου ἐράσθητι αὐτῆς, καὶ τηρήσει σε* (*la sagesse, ne l'abandonne pas, elle te gardera, aime-la, elle veillera sur toi*) (Pr 4:6) (BTOL).

Il en est de même avec le nom ἐραστής, connu sous un sens dépréciatif, qui, dans le Livre de la Sagesse, paru à peine un siècle avant Jésus-Christ, met en relief la ferveur de l'amour que Salomon prête à la sagesse : *Ταύτην ἐφίλησα καὶ ἐξεζήτησα ἐκ νεότητός μου καὶ ἐζήτησα νόμφην ἀγαγέσθαι ἐμαυτῷ καὶ ἐραστής ἐγενόμην τοῦ κάλλους αὐτῆς* (*C'est elle que j'ai aimée et recherchée depuis ma jeunesse, j'ai cherché à la prendre pour épouse, je suis devenu l'amant de sa beauté*) (Sg 8:2) (BTOL) (S. Hałas, 2011 : 70—71).

Ni *ἔρως* ni ses dérivés n'apparaissent pas dans le Nouveau Testament ce qui semble fournir un argument en faveur de la constatation qu'il est impossible de marier *ἔρως* avec *ἀγάπη* occupant une place centrale dans les Évangiles et les Épîtres. Comme le mot *ἔρως* connotait trop la passion amoureuse, il était rejeté du Nouveau Testament n'étant pas susceptible d'exprimer l'amour pur ayant sa source en Dieu.

Pourtant, les auteurs du Nouveau Testament connaissaient, outre le sens populaire de ce terme qui persiste jusqu'à nos jours et est à retrouver dans les mots tels que *érotisme* ou *érotique* ayant une connotation purement physique, son sens soutenu, considéré comme noble, correspondant à l'amour de la beauté, une force qui soude le monde entier et invite tous les êtres à former une union (R. Cantalamessa, 2021 : 15—16). Dans ce même sens, *ἔρως* impliquait également une conception de l'amour « ascendant » vers la divinité, par opposition à l'amour « descendant » de Dieu vers l'homme. Comme le souligne le pape Benoît XVI, les deux amours *ἔρως* et *ἀγάπη* en réalité ne se laissent jamais séparer et trouvent leur juste unité dans la véritable nature de l'amour en général, surtout que l'homme ne peut pas vivre seulement d'un amour descendant mais pour donner, il doit aussi recevoir. L'homme qui n'est pas capable de s'élever au-delà de *ἔρως* indiscipliné risque de ne pas aimer réellement une autre personne avec altruisme, trop pré-occupé par la poursuite de ses propres objectifs et sentiments agréables (Benoît XVI, 2005 : 7).

R. Cantalamessa (2021 : 16) insiste encore sur le fait que les auteurs du Nouveau Testament se dirigeaient aux gens simples n'ayant pas de culture élevée et dans le souci d'éviter une compréhension courante ou simpliste, ils préférèrent exclure le terme *ἔρως* sans avoir à expliquer sa longue tradition ainsi que ses nuances subtiles de sens.

Malgré une vision stéréotypée, dans le plan de Dieu pour l'humanité l'amour physique *ἔρως* possède son rôle important mais demeure orienté vers les objectifs supérieurs. Il doit servir au développement de la famille mais aussi au renforcement des liens émotionnels entre les conjoints.

Il faudra attendre la période patristique et les Pères de l'Église (Origène, Pseudo-Denys l'Aréopagite, Grégoire de Nysse) pour voir *ἔρως* décrire la vraie ampleur de l'amour de Dieu et des chrétiens.

4. Φιλία (Philia)

Ἡ φιλία originellement signifiait l'amour attentionné qui embrassait toute l'humanité et impliquait une obligation (TDNT, 1985 : 8). C'était un amour affectueux, bienveillant qui tirait du plaisir de la compagnie et des liens d'amitié en

insistant sur la loyauté entre les amis. Un amour vertueux et impartial qui se concentrait autour de la famille et de la communauté. Il servait aussi à décrire le plaisir d'une activité.

L'étymologie du verbe *φιλέω* est incertaine mais véhicule, avec un objet personnel, le sens de *être lié* (TDNT, 1985 : 1146). De ce sens-là découle un autre, celui de *traiter quelqu'un comme l'un des siens*. Ce terme est employé alors pour parler de l'amour conjugal, des parents et des enfants, des employeurs et des serveurs, des amis ou des dieux et ceux qui se trouvent sous leur protection. Quand il se réfère aux dieux, il peut fonctionner dans le sens d'aider ou de prendre soin. Il arrive aussi que *φιλία* désigne un amour sexuel. En emploi et en sens, ce mot se rapproche de *ἀγαπάω* mais, en grec séculier, il est plus fréquent (en dehors de la Septante et du Nouveau Testament) et renvoie plus à *aimer*, par opposition à *ἀγαπάω* qui équivaut plutôt à *aimer bien*. Même si ces deux verbes sont présent dans le Nouveau Testament, généralement parlant, *ἀγαπάω* y apparaît comme plus chaud et plus profond.

Quand le verbe *φιλέω* se combine avec un objet neutre, son sens renvoie à *aimer* ou *valoriser*. Il peut aussi être suivi d'infinitif et vouloir dire dans ce cas de figure, *aimer faire* ou *être habitué à faire*.

Contrairement à *ἀγαπάω*, *φιλέω* peut être utilisé pour parler des actes d'affection, des caresses et surtout des baisers. Leur signification ne possède pas un aspect érotique sous-entendu mais donne preuve du respect et de l'affection envers les parents, les dirigeants et les personnes aimées. Le baiser du souverain est considéré comme privilège ou honneur (TDNT, 1985 : 1147). Comme preuve du respect, le baiser se fait sur les mains ou sur les pieds, sinon il peut affecter d'autres parties du corps : joues, front, yeux, épaules, bouche. Les circonstances qui provoquent cet acte d'affection sont : accueil, séparation, réconciliation, conclusion des contrats, signe des rapports fraternels.

4.1. Φιλία dans la Septante et le Nouveau Testament

Dans la Septante *φιλέω* est moins courant que *ἀγαπάω* et est principalement utilisé pour *ʾāhēb* contenant la racine *ʾhb*, lexème hébreu que l'on peut traduire souvent par *aimer*, en caractérisant ainsi l'amour humain pour d'autres, pour des choses, pour Dieu, mais aussi celui de Dieu pour les hommes (individus ou peuple). Dans ce sens-là *φιλέω* devient alors très similaire à *ἀγαπάω*.

Le Nouveau Testament suit le même chemin que la Septante en privilégiant dans ses manuscrits *ἀγαπάω* (110 versets dont 47 dans les Évangiles) plutôt que *φιλέω* (21 versets dont 17 dans les Évangiles). Aucun de ces deux termes n'est utilisé pour dénoter l'amour érotique. *Φιλέω* se trouve associé à un objet abstrait uniquement dans deux versets du Nouveau Testament : *φιλοῦσι δὲ τὴν πρωτοκλισίαν ἐν τοῖς δείπνοις καὶ τὰς πρωτοκαθεδρίας ἐν ταῖς συναγωγαῖς* (Mt 23:6) (*ils aiment*

la première place dans les festins, et les premiers sièges dans les synagogues) (SBLs) et, dans le verset suivant qui continue ce même fragment, à un infinitif : *καὶ τοὺς ἀσπασμοὺς ἐν ταῖς ἀγοραῖς καὶ καλεῖσθαι ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων Παββεῖ* (Mt 23:7) (*[fils aiment] à être salués (les salutations) dans les places publiques, et à être appelés par les hommes Rabbi*) (SBLs). Les deux emplois de *φιλέω* servent ici à caractériser l'ambition des scribes et des pharisiens, leurs buts, intérêts et inclinations. De ce point de vue, *φιλέω* reflète donc une prédilection envers certaines habitudes ou un certain ordre.

Dans les Évangiles synoptiques, seul Matthieu emploie le verbe *φιλέω* avec un objet personnel en lui conférant le sens de *préférer* quand Jésus revendique la supériorité de l'amour que l'on doit à Dieu par rapport à celui que l'on doit aux parents : *Ὁ φιλῶν πατέρα ἢ μητέρα ὑπὲρ ἐμὲ οὐκ ἔστιν μου ἄξιος· καὶ ὁ φιλῶν υἱὸν ἢ θυγατέρα ὑπὲρ ἐμὲ οὐκ ἔστιν μου ἄξιος* (Mt 10:37) (*Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi*) (SBLs).

Dans ce contexte-là, l'emploi de *φιλέω* dans sa forme participiale s'appuie sur les relations d'amour influencées par des liens familiaux. De ce point de vue, *φιλέω* introduit une espèce de cadre pour l'amour qu'il dénote. Nous allons voir dans ce qui suit que cette vision-là n'est pas si claire et bien délimitée dans tous les emplois évangéliques.

S. Hałas (2011 : 71) remarque que le sens prototypique du verbe *φιλέω* dans la littérature grecque définit avant tout l'amitié et est, sans équivoque, positif.

La même racine donne naissance à plusieurs dérivés, comme *ἡ φιλαδελφία* — amitié pour un frère ou une sœur ; *φιλάδελφος* — qui aime ses frères ou sœurs ; *φιλάνδρος* — qui aime son époux ; *ἡ φιλανθρωπία* — sentiments d'humanité, de bonté ; *ἡ φιλαργυρία* — amour de l'argent ; *φιλαυτος* — amoureux de soi, égoïste ; *φιλήδονος* — qui aime ou recherche le plaisir, voluptueux ; *φιλόθεος* — qui aime Dieu, pieux ; *φιλονεικία* — goût pour les querelles, amour des disputes, jalousie ; *φιλόξενος* — qui aime les étrangers, qui pratique l'hospitalité, hospitalier ; *φιλότεκνος* — qui aime ses enfants.

Ces mots-là apparaissent dans le Nouveau Testament et dans la Septante en correspondant à un attachement non seulement aux personnes mais aussi aux choses que l'on aime ou aux habitudes. Nous ne trouverons pas toutes ces multiples nuances de sens dans la famille de mots construite autour du nom *ἡ ἀγάπη*.

En guise de conclusion, on peut remarquer que *φιλία* renvoie à des relations émotionnelles et affectives basées sur des intérêts, objectifs, goûts et aspirations communs, sur une union des âmes et une compréhension réciproque. Par conséquent, ce mot fait appel dans le Nouveau Testament à la gentillesse et à l'affection (cf. p. ex. NPDJ, 2019 : 128).

5. Ἀγάπη (Agape)

Dans le grec archaïque, ce mot, avant d'entrer dans le discours biblique, n'avait pas encore acquis le sens avec lequel il fonctionne jusqu'à nos jours. Dans sa forme verbale, il signifiait *être satisfait, recevoir, accueillir, honorer, chercher après*, parfois *préférer*. Il pouvait aussi transmettre le sens de sympathie. Ἀγάπη était plutôt ressenti comme fade, mais véhiculait en même temps l'idée de compassion, de pitié et transmettait une certaine déclaration d'amour de quelqu'un situé plus haut à l'échelle sociale envers celui qui, dans cette société-là, se plaçait plus bas. C'était donc l'amour d'un supérieur pour un inférieur, un amour actif sans caractère égoïste. Dans la littérature grecque cependant, ce mot-là apparaissait rarement en étant employé comme alternative pour *ἔρως* ou *φιλία* (TDNT, 1985 : 8).

Il est à observer qu'à l'époque de Platon le terme *ἡ ἀγάπη* désignait un amour désintéressé avec l'insistance sur l'acte de charité. Aussi était-il utilisé dans un sens universel qui l'opposait à un amour personnel (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Agapé>, consulté le 30.04.2021).

Toutefois, le concept de *ἀγαπάω* était impopulaire dans la littérature grecque laïque. Le début de sa popularité est lié à la traduction grecque de l'Ancien Testament. Les traducteurs ayant à leur disposition trois termes *ἐράω*, *στέργω* et *φιλέω* avec leurs équivalents nominaux évitent les deux premiers en privilégiant *φιλέω* et en introduisant un quatrième, celui de *ἀγαπάω*, très rare en dehors de la Septante. Le terme *ἀγαπάω*, quant à lui, semble le meilleur équivalent de *ʾāhēb* hébreu pour éviter d'éventuels malentendus qui pourraient être causés par l'emploi de *φιλέω* ayant depuis l'époque aristotélicienne des connotations philosophiques. Dans la forme verbale *ἀγαπάω* est connu depuis le grec classique tandis que le nom *ἡ ἀγάπη* s'est formé à peine dans le grec tardif (S. Hałas, 2011 : 57).

Dans la Septante, il arrive même que le verbe grec *ἀγαπάω* serve à traduire *rḥm* hébreu désignant un amour engagé émotionnellement. Ce verbe contient dans l'hébreu la racine qui signifie l'utérus, l'organe qui donne la vie mais aussi évoque les entrailles, le cœur et l'instinct d'amour, de tendresse et de compassion éprouvé envers celui à qui on donne la vie (<https://diocese92.fr/La-misericorde-dans-le-judaisme-et-dans-l-islam>, consulté le 30.04.2021). Le verbe grec dans ces cas-là exprime un type d'amour très fort, susceptible de faire bouger les entrailles même. Néanmoins *ἀγαπάω* caractérise un sentiment choisi consciemment par l'homme pour faire référence à la bonté et correspond le mieux à une attitude religieuse du respect, de la cordialité et de la bienveillance envers autrui et Dieu (S. Hałas, 2011 : 58—60).

C'est la version de la Septante (LLX) de la Bible hébraïque qui, en tant que première œuvre religieuse, popularise l'usage du verbe *ἀγαπάω* ainsi que du nom

ἡ ἀγάπη. D'une certaine prédominance y jouit aussi ἡ φιλία (p. ex. Abraham est appelé φίλος θεοῦ — l'ami de Dieu) (J. Follon, J. McEvoy, 2003 : 69). Il paraît alors naturel que les auteurs du Nouveau Testament suivent le même cheminement de pensées dans le souci de rendre le mieux en grec les termes d'origine hébraïque ou araméenne introduits par la Septante.

5.1. Ἀγάπη dans la religion chrétienne

Cependant, avant qu'il ne commence à être employé dans l'idée de l'amour parfait de Dieu, il sert à caractériser une relation d'amour communément connue des chrétiens, mais aussi à exprimer toutes les autres émotions dénotées par les termes ἐράω, στέργω et φιλέω.

D'un côté, ἀγαπάω partage quelques traits sémantiques avec ces trois termes-là, mais il n'en est pas synonyme bien qu'il soit parfois utilisé comme leur équivalent dans certains emplois.

Dans le Nouveau Testament, nous pouvons remarquer le rétrécissement définitif du concept de ἀγαπάω. Les chrétiens y trouvent une expression grecque idéale d'un nouvel amour provenant de la doctrine du Dieu-homme. Ἡ ἀγάπη devient, par conséquent, susceptible de rendre l'idée de cette nouvelle vision de l'amour de Dieu à laquelle aucun autre terme grec ne convient (cf. p. ex. A. M. Blandyniec-Sośnierz, 2017). Les traits sémantiques qui favorisent la popularité de ἀγάπη semblent ceux d'un amour des principes, désintéressé, bienveillant, inconditionnel ou oblatif. Ἀγάπη prend sa source dans la foi qui rend possibles son évolution et son épanouissement. Ce genre d'amour s'acquiert aux dépens d'un effort, d'un refus et encore d'un engagement envers autrui. Il correspond à certains sacrifices, les préférences et les plaisirs étant soumis aux besoins de l'être aimé. Comme c'est un amour oblatif qui invite à se pencher vers l'autre et à le soutenir, il prend en compte ses besoins et tend à les satisfaire.

6. Tableau récapitulatif des traits sémantiques pour φιλέω (ἡ φιλία) et ἀγαπάω (ἡ ἀγάπη)

Ci-dessous nous allons présenter les principaux traits et implications sémantiques caractérisant les termes de φιλέω (ἡ φιλία) et de ἀγαπάω (ἡ ἀγάπη) en nous référant à trois ouvrages, à savoir, celui de A. M. Blandyniec-Sośnierz (2017), celui de S. Hałas (2019) et de G. Kittel et G. Friedrich (1985).

φιλέω (ή φιλία)	ἀγαπάω (ή ἀγάπη)
liens amicaux (amitié) familiaux, sociaux et religieux impliquant une hiérarchie	relations amicales entre des personnes égales
	appréciation sincère d'une autre personne, la plus haute reconnaissance et le plus grand respect pour lui
convenance	
familiarité, respect de quelque chose	
montrer de l'affection, accueillir et traiter affectueusement	montrer de l'affection, de l'amour
traiter et accueillir cordialement et avec bonté	traiter cordialement avec gentillesse et respect
	traiter quelqu'un avec une chaleur et une douceur naturelles qui conduisent à la joie réciproque et à la sérénité
niveau égal dans les relations entre humains où la direction passe de haut en bas (par opposition à στέργω)	
amour émotionnel (émotions plus maîtrisées par opposition à στέργω)	
	amour — effet d'une décision
attachement, goût pour quelque chose	(choses) : vouloir, préférer, être satisfait de, avoir besoin de quelque chose, prédilection ou importance accordées à quelque chose, profiter de quelque chose
embrasser	
amour pour les parents, les proches, les amis, pour Dieu	amour pour des personnes, pour des choses (parfois interchangeable avec φιλέω)
	amour fraternel
amour de respect et de révérence	
amour de l'habitude, par habitude	amour qui exclut l'habitude
amour plus conscient (par rapport à στέργω) et volontaire, n'impliquant aucune pression sur l'individu	amour inconditionnel, bénévole, désintéressé, oblatif, amour pour amour, amour qui n'est pas dû
amour basé sur les qualités humanistes	
	amour dont parle Jésus après sa résurrection (le définit ainsi pour les générations futures)
	amour divin en lui-même qui tend à élever l'homme à son niveau
	respect mutuel (équivalent à <i>caritas</i> latin), charité dans la communauté chrétienne des temps apostoliques
	amour pour l'environnement (compréhension dominante dans le christianisme)

Comme nous pouvons le remarquer, dans certains sens *φιλέω* (ἡ *φιλία*) s'apparente à *ἀγαπάω* (ἡ *ἀγάπη*) mais *ἀγαπάω* semble élever ces traits sémantiques communs à un degré suprême. Il est à observer également que dans le sémantisme du terme *ἀγαπάω* apparaissent les affections mais leur rôle devient marginal quand elles se voient confrontées à la compréhension de l'amour chrétien qui privilégie avant tout une décision consciente d'aimer aux dépens du caractère affectueux présent à l'origine dans ce terme grec (cf. p. ex. H. G. Liddell, R. Scott, 1996 : 6).

7. Φιλέω dans les Évangiles

Dans ce qui suit nous allons étudier tous les emplois du verbe *φιλέω* dans les Évangiles synoptiques et dans l'Évangile selon Jean en précisant le sens auxquels ils font appel. Dans le Nouveau Testament, *φιλέω* possède 21 occurrences dont 17 dans les Évangiles.

Ci-dessous les 17 versets où apparaît le verbe en question :

Marc (Mc) 14:44 ;

Matthieu (Mt) 6:5, 10:37, 23:6, 26:48 ;

Luc (Lc) 20:46, 22:47 ;

Jean (Jn) 5:20, 11:3, 11:36, 12:25, 15:19, 16:27, 20:2, 21:15, 21:16, 21:17.

(1Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1HUM [SENS : BAISER]

Mc 14:44 : *δεδώκει δὲ ὁ παραδιδούς αὐτὸν σύσσημον αὐτοῖς λέγων Ὅν ἂν φιλήσω αὐτός ἐστιν· κρατήσατε αὐτὸν καὶ ἀπάγετε ἀσφαλῶς.*

(Celui qui le livrait leur avait donné ce signe : Celui que **je baiserais** (SBLs, SBDM, BD, SBO)/Celui que **j'embrasserais** (BDS)/L'homme auquel **je donnerai un baiser** (BS21), c'est lui ; saisissez-le, et emmenez-le sûrement.)

(2Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1ABSTR <ACTIVITÉ, EXISTENCE, POSITION À L'ÉCHELLE SOCIALE> [SENS : AIMER QCH./ (À) FAIRE QCH. / SE PLAIRE À FAIRE QCH. / RECHERCHER QCH. / VOULOIR QCH. / AFFECTIONNER QCH. / S'ATTACHER À QCH.]

Mt 6:5 : *Καὶ ὅταν προσεύχησθε, οὐκ ἔσεσθε ὡς οἱ ὑποκριταί· ὅτι φιλοῦσιν ἐν ταῖς συναγωγαῖς καὶ ἐν ταῖς γωνίαις τῶν πλατειῶν ἐστῶτες προσεύχεσθαι, ὅπως φανῶσιν τοῖς ἀνθρώποις· ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ἀπέχουσι τὸν μισθὸν αὐτῶν.*

(Lorsque vous priez, ne soyez pas comme **les hypocrites**, qui **aiment** (à) prier (SBLs, BS21, SBDM, BD, SBO)/**aiment** à faire leurs prières (BDS), debout dans les synagogues et aux coins des rues, pour être vus des hommes. Je vous le dis en vérité, ils reçoivent leur récompense.)

(3Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1HUM [(RELATIONS FAMILIALES ENTRE LES PROCHES) SENS : AIMER]

Mt 10:37 : Ὁ *φιλῶν* πατέρα ἢ μητέρα ὑπὲρ ἐμὲ οὐκ ἔστιν μου ἄξιος· καὶ ὁ *φιλῶν* υἱὸν ἢ θυγατέρα ὑπὲρ ἐμὲ οὐκ ἔστιν μου ἄξιος·

(*Celui qui aime* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi* ;)

(4Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1ABSTR <ACTIVITÉ, EXISTENCE, POSITION À L'ÉCHELLE SOCIALE> [SENS : AIMER QCH./ (À) FAIRE QCH. / SE PLAIRE À FAIRE QCH. / RECHERCHER QCH. / VOULOIR QCH. / AFFECTIONNER QCH. / S'ATTACHER À QCH.]

Mt 23:6 : *φιλοῦσιν* δὲ τὴν πρωτοκλισίαν ἐν τοῖς δεῖπνοις καὶ τὰς πρωτοκαθεδρίας ἐν ταῖς συναγωγαῖς;

(*ils aiment* (SBLS, BD)/*Ils aiment occuper* (BS21), *la première place/Ils affectionnent les meilleures places* (BDS)/*Ils aiment les premières places* (SBDM, SBO) *dans les festins, et les premiers sièges dans les synagogue* ;)

REMARQUES : La continuation de ce verset biblique se trouve dans Mt 23:7 comme nous l'avons souligné dans le chapitre numéro 4.1.

(5Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1HUM [SENS : BAISER]

Mt 26:48 : ὁ δὲ παραδιδούς αὐτὸν ἔδωκεν αὐτοῖς σημεῖον λέγων Ὅν ἂν *φιλήσω* αὐτός ἐστιν· κρατήσατε αὐτόν.

(*Celui qui le livrait leur avait donné ce signe : Celui que je baiserais* (SBLS, SBDM, BD, SBO)/*Celui que j'embrasserai* (BDS)/*L'homme auquel je donnerai un baiser* (BS21), *c'est lui ; saisissez-le*.)

REMARQUES : Ce verset renvoie au sens de celui de Mc 14:44.

(6Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1ABSTR <ACTIVITÉ, EXISTENCE, POSITION À L'ÉCHELLE SOCIALE> [SENS : AIMER QCH./ (À) FAIRE QCH. / SE PLAIRE À FAIRE QCH. / RECHERCHER QCH. / VOULOIR QCH. / AFFECTIONNER QCH. / S'ATTACHER À QCH.]

Lc 20:46 : Προσέχετε ἀπὸ τῶν γραμματέων τῶν θελόντων περιπατεῖν ἐν στολαῖς καὶ *φιλοῦντων* ἄσπασμους ἐν ταῖς ἀγοραῖς καὶ πρωτοκαθεδρίας ἐν ταῖς συναγωγαῖς καὶ πρωτοκλισίας ἐν τοῖς δεῖπνοις;

(Gardez-vous *des scribes, qui aiment* (SBLS, BS21)/*se plaisent* (SBDM, BD, SBO) *à se promener en robes longues qui aiment à parader en costumes de cérémonie* (BDS), *et à être salués dans* (SBLS, BS21, SBDM)/*les salutations* (BD, SBO) *sur les places publiques/qui affectionnent qu'on les salue sur les places publiques* (BDS) ; *qui recherchent* (SBLS, SBDM)/*aiment* (BD, SBO) *les premiers sièges/qui veulent/ils recherchent* (BS21) *les sièges d'honneur dans les synagogues* (BDS), *et les premières places dans les festins* ;)

REMARQUES : Ce verset renvoie au sens des ceux de Mt 23:6 et Mt 23:7 (voir le chapitre 4.1).

(7Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1HUM [SENS : BAISER]

Lc 22:47 : Ἐτι αὐτοῦ λαλοῦντος ἰδοὺ ὄχλος, καὶ ὁ λεγόμενος Ἰούδας εἷς τῶν δώδεκα προήρχετο αὐτούς, καὶ ἤγγισεν τῷ Ἰησοῦ *φιλησάιν* αὐτόν.

(Comme il parlait encore, voici, une foule arriva ; et celui qui s'appelait **Judas**, l'un des douze, marchait devant elle. **Il** s'approcha de Jésus, pour le **baiser** (SBLS, SBDM, BD, SBO)/pour l'**embrasser**. (BDS, BS21))

REMARQUES : Ce verset renvoie au sens des ceux de Mc 14:44 et Mt 26:48.

(8Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1HUM [(RELATIONS FAMILIALES ENTRE LES PROCHES) SENS : AIMER]

Jn 5:20 : ὁ γὰρ πατήρ *φιλεῖ* τὸν υἱὸν καὶ πάντα δείκνυσιν αὐτῷ ἃ αὐτὸς ποιεῖ, καὶ μεῖζονα τούτων δείξει αὐτῷ ἔργα, ἵνα ὑμεῖς θαυμάζητε.

(Car **le Père aime** (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) **le Fils**, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement.)

REMARQUES : Saint Jean emploie ici le verbe *φιλέω* même que dans le verset analogue ((23A) : Jn 3:35), comme nous allons voir dans le chapitre suivant, il remplacera ce verbe-là par *ἀγαπάω*. De prime abord, les deux emplois peuvent paraître identiques, cependant, comme le souligne S. Hałas (2011 : 76—77) dans celui avec *φιλέω* Dieu apprend à son fils à agir dans le monde et à continuer ses œuvres tandis que dans celui avec *ἀγαπάω* (voir à ce propos le chapitre suivant) Dieu a un si grand respect et estime pour son fils qu'il lui confie tout le pouvoir sur le monde.

(9Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1HUM [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]

Jn 11:3 : ἀπέστειλαν οὖν αἱ ἀδελφαὶ πρὸς αὐτὸν λέγουσαι Κύριε, ἴδε ὃν *φιλεῖς* ἀσθενεῖ.

(Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, voici, celui que **tu aimes** (SBLS, BS21, SBDM, BD, SBO)/**ton ami** (BDS) est malade.)

REMARQUES : La Bible du Semeur souligne le type de relation qui liait Jésus et Lazare en appelant son ami. Dans les manuscrits grecs cette qualification explicite de Lazare n'apparaît pas mais s'inclut uniquement dans le sens du verbe *φιλέω*. S. Hałas (2011 : 77) souligne encore un naturel attachement amical dans cette relation.

(10Φ) N0HUM *φιλεῖν* N1HUM [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]

Jn 11:36 : ἔλεγον οὖν οἱ Ἰουδαῖοι Ἴδε πῶς ἐφίλει αὐτόν.

(*Sur quoi les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, SBO)/*il l'affectionnait.* (BD))

(11Φ) N0HUM φιλεῖν N1ABSTR <ACTIVITÉ, EXISTENCE, POSITION À L'ÉCHELLE SOCIALE> [SENS : AIMER QCH./ (À) FAIRE QCH. / SE PLAIRE À FAIRE QCH. / RECHERCHER QCH. / VOULOIR QCH. / AFFECTIONNER QCH. / S'ATTACHER À QCH.]

Jn 12:25 : ὁ φιλῶν τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἀπολλύει αὐτήν, καὶ ὁ μισῶν τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ εἰς ζωὴν αἰώνιον φυλάξει αὐτήν.

(*Celui qui aime* (SBLS, BS21, SBDM, SBO)/*Celui qui s'attache à* (BDS)/*Celui qui affectionne* (BD) sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle.)

(12Φ) N0ABSTR <EXISTENCE, MONDE> φιλεῖν N1ABSTR <EXISTENCE, MONDE> [SENS : AIMER QCH. / S'ATTACHER À QCH.]

Jn 15:19 : εἰ ἐκ τοῦ κόσμου ἦτε, ὁ κόσμος ἂν τὸ ἴδιον ἐφίλει· ὅτι δὲ ἐκ τοῦ κόσμου οὐκ ἐστέ, ἀλλ' ἐγὼ ἐξελεξάμην ὑμᾶς ἐκ τοῦ κόσμου, διὰ τοῦτο μισεῖ ὑμᾶς ὁ κόσμος.

(*Si vous étiez du monde, le monde aimerait* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait.*)

(13Φ) N0HUM φιλεῖν N1HUM [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]

Jn 16:27 : αὐτὸς γὰρ ὁ πατὴρ φιλεῖ ὑμᾶς, ὅτι ὑμεῖς ἐμὲ πεφιλήκατε καὶ πεπιστεύκατε ὅτι ἐγὼ παρὰ τοῦ πατρὸς ἐξῆλθον.

(*car le Père lui-même vous aime* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), *parce que vous m'avez aimé* (SBLS, BS21, SBDM, BD, SBO)/*vous m'aimez* (BDS), *et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.*)

REMARQUES : Dans ce verset φιλέω employé par Jésus sert à comparer l'amour humain avec celui de Dieu. Φιλέω qualifie plutôt un sentiment d'attachement de l'homme à Dieu et est une description de son réel état d'âme. Il est à noter que l'emploi de φιλέω dans ce type de contexte est rare, par contre ἀγαπάω apparaît quand Jésus apprend à aimer à la manière de Dieu, dans ce cas-là, en grec nous pouvons observer le plus souvent l'emploi du futur (p. ex. Mc 12:30, Mt 5:43, Mt 22:37) ou de l'impératif (p. ex. Mt 5:44, Lc 6:27, Lc 6:32, Jn 13:34, Jn 14:15)

(14Φ) N0HUM φιλεῖν N1HUM [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]

Jn 20:2 : *τρέχει οὖν καὶ ἔρχεται πρὸς Σίμωνα Πέτρον καὶ πρὸς τὸν ἄλλον μαθητὴν ὃν ἐφίλει ὁ Ἰησοῦς, καὶ λέγει αὐτοῖς Ἦραν τὸν κύριον ἐκ τοῦ μνημείου, καὶ οὐκ οἶδαμεν ποῦ ἔθηκαν αὐτόν.*

(Elle courut vers Simon Pierre et vers l'autre disciple que Jésus aimait (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), et leur dit : Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis.)

REMARQUES : C'est l'unique fois dans son Évangile que Jean parle de soi-même en tant que disciple bien-aimé de Jésus en employant le verbe *φιλέω*.

(15Φ), (16Φ), (17Φ) sont analysés dans le chapitre 9 ci-dessous.

8. Ἀγαπάω dans les Évangiles

Ci-dessous nous allons analyser les emplois du verbe *ἀγαπάω* dans les quatre Évangiles. Dans le Nouveau Testament, *ἀγαπάω* possède 110 occurrences dont 46 dans les Évangiles. Nous pouvons observer également que parmi les quatre évangélistes *ἀγαπάω* est employé avec la plus grande fréquence par saint Jean (27 fois).

Ci-dessous les 47 versets où apparaît le verbe en question :

Marc (Mc) 10:21, 12:30, 12:31, 12:33 ;

Matthieu (Mt) 5:43, 5:44, 5:46, 6:24, 19:19, 22:37, 22:39 ;

Luc (Lc) 6:27, 6:32, 6:35, 7:5, 7:42, 7:47, 10:27, 11:43, 16:13 ;

Jean (Jn) 3:16, 3:19, 3:35, 8:42, 10:17, 11:5, 12:43, 13:1, 13:23, 13:34, 14:15, 14:21, 14:23, 14:24, 14:28, 14:31, 15:9, 15:12, 15:17, 17:23, 17:24, 17:26, 19:26, 21:7, 21:15, 21:16, 21:20.

(1A) **N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]**

Mc 10:21 : *ὁ δὲ Ἰησοῦς ἐμβλέψας αὐτῷ ἠγάπησεν αὐτόν καὶ εἶπεν αὐτῷ Ἐν σε ὑστερεῖ ὅσα ἔχεις πώλησον καὶ δὸς [τοῖς] πτωχοῖς, καὶ ἔξεις θησαυρὸν ἐν οὐρανῷ, καὶ δεῦρο ἀκολουθεῖ μοι.*

(Jésus, l'ayant regardé, l'aima (SBLs, BS21, SBDM, BD, SBO)/posa sur cet homme un regard plein d'amour (BDS), et lui dit : Il te manque une chose ; va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens, et suis-moi.)

(2A) **N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]**

Mc 12:30 : *καὶ ἀγαπήσεις Κύριον τὸν θεόν σου ἐξ ὅλης καρδίας σου καὶ ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς σου καὶ ἐξ ὅλης τῆς διανοίας σου καὶ ἐξ ὅλης τῆς ἰσχύος σου.*

(et : **Tu aimeras** (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, et de toute ta force.*)

(3A) **N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]**

Mc 12:31 : δευτέρα αὕτη Ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτόν. μείζων τούτων ἄλλη ἐντολὴ οὐκ ἔστιν.

(Voici le second : **Tu aimeras** (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-là.*)

(4A) **N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]**

Mc 12:33 : καὶ τὸ ἀγαπᾶν αὐτὸν ἐξ ὅλης καρδίας καὶ ἐξ ὅλης τῆς συνέσεως καὶ ἐξ ὅλης τῆς ἰσχύος καὶ τὸ ἀγαπᾶν τὸν πλησίον ὡς ἑαυτὸν περισσότερόν ἐστιν πάντων τῶν ὀλοκαυτωμάτων καὶ θυσιῶν.

(et que **l'aimer** [Dieu] (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *de tout son cœur, de toute sa pensée, de toute son âme et de toute sa force, et **aimer** (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) son prochain comme soi-même, c'est plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices.*)

REMARQUES : Dans (4A) ἀγαπάω caractérise un amour qui ne vient pas seulement de l'âme et du cœur mais aussi des capacités intellectuelles. Tous les quatre emplois avec le verbe ἀγαπάω qui apparaissent dans l'Évangile selon Marc renvoient à un amour à l'exemple de celui de Dieu.

(5A) **N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]**

Mt 5:43 : Ἠκούσατε ὅτι ἐρρέθη Ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου καὶ μισήσεις τὸν ἐχθρόν σου.

(Vous avez appris qu'il a été dit : **Tu aimeras** (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *ton prochain, et tu haïras ton ennemi.*)

(6A) **N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]**

Mt 5:44 : Ἐγὼ δὲ λέγω ὑμῖν, ἀγαπᾶτε τοὺς ἐχθροὺς ὑμῶν καὶ προσεύχεσθε ὑπὲρ τῶν διωκόντων ὑμᾶς.

(Mais moi, je vous dis : **Aimez** (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *vos ennemis, [...] et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent*)

(7A) **N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]**

Mt 5:46 : ἐὰν γὰρ ἀγαπήσητε τοὺς ἀγαπῶντας ὑμᾶς, τίνα μισθὸν ἔχετε; οὐχὶ καὶ οἱ τελῶναι τὸ αὐτὸ ποιοῦσιν;

(Si vous **aimez** (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même ?*)

REMARQUES : Le verset (5A) fait appel à un fragment du Livre du Lévitique (Lv, 19:18), où dans la Septante, est employé le même verbe : *καὶ οὐκ ἐκδικᾷταί σου ἡ χεὶρ, καὶ οὐ μηνιεῖς τοῖς υἱοῖς τοῦ λαοῦ σου καὶ ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτόν· ἐγὼ εἰμι κύριος*. (*Tu ne te vengeras pas. Tu ne garderas pas de rancune contre les fils de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis le Seigneur* (BTOL)). Dans (5A), (6A) et (7A) le verbe *ἀγαπάω* ne désigne pas une relation de nature affectueuse mais une attitude qui s'appuie sur le fait de témoigner l'amour et la bonté même à ceux qui ne le méritent pas à l'exemple de Dieu qui aime les pécheurs.

(8A) N0HUM *ἀγαπᾶν* N1HUM [(RELATIONS HIÉRARCHIQUES) SENS : AIMER]

Mt 6:24 : *Οὐδεὶς δύναται δυοῖς κυρίοις δουλεύειν· ἢ γὰρ τὸν ἓνα μισήσει καὶ τὸν ἕτερον ἀγαπήσει, ἢ ἐνὸς ἀνθέξεται καὶ τοῦ ἑτέρου καταφρονήσει· οὐ δύνασθε θεῷ δουλεύειν καὶ μαμωνᾷ.*

(*Nul ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un, et aimera (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) l'autre ; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon.*)

REMARQUES : Dans (8A) *ἀγαπάω* se réfère exceptionnellement à un amour dans les relations entre maître et serviteur. Le maître est dans cet emploi-là soit Dieu soit l'argent et l'emploi de *ἀγαπάω* insiste sur la ferveur de cet amour que l'on peut prêter soit à l'un soit à l'autre.

(9A) N0HUM *ἀγαπᾶν* N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Mt 19:19 : *Τίμα τὸν πατέρα καὶ τὴν μητέρα, καὶ Ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτόν.*

(*honore ton père et ta mère ; et : tu aimeras (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) ton prochain comme toi-même.*)

(10A) N0HUM *ἀγαπᾶν* N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Mt 22:37 : *ὁ δὲ ἔφη αὐτῷ Ἀγαπήσεις Κύριον τὸν θεόν σου ἐν ὅλῃ καρδίᾳ σου καὶ ἐν ὅλῃ τῇ ψυχῇ σου καὶ ἐν ὅλῃ τῇ διανοίᾳ σου·*

(*Jésus lui répondit : Tu aimeras (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée.*)

(11A) N0HUM *ἀγαπᾶν* N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Mt 22:39 : *δευτέρα ὁμοία αὕτη Ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτόν.*

(*Et voici le second, qui lui est semblable : Tu aimeras (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) ton prochain comme toi-même.*)

REMARQUES : Les versets (10A) et (11A) renvoient à celui de Mc 12:33.

(12A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Lc 6:27 : Ἀλλὰ ὑμῖν λέγω τοῖς ἀκούουσιν, ἀγαπᾶτε τοὺς ἐχθροὺς ὑμῶν, καλῶς ποιεῖτε τοῖς μισοῦσιν ὑμᾶς,

(Mais je vous dis, à vous qui m'écoutez : **Aimez** (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent)

(13A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Lc 6:32 : καὶ εἰ ἀγαπᾶτε τοὺς ἀγαπῶντας ὑμᾶς, ποία ὑμῖν χάρις ἐστίν; καὶ γὰρ οἱ ἁμαρτωλοὶ τοὺς ἀγαπῶντας αὐτοὺς ἀγαπῶσιν.

(Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? **Les pécheurs** aussi aiment ceux qui les aiment. (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO))

(14A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Lc 6:35 : πλὴν ἀγαπᾶτε τοὺς ἐχθροὺς ὑμῶν καὶ ἀγαθοποιεῖτε καὶ δανίζετε μηδὲν ἀπελπίζοντες· καὶ ἔσται ὁ μισθὸς ὑμῶν πολὺς, καὶ ἔσεσθε υἱοὶ Ὑψίστου, ὅτι αὐτὸς χρηστός ἐστιν ἐπὶ τοὺς ἀχαρίστους καὶ πονηροὺς.

(Mais **aimez** (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) vos ennemis, faites du bien, et prêtez sans rien espérer. Et votre récompense sera grande, et vous serez fils du Très-Haut, car il est bon pour les ingrats et pour les méchants.)

(15A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER]

Lc 7:5 : ἀγαπᾷ γὰρ τὸ ἔθνος ἡμῶν καὶ τὴν συναγωγὴν αὐτὸς ᾠκοδόμησεν ἡμῖν. (car il aime (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) notre nation, et c'est lui qui a bâti notre synagogue.)

REMARQUES : Dans ce contexte le verbe ἀγαπάω est employé une seule fois comme reflet d'un amour amical et fidèle tourné vers une nation, celle des Juifs. Ce fragment parle d'un centenier et de son serviteur malade. Les Juifs décrivent le centenier comme celui qui aime leur nation sans parler de son amour pour leur Dieu.

(16A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Lc 7:42 : μὴ ἐχόντων αὐτῶν ἀποδοῦναι ἀμφοτέροις ἐχαρίσατο. τίς οὖν αὐτῶν πλεῖον ἀγαπήσει αὐτόν;

(Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel l'**aimera** (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) le plus ?)

REMARQUES : Ce fragment termine l'histoire d'une femme qui a mouillé les pieds de Jésus de ses larmes, les a essuyés de ses cheveux et les a oints de parfum. Dans cette parabole, Jésus fait une comparaison de l'amour de cette femme à celui des débiteurs et des créanciers à qui ils doivent leur argent.

(17A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Lc 7:47 : οὐ χάριν, λέγω σοι, ἀφέωνται αἱ ἁμαρτίαι αὐτῆς αἱ πολλάί, ὅτι ἠγάπησεν πολὺ· ὃ δὲ ὀλίγον ἀφίεται, ὀλίγον ἀγαπᾷ.

(C'est pourquoi, je te le dis, ses nombreux péchés ont été pardonnés : car *elle* a beaucoup *aimé*. Mais *celui* à qui on pardonne peu *aime* peu. (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO))

REMARQUES : La fin de l'histoire de la femme et de la parabole de Lc 7:36—42.

(18A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Lc 10:27 : ὁ δὲ ἀποκριθεὶς εἶπεν Ἀγαπήσεις Κύριον τὸν θεόν σου ἐξ ὅλης καρδίας σου καὶ ἐν ὅλῃ τῇ ψυχῇ σου καὶ ἐν ὅλῃ τῇ ἰσχύι σου καὶ ἐν ὅλῃ τῇ διανοίᾳ σου, καὶ τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτόν.

(Il répondit : *Tu aimeras* (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même.*)

REMARQUES : Le fragment (18A) correspond à (4A), (10A) et (11A).

(19A) N0HUM ἀγαπᾶν N1ABSTR <ACTIVITÉ, EXISTENCE, POSITION À L'ÉCHELLE SOCIALE> [SENS : AIMER QCH./ (À) FAIRE QCH. / SE PLAIRE À FAIRE QCH. / RECHERCHER QCH. / VOULOIR QCH. / AFFECTIONNER QCH. / S'ATTACHER À QCH.]

Lc 11:43 : οὐαὶ ὑμῖν τοῖς Φαρισαίοις, ὅτι ἀγαπᾶτε τὴν πρωτοκαθεδρίαν ἐν ταῖς συναγωγαῖς καὶ τοὺς ἀσπασμοὺς ἐν ταῖς ἀγοραῖς.

(Malheur à vous, pharisiens ! parce que *vous aimez* (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *les premiers sièges dans les synagogues, et les salutations dans les places publiques.*)

REMARQUES : Dans le verset (19A), pour une seule fois, nous pouvons observer l'emploi de ἀγαπάω dans un contexte similaire à ceux de (2Φ), (4Φ), (6Φ) et (11Φ) avec le verbe φιλέω. Il est à noter que saint Luc dans deux fragments de son Évangile change de verbe. Dans (19A) il introduit ἀγαπάω alors que dans (6Φ) il utilise φιλέω. La seule explication réside peut-être dans l'objectif de montrer le degré de ce sentiment.

(20A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(RELATIONS HIÉRARCHIQUES) SENS : AIMER]

Lc 16:13 : Οὐδεὶς οἰκέτης δύναται δυσὶ κυρίοις δουλεῦειν· ἢ γὰρ τὸν ἓνα μισήσει καὶ τὸν ἕτερον ἀγαπήσει, ἢ ἐνὸς ἀνθέξεται καὶ τοῦ ἑτέρου καταφρονήσει. οὐ δύνασθε θεῷ δουλεῦειν καὶ μαμωνᾷ.

(Nul serviteur ne peut servir deux maîtres. Car, ou *il* haïra l'un et *aimera* (SBLs, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *l'autre ; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon.)*

REMARQUES : Le verset (20A) correspond à (8A) : Mt 6:24.

(21A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 3:16 : Οὕτως γὰρ ἠγάπησεν ὁ θεὸς τὸν κόσμον ὥστε τὸν υἱὸν τὸν μονογενῆ ἔδωκεν, ἵνα πᾶς ὁ πιστεύων εἰς αὐτὸν μὴ ἀπόληται ἀλλὰ ἔχῃ ζωὴν αἰώνιον.

(*Car Dieu a tant aimé* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.*)

(22A) N0HUM ἀγαπᾶν N1ABSTR <ABSENCE DE LUMIÈRE : TÉNÈBRES, PÉCHÉ, MAL>/<LUMIÈRE : VÉRITÉ> [SENS : AIMER QCH. / S'ATTACHER À QCH.]

Jn 3:19 : αὕτη δέ ἐστιν ἡ κρίσις ὅτι τὸ φῶς ἐλήλυθεν εἰς τὸν κόσμον καὶ ἠγάπησαν οἱ ἄνθρωποι μᾶλλον τὸ σκότος ἢ τὸ φῶς, ἦν γὰρ αὐτῶν πονηρὰ τὰ ἔργα.

(*Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré* (SBLS, BDS, BS21)/*les hommes ont mieux aimé* (SBDM, BD, SBO) *les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.*)

REMARQUES : Le verset (22A) parle de l'amour dans deux attitudes distinctes : celle qui tend vers le mal (absence de lumière) et celle qui tend vers le bien (lumière). L'idée continue dans les versets suivants (Jn, 3:20—21) qui expliquent davantage le sens de cet amour-là et permettent de mieux comprendre le contexte global.

(23A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 3:35 : ὁ πατὴρ ἀγαπᾷ τὸν υἱόν, καὶ πάντα δέδωκεν ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ.

(*Le Père aime* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) *le Fils, et il a remis toutes choses entre ses mains.*)

REMARQUES : Le verset (23A) correspond à (8Φ).

(24A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 8:42 : εἶπεν αὐτοῖς [ὁ] Ἰησοῦς Εἰ ὁ θεὸς πατὴρ υἱῶν ἦν ἠγαπᾷτε ἂν ἐμέ, ἐγὼ γὰρ ἐκ τοῦ θεοῦ ἐξῆλθον καὶ ἤκω· οὐδὲ γὰρ ἀπ' ἐμαντοῦ ἐλήλυθα, ἀλλ' ἐκεῖνός με ἀπέστειλεν.

(*Jésus leur dit : Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), *car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé.*)

(25A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 10:17 : διὰ τοῦτό με ὁ πατὴρ ἀγαπᾷ ὅτι ἐγὼ τίθημι τὴν ψυχὴν μου, ἵνα πάλιν λάβω αὐτήν.

(*Le Père m'aime* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), *parce que je donne ma vie, afin de la reprendre.*)

- (26A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]
Jn 11:5 : ἡγάπα δὲ ὁ Ἰησοῦς τὴν Μάρθαν καὶ τὴν ἀδελφὴν αὐτῆς καὶ τὸν Λάζαρον.
 (Or, *Jésus aimait* (SBLS, BS21, SBDM, BD, SBO)/*était très attaché à* (BDS) *Marthe, et sa sœur, et Lazare.*)
 REMARQUES : Dans ce verset saint Jean insiste par l'emploi de ἀγαπάω sur un amour plus fort que Jésus prêtait à Marthe, sa sœur et Lazare en comparaison avec φιλέω dans (9Φ) à cette différence que cette fois-ci il ne cite pas les paroles de deux sœurs de Lazare, sinon lui-même qualifie le sentiment de Jésus envers toute cette famille.
- (27A) N0HUM ἀγαπᾶν N1ABSTR <ACTIVITÉ, EXISTENCE, POSITION À L'ÉCHELLE SOCIALE> [SENS : AIMER QCH./ (À) FAIRE QCH. / SE PLAIRE À FAIRE QCH. / RECHERCHER QCH. / VOULOIR QCH. / AFFECTIONNER QCH. / S'ATTACHER À QCH.]
Jn 12:43 : ἡγάπησαν γὰρ τὴν δόξαν τῶν ἀνθρώπων μᾶλλον ἢ περὶ τὴν δόξαν τοῦ θεοῦ.
 (Car *ils aimèrent* (SBLS, BS21, SBO)/*ont mieux aimé* (SBDM)/*ont aimé* (BD) *la gloire/tenaient davantage à* (BDS) *l'approbation des hommes plus que la gloire de Dieu.*)
- (28A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]
Jn 13:1 : Πρὸ δὲ τῆς ἑορτῆς τοῦ πάσχα εἰδὼς ὁ Ἰησοῦς ὅτι ἦλθεν αὐτοῦ ἡ ὥρα ἵνα μεταβῇ ἐκ τοῦ κόσμου τούτου πρὸς τὸν πατέρα ἀγαπήσας τοὺς ἰδίους τοὺς ἐν τῷ κόσμῳ εἰς τέλος ἡγάπησεν αὐτούς.
 (Avant la fête de Pâque, *Jésus*, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, et *ayant aimé* (SBLS, BS21, BD)/*il aimait* (BDS)/*il avait aimé* (SBDM) *les siens qui étaient dans le monde, mit le comble à son amour* (SBLS)/*donna une marque suprême de son amour* (BDS) *pour eux/les aima jusqu'à l'extrême/à la fin* (BS21, SBDM, BD))
- (29A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]
Jn 13:23 : ἦν ἀνακείμενος εἰς ἐκ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ Ἰησοῦ, ὃν ἡγάπα [ὁ] Ἰησοῦς.
 (Un des disciples, celui que *Jésus aimait* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), *était couché sur le sein de Jésus.*)
 REMARQUES : Saint Jean emploie ici le verbe ἀγαπάω pour décrire la force de l'amour avec lequel Jésus l'aimait. Ce contexte va apparaître encore trois fois dans son Évangile (43A) (44A) (47A) toujours avec le même verbe et diffère de (14Φ) où, pour une seule fois, Jean emploie φιλέω.

- (30A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]
Jn 13:34 : ἐντολὴν καινὴν δίδωμι ὑμῖν ἵνα ἀγαπᾶτε ἀλλήλους, καθὼς ἠγάπησα ὑμᾶς ἵνα καὶ ὑμεῖς ἀγαπᾶτε ἀλλήλους.
(Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres (SBLS, BDS, BS21)/que vous vous aimiez l'un l'autre (SBDM, BD, SBO) ; comme je vous ai aimés (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), vous aussi, aimez-vous les uns les autres/vous vous aimiez aussi l'un l'autre. (SBDM, BD, SBO))
- (31A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]
Jn 14:15 : Ἐὰν ἀγαπᾷτέ με, τὰς ἐντολὰς τὰς ἐμὰς τηρήσετε·
(Si vous m'aimez (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), gardez mes commandements.)
- (32A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]
Jn 14:21 : ὁ ἔχων τὰς ἐντολὰς μου καὶ τηρῶν αὐτάς ἐκεῖνός ἐστιν ὁ ἀγαπῶν με· ὁ δὲ ἀγαπῶν με ἀγαπηθήσεται ὑπὸ τοῦ πατρὸς μου, κἀγὼ ἀγαπήσω αὐτὸν καὶ ἐμφανίσω αὐτῷ ἐμμαντόν.
(Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) ; et celui qui m'aime (SBLS, BS21, SBDM, BD, SBO) sera aimé de mon Père (SBLS, BS21, SBDM, BD, SBO)/Mon Père aimera (BDS), je l'aimerai (SBLS, BS21, SBDM, BD, SBO)/je lui témoignerai mon amour (BDS), et je me ferai connaître à lui.)
- (33A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]
Jn 14:23 : ἀπεκρίθη Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτῷ Ἐάν τις ἀγαπᾷ με τὸν λόγον μου τηρήσει, καὶ ὁ πατήρ μου ἀγαπήσει αὐτόν, καὶ πρὸς αὐτὸν ἐλευσόμεθα καὶ μονὴν παρ' αὐτῷ ποιησόμεθα.
(Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), il gardera ma parole, et mon Père l'aimera (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) ; nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui.)
- (34A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]
Jn 14:24 : ὁ μὴ ἀγαπῶν με τοὺς λόγους μου οὐ τηρεῖ· καὶ ὁ λόγος ὃν ἀκούετε οὐκ ἔστιν ἐμὸς ἀλλὰ τοῦ πέμψαντός με πατρός.
(Celui qui ne m'aime pas (SBLS, BDS, BS21, BD, SBO)/Celui qui ne m'aime point (SBDM) ne garde point mes paroles. Et la parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé.)

(35A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 14:28 : ἠκούσατε ὅτι ἐγὼ εἶπον ὑμῖν Ὑπάγω καὶ ἔρχομαι πρὸς ὑμᾶς. εἰ ἠγαπᾷτέ με ἐχάρητε ἂν, ὅτι πορεύομαι πρὸς τὸν πατέρα, ὅτι ὁ πατήρ μεῖζων μου ἐστίν.

(Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous.

Si vous m'*aimiez* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père ; car le Père est plus grand que moi.)

(36A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 14:31 : ἀλλ' ἵνα γινῶ ὁ κόσμος ὅτι ἀγαπῶ τὸν πατέρα, καὶ καθὼς ἐντολὴν ἔδωκέν μοι ὁ πατήρ οὕτως ποιῶ. Ἐγείρεσθε, ἄγωμεν ἐντεῦθεν.

(mais afin que le monde sache que j'*aime* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), le Père, et que j'agis selon l'ordre que le Père m'a donné, levez-vous, partons d'ici.)

(37A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 15:9 : καθὼς ἠγάπησέν με ὁ πατήρ, καὶ ὑμᾶς ἠγάπησα, μέννατε ἐν τῇ ἀγάπῃ τῇ ἐμῇ.

(Comme le Père m'a *aimé* (SBLS, BS21, SBDM, BD, SBO)/m'a toujours *aimé* (BDS), je vous *ai* aussi *aimés* (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO). Demeurez dans mon amour.)

(38A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 15:12 : αὕτη ἐστὶν ἡ ἐντολὴ ἣ ἐμὴ ἵνα ἀγαπᾷτε ἀλλήλους καθὼς ἠγάπησα ὑμᾶς.

(C'est ici mon commandement : *Aimez-vous* (SBLS, BDS, BS21)/que vous vous *aimiez* (SBDM, BD, SBO) les uns les autres, comme je vous *ai aimés*.)

(39A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 15:17 : Ταῦτα ἐντέλλομαι ὑμῖν ἵνα ἀγαπᾷτε ἀλλήλους.

(Ce que je vous commande, c'est de vous *aimer* (SBLS, BS21, SBO)/ *aimez-vous* (BDS)/que vous vous *aimiez* (BD) les uns les autres/que vous vous *aimiez* l'un l'autre. (SBDM))

REMARQUES : Tous ces neuf versets (30—39A) constituent un éloge de l'amour chrétien. Par ses paroles et par des comparaisons de l'amour humain à l'amour divin, Jésus apprend à aimer l'autrui, Dieu et lui-même.

(40A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 17:23 : ἐγὼ ἐν αὐτοῖς καὶ σὺ ἐν ἐμοί, ἵνα ὅσιν τετελειωμένοι εἰς ἓν, ἵνα γινώσκῃ ὁ κόσμος ὅτι σὺ με ἀπέστειλας καὶ ἠγάπησας αὐτοὺς καθὼς ἐμὲ ἠγάπησας.

(moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que **tu les as aimés** (SBLS, BS21, BD)/**tu les aimes** (BDS, SBDM, SBO) comme **tu m'as aimé** (SBLS, BS21, SBDM, BD, SBO)/**tu m'aimes**. (BDS))

(41A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 17:24 : Πατήρ, ὃ δέδωκάς μοι, θέλω ἵνα ὅπου εἰμί ἐγὼ κάκεῖνοι ὧσιν μετ' ἐμοῦ, ἵνα θεωρῶσιν τὴν δόξαν τὴν ἐμὴν ἣν δέδωκάς μοι, ὅτι ἡγάπησάς με πρὸ καταβολῆς κόσμου.

(Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que **tu m'as aimé** (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) avant la fondation du monde.)

(42A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 17:26 : καὶ ἐγνώρισα αὐτοῖς τὸ ὄνομά σου καὶ γνωρίσω, ἵνα ἡ ἀγάπη ἣν ἡγάπησάς με ἐν αὐτοῖς ἥ καὶ ἐγὼ ἐν αὐτοῖς.

(Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont **tu m'as aimé** (SBLS, BS21, SBDM, BD, SBO)/pour que **l'amour que tu m'as témoigné** (BDS), soit en eux, et que je sois en eux.)

REMARQUES : Les trois versets (40—42A) renvoient à la prière de Jésus qu'il dirigeait à son Père avant son arrestation.

(43A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 19:26 : Ἰησοῦς οὖν ἰδὼν τὴν μητέρα καὶ τὸν μαθητὴν παρεστῶτα ὃν ἡγάπα λέγει τῇ μητρὶ Γύναι, ἴδε ὁ υἱός σου·

(Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'**il aimait** (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), dit à sa mère : Femme, voilà ton fils.)

(44A) N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]

Jn 21:7 : λέγει οὖν ὁ μαθητὴς ἐκεῖνος ὃν ἡγάπα ὁ Ἰησοῦς τῷ Πέτρῳ Ὁ κύριός ἐστιν. Σίμων οὖν Πέτρος, ἀκούσας ὅτι ὁ κύριός ἐστιν, τὸν ἐπενδύτην διεζώσατο, ἦν γὰρ γυμνός, καὶ ἔβαλεν ἑαυτὸν εἰς τὴν θάλασσαν·

(Alors le disciple que **Jésus aimait** (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO) dit à Pierre : C'est le Seigneur ! Et Simon Pierre, dès qu'il eut entendu que c'était le Seigneur, mit son vêtement et sa ceinture, car il était nu, et se jeta dans la mer.)

(45A) et (46A) sont analysés dans le chapitre 9 ci-dessous.

(47A) **N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]**

Jn 21:20 : Ἐπιστραφεὶς ὁ Πέτρος βλέπει τὸν μαθητὴν ὃν ἠγάπα ὁ Ἰησοῦς ἀκολουθοῦντα, ὃς καὶ ἀνέπεσεν ἐν τῷ δείπνῳ ἐπὶ τὸ στῆθος αὐτοῦ καὶ εἶπεν Κύριε, τίς ἐστὶν ὁ παραδιδούς σε;

(Pierre, s'étant retourné, vit venir après eux le disciple que **Jésus aimait** (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO), celui qui, pendant le souper, s'était penché sur la poitrine de Jésus, et avait dit : Seigneur, qui est celui qui te livre ?)

REMARQUES : Tous les trois versets versets (43A), (44A) et (47A) correspondent à (29A) et (14Φ).

9. Ἀγαπάω et φιλέω dans la déclaration d'amour de Simon Pierre selon saint Jean (Jn 21:15—17)

Le fragment le plus connu de la Bible qui met en jeu les deux verbes *φιλέω* et *ἀγαπάω* demeure celui qui raconte la vocation de saint Pierre à la fin de l'Évangile selon Jean.

Lors de la dernière apparition du Christ à ses disciples, Simon Pierre est réhabilité par Jésus à la suite de la négation de son maître juste avant sa passion et ré-instauré dans sa mission de pasteur de l'Église. Les trois versets montrent les emplois canoniques de ces deux verbes-là :

(15Φ) et (45A)

Jn 21:15 : Ὅτε οὖν ἡρίστησαν λέγει τῷ Σίμωνι Πέτρῳ ὁ Ἰησοῦς **Σίμων Ἰωάννου, ἀγαπᾷς με** πλέον τούτων; λέγει αὐτῷ Ναί, κύριε, σὺ οἶδας ὅτι φιλῶ σε. λέγει αὐτῷ Βόσκει τὰ ἀρνία μου.

(Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : **Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci** (N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]) ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que **je t'aime** (N0HUM φιλεῖν N1HUM [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]). Jésus lui dit : Pais mes agneaux.) (SBLS)

(16Φ) et (46A)

Jn 21:16 : λέγει αὐτῷ πάλιν δεύτερον **Σίμων Ἰωάννου, ἀγαπᾷς με;** λέγει αὐτῷ Ναί, κύριε, σὺ οἶδας ὅτι φιλῶ σε. λέγει αὐτῷ Ποίμαινε τὰ προβάτιά μου.

(Il lui dit une seconde fois : **Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu** (N0HUM ἀγαπᾶν N1HUM [(AMOUR DIVIN/AMOUR CHRÉTIEN) SENS : AIMER]) ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que **je t'aime** (N0HUM φιλεῖν N1HUM

[(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]). *Jésus lui dit : Pais mes brebis.*) (SBSL)

(17Φ)

Jn 21:17 : λέγει αὐτῷ τὸ τρίτον **Σίμων Ἰωάννου, φιλεῖς με**; ἐλυπήθη ὁ Πέτρος ὅτι εἶπεν αὐτῷ τὸ τρίτον **Φιλεῖς με**; καὶ εἶπεν αὐτῷ Κύριε, πάντα σὺ οἶδας, σὺ γινώσκεις ὅτι **φιλω σε**. λέγει αὐτῷ Ἰησοῦς Βόσκε τὰ προβάτιά μου.

(Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jonas, **m'aimes-tu** (N0HUM **φιλεῖν** N1HUM [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]) ? Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : **M'aimes-tu** ? Et il lui répondit : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que **je t'aime** (N0HUM **φιλεῖν** N1HUM [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]). *Jésus lui dit : Pais mes brebis.*) (SBSL)

Comme le souligne S. Hałas (2011 : 75), nous avons affaire dans ce fragment à une triple construction parallèle dans laquelle *ἀγαπάω* renvoie à un amour parfait, suprême et divin. Saint Pierre ne se sent pas capable d'employer ce verbe-là en répondant toujours par *φιλέω*. Les commentateurs et les exégètes de la Bible soulignent que dans le nombre de ces questions Jésus a rappelé à Pierre sa triple négation qui a eu lieu peu avant sa passion (cf. p. ex. NTGP, 2017). Jésus s'adresse à Pierre par son prénom ainsi que celui de son père comme avant qu'il ne soit devenu son disciple (Jn 1:42 [...] ἐμβλέψας αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς εἶπεν **Σὺ εἶ Σίμων ὁ υἱὸς Ἰωάννου**, σὺ κληθήσῃ Κηφᾶς? ὃ ἐρμηνεύεται **Πέτρος**: ([...] *Jésus, l'ayant regardé, lui dit : Tu es Simon, fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas (c'est-à-dire, Pierre)*) (SBSL)).

Ce fragment biblique a connu de multiples interprétations dans la littérature qui y voyaient une motivation profonde ou un simple procédé stylistique (cf. à ce propos p. ex. S. Barbaglia, 2003 ; S. Fausti, 2014 ; M. Francis, W. M. Wright IV, 2020). Pourtant saint Jean s'est fait connaître comme écrivain qui attachait une très grande importance aux nuances de sens des mots grecs, à leur valeur théologique ainsi qu'à la composition de toute son œuvre, à en rappeler, entre autres, le prologue qui ouvre son Évangile.

Le français ne possède pas d'équivalents qui sauraient rendre ces finesses de sens très subtiles du manuscrit d'origine. Nous pouvons résumer la différence de ces emplois dans un tableau schématique :

	Question de Jésus	Réponse de Pierre
Jn 21:15	Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus (ἀγαπᾷς με) que ne m'aiment ceux-ci ? (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO)	Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime (φιλω σε). (SBLS, SBDM, BD, SBO) tu connais mon amour pour toi. (BDS) tu sais que j'ai de l'amour pour toi. (BS21)
Jn 21:16	Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu (ἀγαπᾷς με) ? (SBLS, BDS, BS21, SBDM, BD, SBO)	Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime (φιλω σε). (SBLS, SBDM, BD, SBO) Tu connais mon amour pour toi. (BDS) tu sais que j'ai de l'amour pour toi. (BS21) N0HUM φιλεῖν N1HUM [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]
Jn 21:17	Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu (φιλεῖς με) ? (SBLS, SBDM, BD, SBO) as-tu de l'amour pour moi ? (BDS, BS21) N0hum φιλεῖν N1hum [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]	Réflexion de Pierre : Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimes-tu (Φιλεῖς με) ? (SBLS, SBDM, BD, SBO) As-tu de l'amour pour moi ? (BDS, BS21) Réponse de Pierre : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime (φιλω σε). (SBLS, SBDM, BD, SBO) tu sais que j'ai de l'amour pour toi. (BDS, BS21) N0hum φιλεῖν N1hum [(RELATIONS AMICALES) SENS : AIMER D'UN AMOUR AMICAL]

En revanche, le polonais insiste sur la différence entre ἀγαπάω et φιλέω par l'emploi de deux verbes distincts *miłować* et *kochać*. Il est en de même pour l'espagnol qui interchange dans ces trois versets les verbes *amar* et *querer* :

	Question de Jésus	Réponse de Pierre
Jn 21:15	Szymonie, synu Jana, czy miłujesz Mnie więcej/bardziej (ἀγαπᾷς με) aniżeli Ci/niż Ci tutaj/niż oni? (NTGP, BPK, PŚNPO)	Tak, Panie, Ty wiesz, że Cię kocham (φιλω σε). (NTGP, BPK, PŚNPO)
Jn 21:16	Szymonie, synu Jana, czy miłujesz Mnie (ἀγαπᾷς με)? (NTGP, BPK, PŚNPO)	Tak, Panie, Ty wiesz, że Cię kocham (φιλω σε). (NTGP, BPK, PŚNPO)
Jn 21:17	Szymonie, synu Jana, czy kochasz Mnie (φιλεῖς με) ? (NTGP, BPK, PŚNPO)	Réflexion de Pierre : Zasmucił się Piotr, że mu po raz trzeci powiedział: „Czy kochasz Mnie (Φιλεῖς με)?” (NTGP, BPK, PŚNPO) Réponse de Pierre : Panie, Ty wszystko wiesz/Ty wiesz o wszystkim: Ty wiesz/ widzisz, że cię kocham (φιλω σε). (NTGP, BPK, PŚNPO)

Cependant, comme le souligne P. Sobotka (2012 : 268), même les traductions polonaises ne sont pas en mesure de rendre toutes les subtilités du sens de *φιλέω* et *ἀγαπάω*. Pour un lecteur de la Bible, la différence entre *miłować* et *kochać* peut avoir uniquement un caractère stylistique et, qui plus est, *miłować* peut paraître une variante de sens de nature archaïque, employée dans les textes bibliques. Ceci dit, une étude étymologique est indispensable pour la compréhension des textes sacraux.

10. Conclusions

Nous nous sommes concentrée dans cet article sur l'analyse des termes qui expriment le concept d'amour en grec. Leur étymologie et les changements de sens dans la littérature laïque et sacrée à travers les époques nous ont amenée à notre objectif principal, à savoir, l'étude de leurs emplois dans les Évangiles. Les deux termes néo-testamentaires *φιλέω* et *ἀγαπάω* ont été analysés dans leurs formes verbales en prenant en compte leur entourage contextuel et extensions sémantiques. Nous pouvons observer que les emplois du verbe *φιλέω* sont plus diversifiés tandis que le verbe *ἀγαπάω* s'appuie, dans la plupart des cas, sur le sens de l'amour chrétien comparé à celui de Dieu. Ce sens-là était en cours de son développement durant environ soixante-dix ans de la composition du Nouveau Testament, dans la période de la formation des premières communautés chrétiennes. Après les quatre Évangiles il trouve son épanouissement dans les Épîtres apostoliques. Les problèmes de traduction vers le français des termes grecs relevés lors de notre analyse se rapprochent de ceux qui jadis ont eu lieu dans la traduction de l'Ancien Testament en grec face à la pluralité des termes hébreux désignant l'amour.

Références citées

- Barbaglia, S. (2003). Darai la tua vita per me?: Una rilettura della triplice domanda di Gesù a Simone di Giovanni (Gv 21, 15—19). *Rivista biblica*, 51(2), 149—191.
- Benoît XVI (25 XII 2005). *Deus caritas est* — Encyclique sur l'amour et la charité.
- Blandyniec-Sośnierz, A. M. (2017). Pojęcia wyrażające cnotę miłości w Biblii. *Collectanea Theologica*, 87(1), 75—89. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe UKSW.
- Cantalamesa, R. (2012). *Eros i agape*. Poznań, Wydawnictwo Polskiej Prowincji Dominikanów „W drodze”.

- Fausti, S. (2014). *Una comunità legge il Vangelo di Giovanni*. Milano, Ancora.
- Follon, J., & McEvoy, J. (2003). *Sagesses de l'amitié II. Anthologie de textes philosophiques patristiques, médiévaux et renaissants*. Éditions universitaires de Fribourg, Cerf.
- Hałas, S. (2011). *Biblijne słownictwo miłości i miłosierdzia na zderzeniu kultur. Określenia hebrajskie i ich greckie odpowiedniki. Studia* (T. XVIII). Kraków, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Papieskiego Jana Pawła II w Krakowie.
- Sobotka, P. (2012). Historia badań etymologicznych w świetle koncepcji i metod współczesnej lingwistyki. Etymologizowanie Yāsī i Platona. *Linguistica Copernicana*, 6(2)/2011, 247—294. Toruń, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika.
- Watson, J. D. (2019). *Słowo greckie na każdy dzień roku. Inspiracje z Nowego Testamentu*. Warszawa, Oficyna Wydawnicza „Vocatio”.

Sources Internet

- <https://fr.wikipedia.org/wiki/Agapé> (consulté le 15.04.2021)
- <https://diocese92.fr/La-misericorde-dans-le-judaisme-et-dans-l-islam> (consulté le 15.04.2021)

Dictionnaires

- Abramowiczówna, Z. (1958). *Słownik grecko-polski*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN. (SGPA)
- Bailly, M. A. (Éd.). (2020). *Dictionnaire grec-français*. Rédigé avec le concours de M. E. Egger. À l'usage des élèves, des lycéens et des collèges. Par. Nouvelle édition revue et corrigée, dite Bailly 2020 Hugo Chávez. <https://outils.biblissima.fr/fr/eulexis-web/?lemma=&dict=Bailly> (consulté le 30.04.2021). (DGFB)
- Kittel, G., & Friedrich, G. (1985). *Theological dictionary of the New Testament*. Michigan, William B. Eerdmans Publishing Company. (TDNT)
- Liddell, H. G., & Scott, R. (1996). *A Greek-English Lexicon*. Oxford, Clarendon Press. (GEL)

Sources bibliques

- Brzegowy, T., et al. (Red.). (2009). *Pismo Święte Starego i Nowego Testamentu. Najnowszy przekład z języków oryginalnych z komentarzem*. Częstochowa, Edycja Świętego Pawła. (PŚNPO)
- Chrostowski, W. (Red.). (2017). *Biblia Pierwszego Kościoła. Prymasowska Seria Biblijna*. Warszawa, Oficyna Wydawnicza „Vocatio”. (BPK)
- Martin, F., & Wright IV Wiliam, M. (Red.). (2020). *Ewangelia według św. Jana. Katolicki Komentarz do Pisma Świętego (The Gospel of John, 2015; J. Czapczyk, Przeł.)*. Poznań, Wydawnictwo „W drodze”.

- Nestle-Aland (2017). *Nowy Testament grecki i polski*. Poznań, Pallotinum. (NTGP)
- Zespół NPD (Red.). (2019). *Dobra wiadomość o ratunku w Chrystusie w relacji Jana. Nowy przekład dynamiczny. Nowy Testament we współczesnym języku polskim z komentarzem filologicznym, historycznym i teologicznym*. Warszawa, Wydawnictwo NPD. (NPDJ)
- La Bible. Traduction officielle liturgique* (2019). Texte intégral publié par les évêques catholiques francophones. Paris, Mame Éditions. <https://www.aelf.org/bible> (consulté le 30.04.2021). (BTOL)
- La Bible Darby*. <https://emciv.com/bible/> (consulté le 30.04.2021). (BD)
- La Bible du Semeur*. <https://emciv.com/bible/> (consulté le 30.04.2021). (BDS)
- La Sainte Bible David Martin*. <https://emciv.com/bible/> (consulté le 30.04.2021). (SBDM)
- La Sainte Bible Louis Segond 1910*. <https://emciv.com/bible/> (consulté le 30.04.2021). (SBLs)
- La Sainte Bible Louis Segond 21*. <https://emciv.com/bible/> (consulté le 30.04.2021). (BS21)
- La Sainte Bible Ostervald*. <https://emciv.com/bible/> (consulté le 30.04.2021). (SBO)

Copy editing / Rédaction

PAWEŁ KAMIŃSKI (French texts / textes français)

KATARZYNA KWAPISZ-OSADNIK (Italian texts / textes italiens)

EWELINA SZYMONIAK (Spanish texts / textes espagnols)

Cover and front page design / Projet de la couverture et de la page de titre

TOMASZ JURA

Cover preparation for printing / Préparation de la couverture à l'impression

PAULINA DUBIEL

Proofreading / Correction

PAWEŁ KAMIŃSKI

Typesetting / Composition

EDWARD WILK

ISSN 2353-088X

Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International (CC BY-SA 4.0) /

Attribution – Partage dans les mêmes conditions 4.0 International (CC BY-SA 4.0)



This journal was formerly published in print with the following identifier ISSN 0208-5550 /
Auparavant, la revue paraissait sous forme imprimée suivie de l'identificateur ISSN 0208-5550

The primary referential version of the journal is its electronic (online) version /
La version primaire référentielle de la revue est sa version électronique (en ligne)

The journal is distributed free of charge /
La revue est distribuée gratuitement

Publisher / Maison d'édition

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego / University of Silesia Press

ul. Bankowa 12B, 40-007 Katowice

www.wydawnictwo.us.edu.pl

e-mail: wydawnictwo@us.edu.pl

Printed sheets: 26,25. Publishing sheets: 32,0.

Egzemplarz bezpłatny

ISSN 2353-088X



Więcej o książce

